



LES CONFESSIONS
DE
SAINT AUGUSTIN.

Catalogue de la Bibliothèque Charpentier

Victor Hugo.

<i>Notre-Dame de Paris</i> , 2 vol. à	3 50
<i>Le Dernier jour d'un Condamné</i>	1 vol. 3 50
<i>Bug-Jargal</i>	3 50
<i>Han d'Islande</i> , 1 vol.	3 50
<i>Odes et Ballades</i> , 1 vol.	3 50
<i>Orientales</i> , 1 vol.	3 50
<i>Feuilles d'Automne</i>	3 50
<i>Chants du Crépuscule</i>	1 vol. 3 50
<i>Voix intérieures</i>	3 50
<i>Les Rayons et les Ombres</i>	1 vol. 3 50
<i>Théâtre</i> , 2 séries, à	3 50
<i>Cromwell</i> , 1 vol.	3 50
<i>Littérature et Philosophie mêlées</i> , 1 vol.	3 50

De Balzac.

<i>Physiologie du Mariage</i> , 1 vol.	3 50
<i>Scènes de la Vie privée</i> , 2 séries, à	3 50
<i>Scènes de la Vie de province</i> , 2 séries, à	3 50
<i>Scènes de la Vie parisienne</i> , 2 séries, à	3 50
<i>Le Médecin de Campagne</i> , 1 vol.	3 50
<i>Le père Goriot</i> , 1 vol.	3 50
<i>La Peau de Chagrin</i> , 1 vol.	3 50
<i>César Birotteau</i> , 1 vol.	3 50
<i>Le Lys dans la Vallée</i> , 1 vol.	3 50
<i>La Recherche de l'Absolu</i> , 1 vol.	3 50
<i>Histoire des Treize</i> , 1 vol.	3 50
<i>Eugénie Grandet</i> , 1 vol.	3 50

Alfred de Musset.

<i>Poésies complètes</i> , 1 vol.	3 50
<i>Comédies et Proverbes</i> , 1 vol.	3 50
<i>Nouvelles</i> , 1 vol.	3 50
<i>Confession d'un Enfant du Siècle</i> , 1 vol.	3 50

Charles Nodier.

<i>Romans</i> (Jean Sogar, Thérèse, etc.), 1 vol.	3 50
<i>Contes</i> (Trilby, La Fée, etc.), 1 vol.	3 50
<i>Nouvelles</i> (Souvenirs de Jeunesse, etc.), 1 v.	3 50

Gœthe.

<i>Le Faust complet</i> , trad. H. Blaze, 1 vol.	3 50
<i>Werther</i> , suivi de <i>Hermann</i> , trad. Leroux, 1 v.	3 50
<i>Théâtre</i> , trad. X. Marmier, 1 vol.	3 50

Madame de Staël.

<i>Corinne</i> , 1 vol.	3 50
<i>Delphine</i> , avec préface de Sainte-Beuve, 1 vol.	3 50
<i>De l'Allemagne</i> , avec préface de X. Marmier, 1 v.	3 50

Casimir Delavigne.

<i>Messéniennes et Poésies diverses</i> , 1 vol.	3 50
<i>Théâtre complet</i> , 3 séries, à	3 50

Sainte-Beuve.

<i>Poésies complètes</i> , 1 vol.	3 50
<i>Volupté</i> , 1 vol.	3 50

Ouvrages de Choix.

<i>Œuvres du comte Xavier de Maistre</i> , 1 vol.	3 50
<i>Adolphe, etc., etc.</i> , par Benjamin Constant, 1 vol.	3 50

<i>Du Pape</i> , par Joseph de Maistre, 1 vol.	3
<i>Essais sur l'Histoire de France</i> , par Guizot, 1 v.	3
<i>Satyre Ménippée</i> , avec notes, par C. Labitte, 1 v.	3
<i>Œuvres de la comtesse de Souza</i> , 1 vol.	3
<i>Physiologie du goût</i> , par Brillat Savarin.	1 v. 3
<i>La Gastronomie</i> , poème, par Berchoux.	1 v. 3
<i>Obermann</i> , par de Senancour, 1 vol.	3
<i>Manon Lescaut</i> , par l'abbé Prévost, 1 vol.	3
<i>Poésies complètes d'André Chenier</i> , 1 vol.	3
<i>Valérie</i> , par Mme de Krüdner, 1 vol.	3
<i>De l'Éducation des Mères de famille</i> , 1 vol.	3
<i>Poésies de Millevoeye</i> , 1 vol.	3
<i>Nouvelles Génoises</i> , par Töpffer, 1 vol.	3
<i>Poésies d'Antoine de Latour</i> , 1 vol.	3

Classiques Français.

<i>Théâtre de J. Racine</i> , 1 vol.	3
<i>Caractères de La Bruyère</i> , 1 vol.	3
<i>Pensées de Pascal</i> , 1 vol.	3
<i>Fables de La Fontaine</i> , 1 vol.	3
<i>Siècle de Louis XIV</i> , par Voltaire, 1 vol.	3
<i>Discours sur l'Histoire univ. de Bossuet</i> , 1 v.	3
<i>Confession de J.-J. Rousseau</i> , 1 vol.	3
<i>Gil-Blas</i> , 1 vol.	3
<i>Œuvres de Rabelais</i> , 1 vol.	3

Classiques étrangers trad. en français

<i>La Divine Comédie</i> , trad. A. Brizeux, 1 vol.	3
<i>Le Paradis Perdu</i> , trad. Pongerville.	1 vol. 3
<i>Voyage sentimental de Sterne</i> , trad.	1 vol. 3
<i>Théâtre de Schiller</i> , trad. X. Marmier, 2 vol. à	3
<i>La Jérusalem délivrée</i> , tr. A. Desplaces, 1 vol.	3
<i>Lord Byron</i> , trad. Benj. Laroche, 4 séries, à	3
<i>Œuvres de Silvio Pellico</i> , tr. Ant. de Latour, 1 v.	3
<i>Le Koran</i> , trad. nouv., par Kasimirsky, 1 vol.	3
<i>Mémoires d'Alfieri</i> , trad. Ant. de Latour, 1 vol.	3
<i>La Messiade de Klopstock</i> , trad. en fr., 1 vol.	3
<i>Le Vicaire de Wakefield</i> , tr. Mme Belloc, 1 v.	3
<i>Morale de Jésus-Christ et des Apôtres</i> , 1 vol.	3
<i>Histoire générale des Voyages</i> , 3 séries, à	3
<i>Tom Jones</i> , trad. Léon de Wailly, 2 vol. à	3
<i>Confucius</i> , traduit par M. Panthier, 1 vol.	3
<i>Confessions de S. Augustin</i> , tr. S. Victor, 1 vol.	3
<i>Les Lusiades de Camoëns</i> , trad. nouv., 1 vol.	3
<i>Les Fiancés</i> , de Mazoni, tr. R. Dussueil, 1 vol.	3
<i>Théâtre et Poésies</i> , de Mazoni, tr. de Latour, 1 v.	3

Classiques Grecs traduits en Français

<i>Comédies d'Aristophane</i> , trad. Artaud, 1 vol.	3
<i>Théâtre de Sophocle</i> , trad. Artaud, 1 vol.	3
<i>Théâtre d'Eschyle</i> , tr. par M. Alex. Picon, 1 v.	3
<i>République de Platon</i> , trad. nouvelle, 1 vol.	3
<i>Romans grecs</i> , trad. nouv., 1 vol.	3
<i>Histoire d'Hérodote</i> , 2 vol. à	3
<i>Moralistes anciens</i> (Socrate, Épicète, etc.), 1 v.	3
<i>Histoire de Thucydide</i> , 1 vol.	3
<i>Diogène-Laërce</i> , Vies des Philosophes, 1 vol.	3
<i>Lucien</i> , Dialogues, satir. philosop., etc., 1 vol.	3
<i>Petits Poèmes</i> (Anacréon, Hésiode, etc., etc.), 1 v.	3

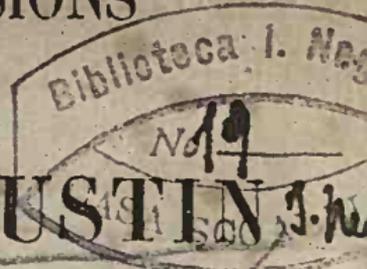
107 volumes sont en vente.

(Juin 1841.)

203618
LES CONFESSIONS

65430

DE



SAINT AUGUSTIN

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. DE SAINT VICTOR

AVEC UNE PRÉFACE

PAR M. L'ABBÉ DE LA MENNAIS

ET UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LES MANICHÉENS



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, RUE DE SEINE

1844

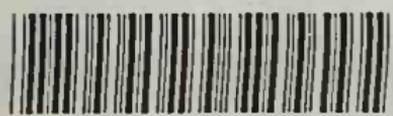
128724

COTA 65430

ec 136 / 03

[Faint handwritten text]

B.C.U. Bucuresti



C128724

[Faint red handwritten text]

PRÉFACE

PAR M. L'ABBÉ F. DE LA MENNAIS.

De tous les ouvrages des Pères, le plus utile peut-être, dans ce siècle d'incrédulité, est celui où saint Augustin retrace l'histoire de sa vie, et confesse ses longs égarements. L'antiquité ecclésiastique ne nous a rien laissé de plus instructif et de plus touchant que ce récit des erreurs, des doutes, des inquiétudes d'un grand esprit abandonné à lui-même, et que cette peinture des mouvements et des inquiétudes d'un cœur tourmenté de ses désirs, cherchant partout le vrai bien et ne le trouvant nulle part, jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu. Il n'est personne qui ne se reconnoisse dans ce tableau si frappant et si animé : c'est l'histoire de chacun de nous, de ceux du moins dont la religion n'a pas toujours fixé, avec la puissante autorité qui lui appartient, les croyances et les sentiments. Toutes les pensées qui peuvent monter dans une raison sans règle, toutes les passions qui peuvent agiter une ame ardente et qui n'obéit à aucune loi, tous les remords qui peuvent la troubler, la joie amère des plaisirs du monde, l'inanité de ses espérances, les peines secrètes attachées à nos affections même légitimes, saint Augustin a tout éprouvé : homme extraordinaire, dont l'exemple semble suffire à l'instruction de tous les autres hommes.

Car enfin, dites, que voulez-vous? que cherchez-vous sur la terre? La vérité. Eh bien, voilà le génie le plus perçant, le plus étendu, le plus actif, qui, pendant une longue suite d'années, s'applique à cette recherche; et tandis qu'il veut tout voir, tout comprendre; tout soumettre à son jugement, il ne peut parvenir à rien de certain; mais, *flottant à tout vent de doctrine*, passant perpétuellement d'une opinion à une autre, sans jamais sortir du doute, il ne trouve enfin le repos d'esprit que dans une pleine obéissance à l'Église qui commande la foi, et fait taire le raisonnement.

Est-ce le bonheur que vous cherchez? cet homme l'a cherché aussi; il l'a cherché dans toutes les voies: dans la gloire, et il en a senti le néant; dans la science, et il en a reconnu la vanité; dans les plaisirs des sens, et il n'a recueilli que les angoisses et le dégoût; dans les liaisons intimes d'une amitié pure, mais tout humaine, et il a vu que *cela aussi n'étoit que travail et affliction d'esprit* (1). Dans le monde, dans la solitude, quelque chose lui manquoit toujours. Son cœur inquiet soupiroit sans cesse après je ne sais quel bien immense, inconnu, qui existoit puisqu'il en avoit le désir, mais qu'il ne découvroit nulle part. Il le demandoit aux créatures, et les créatures lui répondoient: *Ce n'est pas nous*. Enfin une voix qu'il n'avoit pas entendue encore, une voix aussi douce que puissante l'appelle, et son âme troublée se calme soudain; le bien auquel il aspirait, Dieu, s'est montré à lui, et de ce moment il ne vit que pour Dieu, pour l'aimer, le bénir, pour célébrer ses miséricordes. Cet homme jusqu'alors nourri d'orgueil s'humilie; cet homme naguère si enflé de sa science devient docile comme un petit enfant; il croit,

(1) Eccl., 1, 17.

il prie, il obéit, il courbe toutes ses passions sous le joug de la loi divine, et une paix ravissante, *une paix qui surpasse tout sentiment*, est la première récompense de sa foi et de son amour. Plus d'anxiétés, plus de regrets, que celui de s'être égaré si long-temps loin de ce Dieu qui est seul la félicité véritable.

Et maintenant ! qui que vous soyez, rentrez en vous-même, interrogez-vous. Si saint Augustin, un si grand génie, une ame si élevée et si tendre, n'a pu trouver que dans la religion la vérité et le bonheur qu'il cherchoit, les trouverez-vous ailleurs ? Le pensez-vous ? Et si vous ne le pensez pas, que tardez-vous à suivre son exemple ? Lisez attentivement ses *Confessions* : vous y verrez tous les liens secrets qui vous attachent encore à un monde qui vous pèse ; vous y découvrirez tous les vains prétextes, tous les motifs frivoles par lesquels vous vous abusez vous-même, et qui vous arrêtent, pour ainsi dire, à l'entrée de la conversion. Profonde misère du cœur humain ! On veut être heureux ; on ne peut l'être qu'en soumettant sa raison à la foi, et ses désirs à l'ordre immuable ; on le sait, on l'avoue, et cependant ce n'est jamais sans un effort au-dessus de la nature qu'on renonce à la triste liberté de se corrompre et de se perdre. Tel est l'empire de l'orgueil sur l'homme, qu'il repousse la lumière qu'il n'a point créée, et prend en haine le bonheur même qui lui est imposé comme loi. Preuve effrayante de sa dégradation originelle ! Quand le ciel ne demande, en quelque sorte, qu'à s'ouvrir pour le recevoir, quand il est maître, en obéissant, de s'en assurer la possession, il y a quelque chose en lui qui choisit et qui veut l'enfer.

L'abbé F. DE LA MENNAIS.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Les CONFESIONS de saint Augustin ont été souvent et très-anciennement traduites dans notre langue. De ces traductions diverses ; il n'en reste plus que deux : l'une par Arnaud d'Andilly, l'autre par l'abbé Dubois, et toutes les deux publiées dans le dix-septième siècle.

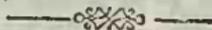
On lit peu maintenant la traduction d'Arnaud d'Andilly, qui est écrite d'un style lourd et diffus, et qui rebute, d'ailleurs, parce que le langage en a vieilli ; celle de l'abbé Dubois jouit de plus de faveur, et beaucoup de gens sont même persuadés que c'est une assez bonne traduction de ce livre excellent.

L'ayant examinée avec attention, il nous semble, au contraire, qu'il ne s'en peut guère imaginer de plus défectueuse. L'abbé Dubois étoit du nombre de ces traducteurs qui se persuadent que le génie de la langue françoise diffère à un tel point de celui des langues anciennes, qu'il n'y a d'autre moyen de le conserver dans une traduction que de dénaturer entièrement ce qu'on traduit, c'est-à-dire d'y bouleverser à tous moments l'ordre des idées, d'affoiblir la vivacité des tours et des expressions, d'effacer les images et les comparaisons dont la hardiesse ou l'énergie choque je ne sais quelle idée qu'ils se sont faite d'un langage délicat, de n'oser lutter contre la précision ou la naïveté du texte, enfin de tout éteindre dans une paraphrase languissante, où l'on

“

ne trouve plus qu'une pâle et fade copie, ou, pour mieux dire, qu'une ombre de l'ouvrage original. C'est d'après ce principe qu'il a traduit les *CONFESIONS* de saint Augustin, assez malheureux encore pour n'avoir pu, dans cette affectation d'élégance françoise qu'il s'efforce de donner à sa manière d'écrire, éviter de tomber, et même assez souvent, dans de grandes trivialités. Sous tous les rapports, la vieille traduction d'Arnaud d'Andilly, qui suit le texte plus fidèlement et avec plus de simplicité, nous semble de beaucoup préférable à la sienne, et nous l'avons plus d'une fois consultée avec fruit.

Dans cette traduction nouvelle, nous avons fait en sorte de parler la langue de notre temps, et de rendre aussi littéralement qu'il nous a été possible le texte original; de manière que, sans nous flatter d'en avoir atteint les beautés, nous croyons du moins avoir évité les défauts de ceux qui ont entrepris avant nous le même travail.



SUR L'HÉRÉSIE

DES MANICHÉENS.

Pour bien comprendre les CONFESIONS de saint Augustin, il est nécessaire d'avoir quelques notions de l'hérésie des *Manichéens*, de toutes les hérésies celle qui, sous mille formes différentes, a eu la plus longue durée, et, si l'on en excepte nos hérésies modernes, celle qui a fait le plus de mal à la religion.

Le *Manichéisme* prenoit sa source dans une ancienne doctrine des philosophes orientaux, qui, ne pouvant concilier l'existence du mal avec l'idée qu'ils avoient de la bonté du Créateur, essayèrent de résoudre cette difficulté par la coexistence de deux principes, l'un bon et l'autre mauvais. Cette doctrine, dite le *Dithéisme* ou le *Dualisme*, remonte, selon Plutarque (1), à la plus haute antiquité, et se rencontre chez presque tous les peuples du monde : toutefois il importe de faire observer que, partout où on la trouve, elle offre des différences essentielles avec le système imaginé par les premiers hérétiques chrétiens qui s'en emparèrent ; car avant MANÈS, que l'on considère comme l'auteur de ce système, et qui a eu le funeste honneur de lui donner son nom, Basilide, Valentin, Bardesanes, Marcion et les autres gnostiques du second siècle, avoient professé les mêmes erreurs qu'ils avoient puisées à la même source ; mais au lieu que, dans l'ancienne religion du *Dithéisme*, les deux principes étoient supposés créés par le Dieu suprême et éternel, ils les considéroient tous les deux comme éternels et *incrésés*,

1) De Isid. et Osirid.

ce qui rendoit cette croyance infiniment plus absurde et plus dangereuse.

Ce Manès, qui vint après eux, étoit Persan d'origine (1). Voulant surtout séduire les chrétiens, et se faire parmi eux des prosélytes, il chercha dans l'Écriture, et avec plus de soin qu'aucun des imposteurs qui l'avoient précédé, tout ce qui lui parut propre à justifier ses impiétés et ses extravagances. Ayant vû que le démon y est appelé « la puissance » des ténèbres, le prince de ce monde, le père du mensonge, » l'auteur du péché et de la mort, » il en conclut que c'étoit là le *mauvais principe* qu'il cherchoit. L'Évangile dit : « qu'un bon arbre ne peut porter de mauvais fruit ; que le » démon est toujours menteur comme son père (2) ; » il en tira encore cette conséquence que Dieu ne peut être le père et le créateur du démon ; croyant apercevoir beaucoup d'oppositions entre l'ancien et le nouveau Testament, il soutint que la loi ancienne et la loi nouvelle ne pouvoient être l'ouvrage du même Dieu. Jésus-Christ avoit promis à ses apôtres de leur envoyer l'*Esprit consolateur* ; Manès prétendit qu'il étoit cet envoyé du ciel, et commença à prêcher vers l'an 277.

Toutefois il échoua dès les premiers pas qu'il fit dans la carrière de l'apostolat ; et sur un début aussi malheureux, il eût été difficile de prévoir le succès extraordinaire que devoit avoir sa doctrine et la célébrité qui alloit s'attacher à son nom. L'un des premiers adversaires qu'il rencontra, Archélaüs, évêque de Chascar ou Cascar, dans la Mésopotamie, lui prouva qu'il n'étoit point envoyé de Dieu, qu'il n'avoit aucun signe de mission, que sa doctrine, absurde en elle-même, étoit directement opposée à l'Écriture sainte (3) ; et les preuves qu'il lui en donna furent si atterrantes, que Manès confondu fut obligé de s'éloigner, et repassa en

(1) Lorsque sa doctrine commença à se répandre en Grèce, ses disciples changèrent ce nom de *Manès* qui, dans cette langue, signifie *insensé*, en celui de *Maniché*. Quelques-uns même doublèrent la lettre *n* dans ce dernier nom, dans l'intention d'y faire trouver un sens allégorique ; et appelèrent *Manniché*, c'est-à-dire, *qui répand la manne*.

(2) Joan., VIII, 44.

(3) Les actes de cette conférence entre Manès et Archélaüs sont encore existants ; ils ont été publiés par Zacagni, *Collectan. monum. vet. Eccl. græcæ et latinæ*, in-4°, Rome, 1698.

Perse, où il périt misérablement. Quelques-uns disent que Sapor, qui régnoit alors, le fit mourir; d'autres que ce fut Varanne I ou Varanne II, successeur de Sapor. Quoi qu'il en soit, il laissa des disciples qui furent plus heureux que leur maître, et qui répandirent sa doctrine dans la Perse même, en Syrie, en Égypte et jusque dans l'Inde.

Toutefois ils ne s'astreignirent point à la suivre en toutes choses; chacun d'eux l'arrangea selon ses propres idées, et de la manière qui lui sembla la plus propre à séduire les ignorants. Théodorat a compté plus de soixante-dix sectes de *Manichéens*, qui, réunis dans la croyance des deux principes, ne s'accordoient ni sur la nature de ces deux êtres, ni sur leurs opérations, ni sur les conséquences spéculatives ou morales qu'ils en tiroient. Il n'y aura donc rien que d'incohérent dans le court exposé que nous allons faire de cette hérésie qui a fait tant de mal à l'Église; et c'est saint Augustin lui-même qui a recueilli la plus grande partie de ce qu'il nous est possible d'en dire (1).

Manès ou *Manichée* ayant admis la croyance des deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, prétendit qu'ils étoient entrés en guerre l'un contre l'autre; que l'effet de cette guerre avoit été d'opérer un mélange de l'un et de l'autre, mélange tellement fatal au bon principe, qu'il n'avoit pu entièrement se dégager du mauvais, de manière qu'une partie de sa substance, incorporée en quelque sorte à la substance de celui-ci, étoit tombée avec lui dans la damnation éternelle.

Sur cette fable folle et impie de leur maître, les *Manichéens* établissoient que les âmes des hommes sont de la même substance que celle de Dieu; que par conséquent ces âmes sont *bonnes* de leur nature, mais que mêlées comme elles sont avec la substance du mauvais principe, par suite de cette guerre dont nous venons de parler, elles ont besoin qu'on vienne à leur secours pour les en dégager. De même, reconnoissant que le monde est l'ouvrage du bon principe, ils expliquoient le bien et le mal qui s'y trouvent par ce mélange des deux substances qui se fit au moment même

(1) Dans son livre des hérésies adressé à *Quodvultdeus*. Voyez aussi Bergler, à l'article *Manichéisme* de son Diction. théol.

de sa création, qui fut celui où cette guerre étoit le plus animée.

Ils supposent ensuite que le bon principe, agissant sans cesse dans toutes les parties de l'univers, est sans cesse occupé à faire la séparation de la *bonne* substance qui lui appartient d'avec la substance *mauvaise* qui est celle de son ennemi; mais qu'il n'y peut complètement réussir, s'il n'est aidé dans cette grande œuvre par ceux qu'ils appellent leurs *saints* ou leurs *ÉLUS*; 2° que cette substance du bon principe étant mêlée avec les choses bonnes à manger, de même qu'avec toutes les autres choses matérielles, c'étoit en prenant leur nourriture que ces *élus*, dont la manière de vivre étoit beaucoup plus pure et plus sainte que celle des autres hommes, parvenoient à dégager de la mauvaise substance ces parcelles de la bonne; 3° que tous les autres hommes, et ils n'en exceptoient pas même leurs *auditeurs* qui formoient le second ordre de leur secte, ne pouvoient rien manger sans le souiller, et engager ainsi plus avant dans la substance mauvaise les parties de la *bonne* qui se trouvoient captives au milieu de leurs aliments; et que c'est là le crime que commettoient plus particulièrement encore ceux qui mettoient au monde des enfants; 4° que tout ce que leurs élus avoient pu dégager de cette bonne substance qu'ils conçoivent comme une espèce de lumière, s'en retournoit au royaume de Dieu, comme dans la demeure qui lui appartient; 5° que le soleil et la lune font partie de la substance même du bon principe; qu'il en est de même de tous les autres corps lumineux, avec cette différence que, dans ceux-ci, cette substance est moins pure, et qu'elle a besoin aussi d'être dégagée de son mélange avec la mauvaise; 6° qu'il existe cinq éléments, lesquels appartiennent au mauvais principe, ou autrement à la *race de ténèbres*. Ces cinq éléments, ils les appellent *la fumée, les ténèbres, le feu, l'eau et le vent*. De la *fumée* sont nés tous les animaux à deux pieds, dont les hommes tirent leur origine; des *ténèbres* sont nés les serpents, du *feu* les bêtes à quatre pieds, de *l'eau* les poissons, du *vent* les oiseaux; 7° que pour faire la guerre à ces cinq éléments, et pour les détruire, le bon principe envoya cinq autres éléments formés de sa propre substance, et que ce fut dans la lutte qui s'engagea entre eux que s'opéra le funeste mélange.

La fumée fut mêlée avec l'air, les ténèbres avec la lumière, le mauvais feu avec le bon, la mauvaise eau avec la bonne, le mauvais vent avec l'air pur.

A ces croyances extravagantes se joignoient des pratiques superstitieuses, ou ridicules ou détestables. Leurs *élus* ne mangeoient point de la chair des animaux, parce qu'ils étoient persuadés que, dès qu'un animal étoit mort, tout ce qu'il contenoit de la substance du bon principe s'en échappoit à l'instant même, ce qui le rendoit indigne d'entrer dans l'estomac d'aussi saints personnages; ils s'abstenoient par des motifs à peu près semblables de manger des œufs, de boire du lait, de goûter du vin; ils croyoient à la transmigration des âmes : celles de leurs *auditeurs* passaient dans le corps des *élus*, celles des autres hommes dans le corps des animaux, dans les arbres, dans les plantes; et sur ce principe que tout ce qui tient à la terre par des racines a le sentiment et la vie, ils ne pensoient pas qu'il fût permis même de la défricher pour en arracher les ronces et les épines : ils condamnoient donc ainsi l'agriculture, et leur folie alloit jusqu'à croire qu'on ne pouvoit exercer cet art, le plus innocent de tous les arts, sans se rendre coupable d'une infinité de meurtres; toutefois la pratique en étoit permise à leurs *auditeurs*, par la raison que, procurant ainsi aux *élus* des fruits de la terre que ceux-ci purifioient en les mangeant, ils obtenoient par cette opération mystérieuse le pardon de tous les meurtres qu'ils avoient ainsi pu commettre. Cependant quelques-uns d'entre eux jugeoient au contraire qu'ils faisoient une bonne œuvre en délivrant ainsi des âmes des liens qui les attachoient à la matière; par la même raison ils auroient dû approuver l'action de tuer des animaux qui étoit détestable à leurs yeux, et même l'homicide : mais quels hérétiques ont jamais raisonné conséquemment?

Ainsi persuadés que les âmes se réunissent au bon principe, après avoir été purifiées par ces transmigrations diverses d'un corps dans un autre, ils nioient par une conséquence nécessaire la résurrection et les peines de l'enfer; ils faisoient contre l'histoire de la création une foule d'objections que les incrédules répètent encore aujourd'hui, et ils expliquoient d'une manière absurde la création du premier homme et de la première femme.

Comme, dans leur système, les âmes ou les portions de la substance lumineuse se trouvoient, par la génération, plus étroitement unies à la matière qu'auparavant, ils condamnoient le mariage, parce qu'il n'avoit d'autre effet, disoient-ils, que de perpétuer la captivité de ces âmes. Ils furent toutefois accusés de se livrer à toutes les turpitudes que peuvent inspirer les voluptés les plus grossières, et que l'on avoit déjà reprochées aux gnostiques : c'est l'écueil dans lequel sont tombées toutes les sectes qui ont osé réprouver l'union légitime des deux sexes.

L'alliance qu'ils avoient osé faire de leur doctrine avec la religion chrétienne, les avoit fait tomber, sur ce qui touche ses dogmes principaux, dans les erreurs les plus monstrueuses : il paroît qu'ils considéroient la personne du Verbe divin, ou plutôt l'âme de JÉSUS-CHRIST, comme une portion de cette substance lumineuse dont ils composoient l'essence même du bon principe, et par conséquent comme étant de la même nature que les autres âmes, quoique plus parfaite ; ils soutenoient que le fils de Dieu ne s'étoit incarné qu'en apparence ; que sa naissance, ses souffrances, sa mort, sa résurrection, son ascension, n'avoient été également qu'une suite d'illusions ; que son âme s'étoit réunie au soleil, que celles des élus s'y réunissoient de même ; ils avouoient que JÉSUS-CHRIST a donné aux hommes une loi plus parfaite que l'ancienne loi ; aussi s'attachoient-ils à décrier toutes les institutions de Moïse, à rendre odieuses les actions des personnages de l'ancien Testament, à le mettre en contradiction avec le nouveau ; et cependant ils ne respectoient pas davantage les Saints du christianisme : altérant à leur gré le texte des évangiles et des épîtres de saint Paul ; soutenant que les passages de ces livres, qu'on leur opposoit, avoient été corrompus, ils avoient composé un nouvel évangile et d'autres livres qu'ils mettoient entre les mains de leurs prosélytes ; ils adoptoient aussi les livres apocryphes que d'autres avoient forgés. De toutes ces erreurs et de ces folles imaginations, il résultoit que les Manichéens rejetoient les sacrements, qu'ils ne rendoient aucun culte à la Croix ni à la sainte Vierge ; mais ils n'en avoient pas moins une adresse singulière à séduire les catholiques, ayant soin de ne pas leur montrer d'abord le fond de leur doctrine, affectant de se servir des

expressions de l'Écriture sainte , qu'ils employoient dans un sens détourné de leur sens véritable. A ces supercheries ils joignoient l'affectation d'une vie mortifiée et d'une morale austère , un extérieur modeste et composé ; ils savoient décrier avec beaucoup d'art les mœurs du clergé catholique , et n'en mettoient pas moins à ménager et à concilier les diverses sectes séparées de l'Église. Ainsi s'expliquent les progrès rapides du Manichéisme , dont nous ne faisons connoître ici que ce qui est nécessaire pour l'intelligence des Confessions de saint Augustin. C'est ainsi que saint Augustin lui-même , malgré la pénétration extraordinaire de son génie , se laissa prendre , dans sa jeunesse , aux pièges qu'ils lui tendirent. Détrompé depuis par la lecture des livres saints , il attesta qu'il avoit embrassé cette secte sans en connoître parfaitement la doctrine , et moins par conviction que par le plaisir de contredire et d'embarrasser les catholiques. Aussi trouvèrent-ils en lui , après sa conversion , un adversaire redoutable qui ne cessa de les démasquer et de les confondre.

La doctrine des deux principes , fondement du *Manichéisme* , a été reproduite dans nos temps modernes , où il n'est point d'erreurs détestables qu'on n'ait essayé de faire renaître. Plusieurs savants hommes l'ont combattue ; mais il est remarquable que pas un d'eux n'a voulu se servir des arguments sans réplique avec lesquels les Pères , et notamment saint Augustin , ont foudroyé cette erreur pernicieuse ; qu'il n'en est pas deux qui , en la combattant , aient posé les mêmes principes ; et qu'il faut encore recourir à ces illustres défenseurs de la foi et des traditions , pour trouver les raisons auxquelles il est impossible aux partisans du *Dithéisme* de jamais répondre.

6

SUR LE LIVRE DES CONFESSIONS

DE SAINT AUGUSTIN.

Saint Augustin dans sa seconde lettre au comte Darius.

« Je vous envoie, mon cher fils, le livre de *mes Confessions*, puisque vous m'en avez témoigné le désir; et ce m'est une très-grande joie que de le mettre entre les mains d'un homme aussi vertueux et aussi solidement chrétien que vous l'êtes. Regardez-moi dans ce livre, si vous ne voulez pas me louer au-delà de mes mérites; car, dans ce qui me touche, c'est mon témoignage qu'il convient d'écouter plutôt que celui des autres. Considérez-y donc bien mon portrait tel qu'il est tracé, et voyez ce qu'en effet j'étois de *moi-même* et par *moi-même*; puis, si vous trouvez maintenant en moi quelques traits qui vous soient agréables, louez-en avec moi celui à qui j'ai voulu qu'on rendit la louange de tout ce qu'il a fait en moi. C'est pour le glorifier que j'ai parlé de moi, et non pour ma propre gloire: aussi est-ce lui qui nous a faits ce que nous sommes, et non pas nous. Nous n'avions fait au contraire que nous perdre nous-mêmes et nous défigurer; mais celui qui *nous avoit faits*, nous a refaits. Lors donc que cet ouvrage m'aura représenté à vos yeux tel que je suis, priez pour moi, afin qu'il plaise à Dieu d'achever ce qu'il a commencé en moi, et de ne pas permettre que je le défasse. »

Le même, dans le livre du don de la persévérance, ch. xx.

« Il n'est aucun de mes ouvrages qui ait été reçu avec plus de faveur et qui ait été plus répandu que *mes Confessions*; et quoiqu'il ait été composé et publié avant la naissance de l'hérésie pélagienne, vous savez combien de fois j'y répète,

m'adressant à Dieu : « Commandez-nous, Seigneur, ce que
» vous désirez de nous, mais accordez-nous en même temps
» ce que vous nous commandez. »

Saint Augustin a écrit le livre de *ses Confessions* dans
l'année 400 de Jésus-Christ, qui étoit la quarante-sixième de
son âge, et la cinquième de son épiscopat.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Grandeur de Dieu au-dessus de toutes les louanges des hommes. Comment ils peuvent le louer, et ce qui les y porte. Ce qui est nécessaire pour l'invoquer et le trouver.

Vous êtes grand, Seigneur, et toute louange est au-dessous de vous; votre puissance est sans bornes et votre sagesse sans mesure. Et cependant un homme veut vous louer; un homme, qui n'est qu'une si petite partie de vos créatures, et qui, gémissant sous le poids de sa condition mortelle, porte ainsi partout le témoignage de son péché et de cette force invincible avec laquelle vous résistez aux superbes; cet homme, cette partie si petite des ouvrages de vos mains, entreprend, dis-je, de vous louer, et ce dessein, c'est vous-même qui le lui inspirez : c'est vous qui lui inspirez encore le plaisir secret qu'il y trouve; parce que c'est pour vous que vous nous avez faits, et que le cœur de l'homme ne trouve aucun repos, jusqu'au moment où il parvient à se reposer en vous.

Daignez me faire comprendre, Seigneur, si je dois vous louer d'abord, ou d'abord vous invoquer; et avant de vous invoquer, s'il me faut vous connoître. Qui peut vous adresser ses vœux, s'il ne vous connoît? Ne risque-t-il pas d'implorer quelque autre chose à la place de vous? mais aussi qui pourra vous connoître, si auparavant il ne vous a invoqué?

Du moins faut-il CROIRE en vous pour vous invoquer : et qui pourra croire en vous, « Si quelqu'un ne vous a aimé » ce (1)? » Il est dit aussi : « Ceux qui cherchent le Seigneur,

(1) Rom., x, 14.

» célébreront ses louanges (1) ; » car en le cherchant, ils le trouvent, et ils le louent après l'avoir trouvé.

Je vous chercherai donc, Seigneur, en invoquant votre saint nom ; et ce sera par la Foi que j'ai en vous, que je vous invoquerai, car *vous nous avez été annoncé*. C'est donc ma foi elle-même qui vous invoque, ô mon Dieu ! cette foi que vous m'avez donnée, que vous m'avez inspirée par l'humanité de votre Fils, et par le ministère de ceux qui annoncent votre parole.

CHAPITRE II.

Ce que c'est qu'invoquer Dieu. Dieu dans tous ses ouvrages. Comment il y est.

Et comment invoquerai-je mon Dieu et mon Seigneur, si ce n'est en l'appelant, pour qu'il vienne au-dedans de moi ? Mais qu'y a-t-il en moi où puisse venir mon Dieu, le Dieu qui a créé le ciel et la terre ? Cela se peut-il, Seigneur, qu'il y ait en moi quelque chose capable de vous recevoir ? Sont-ils eux-mêmes capables de vous contenir, ce ciel et cette terre que vos mains ont formés, où vous m'avez créé, et où je suis moi-même contenu ?

Ne seroit-ce point que tout ce qui est, peut vous contenir, par cela même que rien de ce qui est ne seroit sans vous ? Pourquoi donc, puisque je suis, vous demandé-je de venir en moi, puisque, si vous n'étiez en moi, je ne pourrois pas être ? Cependant comment vous puis-je contenir, car vous êtes même dans les enfers, où je ne suis pas : « Si je descends » au fond des enfers, dit le prophète, je vous y trouve (2). » Quoi qu'il en soit, je ne serois point, ô mon Dieu, je ne pourrois être, si vous n'étiez en moi ; ou plutôt je ne serois point, si je n'étois en vous, en vous de qui tout procède, par qui tout subsiste, en qui tout est contenu. Cela est ainsi, Seigneur, cela est ainsi. Puisque je suis en vous, pourquoi donc vous prié-je de venir en moi ? En quel lieu hors de la terre et du ciel, pourrois-je me retirer pour que mon Sei-

(1) Ps. XXI, 27.

(2) Ps. CXXXVIII, 7.

gneur fût hors de moi et vint en moi, lui qui a dit : « Je remplis le ciel et la terre (1) ? »

CHAPITRE III.

Dieu partout. De quelle manière.

Vous contiennent-ils donc, Seigneur, ce ciel et cette terre que vous remplissez ? Ou les remplissez-vous tellement, qu'il reste de vous quelque chose qu'ils ne peuvent contenir ? S'il en est ainsi, où répandez-vous, ô mon Dieu, ce reste de vous-même, après que vous avez rempli et le ciel et la terre ? Mais que dis-je ? Avez-vous donc besoin d'être contenu, vous qui contenez toutes choses ; et n'est-ce pas vous plutôt qui les remplissez en les contenant ? Ce ne sont pas ces vases tout remplis de vous-même qui maintiennent ensemble toutes vos parties, comme celles d'un fluide : car qu'on les brise, et vous ne vous écoulerez point ; si vous tombez sur nous, c'est par cet épanchement même que vous nous relevez ; et bien loin que les parties de votre ÊTRE en soient dissipées, c'est par cette effusion que vous nous réunissez en vous.

Mais vous qui remplissez toutes choses, les remplissez-vous de tout votre ÊTRE ? Ou parce qu'elles ne peuvent le contenir tout entier, n'en comprennent-elles qu'une partie ? Cette partie est-elle la même pour toutes ; ou chaque chose en contient-elle une qui diffère des autres, les plus grandes une plus grande, les plus petites une plus petite ? Y a-t-il donc en vous des parties grandes et petites ? N'êtes-vous pas plutôt tout entier en toutes choses, tandis que nulle chose ne vous contient tout entier.

CHAPITRE IV.

Attributs de Dieu.

Qu'êtes-vous donc, ô mon Dieu ? Qu'êtes-vous, sinon le Dieu, maître de toutes créatures ? « Car y a-t-il un autre Seigneur que notre Seigneur, et un autre Dieu que notre

(1) Jerem., xxiii, 24.

» Dieu (1)? » Infiniment grand, infiniment bon ; tout-puissant d'une puissance infinie ; infini dans sa justice et dans sa miséricorde ; à la fois invisible et présent en tous lieux ; incomparable dans sa beauté, invincible dans sa force ; toujours le même et toujours incompréhensible ; immuable et changeant tout à son gré ; ni ancien, ni nouveau, et sans cesse renouvelant toutes choses ; conduisant le superbe à sa fin, sans qu'il sente la main qui est appesantie sur lui ; toujours en mouvement et dans un éternel repos ; recueillant sans cesse, encore que vous n'ayez besoin de rien ; soutenant, remplissant, conservant toutes choses, donnant à chacune son être, son accroissement, sa perfection ; demandant sans cesse, et n'ayant besoin de rien.

Vous aimez, Seigneur, mais sans trouble ni passion ; vous êtes un Dieu jaloux, mais calme dans sa jalousie ; vous vous repentez, mais sans affliction ; vous entrez en colère, mais sans vous émouvoir ; vous changez vos ouvrages, votre conseil ne change point ; vous recouvrez ce que vous n'avez point perdu ; toujours riche, vous êtes avide de gain ; vous exigez qu'on vous rende avec usure, n'étant point avare, vous vous faites débiteur lorsqu'on vous donne : et cependant possède-t-on quelque chose qui ne soit à vous ? ce que l'on vous a donné, vous le rendez, ne devant rien à personne ; et sans éprouver aucune perte, vous remettez ce qu'on vous doit. Mais que sont toutes mes paroles, ô mon Dieu, ô ma vie, ô mes chastes délices ? Et qu'est-ce que tout ce qu'on peut dire, lorsque l'on parle de vous ? Et cependant malheur à ceux qui se taisent sur un tel sujet : car parler de toute autre chose que de vous, c'est comme si l'on ne parloit pas.

CHAPITRE V.

Désir ardent de comprendre et de posséder Dieu. Premier aveu de ses péchés et de ses misères.

Qui me donnera, Seigneur, de me reposer en vous ? Comment obtiendrai-je que vous veniez dans mon cœur pour le remplir d'une ivresse sainte qui me fasse oublier tous mes

(1) Ps. XVII, 34.

maux, qui m'attache tout entier à vous, ô mon unique bien? Que ne m'êtes-vous point? Par votre miséricorde, accordez-moi de le comprendre et de le dire. Et moi, que suis-je donc devant vous, pour que vous m'ordonniez de vous aimer, et que votre colère s'allume contre moi, que vous me menaciez d'effroyables maux, si je vous refuse mon amour; comme si déjà ce n'étoit pas un grand mal que de ne pas vous aimer? Hélas! Seigneur, mon Dieu! au nom de vos miséricordes, apprenez-moi ce que vous êtes à mon ame; dites à cette ame: « Je suis ton salut (1). » Mais dites-le-lui tellement qu'elle puisse le comprendre. Mon cœur est devant vous, Seigneur: ouvrez-le afin qu'il puisse vous entendre, et dites à mon ame, dites-lui, je vous en conjure: « Je suis ton salut. » Qu'à ces paroles je coure vers vous, et je m'attache à vous. Ne me cachez point votre face: que je meure à moi-même afin de la voir, et par-là de ne pas mourir.

C'est une demeure bien étroite que cette ame pour que vous veniez l'habiter: daignez l'agrandir; elle tombe en ruines: réparez-la. Ce qu'elle renferme peut blesser vos yeux, je le sais, je le confesse: mais quel autre que vous peut la rendre nette de ses souillures; et à qui puis-je avoir recours, si ce n'est à vous? « Purifiez-moi, Seigneur, de mes fautes cachées, et n'imputez point celles d'autrui à votre serviteur (2). »

Je crois: vous le savez, Seigneur; et c'est pourquoi je parle ainsi. N'ai-je pas commencé moi-même par m'accuser devant vous de mes péchés; et votre miséricorde ne m'a-t-elle pas pardonné toutes les corruptions de mon cœur? Je ne garderai donc bien de défendre ma cause contre vous, qui êtes la vérité même: ce seroit me tromper moi-même, et faire retomber sur mon iniquité son propre mensonge; non, je n'entrerai point en jugement avec vous: « Car si vous examinez avec rigueur nos iniquités, Seigneur, Seigneur, qui pourra subsister devant votre face (3)? »

(1) Ps. xxxiv, 3.

(2) Ps. xviii, 13.

(3) Ps. cxxix, 3.

CHAPITRE VI.

sa naissance. Peinture de la première enfance de l'homme, où éclate déjà les merveilles de la bonté et de la providence de Dieu. Courte durée de la vie humaine. Éternité et Immutabilité de Dieu.

Cependant souffrez, Seigneur, que je parle à votre miséricorde, « Moi qui ne suis que cendre et poussière (1). » Permettez-moi de lui parler, parce que c'est la miséricorde de mon Dieu, et non pas un homme qui seroit de votre serviteur un objet de dérision ; peut-être vous-même vous moquerez-vous, Seigneur ; mais par un tendre retour vous me prendrez bientôt en pitié. Ce que j'ai donc à vous dire, c'est que je ne sais d'où je suis venu dans ce monde que j'habite maintenant, c'est-à-dire, dans cette vie mortelle, ou dans cette mort vivante : duquel de ces deux noms l'appellerai-je ? Je ne le sais.

Au moment même où j'y suis entré, c'est dans le sein de votre providence miséricordieuse que j'ai été reçu, ainsi que me l'ont appris les parents selon la chair, dont vous avez voulu vous servir pour me donner la naissance ; car pour moi je n'en ai aucun souvenir.

Je goutai d'abord les douceurs du lait, premières délices des enfants. Si le sein de ma mère ou celui de ma nourrice se remplissoit pour moi de ce lait si doux, ce n'étoient pas elles, c'étoit vous, Seigneur, qui me donniez par elles l'aliment que vous avez destiné à l'enfance, que vous lui avez destiné par cette prévoyance admirable qui règle tout, et qui sait dispenser à propos ses richesses infinies, selon les besoins de toutes ses créatures. C'est vous qui me donniez l'instinct de ne pas prendre de cette nourriture plus qu'il ne vous plaisoit de m'en donner, et qui inspiriez à celles qui me nourrissoient de vouloir bien me laisser prendre ce qu'elles avoient reçu de vous, ce que vous leur donniez avec abondance. Une affection bien ordonnée les portoit à se soulager en me le prodiguant : ainsi c'étoit un bien pour elles que le bien que je recevois, non pas d'elles, mais par elles ; car de vous seul viennent tous les biens, ô mon Dieu ; et je ne dois

(1) Gen., xviii, 27.

qu'à vous ma vie et ma conservation. C'est ce que j'ai facilement reconnu depuis ; les biens tant intérieurs qu'extérieurs dont vous nous comblez étant comme autant de voix qui me l'ont appris. Mais alors, sucer le lait, goûter avec joie ce qui flattoit mes sens, pleurer lorsque j'éprouvois quelque douleur corporelle : c'étoit là tout ce que je savois faire. Je commençai bientôt à rire, d'abord en dormant, ensuite éveillé. C'est du moins ce qui m'a été dit, et je l'ai cru, parce que j'ai remarqué la même chose dans d'autres enfants : du reste il n'en est également demeuré aucune trace dans ma mémoire.

Peu à peu je commençai à distinguer le lieu où j'étois, et à essayer de manifester mes volontés à ceux qui pouvoient les satisfaire. Mais j'étois dans l'impuissance d'y parvenir, parce que ces volontés étoient au-dedans de moi, et eux au-dehors ; et qu'aucun de leurs sens ne leur fournissoit les moyens de pénétrer jusque dans l'intérieur de mon ame. Je pouissois donc des cris, je faisais des mouvements qui étoient comme des signes de mes volontés, signes imparfaits et insuffisants, mais tels que j'étois capable de les faire ; et lorsqu'on ne m'obéissoit pas, ou parce qu'on ne m'avoit pas entendu, ou de peur que ce que je demandois pût me nuire, j'entrais en colère de ce que de grandes personnes, des personnes libres ne se faisoient point mes esclaves, et je me vengeois d'elles par mes larmes. Tels sont tous les enfants que j'ai pu voir, et qui, sans rien savoir de toutes ces choses, m'en ont plus appris sur ma première enfance, que ceux-là même qui ont été mes premiers instituteurs.

Voilà que tout cela est passé depuis long-temps : mon enfance n'est plus ; elle est morte pour ainsi dire, bien que je vive encore ; mais vous, Seigneur, vous vivez toujours, et en vous rien ne meurt, parce que vous êtes avant les siècles et avant tout ce qu'on peut imaginer qui les ait devancés ; et vous êtes le Dieu et le maître de toutes les créatures que vous avez tirées du néant. En vous toutes les choses passagères ont une cause qui ne passe point ; les plus mobiles, une origine à jamais immuable ; celles qui sont privées de raison et purement temporelles, une raison qui vit éternellement.

Dieu de miséricorde, daignez le révéler à votre serviteur

qui élève vers vous sa prière ; éclairez mon ignorance, et dites-moi si mon enfance n'a point succédé à quelque autre âge de ma vie déjà passé quand elle a eu son commencement ? Le temps où ma mère m'a porté dans son sein est-il ce premier âge ? Car il m'en a été dit quelque chose ; et j'ai vu moi-même des femmes dans ce même état où ma mère étoit alors. Mais avant ce temps-là, étois-je quelque chose, étois-je quelque part ? O mon Dieu ! ô délices de ma vie ! je n'ai personne qui puisse m'en rien apprendre, ni mon père, ni ma mère, ni ma propre mémoire, ni l'expérience des autres. Mais peut-être vous moquez-vous de ce que je m'imagine de semblables choses, vous qui m'ordonnez de vous louer et de vous rendre grace seulement de ce qui m'est connu ?

Je vous loue donc et vous rends grace, souverain maître du ciel et de la terre, de ces merveilles de ma première enfance dont il ne me reste aucun souvenir ; car vous avez accordé à l'homme de s'en faire quelque idée par ce qu'il voit dans les autres, d'apprendre sur ce qui le touche particulièrement beaucoup de choses, des nourrices et des simples femmes dont alors il étoit entouré, et d'ajouter foi à ce qu'on lui en dit. Enfin, dès ce temps-là, j'étois, je vivois ; et, vers la fin de cette première enfance, je cherchois déjà des signes qui pussent exprimer mes pensées.

D'où peut avoir reçu l'être une telle créature, si ce n'est de vous ? Quelqu'un peut-il avoir été le créateur et l'ouvrier de lui-même ? Est-il une autre source d'où découle en nous l'être et la vie, si ce n'est vous, Seigneur, qui nous faites ce que nous sommes, et en qui ÊTRE et VIVRE sont une même chose, parce que vous êtes par essence, et au souverain degré, l'ÊTRE ET LA VIE, sans changement ni altération ? Ce jour présent qui s'écoule ne passe point pour vous : et toutefois c'est en vous qu'il passe ; car les jours, comme tout le reste, sont en vous, et ne pourroient s'écouler s'ils n'étoient en vous, tandis que vos années, qui n'ont point de fin, sont comme un jour toujours présent. Cependant, combien de jours se sont écoulés pour nous et pour nos pères à travers ce jour qui ne finit point, ce jour qui assigne à chacun des nôtres son rang et le peu qu'il doit avoir d'existence et de durée ? Et beaucoup d'autres s'écouleront encore de même,

aussi incertains et aussi peu durables. Mais vous, Seigneur, vous demeurez toujours également immuable ; et il est vrai de dire que ce que vous avez fait hier et dans les siècles passés, vous le faites AUJOURD'HUI ; et que ce que vous ferez dans les siècles à venir, c'est encore AUJOURD'HUI que vous le faites.

S'il en est qui ne comprennent point ces choses, qu'y puis-je faire ? Toutefois, qu'ils en fassent leur joie, même en ne les comprenant point : encore une fois qu'ils en fassent leur joie ; qu'ils aiment mieux vous trouver sans vous avoir compris, que vous perdre en comprenant autre chose qui ne seroit pas vous.

CHAPITRE VII.

Malice de l'homme déjà sensible dans l'enfant à la mamelle. Combien Dieu s'y montre admirable dans la sagesse de ses œuvres. Ces premiers bienfaits de la Providence dignes à eux seuls de toutes nos louanges.

Seigneur, faites nous miséricorde : malheur aux hommes à cause de leurs péchés ! Cependant c'est un homme qui parle ainsi ; et vous avez pitié de lui parce que vous êtes l'auteur de sa vie, et non de son péché. Qui me rappellera les fautes de mon enfance ? « Car nul homme n'est pur devant vous de » tout péché, pas même l'enfant qui n'a vécu qu'un jour (1). » Qui me les rappellera ? Ne sera-ce point quelque petit enfant en qui je pourrai remarquer les choses dont, par rapport à moi, j'ai perdu le souvenir ?

En quoi donc ai-je pu pécher alors ? Étoit-ce quand je demandois ardemment et avec larmes le sein de ma nourrice ? Or, cette avidité que j'avois alors pour son lait, si je l'eusse conservée pour la nourriture propre à l'âge où je suis maintenant, il est certain qu'elle me rendroit à la fois ridicule et justement répréhensible : ce que je faisais alors n'étoit donc pas bien. Mais parce que je n'aurois pu comprendre les remontrances, ni la coutume ni la raison ne permettoient que l'on m'en fit. Toutefois, à mesure que l'enfant croit en âge, il se défait de ses habitudes, ce qui prouve qu'elles sont vicieu-

(1) Job, xxv, 4.

ses; car on ne voit point d'homme de jugement retrancher d'une chose ce qui est bon, pour la rendre moins défectueuse. Mais enfin, pour un enfant, et même dans un âge aussi tendre, n'est-ce donc pas mal faire que de demander avec opiniâtreté ce qui peut lui être nuisible; de se dépiter contre des personnes qui ne dépendent point de lui, qui sont au-dessus de lui, tant par l'âge que par le discernement, contre ceux même dont il a reçu la naissance; de s'emporter jusqu'à la colère parce qu'ils ne s'empressent pas d'obéir à son premier signe; de les frapper même, essayant, autant qu'il est en lui, de leur faire du mal, pour se venger de ce qu'ils lui résistent dans des occasions où, pour son propre intérêt, il seroit dangereux qu'on lui cédât?

Ainsi l'enfant est innocent par la faiblesse de ses organes; il ne l'est pas par la disposition de son ame. J'ai vu moi-même un petit enfant, encore à la mamelle, devenir tout pâle de la jalousie que lui causoit un autre enfant qui étoit la même nourrice que lui, et ne le regarder qu'avec des yeux remplis de haine et de courroux. Qui ignore ces choses? Ne sait-on pas que les mères et les nourrices prétendent y apporter remède par je ne sais quelles pratiques superstitieuses? Mais enfin, où donc est l'innocence dans un enfant qui ne veut pas souffrir qu'un autre enfant, qui a besoin pour vivre du même aliment que lui, partage ce lait, dont la source abondante et intarissable peut suffire à tous les deux? Si l'on supporte ces injustices et ces violences patiemment, et même avec une tendre indulgence, ce n'est pas parce qu'elles sont des riens, ou du moins des choses de peu d'importance, mais parce que l'on sait que toutes ces imperfections s'en iront avec l'âge. Toutefois, ce qu'on pardonne alors, on ne le supporteroit point tranquillement dans des personnes d'un âge plus avancé.

Seigneur, mon Dieu! ce corps que l'enfant a reçu avec la vie, qu'il a reçu muni de tous ses sens, dans lequel la juste proportion des membres s'allie à la grace et à la beauté des formes, et dont toutes les puissances naturelles tendent, par une secrète et continuelle activité, à le conserver dans son intégrité et dans sa perfection, ce corps est donc votre ouvrage. Vous m'ordonnez de vous en rendre grâces, de commencer ainsi à louer votre nom, d'élever vers vous mes chants

à cause de ces dons , parce que vous seriez encore le Dieu bon et tout-puissant seulement pour avoir fait ces choses , qu'aucun autre n'auroit pu faire si ce n'est vous : vous , le Dieu simple et unique , d'où découle l'innombrable variété des êtres ; vous , la beauté , source première de toute beauté ; vous , la loi éternelle et suprême par laquelle tout est ordonné dans l'univers.

Toutefois , Seigneur , ce premier âge pendant lequel je ne me souviens pas d'avoir vécu , dont je ne sais rien que par le témoignage des autres , et par les conjectures que j'ai pu former en voyant moi-même des enfants , ce premier âge , encore qu'il ne me soit pas possible de douter qu'il ait été , j'ai quelque honte à le compter comme une partie de la vie dont il m'est donné de jouir en ce monde ; et le temps que j'ai passé dans le ventre de ma mère n'est pas plus obscur pour moi. Or , s'il est vrai « Que j'ai été conçu dans l'innocence , et que ma mère m'ait enfanté dans le péché (1) , » dans quel temps , ô mon Dieu , dans quel temps , dans quel lieu votre serviteur a-t-il été innocent devant vous ? Mais c'est assez parler de cet âge ; et , puisque ma mémoire n'en conserve aucune trace , en quoi peut-il m'intéresser désormais ?

CHAPITRE VIII.

Premier développement de sa raison. Comment les enfants apprennent à parler.

De cette première enfance , je suis passé à cet âge qui la suit immédiatement , et qui est l'enfance encore : ou plutôt cette seconde enfance n'est-elle pas survenue en moi , succédant insensiblement à la première ? Car de dire que celle-ci m'avoit tout-à-fait quitté ; on ne le peut ; car où seroit-elle allée ? Cependant elle n'étoit déjà plus : l'enfant à la mamelle et qui ne parloit point encore étoit devenu un enfant qui déjà commençoit à bégayer des paroles.

Je me souviens de cette époque ; et depuis j'ai remarqué de quelle sorte j'avois appris à parler. Ce ne fut ni par des leçons , ni par aucune méthode qu'aient employées pour cela

(1) Ps. L, 7.

des personnes plus avancées en âge, comme il arriva peu après, lorsque l'on m'apprit à lire ; mais par cette seule force de l'intelligence que vous aviez mise en moi, ô mon Dieu. Car m'étant aperçu que tous mes efforts pour exprimer mes desirs et mes volontés, soit par des cris et des accents variés, soit par l'agitation de mes membres, n'étoient compris qu'imparfaitement, ne l'étoient pas même de tous ceux à qui je m'adressois, je commençai à retenir et à graver dans ma mémoire les mots par lesquels j'entendois désigner certaines choses ; et, remarquant que lorsque ces mots étoient articulés, les personnes dont j'étois entouré s'avançoient vers ces choses, je vis et reconnus que c'étoient là les noms dont elles les appeloient, et que chaque objet qu'elles vouloient montrer avoit le sien. J'en acquérois la certitude par ces mouvements qu'elles faisoient alors vers cet objet, langage des gestes qui est comme une langue commune et naturelle à toutes les nations ; et, en effet, partout les divers mouvements du visage, des yeux, de toutes les parties du corps, accompagnés de certaines inflexions de la voix, indiquent toutes les affections de l'ame, soit qu'elle veuille demander, garder, fuir ou rejeter.

Ainsi, entendant sans cesse, dans différents discours, les mêmes paroles reparoitre toujours invariablement dans leur même place, peu à peu je parvins à comprendre ce qu'elles signifioient ; et bientôt, exerçant ma langue à les prononcer, je m'en servis pour faire connoître mes volontés. C'est ainsi que je commençai à employer, pour exprimer mes pensées, des signes qui m'étoient communs avec ceux qui m'entouroient ; ainsi j'entraî plus avant dans le commerce orageux de la vie humaine, toujours dépendant de l'autorité de mon père et de ma mère, et soumis en même temps aux personnes avancées en âge auxquelles mon éducation avoit été confiée.

CHAPITRE IX.

Fausse opinions des maîtres nuisibles aux enfans qu'ils élèvent. Sa répugnance pour l'étude. Sa crainte des châtimens. Les maîtres aussi peu raisonnables que leurs élèves, et dignes eux-mêmes de châtimens.

Mon Dieu ! mon Dieu ! quelles misères n'ai-je point éprouvées ! De quelles illusions vaines n'ai-je point été le jouet, à

cet âge où la seule règle de bien vivre que l'on me proposoit étoit d'écouter attentivement ceux qui m'instruisoient , afin d'arriver par là à briller dans le monde , et à exceller dans cet art de la parole qui ouvre le chemin aux fausses richesses du siècle et à ses vains honneurs !

On m'envoya ensuite aux écoles pour y apprendre les premiers éléments des lettres. Malheureusement pour moi, je ne comprenois point de quelle utilité cela me pouvoit être ; ce qui n'empêchoit pas que je ne fusse châtié quand je n'apprenois pas bien. Les personnes à qui leur âge avoit donné de l'expérience approuvoient cette sévérité ; et , en effet, ceux qui ont vécu avant nous nous ont ainsi frayé ces sentiers épineux par lesquels on me contraignoit de passer, et où se multiplient les peines et les travaux auxquels les enfants d'Adam ont été condamnés.

J'eus , dès ces temps-là , le bonheur de rencontrer quelques-uns de ceux qui invoquent votre saint nom , ô mon Dieu ; j'appris d'eux , et selon les idées que je pouvois m'en former à cet âge , que vous étiez quelque chose de grand , et qu'encore que vous fussiez invisible à nos sens, vous pouviez nous exaucer et nous secourir. Je commençai donc , tout enfant que j'étois , à m'adresser à vous comme à mon appui et à mon refuge ; ma langue encore bégayante achevoit de rompre ses liens dans les prières que j'élevois vers vous ; et , bien petit encore , je vous demandois , avec une ardeur qui n'étoit pas petite , qu'on ne me donnât point le fouet , châtiment ordinaire de l'école. Cependant , lorsque vous n'aviez point exaucé ma prière , ce que vous ne faisiez que pour mon bien , les personnes âgées , et même mon père et ma mère , qui certes ne me vouloient point de mal , se rioient de mes douleurs et de ces corrections , qui étoient alors pour moi le plus grand et le plus insupportable de tous les maux.

Existe-t-il réellement , Seigneur , des âmes si grandes , tellement unies à vous par les liens d'une ardente charité , que par l'effet de ce saint amour , et non par une insensibilité stupide qui produit quelquefois des effets tout semblables , elles soient arrivées à cette hauteur de courage de regarder d'un œil indifférent les chevalets , les ongles de fer , et tout cet appareil des bourreaux , si redoutables à tant d'autres qui ne cessent de vous conjurer de leur éviter d'aussi terri-

bles épreuves? Se peut-il que le mépris de ces âmes héroïques pour de tels supplices les porte même à se railler de ceux à qui ils inspirent un si grand effroi, de même que nos parents se rioient de cette espèce de supplice que nos mères nous faisoient subir? La vérité est que l'horreur que nous avions de leurs châtimens n'étoit pas moins grande; et que nous ne vous demandions pas moins ardemment d'en être garantis, sans cependant rien faire pour les éviter, toujours également négligents, soit de lire, soit d'écrire, soit de remplir les autres devoirs que l'on exigeoit de nous.

Et cependant, Seigneur, je ne manquois ni d'esprit ni de mémoire : vous m'en aviez donné autant qu'il étoit nécessaire pour cet âge; mais, comme un enfant que j'étois, j'aimois à jouer, à badiner, et j'en étois châtié par d'autres qui cependant ne faisoient pas mieux que moi : car, qu'est-ce au fond que ce que les hommes appellent des affaires, sinon de pures bagatelles? Quoi qu'il en soit, les maîtres punissent les enfants pour ces fautes qu'ils commettent eux-mêmes; et personne n'a pitié de ces grands enfants, pas plus que des petits.

Et, en effet, quel homme de bon sens pourroit approuver qu'un enfant fût rudement châtié, par exemple, pour avoir joué avec trop d'emportement à la paume, et parce que ce jeu l'empêchoit d'avancer autant qu'on le vouloit dans l'étude des lettres, de ces lettres qui, par la suite, pouvoient devenir pour lui un jeu bien autrement coupable et dangereux? Celui qui me châtoit se montroit-il donc plus raisonnable, lui qui, dans de misérables questions de grammaire, laissoit voir plus de dépit et de jalousie pour quelque petit avantage qu'il étoit forcé de céder à un autre homme de sa profession que je n'en pouvois ressentir lorsqu'au jeu de la paume quelqu'un de mes camarades s'étoit montré plus habile que moi?

CHAPITRE X.

Sa négligence à étudier. Ce qui le détournoit de l'étude. Vanité et frivolité de ce que se proposent la plupart des parents dans l'éducation de leurs enfants.

Et cependant je péchois, Seigneur, mon Dieu, vous qui ordonnez admirablement toutes les choses de ce monde que

vous avez créées, et qui faites entrer aussi dans l'ordre de vos desseins le péché dont vous n'êtes point l'auteur; je péchois en manquant d'obéir à mes parents et à mes maîtres; et quel que fût leur but en tout ceci, il étoit néanmoins en mon pouvoir de faire par la suite un bon usage de cette étude des lettres que l'on exigeoit de moi. Si je me montrerois ainsi rebelle, ce n'étoit point par quelque disposition qui me portât vers des choses meilleures, mais par cette passion du jeu qui me dominoit; c'est que je m'enivrois de ces jouissances de l'orgueil que me donnoient les victoires remportées sur mes compagnons. Les contes, les récits fabuleux avoient aussi pour moi un attrait inexprimable; j'étois avide de les entendre, et de mes oreilles enchantées l'attrait de ces récits passant jusqu'à mes yeux, allumoit en moi le désir le plus violent de voir les spectacles du théâtre, amusement que se sont exclusivement réservés les hommes faits. Cependant que désirent autre chose les magistrats qui président à ces jeux, sinon de voir un jour leurs enfants les remplacer dans toutes leurs dignités? Ainsi donc ils trouvent bon qu'on les châtie, lorsque le goût qu'ils ont pour de tels amusements les détourne de leurs études; et en même temps ils ne les forcent d'étudier qu'afin qu'ils puissent parvenir eux-mêmes un jour, et par les mêmes honneurs, à présider ces mêmes jeux! Voyez ces misères humaines, Seigneur, avec un œil de compassion; et délivrez de cet esclavage ceux qui invoquent votre nom, et ceux-là mêmes qui ne vous invoquent point; afin qu'ils en viennent à vous invoquer, et que vous acheviez leur délivrance.

CHAPITRE XI.

Il tombe dangereusement malade, et demande ardemment le baptême. On diffère de le lui donner. Pourquoi. Sentiments de pitié dans lesquels sa mère a soin de l'élever.

Dès l'âge le plus tendre j'avois entendu parler de la vie éternelle, dont la promesse et le gage nous ont été donnés par l'humilité de votre Fils, notre Seigneur, qui a bien voulu s'abaisser jusqu'à nous, afin de nous guérir de notre orgueil. A peine étois-je né, que ma mère, dont toutes les espérances étoient en vous, voulut que je fusse marqué au front du signe

de sa croix, et qu'on me fit goûter de votre sel mystérieux (1).

Vous avez vu, Seigneur, comment dans l'attaque soudaine d'un mal qui menaça ma vie, vous avez vu (car alors vous vieilliez déjà sur moi) comment, et avec quelle foi, quelle ardeur, je demandai de la piété de ma mère et de celle de votre sainte Église, la mère commune de tous, le baptême de votre Christ, mon Dieu et mon Seigneur. Déjà, dans le trouble où cet accident l'avoit jetée, la mère qui m'avoit mis au monde, et dont le chaste cœur, animé par votre foi, désiroit plus ardemment encore de m'enfanter en quelque sorte à la vie éternelle, s'étoit empressée de tout préparer pour me faire initier et laver dans ces eaux salutaires, où s'obtient la rémission des péchés à celui qui confesse Jésus-Christ; mais mon mal s'étant tout-à-coup dissipé, cette ablution sainte fut remise à d'autre temps; car l'on prévoyoit qu'inévitablement je pécherois encore, par cela seul que j'avois encore à vivre; et l'on considéroit, ce qui est vrai en effet, ces péchés qu'il nous arrive de commettre après le baptême, comme bien plus grands et bien plus dangereux pour le salut.

Je croyois donc dès lors en vous, ainsi que ma mère et tout le reste de notre famille, mon père seul excepté; et toutefois son autorité ne put jamais prévaloir en moi sur celle de ma mère qui m'avoit inspiré pour votre Christ cette foi qu'il n'avoit point encore embrassée. Car elle n'épargnoit aucun soin, ô mon Dieu! pour que vous fussiez mon père plutôt que celui dont vous m'aviez fait naître; et votre secours l'aidoit à remporter cet avantage sur un mari auquel elle étoit soumise en tout le reste, quoique bien meilleure que lui: mais en lui obéissant, c'étoit à vous, qui le lui commandiez, qu'elle obéissoit en effet.

S'il vous plaisoit, Seigneur, je désirerois savoir dans quel dessein l'on différera de me donner le baptême, et quel bien ce pouvoit être pour moi qu'on me lâchât en quelque sorte les rênes, me laissant ainsi toute liberté de m'abandonner au péché? Car si ce n'étoit pas m'accorder cette liberté, d'où vient que, tous les jours encore, nous entendons dire à l'égard d'un si grand nombre d'enfants: « Laissez-le; qu'il

(1) On donnoit anciennement du sel à ceux que l'on recevoit au nombre des *Catéchumènes*: usage qui s'est conservé, par cette raison, dans les cérémonies du baptême.

» fasse ce qu'il voudra : il n'est pas encore baptisé. » Et cependant lorsqu'il s'agit de la santé du corps, on ne dit point : « Laissez-le ; qu'importe qu'il augmente son mal : il n'est pas encore guéri. »

Combien donc il eût mieux valu pour moi que l'on se fût hâté de me procurer ma guérison, et que par mon propre zèle, et les soins empressés de mon père et de ma mère, j'eusse conservé, sous votre protection, cette santé de l'ame que j'avois reçue de vous ! Oui sans doute, cela m'eût été plus avantageux ; mais ma mère, prévoyant déjà ces innombrables tentations qui, comme un déluge, alloient fondre sur moi au sortir de l'enfance, aima mieux abandonner à leurs flots tumultueux cette terre grossière dont un jour pouvoit se former l'homme nouveau, que de leur livrer cette forme divine elle-même, qui m'eût été dès lors imprimée par le baptême.

CHAPITRE XII.

Il continue à parler de son aversion pour l'étude, et des vûes toutes mondaines de ceux qui le faisoient étudier. Sagesse de Dieu qui règle tout, même ce qui est mal, pour en tirer le bien.

124724
 Cependant, dans ce premier âge de la vie que l'on redoutoit beaucoup moins pour moi que l'adolescence, j'avois une aversion marquée pour l'étude ; sur ce point on n'obtenoit rien de moi que par force, et mon esprit se révoltoit contre cette violence. Je n'en étois pas moins forcé d'étudier, et il en résultoit un bien pour moi, quoique je ne puis pas dire qu'en cela je faisois bien, puisque je le faisois contre ma volonté ; et en effet, encore que ce que l'on fait soit bon, on ne fait jamais bien ce qu'on fait malgré soi.

Ceux qui me forçoient d'étudier, eux-mêmes ne faisoient pas bien ; et de vous seul, mon Dieu, venoit ce bien que j'en retirois. Quant à eux, peu leur importoit l'usage que je pourrois faire des connoissances qu'ils m'obligeoient ainsi violemment d'acquérir, pourvu qu'elles me fournissent les moyens d'assouvir cette soif insatiable des richesses du siècle qui ne sont qu'indigence ; et de ses honneurs qui ne sont qu'ignominie.

Mais vous pour qui tous les cheveux de ma tête sont comp-



tés, votre Providence faisoit mon propre bien de l'aveuglement des maîtres qui me forçoient d'étudier, et tournoit de même à mon avantage cette obstination que je mettois à ne pas apprendre, en permettant que j'en fusse justement puni, si petit enfant et déjà si grand pécheur que j'étois (1); car c'est une loi que vous avez établie, et elle est inévitable, que tout esprit déréglé trouve dans son dérèglement même son premier châtement.

CHAPITRE XIII.

Son aversion pour le grec. Quelles en étoient les causes. Goût pernicieux des enfants pour les fables. Leur dégoût pour les premiers éléments des lettres, dont l'utilité pour eux est si grande.

Je ne puis pas, même encore à présent, me rendre bien clairement raison de l'aversion que j'avois pour l'étude de la langue grecque à laquelle on ne cessoit de m'exercer dès l'âge le plus tendre; car j'avois pris d'abord un goût très-vif pour le latin, non pas dans l'étude de ses premiers éléments, mais dans cette étude plus approfondie qu'en font faire ceux que l'on appelle *Grammairiens*. Car quant à ces leçons premières où l'on apprend à lire, écrire et compter, elles m'avoient été tout aussi pénibles et insupportables que mes travaux sur la langue grecque.

Cependant d'où pouvoient naître ces mauvaises dispositions, si ce n'est de ce fonds de péché qui étoit en moi, de cette vanité répandue dans une chair mortelle, et d'un esprit qui se laissoit aller et ne savoit point revenir? Car, sans contredit, ces premiers éléments des lettres, au moyen desquels je pouvois et je puis encore lire tout ce qui s'offre à moi, et écrire ce qu'il me plait, ont bien une autre solidité, sont bien d'un autre avantage que ces secondes études, où il me falloit occuper mon esprit des courses vagabondes de je ne sais quel *Énée*, tandis que j'oubliois mes propres égarements; qui me faisoient m'attendrir sur la mort d'une *Didon* qu'un transport d'amour avoit poussée à se tuer de sa propre main; moi qui voyois d'un œil sec cette mort que je me donnois à moi-

(1) Saint Augustin répète ici la même pensée, et dans les mêmes termes à peu près; nous avons cru devoir supprimer cette répétition.

même, en me remplissant de ces vaines imaginations, en m'éloignant de vous, ô mon Dieu, ô ma véritable vie ! Quelle plus grande misère en effet que de n'être pas touché de ma propre misère ; et, pleurant ainsi Didon morte pour avoir trop aimé ce Troyen, de ne pas pleurer sur moi-même déjà mort, parce que je manquois d'amour pour vous, ô mon Dieu ! lumière de mon esprit, nourriture mystérieuse de mon intelligence, l'époux et le soutien de mon ame ? Cependant je ne vous aimois pas : je prostituois cette ame aux amours adultères du monde, et tout autour de moi l'on applaudissoit à ces prostitutions : Courage ! courage ! me disoit-on. Aimer le monde, Seigneur, c'est en effet être adultère et s'éloigner de vous ; et cette voix perfide qui crie *courage ! courage !* ne retentit ainsi de toutes parts qu'afin que l'on ait une sorte de honte de ne pas se montrer homme comme un autre, en se livrant aux mêmes excès que tous les autres. Une si profonde misère, je ne la pleurois pas ; mais j'avois des larmes pour cette Didon égarée par sa passion, jusqu'à se plonger une épée dans le sein, moi qui m'égarois jusqu'à vous quitter pour les plus viles de vos créatures, ne cherchant que la terre, terre et poussière que j'étois ; et s'il arrivoit qu'on me détournât de ces lectures, je m'affligois d'être arraché à cette cause de mes larmes. Telles sont cependant les folies que l'on nomme *belles-lettres*, et que l'on mettoit bien au-dessus de ces premières études où j'ai simplement appris à lire et à écrire.

Mais que je prête l'oreille, ô mon Dieu ! à la voix de votre vérité qui crie au fond de mon ame : *On se trompe, on se trompe* ; ces premières études sont bien au-dessus des autres. Et en effet, que sont aujourd'hui pour moi les aventures de cet Énée et autres choses semblables, auprès du simple avantage de savoir lire et écrire ? N'oublierois-je pas l'un bien plus volontiers que l'autre ? Ces voiles que l'on voit flotter à la porte des écoles des grammairiens y sont à la vérité placés comme un emblème des prétendus mystères que couvrent ces fables qu'on y débite ; mais ces voiles allégoriques me semblent indiquer plutôt qu'ils cherchent à dérober aux yeux leur folie et leurs égarements.

Que ces insensés précepteurs, que j'ai cessé de craindre, ne s'élèvent donc point contre moi, maintenant que je con-

fesse devant vous, mon Dieu, tout ce qu'il y a dans le fond de mon ame, et que je me plais à me rappeler les mauvaises voies dans lesquelles j'ai si long-temps marché, afin de ne plus rechercher que cette voie droite que vous-même nous avez tracée. Qu'ils ne s'élèvent point contre moi, ni ces vendeurs de *belles-lettres*, ni ceux qui les achètent : car, que je leur demande s'il est vrai, selon le récit du poète, qu'*Énée* soit jamais venu à Carthage, les plus ignorants me répondront qu'ils n'en savent rien; les plus habiles, que c'est une pure fiction. Mais si je m'informe d'eux de quelle manière s'écrit le nom de cet *Énée*, tous, parce qu'ils l'ont appris, me répondront selon la vérité, et selon ce que les hommes ont réglé entre eux d'un commun accord sur la forme et la valeur des signes de l'écriture. Que je les interroge encore pour savoir lequel seroit le plus fâcheux dans la vie, ou d'oublier toutes ces fables, ou de perdre la faculté de lire et d'écrire : qui ne voit d'abord la réponse que doivent me faire ceux qui n'ont pas entièrement perdu le sens?

Je péchois donc dans mon enfance, lorsque emporté par mon goût pour ces folles illusions, je les préférois à des choses bien plus utiles. Et même il seroit mieux de dire qu'en effet j'aimois les unes et haïssois les autres; car rien ne m'étoit odieux comme d'entendre ce triste chant frapper sans cesse mes oreilles : *un et un font deux; deux et deux font quatre*; et mon imagination prenoit un tout autre plaisir à se repaître du vain spectacle d'un cheval de bois tout rempli de gens armés, de l'embrasement de Troie, et de l'ombre de Créuse apparoissant à son époux.

CHAPITRE XIV.

Facilité qu'ont les enfants à apprendre à parler en contradiction avec leur aversion pour l'étude des langues. Pourquoi cela est ainsi. Usage que Dieu salt faire de ces tribulations de la vie, qui commencent dès la plus tendre enfance.

Mais d'où venoit donc cette aversion que j'avois pour la langue grecque si remplie de semblables fictions? car Homère excelle dans ces inventions fabuleuses, et rien n'a plus de charmes que ses agréables mensonges. Cependant il m'étoit

insupportable dans mon enfance ; et je pense que Virgile ne l'est pas moins aux enfants dont le grec est l'idiome naturel, lorsqu'on les force de l'étudier comme j'étois forcé d'étudier Homère ; et que cette étude ne leur est pas moins pénible.

C'est cette difficulté extrême d'apprendre une langue étrangère qui répandoit pour moi une si grande amertume sur ces fables grecques dont le récit a tant de douceur et d'agrément : car je n'entendois pas un seul mot de ce nouveau langage ; et pour m'obliger à l'apprendre , on n'épar-
gnoit ni menaces ni châtimens. Dans un âge encore plus tendre, j'avois été aussi ignorant de la langue latine ; mais je l'avois apprise sans inquiétude ni tourment, insensib'ement, et par une expérience de tous les moments , au milieu des caresses de mes nourrices, des jeux qu'elles me faisoient , et du passe-temps qu'elles trouvoient elles-mêmes à me faire jouer. Tout cela se faisoit pour moi sans peine et sans violence ; je n'étois pressé que par mon propre cœur, avide d'enfanter en quelque sorte ce qu'il avoit conçu au-dedans de lui-même , ce qui ne se pouvoit faire sans que j'apprisse quelques mots , qui ne m'étoient point positivement enseignés, mais que j'entendois nécessairement de ceux à qui j'étois moi-même si empressé de me faire entendre ; et ceci fait bien voir que , pour apprendre de telles choses, la curiosité naturelle à l'homme est bien autrement efficace que la menace et la violence. Mais cette curiosité elle-même a besoin d'être contenue ; et votre sagesse , ô mon Dieu ! y a pourvu par des lois, lois puissantes et inévitables , qui , depuis les verges de nos instituteurs , jusqu'aux instruments des supplices qui éprouvent les martyrs , savent nous faire rentrer dans vos voies en mêlant des amertumes salutaires à ces douceurs empoisonnées de la vie, qui tendent sans cesse à nous éloigner de vous.

CHAPITRE XV.

Prière à Dieu. Il lui demande de l'épargner dans sa justice. Vœu de n'employer qu'à son service tout ce qu'il a pu apprendre de bon.

Seigneur, exaucez ma prière : ne permettez pas que mon ame reste abattue sous la verge dont vous me châtiez ; faites

que je ne cesse point de louer cette miséricorde par laquelle vous m'avez retiré de toutes ces voies de péché où je m'étois perdu ! accordez-moi de préférer cette douceur qui est en vous à toutes ces fausses voluptés auxquelles j'étois abandonné ; de vous aimer d'un amour ardent, inébranlable ; de m'attacher de toutes mes forces à votre main puissante, afin que, jusqu'au dernier moment de ma course, vous me préserviez de toute espèce de tentation.

O vous qui êtes mon Roi, mon Seigneur et mon Dieu, que tout ce que j'ai pu apprendre d'utile dans mon enfance soit employé à vous servir ! J'ai appris à parler, à écrire, à lire, à compter, et rien de plus qui soit bon : que ce peu vous soit donc consacré. Quant à ces choses vaines dont mon esprit se remplissoit, vous avez su m'en punir ; et depuis j'ai obtenu de vous le pardon du plaisir coupable que j'y avois trouvé. Ce n'est pas néanmoins que, dans ces folles études, je n'aie enrichi ma mémoire d'un grand nombre de locutions très-utiles ; mais il m'eût été possible de les apprendre également dans les lectures moins frivoles ; et c'est là une voie par laquelle il seroit beaucoup plus sûr de conduire les enfants.

CHAPITRE XVI.

Torrent de la coutume qui entraîne tout. Combien les écrits des poètes sont dangereux pour l'enfance.

Mais malheur à toi, torrent funeste de la coutume ! Où est-il celui qui sache te résister ? Es-tu donc intarissable ? Et jusques à quand entraineras-tu les enfants d'Adam dans cette mer profonde et redoutable, d'où se sauvent à peine ceux qui s'attachent au bois sacré de la Croix ? Dans les livres que l'on me faisoit lire en se laissant aller à ton cours, n'ai-je pas vu un Jupiter qui lance la foudre, et qui commet en même temps des adultères ? Ce sont choses contradictoires entre elles, on le sait : aussi ce tonnerre imaginaire n'a-t-il été mis entre ses mains, que pour encourager les plus timides à imiter ses adultères véritables.

Parmi ces maîtres de grammaire, en est-il un seul qui ait jamais médité ces belles paroles d'un Lomme (1) qui cepen-

(1) Cicéron.

dant étoit sorti comme eux des écoles du paganisme : « A la » vérité, dit-il, en parlant d'Homère, toutes ces choses sont » de pures inventions de ce poète, qui s'est plu à rabaisser » les Dieux jusqu'à la condition des hommes : il eût été » mieux d'élever les hommes jusqu'à celle des Dieux ? » Toutefois il seroit encore plus vrai de dire qu'Homère est en effet coupable de mensonge, non pour avoir donné à ses Dieux les foiblesses de l'humanité, mais parce qu'il transportoit aux plus abominables des hommes les caractères sacrés de la divinité, comme s'il eût voulu que le crime ne fût plus considéré comme crime ; et qu'en le commettant on parût imiter, non ces hommes perdus, mais les Dieux mêmes habitants du ciel.

Et cependant, ô fleuve infernal, les enfants des hommes sont jetés à la merci de tes flots, et les leçons empoisonnées qu'on leur donne, reçoivent encore des récompenses. C'est une affaire importante ; on la considère comme telle ; on la traite publiquement et à la vue des magistrats qui ordonnent eux-mêmes un salaire pour les maîtres qui enseignent de telles choses. Faut-il donc s'étonner du bruit que font les flots qui semblent nous crier de toutes parts : « C'est ici que » l'on enseigne la force et la valeur des mots ; ici que l'on » puise cette éloquence si nécessaire pour bien exprimer ses » pensées, et persuader ceux qui nous écoutent. »

Eh quoi ! Si Térence n'eût pas introduit dans ses comédies un jeune débauché, s'excitant à contenter une passion criminelle à la vue d'un tableau où Jupiter étoit représenté tombant en pluie d'or dans le sein de Danaë (1) ; si, dis-je, ce poète n'eût point conçu une semblable imagination, je n'aurois donc eu aucun moyen d'apprendre ce que signifient *pluie d'or, sein d'une femme, tromperie, voûte des cieux*, et autres semblables mots qu'il emploie dans ce passage ? et voyez comment ce jeune homme s'anime à cette action infâme ; c'est un Dieu qui est ici son maître : « Et quel Dieu ? » ajoute-t-il ; celui-là même qui ébranle les voûtes des cieux » par l'éclat de son tonnerre ; et moi, un homme, une foible » créature, j'aurois balancé à le faire ! Je l'ai fait, et sans » balancer, et très volontiers. » Qui osera soutenir que ces

(1) Eunuch, act. III, sc. 3.

hontenses peintures sont un moyen plus propre qu'un autre à graver les mots qui les impriment dans la mémoire? N'est-il pas plus vrai de dire qu'un tel usage de ces mots n'a d'autre effet que d'adoucir ce qu'il y a de révoltant dans de semblables infamies?

Toutefois je n'ai garde d'accuser les mots, qui, en eux-mêmes, sont comme des vases exquis et précieux: je ne m'indigne que contre ce vin de l'erreur que nous présentoiént ainsi des maltres qui en étoient enivrés, et qui nous châtoient si nous refusions d'en boire, sans qu'il nous fût permis d'en appeler à quelque juge dont ces vapeurs empêchées n'eussent point troublé la raison. Et cependant, Dieu de miséricorde, devant qui j'obtiens de pouvoir retracer ainsi, dans une sécurité profonde, tous ces désordres de ma jeunesse, j'apprenois toutes ces choses de bon cœur, je m'y plaisois misérablement; et sur de telles dispositions, je passois pour un enfant de grande espérance.

CHAPITRE XVII.

Résultats fâcheux des études toutes profanes qu'on lui faisoit faire.

Permettez-moi, mon Dieu, de dire aussi quelque chose de l'esprit que vous m'aviez donné, et de ces folies dans lesquelles se consumoit ce qu'il pouvoit avoir de vigueur. On exigeoit de moi, et dans un tel exercice, d'un côté le désir d'obtenir des applaudissemens, de l'autre la crainte du blâme et des châtimens, jetoit mon ame dans une assez grande anxiété; on exigeoit, dis-je, que j'exprimasse, à ma manière, ces paroles qu'arrachent à Junon la douleur et la colère, alors qu'elle se reconnoit impuissante à empêcher le chef des Troyens d'aborder les rivages de l'Italie, paroles que Junon n'avoit jamais prononcées, comme je le savois très-bien; mais c'étoit une obligation pour moi et mes disciples, de suivre notre auteur dans ses imaginations poétiques et vagabondes; et ce qu'il avoit dit en vers, de le rendre de notre mieux en des paroles libres du rythme et de la mesure. Et celui-là étoit le plus applaudi, qui, sans s'écarter de la dignité convenable à une déesse, avoit su rendre avec

plus de vivacité les mouvements de son dépit et de sa douleur, et avec une plus grande propriété d'expressions.

Mais que m'en revenoit-il, ô mon Dieu, ô ma véritable vie? Que m'en revenoit-il, lorsque mon tour étoit arrivé de réciter, d'être plus applaudi que la plupart de mes disciples? Qu'étoit-ce que tout cela, sinon du vent et de la fumée? N'y avoit-il point d'autres sujets pour exercer mon esprit et ma langue? Vos louanges, Seigneur, vos louanges, dont tout retentit dans vos saintes Écritures, ne se seroient-elles pas emparées de toutes les facultés de mon ame, comme le pampre s'attache à l'arbre qui lui sert de soutien? Ainsi cette ame volage n'eût point été entraînée dans le vague de ces honteuses chimères, qui en avoient déjà fait la proie des esprits impurs qui voltigent dans l'air. Car il y a plus d'une manière de sacrifier aux anges révoltés.

CHAPITRE XVIII.

La corruption des enfants commencée par leurs propres maîtres. Comment on s'éloigne de Dieu. Comment on y revient. Ce qu'il fait pour ceux qui le cherchent. Grammairiens soumis aux lois du langage, rebelles à la loi de Dieu.

Mais faut-il s'étonner que je m'abandonnasse à de telles vanités, m'éloignant sans cesse de vous, ô mon Dieu, puisque l'on me proposoit pour modèle des hommes qui, en racontant d'eux-mêmes quelque action honnête, eussent été honnis et confondus, si, dans leur récit, il leur fût échappé quelque mot barbare ou quelque solécisme; tandis que s'ils parloient de leurs débauches en termes élégants, en périodes bien arrangées, dans un style riche de pensées et abondant en images, ils étoient couverts d'applaudissemens et en tiroient eux-mêmes vanité?

Vous voyez ces choses, mon Dieu, et vous vous taisez, parce que vous êtes patient et miséricordieux; mais vous êtes juste aussi, et ce silence vous ne le garderez pas toujours. Dès cette vie néanmoins vous retirez de ce gouffre de corruption l'ame qui vous cherche, qui est altérée de vos chastes voluptés, et qui vous dit dans toute l'ardeur de ses desirs: « Ce » que je cherche, ce que je chercherai sans cesse, Seigneur,

c'est la lumière de votre visage (1). » Hélas! c'est être bien loin de cette lumière que d'être plongé dans les ténèbres de ces passions honteuses.

Or, ce n'est ni par le mouvement des pieds, ni en franchissant l'intervalle des lieux qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche de vous; et votre enfant prodigue partant pour ces contrées éloignées où il devoit dissiper tous ces biens que vous lui aviez donnés (2), ne chercha, pour faire un tel voyage, ni des chevaux, ni des chars, ni des navires; il ne se mit point en marche; il ne s'envola point comme un oiseau. En lui donnant ces biens, vous vous étiez montré bon père : vous vous montrâtes plus doux encore lorsque, dans sa misère, il revint à vous. Qu'avoit-il fait? Il s'étoit plongé dans les ténèbres des passions impures et charnelles : c'est ainsi et non autrement qu'il s'étoit éloigné de la lumière de votre visage.

Voyez-les, mon Dieu, et toujours avec votre inaltérable patience, voyez-les ces enfants des hommes observant avec un soin religieux ces lois de la grammaire, par lesquelles ont été fixées avant eux la valeur des lettres et la prononciation des syllabes, tandis qu'ils foulent aux pieds vos lois immuables, seule voie qui conduise au salut éternel. A quel excès cela n'est-il point porté! Par exemple, qu'il arrive à l'un de ceux qui font profession de garder le dépôt de ces lois grammaticales et de les enseigner, qu'il lui arrive d'enfreindre la règle en faisant cette petite faute de prononcer le mot *homme* sans aspiration (3), il se fera plus de tort dans l'esprit des hommes que si, violant vos saints commandements, il se livroit à la haine la plus violente contre un autre homme, comme lui votre créature. Cependant l'ennemi même le plus acharné peut-il nous faire autant de mal que nous nous en faisons à nous-mêmes par cette haine dont nous sommes dévorés? et celui qui exerce le plus de cruautés contre l'objet de son aversion, n'est-il pas plus cruel encore envers son propre cœur qu'il a condamné à cet affreux tourment de haïr?

Et néanmoins toutes ces lois de la grammaire ne sont cer-

(1) Ps. xxviii, 13.

(2) Luc, xv, 13.

(3) Cette aspiration ne s'observe que dans le latin. Pour en exprimer l'absence, saint Augustin écrit ici *omincm* au lieu de *hominem*.

tainement pas gravées plus profondément dans nos cœurs que cette loi de la conscience qui nous dit *de ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit*. Que vos voies sont incompréhensibles, ô Dieu que l'on doit seul appeler grand, et qui, de ces hauteurs inaccessibles que vous habitez, ne cessez de répandre, dans un terrible silence et selon les lois de votre justice infatigable, des ténèbres vengeresses sur les passions dérégées de vos créatures! On voit enfin, et ceci passe tout le reste, on voit tous les jours des hommes qui aspirent à cette vaine palme de l'éloquence, paroître devant un juge, au milieu d'une assemblée nombreuse de spectateurs, pour y poursuivre leur semblable avec toutes les fureurs de la haine la plus violente; et dans une telle situation, alors qu'ils ne craignent point, poussés par cette rage qui les transporte, de faire perdre à cet homme la vie ainsi que la société des autres hommes, on les voit, dis-je, s'observer avec un soin extrême, de crainte que devant cette foule qui les entend, il ne leur échappe un seul mot qui blesse la grammaire et viole les règles du beau langage.

CHAPITRE XIX.

Corruption du cœur déjà remarquable dans les enfants; leur ressemblance, sous ce rapport, avec les hommes faits.

Dans un âge si tendre, j'étois déjà sur les bords de cet abîme de corruption : malheureux que j'étois, je m'exerçois déjà pour entrer dans cette arène; et dès lors je prenois plus de soin d'éviter une faute contre la grammaire, que je n'en avois de ne pas porter envie à ceux qui parloient plus purement que moi. J'avoue devant vous, ô mon Dieu, et je déplore aujourd'hui ces foiblesses qui m'attiroient les louanges de ceux à qui c'étoit alors pour moi une même chose d'être agréable et de bien vivre. Mes yeux n'apercevoient point ce gouffre d'infamies dans lequel je continuois de m'enfoncer, à tous moments plus éloigné de vos regards paternels. Car que pouvoit-il y avoir de plus corrompu que moi, puisque je trouvois encore le moyen de mécontenter très-souvent ceux que je considérois comme la seule règle de mes actions; la passion du jeu, mon goût violent pour les spectacles et l'i-

mitation puérile que j'essayoïis ensuite d'en faire , me portant à tromper, par une infinité de mensonges , mes parents , mes maîtres et mon gouverneur ?

Il m'arrivoit même de dérober beaucoup de choses au logis , soit sur la table de mon père , soit dans le lieu où l'on serroit les provisions , dans la vue ou de satisfaire ma gourmandise , ou d'attirer à venir jouer avec moi d'autres enfants qui me vendoient ainsi ce plaisir qu'ils me procuroient , bien qu'ils en prissent aussi leur part. Coupable encore jusque dans ces jeux , il m'arrivoit souvent de n'être vainqueur que par supercherie, vaincu que j'étois moi-même par l'orgueil de paroître l'emporter sur les autres. Cependant lorsque je surprénois quelqu'un d'entre eux usant à son tour de tromperie à mon égard , il n'est rien que je supportasse plus impatiemment ; et s'il m'arrivoit d'y être pris moi-même, plutôt que de céder, j'étois prêt à me livrer aux derniers emportements.

Voilà donc cette innocence des enfants ! Il n'en est pas ainsi , ô mon Dieu ! Non , il n'y a point là d'innocence. Tels ils sont alors au sujet de leurs noix , de leurs balles , de leurs oiseaux avec les maîtres et les surveillants , tels ils deviennent par la suite à l'égard des rois et des magistrats , pour de l'argent , des terres , des esclaves : c'est le même fonds de corruption, dont les années changent seulement les effets , de même qu'aux légers châtimens des écoles succèdent les supplices et les bourreaux. C'est donc seulement la petite stature des enfants que vous avez considérée , ô mon Sauveur et mon Roi , comme un symbole d'humilité , lorsque vous avez dit en les montrant : « Le royaume des cieus est à » qui ressemble à ceux-ci (1). »

CHAPITRE XX.

Sagesse, toute-puissance et bonté de Dieu , admirables en nous dès notre enfance.

Cependant , ô mon Seigneur et mon Dieu , qui gouvernez avec une sagesse infinie cet univers que votre toute-puissance a tiré du néant , je vous rendrois grâce encore , quand

(1) Matt., xix, 14.

je n'aurois reçu de vous que ces biens dont vous avez comblé mon enfance. Car enfin j'avois dès lors l'être, la vie, le sentiment; je veillois à ma propre conservation, par le mouvement invincible qui m'attiroit vers l'unité invisible et ineffable, source et origine de mon être; un sentiment intérieur me faisoit le gardien assidu de l'intégrité naturelle de tous mes sens; et dans la petite étendue de mes pensées, ainsi que dans les petites choses qui les faisoient naître, je cherchois la vérité et j'y prenois plaisir; j'évitois d'être trompé; j'avois beaucoup de mémoire; j'acquérois de jour en jour plus de facilité à parler; j'étois touché de l'amitié; je craignois la douleur, le mépris, l'ignorance : qu'y a-t-il dans une telle créature qui ne mérite la louange et l'admiration ?

Mais toutes ces choses sont des dons que j'ai reçus de mon Dieu; toutes sont bonnes; je ne me les suis pas données, et elles composent tout mon être : celui qui m'a fait ne peut donc être lui-même qu'essentiellement bon; il est mon bien, et je lui rends grâces avec des transports de joie de tous ces biens qu'il lui a plu de répandre sur moi, dès les premières années de ma vie. S'il y avoit alors en moi péché et dérèglement, c'est que je cherchois le plaisir, la grandeur, la vérité, non en lui, mais en moi-même et dans les autres créatures : c'est ainsi et non autrement que j'étois précipité dans l'erreur, dans la douleur, dans la confusion.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, vous en qui seul je me confie, vous, la gloire et les délices de ma vie, grâces vous soient donc rendues de tous vos dons. Daignez me les conserver : c'est ainsi que vous me conserverez moi-même; ainsi s'accroîtront et se perfectionneront tous ces biens que vous m'avez donnés; et je serai avec vous, puisque je ne suis que par vous.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Premiers désordres de sa jeunesse.

Je veux maintenant retracer mes égarements passés et ces voluptés de la chair qui ont été la corruption de mon ame. Ce n'est pas que j'en aime le souvenir : c'est au contraire, Seigneur, afin de vous aimer de jour en jour davantage ; c'est, pour ainsi dire, parce que j'aime cet amour que j'ai pour vous, que, dans l'amertume de mon cœur, je vais repasser sur toutes ces voies de mes anciennes iniquités, afin qu'un si triste souvenir me rende plus douces encore vos célestes délices, ces délices qui ne trompent point, où il n'y a que bonheur et sécurité, et dans lesquelles s'est enfin retiré mon cœur si long-temps partagé entre mille objets divers, si long-temps plongé dans de vagues désirs qui l'éloignoient sans cesse de vous, ô souveraine et ineffable Unité ! J'étois à peine sorti de l'enfance, lorsque je commençai à brûler de cette ardeur pour les voluptés les plus grossières, et à m'abandonner à ces hontenses amours qui n'ont point de ténèbres assez épaisses pour se cacher. Ainsi mon ame ne fut plus que souillures devant vous, tandis que je me complaisois en moi-même, et que toute mon étude étoit de me rendre agréable aux autres.

CHAPITRE II.

Son penchant pour la volupté. Suites funestes des plaisirs impurs.
Salutaires effets du mariage.

Aimer et être aimé, c'étoit là pour moi la plus douce des jouissances. Toutefois, dans ces rapports intimes, je ne recherchois point ces pures affections de l'ame qui s'arrêtent aux chastes limites d'une innocente amitié ; mais de ce fond

impur de concupiscence que j'avois en moi-même et que faisoit fermenter encore cette ardeur de l'âge où j'étois parvenu, s'élevoient d'épaisses vapeurs qui obscurcissoient ma raison et m'empêchoient de distinguer les paisibles douceurs d'une affection légitime, des mouvements désordonnés d'une passion criminelle; confusion funeste qui excitoit dans mon cœur les tempêtes les plus furieuses, entraînoit au fond des précipices ma jeunesse dépourvue d'expérience, effrénée dans ses désirs, et m'ensevelissoit, pour ainsi dire, dans un gouffre de crimes. Votre colère s'appesantissoit sur moi et je ne m'en apercevois point; le bruit de cette chaîne de mort et de péché que je trainois après moi, m'avoit rendu sourd, et c'étoit la juste punition de mon orgueil; je m'éloignois de vous de plus en plus, et vous me laissiez faire; mon cœur brûloit, se fondoit pour ainsi dire, se débordoit dans les ardeurs impudiques dont il étoit dévoré, et vous gardiez le silence. O mon Dieu, en qui j'ai cherché si tard toute ma joie, vous vous taisiez alors; et de moment en moment plus éloigné de vous, je m'enfonçois sans cesse plus avant dans ces sentiers arides, si féconds en douleurs, orgueilleux encore dans ma bassesse profonde, et cependant, au sein de mes jouissances coupables, inquiet et fatigué.

Qui pouvoit alors, Seigneur, soulager mes inquiétudes et ma misère, c'est-à-dire me faire connoître comment il m'étoit permis d'user de ces beautés périssables et passagères; me fixer les justes limites au-delà desquelles il est défendu d'en goûter les douceurs? Qui pouvoit alors m'indiquer le mariage comme le seul port où j'aurois en effet trouvé quelque abri contre ces orages de mes passions, quand bien même, dans l'intimité de l'union conjugale, je n'eusse pas eu la force d'observer scrupuleusement votre loi qui en restreint l'usage au seul et légitime désir d'avoir des enfants? loi de douceur, émanée d'une Providence qui a mis en nous ce qui étoit nécessaire pour perpétuer notre race, et dont la bonté cherche en même temps à éteindre les pointes de ces ardeurs que, dans le Paradis terrestre, nous n'eussions jamais connues. Et c'est ainsi que votre main toute-puissante nous protège contre nous-mêmes, toujours près de nous, alors même que nous sommes le plus éloignés de vous.

Que n'écoutois-je du moins avec plus d'attention le son retentissant de vos célestes paroles : « Les tribulations de la » chair, dit l'apôtre, attendent ceux qui s'engagent dans les » liens du mariage : je voudrois vous les épargner (1). » Ailleurs : « C'est un bien pour l'homme de n'avoir point de » commerce avec une femme (2). » Et encore : « Celui qui » n'est point marié ne pense qu'aux choses qui sont de Dieu, » ne cherche qu'à plaire à Dieu ; celui qui est marié pense » aux choses du monde, et cherche à plaire à la femme avec » laquelle il est engagé (3). » Voilà ce qu'il me falloit écouter et mettre bien avant dans mon cœur ; et repoussant ainsi pour le royaume des cieus tous ces plaisirs sensuels de la terre, j'eusse vécu plus tranquille et plus heureux, dans la seule espérance de vos chastes embrassements.

Mais, malheureux que j'étois, vous ayant quitté, je m'abandonnois avec une sorte de frénésie à toute l'ardeur de mes débordements. Cependant, en violant ainsi vos lois, je n'évitois pas vos châtimens : car, qui les pourroit éviter ? Votre main, toujours suspendue sur moi, me frappoit dans son infinie miséricorde, et, ne cessant de répandre sur mes jouissances coupables les plus cruelles amertumes, m'apprenoit ainsi que c'étoit ailleurs qu'il me falloit chercher des plaisirs purs et sans mélange. Et où aurois-je pu les trouver, Seigneur, si ce n'est en vous, en vous dont les commandemens n'ont rien de dur que leur seule apparence ; « qui ne frappez que pour guérir, et ne nous faites mourir » que pour nous éviter cette mort qui nous sépare de » vous (4) ? »

Où étois-je alors, et combien éloigné des délices de votre sainte demeure, dans cette seizième année de mon âge, qui fut celle où je me fis volontairement l'esclave de cette passion infâme que défendent si sévèrement vos lois, et dont, pour la honte du genre humain, l'extrême licence est partout ? Cependant mes parents ne se mirent point en peine de me sauver par le mariage des dangers dans lesquels je me précipitois : leur soin n'alloit qu'à me faire apprendre à bien

(1) I. Cor., VII, 22.

(2) II. Cor., VII, 1.

(3) I. Cor., VII, 22.

(4) Ps. XCIII, 20. — Deut., XXXI, 32.

parler et à me rendre habile dans l'art de captiver les esprits.

CHAPITRE III.

On le fait revenir de Madaure pour l'envoyer à Carthage. Son séjour dans la maison paternelle. Son oisiveté. Désordres qui en sont la suite. Son mépris pour les sages remontrances de sa mère.

Cette même année, on me fit revenir de Madaure, ville voisine de mon lieu natal, où l'on m'avoit d'abord envoyé pour apprendre les lettres humaines et les premiers principes de l'éloquence. Mes études en furent un moment interrompues : il étoit question de me faire aller à Carthage pour les achever; et mon père qui n'étoit qu'un bourgeois de Thagaste et des moins considérables, consultant plus son ardeur pour mon avancement que ses moyens de fortune, s'occupoit de recueillir l'argent qui m'étoit nécessaire pour un tel voyage.

Est-ce donc à vous que je raconte ces choses, ô mon Dieu? Non, mais je les retrace devant vous pour l'instruction de mes frères, pour celle du genre humain, si petit que soit le nombre de ceux à qui cet écrit pourra tomber entre les mains. Et pourquoi le fais-je? afin qu'ils puissent, ainsi que je le fais moi-même, mesurer toute la profondeur de l'abîme d'où nos cris doivent s'élever vers vous. Et ces cris pénètrent aussitôt jusqu'à votre oreille, s'ils partent d'un cœur qui a reconnu sa misère et qui commence à vivre de la foi.

Il n'étoit personne qui ne donnât de grandes louanges à mon père de ces efforts qu'il faisoit, et au-delà de ce que lui permettoit l'état de ses affaires, pour me fournir ainsi les moyens d'aller continuer au loin mes études; beaucoup d'autres, et bien plus riches que lui, étoient fort éloignés de faire pour leurs enfants de semblables sacrifices. Et cependant ce père si prévoyant ne se mettoit guère en peine des progrès que je pourrois faire dans votre crainte et dans votre amour; peu lui importoit que son fils fût chaste, pourvu qu'il fût éloquent; tous ses soins se portoient vers la culture de mon esprit, tandis que mon cœur étoit comme

une terre stérile, que mon Dieu, le véritable propriétaire de ce fonds ingrat, avoit cessé de cultiver.

Mais ces préparatifs de mon voyage entraînant beaucoup de temps, en raison de la médiocrité de notre fortune, et me trouvant ainsi chez mes parents livré à un loisir absolu, je m'enfonçai plus avant que jamais dans le gouffre de mes débauches; et il n'y avoit là nulle main charitable qui se présentât pour m'en retirer. Il arriva au contraire qu'un jour mon père, avec qui j'étois allé au bain, ayant aperçu quelques signes de ma puberté naissante, s'en alla plein de joie, et comme s'il eût déjà tenu ses petits-enfants dans ses bras, porter cette nouvelle à ma mère, joie funeste, telle que la produit dans les enfants du siècle cet amour pour les créatures, qui leur fait oublier le Créateur; joie qui s'élève comme une vapeur maligne des profondeurs de leur volonté corrompue, et les jette dans une sorte d'enivrement. Mais déjà, Seigneur, vous aviez commencé à vous bâtir un temple dans le cœur de ma mère, et à y établir votre sainte demeure; au lieu que mon père vous connoissoit à peine, n'étant que Cathécumène, et encore depuis peu de temps. Ce qu'il lui apprenoit la jeta donc dans un grand trouble, et dans une crainte toute chrétienne : et quoique je n'eusse point encore été admis par la grace du baptême dans la société des fidèles, elle trembla de me voir m'égarer dans ces voies perdues, où l'on ne s'engage qu'en vous laissant derrière soi, et se détournant ainsi de la lumière de votre face.

Hélas! mon Dieu, oserois-je dire que vous gardiez le silence, lorsque j'allois ainsi toujours m'éloignant de vous? Ne me parliez-vous donc point? et ces paroles que ma mère, votre fidèle servante, fit alors entendre à mes oreilles, n'étoient-elles pas vos propres paroles? et cependant elles ne pénétrèrent point jusqu'au fond de mon cœur, pour y changer ma volonté; car je me souviens qu'un jour, me prenant en particulier, elle m'exhorta d'une manière qui exprimoit vivement son inquiétude et ses vœux, à éviter toute sorte d'impureté, mais surtout à n'avoir jamais aucun commerce avec des femmes mariées. J'écoutai ses avis salutaires comme des discours de femme auxquels j'aurois eu honte de me laisser aller : cependant c'étoit vous, Seigneur, qui me parliez par sa bouche, et je l'ignorois; et, méprisant ses dis-

cours, moi, son fils, fils de votre servante et votre serviteur, c'étoit à vous en effet que s'adressoient mes mépris.

Mais, je le répète, je ne savois rien de tout cela; et tel étoit l'aveuglement déplorable avec lequel je courois au précipice, qu'au milieu de mes compagnons qui se vantoient de leurs débauches, et qui en tiroient d'autant plus de vanité qu'elles étoient plus infâmes, je rougissois de n'être point encore arrivé au même degré d'infamie; me portant ainsi au mal, non-seulement par le plaisir que j'avois à le faire, mais encore par celui que je trouvois à en être applaudi. C'est par le vice que l'on se rend digne de mépris: je m'efforçois de me faire plus vicieux, afin de n'être pas méprisé; et lorsque je n'avois pas assez fait pour aller de pair avec les plus perdus d'entre eux, je me vançois de ce que je n'avois point fait, de peur de paroître d'autant plus méprisable que j'étois en effet moins corrompu.

Voilà, Seigneur, quels étoient ceux en la compagnie desquels j'allois errant dans les voies de Babylone, me roulant dans sa fange comme dans un bain embaumé des parfums les plus délicieux; et afin que je m'y abîmasses de plus en plus et sans retour, l'ennemi invisible des hommes me fouloit aux pieds, d'autant plus sûr de me séduire, que j'étois entièrement abandonné à toutes ses séductions. Car ma mère, bien qu'elle fût déjà tirée des abominations de cette Babylone, ne s'avançoit encore que lentement vers la perfection chrétienne; et se bornant alors aux sages avis qu'elle m'avoit donnés sur l'obligation qu'il y avoit d'être chaste, elle n'apporta pas le même soin à veiller sur moi. Ce qu'elle avoit appris de mon père ne lui fit pas naître la pensée de contenir du moins dans les bornes légitimes du mariage, s'il étoit impossible de l'éteindre tout-à-fait, cette effervescence déjà si funeste de ma jeunesse, et dont les suites étoient pour moi si périlleuses. Elle n'y pensa point, parce qu'elle appréhendoit, en me faisant contracter un tel engagement, de détruire ainsi toutes ces brillantes espérances que l'on avoit conçues de moi; non pas les espérances de la vie future que cette pieuse mère ne mettoit qu'en vous, mais celles qu'offroient les sciences et les lettres dans lesquelles elle ne désiroit pas moins que mon père de me voir faire les plus grands progrès; et toutefois dans des vues fort différentes: lui, comme

il ne pensoit nullement à vous, n'avoit sur mon sujet que des pensées de vanité; elle, au contraire, étoit persuadée que ces études communes à tous les enfants, loin de m'être nuisibles en aucune manière, pourroient un jour m'être de quelques secours pour parvenir à vous connoître et à vous posséder.

C'est du moins ce que j'en puis juger d'après l'idée qui m'est restée des mœurs et du caractère de l'un et de l'autre. Quoi qu'il en soit, la facilité dont ils usaient à mon égard dans tout ce qui tenoit à mes divertissements, passoit tellement toute mesure; ils avoient tellement lâché les rênes à toutes ces passions fougueuses auxquelles j'étois abandonné, que je vivois comme au milieu d'une nuit profonde, dont les ténèbres, de moment en moment plus épaisses, ne me laissoient plus apercevoir, ô mon Dieu! la pure lumière de votre vérité; « Et je m'engraissois, pour ainsi dire, dans mon » iniquité toujours croissante (1).

CHAPITRE IV.

Larcin qu'il commet pendant la nuit avec ses condisciples. Son but dans cette mauvaise action.

Votre loi condamne le larcin, Seigneur : il est encore condamné par une autre loi gravée dans le cœur de l'homme, et que toute sa corruption ne peut en effacer. Un voleur lui-même ne supporte point patiemment qu'on le vole; et le plus riche croit devoir sévir contre celui que l'extrême indigence porte seule à le voler. Cependant j'ai pu former le dessein d'exécuter un vol; et ce vol, je l'ai fait sans y être poussé par aucun besoin, mais par une sorte de mépris pour tout ce qui est honnête, et par cette dépravation d'un cœur qui ne se nourrissoit que d'iniquité; car ces choses que je voulois dérober, je les avois en abondance, et même meilleures; ce n'étoit pas du produit de mon larcin que je voulois jouir : c'étoit du larcin lui-même; c'étoit du péché que je faisais ma jouissance.

Il y avoit dans le voisinage de notre vigne un poirier

(1) Ps. LXXII, 7.

chargé de poires ; elles n'étoient ni belles , ni très bonnes à manger : cependant , nous réunissant une troupe d'enfants débauchés , nous fîmes le complot d'aller secouer l'arbre , et d'en emporter les fruits , et nous l'exécutâmes dans une belle nuit , jusqu'au milieu de laquelle , selon notre coutume détestable , nous avions poussé nos jeux et nos divertissements. Nous revînmes tout chargés de ces fruits , non dans l'intention d'en faire un régal : à peine voulûmes-nous y goûter ; mais ayant même fini par les jeter aux pourceaux , nous étions contents d'avoir fait ce qu'il ne falloit pas faire , et il ne nous en falloit pas davantage.

Voilà quel étoit mon cœur , ô mon Dieu , ce cœur qu'il a plu à votre miséricorde de tirer du fond de l'abîme ; qu'il vous dise maintenant ce qu'il vouloit en faisant ainsi le mal pour le seul plaisir de le faire , et ne cherchant dans sa malice que sa malice elle-même ? Elle étoit odieuse , et cependant je l'aimois ; je me plaisois dans ce qui faisoit ma perte , et , je le répète , dans mon péché lui-même et non dans le fruit de mon péché. Ame dégradée ! Ainsi tu courrois à ta ruine , repoussant ton unique appui , avide de ton infamie plus que de tes plaisirs infâmes (1) !

CHAPITRE V.

Qu'ou ne fait point le mal pour le mal même , et sans en attendre quelque profit.

Il est certaines choses dont la beauté plait aux yeux , telles que l'or , l'argent et beaucoup d'autres semblables objets ; le toucher a de même ses sensations propres qui sont agréables , et de même tous les autres sens , suivant leurs divers rapports de convenance avec les corps. On peut être également flatté des honneurs du monde , des distinctions , du pouvoir que l'on obtient sur les autres ; et ce plaisir cruel que l'on trouve dans la vengeance prend même sa source dans cet amour de

(1) Il arrive quelquefois à saint Augustin de présenter de suite la même pensée sous plusieurs formes différentes. Ce passage en est un exemple , et nous conserverons ces répétitions , quand la traduction n'en aura rien de forcé et de fastidieux.

la supériorité : cependant pour acquérir toutes ces choses, ô mon Dieu, il n'est pas permis de s'écarter de vous, ni de rien faire contre votre loi. Cette vie mortelle a aussi ses charmes : elle plait par elle-même et plait encore par certaines convenances avec toutes les beautés d'ici bas. L'amitié qui semble ne faire qu'une seule ame de plusieurs ames, est encore un lien dont tous les hommes goûtent la douceur.

Toutes ces choses néanmoins et autres semblables sont la cause du péché, lorsque le cœur de l'homme, s'y portant avec une affection extrême et déréglée, abandonne pour ces biens, qui sont les derniers de tous, les biens les plus excellents et les plus sublimes, c'est-à-dire, vous, ô mon Dieu, votre loi et votre vérité. C'est que le prix de tout ce qui est passager et périssable n'est rien, comparé à vous, Créateur de toutes choses, en qui le juste met son unique joie, et dont la possession fait toutes les délices des ames innocentes.

Ainsi donc, lorsqu'un homme est accusé de quelque crime, on ne commence à le croire coupable qu'au moment où on le soupçonne d'avoir pu être entraîné, ou par une passion violente d'acquérir ces biens de la terre, ou par une crainte démesurée de les perdre ; car, je le répète, s'il est vrai de dire que ces biens ont une grace et une beauté qui leur appartiennent, auprès de ces biens d'en haut, ils n'en doivent pas moins être considérés comme vils et méprisables.

Il a tué un homme, nous dit-on de quelqu'un ? Pourquoi ? C'est qu'il étoit épris de la femme de celui qu'il a tué ; il convoitoit son bien ; il vouloit le voler pour avoir de quoi subsister, ou craignoit lui-même que cet homme ne lui fit quelque tort ; ou c'est par un mouvement de vengeance pour quelque injure qu'il en avoit reçue. Car a-t-on jamais tué pour le plaisir de tuer ? Personne ne le pourra croire.

On a dit d'un homme célèbre par ses fureurs et par sa cruauté, qu'il commettoit des meurtres et des violences, même alors qu'il ne pouvoit lui en revenir aucun avantage ; « mais, ajoute son historien (1), c'étoit dans la crainte que le » repos n'engourdit en quelque sorte et son ame et sa main. » N'avoit-il donc point encore un autre but en s'exerçant ainsi à toutes sortes de crimes ? Oui, sans doute : c'étoit de s'em-

(1) Salluste.

parer de sa ville ; d'y usurper les honneurs, le pouvoir ; d'amasser des biens, afin de s'affranchir du joug des lois dont sa conscience troublée lui faisoit craindre les rigueurs, ainsi que des extrémités où l'avoit réduit la folle dissipation de son patrimoine, et Catilina lui-même n'aimoit point le mal qu'il faisoit, mais aimoit seulement ce qui le lui faisoit faire.

CHAPITRE VI.

Cherchant ce qui avoit pu le porter à ce larcin, il montre que, dans toute mauvaise action, il y a quelque apparence de bien qui séduit.

Que trouvois-je donc en toi d'attrayant, ô mon larcin, crime infâme et nocturne, dont j'ai pu me rendre coupable dans une aussi tendre jeunesse ? Sans doute tu n'avois rien de beau en toi-même, puisque enfin tu n'étois autre chose qu'un larcin ; et peut-on même dire que tu fusses quelque chose, pour que je t'adresse ainsi la parole ! Quant à ces fruits que nous avons volés, ils avoient de la beauté, parce qu'ils étoient l'ouvrage de vos mains, ô mon Dieu, vous la Beauté par excellence, le Créateur de toutes choses, le Bien suprême et mon seul et véritable Bien ! Ils avoient de la beauté, mais ce n'est pas là ce qui tenta mon ame criminelle, puisque j'en possédois de plus beaux et en abondance : je n'aimois en eux que le plaisir que j'avois eu à les dérober ; car à peine les eus-je cueillis, que je les jetai, n'y trouvant d'autre satisfaction que ma malice, qui étoit ici pour moi comme un festin délicieux ; et si je mangeai quelques uns de ces fruits, ce fut là ce qui en fit pour moi toute la saveur.

Et maintenant, je vous demande, ô mon Dieu, qu'y avoit-il donc dans ce larcin qui pût me charmer ? Je n'y découvre aucune apparence de beauté, ni de celle qui éclate dans des vertus telles que la justice et la prudence, ni de celle que l'on trouve dans l'intelligence de l'homme, dans sa mémoire, dans ses sens, même dans sa vie purement animale. Ce n'est point cette beauté que l'on admire dans les astres et dans le cours régulier de leurs révolutions, et que nous offrent encore la terre et la mer, où se succèdent des générations continuelles de plantes et d'animaux. Ce n'est pas même cette apparence d'une fausse beauté dont certains vices éclatants

couvrent leur difformité, et qui est comme une ombre des beautés solides et véritables.

Et en effet l'Orgueil est une image trompeuse de la grandeur, quoique vous seul soyez grand, ô mon Dieu, et élevé au-dessus de tout; de même l'Ambition, qui ne cherche autre chose que les honneurs et la gloire, paroit grande, quoiqu'il n'appartienne qu'à vous seul d'être honoré par-dessus toutes choses, et glorifié dans l'éternité. On recherche le Pouvoir afin de se rendre redoutable : et qu'y a-t-il que l'on doive redouter, si ce n'est le Dieu unique, à la puissance duquel ni force, ni adresse, ni temps, ni lieu, ne peuvent rien arracher et rien soustraire ? La Volupté séduit par la douce amorce de ses caresses; mais est-il quelque chose de plus doux que votre amour, rien qui mérite autant d'être aimé que la beauté incomparable et la lumière de votre vérité ? La Curiosité aspire à posséder la science, et vous seul savez tout; l'Ignorance elle-même et l'imbécillité de l'esprit se cachent sous les noms d'innocence et de simplicité : où trouvera-t-on rien de plus simple et de plus innocent que vous, toutes vos œuvres témoignant que vous êtes l'ennemi de tout mal ? Dans la Paresse, on croit rencontrer quelque repos : est-il hors du Seigneur de repos assuré ? Le Luxe veut être appelé abondance et richesses : vous êtes la plénitude et l'abondance des biens inépuisables, et à jamais incorruptibles. L'Avarice veut beaucoup avoir, et vous avez tout. L'Envie aspire à s'élever au-dessus des autres : qu'y a-t-il au-dessus de vous ? La Colère croit avoir le droit de se venger : en vous vengeant, vous seul êtes la justice même. La Crainte veille avec trouble sur ce qui lui est cher, de peur qu'il ne lui soit tout à-coup enlevé : vous prévoyez à tout avec calme; aucun accident extraordinaire et imprévu ne peut vous faire perdre ce que vous aimez, et en vous seul est la parfaite sécurité. La Tristesse se consume dans le regret d'avoir perdu des biens dans lesquels se complaisoit notre cupidité, et elle voudroit que rien de ce qu'elle possède ne lui fût enlevé, ce qui n'arrive qu'à vous seul.

Ainsi l'âme adultère se détournant de vous, Seigneur, cherche hors de vous tout ce qui n'a sa pureté et sa perfection qu'en vous seul, impuissante à le trouver, si ce n'est en revenant à vous, Ainsi ceux qui s'éloignent de vos voies

et qui s'élèvent contre vous, s'efforcent jusque dans leur crime de se rendre semblables à vous; et cette imitation, toute coupable qu'elle est, prouve que vous êtes le principe de toutes choses, et que même alors qu'on vous fuit, on ne peut entièrement vous éviter.

Qu'ai-je donc pu aimer dans ce larcin, et en quoi ai-je voulu ressembler à mon Seigneur, même par une fausse et criminelle ressemblance? N'étoit-ce point que je trouvois une sorte de jouissance à faire en cachette quelque chose de défendu, parce que je n'aurois pu le faire impunément aux yeux de tous; affectant ainsi une fausse liberté, tout esclave que j'étois, et croyant voir dans cette licence effrénée à laquelle je m'abandonnois, comme une image ténébreuse de votre puissance infinie? Tel étoit alors cet esclave misérable, fuyant son maître pour courir après de vains fantômes. O prodige de corruption! ô vie qui n'est qu'un abîme de mort! ainsi j'ai pu prendre plaisir à faire ce qui étoit défendu, par cela seul qu'il étoit défendu!

CHAPITRE VII.

Actions de grâces à Dieu pour la paix qu'il lui a fait retrouver. Justes et pénitents également redevables à la grace.

Que ne vous dois-je point, ô mon Dieu, de pouvoir ainsi rappeler à ma mémoire tous ces désordres, sans que mon ame en ait désormais rien à craindre pour son salut? Que mon amour pour vous soit donc sans mesure; que sans cesse je vous rende grâces; que je loue sans cesse votre saint nom, de ce que vous m'avez remis tant d'œuvres d'iniquité. Je reconnois que c'est votre grace et votre miséricorde qui, seules, ont fait évanouir mon péché, comme la glace se fond aux rayons du soleil; et tout le mal que je n'ai point fait, c'est encore votre grace qui m'en a préservé; car de quoi n'étois-je point capable, puisque j'ai pu me complaire dans un crime pour le seul plaisir d'être criminel? Je dois donc avouer, ô mon Dieu, que vous m'avez également pardonné, et tous les péchés que j'ai commis et tous ceux que votre secours m'a empêché de commettre.

Et en effet quel est l'homme qui, considérant sa misère et

sa faiblesse, osera attribuer à ses propres forces, et l'innocence de sa vie, et la pureté de ses mœurs, pour se croire ainsi moins obligé de vous aimer, comme s'il avoit eu moins besoin de cette bonté miséricordieuse qui pardonne au pécheur repentant? Que celui-là donc qui, lorsque vous l'appellez, aura prêté l'oreille à votre voix et évité, sous votre garde, ces désordres dont il peut lire ici l'humble aveu que je vous fais, que celui-là, dis-je, ne me raille point d'avoir eu besoin pour me guérir d'un médecin dont le secours seul a pu l'empêcher lui-même d'être malade, ou pour mieux dire de devenir malade au même degré que moi; que loin d'en avoir pour vous moins d'amour, il vous en aime au contraire davantage, reconnoissant que la main puissante qui a cicatrisé les blessures profondes de mon péché, est celle qui l'a garanti des atteintes mêmes du péché.

CHAPITRE VIII.

Véritable motif qui le porta à commettre ce larcin.

Encore un coup, quel fruit ai-je donc retiré, misérable que j'étois, de tous ces désordres dont le seul souvenir me couvre aujourd'hui de confusion, et par-dessus tout de ce vol dans lequel je n'ai aimé autre chose que le vol lui-même? Rien sans doute, puisque ce vol n'étoit rien en effet, et que je n'en devenois que plus misérable. Et cependant, seul, je ne l'eusse point commis; non, autant que je puis me rappeler maintenant les dispositions de mon ame, seul, je ne l'eusse certainement point commis. C'étoit donc de le commettre en société avec d'autres qui me le rendoit agréable; et par conséquent je ne puis dire qu'en cette action le larcin étoit la seule chose dont je fusse touché: qu'étoit-ce donc cependant, puisque cela même que je viens de dire n'étoit rien encore?

Au fond, quelle étoit la vraie cause de cette action coupable? Et qui me l'apprendra, si ce n'est celui qui répand sa lumière dans mon ame et perce à travers les ombres dont elle est enveloppée? Quelle étoit cette cause que mon esprit cherche ici avec attention, examine et s'efforce de pénétrer? Si j'eusse véritablement convoité les fruits que je dérobaï, afin

de les avoir et d'en jouir, il étoit en mon pouvoir de commettre seul le crime qui devoit me procurer cette jouissance ; et je n'aurois pas eu besoin de chercher la malice d'autrui comme un aiguillon pour exciter la mienne. Mais comme en effet je ne m'en souciois en aucune manière, le plaisir que je trouvois dans mon crime étoit donc uniquement de le commettre, et de le commettre en compagnie.

CHAPITRE IX.

Que les enfants peuvent se corrompre les uns les autres.

Quelle étoit donc, je me le demande encore, cette disposition d'esprit où je me trouvois alors ? Il est hors de doute qu'elle étoit honteuse, dérégulée, et que j'étois fort à plaindre de l'avoir. Mais enfin, qu'étoit-elle cette disposition, « qui » peut comprendre tous les égarements du cœur (1) ? Mes complices et moi nous cherchions à rire ; notre cœur étoit comme chatouillé de cette pensée que ceux que nous trompions ainsi ne s'attendoient à rien de semblable de notre part, et qu'ils en concevroient un grand dépit. Quel étoit encore ce plaisir que je trouvois à n'être point seul dans cette occasion ? N'est-ce point parce que l'on ne rit pas volontiers quand on est seul ? Il est vrai ; et néanmoins cela arrive quelquefois, et lorsqu'il se présente tout-à-coup aux yeux ou à l'esprit quelque chose de fort ridicule. Mais quoi qu'il en puisse être, il est certain que, seul, je n'eusse point commis ce larcin : mon ame est devant vous, Seigneur, et pleine encore de tous ces souvenirs : je le répète, seul je n'eusse point dérobé ce que je ne désirois point avoir ; je n'aurois pas même été tenté de le faire. O liaisons funestes des enfants, source de séductions pour les ames, ardeur de nuire aux autres, qui naît de l'enivrement même de leurs jeux désordonnés ! sans en tirer aucun profit, sans aucun motif de vengeance : il suffit que l'un d'entre eux dise aux autres : *Allons et faisons cela* ; tous y vont, et il n'en est pas un seul alors qui n'eût honte de n'avoir pas perdu toute honte.

(1) Ps. xviii, 13.

CHAPITRE X.

Délices que l'on trouve dans la justice et l'innocence. Misère de ceux qui s'éloignent de Dieu.

Quel œil sera assez subtil pour suivre les fibres de cette racine d'iniquité, et en démêler les nœuds si horriblement compliqués ? Elle est effroyable ; je ne saurois la voir ; je ne veux plus même y penser. C'est toi seule que mes regards cherchent maintenant, lumière de justice et d'innocence, dont la beauté fait les délices des cœurs honnêtes et les remplit sans jamais les rassasier. En toi seule est le solide repos et cette vie qu'aucun trouble ne sauroit agiter. Qui se donne à toi, « entre dans la joie de son Seigneur (1). » Il n'aura plus rien à craindre, et tout sera bien pour lui dans la possession du souverain bien. O mon Dieu, je me suis égaré loin de vous dans ma jeunesse ; j'ai erré dans des voies perdues, privé de mon guide et de mon soutien ; et je suis devenu pour moi-même comme une région stérile et désolée.

(1) Matt., xxv, 21.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Son arrivée à Carthage ; ses désordres ; amertume des plaisirs coupables.

Enfin , j'allai à Carthage, et à peine y étois-je arrivé que je m'y sentis comme pressé de toutes parts de la foule tumultueuse des amours impudiques. Je n'aimois point encore, mais j'étois avide d'aimer ; et dans ma misère secrète , il me déplaisoit de ne pas être encore plus misérable. Il me tarδοit de trouver l'objet de cet amour dont le désir me possédoit , comme si j'eusse été fatigué du repos et d'une vie exempte de périls. Mon cœur, dévoré d'une faim intérieure , cherchoit un aliment ; et ce n'étoit pas vous qu'il cherchoit , ô mon Dieu ! vous le seul aliment des cœurs. Il n'avoit aucun désir de cette nourriture incorruptible, et ce n'est pas qu'il en fût rassasié ; mais par cela même qu'il en étoit plus vide, elle lui inspiroit plus de dégoût. De là cette langueur mortelle qui s'étoit emparée de mon ame : toute couverte de plaies honteuses , elle se jetoit hors d'elle-même , cherchant dans les objets sensibles un adoucissement à son mal , mais parce que l'on veut trouver de la vie dans ce qu'on aime, il ne m'étoit véritablement doux d'aimer et d'être aimé , que dans l'entière possession de l'objet de mon attachement.

Ainsi je corrompois les sources de l'amitié en y mêlant toutes les impuretés de la débauche ; j'en tarissois l'aimable pureté par ces vapeurs infernales qui sortoient de l'abîme d'un cœur infecté de toutes les corruptions ; et toutefois, par une vanité monstrueuse , tout infâme que j'étois , j'affectois des mœurs honnêtes et des manières élégantes. Enfin, je tombai dans ces filets de l'amour, où je souhaitois si ardemment d'être pris. O mon Dieu , quelle amertume vous répandîtes aussitôt sur ce que j'avois tant désiré , et avec

quelle bonté miséricordieuse ! car à peine eus-je obtenu d'être aimé, et de jouir en secret et dans un fol enivrement de ce qui avoit fait mon désir, que je me sentis aussitôt frappé et comme déchiré de verges brûlantes ; la jalousie, les soupçons, les craintes, les disputes, les fureurs, ne me laissant pas un moment de repos.

CHAPITRE II.

Son ardeur pour les spectacles. Source du plaisir qu'on y trouve. Caractère de la vraie compassion. Ce qu'est la compassion de Dieu à notre égard. Sa misère dans ses vains plaisirs.

J'étois emporté en même temps par une passion violente pour les spectacles, qui m'offroient de continuelles images de mes misères, et comme un nouvel aliment au feu dont j'étois consumé.

Pourquoi est-on avide de cette tristesse que font éprouver ces aventures tragiques et lamentables de la scène ? On seroit fâché d'éprouver de semblables choses ; et cependant le spectateur se plaît dans cette tristesse : on peut même dire qu'elle fait sa joie. Qu'est-ce sinon une maladie déplorable de l'esprit ? Et en effet, l'on est d'autant plus ému de ces douleurs passionnées, qu'on est soi-même moins exempt de foiblesses qui leur ressemblent.

Le mal que nous ressentons, qui nous est propre, nous l'appelons *Misère*. Ce que nous ressentons du mal des autres est appelé *Compassion*. Mais quelle compassion peuvent donc exciter ces feintes misères du théâtre ? Car on ne demande pas à celui qui en est le témoin de les soulager, mais seulement de s'en affliger ; plus il a éprouvé de ces émotions douloureuses, plus l'acteur qui les a fait naitre recueille d'applaudissements ; et s'il arrive que ces événements tragiques, ou passés depuis plusieurs siècles ou entièrement fabuleux, soient représentés de manière que ceux qui assistent à ce spectacle n'en soient point attendris, l'ennui ne tarde point à s'emparer d'eux et ils se retirent mécontents : ils demeurent au contraire, si on sait les émouvoir et leur arracher des larmes, et se placent dans ces larmes et dans ces tristes émotions.

Cependant il est naturel à l'homme de rechercher ce qui peut lui procurer de la joie. N'est-ce point parce qu'il trouve un secret plaisir à compatir aux misères des autres, quoiqu'il ne lui plaise point d'être misérable lui-même; et cette compassion ne pouvant être exempte de toute impression douloureuse, n'est-ce point, dis-je, en ce sens qu'on peut dire qu'il aime en effet la douleur? Ces larmes prennent donc leur source dans l'affection naturelle que nous avons les uns pour les autres : mais lorsqu'elles coulent au milieu de ces vaines illusions, où vont-elles? où nous entraînent-elles? Pourquoi courent-elles se perdre et se confondre dans ce torrent de flammes impures où fermentent les passions les plus abominables? Comment d'elles-mêmes se font-elles vicieuses et corrompues en se détournant ainsi de la paix du céleste amour?

Mais quoi! pour éviter ce désordre, repousserons-nous donc la compassion? Non, sans doute, et quelquefois il est bon de nous complaire dans de semblables douleurs. Mais, ô mon ame, prends garde qu'il ne s'y mêle rien d'impur; et pour l'éviter, mets-toi sous la protection de ton Dieu, du Dieu de nos pères, à qui appartient la louange et la gloire dans toute l'éternité: crains, dis-je, l'impureté. Car maintenant ce n'est pas que je sois sans pitié; mais alors, de même que je partageois la joie qu'éprouvoient des amants de théâtre dans le succès criminel de leurs mutuels désirs, et que je m'y intéressois réellement, encore que cela ne fût qu'un jeu; de même je m'apitoyois sur leurs destinées, quand quelque coup fatal les enlevoit l'un à l'autre; et ce sentiment douloureux étoit encore un plaisir pour moi. Présentement, au contraire, ma compassion est plus grande pour celui qui se réjouit dans ses plaisirs infâmes, que pour toutes les douleurs que peut causer à un autre la privation d'une volupté funeste et la perte d'une félicité qu'on doit appeler misérable.

C'est là une compassion véritable; mais celui qui l'éprouve ne se fait point un plaisir de la douleur qui l'accompagne. Car bien que ce soit remplir un devoir de charité très-méritoire que de se montrer compatissant aux afflictions de ceux qui souffrent, néanmoins celui qui est vraiment miséricordieux aimerait mieux sans doute ne point avoir un pareil sujet de

s'affliger; et autant il est contre nature que la Bonté elle-même se plaise dans le mal, autant il est impossible qu'avec une compassion sincère, on désire qu'il y ait des misérables, afin d'être touché de leur misère. Il est donc quelque sorte de douleur qui mérite d'être approuvée; mais il n'en est certainement aucune qui mérite d'être aimée.

C'est ainsi, Seigneur mon Dieu, que dans cet amour que vous avez pour nous, et plus pur et plus durable que celui que nous ressentons les uns pour les autres, vous éprouvez une compassion d'autant plus parfaite, qu'elle est exempte de toute douleur: mais quel homme pourroit jamais y atteindre?

J'en étois si éloigné, et ma misère étoit si grande, qu'alors, comme je viens de le dire, je me plaisois follement dans la douleur: c'étoit là ce que je cherchois dans la représentation de ces tragiques aventures, si étrangères à mes affections, et que je savois très-bien être inventées à plaisir; et le jeu de l'acteur me charmoit d'autant plus qu'il faisoit couler mes larmes avec plus d'abondance. Faut-il donc s'étonner qu'une brebis malheureuse, toujours errante loin de votre troupeau, toujours rebelle à la voix du pasteur, se fût ainsi souillée des plus honteuses maladies?

C'étoit de ce continuel égarement qu'étoit né le goût insensé que j'avois pour ces émotions douloureuses; et ce goût n'étoit pas tel cependant que je n'eusse craint de les voir passer trop avant dans mon cœur. Ces choses que j'aimois à regarder, je n'aurois pas aimé à les souffrir: il me plaisoit seulement que le récit de semblables fictions vint effleurer ma sensibilité. Cependant, de même que l'action irritante des ongles envenime une tumeur déjà brûlante, de même la corruption de mon cœur s'en accroissoit avec une rapidité effrayante, et déjà ce n'étoit plus qu'une plaie infecte, enflammée et dégoûtante. Telle étoit ma vie, ô mon Dieu, si vivre ainsi peut mériter le nom de vie.

CHAPITRE III.

Ses emportemens dans une église et pendant la célébration des saints mystères; ses progrès dans ses études; insolence des écoliers à Carthage.

Cependant votre miséricorde ne m'abandonnoit pas : elle ne me perdoit pas de vue un seul instant, et me couvroit, pour ainsi dire de ses ailes. Dans quelles iniquités mon ame ne s'est-elle point flétrie et consumée? A quelles curiosités sacrilèges ne me suis-je point laissé emporter; ne m'arrêtant point que je ne fusse parvenu au dernier terme de mes égaremens; livré enfin aux plus viles de vos créatures, et devenu le jouet des démons à qui mes actions criminelles étoient comme autant de sacrifices que je leur offrois? Et cependant vos châtimens salutaires ne cessoient de me poursuivre au milieu de tous ces débordemens.

Enfin mon audace dans le crime en vint à cet excès, qu'un jour, dans l'enceinte même de votre demeure, pendant la célébration de vos saints mystères, je ne craignis pas de concevoir un désir criminel, et de conclure aussitôt un traité dont les fruits devoient être pour moi des fruits de mort. Vous m'en fîtes rudement porter la peine, mais non pas cependant à proportion de la faute; ô miséricorde infinie de mon Dieu, vous mon seul refuge dans ces voies de perdition où je courois au hasard, entraîné par une troupe détestable de pécheurs, la tête haute, satisfait de moi-même, me détournant avec dédain de vos sentiers, et prenant la fuite d'un esclave pour une vraie liberté.

Ces études auxquelles je m'appliquois et qui étoient considérées comme celles des honnêtes gens, m'ouvroient le chemin du barreau, où j'avois l'ambition d'exceller, et où l'on acquiert d'autant plus de gloire qu'on se montre plus habile à déguiser la vérité. Tant est grand l'aveuglement des hommes, qu'ils tirent vanité même de leur aveuglement! Déjà je tenois le premier rang dans les écoles de rhétorique, ce qui me remplissoit d'une joie toute gonflée d'orgueil et de présomption. Cependant, vous le savez, mon Dieu, malgré tous mes désordres, je me conduisois encore avec plus de retenue

que les autres écoliers, ne prenant aucune part aux excès que commettoient les *Ravageurs* (1) (c'étoit le nom détestable et vraiment diabolique que l'on donnoit à ces emportés, nom qui étoit pour eux comme une marque d'urbanité dont ils se faisoient honneur). Mais je n'en vivois pas moins sans cesse au milieu d'eux, ayant je ne sais quelle honte pleine d'impudence, de ne pas leur ressembler; je me plaisois dans leur compagnie; j'étois sensible aux témoignages d'amitié qu'ils me donnoient, quoique j'eusse horreur en effet de cette licence effrénée avec laquelle ils insultoient les nouveaux venus et les étrangers, dont la simplicité devenoit comme la pâture de leurs joies insolentes et d'une perversité qui n'avoit d'autre but que de faire le mal. Je ne connois rien qui ressemble davantage à la malice des démons; et c'étoit à juste titre qu'ils étoient appelés les *Ravageurs*. Malheureux qui ne s'apercevoient pas qu'eux-mêmes étoient les premiers insultés et foulés aux pieds par ces esprits impurs, qui en faisoient le jouet de leurs tromperies et l'objet de leurs dérisions, à cause de cette malice qui étoit le principe odieux de leurs railleries et de leurs insolences.

CHAPITRE IV.

Son application à l'étude. Changement qu'opère en lui la lecture d'un livre de Cicéron, Son respect pour le nom de Jésus-Christ.

Telle étoit la société au milieu de laquelle je vivois dans un âge qui n'est encore que foiblesse et inexpérience. Je n'en étudiois pas moins avec beaucoup d'ardeur les livres où l'on apprend l'éloquence, dans laquelle j'avois surtout le désir d'exceller, et toujours pour cette fin criminelle des vaines distinctions du monde, dont j'ai déjà parlé. En suivant la marche usitée dans ce genre d'études, j'arrivai par degrés à un certain ouvrage de ce fameux Cicéron dont généralement la langue est bien plus admirée que le cœur. Ce livre qui est intitulé *Horicensius* (2), bien qu'il ne soit qu'une simple exhortation à la philosophie, commença à changer mon cœur,

(1) Expression de Bossuet; il n'en est point qui rende plus heureusement ici le mot latin *Eversores*.

(2) Cet ouvrage est perdu.

et apporta de même ; ô mon Dieu , un grand changement dans les prières et les vœux que je vous adressois. Les vaines espérances du siècle ne m'inspirèrent plus dès lors que du mépris ; je me sentis embrasé d'un incroyable amour pour la beauté immortelle de la sagesse ; et je fis un mouvement pour me lever et retourner vers vous. Il n'étoit plus question pour moi d'apprendre à bien parler, ainsi que le prétendoit ma mère en fournissant aux dépenses de mes études (alors il y avoit plus de deux ans que j'avois perdu mon père, et j'étois dans ma dix-neuvième année) : je cherchois désormais dans ce livre ce qui y étoit dit et non la manière dont il étoit dit.

Combien dans ce moment , ô mon Dieu , combien mon ame brûloit de quitter les choses de la terre pour revoler vers vous ! et cependant je ne démêlois encore que confusément ce que vous opérâtes en moi. En vous seul est la Sagesse ; et ce que ce livre faisoit naître en moi étoit aussi l'amour de la sagesse , auquel les Grecs donnent le nom de *Philosophie*. Cependant il est certain que ce mot *philosophie* ou *amour de la sagesse* est pour plusieurs un moyen de séduction ; et que c'est en les colorant d'un nom si grand et si vénérable , qu'ils parviennent à répandre et à faire adopter de très-graves erreurs. Dans ce livre même , Cicéron fait le dénombrement de tous ceux qui , de son temps et antérieurement à lui , avoient été philosophes de cette manière ; et ce qu'il en dit rend plus manifeste encore ce qu'il y a de salutaire dans cet avertissement que votre Esprit saint nous a donné par la bouche d'un de vos plus fidèles serviteurs : « Prenez garde » qu'on ne vous séduise par la philosophie et par de faux » raisonnemens qui prennent leur source dans les traditions » purement humaines , dans une science toute mondaine et » non dans JÉSUS-CHRIST, en qui habite corporellement toute » la plénitude de la Divinité (1). »

Vous savez , ô lumière de mon cœur , que ces paroles de votre apôtre n'étoient point encore parvenues jusqu'à moi. Cependant si je me plaisois dans la lecture de ce livre , ce n'étoit pas afin d'y choisir quelque secte particulière de ces prétendus philosophes , à laquelle je voulusse m'attacher ,

(1) Coloss., II, 8.

mais uniquement pour y chercher la Sagesse elle-même, quelle qu'elle pût être, l'embrasser étroitement et ne m'en séparer jamais. Ce que j'y lisois excitoit de plus en plus cette ardeur dont j'étois embrasé : cependant elle se trouvoit un peu refroidie de ce qu'aucune page de ce livre ne m'offroit le nom de JÉSUS-CHRIST ; car, par votre miséricorde, Seigneur, ce nom de mon Sauveur et de votre Fils étoit entré dans mon cœur dès mes années les plus tendres ; je l'avois pour ainsi dire sucé avec le lait ; il y étoit gravé en caractères ineffaçables ; et quelque élégant et orné que fût un discours, quelques vérités qu'il pût contenir, rien, si ce nom sacré ne s'y mêloit, ne pouvoit entièrement me satisfaire.

CHAPITRE V.

Il entreprend de lire les Saintes Écritures. Leur caractère ; et ce qui empêche qu'on en sente la beauté.

Dans cette disposition d'esprit, je résolus de lire avec attention les Saintes Écritures, afin de voir ce que ce pouvoit être. Voilà qu'un livre s'offre à moi, dont le sens est caché pour l'orgueilleux, et dont l'humble ne soulève point entièrement tous les voiles ; un livre, simple d'abord et en apparence jusqu'à la bassesse, qui s'élève ensuite à ce qu'il y a de plus sublime ; où tout est rempli de mystères et ne se laisse voir qu'à travers des figures. Je n'étois capable ni d'en sonder la profondeur, ni de plier mon esprit à cette simplicité de paroles, si nouvelles pour lui ; et comme j'étois loin alors d'en juger, ainsi que je viens tout à l'heure de le faire, la seule impression qui m'en restât, c'est que rien dans ce livre ne pouvoit être comparé à l'éloquence majestueuse de l'Orateur romain. Mon orgueil, je le répète, dédaignoit cette bassesse apparente, et mes yeux étoient trop faibles pour pénétrer ce qui y étoit caché. C'est là cependant ce que cette divine parole découvre aux humbles et aux petits, croissant pour ainsi dire avec leur intelligence ; mais alors je ne voulois être ni humble, ni petit, et je prenois l'enflure de mon orgueil pour la véritable grandeur.

CHAPITRE VI.

Il se laisse séduire par les Manichéens. Extravagance de leurs erreurs. Combien sont en danger de s'égarer ceux qui ne jugent que par leurs sens,

J'étois dans l'état que je viens de décrire, lorsque je fis la rencontre de certains sectaires (1), les plus orgueilleux et les plus extravagants des hommes charnels, grands parleurs, dont les paroles sont comme autant de pièges de l'esprit impur, et qui, pour surprendre les âmes, leur composent un appât du mélange bizarre des syllabes de votre nom, du nom de notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, et de celui de votre Esprit-Saint, le consolateur des âmes. Ils avoient sans cesse ces noms adorables à la bouche, mais ce n'étoit pour eux qu'un vain son dont ils frappoient l'air : leur cœur étoit vide de toute vérité. Cependant ils ne cessoient de répéter aussi ce mot, *Vérité, Vérité* ; et me parloient continuellement de cette vérité qui n'étoit point en eux. Non-seulement tout ce qu'ils me disoient de vous, qui véritablement êtes la vérité, n'étoit que mensonge ; mais leurs erreurs n'étoient pas moins grandes sur les éléments de ce bas monde qui est l'ouvrage de vos mains, et dont parloient plus raisonnablement ces mêmes philosophes, auxquels je n'ai point dû m'arrêter, par l'amour que je vous dois, ô mon Père, ô mon souverain Bien ! ô Beauté qui surpasse toutes les autres beautés.

O *Vérité, Vérité* ! avec quelle ardeur et du fond le plus intime de mon âme s'élevoient vers vous mes soupirs, alors que ces hommes faisoient retentir à mes oreilles et sans relâche et de mille manières, un nom si beau, pour eux si vide de sens, et qu'ils répétoient encore dans d'innombrables écrits ! Ils me les présentèrent aussi ces écrits, comme pour apaiser cette faim de vous connoître dont j'étois dévoré ; et au lieu de vous, je n'y trouvois que LE SOLEIL et LA LUNE qui, sans doute, sont quelque chose de beau, mais qui ne sont que vos ouvrages et non pas vous, qui ne sont pas même au premier rang des choses que vous avez créées :

(1) Les Manichéens. Voyez au commencement de ce volume l'exposition de leur doctrine.

car les substances spirituelles auxquelles vous avez donné l'être sont sans doute bien plus excellentes que ces corps purement matériels, malgré la lumière toute céleste dont ils sont environnés.

Ce n'étoient pas même ces substances spirituelles, les plus parfaites de vos créatures, que je cherchois; c'étoit vous-même, éternelle Vérité, Vérité immuable et qui ne peut être obscurcie, que je poursuivois, dont j'étois avide de me rassasier. Alors ces mêmes écrits me présentèrent encore je ne sais quels fantômes lumineux auprès desquels ce soleil même, votre ouvrage, eût été plus digne d'être adoré, puisqu'enfin c'est un être véritable, sensible à la vue, tandis que ces autres choses n'étoient que les illusions d'un esprit qui se laisse tromper par ses sens. Croyant quelquefois vous avoir trouvé dans ces rêves insensés, je m'en repaissois, foiblement néanmoins, parce que de tels aliments ne m'offroient point cette saveur qui n'est qu'en vous; parce qu'en effet ces vains simulacres n'étoient point vous; et la faim qui me possédoit, loin d'être ainsi assouvie, s'en accroit encore.

Dans nos songes, il arrive souvent que certains mets se présentent à nous: nous les mangeons et ils ne nous nourrissent pas; mais ils n'en sont pas moins entièrement semblables aux mets dont nous faisons usage quand nous sommes éveillés; au lieu que de telles choses ne vous ressembloient en aucune manière, ô éternelle Vérité, ainsi que, depuis, vous me l'avez fait connoître. C'étoient de pures chimères, des formes corporelles et fantastiques, qui n'avoient pas cette vérité que nous trouvons du moins dans ces corps ou célestes ou terrestres que nous voyons des yeux de la chair, que les animaux voient comme nous, et qui ont eux-mêmes une plus grande réalité pour nous, quand ils frappent nos yeux, que dans toutes les images que notre esprit peut s'en former. Cependant les images mêmes de ces corps sont encore moins éloignées du vrai que ces autres imaginations qu'on se fait d'après elles, de corps beaucoup plus grands, d'une grandeur infinie, telles qu'étoient celles dont je me nourrissois, sans pouvoir parvenir à me rassasier.

Mais vous, ô mon amour, dans lequel je dois m'anéantir pour trouver ma force et ma vie, vous n'êtes ni ces corps que nous apercevons dans l'étendue, ni ceux que notre vue n'y

peut découvrir, parce que c'est vous qui les avez *créés* et que ce ne sont pas même les plus excellentes de vos créatures. Combien plus loin encore de vous ces images fantastiques que je me figurois alors, puisque les images des corps qui existent en effet ont déjà plus de réalité que ces fantômes, et plus réels encore sont ces corps eux-mêmes ! Cependant, je le répète, vous n'êtes ni ces corps, ni l'âme dont ils reçoivent la vie, et qui est plus parfaite elle-même que tous ces êtres matériels. Mais vous êtes la vie des âmes, la VIE, le principe de toutes les vies, vous vivez par vous-même, ô l'unique vie de mon cœur, et ne changez jamais. Où étiez-vous donc alors, ô mon Dieu, et combien éloigné de moi ! ou plutôt, nouvel enfant prodigue, je m'étois moi-même exilé loin de vous, réduit à envier aux animaux immondes la vile pâture dont je les nourrissois.

Certes, les fables des grammairiens et des poètes étoient moins dangereuses que les rêveries de ces misérables sectaires ; et ces poèmes où nous voyons une Médée emportée dans les airs, sont sans doute de beaucoup préférables à ces *cinq éléments* que, sous mille couleurs diverses, ils faisoient correspondre à leurs *cinq antres ténébreux*, et autres semblables chimères qui donnent la mort à celui qui s'en laisse abuser. Car enfin l'art de faire des poèmes est une industrie qui, du moins, peut donner les moyens de vivre à celui qui en fait profession ; et quant à cette fable de la magicienne Médée, soit que je la récitasse, soit que je l'entendisse réciter à d'autres, je ne l'ai jamais reçue ni donnée que comme une fable, tandis que j'ai cru toutes ces choses comme autant de vérités.

Malheureux que je suis ! par quels degrés suis-je donc tombé jusque dans les dernières profondeurs de cet abîme ? N'étoit-ce point par cette inquiétude toujours croissante d'un esprit égaré loin des voies de la vérité, et qui vous cherchoit, ô mon Dieu, dont la miséricorde a précédé l'aveu que je vous fais ici de mes misères, qui vous cherchoit, dis je, non avec cette vue intellectuelle, présent de votre bonté, et qui m'élève au-dessus des animaux, mais avec des yeux purement charnels, vous qui êtes plus inaccessible à mon âme que ce qu'il y a en elle de plus caché, et infiniment plus élevé que ce qu'elle a de plus sublime ? C'est ainsi que je tombai dans

les pièges de cette femme audacieuse et insensée, que la parabole de Salomon nous représente assise à la porte de sa maison, dans le lieu le plus élevé de la ville, et criant aux passants : « Prenez et mangez de ce pain que j'ai dérobé : il » plus agréable ; buvez (1) de ces eaux furtives : elles sont » plus douces. » Elle avoit su me séduire, parce qu'elle m'avoit trouvé demeurant en quelque sorte hors de moi-même, c'est-à-dire, tout entier dans mes sens, et nourrissant sans cesse ma pensée de ces impressions funestes qu'ils avoient été si avides de recevoir.

CHAPITRE VII.

Son ignorance sur la nature du mal, sur celle de Dieu, sur la véritable justice, sur le vrai caractère de l'immutabilité de la loi divine. Cette ignorance est la source de toutes ses erreurs.

Cette ignorance où j'étois de ce qui seul possède essentiellement l'Être me faisoit écouter les rêveries de ces séducteurs, non-seulement avec docilité, mais avec une sorte de complaisance pour la pénétration d'esprit avec laquelle je les recevois, lorsqu'ils venoient me demander d'où procède le mal, si Dieu a une forme corporelle bornée à un certain espace, s'il a des ongles et des cheveux (2); si l'on peut donner le nom de *justes* à des hommes qui avoient plusieurs femmes, qui commettoient des meurtres et qui sacrifioient des animaux. De telles questions embarrassoient beaucoup un ignorant tel que moi; et je m'imaginois être entré dans la vérité, alors que je m'en éloignois de plus en plus, ne sachant pas que le MAL n'est autre chose que la privation du bien, dans laquelle le mal s'accroît, à mesure que cette privation approche davantage du néant : et comment l'aurois-je su, moi dont l'œil ne voyoit rien au-delà des corps, et l'esprit rien au-delà des formes corporelles et fantastiques qu'enfantoit, d'après mes sens, mon imagination dérégulée.

Je ne savois pas que Dieu est un pur Esprit, qui par conséquent ne peut avoir, ni un corps formé de plusieurs mem-

(1) Prov., ix, 14, 17.

(2) Voyez l'exposition de la doctrine des Manichéens, déjà indiquée.

bres, ni rien de matériel, parce que toute matière se compose de parties dont chacune est moins grande que le tout ; et qu'en supposant même cette matière infinie, elle auroit nécessairement moins d'étendue dans une de ses parties bornée à un espace quelconque, que dans son infinité, ne pouvant être ainsi partout à la fois, ce qui n'appartient qu'à Dieu et aux autres substances spirituelles. J'ignorois de même entièrement ce qu'il y a en nous qui peut nous rendre semblables à Dieu, et comment l'Écriture pouvoit avoir raison de dire que nous avons été créés à son image. Je ne connoissois point cette justice intérieure et véritable qui juge, non selon la coutume, mais selon la loi très-juste du Dieu tout-puissant, loi éternelle qui a ordonné des pratiques diverses selon les diverses circonstances des temps et l'état différent des nations, bien qu'elle demeure la même dans tous les temps et au milieu de toutes les nations. Je ne considérois pas que c'est par cette justice qu'ont été justes Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, David, et tous ces autres grands personnages qui ont été loués de la bouche de Dieu même ; et que s'ils passent pour des hommes injustes aux yeux de quelques ignorants, c'est que, dans leur ignorance, ceux-ci ne fondent leurs jugements que sur des vues purement humaines, n'ayant d'autre mesure pour les mœurs et les pratiques du genre humain entier, et depuis le commencement du monde, que leurs coutumes particulières et les mœurs de leur propre temps. Que diroit-on d'un homme qui, ne sachant pas ce qu'est une armure, et comment on doit s'en revêtir, se couvrirait la tête de cuissarts, essaieroit d'adapter le casque à ses jambes, et se plaindroit ensuite de ce que ces diverses pièces ne sont point ensemble dans un juste rapport ; d'un autre qui se fâcherait sérieusement de ce qu'on lui défend d'étaler le soir au marché ce qu'il n'est permis d'y vendre que le matin ; de celui qui, dans une maison, trouveroit étrange que tel esclave ait licence de toucher certaines choses dont on ne laisse point approcher celui qui verse à boire ; qu'on n'y puisse faire auprès de la table ce qui se fait derrière les écuries ; et que toutes choses n'y soient pas également permises à tous et en tous lieux, quoique tous habitent la même maison, et soient les serviteurs d'un même maître ?

Il n'en est pas autrement de ceux qui ne peuvent souffrir que certaines choses aient été permises aux justes de ces premiers âges, qui ne le seroient pas aux justes d'aujourd'hui ; et que Dieu, en raison de la diversité des temps, ait prescrit aux uns ce qu'il ne veut pas que fassent maintenant les autres, bien que sa justice éternelle soit également la règle de tous. Cependant ils sont témoins que, pour le même homme, le vêtement qui convient à l'un de ses membres, ne va point à l'autre ; que, dans le même jour, ce qui est permis le matin ne l'est plus le soir ; que dans une même maison, on fait dans tel endroit certaines choses qu'on ne souffriroit pas, et très-justement, qui fussent faites dans un autre. La justice de Dieu est-elle donc variable, sujette au changement ? Non, sans doute ; mais les temps auxquels elle préside se succèdent les uns aux autres dans une variété continuelle de révolutions, parce que telle est la nature des temps. C'est ce que les hommes ont peine à comprendre : leur vie est trop courte, et leur vue trop bornée pour qu'ils puissent coordonner avec les choses dont ils ont une expérience journalière celles qui convenoient à d'autres siècles et à d'autres nations ; ces différences les choquent, tandis qu'ils conçoivent et approuvent ce qui se passe de semblable sous leurs propres yeux, relativement aux diverses parties du même corps, aux heures diverses du même jour, ainsi qu'aux divers lieux et aux diverses qualités des personnes.

Voilà ce que j'ignorois ; c'étoit à quoi je n'avois jamais réfléchi ; et c'étoit cependant ce qui de tout côté venoit frapper mes yeux, sans qu'ils pussent s'ouvrir à cette lumière. Par exemple, lorsque je faisois des vers, il ne m'étoit pas permis de placer tel ou tel pied selon mon caprice, mais selon différents mètres qui recevoient l'un et rejetoient l'autre ; et dans le même vers, le même pied ne se plaçoit pas partout indifféremment : cependant cet art dans lequel je m'exerçois n'en forme pas moins un tout régulier et indivisible, de toutes ces parties si variées. Comment ne pouvois-je donc pas reconnoître que cette justice éternelle, loi suprême de toutes les âmes pures et saintes, devoit renfermer en elle-même, d'une manière bien plus excellente et plus sublime, tout ce qu'il lui a plu d'ordonner, ne cessant point d'être immuable, bien qu'elle n'ordonne pas toujours les

mêmes choses, et que ses commandements varient selon les convenances particulières et la diversité des temps? C'est ainsi cependant, aveugle que j'étois, que j'osois blâmer ces saints patriarches qui, non-seulement ont usé des choses présentes, selon les inspirations et les ordres exprès qu'ils avoient reçus de Dieu, mais qui prédisoient en même temps les choses futures, selon ce que sa lumière leur en avoit révélé.

CHAPITRE VIII.

Différence de ce qui est mal en soi et de ce qui ne l'est que par certaines circonstances. Des péchés contre Dieu et contre le prochain. Principes fondamentaux de la morale chrétienne.

Imagine-t-on, soit quelque lieu dans le monde, soit quelque temps dans l'ordre des siècles, où il ait été contre la justice d'aimer Dieu de tout son cœur, de tout son esprit, de toute son ame, et le prochain comme soi-même? En connoit-on où des crimes infâmes et contre nature, tels, par exemple, que celui des habitants de Sodome, n'aient pas été jugés exécrables et dignes des plus grands châtimens? Non sans doute; et quand tous les peuples de la terre se concerteroient ensemble pour commettre de semblables crimes, ils n'en seroient pas moins tous coupables devant la loi divine qui ne les a point créés pour vivre ensemble à de semblables conditions; et c'est violer cette société d'un ordre supérieur, qui doit exister entre l'homme et Dieu, que de souiller par de telles abominations la pureté de la nature dont il est le créateur.

Quant aux actions qui ne sont criminelles que par rapport aux coutumes et aux mœurs d'un certain peuple ou d'un certain pays, l'étranger ou le citoyen doit agir à cet égard de telle sorte que rien de ce qu'il fait ne puisse troubler l'ordre que l'usage ou les lois ont établi chez ce peuple ou au milieu de ce pays; par cette raison que toute partie d'un corps, quel qu'il puisse être, devient vicieuse et déréglée, dès qu'elle a cessé d'être en harmonie avec le tout auquel elle appartient.

Mais lorsque Dieu prescrit lui-même quelque chose contre les lois ou les coutumes d'un pays, on doit faire ce qu'il

commande, encore qu'il n'ait jamais été fait, le remettre en vigueur s'il n'a été qu'interrompu, l'établir enfin quand bien même il n'auroit point encore été établi. Et en effet, si un roi a le droit d'ordonner, dans une ville soumise à sa domination, ce que ni lui-même ni personne avant lui n'y avoit ordonné, et s'il est vrai de dire que ce n'est point violer l'ordre de cette cité que de lui obéir, qu'on le violeroit au contraire en ne lui obéissant pas, parce que la loi générale et la première des lois de la société humaine est que tout peuple obéisse à son roi; à combien plus forte raison devons-nous une obéissance entière et sans réserve à Dieu, le Roi des rois et de toutes créatures? Et de même, que dans toute hiérarchie sociale, la puissance supérieure est écoutée de préférence à celles qui lui sont subordonnées, de même doit être écouté Dieu qui est au-dessus de toutes les puissances.

Ce que j'ai dit des crimes infâmes qui partout sont des crimes s'applique également à toute parole qui peut outrager le prochain, à toute violence qui peut lui nuire, soit qu'on agisse par esprit de vengeance, comme l'ennemi qui poursuit son ennemi; soit dans l'intention de lui ravir son bien, comme le voleur qui dépouille le passant; soit qu'en l'attaquant on cherche à prévenir quelque dommage que l'on craint d'en éprouver; soit que l'on se laisse emporter par cette jalousie qui fait que, dans la mauvaise fortune, on ne peut supporter la prospérité d'un autre; que, dans la bonne, on s'afflige de le voir s'élever au-dessus de nous, et même jusqu'à nous; soit enfin qu'on n'y cherche d'autre plaisir que le mal d'autrui, ainsi qu'il arrive à ceux qui assistent aux combats de gladiateurs, et à ces furieux qui se font, à l'égard de tout le monde, comme un métier de l'insulte et de la moquerie.

L'orgueil, la curiosité, la volupté, voilà les trois sources principales d'où découle et se multiplie toute iniquité, soit que l'on pèche par une seule, soit que deux ou même les trois ensemble se trouvent réunies: c'est ainsi, ô mon Dieu, vous dont la bonté est aussi grande que la puissance est infinie, c'est ainsi que les péchés des hommes violent cette harmonie divine des dix commandements de votre Décalogue, dont les trois premiers règlent ce qui vous est dû, les sept autres ce que l'on doit au prochain.

Mais comment peuvent-ils pécher contre vous qu'aucune violence ne peut atteindre, qu'aucune impureté ne sauroit corrompre? Oui, sans doute, vous êtes hors de toute atteinte, mais vous ne les en punissez pas moins pour le mal qu'ils se font à eux-mêmes; vous les punissez, parce que, lorsqu'ils péchent contre vous, c'est contre leurs propres ames que s'élève leur péché, et qu'ainsi « leur iniquité re- » tombe sur elle-même (1); » soit qu'ils corrompent leur nature que vous avez créée et ordonnée, en usant jusqu'à l'excès des choses qui leur sont permises; soit que, par des crimes infâmes, ils violent la loi naturelle, et renversent cet ordre que vous y avez établi; soit que, par la révolte secrète de leurs pensées ou par l'emporment de leurs blasphèmes, ils se soulèvent contre vous et « se roidissent en » quelque sorte contre l'éperon qui les presse (2); » soit enfin que pour satisfaire leurs passions effrénées, ou se délivrer de quelque sujet de crainte qui les importune, ils portent leur audace jusqu'à rompre les liens de la société, et à la remplir de cabales et de divisions.

Et ce sont là les désordres où l'homme se précipite, lorsqu'il vous abandonne, ô source de la vie, le seul véritable créateur et modérateur de tout ce qui existe! c'est là le crime de son orgueil de quitter le véritable bien qui est commun à tous, pour de faux biens qu'il aspire à posséder tout seul, Aussi est-ce par une humble piété que l'on revient à vous : alors vous purifiez nos cœurs de toutes ces habitudes de péché; vous nous pardonnez nos fautes aussitôt que nous vous en faisons l'aveu; vous entendez les gémissements de nos ames captives, et vous brisez les chaînes qu'elles se sont volontairement données; pourvu toutefois que l'attrait d'une fausse liberté, et cette avarice insatiable qui désire sans cesse, ne les exposent plus à tout perdre, en préférant encore la possession exclusive de quelque faux bien à vous, mon Dieu, qui êtes le bien véritable, le bien de tous.

(1) Ps. xxvi, 18.

(2) Act., xxvi, 14.

CHAPITRE IX.

Des péchés plus légers. De certaines actions qui ont l'apparence de péchés, et qui n'en sont point. Qu'il faut faire tout ce que Dieu ordonne, sans exception.

Mais, au milieu de ces crimes infâmes et de ces nombreuses iniquités dont nous venons de tracer la peinture, il est dans ceux mêmes qui commencent à s'amender de certains péchés qui mériteroient d'être condamnés, si l'on en jugeoit par les règles de la vie parfaite, et qu'il faut approuver néanmoins comme une moisson qui n'est encore qu'en herbe, et dans l'espérance des fruits qu'on en pourra recueillir. Il est aussi des actions qui semblent contraires à l'honnêteté et à la justice, et qui cependant ne sont point des péchés, parce qu'elles ne blessent, Seigneur, ni votre loi, ni celle de la société civile. Par exemple, dans certaines circonstances qui le commandent, on a amassé au-delà du besoin, certaines choses nécessaires à la vie, et l'on est soupçonné d'avarice ou d'intempérance; dans l'exercice d'un pouvoir légitime, et par zèle pour la réforme des mœurs, on a puni les coupables avec une grande sévérité, et le monde ignore s'il ne s'y est point mêlé quelque mouvement d'injustice et de cruauté. Ainsi donc beaucoup d'actions sont mauvaises aux yeux des hommes, que vous approuvez, et auxquelles votre vérité rend témoignage; et beaucoup d'autres sont condamnées par vous, qui ont l'approbation des hommes; parce que telle action n'est point souvent ce qu'elle paroît être, soit par les circonstances particulières du moment, soit par l'intention cachée de celui qui l'a faite.

Mais s'il arrive que tout-à-coup vous commandiez quelque chose d'extraordinaire et d'inattendu, qui doutera qu'aussitôt on ne le doive exécuter, quand bien même vous l'auriez auparavant défendu, et encore qu'il vous plût de cacher pour un temps les motifs d'un tel commandement, ou qu'il se trouvât en opposition avec quelques lois particulières de telle ou telle société? La première loi de toute société n'est-elle donc pas de vous obéir? Ainsi il suffira de savoir que c'est vous qui avez ordonné de telles choses; et heureux ceux qui

le savent ! Ainsi tout ce qu'ont fait de semblables vos fidèles serviteurs , ils l'ont fait , ou comme convenable au temps présent , ou comme figures prophétiques du temps à venir.

CHAPITRE X.

Il tombe dans les dernières extravagances des Manichéens.

J'étois dans l'ignorance de toutes ces vérités , ce qui faisoit que je parlois avec mépris de vos prophètes et de ces saints patriarches , vos serviteurs. Mais que retirois-je de mes moqueries insensées , sinon de devenir moi-même pour vous un objet de dérision , puisque ces rêveries absurdes auxquelles j'étois abandonné me conduisirent peu à peu , et comme par degrés , à cet excès d'extravagance , de croire , par exemple , qu'une figue que l'on détachoit de l'arbre pleuroit ; que le figuier , qui lui avoit donné naissance , pleuroit aussi , et que le lait qui en distilloit , étoit les larmes de la mère et de la fille (1) ; que si néanmoins ce fruit , qu'un Manichéen n'auroit pu cueillir sans crime , étoit mangé par quelqu'un des *Saints* ou *Élus* de la secte , après avoir été cueilli par une autre main , des gémissements que cet élu pousoit dans la prière , s'exhaloient de petits anges , et bien plus , des particules de Dieu même , du Dieu souverain et véritable ; particules qui seroient toujours demeurées comme captives dans ce fruit , si elles n'en eussent été détachées par l'action de ses dents et la chaleur de son estomac. Par une suite de cette déplorable démence , j'allois jusqu'à croire que l'on devoit plus de compassion aux fruits de la terre qu'aux hommes mêmes pour lesquels ils ont été faits , et tellement , que si tout autre qu'un Manichéen m'en eût demandé , j'aurois cru livrer au dernier supplice le malheureux fruit que je lui aurois donné à manger.

CHAPITRE XI.

Douleurs que ses égarements causent à sa mère. Songe prophétique que Dieu lui envoie pour la consoler.

C'est alors que votre main s'est étendue sur moi du haut des cieux , et que vous avez délivré mon ame des ténèbres

(1) Voyez la note sur la secte des Manichéens déjà indiquée.

profondes dont elle étoit enveloppée, touché que vous étiez des larmes de ma mère, votre fidèle servante. Elle me pleuroit alors bien plus amèrement qu'une autre mère ne pleure son enfant, lorsqu'on va le porter en terre ; et en effet, par cette foi et cette lumière que votre Esprit lui avoit données, elle me voyoit déjà mort devant vous. Vous l'avez exaucée ; Seigneur, vous l'avez exaucée ; vous n'avez point rejeté ses larmes qui couloient en abondance, et dont elle arrosoit la terre partout où elle élevoit vers vous sa prière. Car d'où lui seroit venu, sinon de vous, ce songe dont son âme fut consolée, et d'après lequel elle me permit de demeurer dans sa maison et de m'asseoir à sa table, ce qu'elle m'avoit interdit depuis quelque temps, par cette horreur que lui inspiroient mes blasphèmes et l'erreur détestable dans laquelle j'étois engagé ?

Elle rêva donc qu'étant sur une longue règle de bois, elle s'y tenoit debout, plongée dans la tristesse et toute accablée de sa douleur, lorsqu'elle vit s'avancer vers elle un jeune homme tout brillant de lumière, qui lui demanda en souriant, et avec un visage où respiroit la joie, quel étoit le sujet de son affliction et de ces larmes qu'elle ne cessoit de répandre ; ce qu'il fit de manière à lui témoigner que son intention étoit moins de s'en informer que de l'instruire et de la consoler. Sur la réponse qu'elle lui fit que c'étoit la perte de mon ame qu'elle pleuroit, il lui ordonna de ne plus s'inquiéter, de regarder attentivement, et que *là où elle étoit, elle m'y verroit aussi* ; et en effet, ayant regardé, elle m'aperçut auprès d'elle, et sur cette même règle de bois. D'où pouvoit venir ce songe, si ce n'est de ce que votre oreille n'étoit point fermée aux gémissements de son cœur ?

Ainsi donc, ô mon Dieu ! par une bonté qui égale votre puissance, vous veillez sur chacun de nous, comme si vous n'aviez soin que de lui seul, et sur tous aussi soigneusement que sur chacun de nous. C'est ce qui parut bien clairement encore, lorsque me racontant ce songe, et voyant que je cherchois à l'interpréter en ma faveur, comme s'il eût signifié qu'un jour elle adopteroit mes croyances, et non que je dusse revenir aux siennes. « Cela ne peut être, me répondit-elle sans hésiter ; il ne m'a pas été dit : *Où il est, vous êtes ; mais il est où vous êtes.* » Je confesse devant vous,

Seigneur, autant que ma mémoire peut me le rappeler, et comme il m'est depuis souvent arrivé de le dire, que cette réponse si soudaine de ma mère, par laquelle, sans se troubler de l'interprétation fautive, mais enfin spécieuse, que je lui avois présentée, elle prouva qu'elle avoit vu d'abord ce qu'il falloit voir, et ce que certainement je n'avois point vu avant qu'elle eût parlé; que cette réponse, dis-je, me fit une impression plus profonde que le songe lui-même par lequel il vous avoit plu de montrer à cette sainte femme, et si long-temps à l'avance, la joie qui devoit succéder à ses inquiétudes et à sa douleur.

Car il se passa encore près de neuf années, pendant lesquelles je demurai plongé dans cet abîme de fange et dans ces ténèbres de l'erreur, faisant souvent des efforts pour m'en retirer, et par ces efforts mêmes m'y enfonçant encore davantage. Cependant cette veuve chaste, pieuse, tempérante, de celles enfin qui sont agréables à vos yeux, bien que ranimée par l'espérance que vous lui aviez donnée, n'en étoit pas moins ardente à vous adresser pour moi, et à toutes les heures du jour, ses vœux, ses larmes et ses gémissements. Ses prières s'élevoient jusqu'en votre présence, et trouvoient grace devant vous, alors même que vous me laissiez m'égarer de plus en plus dans cette épaisse nuit dont j'étois environné.

CHAPITRE XII.

Paroles consolantes d'un saint Evêque à sa mère; espérance qu'elle en conçoit pour la conversion de son fils.

Vous voulûtes encore, Seigneur, lui donner sur ce qui me touchoit une assurance nouvelle dont je n'ai point perdu la mémoire; car, du reste, je passe beaucoup de choses moins importantes pour arriver plus vite à celles que je suis pressé de déclarer à la louange de votre saint nom, et beaucoup d'autres encore dont le souvenir m'est échappé.

Vous lui parlâtes donc une seconde fois par la bouche d'un vénérable Evêque, nourri dans le sein de votre Eglise et versé dans la connoissance de vos saintes Ecritures. Car comme cette femme pieuse le pressoit un jour de vouloir

bien s'entretenir avec moi, afin de réfuter mes erreurs, et de me retirer des mauvaises voies pour me remettre dans la bonne, ce qu'elle ne manquoit point de faire, chaque fois qu'elle rencontroit des personnes capables de me rendre ce bon office, il s'excusa de l'entreprendre par une prudence que j'ai su comprendre depuis. La raison qu'il lui en donna, c'est que, rempli comme je l'étois des nouveautés de cette hérésie, et tout enflé d'orgueil pour avoir embarrassé quelques ignorants par mes vaines subtilités, ainsi qu'elle-même le lui avoit raconté, il me trouvoit encore trop indocile pour tenter auprès de moi ce qu'elle désiroit : « Mais laissez-le, lui dit-il, et contentez-vous de prier pour lui. Il arrivera à reconnoître lui-même, par la lecture de leurs propres livres, l'erreur et l'impiété de ceux qui l'ont séduit. »

Et là-dessus il lui raconta qu'ayant été remis, dès l'âge le plus tendre, entre les mains des Manichéens par sa mère qui étoit imbue de leurs erreurs, non-seulement il avoit lu, mais encore copié de sa main presque tous leurs ouvrages; et que de lui-même, sans que personne prit la peine de le convaincre ou de le réfuter, il étoit parvenu à reconnoître combien cette hérésie étoit détestable, et qu'ensuite il l'avoit abandonnée. Mais voyant que, loin de se rendre à ce discours, elle le pressoit plus vivement encore et avec larmes, de me voir et d'entrer en conférence avec moi, il lui répondit, comme fatigué de ses instances : « Allez et continuez de faire ce que vous avez fait : il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes, périsse jamais. » Ce qu'elle reçut, ainsi qu'elle me l'a depuis souvent témoigné, comme des paroles qui lui seroient descendues du ciel même.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Suite de ses égarements. Vanité qui le porte à disputer le prix de poésie. Expiations superstitieuses des Manichéens, auxquelles il se livre. Aveu de ses misères. Actions de grâces à Dieu.

Les neuf années qui s'écoulèrent entre la dix-neuvième et la vingt-huitième de mon âge, je les passai à infecter d'autres esprits de toutes ces séductions auxquelles je continuois moi-même d'être livré. A la fois trompeur et trompé, au milieu de tant de passions si diverses et si désordonnées, je trompois publiquement en donnant des leçons de ces vaines connoissances que l'on nomme *belles-lettres*, en secret par les dogmes empoisonnés que je répandois sous le faux nom de religion, ici dominé par la superstition, là par l'orgueil, et des deux côtés par la vanité. J'étois épris de la gloire vulgaire jusqu'à la rechercher dans des concours de poésie, où je disputois, au milieu des acclamations du théâtre, les couronnes périssables qui en sont le prix; je la recherchois encore dans les folies puériles des spectacles, et jusque dans la licence effrénée des voluptés impures. Tourmenté en même temps du désir d'être purifié de toutes ces souillures, j'allois porter des fruits à ceux que nous appellions nos *Saints* et nos *Élus*, afin que, les faisant descendre dans leurs entrailles, ils en tirassent ensuite comme d'un laboratoire des anges et des dieux qui devoient opérer ma délivrance. Telle étoit la conduite insensée que je menois et que menoient mes amis, trompés comme moi, et que j'avois moi-même trompés.

Que ces superbes, dont l'orgueil n'a pas encore été humilié et abattu sous votre main puissante, fassent de moi l'objet de leurs dérisions, je n'en confesserai pas moins ma honte devant vous et à la gloire de votre saint nom. Per-

mettez-moi donc, Seigneur, je vous en supplie, et donnez à ma mémoire de pouvoir suivre sans s'égarer la marche si compliquée de mes erreurs passées, et d'en faire un sacrifice de louanges à votre infinie miséricorde. Car, sans vous, Seigneur, de moi-même où puis je aller, si ce n'est au fond du précipice? Et que suis-je, lorsque mon ame se sent ranimée, sinon un petit enfant que vous avez rassasié du lait de votre grace, ou qui se nourrit de vous-même, de vous, céleste et incorruptible nourriture! Et quel homme, quel qu'il soit, peut jamais être autre chose, puisqu'il est homme? Que ceux qui sont forts et puissants se moquent donc de nous, s'il leur plait de le faire : quant à nous qui sommes foibles et indigents, nous confesserons devant vous notre foiblesse et notre indigence.

CHAPITRE II.

Il commence à enseigner la rhétorique. Son commerce illégitime avec une femme. Offre que lui fait un devin de lui faire remporter le prix de poésie qu'il disputoit. Il repousse cette offre. Ses fausses idées sur la nature de Dieu.

J'enseignois alors la rhétorique; et, vaincu par la cupidité, je vendois à prix d'argent cet art de vaincre les esprits par les prestiges de la parole. Toutefois, et vous le savez, Seigneur, je ne voulois autour de moi que des disciples honnêtes et vertueux, c'est-à-dire de ceux qui passent pour tels dans le monde; c'étoit sans artifice que je leur enseignois tous ces artifices de l'éloquence, uniquement dans cette vue que, s'il leur arrivoit de s'en servir quelquefois pour sauver un coupable, du moins ils n'en fissent jamais usage pour perdre un innocent. Votre œil, qui me suivoit de loin dans ce sentier glissant où chanceloient mes pas, vit ainsi briller, comme au milieu d'une fumée épaisse, quelques étincelles de droiture dans cette fidélité avec laquelle j'enseignois ces enfants, quoiqu'ils fussent en quelque sorte associés avec moi dans l'amour de la vanité et dans la recherche du mensonge.

Durant tout ce temps-là, je vivois avec une femme qui ne m'étoit point unie par les liens légitimes du mariage, mais à

laquelle n'avoient attaché mes ardeurs inquiètes et mon inexpérience. Néanmoins je n'en recherchois point d'autre, et je lui demeuroidis fidèle; mais déjà je pouvois reconnoître dans l'amertume de mon cœur quelle différence il y a entre cette union sainte du mariage, qui a pour but de mettre au monde des enfants, et un commerce de débauche et d'impudicité dans lequel on ne craint rien tant que d'en avoir, bien que, s'ils viennent à naître, on ne puisse s'empêcher de les aimer.

Je me souviens qu'à cette même époque, ayant résolu de disputer le prix de poésie qui devoit être proclamé dans une assemblée publique du théâtre, je ne sais quel homme qui faisoit le métier de devin, me fit demander ce que je voulois lui donner, et qu'il me feroit remporter ce prix. L'horreur que j'avois pour ces abominations sacrilèges me fit lui répondre que, quand même cette couronne à laquelle j'aspirois seroit d'or et immortelle, je ne consentirois pas que, pour me la procurer, on fit mourir même une mouche; ce que je disois, parce que j'étois informé que, dans ses détestables sacrifices, il devoit immoler quelques animaux, comme pour appeler les démons à mon aide, et, par ces hommages impies, me les rendre favorables. Mais, ô Dieu de mon cœur! ce ne fut pas par un chaste désir de vous plaire que je repoussai cette proposition criminelle: car pouvois-je alors vous aimer, moi qui ne vous concevois encore que comme une lumière subtile et corporelle? Et mon ame, éprise de ces vains fantômes et cherchant son appui dans le mensonge; n'étoit-elle pas en effet séparée de vous, livrée à des amours adultères, et « devenue ainsi la » pâture des vents (1)? » Je m'opposois à ce que l'on sacrifiait pour moi aux démons auxquels je me sacrifiois moi-même par mes déplorables superstitions: et n'est-ce pas, je le répète, se faire la pâture des vents que se livrer à ces esprits impurs, et se rendre, par ses égarements, le jouet de leur malice et l'objet de leurs dérisions?

(1) Osée, XII, 1.

CHAPITRE III.

Il se passionne pour l'Astrologie judiciaire. Combien cette prétendue science est opposée à l'esprit de l'Évangile. Sages conseils de ses amis pour le détourner de ces vaines curiosités.

Quant à ces autres imposteurs que l'on nomme Astrologues, comme ils ne faisoient ni sacrifices, ni prières aux démons pour lire dans l'avenir, je ne cessois point de les consulter. Cependant la véritable piété chrétienne les rejette et les condamne également; car elle fait à l'homme une obligation de vous confesser ses péchés, et de vous dire avec le prophète : « Seigneur, ayez pitié de moi; guérissez mon » ame, parce que j'ai péché devant vous (1). » Elle veut encore que, loin d'abuser de cette bonté avec laquelle vous nous pardonnez nos fautes, nous ayons toujours présente à la pensée cette parole du Sauveur : « Voilà que vous » êtes guéri; prenez garde de ne plus pécher, de peur qu'il » ne vous arrive quelque chose de pire (2). » Sainte doctrine, que de telles gens s'efforcent de renverser, lorsqu'ils disent : « Il est dans le ciel une cause inévitable qui fait pé- » cher : c'est Vénus, ou Saturne, ou Mars qui a fait telle » action, et non pas vous. » Ainsi donc l'homme, qui n'est que chair et que sang, qu'orgueil et corruption, est exempt de fautes : c'est le créateur et le modérateur du ciel et des astres qui est coupable; c'est vous, ô mon Dieu, source de toute justice et de tout bien, vous « qui rendez à chacun se- » lon ses œuvres (3), et qui ne rejetez point un cœur brisé et » humilié (4). »

Il y avoit alors à Carthage un homme d'un grand sens, très-habile dans l'art de la médecine, et à qui sa science avoit donné beaucoup de célébrité. C'étoit lui qui, de sa propre main, avoit mis sur ma tête si dangereusement malade la couronne que j'avois remportée dans ce concours de poésie, ce qu'il fit en qualité de proconsul, et non de mé-

(1) Ps. XL, 4.

(2) Joan., v, 14.

(3) Matt., xvi, 27.

(4) Ps. L, 18.

decin ; car il n'appartient qu'à vous seul , ô mon Dieu , de guérir un tel mal , « vous qui résistez aux superbes , et qui » faites grace aux humbles de cœur (1). » Cependant il vous plut de vous servir de ce vieillard pour venir à mon aide , et commencer la guérison de mon ame. Étant entré dans sa familiarité , et ne pouvant me lasser de l'entendre , parce que ses discours , bien que sans art et dépouillés de tout ornement , abondoient en pensées vives et solides , qui leur donnoient autant d'agrément que de gravité , il ne tarda pas à découvrir dans nos entretiens que j'étois passionné pour les livres qui traitoient de l'astrologie judiciaire ; et alors , avec une bonté toute paternelle , il me conseilla de ne pas consumer dans d'aussi vaines études le temps et l'application dont j'avois besoin pour des choses plus utiles et plus sérieuses.

Il me dit ensuite qu'il s'y étoit appliqué dans sa jeunesse , et tellement que d'abord son projet avoit été d'en faire profession , et de s'en servir pour gagner du bien ; et qu'ayant pu entendre les livres d'Hippocrate , il auroit pu sans doute entendre également ceux qui traitent de cette science ; que cependant il l'avoit abandonnée pour se livrer entièrement à la médecine , et par cette seule raison qu'en ayant reconnu toute la fausseté , il n'avoit pas cru qu'il fût d'un honnête homme de se faire un métier de tromper ainsi les autres : « Quant à vous , me dit-il , enseignant , comme vous le faites , la rhétorique , et y trouvant pour vivre des ressources suffisantes , ce n'est point par besoin , mais par pure curiosité que vous vous adonnez à cette étude trompeuse ; et c'est une raison de plus pour vous d'en croire un homme qui , dans le dessein qu'il avoit d'en faire un moyen d'existence , n'a rien négligé pour l'approfondir autant que possible , et dans toutes ses parties. »

Sur cela , lui ayant demandé comment il arrivoit que ceux qui prédisoient au moyen de cet art rencontraient très-souvent fort juste dans leurs prédictions , il me répondit , autant qu'il étoit en lui de le faire : « Qu'il falloit en chercher la cause dans la puissance du hasard , puissance qu'il supposoit répandue dans toutes les parties de la nature ; car , ajouta-

(1) Jac. , iv , 6. — Pct. , v , 5.

t-il, puisqu'il arrive souvent qu'en ouvrant à l'aventure le livre d'un poète, avec l'intention d'y trouver quelque lumière dont on a besoin, on tombe sur tel vers qui s'accorde merveilleusement avec ce que l'on y cherche, bien qu'en le composant ce poète eût sans doute toute autre chose dans l'esprit, il ne faut point s'étonner si, poussé par quelque instinct secret qui le maîtrise, et sans même savoir ce qui se passe en lui, par pur hasard enfin, et non par son propre savoir, les réponses d'un homme s'accordent quelquefois avec les actions et les aventures d'un autre homme qui vient l'interroger. »

Telle fut la première instruction qu'il vous plut de me donner par l'entremise de ce vieillard ; et ces premiers traits, gravés dans ma mémoire par votre propre main, me mirent sur la voie où, par la suite, je devois de moi-même pénétrer plus avant. Car alors, ni lui, ni Nébride, que j'aimois tendrement, jeune homme plein de vertu, d'une rare prudence, et qui méprisoit beaucoup toute cette prétendue divination, n'avoient pu me persuader de renoncer à d'aussi vaines études ; parce que l'autorité de ceux qui ont écrit de cette science me paroissoit alors d'un plus grand poids que tout ce qu'ils pouvoient me dire ; et que je n'avois point encore trouvé de raison concluante et telle que je la cherchois, pour qu'il me fût clairement démontré que c'étoit uniquement par l'effet du hasard, et non par des calculs tirés de l'inspection des astres, que les astrologues répondoient quelquefois si juste à ceux qui venoient les consulter.

CHAPITRE IV.

Il perd un de ses amis. Douleur immodérée que lui cause cette mort.

A cette même époque, et lorsque je commençai à enseigner la rhétorique dans le lieu de ma naissance, la conformité de nos goûts et de nos communes études m'avoit lié de l'amitié la plus tendre avec un jeune homme du même âge que moi, et comme moi dans la fleur de sa jeunesse. Nous avons été nourris ensemble dès notre enfance, nous allions ensemble aux écoles, nous partagions les mêmes jeux. Mais alors notre mutuelle amitié étoit loin d'être aussi forte qu'elle le fut

depuis, quoique, même en aucun temps, on n'ait pu l'appeler une véritable amitié, parce qu'il n'y a, mon Dieu, d'amitié véritable que celle que vous formez vous-même entre ceux qui vous sont attachés par cette charité que répand dans nos cœurs le Saint-Esprit, qui est encore un de vos dons.

Cette amitié néanmoins qu'entretenoient ainsi les mêmes inclinations et les mêmes travaux m'étoit d'une grande douceur. J'avois détourné ce jeune homme de la vraie foi dans laquelle il avoit été élevé dès son enfance, quoiqu'il n'en eût qu'une connoissance assez imparfaite; et mon ascendant sur lui l'avoit entraîné dans ces croyances pernicieuses et mensongères qui m'avoient rendu moi-même pour ma mère un continuel sujet de larmes. Il me suivoit donc aussi dans mes erreurs comme dans tout le reste, et je ne pouvois plus vivre sans lui. Mais vous, Seigneur, qui êtes tout à la fois le Dieu des vengeances et la source des miséricordes, vous qui, la main toujours suspendue sur vos esclaves fugitifs, savez, par des coups merveilleux, les ramener à vous; voilà qu'à peine j'avois goûté, pendant une année, les douceurs de cette amitié qui faisoit mes plus chères délices, voilà qu'il vous plut d'enlever du monde celui qui l'avoit fait naître dans mon cœur.

Quel homme pourroit raconter vos bontés, Seigneur, même en se bornant à celles dont il vous a plu de le combler? Que faites-vous alors, et combien l'abîme de vos jugements est profond et impénétrable! Ce jeune homme tomba malade : au milieu d'une fièvre brûlante dont il étoit dévoré, il se trouva tout-à-coup privé de sentiment, et demeura long-temps dans cet état, baigné d'une sueur mortelle, enfin dans de telles extrémités, que, désespérant de sa vie, on jugea nécessaire de lui administrer le baptême avant qu'il eût recouvré l'usage de ses sens. Je ne m'en mis point en peine, persuadé que ce qui se faisoit ainsi à son insu sur son corps ne pouvoit effacer ce que je croyois avoir imprimé dans son ame. Mais il en fut bien autrement : car il fut presque aussitôt soulagé, et comme entièrement guéri. Alors saisissant, aussitôt qu'il me fut possible, l'occasion de lui parler, ce que je fis au moment même où la parole lui revint, parce que je ne le quittois point et que nous ne pouvions vivre

L'un sans l'autre; saisissant, dis-je, ce premier moment, je commençai à le railler sur ce baptême qu'il avoit reçu, sans qu'il le sût autrement que par ce qu'on lui en avoit dit, ne doutant point qu'il n'entrât lui-même dans cette raillerie; mais il arriva au contraire qu'il eut horreur de mes discours, comme s'ils fussent sortis de la bouche de son plus grand ennemi, et me déclara aussitôt, avec une fermeté admirable, que j'eusse à cesser de tenir un pareil langage, si je voulois demeurer son ami. Étonné et troublé d'une telle réponse, je crus devoir toutefois dissimuler l'impression qu'elle me faisoit, jusqu'au moment où sa convalescence me permettoit de l'entreprendre de nouveau sur un tel sujet; mais vous le dérobatés, Seigneur, à mes folles séductions, et, pour ma consolation future, vous le mîtes en sûreté dans votre sein; car, peu de jours après, pendant une absence que je fis, la fièvre le reprit et il mourut.

La douleur que j'en éprouvai fut comme une nuit profonde dont mon cœur auroit été enveloppé: tout sembla m'offrir l'image de la mort; mon pays me devint odieux; la maison paternelle n'eut plus rien que d'insupportable pour moi; tout ce qui m'avoit été agréable quand je le partageois avec lui me devint sans lui tourment et affliction; mes yeux le cherchoient de toutes parts, et rien ne me le rendoit; et je prenois tout en horreur, parce que rien ne pouvoit me le rendre, que rien ne me disoit plus: « Le voilà, il va venir; » comme tout me le disoit lorsqu'il vivoit encore et que j'étois loin de lui. Devenu importun à moi-même, je ne cessois de demander à mon ame: « Pourquoi es-tu triste? Pourquoi ce » trouble auquel tu t'abandonnes (1)? » Et elle ne savoit que me répondre. Et si je lui disois: « Espère en Dieu (2), » elle se révoltoit justement contre moi; parce que cet homme même qu'elle avoit perdu et qu'elle avoit tant aimé étoit en effet bien préférable à ces vains fantômes dont je faisois mes dieux et dans lesquels je prétendois mettre son espérance. Mes larmes étoient donc devenues ma seule consolation; et la douceur de pleurer pouvoit seule remplacer pour moi les délices à jamais perdues d'une aussi tendre amitié.

(1) Ps. xli, 5.

(2) Ps. xli, 5.

CHAPITRE V.

Les larmes adoucissent l'amertume de nos afflictions. Pourquoi.

Maintenant, Seigneur, tout cela est passé, et le temps a fermé ma blessure. Qu'il me soit permis d'approcher de votre bouche l'oreille de mon cœur, et d'apprendre de vous, qui êtes la vérité même, pourquoi les malheureux trouvent tant de douceur à répandre des larmes. Je n'ignore point qu'encore que vous soyez présent partout, vous êtes infiniment éloigné de nos misères, toujours immuable, alors que nous sommes sans cesse agités par tout ce qui nous environne : et cependant si nos pleurs et nos gémissements ne s'élèvent vers vous, il ne nous reste plus, dans nos peines, ni ressource ni espérance. O mon Dieu ! d'où vient donc que les pleurs, les soupirs, les plaintes, les gémissements, sont comme des fruits pleins de douceur que l'on recueille des amertumes de la vie ? Ne seroit-ce point qu'il nous est doux alors d'espérer en votre secours ? Cela est vrai sans doute des larmes que l'on verse dans la prière, parce qu'elles tendent avec ardeur à parvenir jusqu'à vous. Mais en est-il de même lorsque l'on pleure, comme je le faisais alors, un bien périssable que l'on a perdu ? Car je ne demandois ni n'espérois point par mes larmes de faire revivre mon ami ; mais je pleurois, je m'affligeois, je me trouvois misérable d'avoir perdu ce qui faisoit ma joie, et rien de plus. Ne faut-il pas dire plutôt que de telles larmes, bien qu'elles soient amères d'elles-mêmes, nous semblent douces par ce dégoût et cette horreur que nous inspirent dans nos afflictions les choses qui nous étoient agréables dans des temps plus heureux ?

CHAPITRE VI.

Peinture de l'état où l'avoit réduit la mort de son ami.

Mais où me mènent tous ces discours ? Il ne s'agit point maintenant, Seigneur, de vous interroger, mais de confesser devant vous mes fautes. J'étois misérable ; et, en effet, il n'y a point de cœur qui ne le soit, dès qu'il se laisse engager à

l'amour des choses périssables; qui, dès qu'il les perd, ne se sente déchiré, et qui n'éprouve alors profondément cette misère par laquelle il étoit misérable, même avant de les avoir perdues.

Voilà l'état où j'étois alors; je pleurois amèrement, et je trouvois pour ainsi dire mon repos dans l'amertume de mes larmes. Cependant ma vie, toute malheureuse qu'elle étoit, m'étoit encore plus chère que l'ami dont la perte me rendoit si malheureux: j'aurois voulu la changer sans doute pour une vie plus heureuse, mais non la perdre plutôt que d'avoir perdu cet ami. Je ne sais même si j'eusse été disposé à la perdre pour lui, comme on le raconte (si toutefois ce n'est point une fable) d'Oreste et de Pylade, qui souhaitoient de mourir l'un pour l'autre, ou du moins de mourir ensemble; parce que vivre l'un sans l'autre étoit pour eux quelque chose de pire que la mort. Mais par je ne sais quel sentiment fort différent de celui de ces deux amis, j'éprouvois à la fois un extrême dégoût de la vie et une grande appréhension de mourir. Il sembloit que, par cela même que j'avois plus tendrement aimé ce jeune homme, la mort qui me l'avoit enlevé m'inspiroit plus de haine et plus de terreur; je voyois en elle l'ennemie la plus cruelle et la plus implacable, et je me persuadois que, puisqu'elle avoit ravi celui qui m'étoit si cher, elle raviroit bientôt tout le reste des hommes: tel j'étois alors, et le souvenir m'en est encore présent.

Voilà que mon cœur est devant vous, ô mon Dieu; vous pouvez voir au dedans de lui qu'en ceci ma mémoire ne me trompe point, ô vous, ma seule espérance, qui avez purifié ce cœur de la corruption de semblables attachements, tenant mes yeux sans cesse attachés sur vous, et délivrant mes pieds des filets dans lesquels ils étoient arrêtés. Je m'étonnois donc de voir vivre encore les autres hommes, puisque celui-là étoit mort que j'avois aimé comme s'il n'eût jamais dû mourir; et parce que j'étois comme un autre lui-même, je ne m'étonnois pas moins de pouvoir vivre après sa mort.

Certes il avoit raison celui qui, parlant de son ami, l'appeloit *la moitié de son ame*; car tant que celui que j'aimois avoit vécu, il m'avoit semblé que son ame et la mienne n'étoient qu'une seule ame dans deux corps différents; l'ayant perdu, j'avois pris la vie en horreur, parce que je ne vivois

plus qu'à demi ; et peut-être la même raison me faisoit-elle craindre la mort qui auroit enlevé à celui qui m'avoit été si cher cette moitié de vie qui lui restoit encore en moi.

CHAPITRE VII.

Pourquoi sa douleur ne le ramenoit point vers Dieu. Elle le pousse à quitter son pays et à retourner à Carthage.

Quelle folie de ne pas savoir aimer les hommes comme on doit aimer ce qui est mortel et périssable ; et qu'il est déraisonnable de supporter si impatiemment les conditions nécessaires de la vie humaine , ainsi que je faisois alors ! Je pleurois, je gémissois, toujours troublé, toujours agité, sans un seul moment de repos, et hors d'état de former la moindre résolution. Mon cœur déchiré, et pour ainsi dire tout saignant de sa blessure, sembloit souffrir de demeurer en moi-même, et devenoit pour moi comme un fardeau dont je ne savois comment me soulager. Rien n'avoit plus aucun charme pour lui, ni l'ombrage des bois, ni les jeux et les chants, ni les parfums les plus agréables, ni les festins les plus magnifiques, ni ce que la volupté a de séductions plus enivrantes, ni ces plaisirs plus délicats que l'on trouve dans les lettres et dans la poésie. Tout lui étoit devenu insupportable, jusqu'à la lumière du jour, tout enfin ce qui n'étoit point celui qu'il avoit perdu. Je n'en excepte que les larmes et les gémissements où il goûtoit, comme je l'ai dit, une sorte de soulagement ; et s'il arrivoit que je fusse forcé de m'en distraire quelques moments, alors je trouvois encore plus pesant ce fardeau de douleur dont vous seul, ô mon Dieu, pouviez me délivrer.

Je le savois ; mais je n'avois ni le pouvoir, ni la volonté de demander votre secours : et comment l'aurois-je pu, puisqu'il n'y avoit rien qui ne fût vague et incertain dans l'idée que je me faisois de vous ? Ce n'étoit pas vous, c'étoit un être fantastique, c'étoit ma propre erreur dont je faisois mon Dieu : si j'essayoie de donner quelque repos à mon ame, en la mettant entre les mains de ce Dieu, elle se trouvoit sans soutien au milieu d'un vide immense et retomboit de nouveau sur moi, de manière que j'étois devenu pour moi-même

une demeure funeste où je ne pouvois rester, d'où il m'étoit impossible de sortir. Car où mon cœur auroit-il fui pour éviter mon cœur? Comment aurois-je fait pour m'échapper à moi-même, et par quel moyen ne me serois-je pas sans cesse poursuivi? Je quittai néanmoins mon pays; et parce que mes yeux ne cherchoient pas autant mon ami aux lieux où ils n'étoient pas accoutumés de le voir, de Thagaste je retournai à Carthage.

CHAPITRE VIII.

Comment le temps et de nouveaux amis calmèrent peu à peu sa douleur.

Le temps ne s'arrête point; dans sa marche continuelle, il apporte sans cesse à nos sens de nouvelles impressions, et ainsi s'opèrent dans nos esprits des changements faits pour étonner. Il continuoit ses révolutions; les jours se succédoient les uns aux autres; dans cette succession se présentoient à ma pensée d'autres images, d'autres souvenirs; et peu à peu ramené à d'anciennes habitudes qui m'avoient été agréables, je sentois s'affoiblir ma douleur. Elle cédoit à d'autres choses qui n'étoient pas sans doute des douleurs nouvelles; mais pour l'avenir comme des semences de douleurs. Car d'où venoit que cette affliction s'étoit si facilement emparée de moi, avoit pénétré si profondément dans mon cœur, sinon de ce que mon ame avoit cherché son appui sur un sable mouvant, en s'attachant à ce qui étoit mortel, comme s'il ne devoit jamais mourir? Or par une foiblesse toute semblable, ce qui contribua le plus à me calmer et à me distraire, ce fut la douceur que je trouvai dans le commerce de quelques autres amis qui aimoient de même que moi, Seigneur, ce que j'aimois au lieu de vous: c'est-à-dire une fable monstrueuse, un mensonge continuel, dont l'attrait adultère corrompoit d'autant plus nos âmes, qu'elles étoient plus échauffées par l'ardeur de nos entretiens. Cependant, si je venois à perdre quelques-uns de ces amis, je ne trouvois alors dans mon Dieu chimérique aucun secours contre mon affliction.

Ce qui me charmoit surtout dans de semblables liaisons, c'étoient tous ces rapports si doux de l'amitié: rire et causer ensemble; se donner des témoignages d'égards mutuels et d'une mutuelle affection; faire en commun d'agréables lec-

tures; s'associer encore dans ses récréations; se contredire quelquefois les uns les autres sans aigreur, comme on pourroit le faire en disputant avec soi-même, et comme si l'on vouloit relever, par le sel de ces contestations légères, le plaisir que l'on éprouve à se trouver presque toujours du même avis; apprendre tour à tour quelque chose les uns des autres; ceux que l'on ne voyoit point, regretter leur absence; et ceux que l'on attendoit, goûter la joie de les revoir. De toutes ces marques d'une bienveillance réciproque que le cœur exprime par la bouche, par les yeux, et de mille autres manières pleines de charmes, il se fait comme un feu qui amollit les âmes, et de plusieurs semble ne faire qu'une seule âme.

CHAPITRE IX.

De l'amitié. Qu'elle n'a de douceur véritable que quand on aime ses amis en Dieu.

Voilà ce que l'on aime dans ses amis, et ce qu'il est si naturel d'aimer, que l'on se croiroit coupable de ne pas payer de retour toute espèce d'affection dont on est l'objet; sans que, dans un tel commerce, il soit cependant exigé autre chose que le témoignage mutuel d'une égale bienveillance. De là ces larmes si abondantes et ces tristesses si profondes, si nous venons à perdre ceux que nous avons aimés : c'est ainsi que se changent en amertume les douceurs dont s'environnent nos âmes, et que la mort de ceux qui ont cessé de vivre fait que la vie de ceux qui restent n'est plus qu'une mort.

Bienheureux, Seigneur, celui qui vous aime, qui aime ses amis en vous, et ses ennemis pour l'amour de vous ! Il est le seul qui ne peut perdre aucun de ceux qui lui sont chers, puisque tous lui sont chers uniquement en celui que l'on ne perd jamais. Et celui-là quel est-il, sinon notre Dieu, le Dieu qui a fait le ciel et la terre, et qui les remplit, parce que c'est en les remplissant qu'il les a faits (1) ? Nul ne vous perd,

(1) Ceci est dit contre les Manichéens, qui enseignoient qu'il y avoit dans l'univers plusieurs choses qui n'étoient point l'ouvrage de Dieu, quelque sa substance s'étendit jusque dans ces choses mêmes qu'il n'avoit pas faites.

Seigneur, que celui qui vous abandonne. Celui qui vous abandonne, où fuira-t-il, où peut-il aller, sinon de vous-même à vous-même, d'un Dieu favorable à un Dieu irrité? Où se mettra-t-il à couvert de votre loi vengeresse, loi inévitable, parce qu'elle est la vérité, et que la vérité, c'est vous?

CHAPITRE X.

Que les créatures étant passagères et périssables, l'ame n'y doit point mettre ses affections et n'y peut trouver son repos.

« Dieu des armées, revenez à nous ; montrez-nous votre visage et nous serons sauvés (1). » Car de quelque côté que se tourne le cœur de l'homme, il ne rencontre que la douleur, jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Il la rencontre dans toutes les choses qu'il cherche hors de soi-même et hors de vous, quelle que puisse être leur beauté, parce que ces choses sont l'ouvrage de vos mains, et que sans vous elles ne seroient pas. Elles naissent pour mourir : en naissant elles commencent d'être ; elles croissent pour compléter en quelque sorte leur existence, et, arrivées à ce point qui fait leur perfection, elles vieillissent et tendent vers leur fin. Car tout se flétrit ici-bas, tout est sujet à la mort ; et parmi ces choses, s'il en est qui s'avancent plus rapidement vers la perfection de leur être, par cela même elles se précipitent plus rapidement vers leur destruction. Telle est leur nature ; et vous ne leur avez voulu donner rien de plus, parce qu'elles ne sont que les parties d'un tout où elles n'entrent point toutes à la fois, mais par une succession qui fait que les unes s'évanouissent à mesure que les autres viennent prendre leur place ; de même que se forme un discours dans notre bouche par une suite de plusieurs sons, et tellement qu'il n'est complet dans toutes ses parties que lorsqu'un mot, après avoir été articulé, cède aussitôt la place au mot qui doit venir après lui.

Que mon ame vous loue de toute ces choses que vous avez créées, ô mon Dieu qui êtes le créateur de toutes choses ; mais qu'elle ne s'y attache point par cet attrait tout charnel dont elles savent captiver nos sens. Car allant sans cesse où

(1) Ps. LXXIX, 4.

elles doivent aller, c'est-à-dire au néant, elles troublent et déchirent une ame qui les aime et qui veut se reposer dans ce qu'elle aime. Et comment y trouveroit-elle son repos? Ces choses n'ont point de consistance; elles nous échappent sans cesse, et avec une telle rapidité, que nos sens ne peuvent les suivre, et même alors qu'ils croient les avoir saisies, ne sauroient les atteindre. Ces sens sont grossiers et pesants, parce qu'ils appartiennent à un corps tout charnel; telle est leur nature : ils sont ce qu'ils doivent être pour l'usage auquel ils ont été destinés; mais vous n'avez point voulu que leur force allât jusqu'à pouvoir saisir et arrêter de telles choses qui s'écoulent si rapidement depuis le terme assigné pour leur commencement jusqu'au terme marqué pour leur fin. Car votre parole éternelle qui les a créées a dit à chacune d'elles en la créant : « Tu commenceras ici, et tu n'iras que » jusque-là (1). »

CHAPITRE XI.

Les créatures changeantes; Dieu seul immuable.

Ne te laisse point aller, ô mon ame, à ce qui n'est que vanité; que le trouble qu'excite en toi l'amour des choses périssables ne ferme point ton oreille à la parole éternelle. C'est elle, c'est le VERBE lui-même qui te rappelle à lui, qui te crie du haut des cieux qu'il n'y a de repos solide et véritable que là où l'on ne sauroit jamais perdre l'objet de son amour, à moins que soi-même on ne veuille l'abandonner. Voilà que toutes les choses créées passent; afin que d'autres prennent leur place; et que, par ce mouvement continu, se maintient l'ensemble de ce monde inférieur où elles sont contenues : « Me voit-on passer ainsi? dit le VERBE de Dieu. » Établis donc en lui ta demeure, ô mon ame! Les dons que tu en as reçus, mets-les tous et sans réserve sous sa garde, maintenant surtout que tu dois être fatiguée d'avoir été si long temps le jouet du mensonge. Confie à la vérité ce que la vérité elle-même t'a donné : c'est ainsi que tu le conserveras; ainsi seront guéries tes blessures, et ce qu'il y a en toi de corrompu reprendra sa vigueur; tes langueurs se dissiperont; ta force

(1) Job, xxxviii, 11.

se renouvellera ; ce que tu as de variable et d'inconstant ne se répandra plus au dehors, mais sera fixé en toi-même ; toutes ces pensées de néant ne t'entraîneront plus où elles vont se perdre, mais changeant de nature elles s'arrêteront immobiles, appuyées ainsi que toi sur le Dieu éternellement immuable.

Ame malheureuse, pourquoi obéir ainsi aux mouvements de ta chair ? Force-la plutôt à suivre les tiens. Que connoistu par elle, sinon quelques parties d'un tout qui t'est inconnu ? Et cependant ces parties ne laissent pas que de te plaire. Mais s'il avoit été donné à ce sens charnel de comprendre ce tout, dont, par une juste punition de tes péchés, il n'embrasse que successivement les parties, tu voudrois sans doute que chacune d'elles, actuellement présente devant toi, passât rapidement, afin d'en saisir plutôt l'ensemble et de t'y complaire ainsi davantage. Il en seroit de même que des paroles qui te sont adressées : c'est ce même sens charnel qu'elles viennent frapper ; et sans doute tu ne veux pas que chaque syllabe soit fixe et permanente, mais qu'elle s'envole aussitôt pour céder la place à celle qui la suit, afin que tu puisses comprendre le discours tout entier. Il n'en est point autrement, je le répète, pour tout ce qui se compose de parties, et de parties qui ne sauroient exister ensemble toutes à la fois : si l'on pouvoit embrasser le tout, il plairoit davantage que chacune de ces parties séparées.

Mais combien est au-dessus de toutes ces choses notre Dieu, le Dieu qui les a faites, et qui ne passe point, parce qu'il n'est rien qui puisse lui succéder et prendre sa place ? Si les corps te touchent par cette beauté qui est en eux, ô mon ame ! que cela même soit donc pour toi un sujet de louer Dieu ; fais remonter ainsi cet amour vers celui qui les a créées, afin que, te complaisant dans ses ouvrages, tu ne te mettes pas toi-même en péril de lui déplaire.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut n'aimer les âmes qu'en Dieu, qui seul est notre véritable repos. Incarnation de Jésus-Christ. Elle n'a eu d'autre objet que de nous rappeler à Dieu.

Si c'est vers les âmes que se portent tes affections, aime-les, ô mon âme, mais en Dieu; parce qu'elles-mêmes sont sujettes au changement, parce qu'en lui seul est leur force et leur appui, et que sans lui elles iroient bientôt se perdre dans le néant. Ne les aime donc qu'en lui; ramène avec toi vers lui toutes celles que tu pourras; dis-leur, et sans cesse dis-leur: « N'aimons que lui; c'est lui qui a créé tout ce que nous voyons, et il n'est pas loin de nous; car il ne s'est pas retiré de ses ouvrages après les avoir faits; mais de même que tout procède de lui, tout de même est en lui. Où donc est-il? Il est dans cette partie de nous-mêmes où l'amour de la vérité se fait sentir; il est dans le fond de nos cœurs; et ce sont nos cœurs seuls qui s'en vont, s'égarant loin de lui. » Prévaricateurs que vous êtes, revenez à votre cœur (1); » attachez-vous à celui qui vous a faits; attachez-vous-y inébranlablement et vous serez inébranlables; reposez-vous en lui et vous aurez trouvé le repos.

» Pourquoi marchez-vous au milieu des précipices? Où allez-vous? Ces biens que vous aimez viennent de lui; mais ce ne sont des biens qu'autant que vous les aimez pour lui; et leur douceur se changera en amertume, et justement, si vous avez l'injustice de les aimer sans lui.

» Encore un coup, pourquoi vous perdre ainsi dans des sentiers pénibles et raboteux? Le repos n'est point où vous le cherchez: vous faites bien de le chercher; mais, je le dis encore, il n'est point où vous le cherchez. Vous cherchez la vie heureuse dans les régions de la mort: elle n'est pas là. Comment pourroit-on la trouver là où il n'y a même rien qui mérite le nom de vie? »

Celui qui est notre véritable vie est descendu ici-bas: il a souffert notre mort; et cette mort même, il l'a fait mourir par l'abondance de sa vie. Sa voix s'est fait entendre comme un

(1) Is., XLVI, 8.

tonnerre : elle nous crie de remonter d'où nous sommes descendus, c'est-à-dire vers lui et jusqu'à cette demeure secrète d'où il est descendu sur nous, s'enfermant d'abord dans un sein virginal où il a épousé la nature humaine, et sa chair mortelle qu'il devoit rendre immortelle. « C'est de là que, » semblable à l'époux qui sort de sa couche nuptiale, il s'est » élancé comme un géant pour remplir sa carrière (1). » Car il ne s'est point arrêté, mais il a couru sans relâche, nous criant sans cesse par ses paroles, par ses actions, par sa vie, par sa mort, par sa descente vers nous, par son retour vers son Père, et ne criant autre chose, sinon *que nous retournions vers lui*. Et s'il a disparu à nos yeux, c'est afin que nous rentrions dans le fond de nos cœurs, où nous sommes assurés de le retrouver. Il s'en est allé et cependant il est encore ici; il n'a pas voulu demeurer plus long-temps avec nous, et cependant il ne nous a point quittés; il est retourné aux lieux d'où il n'étoit jamais sorti : « Parce qu'il étoit dans » le monde, que le monde a été fait par lui (2), et qu'il est » venu dans ce monde pour sauver les pécheurs (3). »

C'est devant lui que mon ame confesse toutes ses misères, afin qu'il la guérisse; car c'est contre lui qu'elle a péché : « Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur » appesanti (4)? » Quoi! la vie elle-même est descendue vers vous, et vous refusez de monter vers elle pour y trouver la vie? Vous montez cependant, mais en vous élevant au-dessus de vous-mêmes, en soulevant contre le ciel votre tête orgueilleuse. Descendez donc pour remonter ensuite et remonter jusqu'à Dieu. Car vous tombez réellement lorsque vous vous élevez contre lui.

Dis-leur ces choses, ô mon ame, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes; entraîne-les ainsi avec toi vers Dieu; et tu les entraineras, si c'est son esprit qui te fait parler, si le feu de la charité enflamme tes paroles.

(1) Ps., xviii, 5.

(2) Joan., 1, 10.

(3) I. Tim., 1, 15.

(4) Ps. iv, 3.

CHAPITRE XIII.

Son ignorance des sources du véritable amour. Ouvrage qu'il avoit composé sur la *Convenance* et la *Beauté*.

J'ignorois alors toutes ces vérités. Je me précipitois dans l'abîme, entraîné par l'amour des beautés périssables, et m'entretenant avec mes amis, je leur disois : « Nous n'aimons rien que ce qui nous semble beau : mais qu'y a-t-il de beau, et qu'est-ce que la beauté ? Comment se fait-il que ce soit elle qui nous attire et nous attache aux choses que nous aimons ? Car si ces choses n'avoient en elles-mêmes quelque agrément, quelque apparence de beauté, il est certain que rien ne pourroit nous porter à les aimer. »

Je considérois en même temps que, dans les corps, autre chose est l'union harmonieuse de toutes leurs parties, qui en fait proprement la *beauté*, et autre chose ce qui en fait la *convenance*, c'est-à-dire cet accord qui, de même que chaque partie se rapporte à son tout, s'établit entre un corps et un autre corps, par exemple entre le soulier et le pied pour lequel il a été fait, et autres choses semblables. Cette réflexion, qui me sembloit sortir pour ainsi dire des sources de mon âme, fit sur moi une telle impression, que j'écrivis deux ou peut-être trois livres sur la *Convenance* et la *Beauté*. Vous en savez au juste le nombre, ô mon Dieu ; pour moi, je l'ai oublié, n'ayant plus cet ouvrage, et ne sachant plus même comment je l'ai perdu.

CHAPITRE XIV.

Il dédie son ouvrage à Hiérlus, rhéteur romain qu'il ne connoissoit pas. D'où procède l'estime que nous avons pour les personnes qui nous sont inconnues.

Mais qu'est-ce qui put me porter, ô mon Seigneur et mon Dieu, à dédier ce même ouvrage à un orateur de la ville de Rome, nommé Hiérius ? Je ne l'avois jamais vu ; mais je me sentois de l'inclination pour lui à cause de son habileté et de la grande réputation qu'il s'étoit acquise ; j'avois aussi entendu répéter devant moi quelques-unes de ses paroles qui

m'avoient semblé fort belles. Toutefois j'estimois plus encore en lui l'estime que lui portoient les autres, et les louanges dont il étoit comblé. On admiroit qu'un homme né en Syrie, et ayant fait d'abord sa seule étude de la langue grecque où il avoit excellé, fût parvenu ensuite dans les lettres latines au plus haut degré d'excellence, et qu'il se montrât en même temps d'une science profonde dans toutes les parties de la philosophie; et c'étoit cette admiration qui me charmoit.

Ainsi donc, parce qu'un homme est loué devant nous, nous l'aimons, quoiqu'il soit à une grande distance de nous : est-ce que cet amour passe de la bouche de celui qui loue dans le cœur de celui qui entend la louange? Nullement; mais l'amour de l'un allume l'amour de l'autre : car nous n'aimons ceux dont on dit du bien devant nous qu'autant que nous sommes persuadés que c'est du fond du cœur que part l'éloge que l'on en fait; et qu'on n'en dit ce bien que parce que l'on ressent pour eux une véritable affection.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que je formois alors mes attachements, les réglant sur les jugements des hommes et non sur le vôtre, qui seul ne trompe jamais. Cependant cette manière d'aimer étoit très-différente du goût que j'éprouvois pour quelque célèbre cocher de cirque, pour un de ces vainqueurs de l'amphithéâtre, qui, dans les combats de bêtes, s'attirent les acclamations de la multitude. C'étoit un attachement solide, fondé sur l'estime, et tel que j'aurois voulu l'obtenir pour moi-même. Car bien loin de consentir à être loué et aimé comme le sont ces misérables histrions, quoiqu'il m'arrivât à moi-même de les louer et en quelque sorte de m'y attacher, j'eusse au contraire préféré demeurer toujours inconnu, et même être haï, que me voir aimé et célébré d'une semblable manière. Comment donc peuvent, dans la même ame, se réunir et se balancer, dans une juste mesure, tant de si diverses affections? Comment puis-je aimer dans un autre ce que je haïrois véritablement dans moi-même, cet autre étant un homme aussi bien que moi? Car on ne peut pas dire qu'il en est comme de celui qui aime un bon cheval, et qui cependant ne voudroit pas être ce cheval, quand bien même la chose seroit possible, puisqu'un histrion n'est point d'une nature différente de celle des autres hommes : comment, je le répète, puis-je donc aimer dans un

homme ce que je haïrois en moi-même, en moi qui suis un homme comme lui? Oh! que ce qu'on appelle *homme* est un abîme profond et impénétrable! Le nombre de ses cheveux « dont vous tenez compte, ô mon Dieu, sans vous » tromper d'un seul (1), » est encore plus facile à compter que cette variété innombrable de mouvements et d'affections qui s'élèvent dans son cœur.

Quant à cet orateur, il étoit de ceux que j'aimois, comme j'aurois voulu que l'on m'aimât. En cela comme dans tout le reste, je m'égarois dans l'orgueil de mes pensées, et me laissois emporter au vœu de mes passions dérégées; et cependant votre main, invisible pour moi, me conduisoit toujours et sans m'abandonner un seul instant.

Mais comment puis-je certainement savoir, ainsi que je viens, Seigneur, de le confesser devant vous, que j'estimois plutôt cet homme à cause des louanges qu'on lui donnoit, que pour les choses mêmes qui les lui avoient attirées? C'est que si ces mêmes personnes qui l'en louoient si vivement devant moi en eussent pris au contraire occasion de le blâmer et de le mépriser, aucun mouvement d'estime et d'affection ne m'eût entraîné vers lui. Cependant il n'y auroit eu rien de changé ni dans cet homme, ni dans ces choses: tout le changement eût été dans ceux qui m'en auroient parlé. Tel est donc l'état déplorable d'une ame qui ne repose point encore sur l'inébranlable appui de votre vérité. Selon que souffle le vent des paroles et des opinions de ceux qui l'environnent, elle se laisse emporter au hasard, agitée en mille sens contraires, obscurcie par des nuages épais qui l'empêchent de voir cette lumière céleste de votre vérité: et cependant cette lumière est devant nous.

Je considérois comme un grand avantage pour moi que ce discours que j'avois fait parvint jusqu'à ce personnage, et qu'il pût apprécier ainsi mes études et mes travaux. Que s'il les approuvoit, je sentois d'avance s'en accroître mon ardeur; mais je ne sentois pas moins vivement que s'il me refusoit son suffrage, mon cœur auroit été profondément blessé, ce cœur si vain, si vide de ce qui pouvoit l'affermir, de ce qu'on ne trouve qu'en vous seul! Cependant je prenois plaisir à

(1) Matth., x, 30.

méditer de nouveau sur cette *beauté* et cette *convenance* qui faisoit le sujet de l'écrit que je lui avois adressé; et je les admirois sans avoir besoin que personne partageât mon admiration.

CHAPITRE XV.

Son impuissance à concevoir les substances incorporelles, seule cause de toutes ses erreurs.

Mais, ô Dieu tout-puissant, qui êtes l'ouvrier de tant de merveilles, je ne pouvois lire encore dans les profondeurs de votre sagesse le secret d'une chose aussi merveilleuse. Mon esprit, uniquement attaché aux formes sensibles et corporelles, appelloit *Beauté* ce qui fait qu'une chose plait par elle-même, *Convenance* ce rapport qui existe entre une chose et une autre; et cette convenance je l'établissois en principe par des exemples uniquement tirés des corps. Mais, voulant porter ensuite mes regards sur la nature de l'ame, les fausses opinions dont j'étois imbu sur ce qui touche aux substances spirituelles ne me permettoient pas de discerner la vérité. C'étoit vainement que, se présentant devant moi, elle inondoit en quelque sorte mes yeux de sa lumière: trop éblouis de ces clartés, ils se détournoient aussitôt des choses incorporelles à ce qui étoit étendu, figuré, coloré; et parce que je n'apercevois rien de semblable dans mon esprit, il me sembloit impossible que je pusse jamais le concevoir.

Mais comme je trouvois dans la vertu une paix et une tranquillité qui la rend aimable, dans le vice un trouble et un dérèglement qui doit le faire haïr, je reconnoissois dans l'une de ces deux choses un principe d'*unité*; dans l'autre, une certaine *division*. C'étoit dans cette *unité* que je faisois consister la nature de l'ame raisonnable, celle de la vérité et du souverain bien. Dans cette *division*, je me figurois, malheureux que j'étois, je ne sais quelle vie toute privée de raison, et la nature du souverain mal, lequel me sembloit être non-seulement une substance, mais quelque chose qui avoit de la vie, quoique cette vie ne procédât point de vous, ô mon Dieu, de qui procèdent toutes choses (1). A l'une je

(1) Voyez au commencement de ce volume la note sur les Manichéens, déjà indiquée.

donnois le nom de *nature simple*, me le représentant comme une substance intelligente et qui n'étoit d'aucun sexe; l'autre, que j'appelois *nature double*, étoit pour moi la colère, qui nous pousse aux actions violentes et criminelles, et l'*intempérance*, qui est la source de tout désordre honteux et de toute passion brutale; sur toutes ces choses, ne sachant en effet ce que je disois.

Je ne savois pas encore, ô mon Dieu, et vous ne m'aviez point appris que le mal n'est point une substance, et que notre ame n'est point le bien souverain et immuable. Car de même que les violences qui nuisent au prochain prennent leur source dans cette partie de l'ame qui est le siège de la colère, alors qu'elle se laisse emporter à ses mouvements impétueux et déréglés; que celle qui reçoit l'impression des objets sensibles, si elle n'est également contenue dans de justes bornes, nous entraîne vers les voluptés infâmes: de même nous sommes honteusement livrés au mensonge et à l'erreur, lorsqu'il y a désordre dans la partie supérieure de cette ame; et tel étoit l'état où je me trouvois alors, ne sachant pas qu'il falloit que la mienne fût éclairée d'une autre lumière pour obtenir de participer à la vérité, parce qu'elle-même n'étoit pas la nature et l'essence de la vérité. « C'est » vous seul, Seigneur, qui faites luire le flambeau qui m'é- » claire, qui éclairez mes ténèbres (1); et nous avons tout » reçu de votre plénitude (2); car vous êtes la lumière véri- » table qui illumine tout homme venant dans ce monde (3); » et il n'y a en vous ni vicissitude, ni obscurissement.

Je faisois néanmoins quelques efforts pour aller vers vous; mais votre main me repoussoit, me laissant goûter encore de ces fruits de l'erreur et de la mort, « parce que vous résistez aux superbes (4). » Et n'étoit-ce pas en moi le comble de l'orgueil, un prodige de démence, que d'imaginer que ma nature étoit une même chose que la vôtre? Car, bien qu'il me fût manifeste que j'étois sujet au changement, puisque je désirois acquérir la sagesse et passer ainsi à un état plus parfait, j'aimois mieux vous supposer changeant comme moi

(1) Ps. xvii, 31.

(2) Joan., 1, 16.

(3) Joan., 1, 9.

(4) Jac., iv, 6.

que de me croire autre chose que ce que vous êtes. Voilà pourquoi vous me repoussiez ; ainsi vous résistiez justement à l'extravagance de mes pensées.

Mon imagination ne cessoit donc point de m'offrir des formes purement corporelles. Abîmé en quelque sorte dans la chair, tout mal me sembloit provenir de la chair : j'étois cet esprit « qui marche sans cesse sans revenir à vous (1) ; et ne cessant point de marcher, je m'égarois au milieu d'un monde fantastique, tout rempli de choses qui ne furent jamais en vous, ni en moi, ni dans les corps ; qui n'étoient point l'ouvrage de votre vérité, mais de vaines créations de mon esprit, entièrement absorbé dans ce qui étoit purement matériel. Cependant, satisfait de moi-même, je disois aux humbles enfants de votre Église, aujourd'hui mes frères, et qu'alors je ne connoissois pas, je leur disois avec une folle confiance : « Comment peut tomber dans l'erreur une ame qui est l'ouvrage de Dieu ? » Et je trouvois mauvais que l'on me répondit : « Comment Dieu lui-même peut-il errer dans une portion de sa substance ? » Aimant mieux soutenir que votre nature immuable étoit entraînée par force dans l'erreur, que reconnoître dans mon ame, sujette au changement, une volonté, principe de son péché et des erreurs qui en sont le juste châtement.

J'avois vingt-six ou vingt-sept ans lorsque je fis l'ouvrage dont je viens de parler ; et mon esprit étoit tellement obsédé de ces fantômes corporels qu'il se créoit sans cesse, leurs vaines images excitoient un tel tumulte dans mon ame, que votre céleste harmonie, ô douce et éternelle Vérité, cette harmonie que le cœur seul peut entendre, ne parvenoit point jusqu'à elle, quoiqu'elle ne cessât point de méditer sur cette *beauté* et cette *convenance*, désirant avec ardeur de paroître devant vous, d'entendre vos leçons, et d'être rempli de cette joie que ressent l'épouse lorsqu'elle entend la voix de l'époux (2) ; mais tous ces efforts étoient vains, parce que mon erreur, qui crioit sans cesse en moi-même, m'emportoit hors de moi ; et que mon orgueil me précipitoit de tout son poids jusqu'au fond de l'abîme. « Vous ne faisiez

(1) Ps. LXXVII, 44.

(2) Cant. II, 8.

» point encore retentir à mon oreille la joie et l'allégresse, et
 » il n'étoit point donné à mes os de *tressaillir*, parce qu'ils
 » n'avoient pas été *humiliés* (1). »

CHAPITRE XVI.

Facilité avec laquelle il avoit compris les Catégories d'Aristote. Combien peu d'utilité il retiroit de cette connoissance et de toutes ses autres études. Pourquoi. Que la foi seule nous rend heureux,

Que pouvoit-il me revenir de ce qu'ayant lu à vingt ans le livre des Catégories d'Aristote, qui me tomba alors entre les mains, livre dont j'avois entendu parler à Carthage à mon maître de rhétorique et à plusieurs autres qui paroisoient habiles, avec une telle emphase, que je désirois vivement y atteindre comme à quelque chose de sublime et de divin; de ce que l'ayant lu, dis-je, seul et sans aucun secours, je le compris aussitôt et avec une grande facilité? Car en ayant depuis conféré avec des personnes qui m'avoient ne l'avoir entendu que fort difficilement, quoiqu'elles l'eussent étudié sous d'excellents maîtres, non-seulement par des explications faites de vive voix, mais encore à l'aide de figures tracées sur le sable, elles ne purent m'en rien dire au-delà de ce que j'en avois appris moi-même dans cette simple lecture.

Il me sembloit que ce livre parloit assez clairement des substances, de l'homme par exemple; puis de ce qui est en elles, considérant encore dans l'homme sa figure, la hauteur de sa taille; ses affinités, c'est-à-dire de qui il est frère ou parent; en quel lieu il est né, dans quel temps il est né, s'il est debout ou assis, armé ou habillé, s'il souffre ou s'il agit; en un mot, toutes les circonstances qui peuvent être comprises sous les neuf derniers genres, et dont je viens de rapporter quelques exemples, et pareillement tout ce que renferme le genre même de la substance, ce qui s'étend presque à l'infini.

Mais que me servoit-il de comprendre cette doctrine; ou plutôt n'étoit-ce pas un mal pour moi, puisque, persuadé comme je l'étois que tout ce qui existe se trouve nécessaire-

(1) Ps. L, 9.

ment renfermé dans ces dix catégories, je me voyois contraint de vous concevoir, vous mon Dieu, qui êtes parfaitement simple et immuable, comme si votre beauté et votre grandeur n'eussent été en vous qu'à la manière des corps, c'est-à-dire de même que des accidents sont dans leur sujet, vous qui êtes à vous-même votre grandeur et votre beauté ? Un corps, au contraire, n'est pas grand et beau par cela même qu'il est corps, puisqu'il ne laisseroit pas d'être corps, quand bien même il seroit ou moins beau ou moins grand. Toutes ces pensées que je me faisois de vous n'étoient donc que des illusions mensongères et non votre vérité ; c'étoient de vains fantômes qui sortoient de l'abîme de mes misères, et non ces perfections infinies sur lesquelles est fondée votre éternelle félicité. Mais vous aviez porté la sentence et elle s'accomplissoit en moi : « Il falloit que la terre ne me » produisit que des ronces et des épines, et que je ne mangeasse mon pain qu'à la sueur de mon visage (1). »

Que me servoit-il encore d'avoir entendu, sans l'assistance de personne tout ce que j'avois pu lire de ces livres qui traitent des arts que l'on nomme *libéraux*, comme s'ils étoient le partage exclusif des hommes libres, moi le coupable esclave de mes passions dérégées ? Je me plaisois dans ces études ; et toutefois la source d'où elles tiroient ce qu'il y avoit en elles de solide et de vrai m'étoit cachée ; parce que tournant le dos à votre lumière, et mon visage vers les objets où rejaillissent ses clartés, je ne pouvois moi-même être éclairé de ses rayons. J'ai pu comprendre sans beaucoup de peine et de même sans qu'aucun maître m'ait aidé de ses leçons, tout ce qui regarde l'éloquence, la musique, la géométrie, l'arithmétique ; vous le savez, Seigneur : car c'est vous qui donnez la pénétration de l'esprit, et la facilité d'exprimer ses pensées à qui il vous plait ; mais loin de vous offrir en sacrifice ce que j'avois reçu de vous, je m'en suis servi pour ma perte ; j'ai voulu avoir en possession cette partie si excellente de mes biens ; et au lieu de les mettre sous votre garde, je suis parti pour une terre éloignée et étrangère « où je les ai consumés en me » prostituant aux passions les plus criminelles (2). » Et que

(1) Genes., III, 18, 19.

(2) Luc., xv, 13.

me servoit cet esprit si bon que vous m'aviez donné, puisque j'en faisois un mauvais usage? Car telle étoit la facilité avec laquelle j'avois appris toutes ces choses, que je ne pouvois concevoir combien en effet elles étoient difficiles, que par la peine qu'avoient même les plus laborieux et les plus intelligents à comprendre les explications que je leur en donnois; et celui-là passoit pour le plus habile, qui parvenoit à me suivre avec moins de peine et d'efforts.

Mais, je le répète, à quoi tout cela pouvoit-il me servir, à moi qui, au lieu de vous concevoir ce que vous êtes, ô mon Dieu! ô Vérité éternelle! vous supposois un corps lumineux, d'une grandeur infinie, et moi-même une partie de ce corps? Extravagance détestable! J'en étois là cependant; et je ne rougirai point, Seigneur, de le confesser devant vous, de vous invoquer en publiant la grandeur de vos miséricordes, moi qui n'ai point rougi alors de publier mes blasphèmes devant les hommes et d'exhaler contre vous mes fureurs. Que me servoit donc, encore un coup, cet esprit si pénétrant, si prompt à saisir tant de connoissances diverses, et à expliquer, par sa propre force, tant de livres si obscurs et si difficiles; puisque j'étois dans une ignorance honteuse et sacrilège sur tout ce qui touche la véritable piété? Ou qu'y avoit-il de si fâcheux pour ceux qui s'étoient faits vos petits enfants, d'avoir moins de vivacité d'esprit, puisqu'ils ne s'éloignoient point de vous, toujours à couvert dans le sein de votre Église, comme des oiseaux dans leur nid, et y développant par degrés et en se nourrissant de la véritable foi, ces ailes de la charité qui devoient un jour les élever jusqu'à vous?

O Seigneur, mon Dieu, puissions-nous, toujours réfugiés à l'ombre de vos ailes, mettre notre espérance en vous seul! « Soutenez-nous; protégez-nous (1). Vous nous portez dès » notre plus tendre enfance, et vous nous portez encore » dans notre extrême vieillesse (2); » parce que votre force seule fait notre force, et que notre propre force n'est que foiblesse et infirmité. En vous seul vit éternellement notre bien véritable; et nous ne sommes devenus mauvais que

(1) Ps. XVI, 8.

(2) Is., XLVI, 4.

pour nous en être éloignés. Retournons donc vers vous, Seigneur, afin que nous ne périssions pas ; car ce bien que nous avons perdu subsiste toujours en vous et sans la moindre diminution, puisque ce bien c'est vous-même. Ne craignons point de ne pas retrouver la demeure que nous avons abandonnée : elle n'est point tombée en ruine pendant notre absence, cette demeure qui nous attend et qui est celle de votre éternité.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Il excite son ame à publier les louanges de Dieu.

Recevez, mon Dieu, le sacrifice de mes confessions, recevez-le « de cette bouche que vous avez formée (1) » et à qui vous avez inspiré de glorifier votre saint nom. « Rendez » la vigueur à mes os, afin qu'ils s'écrient : Seigneur, qui est » semblable à vous (2)? » Car celui qui se confesse à vous ne vous apprend rien qui vous soit inconnu; de même le cœur le plus caché ne peut se dérober à vos yeux; et il n'en est point de si endurci qui résiste à la puissance de votre main, et qu'elle n'amollisse à son gré, soit qu'elle châtie, soit qu'elle use de miséricorde; « et rien ne se dérobe à la chaleur de vos rayons (3). »

Que mon ame publie donc vos louanges, afin de vous aimer davantage; et qu'elle fasse connoître vos miséricordes sur elle, afin de publier vos louanges. Toute créature vous loue et ne cesse de vous louer : celles qui ont l'intelligence élèvent vers vous, par leur propre bouche, leur concert de louanges; les brutes et les choses purement matérielles vous louent par la bouche de ceux qui considèrent ce qu'il y a de merveilleux dans leur création : ainsi se soulève notre ame de ses langueurs pour arriver jusqu'à vous; ainsi elle s'appuie en quelque sorte sur vos ouvrages pour s'élever jusqu'à l'auteur de tant de merveilles : et là est sa force et son véritable aliment.

(1) Ps. cxxxviii, 29.

(2) Ps. xxxiv, 10.

(3) Ps. xviii, 6.

CHAPITRE II.

Dieu inévitable pour les méchants. Qu'ils n'ont d'autre recours que le Dieu même qu'ils veulent fuir.

Que les méchants, que ceux qu'agite une conscience coupable essaient de vous fuir et de vous échapper : votre œil les poursuit ; il perce les ombres dont ils se couvrent, et leur laideur éclate lorsque autour d'eux tout conserve sa beauté. Car en quoi vous peuvent-ils nuire ? En quoi peuvent-ils porter atteinte à cet empire si ferme et si juste que vous exercez depuis les hauteurs des cieux jusque dans les dernières profondeurs de l'abîme ? Où vont-ils quand ils fuient votre face, et en quel lieu ne les atteignez-vous point ? Mais ils ont fui, afin de ne pas voir celui qui les voit ; et, dans leur aveuglement, ils sont tombés entre vos mains, parce que rien de ce que vous avez fait ne peut vous échapper. Ils sont donc tombés entre vos mains, mais en criminels qu'attendent vos vengeances ; et pour avoir voulu se soustraire à votre miséricorde, ils rencontrent votre justice et viennent se briser contre votre colère. Ainsi donc ils n'ont pas vu que vous êtes partout, vous qu'aucun lieu ne peut renfermer ; et qu'il appartient à vous seul d'être présent, même à ceux qui s'éloignent le plus de votre présence.

Qu'ils se convertissent donc, qu'ils vous cherchent, parce que vous n'abandonnez point ce que vous avez créé, de même qu'ils ont abandonné leur Créateur. Qu'ils se convertissent : qu'ils vous cherchent ; et voilà qu'ils vous trouveront dans leur cœur, car vous êtes dans le cœur de tous ceux qui vous confessent leurs misères, qui, fatigués de leurs égarements, se jettent dans vos bras et pleurent dans votre sein. D'une main paternelle vous essuyez leurs larmes ; et leurs larmes qui coulent en même temps avec plus d'abondance, deviennent alors leur joie et leur consolation ; parce que ce n'est pas un homme de chair et de sang, mais vous même, Seigneur, vous leur Créateur, qui les consolez et les ranimez.

Où étois-je donc quand je vous cherchois ? Vous étiez devant moi ; mais je m'étois comme enfui hors de moi :

et puisque je ne pouvois me trouver moi-même, comment aurois-je pu vous trouver ?

CHAPITRE III.

Arrivée à Carthage de Fauste, évêque des Manichéens. Ce qu'il étoit. Vanité de la science des anciens philosophes qui n'ont point connu Dieu. Ce qui les a empêchés de le connoître.

Je parlerai maintenant, en la présence de mon Dieu, de ce qui se passa pendant la vingt-neuvième année de mon âge. Depuis quelque temps il étoit arrivé à Carthage un certain évêque des Manichéens, nommé Fauste, véritable piège du Démon, auquel beaucoup se laissoient prendre, séduits qu'ils étoient par l'élégance et la douceur de ses discours. Quoique je n'y fusse pas moi-même insensible, cependant je savois fort bien ne pas confondre l'éloquence de cet homme avec la vérité des choses que je désirois d'apprendre, et je considérois moins les vases artistement travaillés dans lesquels il me servoit les mets dont j'étois avide, que ces mets eux-mêmes et leur véritable nature, plus attentif en un mot, à la solidité de ses raisonnements, que touché de l'heureux artifice de ses paroles. Car il m'avoit été annoncé comme un personnage versé dans toutes les belles connoissances, et principalement très-instruit de tout ce qui touche les arts libéraux.

Or, j'avois lu la plupart des ouvrages des philosophes : ce que j'avois lu, je l'avois retenu ; et s'il m'arrivoit de comparer quelques-unes de leurs opinions avec ces fables éternelles que débitaient les Manichéens, je trouvois infiniment plus de vraisemblance dans ce qu'avoient écrit ces grands hommes qui, par la seule force de leur esprit, ont su jusqu'à un certain point pénétrer dans les secrets de la nature, encore qu'ils n'aient pu trouver et connoître celui qui en est le maître souverain. Ils ne l'ont pu, parce que vous êtes grand, Seigneur ; et qu'abaissant votre regard sur celui qui se fait humble, vous le détournez de celui qui s'élève dans son orgueil. Le cœur brisé et humilié vous trouve accessible : le superbe vous cherche vainement, encore que dans sa science inquiète et curieuse il soit parvenu à compter le

nombre des étoiles et celui des grains de sable qui couvrent les rivages de la mer, qu'il sache mesurer la vaste étendue des cieux et y suivre les astres dans la route qui leur est tracée. Ces choses, les sages selon le monde les cherchent uniquement par cette lumière naturelle de l'esprit que vous leur avez donnée; et, de cette manière, ils en ont découvert un grand nombre; ils prédisent long-temps à l'avance les éclipses du soleil et de la lune; ils en marquent avec précision le jour, l'heure, les divers degrés; et l'événement suit leurs prédictions. Ils ont même inventé pour ces calculs des règles dont on se sert encore aujourd'hui, et au moyen desquelles on détermine non-seulement l'année et le mois, mais le jour et l'heure de l'éclipse, et dans quelle partie de sa surface l'astre sera obscurci; et cela ne manque jamais d'arriver.

Ceux qui ignorent ces choses s'en étonnent et les admirent; ceux qui les savent s'en élèvent et s'en glorifient; et cet orgueil impie les éloignant de vous et les privant tout-à-coup de votre lumière, il leur arrive sans doute de prédire, et long-temps à l'avance, l'éclipse à venir du soleil ou de la lune; mais celle de leur ame qui est maintenant présente, ils ne la voient point. Bien loin de chercher avec une attention religieuse d'où leur vient cet esprit avec lequel ils peuvent opérer de si grandes choses, s'il leur arrive de découvrir, sans l'avoir cherché, que c'est vous qui les avez créés, ils ne se donnent point à vous, afin que vous conserviez ce que vous avez fait en eux; afin que ce qu'ils y ont fait eux-mêmes, ils parviennent à le détruire, en vous immolant leurs pensées vaines et superbes qui s'élancent comme l'oiseau jusque dans les nues; leurs curiosités indiscrettes, qui de même que le poisson descend au fond des mers, cherchent à pénétrer les plus secrètes profondeurs de l'abîme; leurs appétits grossiers; par lesquels ils se font semblables à la brute qui pâit l'herbe des champs; vous immolant, dis-je, tout ce qu'il y a en eux d'impur, afin que, comme un feu dévorant, vous consumiez ces semences de mort, et qu'ils reçoivent de vous une vie nouvelle et pour l'éternité.

C'est qu'ils ne connoissent point la voie qui conduit vers vous : cette voie, c'est votre VERBE, par lequel vous avez

créé et ces choses dont ils savent calculer les mouvements et les effets, et eux-mêmes, et les yeux par lesquels il les voit, et l'esprit qui les rend capables de les compter et de les mesurer. Il n'y a que votre sagesse qui ne se compte point, qui ne se mesure point; et c'est en se faisant semblable à nous, en payant comme nous le tribut à César, que ce VERBE, votre Fils unique, s'est fait notre Sagesse, notre Justice, notre Sanctification. Ils ignorent cette voie, par laquelle descendant des hauteurs de leur orgueil, et d'eux-mêmes en quelque sorte, pour aller jusqu'au Dieu incarné, ils pourroient par lui-même remonter jusqu'à lui; cette voie, ils ne la connoissent point: et, se croyant aussi élevés et aussi resplendissans que ces astres qu'ils contemplent, voilà qu'ils tombent aussi bas que terre, et que leurs cœurs insensés ne sont plus que ténèbres et aveuglement. Ils disent sur ce qui a été créé beaucoup de choses qui sont vraies; mais ils ne cherchent point avec un sentiment religieux la Vérité même qui a fait toute chose créée, et c'est pourquoi ils ne la trouvent point; ou s'ils la trouvent, même alors qu'ils reconnoissent que cette vérité c'est Dieu, ils ne l'honorent point comme leur Dieu, ils ne lui rendent point grâces; mais on les voit se perdre encore de nouveau dans l'orgueil de leurs pensées, et se vantant d'être sages, parce qu'ils s'attribuent ce qui vous appartient, vous attribuer au contraire, et par un aveuglement détestable, ce qui vient d'eux uniquement. Vous êtes la vérité, et ils veulent vous associer le mensonge; la gloire incorruptible de Dieu, ils la transforment en l'image périssable de l'homme, la font descendre même jusqu'à celle des oiseaux, des quadrupèdes, des serpents. Ainsi, dis-je, votre vérité est changée par eux en mensonge; et, dans leurs adorations, la créature a pris la place du Créateur.

J'avois néanmoins retenu beaucoup de ces vérités qu'ils ont su découvrir sur les choses créées; j'en reconnoissois l'évidence en calculant moi-même l'ordre et le cours des saisons, et les révolutions des astres qui en étoient des preuves visibles et incontestables: puis, venant à comparer leurs raisonnemens avec ceux de Manichée, qui a écrit beaucoup de rêveries sur de semblables sujets, je ne trouvois dans les fables extravagantes de celui-ci rien qui pût me

rendre raison des solstices, des équinoxes, des éclipses, ni de semblables phénomènes que n'avoient parfaitement expliqués les livres de ces philosophes. Cependant on vouloit m'obliger d'ajouter foi à ces folies, quoiqu'elles ne s'accordassent nullement ni avec ce que j'avois appris de toutes ces choses par les règles du calcul, ni avec ce que j'en voyois de mes propres yeux.

CHAPITRE IV.

Qu'il n'y a de bonheur pour l'homme que dans la connoissance de Dieu.

O Dieu de vérité! suffit-il donc de savoir ces choses pour vous plaire? Malheureux est celui qui les connoît et ne vous connoît pas; bienheureux celui qui vous connoît, alors même qu'il les ignore! Et quant à celui qui vous connoît et qui connoît aussi ces choses, il n'en est pas plus heureux de les connoître: c'est uniquement parce qu'il vous connoît qu'il est heureux; pourvu qu'alors qu'il vous a connu comme son Dieu, il vous glorifie, il vous rende grâces et ne se perde pas dans la vanité de ses pensées.

Car de même que celui qui possède un arbre, et qui sait vous remercier des fruits qu'il lui rapporte, bien qu'il en ignore et la hauteur et la circonférence, est fort au-dessus de tel autre qui, sans être possesseur de cet arbre, sans connoître ni aimer l'ouvrier divin dont la main l'a formé, en sait la mesure dans toutes les dimensions, et même a su compter jusqu'au nombre de ses rameaux: de même qui pourroit douter, sans avoir perdu le sens, que le fidèle à qui le monde entier appartient en effet; qui, même alors qu'il n'a rien, possède toutes choses en s'attachant à vous, Seigneur, à qui toutes choses sont assujetties; qui peut douter, dis-je, que ce vrai fidèle, encore qu'il ne connoisse pas même la constellation qui tourne autour du pôle, ne soit bien préférable à celui qui sait mesurer le ciel, compter les étoiles, peser les éléments, et qui néglige de vous connoître, « vous qui avez fait toutes choses avec nombre, poids » et mesure (1)? »

(1) Sap., XVIII, 20.

CHAPITRE V.

Erreurs des Manichéens en astronomie; que par cela même ils étoient indignes d'être crus sur tous les autres points de leur doctrine.

Mais qui obligeoit Manichée d'écrire sur de telles choses, puisqu'il est inutile de les savoir pour s'instruire dans la piété? Vous avez dit à l'homme : « La sagesse c'est la » piété (1). » Même en possédant à fond toutes ces connoissances, il n'étoit pas impossible que ce Manichée ne connût point encore et la piété et la sagesse; mais qu'il ait eu l'extrême impudence de donner des leçons de ce qu'il ne savoit pas, c'est une preuve évidente qu'il étoit dépourvu et de sagesse et de piété.

Car, je le répète, même alors que l'on possède cette science des choses naturelles, c'est vanité que de s'en estimer davantage; et la piété, au contraire, ne sait autre chose que glorifier votre nom. Vous avez donc permis que cet homme si éloigné d'être pieux fût comme poussé à écrire sur de semblables matières, afin que, convaincu de mensonge par ceux qui en ont une connoissance véritable, il manifestât ainsi lui-même de quel esprit il étoit animé sur d'autres choses beaucoup plus difficiles à connoître : car il ne vouloit pas qu'on le crût un homme ordinaire; et ses efforts n'alloient pas moins qu'à persuader que le Saint-Esprit, source de tous biens et de toutes consolations pour les âmes qui vous sont fidèles, résidoit personnellement en lui avec toute sa puissance et toute sa majesté. Ainsi, quoiqu'en effet la connoissance de l'état du ciel, des mouvements du soleil, de la lune et des autres astres soit étrangère à la science du salut; par cela même que Manichée est convaincu de n'avoir écrit que des faussetés sur toutes ces choses, il doit être justement accusé d'impiété et de sacrilège, puisqu'en même temps qu'il en parle avec tant d'ignorance et en commettant des erreurs si grossières, il ose, dans son orgueil insensé et détestable, attribuer à l'inspiration d'une personne divine toutes ces erreurs et ces faussetés.

(1) Job, xxviii, 28.

Quand je vois quelqu'un de mes frères en JÉSUS-CHRIST qui n'est point instruit de ces choses, ou qui se trompe dans ce qu'il peut en savoir, je le souffre sans aucune peine; parce que je sais qu'il est de peu d'importance pour lui de connoître ou la nature ou les vrais rapports d'une substance créée et corporelle, pourvu qu'il ne croie rien qui soit indigne de votre Majesté infinie, ô Dieu créateur de toutes choses. Mais cette ignorance lui deviendroit nuisible s'il pensoit que la science de la piété eût besoin de l'appui de semblables connoissances; et qu'alors, ce qu'il ne sait pas, il le soutint avec opiniâtreté? Cependant la charité, de même qu'une bonne mère, supporte encore ces foiblesses dans ceux qui commencent à peine à entrer dans la foi, et les supporte jusqu'à ce que l'homme nouveau croissant et se développant de jour en jour davantage produise enfin l'homme parfait, et que celui-ci soit devenu assez ferme pour ne plus être emporté à tout vent de doctrine. Quant à celui qui s'établit docteur, chef et maître de ceux qu'il cherche à persuader, et avec une telle audace que quiconque l'écoute ne croit pas entendre un homme, mais l'Esprit-Saint lui-même, qui pourroit ne pas le repousser avec mépris, ne pas détester sa folie et son impudence, lorsqu'on le voit convaincu d'erreur et de mensonge dans ces mêmes choses dont il ose ainsi donner des leçons?

Cependant il ne m'étoit pas encore démontré que, selon le système de Manichée, il ne fût pas possible de rendre raison de l'accroissement ou du décroissement progressif des jours, des éclipses et des autres phénomènes de ce genre que m'avoient expliqués ces livres que j'avois lus; en supposant que cela fût possible, j'étois hors d'état de décider lequel de ce système ou de l'autre étoit le véritable; et, dans cette incertitude même, la haute opinion que j'avois de la sainteté de cet homme me faisoit pencher vers lui, et me rendoit son autorité préférable.

CHAPITRE VI.

Ce qu'étoit Fauste ; son éloquence ; combien il étoit ignorant dans les sciences.

Durant ces neuf années d'égarement que je passai à écouter les Manichéens , je n'avois cessé de désirer avec la plus grande impatience l'arrivée de Fauste. Car tous ceux de ces sectaires que j'avois jusqu'alors rencontrés ne pouvant satisfaire aux objections que je leur présentois sur de telles questions , me renvoyoient toujours à ce Fauste comme à un homme qui , dès que je l'aurois vu et qu'il auroit conféré avec moi , me satisferoit entièrement sur toutes ces difficultés et m'en résoudroit même de plus grandes s'il me plaisoit de lui en proposer.

Je le vis enfin , et je rencontrai un homme agréable , d'une conversation douce et polie , et débitant avec plus de facilité et de grace que les autres ces fables qu'ils étoient accoutumés de me conter. Toutefois , que faisoient à la soif dont j'étois dévoré ces vases précieux , mais vides , que l'on disoit ainsi élégamment devant moi ? Depuis long-temps mes oreilles avoient satiété de pareilles choses : ces choses ne me sembloient ni meilleures pour être mieux dites , ni plus vraies pour être plus éloquentes ; et celui qui me les disoit ne me paroissoit pas plus habile et plus sage pour avoir un visage composé et plus d'artifice dans ses discours. Mais ceux qui me l'avoient tant vanté étoient gens de peu de discernement ; et ils l'estimoient sage et habile , par cela seul qu'il étoit parleur éloquent et agréable.

J'ai connu aussi une autre sorte de gens à qui la vérité au contraire devenoit suspecte et qui refusoient de s'y rendre , dès qu'elle leur étoit présentée dans un langage facile et poli ; mais dès lors vous m'aviez appris , ô mon Dieu , par des voies secrètes et admirables , qu'il y a également erreur de l'une et de l'autre part ; et je pense que c'est vous qui me l'aviez appris , parce qu'en effet ce'a est véritable , et que toute vérité , de quelque manière qu'elle nous vienne , ne peut venir que de vous. J'avois donc appris déjà de vous qu'une chose ne doit point être estimée véritable pour être

dite avec éloquence, ni fausse pour être présentée dans un mauvais langage; et, par la même raison, que la rudesse des paroles ne peut la rendre vraie, pas plus qu'elle ne devient fausse par leur douceur et leur élégance; mais que le vrai et le faux, la sagesse et la folie sont comparables à des mets nuisibles ou salutaires; les mots, à des vases grossiers ou travaillés avec art, dans lesquels ces mets si différents peuvent être également présentés.

Ce désir extrême que j'avois depuis si long-temps de connoître Fauste fut en quelque sorte satisfait par la chaleur et la vivacité qui éclatoient dans ses discours, et par la facilité extrême avec laquelle il savoit choisir sur-le-champ les expressions les plus propres à rendre élégamment ses pensées. J'y trouvois autant de charme que tous ceux qui l'écoutoient, et peut-être, sous ce rapport, lui donnois-je plus d'éloges et le faisois-je plus valoir qu'aucun autre; mais je supportois avec peine de ne pouvoir, au milieu de cette foule d'auditeurs dont il étoit entouré, lui exposer mes doutes et les discuter avec lui; ce qui auroit exigé le calme et l'abandon d'un entretien particulier, où, après avoir écouté, on peut aussi parler à son tour. En ayant enfin trouvé l'occasion, et saisissant un moment où la bienséance me permettoit d'engager une conversation avec lui, je la commençai en présence de quelques-uns de mes plus intimes amis.

Mais à peine lui avois-je proposé quelques questions parmi celles qui me sembloient les plus considérables, que je pus aussitôt reconnoître que, de toutes les sciences, cet homme ne savoit que la grammaire et encore assez médiocrement. Et parce qu'il avoit lu quelques harangues de Cicéron, une très-petite partie des ouvrages de Sénèque, quelques passages des poètes, et parmi les livres de sa secte ceux qui étoient le plus élégamment écrits en latin; que, d'ailleurs, il s'exerçoit sans cesse à parler, il avoit fini par acquérir cette facilité de langage, d'autant plus agréable et plus propre à séduire les esprits, qu'il y joignoit beaucoup de graces naturelles et une présence d'esprit qui ne l'abandonnoit jamais. Ce que j'en dis ici n'est-il pas conforme à la vérité, ô Seigneur mon Dieu, qui savez ce qui se passe dans ma mémoire et dans les plus profonds replis

de mon cœur? Cependant vous me conduisiez déjà par les voies secrètes que votre Providence avoit préparées; déjà me mettant mes erreurs devant les yeux, vous me les présentiez dans toute leur difformité, afin que je pusse en même temps les voir et les haïr.

CHAPITRE VII.

Ayant reconnu l'ignorance de Fauste, il commence à se dégoûter de la secte des Manichéens.

Aussitôt que j'eus reconnu cette ignorance de Fauste dans les sciences où j'avois cru qu'il excelloit, je commençai à désespérer de trouver en lui le secours dont j'avois besoin pour éclaircir et résoudre les doutes qui me tourmentoient; et certes il auroit pu ignorer de telles choses et n'en être pas moins instruit de tout ce qui touche la vraie piété, s'il n'eût pas été Manichéen. Mais cela ne se peut pour ces sectaires, puisqu'ils mêlent à leurs doctrines un nombre infini de fables touchant le ciel, les étoiles, la Lune et le soleil. Je n'espérois donc plus obtenir de lui ce que je désirois si ardemment; c'est-à-dire que, comparant de concert avec moi ce que j'avois appris sur ces matières par les principes des sciences mathématiques, avec ce qu'en avoient écrit les Manichéens, il pût me démontrer d'une manière satisfaisante ou que le système de ceux-ci étoit préférable, ou du moins qu'il y avoit de part et d'autre une égale vraisemblance.

Et en effet à peine avois-je voulu entrer avec lui dans cet examen, qu'il me fit connoître par un refus modeste qu'un tel fardeau étoit au-dessus de ses forces; car sur de tels sujets il ne se dissimuloit point son ignorance, et même il ne rougit point de me l'avouer. Ce n'étoit point un de ces parleurs effrontés que j'avois été si souvent obligé de supporter, et qui, dans de longs discours, ne me disoient rien, malgré tous leurs efforts pour m'apprendre quelque chose: cet homme avoit du sens; et l'aveuglement où il étoit à votre égard, Seigneur, ne l'empêchoit pas d'avoir ce qu'il falloit pour veiller sur lui-même; enfin, il n'étoit point ignorant de telle sorte qu'il ne connût très-bien son igno-

rance : ainsi donc, comme je viens de le dire, il ne voulut point s'engager témérairement dans une discussion d'où il prévoyoit qu'il lui seroit impossible de sortir. Je l'en estimai davantage ; et, en effet, cette modération avec laquelle il reconnoissoit son insuffisance étoit fort au-dessus même de ce que je désirois savoir ; et dans toutes les questions pour lui trop subtiles ou trop difficiles que je lui proposai, je ne le vis jamais en agir autrement.

Toutefois, la grande ardeur que j'avois eue pour la doctrine des Manichéens en fut fort refroidie ; et, perdant de plus en plus l'espérance de trouver auprès des autres docteurs de leur secte les solutions que je cherchois, puisque le plus célèbre d'entre eux s'étoit montré à moi tel que je viens de le dire, je pris le parti de ne plus m'entretenir avec lui que de choses qui lui étoient agréables et qui avoient rapport à la rhétorique, que je faisais alors profession d'enseigner à Carthage. Nous lisions ensemble, et dans ces lectures je choisissois ou ce qu'il désiroit le plus entendre, ou ce qui me sembloit plus convenable à un esprit tel que le sien. Du reste, toutes les résolutions que j'avois prises de m'instruire à fond de la doctrine de ces sectaires s'évanouirent par la rencontre que j'avois faite de cet homme, non pas de telle sorte néanmoins que je me séparasse d'eux entièrement ; mais, ayant embrassé leur secte et ne voyant rien encore qui lui fût préférable, je jugeois à propos de m'y tenir et de m'en contenter, à moins qu'il ne se présentât quelque chose de meilleur et de plus propre à déterminer mon choix.

Ainsi ce même Fauste qui avoit été un piège de mort pour tant d'autres, commença, sans le savoir et sans le vouloir, à me dégager de celui où j'étois tombé. Cependant votre providence ne m'abandonnoit pas, Seigneur ; et agréant le sacrifice que nuit et jour ma mère vous offroit de ses larmes, je dirois presque du sang qui couloit de son cœur déchiré de douleur, votre main me conduisoit par des voies cachées et admirables. C'est ainsi, ô mon Dieu, qu'il vous a plu de traiter votre serviteur ; car c'est vous qui dirigez l'homme dans sa marche et qui lui inspirez d'entrer dans vos voies : et d'où proviendra le salut, sinon de la main qui seule peut réparer l'ouvrage que seule elle a pu former ?

CHAPITRE VIII.

Il va à Rome contre la volonté de sa mère.

Ce fut encore par un dessein de votre providence que je me laissai persuader d'aller à Rome et d'y enseigner ce que j'enseignois à Carthage ; et je serai connoître devant vous ce qui me fit prendre cette résolution , parce que , même dans ces petites choses , se découvre la profondeur de vos conseils , et votre miséricorde toujours présente pour nous secourir : je ne saurois donc assez les publier et vous en glorifier.

Si je formai le dessein d'aller à Rome , ce ne fut point parce que les amis qui me le conseilloyent me faisoient espérer plus d'avantages sous le double rapport de la fortune et de la considération : quoique je ne fusse point insensible à de tels avantages , la raison principale , et presque la seule qui me détermina , fut la réputation qu'avoit la jeunesse de cette ville d'être plus modeste , plus docile et soumise à une discipline beaucoup plus sévère , de manière que non-seulement on n'y voit point les élèves se précipiter en foule et avec insolence dans la classe d'un autre maître que le leur , mais qu'il ne leur arrive même jamais d'y entrer sans sa permission. A Carthage , au contraire , c'est une chose honteuse de voir jusqu'à quel point une telle licence est portée parmi les écoliers. Ils se jettent indistinctement dans les classes avec une impudence qui semble tenir de la fureur , se plaisent à troubler l'ordre que les maîtres y ont établi pour l'avancement de leurs disciples , et , avec une prodigalité prodigieuse , y commettent mille insolences qui seroient punissables par les lois , si elles n'étoient autorisées par la coutume. Malheureuse jeunesse , et d'autant plus malheureuse qu'elle considère comme permis et légitime ce que votre loi éternelle ne cessera jamais de défendre ; et qu'elle s'imagine commettre impunément de tels excès , alors qu'elle en est déjà punie par cet aveuglement même qui les lui fait commettre , le mal que ces insensés font à leur ame étant incomparablement plus grand que tous les maux qu'ils peuvent faire souffrir aux autres. Ainsi donc , devenu maître , je me voyois forcé de supporter des désordres pour lesquels j'avois

toujours eu de l'éloignement, même alors que je n'étois que simple disciple; et c'est là surtout ce qui me donnoit envie d'aller m'établir dans un lieu où l'on m'assuroit qu'il ne se passoit rien de semblable.

Mais c'étoit vous, mon Dieu, vous mon espérance et mon partage dans la terre des vivants, qui, pour sauver la vie de mon ame, m'excitez ainsi à changer de pays; c'étoit vous qui me faisiez si vivement sentir ces dégoûts qui me pousoient en quelque sorte hors de Carthage; vous encore qui me présentiez ces amorces par lesquelles je me sentois attiré vers Rome; et vos instruments dans ce double dessein, c'étoient ces mêmes hommes, dont les uns me révoltoient par leurs actions insensées, dont les autres ne me promettoient que des choses vaines; et qui tous mettoient également dans cette vie de mort leurs plus chères affections. Pour me faire rentrer dans la véritable voie, vous vous serviez à la fois de leurs perversités et de la mienne; et cela par un conseil secret de votre providence: car ceux qui troubloient mon repos étoient possédés d'une fureur aveugle, et ceux qui me présentient l'espérance d'un meilleur sort n'avoient de pensées que pour la terre; et moi qui voulois échapper d'un côté à une misère véritable, je cherchois de l'autre une fausse félicité.

Vous seul, mon Dieu, vous seul saviez la fin pour laquelle je partoisi d'ici pour aller là; et vous voulûtes la cacher à moi ainsi qu'à ma mère, qui me vit partir avec une extrême douleur, et, s'attachant à mes pas, me suivit jusqu'au bord de la mer. Voyant qu'elle s'obstinoit à ne me point quitter, ou pour me forcer de retourner avec elle, ou pour que je la laissasse partir avec moi, je feignis de n'avoir d'autre dessein que d'accompagner dans le vaisseau un de mes amis que je ne voulois quitter qu'au moment où il s'éloigneroit du port: c'est ainsi que je trompai ma mère, et une telle mère! et que je parvins à lui échapper. Mais vous m'avez aussi pardonné cette faute, ô mon Dieu, votre miséricorde m'ayant conduit sans péril au travers des flots jusqu'à cette source des eaux vivifiantes de votre grace, qui devoient me purifier de toutes mes souillures, qui devoient tarir en même temps ces torrents de larmes qui couloient tous les jours des yeux de cette tendre mère, et dont elle arrosoit la terre chaque

fois qu'elle vous prioit pour le salut de son fils. Cependant, comme elle ne pouvoit se résoudre à me laisser aller, je lui persuadai, non sans peine, de consentir à passer la nuit suivante dans un lieu peu éloigné de notre vaisseau, où il y avoit une chapelle consacrée à la mémoire du bienheureux Cyprien ; et tandis que , retirée dans cet oratoire, elle vous offroit pour moi ses larmes et ses prières, je me dérobaî secrètement et partis cette nuit même. Et que vous demandoit-elle, ô mon Dieu, par tant de larmes ; sinon que vous missiez quelque obstacle à ce voyage ! Mais vous qui , dans la profondeur de vos conseils , aviez résolu de l'exaucer dans le plus ardent de ses désirs , vous lui refusâtes ce qu'elle vous demandoit alors , pour faire enfin de moi ce qui étoit l'objet de ses continuelles demandes.

Le vent s'étant levé , nous mîmes à la voile , et nous perdimmes bientôt de vue le rivage où ma mère , emportée par l'excès de sa douleur, élevoit vers vous ses plaintes et ses gémissements. Mais vous ne l'écoutez point, ayant résolu de m'arracher à mes passions par les passions mêmes qui m'entraînoient, et aussi de la punir elle-même de l'affection encore toute charnelle qu'elle ressentoit pour moi, en l'abandonnant à sa juste douleur ; car elle ne vouloit point me quitter, m'aimant comme toutes les mères aiment leurs enfants, et plus encore que beaucoup d'autres mères. Elle ignoroit quelles joies vous lui prépariez par cette absence, et, parce qu'elle l'ignoroit, elle pleuroit, se désoloit, et, dans ces angoisses auxquelles elle étoit livrée, se montrait fille d'Ève, héritière de sa faute et de son châtiment, cherchant ainsi avec douleur ce qu'elle avoit enfanté dans la douleur. Enfin, après s'être plainte amèrement de ma fourberie et de la dureté avec laquelle j'en agissois à son égard, et m'avoir encore recommandé à votre providence, elle s'en retourna chez elle, tandis que je continuois mon voyage vers Rome.

CHAPITRE IX.

Il tombe dangereusement malade à Rome ; sa guérison, qu'il attribue aux prières de sa mère.

A peine étois-je arrivé à Rome, que vous me frappâtes soudain d'une grande et dangereuse maladie ; et j'étois sur

le point de descendre dans les enfers, chargé de tant de crimes, de crimes si énormes que j'avois commis contre vous, contre mon prochain, contre moi-même, sans compter ce péché originel dont nous sommes tous esclaves, « et par » lequel nous mourons tous en Adam (1). » Tous ces crimes pesoient sur moi, car vous ne m'aviez encore rien remis par les mérites de JÉSUS-CHRIST; et je n'avois point encore été « délivré par sa croix de cette inimitié que mes péchés m'a- » voient fait contracter avec vous (2). » Et comment auroit-il pu les racheter par cette croix que je considérois alors comme fantastique et imaginaire (3)? Ainsi la mort de mon ame étoit une mort d'autant plus véritable que je considérois celle de son corps comme une mort simulée; et autant étoit véritable cette mort du corps de votre divin Fils, à laquelle je ne voulois point croire, autant étoit fausse la vie dont croyoit jouir cette ame criminelle. Cependant ma fièvre redoubloit, et j'étois sur le point de mourir et de mourir pour l'éternité : car, où serois-je allé, si je fusse alors sorti de la vie, sinon dans les flammes de l'enfer, où j'aurois trouvé, par l'ordre immuable de votre justice, des supplices proportionnés aux crimes dont je m'étois rendu coupable?

Ma mère, qui ignoroit ces extrémités auxquelles j'étois réduit, continuoit en mon absence de vous prier pour moi : et vous, mon Dieu, qui êtes présent partout, vous l'écoutiez où elle étoit; et au lieu où j'étois, vous aviez pitié de moi, et vous rendiez la santé à mon corps, quoique mon ame continuât d'être en proie à l'horrible maladie de son impiété : car, dans ce danger imminent où je m'étois trouvé, n'ayant pas même songé à demander le Baptême, je fis voir que je valois alors beaucoup moins que dans ce temps de mon enfance, où j'avois désiré si vivement l'obtenir de la piété de ma mère, ainsi que je m'en suis souvenu et que je vous en ai rendu grâces.

Mais ma corruption n'avoit cessé de s'accroître avec l'âge. Insensé que j'étois, je repoussois avec dérision ce remède divin que m'offroit votre miséricorde; et cependant vous n'avez pas permis que je mourusse dans un tel état, ce qui

(1) 1. Cor., xv, 22.

(2) Eph., ii, 14.

(3) Voyez la note sur les Manichéens, déjà indiquée.

eût été pour moi une double mort, et pour le cœur de ma mère une blessure dont jamais il n'eût pu se guérir : car il m'est impossible d'exprimer jusqu'où alloit l'amour qu'elle avoit pour moi, et quelles étoient les angoisses qu'elle éprouvoit en son ame, par les efforts qu'elle faisoit pour m'enfanter à Dieu, angoisses plus cruelles que ces douleurs qu'elle avoit ressenties dans son corps lorsqu'elle m'avoit mis au monde selon la chair. Oui, sans doute, une mort aussi funeste d'un fils qui lui étoit si cher, l'auroit blessée jusqu'au fond du cœur ; et je ne vois pas comment elle eût jamais pu s'en consoler. Et que fussent devenues alors tant de prières si vives et si continuelles qu'elle vous adressoit et uniquement à vous ? Dieu des miséricordes, auriez-vous donc dédaigné le cœur brisé et humilié d'une veuve chaste, sévère dans ses mœurs, pratiquant l'aumône, soumise à vos fidèles serviteurs et se consacrant à les servir ; qui ne laissoit passer aucun jour sans porter son offrande à votre autel, et ne manquoit jamais, soir et matin, de se rendre à l'église, non pour s'y livrer à de frivoles entretiens avec des personnes de son âge, mais pour y entendre votre parole et être entendue de vous dans ses prières ? Auriez-vous pu, ô mon Dieu ! mépriser les larmes de celle qui ne vous demandoit ni de l'or, ni de l'argent, ni aucun autre de ces biens passagers et périssables, mais le salut de l'ame de son fils ? Auriez-vous pu repousser cette femme chrétienne, et lui refuser votre appui, vous dont la grace l'avoit faite ce qu'elle étoit ? Non, Seigneur, cela ne pouvoit être : aussi demeuriez-vous auprès d'elle, écoutant ses vœux, les exauçant, et faisant, dans l'ordre de vos desseins éternels, ce que vous aviez résolu de faire. Ce ne pouvoit être pour la tromper que vous l'aviez d'abord avertie en songe, et que vous lui aviez fait porter ensuite vos divines paroles, non-seulement celles que j'ai déjà rapportées, mais d'autres encore que j'ai passées sous silence, paroles qu'elle conservoit fidèlement dans son cœur, et que, dans ses prières, elle vous présentoit sans cesse comme une cédule écrite de votre propre main. Car telle est votre miséricorde envers les hommes, que, dans les promesses que vous leur faites, vous consentez à vous faire débiteur de ceux à qui vous remettez libéralement tout ce qu'ils vous doivent.

CHAPITRE X.

Erreurs qu'il retenoit encore de la doctrine des Manichéens, quoiqu'il en fût déjà fort détaché.

Il vous plut donc de me guérir de cette maladie : vous rendîtes au fils de votre servante la santé du corps, afin qu'il pût un jour recevoir de vous celle de l'ame, qui est un bien incomparablement plus solide et plus excellent.

Je ne cessois point toutefois de fréquenter à Rome ces prétendus *Saints* des Manichéens, qui trompent les autres parce qu'ils sont eux-mêmes les premiers trompés ; et je ne vivois pas seulement avec ceux qu'ils appellent *Auditeurs*, et dont faisoit partie celui dans la maison duquel j'étois tombé malade, et chez qui je continuois de demeurer depuis ma convalescence, mais je voyois encore ces personnages d'un ordre plus élevé, auxquels ils donnent le nom d'*Élus*.

J'étois donc encore persuadé que ce n'étoit pas nous qui péchions, mais je ne sais quelle nature étrangère qui étoit en nous. Mon orgueil se complaisoit dans cette pensée qu'il n'y avoit rien en moi qui pût être coupable ; et lorsque j'avois commis quelque faute, mon premier mouvement n'étoit point de reconnoître que j'avois péché devant vous, afin d'obtenir de votre miséricorde la guérison de mon ame : j'étois satisfait de pouvoir m'en excuser en accusant du mal que j'avois fait, ce je ne sais quoi qui étoit en moi et qui n'étoit pas moi. Et cependant ce n'étoit autre chose que moi, divisé d'avec moi-même par mon impiété, pécheur d'autant plus incurable que je croyois être sans péché, et tellement détestable dans mon iniquité, que j'aimois mieux, ô Dieu tout-puissant ! vous supposer vaincu en moi pour ma ruine, que d'être moi-même vaincu par vous pour mon salut.

O Seigneur ! vous n'aviez pas encore mis « une garde à ma » bouche et une porte à mes lèvres, afin que mon cœur ne » s'abandonnât pas à des paroles de malice, pour chercher de » vaines excuses à ses crimes, comme font les artisans d'ini- » quités ; et c'est pourquoi je demurois encore en commerce » avec leurs *Élus* (1). » Cependant comme il ne me restoit

(1) Ps. CXL, 3, 4, 5.

plus d'espérance de pouvoir désormais avancer par cette doctrine de mensonge dans la connoissance de la vérité , j'y apportoïis de jour en jour plus de froideur et d'indifférence , tout résolu que j'étois de ne m'en point détacher, jusqu'à ce que j'eusse trouvé quelque chose qui pût me satisfaire davantage. Il me vint même dans l'esprit qu'il se pourroit bien faire que ces philosophes que l'on nomme *Académiciens*, dont l'opinion a été qu'il falloit douter de tout, et que l'homme ne pouvoit parvenir à la connoissance d'aucune vérité , eussent été en effet les plus sages de tous les philosophes. Je pensois alors en effet , et comme on le croit vulgairement , que tel étoit le fond de leur doctrine, dont je ne saisissois point encore le véritable sens.

Dans une telle disposition d'esprit, je crus devoir m'expliquer avec celui qui m'avoit reçu dans sa maison, de manière à ébranler la crédulité extrême avec laquelle il adoptoit toutes ces fables dont les livres des Manichéens sont remplis. Je n'en continuoïis pas moins de vivre avec ces sectaires dans une plus grande intimité qu'avec les personnes qui n'étoient pas engagées dans la même hérésie ; et quoique je ne misse plus une aussi grande chaleur à défendre leur doctrine, cependant cette intimité même avec eux (car la ville de Rome en renferme un assez grand nombre qui s'y tiennent cachés), me rendoit beaucoup moins ardent à chercher d'un autre côté quelque chose de meilleur ; et j'en étois surtout empêché, parce que je désespérois, ô Dieu, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles, de trouver dans votre Église cette vérité, loin de laquelle ils avoient su m'entraîner.

Il me sembloit que c'étoit une honte de croire que vous eussiez une figure semblable à celle de l'homme, et que vous pussiez être renfermé dans ces contours rétrécis de nos membres et de nos formes corporelles, folle croyance que les Manichéens faisoient passer pour la foi de l'Église catholique. Et cependant , lorsque je me représentois le Dieu que je m'étois fait, c'étoit de même quelque chose de corporel que je me figurois : car je ne pouvois concevoir que, hors des corps, il existât quelque chose ; et c'étoit la cause principale, ou, pour mieux dire, la seule et invincible cause de l'erreur dont je ne pouvois sortir. De là cette autre croyance où j'é-

tois que le mal étoit aussi une certaine substance composée de deux parties, dont l'une, hideuse et grossière, est appelée *terre* par les Manichéens, dont l'autre, plus déliée et plus subtile, telle que peut être la substance de l'air, est ce *mauvais esprit* qu'ils supposent répandu de toutes parts dans la partie terrestre de cette substance. Mais comme un je ne sais quel sentiment de piété ne me permettoit pas de croire qu'un Dieu, bon par essence, eût pu créer aucune substance qui fût mauvaise, j'établissois deux natures opposées entre elles, et toutes les deux infinies, supposant toutefois celle du mal un peu moins étendue que celle du bien.

De ce principe empoisonné découloient toutes mes autres imaginations sacrilèges. Lorsque je faisais quelques efforts pour recourir à la foi de votre Église, mon esprit se sentoit aussitôt repoussé, parce que cette foi, je ne me la représentois pas ce qu'elle étoit en effet. Il me sembloit, ô mon Dieu, dont je ne puis assez reconnoître les miséricordes sur moi, qu'il étoit plus conforme à la piété de vous croire du moins infini dans quelques-unes de vos parties, quoi-qu'il y eût pour moi nécessité d'avouer que, du côté où le principe du mal étoit en opposition avec vous, votre substance étoit finie, que c'étoit, dis-je, concevoir de vous une plus grande idée de vous supposer infini de cette manière, que de vous imaginer renfermé de toutes parts dans les bornes si étroites d'un corps humain. Il me sembloit aussi qu'il valoit mieux croire que vous n'aviez rien créé de ce qui étoit mal, que de vous reconnoître pour l'auteur de la nature du mal même : car, dans mon ignorance, je me le figurois toujours, ainsi que je l'ai déjà dit, comme une substance corporelle, ne pouvant même concevoir que l'âme fût autre chose qu'un corps, très-subtil sans doute, mais qui cependant étoit contenu dans un certain lieu et borné par un certain espace.

De même, je pensois que, pour venir vers nous et opérer notre salut, votre Fils unique, notre Sauveur, étoit sorti de cette masse lumineuse que je me représentois comme votre essence divine, ne pouvant croire de lui que ce qui s'accordoit avec mes vaines imaginations. Je ne concevois pas également qu'une telle nature eût pu naître de la Vierge Marie sans être mêlée avec la chair, ni qu'elle eût pu être associée à la chair par un tel mélange, sans en avoir reçu quelque souil-

lire ; et pour n'être pas forcé de la croire souillée par une semblable alliance, je me refusois à croire qu'elle eût été revêtue en effet d'une véritable chair.

Sans doute ceux que vous éclairez de votre lumière, s'il leur arrive de lire ce que je confesse ici devant vous, ne pourront s'empêcher de se moquer de moi autant que peuvent le permettre la douceur et la charité des ames chrétiennes ; mais enfin voilà ce que j'étois alors.

CHAPITRE XI.

Passages du Nouveau Testament opposés aux Manichéens ; réponse absurde qu'ils y faisoient.

J'étois en outre persuadé qu'il étoit impossible de défendre les passages que les Manichéens attaquoient dans les saintes Écritures ; et cependant j'éprouvois quelquefois le désir d'en conférer avec quelque chrétien très-versé dans l'étude de ces livres sacrés, afin d'examiner attentivement les explications qu'il pourroit m'en donner. J'avois déjà entendu à Carthage un certain Helpidius disputer publiquement contre ces sectaires ; et ses discours n'avoient pas laissé que de faire sur moi quelque impression : car il les pressoit par des passages de l'Évangile, dont ils paroisoient fort embarrassés, et rien ne m'avoit paru plus foible que la réponse qu'ils y faisoient. Aussi avoient-ils eux-mêmes quelque honte de l'avancer en public ; et ce n'étoit que dans nos entretiens secrets que, prenant plus d'assurance, ils nous disoient que les livres du Nouveau Testament avoient été altérés par je ne sais quels faussaires qui avoient voulu faire un mélange de la loi des Juifs et de la foi des Chrétiens ; et ils le disoient sans pouvoir produire eux-mêmes un exemplaire de ces livres, tels qu'ils devoient être avant cette prétendue falsification. Mais ce qui me retenoit presque invinciblement dans mon erreur, ce qui continuoit de me tenir éloigné de la voie du salut, c'étoient ces images corporelles qui sans cesse revenoient à ma pensée et tellement, qu'oppressé et comme étouffé sous un tel poids, il m'étoit impossible de respirer l'air si pur et si serein de votre éternelle vérité.

CHAPITRE XII.

Supercherie des écoliers de Rome à l'égard de leurs maîtres; réflexions à ce sujet.

Cependant comme je n'étois venu à Rome que dans l'intention d'y professer la rhétorique, je m'occupai très-sérieusement d'atteindre le but de mon voyage; et déjà j'avois rassemblé dans mon logis quelques élèves de qui j'étois connu et qui avoient commencé à me faire connoître à d'autres. Mais je ne tardai pas à apprendre qu'il se passoit à Rome des choses que du moins je n'avois pas eues à souffrir en Afrique. A la vérité les écoles n'y offroient aucune trace de ces violences et de ces désordres auxquels se livroit la jeunesse effrénée de Carthage; mais je fus averti qu'on y voyoit souvent des troupes d'élèves se concerter ensemble afin de priver leur maître du juste salaire qu'ils lui devoient, et désertent tout-à-coup son école pour se porter dans une autre, se montrant en même temps, et pour un peu d'argent, vils déserteurs de la bonne foi et de l'équité. De telles bassesses firent maître dans mon cœur beaucoup de mépris et d'aversion pour ces jeunes gens; mais la source de ce sentiment n'étoit pas très-pure: et peut-être m'étoient-ils odieux, non pas tant parce que leur action étoit injuste en elle-même, que parce que l'injustice en pouvoit retomber sur moi.

Certes, ceux qui agissent ainsi méritent d'être appelés infâmes: ils vous manquent de foi, Seigneur, en se prostituant à l'amour de ces faux biens qu'emporte le temps, et de ces viles richesses qui, de même que la fange, souillent la main qui les touche; ils sont coupables en s'efforçant de saisir et de retenir ce monde qui les fuit sans retour, tandis qu'ils vous négligent, ô vous, mon Dieu, qui demeurez éternellement, vous dont la voix ne cesse de rappeler dans votre sein ces âmes adultères, et qui leur pardonnez aussitôt qu'elles reviennent à vous. Même encore aujourd'hui je les hais, à cause de leur injustice et de leur corruption; mais néanmoins, tout en les haïssant, je les aime, parce qu'ils peuvent se convertir: et puissent-ils en effet devenir tels, qu'ils préfèrent à leur argent la science qu'on leur enseigne, et vous-même

à cette science, vous, la vérité éternelle, la source inépuisable de tous biens, notre paix et nos chastes délices ! Mais alors je craignois davantage de les trouver méchants et infidèles, à cause de moi, que je ne désirois de les voir devenir bons et vertueux à cause de vous.

CHAPITRE XIII.

Il est appelé à Milan pour y enseigner la rhétorique ; réception que lui fait saint Ambroise.

En même temps ceux de Milan ayant envoyé vers Symmaque, préfet de Rome, pour le prier de leur choisir un professeur d'éloquence, que la ville elle-même s'engageoit de faire venir à ses frais, je cherchai à obtenir cet emploi ; et pour y parvenir, j'employai des amis infatués ainsi que moi de toutes les erreurs des Manichéens, et qui, ainsi que moi, ne se doutoient pas que, par ce voyage même, j'allois être délivré de nos communes erreurs. Symmaque me proposa le sujet d'un discours que je prononçai devant lui ; et s'étant ainsi assuré de ma capacité, il me fit partir pour Milan.

Dès que je fus arrivé dans cette ville, j'allai me présenter à l'évêque Ambroise, votre fidèle serviteur, et qui étoit célèbre par toute la terre, comme l'un des plus grands personnages de son temps. Il dispensoit alors à votre peuple, avec un soin infatigable, votre parole divine, cette parole, « pur » froment qui nourrit et fortifie l'homme, parfum qui l'em » bellit et lui donne la joie, vin qui l'enivre sans altérer sa » raison (1). » C'étoit vous-même, Seigneur, qui me meniez invisiblement vers lui, afin que m'ouvrant les yeux, il me menât ensuite vers vous. Ce saint homme me reçut avec une bonté toute paternelle, et témoigna se réjouir de ma venue avec une charité vraiment digne d'un évêque.

Je recommençai donc aussitôt à l'aimer, non pas d'abord comme un maître qui pût m'enseigner la vérité, puisque j'avois entièrement perdu l'espérance de la trouver dans votre Église, mais comme on aime une personne dont on reçoit des marques de bienveillance. J'étois assidu à l'écouter lorsqu'il

(1) Ps. ciii, 15, 16.

instruisoit son peuple, non avec l'intention pieuse que j'aurois dû avoir, mais pour m'assurer si son éloquence répondoit en effet à sa haute réputation, et s'il étoit au-dessous ou au-dessus encore de ce que l'on en racontoit. Fort peu attentif aux choses qu'il disoit et dont je faisois peu de cas, j'étois comme suspendu tout entier aux paroles et uniquement aux paroles qui sortoient de sa bouche. J'éprouvois un grand plaisir à l'entendre, quoiqu'il soit vrai de dire que ses discours, bien plus solidés sans doute et plus nourris de véritable érudition que ceux de Fauste, avoient moins d'agrément, et dans le tour et l'expression moins de séduction et de grace. Quant au fond des choses, je le répète, il n'y avoit aucune comparaison, l'un se perdant dans les illusions trompeuses de sa secte, l'autre enseignant avec autorité la voie du salut. Mais ce salut est bien loin des pécheurs, et surtout d'un pécheur tel que j'étois alors; et néanmoins, sans m'en apercevoir, je m'en approchois peu à peu.

CHAPITRE XIV.

Ayant entendu prêcher saint Ambroise, il abandonne entièrement les Manichéens, et se fait catéchumène dans l'Eglise catholique.

Car, encore que mon attention, se détournant des choses qu'il disoit, s'attachât uniquement à la manière dont ce saint personnage les disoit (et en effet, Seigneur, même après avoir perdu toute espérance qu'un homme pût m'ouvrir la voie qui conduit vers vous, il m'étoit resté ce goût frivole pour l'art de bien parler); cependant ces choses mêmes que je dédaignois entroient dans mon esprit avec les paroles que j'étois si avide d'entendre: je ne pouvois les empêcher d'y pénétrer; et lorsque mon cœur s'ouvroit en quelque sorte au charme de ces paroles éloquents, j'y recevois, en même temps, les vérités qu'elles apportoient avec elles, mais peu à peu et par degrés. Car il me sembla d'abord que ce que disoit Ambroise pouvoit en effet se soutenir; et je commençai à croire qu'il étoit possible, et sans témérité, d'entreprendre la défense de la foi catholique contre les arguments des Manichéens, que jusqu'alors j'avois crus sans réplique. Je me confirmai dans cette croyance, lorsque je l'eus entendu deve-

lopper avec clarté le sens obscur et figuré de plusieurs passages de l'Ancien Testament, que jusqu'alors j'avois interprétés selon la lettre *qui tue* (1), et qui en effet m'avoient donné la mort.

Ainsi donc, après l'avoir entendu expliquer, selon le sens allégorique et spirituel, plusieurs endroits de ces saints livres, je commençai à condamner moi-même cette opinion où j'avois été qu'il n'étoit aucun moyen de répondre à ceux qui rejettent avec insulte et raillerie la loi et les prophètes. Toutefois je n'estimois pas encore que je dusse embrasser la foi catholique, par cette raison seule qu'elle pouvoit avoir parmi ses sectateurs des hommes capables de la défendre, et de répondre avec éloquence et d'une manière satisfaisante aux objections de ses ennemis, ni qu'il fût raisonnable de rejeter à l'instant même la croyance que j'avois suivie jusqu'alors, par la seule raison que cette autre religion pouvoit soutenir le parallèle. Et en effet, la foi catholique ne me sembloit plus vaincue sans retour par la doctrine qui lui étoit opposée, mais de manière cependant à ne pas me paroître encore entièrement victorieuse.

Je m'appliquai donc de toutes les forces de mon esprit à chercher si je ne pourrois point, par quelques preuves certaines et évidentes, convaincre de fausseté les opinions des Manichéens. Si j'eusse été capable de me représenter l'idée d'une substance spirituelle, toutes ces chimères et tous ces fantômes dont mon ame étoit obsédée, se fussent à l'instant même évanouis, mais je ne le pouvois. Cependant, sur ce qui touche ce monde visible, et les choses qui sont de nature à tomber sous la connoissance de nos sens, plus j'examinois leurs opinions et les comparois avec celles des philosophes, plus je trouvois que ceux-ci en avoient parlé d'une manière beaucoup plus solide et plus vraisemblable.

Me trouvant ainsi amené à cette disposition d'esprit dans laquelle on croit communément qu'étoient les Académiciens, doutant de tout et flottant au milieu de toutes les opinions, je résolus d'abandonner les Manichéens; car, au milieu de toutes ces incertitudes auxquelles j'étois livré, je ne pensois pas devoir demeurer plus long-temps dans une secte dont la

(1) II. Cor., III, 6.

doctrine me paroissoit moins probable que celle de beaucoup de philosophes, auxquels cependant j'étois très-éloigné de confier la guérison de mon ame languissante, parce que je ne rencontrois au milieu d'eux aucune trace du nom salutaire de **JÉSUS-CHRIST**. Je pris donc, enfin, la résolution de me faire *catéchumène*, dans l'Église catholique dont mon père et ma mère m'avoient toujours inspiré le respect et l'amour, jusqu'à ce qu'une voie sûre, vers laquelle je pusse diriger mes pas, se fût enfin ouverte devant mes yeux.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Sa mère va le rejoindre à Milan. Ce qu'elle éprouve lorsqu'elle apprend qu'il n'est plus Manichéen. Sa confiance qu'il deviendra bientôt Catholique.

Ou étiez-vous alors, ô mon Dieu, ô vous, mon espérance dès ma plus tendre jeunesse ! où vous étiez-vous retiré si loin de moi ? N'étois-je donc pas votre ouvrage ? N'étoit-ce pas vous qui m'aviez fait si différent des animaux qui marchent courbés vers la terre, et des oiseaux qui volent dans les airs ? Vous m'aviez donné une raison qu'ils n'ont pas ; et cependant je marchois dans les ténèbres et au bord des précipices ; je vous cherchois hors de moi-même, et c'est pour cela que je ne trouvois pas le Dieu qui habite dans mon cœur ; et, tombé dans les dernières profondeurs de l'abîme, j'étois dans le doute, ou plutôt dans le désespoir de pouvoir jamais rencontrer la vérité.

Ma mère, à qui sa piété donnoit une grande force d'âme, étoit venue me rejoindre à Milan, m'ayant suivi par mer et par terre, toujours tranquille dans les plus grands périls, par la confiance qu'elle avoit en vous. Au milieu de la tempête, c'étoit elle qui ranimoit le courage des matelots, à qui, d'ordinaire, il appartient de rassurer ceux qui n'ont pas l'habitude de la navigation ; et, d'après la promesse que vous lui en aviez faite dans une vision miraculeuse, elle leur prédisoit leur heureuse arrivée dans le port.

Elle me trouva dans un état encore bien dangereux, par ce désespoir où j'étois de parvenir à connoître la vérité ; et, lorsque je lui dis que je n'étois plus Manichéen, quoique je ne fusse pas encore Catholique, elle n'éprouva point cette joie vive et subite que fait naître une nouvelle heureuse et inattendue ; mais, du moins, se trouva-t-elle dé-

livrée de ses anxiétés cruelles sur ce point important de mes misères, sur des égarements qui avoient fait couler de ses yeux tant de larmes; car cette tendre mère n'avoit cessé de me pleurer nuit et jour comme si j'eusse été mort, mais cependant comme un mort que vous deviez ressusciter, me portant dans le fond de sa pensée, ainsi que dans un cercueil, jusqu'à ce qu'il vous plût de dire au fils de la veuve : « Jeune homme, levez-vous : je vous le commande (1); » et qu'après l'avoir ressuscité et lui avoir redonné la parole avec la vie, vous le rendissiez à la mère qui l'avoit perdu.

Son cœur, comme je l'ai dit, n'éprouva donc aucun mouvement d'une joie immodérée, lorsqu'elle apprit que vous aviez déjà fait en moi une si grande partie de ce qu'elle vous demandoit tous les jours d'y faire, et avec des larmes si abondantes. Sûre maintenant que, si je n'étois pas encore entré dans la vérité, j'avois, du moins, abandonné l'erreur, et non moins assurée que vous ne manqueriez point d'achever votre ouvrage, ainsi que vous le lui aviez promis, elle me répondit avec la tranquillité d'un cœur plein de confiance en vous, qu'elle espéroit en JÉSUS-CHRIST qu'avant qu'elle sortit de ce monde, il lui ferait la grace de me voir un fidèle enfant de son Église.

Voilà ce qu'elle me dit; mais s'adressant à vous, ô source de toute miséricorde, avec plus de prières encore et plus de larmes, elle vous conjuroit de hâter votre secours et de répandre votre lumière sur mes ténèbres. Elle étoit plus assidue que jamais à l'Église; elle y écoutoit Ambroise avec ravissement, recevant de sa bouche ces eaux vives de la vérité qui rejaillissent jusque dans la vie éternelle; car elle aimoit et vénéroit ce saint homme, comme s'il eût été un ange du ciel, parce qu'elle savoit que c'étoit lui qui m'avoit amené à l'état de doute et d'incertitude dans lequel je me trouvois alors, état qu'elle considéroit comme une crise salutaire, dont l'effet devoit être de me mettre d'abord plus en péril que jamais, pour me délivrer ensuite de tous mes maux et me rendre entièrement la santé.

(1) Luc., vii, 14.

CHAPITRE II.

Soumission de sainte Monique à l'autorité de saint Ambroise. Son affection et son respect pour lui.

Il arriva que ma mère ayant voulu, ainsi qu'on étoit accoutumé de le faire en Afrique, apporter aux tombeaux des Saints quelques offrandes de pain, de vin et de viandes apprêtées; et le portier de l'Église lui ayant fait savoir qu'il ne pouvoit le lui permettre, parce que l'évêque l'avoit défendu, elle reçut un tel avis avec tant de piété et de soumission, que je ne pouvois m'empêcher moi-même d'admirer qu'à l'instant même elle se fût décidée à condamner la coutume qu'elle avoit si long-temps pratiquée, plutôt que d'examiner sur quoi pouvoit être fondée la défense qu'on lui faisoit de la suivre. C'est que son ame s'étoit fortifiée contre l'intempérance : elle n'étoit point comme tant d'autres personnes de l'un et de l'autre sexe, que ces sensualités grossières rendent ennemies de la vérité, et qui rejettent les exhortations qu'on peut leur faire sur la sobriété, avec autant de dégoût que le vin qu'on leur présente, lorsqu'il est mélangé de beaucoup d'eau. Ainsi, lorsqu'elle apportoit sa petite corbeille remplie de ces oblations qu'elle devoit distribuer aux pauvres, après en avoir goûté elle-même, comme pour leur faire honneur, elle ne réservoit jamais pour elle-même qu'une très-petite portion de vin aussi trempé que peut l'exiger la plus sévère tempérance; et s'il arrivoit qu'elle voulût honorer ainsi plusieurs martyrs à la fois, elle ne présentoit partout que la même offrande; et c'étoit un vin non-seulement affoibli par une grande quantité d'eau, mais tiède encore autant que possible, qu'elle goûtoit seulement et faisoit goûter aux assistants, parce qu'elle vouloit satisfaire sa piété et non sa sensualité.

Dès qu'elle eut été avertie que, d'après l'ordre de ce saint évêque, de cet illustre interprète de votre divine parole, cette coutume ne devoit plus être pratiquée, même par les personnes qui étoient incapables d'en abuser, afin qu'elle ne fût point pour les intempérants une occasion de se livrer à des excès, et parce qu'elle avoit quelque res-

semblance avec les pratiques superstitieuses des païens dans les funérailles de leurs proches, elle n'eut aucune peine à s'en abstenir. Au lieu d'une corbeille remplie des fruits de la terre, elle apprit à apporter aux tombeaux des martyrs un cœur plein des vœux et des affections les plus pures; et se réservant de faire ailleurs, et selon son pouvoir, les aumônes qu'elle destinoit aux indigents, il lui suffit dès lors de participer dans l'Église au corps de JÉSUS-CHRIST, de ce divin maître, dont la Passion a été pour les martyrs un modèle qui a sanctifié leur mort et couronné leurs combats.

Il me semble toutefois, Seigneur mon Dieu, et c'est le sentiment que mon cœur éprouve devant vous, il me semble que ma mère n'eût point renoncé, sans beaucoup de peine, à cette coutume, si l'ordre lui en eût été donné par tout autre qu'elle n'eût point aimé et honoré à l'égal d'Ambroise; et, en effet, le considérant comme l'instrument de mon salut, elle ressentoit pour lui l'affection la plus tendre. Ce saint homme ne lui étoit pas moins attaché; et telle étoit l'estime que lui inspiroient sa piété si fervente, son zèle pour les bonnes œuvres, son assiduité aux prières de l'Église, que lorsqu'il me voyoit, il ne pouvoit s'empêcher de revenir sans cesse sur ses louanges, me félicitant d'avoir obtenu du ciel une telle mère. Hélas! il ne savoit pas quel étoit son fils; il ne savoit pas que ce fils doutoit encore de tout ce qu'elle croyoit si vivement, et qu'il ne pensoit pas même qu'il fût possible de trouver le chemin qui conduit à la vie.

CHAPITRE III.

Quelles étoient les études et les occupations de saint Ambroise. Obstacles qu'elles mettoient au désir qu'il avoit de s'entretenir avec lui.

Je ne vous adressois point encore, Seigneur, mes prières et mes gémissements afin que vous vinssiez à mon secours; mais je cherchois attentivement en moi-même, je raisonnois, je discutois, et j'y mettois tout ce que mon esprit avoit de force et d'activité. La condition de votre serviteur Ambroise me sembloit heureuse selon ce monde, parce que je le voyois honoré de tout ce qu'il y avoit de plus grand sur

la terre, me persuadant toutefois qu'au milieu de tant de biens et d'honneurs, le célibat devoit être pour lui pénible à supporter. C'est que je ne pouvois me faire une idée, n'en ayant en effet aucune expérience, ni des espérances qui le soutenoient, ni des tentations qu'il lui falloit combattre, et qui naissoient de cette considération même dont il jouissoit, ni des consolations qui venoient adoucir ses peines, ni de ces joies secrètes et ineffables qui remplissoient son cœur, lorsqu'il se nourrissoit du pain délicieux de votre parole. De son côté, il ignoroit quelles étoient les agitations de mon esprit et dans quel précipice j'étois près de tomber : car je ne pouvois ni le consulter, ni m'éclairer auprès de lui, ainsi que je l'aurois voulu ; à peine pouvois-je même l'aborder, entouré qu'il étoit sans cesse d'une foule de gens qui avoient affaire à lui, et qu'il assistoit dans leurs nécessités ; et le peu de temps dont on le laissoit disposer lui suffisoit à peine pour réparer les forces de son corps par les aliments nécessaires à la vie, et ranimer par la lecture celles de son esprit.

Lorsqu'il lisoit, ses yeux parcouroient les pages du livre, sa langue étoit muette, sa bouche fermée : son cœur seul s'ouvroit pour comprendre et retenir. Étant souvent entré dans sa chambre, dont l'accès étoit libre à tout le monde et sans qu'on eût besoin d'être annoncé, je l'ai toujours trouvé lisant ainsi dans un profond silence et jamais autrement ; je m'asseyois alors, sans proférer une parole (car, qui auroit osé l'interrompre le voyant si attentif et si occupé ?) ; et, après l'avoir long-temps contemplé, je me retirois également sans rien dire, jugeant bien que, dans ce peu de temps dont il pouvoit disposer pour donner quelque repos à son esprit fatigué et comme épuisé du fracas de tant d'affaires qui se traitoient devant lui (1), toute distraction nouvelle devoit lui paroître importune. Je pensois encore qu'il pouvoit craindre, s'il lisoit à haute voix, que le sens obscur de quelques passages de ses lectures venant à n'être pas bien compris de ses auditeurs, il ne se vit obligé de le leur expliquer, et de consumer ainsi dans de telles explications une grande

(1) Les affaires même temporelles étoient alors presque toutes soumises au jugement des évêques.

partie de ces moments qu'il avoit consacrés à ce genre d'études et de travaux ; peut-être aussi le faisoit-il afin de ménager sa voix qui s'altéroit et s'éteignoit au moindre effort ; mais enfin , quelle que pût être en ceci son intention , elle ne pouvoit être que bonne dans un homme d'une aussi grande vertu.

Il ne se présentoit donc pour moi aucune occasion de m'éclairer sur ce que j'aurois désiré apprendre de cet oracle de vos saintes vérités , de ce cœur tout rempli de votre amour , à moins qu'il ne s'agit de choses qui se pussent expliquer en peu de mots. Mais j'aurois eu besoin de le trouver entièrement de loisir pour répandre dans son sein toutes ces pensées inquiètes dont j'étois tourmenté , et cela ne m'arrivoit jamais. Il ne me restoit donc que d'aller tous les dimanches l'entendre , lorsqu'il expliquoit si dignement à son peuple la parole de vérité , et , l'écoutant avec attention , je me confirmois de plus en plus dans cette idée qu'il n'étoit pas impossible de démêler les nœuds si compliqués de ces calomnies artificieuses dont mes séducteurs , les Manichéens , cherchent à envelopper les saintes Écritures.

Mais lorsque j'eus découvert que ceux que vous avez engendrés par votre grace dans le sein de l'Église catholique , et élevés par l'esprit au rang de vos enfants , bien qu'ils reconnoissent que vous avez formé l'homme à votre image , ne l'entendent pas cependant de manière à penser et à croire que vous soyez en effet renfermé dans les formes d'un corps humain , je me sentis transporté de joie ; et quoique je ne me fisse encore aucune idée , même imparfaite , de ce que pouvoit être une substance spirituelle , cette joie se trouva mêlée de quelque honte de ce que , pendant de si longues années , je n'avois fait autre chose que m'emporter contre des imaginations fantastiques que faisoient naître en moi la chair et le sang , croyant réellement combattre en elles la foi des Chrétiens ; impie et téméraire que j'étois de condamner ce dont il eût fallu d'abord m'instruire avant d'oser en parler. Et il est vrai , en effet , ô Dieu infiniment élevé au-dessus de toutes choses , et qui êtes si près de vos créatures , Dieu caché et toujours présent , Dieu qui n'êtes point composé de parties grandes et petites , Dieu tout entier partout , encore que vous ne soyez en aucun lieu , il

est vrai, dis-je, que vous n'êtes point cette forme corporelle dont je me représentois alors le vain fantôme, que cependant vous avez créé l'homme à votre image, et que l'homme n'en est pas moins composé de parties qui, de toutes parts, sont renfermées dans un certain espace.

CHAPITRE IV.

Les sermons de saint Ambroise lui font connoître la véritable doctrine de l'Église catholique, très-différente de celle que lui imputoient les Manichéens.

Puisque j'ignorois alors de quelle manière l'homme pouvoit être créé à votre image, il eût été raisonnable de proposer mes doutes, afin d'apprendre ce qu'il en falloit croire, et non d'insulter aux Catholiques comme s'ils eussent cru en effet ce qu'ils ne croyoient pas. Je me sentois donc pressé maintenant au fond du cœur d'un désir d'autant plus ardent de trouver enfin la vérité, que j'éprouvois une plus grande confusion d'avoir si long-temps, et sur la foi des vaines promesses que me faisoient les Manichéens, soutenu avec tant d'ignorance et une opiniâtreté si puérile, tant de choses incertaines comme ce qu'il y avoit de plus évident et de plus assuré. J'ai, depuis, reconnu combien elles étoient fausses; mais ce qu'il y avoit déjà de certain pour moi, c'est qu'en effet elles étoient incertaines, et que cependant elles avoient été pour mon esprit la vérité même, dans le temps que je m'élevois contre votre Église catholique avec tant de violence et d'aveuglement; et s'il ne m'étoit pas encore démontré que ce qu'elle enseignoit fût véritable, j'avois du moins la preuve que ce n'étoit pas ce que je l'avois si outrageusement accusée d'enseigner. Ainsi donc j'avois honte du passé; je me sentois ramené par degrés; je me réjouissois de ce que cette Église, dans laquelle j'avois appris, dès l'enfance, à connoître le nom de Jésus, cette Église, la seule qui soit le corps de votre Fils unique, n'avoit rien de ridicule dans ses croyances, et que, dans sa pure doctrine, elle étoit très-éloignée d'enseigner que le Dieu créateur de toutes choses eût une figure humaine, et fût circonscrit

dans un certain espace, quelque grand et vaste qu'on le pût imaginer.

Ma joie n'étoit pas moins grande de voir qu'en m'expliquant la loi et les prophètes, on me les présentoit sous un point de vue très-différent de celui qui, auparavant, m'y avoit fait trouver tant d'absurdités, lorsqu'y prenant tout à la lettre, j'accusois vos Saints de les entendre aussi selon la lettre, quoiqu'ils en fussent fort éloignés. C'étoit un plaisir bien vif pour moi d'entendre le vénérable Ambroise répéter souvent au peuple dans ses discours, et lui donner comme une des règles les plus importantes de la foi, ce mot de votre apôtre : « La lettre tue, c'est l'esprit qui vivifie (1); » et lorsque, soulevant les voiles mystiques dont ils étoient couverts, il mettoit en lumière le sens caché des passages dont le sens littéral eût offert une interprétation dangereuse, ces explications qu'il en donnoit n'avoient rien de choquant pour moi, quoique j'ignorasse encore si ce qu'il disoit étoit véritable. Mais la crainte de tomber dans le précipice tenoit mon esprit en suspens; et par mon incertitude même, je me jetois dans un péril bien plus certain. J'aurois voulu être aussi assuré des choses que je ne voyois pas, que je pouvois l'être que *que sept et trois font dix*. N'étant pas assez insensé pour douter que cette proposition arithmétique ne pût être comprise comme une vérité incontestable, mon désir étoit de pouvoir obtenir sur toutes les autres choses une aussi grande certitude, tant sur celles qui étoient corporelles, mais éloignées de mes sens, que sur les choses spirituelles, dont toutefois il m'étoit encore impossible d'avoir une autre idée que celle que je me faisois des corps. Mais cela ne pouvoit arriver qu'après que la Foi auroit opéré la guérison de mon ame; il n'appartenoit qu'à la Foi de dissiper les nuages dont mon esprit étoit enveloppé, et d'arrêter enfin ses regards sur votre éternelle et immuable Vérité.

Mais de même qu'il arrive souvent qu'après avoir fait l'expérience d'un mauvais médecin, on appréhende même de se fier à un bon, de même mon ame malade, et qui avoit besoin de CROIRE pour être guérie, repoussoit ce qui pou-

(1) I. Cor., III, 6.

voit la guérir, dans la crainte où elle étoit d'admettre de fausses croyances; elle repoussoit, ô mon Dieu, cette Foi que votre main elle-même a préparée et répandue par toute la terre, comme un remède à tous les maux du genre humain, et à laquelle vous avez, dans ce dessein, donné une si grande autorité.

CHAPITRE V.

Nécessité de croire ce que l'on ne comprend pas encore. Il commence à reconnoître l'autorité des saintes Écritures : comment.

Néanmoins je commençai dès ce moment à donner la préférence à la doctrine de l'Église catholique : il me sembloit qu'exiger, ainsi qu'elle le faisoit, qu'avant toute chose on commençât par CROIRE, soit qu'elle ne pût démontrer avec évidence ce qu'elle enseignoit, soit que l'on fût incapable de comprendre les preuves qu'elle en pouvoit donner, étoit une manière d'agir à la fois plus modeste et plus franche que celle des Manichéens, qui, se raillant de la simplicité de ceux qui croient, promettent d'abord de ne rien enseigner qui ne soit démontré; et bientôt, impuissans à remplir une telle promesse, veulent que sans examen et sur leur parole on ajoute foi à toutes leurs fables, quelle qu'en puisse être l'absurdité.

Votre main secourable et miséricordieuse venant ensuite à toucher mon cœur, et l'amollissant peu à peu, vous me fites considérer, Seigneur, combien de choses, et pour ainsi dire innombrables, je croyois sans les avoir jamais vues, et des choses qui s'étoient même passées avant que je fusse au monde : par exemple tant d'événemens qu'on lit dans l'histoire des peuples, tant de pays et de villes où je n'étois jamais allé, tout ce que je recevois sans cesse sur le témoignage de mes amis, des médecins et de mille autres, témoignage qu'il faut admettre si l'on ne veut absolument renoncer à tous les rapports de la vie humaine; enfin, avec quelle foi inébranlable je me tenois assuré d'être né d'un tel père et d'une telle mère, quoique je n'en pusse rien savoir que par ce qui m'en avoit été dit.

C'est ainsi que vous me fites connoître, ô mon Dieu, que

ce ne sont pas ceux qui croient à vos Écritures, dont vous avez établi si puissamment l'autorité dans presque toutes les parties du monde, qu'il faut blâmer; mais ceux qui les rejettent; et qu'il ne faut point les écouter lorsqu'ils nous disent : « D'où savez-vous que ces livres ont été donnés aux » hommes par l'esprit du vrai Dieu, du Dieu qui est la Vérité » même? » Ce qui me portoit surtout à n'en point douter, c'est que cette grande variété de sentiments que m'avoient offerte les livres des philosophes; et tant de questions sophistiques qu'ils ne cessent d'élever les uns contre les autres, n'avoient pu ébranler en moi cette croyance que vous étiez, quoique je ne susse pas encore ce que vous pouviez être; et que tout ce qui regarde les hommes se conduit par votre providence. Ces choses, je les croyois tantôt plus fermement, tantôt d'une foi plus chancelante; mais enfin, je le répète, j'ai toujours cru que vous étiez, et que vous preniez soin de nous; encore que j'ignorasse ce qu'il falloit penser de votre nature, et quelle voie pouvoit nous conduire ou nous ramener à vous.

Ayant donc ainsi reconnu que, de nous-mêmes, nous étions trop foibles pour trouver la Vérité par le seul secours de notre intelligence, et sans une autorité semblable à celle de vos livres divins, je commençai à me persuader que vous n'eussiez point permis que cette autorité qu'ont ces livres par toute la terre, fût parvenue à ce degré de sainteté et d'excellence, si vous n'aviez voulu que par elle on vous cherchât, et que par elle on crût en vous. Ayant déjà entendu expliquer dans un sens très-plausible et très-raisonnable, un grand nombre de passages de l'Écriture, les prétendues absurdités que j'avois cru y voir ne m'arrêtèrent plus : j'attribuai toutes ces obscurités à la profondeur des mystères; et son autorité me sembla d'autant plus sainte, plus vénérable, plus digne de foi, qu'accessible aux moins habiles par la simplicité de son style, elle cache sous de telles apparences, et dans des profondeurs presque impénétrables, ses sublimes et mystérieux secrets, se livrant ainsi à tous par cette manière si simple et si commune de s'exprimer, en même temps qu'elle offre tout ce qui peut exercer les plus solides esprits; recevant tous les hommes dans son sein, par une voie en quelque sorte publique et populaire,

tandis qu'elle n'accorde qu'à un petit nombre de parvenir jusqu'à elle par des sentiers étroits et détournés; et ce nombre seroit plus petit encore, si elle n'avoit été placée à cette hauteur d'autorité, et si elle n'avoit attiré à elle la foule des peuples par cette humilité sainte de son langage. Je méditois sur toutes ces choses et vous me donniez votre assistance; je soupirois et vous entendiez mes soupirs; j'allois flottant sur cette vaste mer, et vous dirigiez ma course; je m'égarois dans les voies si larges du siècle, et vous ne m'abandonniez pas.

CHAPITRE VI.

Il entreprend de faire le panegyrique de l'empereur. Misère des ambitieux. La rencontre qu'il fait d'un mendiant lvre lui fait faire sur lui-même de profondes réflexions.

J'étois avide d'honneurs, de richesses; j'avois un désir très-vif du mariage; et vous, Seigneur, vous vous moquiez de mes projets: car ces passions si ardentes dont j'étois possédé étoient mêlées de peines très-amères; et vous vous montriez d'autant plus favorable envers moi, que vous ne me permettiez de trouver ni douceur ni délices dans ce qui n'étoit point vous. Mais puisque vous avez voulu que je conservasse le souvenir de ces choses, et que j'en fisse l'aveu en votre présence; regardez, ô mon Dieu, dans le fond de mon cœur; et que mon âme, délivrée par votre secours de ces pièges de la mort où elle étoit enlacée, s'attache désormais fortement et pour toujours à vous. Bien grande alors étoit sa misère! et votre main pressoit violemment ses blessures, afin qu'avertie par la douleur, elle quittât toutes choses pour revenir à vous, qui êtes élevé au-dessus de toutes choses, par qui existent toutes choses; afin, dis-je, qu'elle revint à vous, et qu'en vous elle trouvât sa guérison.

Combien en effet j'étois misérable; et que votre miséricorde fut grande dans le moyen qu'elle employa pour me faire sentir toute ma misère! Un jour que je me préparois à prononcer un panegyrique de l'Empereur, qui devoit être pour moi une occasion de dire bien des mensonges, auxquels n'auroient pas manqué d'applaudir ceux même qui

auroient reconnu que je mentois ; l'esprit agité de mille inquiétudes , et tourmenté , comme d'une fièvre brûlante , de toutes les pensées que faisoit naître en moi un tel dessein , il arriva que , traversant une des rues de Milan , j'aperçus un pauvre mendiant qui , pour avoir bu , ce me semble , plus qu'il ne falloit , s'égayoit et se divertissoit autant qu'il étoit en lui de le faire. Le voyant , je ne pus m'empêcher de soupirer , et raisonnant alors , avec quelques amis qui m'accompagnoient , de tant de maux dont la source est pour nous dans notre propre folie , je leur fis observer que , dans tous ces travaux si pénibles , tels que ceux auxquels je me livrois alors , pressé que j'étois par mes passions ambitieuses , traînant sous leur aiguillon la charge si pesante de ma misère , que j'accroissois encore à mesure que je la traînois ; que dans tous ces travaux , dis-je , nous ne prétendions rien autre chose , tous tant que nous étions , que d'arriver à la joie paisible et sans mélange , que ce mendiant avoit su se procurer avant nous et à laquelle nous ne parviendrons peut-être jamais. Et , en effet , ce qu'il avoit acquis au prix de quelques petites pièces de monnoie dont il étoit redevable à la charité publique , c'est-à-dire cette joie à laquelle se réduit toute la félicité temporelle , je me fatiguois à la poursuivre par des sentiers âpres et douloureux , sans avoir encore pu l'atteindre.

La joie que goûtoit ce pauvre homme n'étoit pas sans doute une joie véritable ; mais celle que je cherchois dans mes passions ardentes et avides étoit moins véritable encore. Car enfin , il se réjouissoit et moi je me tourmentois ; il étoit dans une sécurité parfaite , et mille craintes m'agitoient ; et si quelqu'un m'eût demandé lequel me sembloit préférable de craindre ou de me réjouir , j'aurois répondu que j'aimois mieux me réjouir ; et cependant si l'on m'eût demandé ce que j'aurois mieux aimé , ou d'être tel que ce pauvre étoit alors , ou tel que j'étois alors moi-même , je me serois sans doute préféré à lui , tout accablé que j'étois de soins et d'inquiétudes : mais n'eût-ce pas été plutôt par la corruption de mon esprit que par un choix fondé sur la raison et la vérité ? Car je ne devois pas me préférer à ce mendiant , parce que j'étois plus savant que lui , puisqu'en effet ma science ne me donnoit pas de joie , et que je m'en

servois uniquement pour me rendre agréable aux hommes , pour leur plaire et non pour les instruire : « C'est pourquoi » vous brisiez mes os avec la verge de votre justice (1). »

Loin de moi ceux qui disent à mon ame : « Il y a diverses » manières de se réjouir. Celui-ci trouvoit sa joie dans son » ivresse ; vous mettiez la vôtre dans la gloire qui étoit » l'objet de tous vos désirs. » Quelle est cette gloire, Seigneur ? n'est-ce pas celle qui n'est point en vous ? Ainsi de même que la joie de ce pauvre n'étoit pas une véritable joie , de même ce que je cherchois n'étoit pas une gloire véritable ; et j'en étois plus troublé qu'il ne pouvoit l'être des vapeurs de ce vin qu'il avoit bu. De plus, son ivresse ne pouvoit manquer de se dissiper avec la nuit ; et moi, je m'étois couché , et je m'étois levé avec la mienne , et longtemps encore je pouvois la garder, la nuit comme le jour. Oui, sans doute, il est des manières diverses de ressentir de la joie : et celle que donnent à une ame chrétienne ses immortelles espérances surpasse sans aucune comparaison le vain contentement dont jouissoit alors cet homme ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il avoit un avantage réel sur moi , et qu'il étoit plus heureux non-seulement en ce qu'il étoit livré tout entier à la joie , tandis que j'étois dévoré de soucis , mais encore parce que ce vin qu'il avoit bu , il se l'étoit procuré en souhaitant mille prospérités à ceux qui lui avoient fait l'aumône , tandis que la fausse gloire que je cherchois, je ne pouvois l'obtenir que par des mensonges.

Je dis encore sur ce sujet beaucoup d'autres semblables choses à mes amis ; et faisant de nombreuses réflexions sur l'état où j'étois , je trouvois qu'il n'y avoit que misère en un tel état ; je m'en affligeois , et par mon affliction même je redoublas encore mon mal ; et si la fortune venoit alors à me sourire , je n'avois pas même le courage de saisir ce qui pouvoit m'arriver d'heureux : car au moment même où je pensois le tenir, il m'échappoit.

(1) Ps. LII, 7.

CHAPITRE VII.

Ce qu'étoit Alipe, l'un de ses amis. l'asson de ce jeune homme pour les jeux du Cirque. Comment il l'en avoit guéri. Il l'entraîne avec lui dans les erreurs des Manichéens.

Tel étoit ordinairement entre mes amis et moi le triste sujet de nos entretiens ; mais c'étoit surtout avec Alipe et Nébride que j'en parlois avec le plus de confiance et d'épanchement. Alipe, plus jeune que moi, et d'une des premières familles de la ville où j'étois né, avoit été mon disciple, d'abord à Thagaste, lorsque je commençai à y donner des leçons, ensuite à Carthage. Il m'étoit extrêmement attaché, parce qu'il me croyoit de la science et de la probité ; et je ne l'aimois pas moins pour ce qu'il montrait, dans une si grande jeunesse, d'heureux naturel et de dispositions à la vertu. Toutefois, pendant son séjour à Carthage, que l'on peut appeler un gouffre de toutes les corruptions, il s'étoit d'abord laissé entraîner à cette passion frénétique qu'y ressent la jeunesse pour les spectacles du théâtre, et principalement pour les jeux du Cirque, dont il sembloit ne pouvoir se rassasier. J'enseignois alors publiquement la rhétorique ; mais il n'assistoit point encore à mes leçons, à cause de quelque mésintelligence qui étoit survenue entre son père et moi. Ayant donc découvert le goût désordonné qu'il avoit pour de tels amusements, j'éprouvois une vive douleur d'être si près de perdre les grandes espérances que j'avois fondées sur lui, si même elles n'étoient déjà perdues sans retour. Mais je n'avois auprès de lui ni la liberté d'un ami pour le conseiller, ni l'autorité d'un maître pour le reprendre ; parce que je le croyois dans les mêmes sentimens que son père à mon égard. Néanmoins, il en étoit autrement ; et, sans être arrêté par cette inimitié de famille, il ne laissoit pas que de me saluer, il venoit même dans mon école, et n'en sortoit qu'après avoir écouté quelques moments mes leçons.

Cependant, j'avois entièrement laissé échapper de ma mémoire le dessein que j'avois formé de lui parler et de l'exhorter à ne pas détruire lui-même ce qu'il y avoit en lui

d'heureuses dispositions par sa passion insensée pour d'aussi vains amusements. Mais vous, Seigneur, dont la providence veille sur tout ce que vous avez créé, vous n'aviez point oublié qu'il devoit être un jour au nombre de vos enfans, et un grand évêque dans votre sainte Église; et afin qu'il fût manifeste à tous les yeux que son changement ne pouvoit être attribué qu'à vous seul, il vous plut de m'en faire l'instrument, et sans que j'en eusse la moindre pensée. Il arriva donc qu'un jour ayant pris ma place accoutumée, et mes élèves étant assemblés devant moi, il vint me saluer, s'assit au milieu d'eux, et commença à m'écouter avec beaucoup d'attention. Je faisais alors une lecture, et voulant expliquer un passage de l'auteur que je lisois, il me sembla que je pourrois heureusement me servir d'une comparaison tirée des jeux du Cirque, pour faire comprendre avec plus de clarté et d'agrément l'explication que je cherchois à donner, ce que je ne fis point sans y mêler quelques railleries piquantes sur ceux qui se laissoient emporter à une passion effrénée pour de tels amusements.

Vous savez, mon Dieu, qu'en ce moment il n'entroit point dans ma pensée de chercher à guérir Alipe de cette manie dangereuse. Toutefois, il prit pour lui ce que j'avois dit, et crut que je ne l'avois dit que pour lui seul; et ce qui eût été pour tout autre un sujet de m'en vouloir, n'eut d'autre effet sur cet excellent jeune homme que de le porter à s'en vouloir à lui-même et à m'en aimer encore davantage. Aussi aviez-vous dit, il y a long-temps, dans vos saintes Écritures : « Reprenez l'homme sensé et il vous aimera (1). » Cependant je ne l'avois point repris; mais vous, Seigneur, qui vous servez de nous, soit que nous agissions avec dessein ou sans dessein, qui vous en servez selon un ordre que vous seul connoissez, et qui est la justice même, il vous plut de faire de ma bouche et de mon cœur comme des charbons ardents, qui devoient consumer et guérir la plaie d'une ame dont il y avoit tant à espérer.

Que celui-là, mon Dieu, taise vos louanges qui ne sait pas considérer vos miséricordes, ces miséricordes que, du fond de mes entrailles, je publierai sans cesse devant vous. Depuis

(1) Prov., XIX, 25.

ces paroles que j'avois prononcées devant lui, Alipe se retira de ce gonffre où il avoit pris plaisir à se plonger, et dans lequel l'avoit retenu une aveugle et misérable volupté. Il eut la force d'esprit d'en sortir pour n'y plus retomber, et de renoncer entièrement à ces folies honteuses du Cirque, où depuis on ne le vit plus reparoître. Il obtint ensuite de son père, non sans quelque peine, de m'avoir de nouveau pour maître; et étant ainsi retourné à mes leçons, il se laissa engager avec moi aux erreurs des Manichéens, attiré vers eux par cette extrême pureté de mœurs dont ils faisoient publiquement profession. Il la croyoit sincère, et ce n'étoit qu'hypocrisie, que vaine affectation, propre seulement à séduire des âmes droites et innocentes qui, incapables encore de pénétrer jusque dans ces profondeurs où la solide vertu fait sa demeure, se laissent prendre à des apparences qui ne sont que l'ombre et la fausse image de la vertu.

CHAPITRE VIII.

Comment Alipe retourna à sa funeste passion pour les combats de gladiateurs.

Engagé dans les voies du siècle par les continuelles exhortations de ses parents, dont toutes les pensées étoient attachées à la terre, il étoit allé à Rome avant moi pour s'y livrer à l'étude de la jurisprudence, et là, un événement extraordinaire le fit retomber dans l'abîme d'où il s'étoit retiré, et fit renaître en lui pour les combats de gladiateurs une passion non moins extraordinaire dans ses effets.

L'aversion et l'horreur qu'il avoit conçue pour de tels spectacles étant toujours la même, il lui arriva d'être rencontré par quelques-uns de ses amis et condisciples qui venoient de dîner ensemble, et qui, l'entraînant comme par une sorte de badinage, et malgré toute la résistance qu'il put leur opposer, le firent entrer de force dans l'amphithéâtre, l'un des jours consacrés à ces jeux détestables et cruels. Ce fut vainement qu'incapable de leur résister, il leur cria : « Si vous avez le » pouvoir de faire violence à mon corps et de le retenir dans » ce lieu, pensez-vous être également les maîtres d'attacher » à de tels spectacles mon esprit et mes yeux ? J'y serai donc

» comme si je n'y étois pas ; et je triompherai ainsi et de ces » spectacles et de vous. » Ces paroles ne les empêchèrent point de l'emmenner avec eux, curieux peut-être qu'ils étoient d'éprouver si en effet il seroit assez maître de lui-même pour faire ce qu'il disoit.

Lorsqu'ils furent parvenus dans cette enceinte et qu'ils se furent placés du mieux qu'il leur eût été possible, ils trouvèrent déjà tout l'amphithéâtre enivré de ces barbares amusements. Alipe, fermant aussitôt les yeux, défendit à son ame de prendre part à des fureurs aussi détestables : et plutôt à Dieu qu'il eût encore bouché ses oreilles ! car au milieu d'un de ces combats, ébranlé tout à coup par un grand cri que poussa le peuple entier sur quelque événement extraordinaire qui venoit d'arriver, la curiosité l'emporta malgré lui ; et, comme s'il eût été assez sûr de lui-même pour tout voir et se mettre au-dessus de tout ce qu'il pourroit voir, il ouvrit les yeux, et aussitôt il se sentit déchiré jusqu'au fond de son ame d'une blessure plus cruelle que ne l'avoit reçue dans son corps le gladiateur à l'occasion duquel ses yeux s'étoient si curieusement ouverts. Il tomba plus malheureusement que celui dont la chute avoit excité cette clameur ; et c'est ainsi que fut frappée et renversée cette ame dans laquelle il y avoit plus d'audace que de véritable force, et qui étoit d'autant plus foible qu'elle cherchoit avec présomption en elle-même ce qu'elle ne devoit chercher qu'en vous. A peine eut-il vu couler ce sang, qu'il en devint comme avide ; loin de détourner ses yeux de ce spectacle, il les y arrêta, buvant en quelque sorte à longs traits, et sans s'en apercevoir, la fureur et la cruauté, se plaisant à ces jeux atroces, et s'enivrant de ces voluptés sanguinaires. Ce n'étoit plus ce jeune homme qu'on avoit traîné là par force : c'étoit un de ceux dont se composoit la foule au milieu de laquelle on l'avoit jeté, c'étoit maintenant un digne compagnon de ceux qui l'y avoient amené. Que dirai-je de plus ? Il se fit spectateur comme les autres ; comme eux il poussa des cris ; il devint passionné comme eux ; désormais plus avide de ces jeux que ces mêmes amis qui l'y avoient d'abord entraîné, et à son tour y entraînant les autres. Et cependant, Seigneur, vous l'avez tiré de cet abîme par la puissance de votre bras, et par votre miséricorde infinie, lui apprenant que c'étoit en

vous seul qu'il devoit mettre cette confiance qu'il avoit en lui-même : à la vérité, ce ne fut que long-temps après ; mais le souvenir de cet événement se conservoit dans son cœur comme un remède qui devoit un jour en guérir la blessure.

CHAPITRE IX.

Comment Alipe, étant encore à Carthage, fut injustement accusé d'un vol, et comment son innocence fut reconnue.

Vous aviez déjà permis, Seigneur, lorsqu'il étudioit encore sous moi à Carthage, qu'il fût arrêté en plein jour comme un voleur par les gardes du palais ; et au milieu du *Forum*, où il se promenoit, repassant en lui-même quelque leçon qu'il devoit réciter, ainsi qu'il est d'usage d'en donner aux écoliers ; et sans doute vous ne l'avez permis qu'afin qu'un tel personnage, qui devoit être un jour si considérable dans votre Église, commençât dès lors à apprendre combien un homme appelé à juger d'autres hommes doit se tenir en garde contre une crédulité imprudente qui peut l'exposer à condamner un innocent.

Alipe se promenoit donc seul devant le lieu où l'on rend la justice, ses tablettes et son poinçon à la main, lorsqu'un autre écolier, qui étoit un voleur véritable, s'étant glissé, sans qu'il s'en aperçût, auprès des barreaux que l'on voit placés en saillie du côté de la rue des Changeurs, commença à en couper le plomb avec une hache qu'il avoit furtivement apportée avec lui. Au bruit que fit cette hache, quelques changeurs, qui étoient établis sous la terrasse, commencèrent à crier, et envoyèrent des gens pour arrêter celui qu'ils trouveroient. Averti par cette rumeur, le voleur s'ensuit, laissant là l'instrument de son crime, de peur qu'on ne l'en trouvât saisi. Alipe, qui ne l'avoit point vu entrer, l'entendant sortir, et le voyant s'éloigner avec tant de précipitation, est curieux d'en connoître la cause : il s'approche, et trouvant là cette hache, il la prend et la regarde tout étonné. Dans ce moment arrivent ceux que l'on avoit envoyés : le voyant qui tenoit à la main ce même instrument dont le bruit les avoit attirés, ils le saisissent aussitôt, ils l'entraînent ; ceux qui habitoient

dans l'enceinte du *Forum* s'attrouperent autour de lui; on se félicita d'avoir saisi sur le fait un voleur public, et il est ainsi mené pour comparoitre devant le juge.

Mais ce qui venoit d'arriver suffisant pour la leçon que vous aviez voulu lui donner, il vous plut, Seigneur, de vous montrer aussitôt le protecteur de son innocence, dont vous étiez l'unique témoin. Il arriva donc que, comme ceux qui l'avoient arrêté le conduisient en prison, ou peut-être même au supplice, ils trouvèrent en chemin un architecte qui étoit chargé particulièrement du soin de tous les édifices publics. Ce fut pour eux un grand sujet de joie de rencontrer si heureusement celui qui avoit coutume de porter sur eux ses soupçons, chaque fois qu'il étoit dérobé quelque chose dans l'enceinte du *Forum*, parce que c'étoit pour eux une occasion de lui montrer quels étoient les vrais coupables. Mais il se trouva que cet architecte connoissoit Alipe, l'ayant vu très-souvent dans la maison d'un sénateur qu'il alloit quelquefois visiter : il le prit donc aussitôt par la main, le dégagga de la foule, et, lui ayant demandé quelle pouvoit être la cause d'un désordre aussi étrange, il apprit de lui tout ce qui s'étoit passé. Alors, s'adressant à cette multitude irritée et menaçante, l'architecte lui ordonna de le suivre; et ils allèrent ainsi jusqu'à la maison de celui qui étoit le véritable auteur du vol. Devant la porte se trouvoit alors un petit esclave, si jeune encore, qu'on pouvoit présumer qu'il diroit naïvement ce qui étoit arrivé, ne sachant pas de quelle conséquence ce pouvoit être pour son maître, que, dans cette aventure, il avoit même suivi au *Forum*. Alipe, l'ayant reconnu, en avertit l'architecte. Celui-ci, lui montrant alors la hache, lui demanda à qui elle appartenoit. « Elle est à nous, » répondit aussitôt l'enfant; et, sur quelques autres questions qu'on lui fit, il découvrit bientôt tout le reste. Ainsi ce crime retomba sur cette maison; ce peuple, qui avoit déjà commencé à triompher du malheur d'Alipe, demeura confus; et votre serviteur, ô mon Dieu, qui devoit être un jour le dispensateur de votre parole, et dans votre Église le juge de tant de causes importantes, sortit de ce danger plus riche qu'auparavant en sagesse et en expérience.

CHAPITRE X.

Intégrité d'Alipe. Ce qu'étoit un autre de ses amis nommé Nébride. Leur ardeur commune à rechercher la vérité.

J'avois retrouvé à Rome ce jeune homme ; et il s'y étoit pris pour moi d'une affection si vive que , lorsque je partis pour Milan , il résolut d'y aller aussi , afin de ne me point quitter, et en même temps pour y trouver quelque emploi où il pût tirer parti des études qu'il avoit faites dans la science du droit, suivant plutôt en cela le vœu de ses parents que sa propre inclination. Déjà , et avant cette époque , il avoit été trois fois dans les charges publiques , où sa probité et son désintéressement l'avoient rendu pour les autres un sujet d'admiration, tandis qu'il admiroit au contraire qu'il se trouvât des gens pour qui l'or fût préférable à la paix d'une conscience sans reproche. En effet , il étoit arrivé qu'étant employé à Rome en qualité d'assesseur auprès du trésorier général de la province, on avoit essayé non-seulement de le séduire par toutes les amorces de la cupidité, mais encore de l'ébranler par la crainte et par les menaces ; et voici comment. Il y avoit alors un sénateur extrêmement puissant, et qui, s'étant attaché un grand nombre de clients par ses bienfaits, s'étoit fait redouter de beaucoup d'autres , à cause de son crédit et de son autorité. Accoutumé qu'il étoit à ne rien trouver qui lui résistât , il avoit entrepris de faire une chose qui étoit défendue par les lois : Alipe s'y opposa. On lui offrit des présents, il les rejeta avec mépris ; on le fit menacer, il ne fit aucun cas des menaces ; et tout le monde admira ce courage extraordinaire qui le faisoit ne point désirer pour ami et ne point craindre comme ennemi un personnage si considérable, et à qui l'on connoissoit tant et de si grands moyens de servir ceux qu'il aimoit et de perdre ceux qu'il haïssoit ; car le magistrat même sous lequel servoit Alipe , bien qu'il fût au fond de son ame opposé au succès de l'affaire , n'osoit résister ouvertement à ce sénateur ; mais il rejettoit tout sur son assesseur, disant que tous les obstacles venoient de lui, et il disoit vrai : car s'il eût eu la faiblesse

de céder, Alipe, à l'instant même, se fût démis de sa charge.

Cependant il fut un moment tenté, par la passion qu'il avoit pour les lettres, de se procurer quelques livres sur les fonds affectés aux dépenses publiques, et qu'il avoit entre les mains. Mais ayant examiné la chose selon les règles de l'équité, il prit bientôt une meilleure résolution, reconnoissant que la probité qui le lui défendoit devoit l'emporter sur le pouvoir qui lui donnoit licence de le faire. C'est là sans doute une chose de peu d'importance; « mais celui qui est » fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes (1). » Et ce n'est pas en vain que cet oracle est sorti de votre éternelle vérité: « Si vous n'avez pas été fidèles » dans la dispensation des faux biens, qui vous confiera les » véritables? Et si vous n'avez pas été fidèles en administrant un bien étranger, comment celui qui est à vous vous » sera-t-il confié (2)? » Tel étoit cet Alipe qui m'aimoit alors si tendrement; et tous les deux nous étions dans la même incertitude sur le genre de vie que nous devions embrasser.

Quant à Nébride, il avoit quitté sa ville natale, qui étoit voisine de Carthage, et Carthage même où il faisoit plus habituellement sa demeure; il avoit également quitté le bien de ses pères, qui étoit considérable, sa maison, sa mère même, qui n'étoit pas, comme la mienne, disposée à suivre son fils; et il étoit venu à Milan, conduit par le seul motif de vivre avec moi, et afin de chercher ensemble de toutes les forces de notre ame la Sagesse et la Vérité. Comme moi, il flottoit incertain, soupirant de toute l'ardeur de ses desirs après la vie heureuse; du reste, pénétrant jusqu'au fond des questions les plus difficiles avec une admirable sagacité.

Tous les trois nous étions misérables; nous gémissions ensemble sur notre commune misère, et nos bouches s'ouvroient à la fois vers vous, Seigneur, dans l'espoir d'en obtenir enfin, au temps marqué par votre providence, la nourriture céleste dont elles étoient affamées. Et au milieu

(1) Luc., xvi, 10.

(2) Luc., xvi, 10.

des amertumes dont, par un secret dessein de votre miséricorde, tout ce que nous faisons selon le monde étoit toujours accompagné, si nous voulions considérer quelle étoit la fin que nous nous proposions dans de semblables travaux, il ne se présenteoit à nous que des fantômes et des ténèbres. Rebutés et découragés, nous disions alors en gémissant : Combien durera encore cet état misérable ? Nous le disions souvent, et, tout en le disant, nous restions tels que nous étions ; parce que rien de certain ne s'offroit à nous, à quoi il nous fût possible de nous attacher, au moment où nous aurions abandonné ces choses vaines et périssables.

CHAPITRE XI.

Peinture du trouble et des irrésolutions dans lesquels il étoit plongé, tant sur ce qu'il devoit croire que sur ce qu'il devoit faire.

Mais lorsque je venois à repasser dans mon esprit ce long espace de temps qui s'étoit écoulé depuis ma dix-neuvième année, époque à laquelle j'avois commencé à me sentir embrasé de l'amour de la sagesse, dès lors bien résolu de renoncer, aussitôt que je l'aurois trouvée, à toutes les vaines espérances de la fortune, à toutes les illusions mensongères du siècle ; ce temps si long et écoulé de cette manière devenoit mon plus grand sujet d'étonnement. J'avois déjà trente ans, et je me trouvois encore au milieu de cette même fange, tourmenté des mêmes incertitudes, non moins avide de jouir des biens présents qui m'échappoient sans cesse, et dans lesquels se consumoient toutes mes pensées. « Demain, avois-je » dit d'abord, ce qui se cherche, je le trouverai ; la Vérité se » découvrira entièrement à moi, et je m'y attacherai ; Fauste » s'en va venir, et il m'éclaircira toutes choses. » Ensuite : « O Académiciens, que vous êtes de grands hommes, et que » vous avez eu raison de dire qu'il ne se peut rien trouver de » certain pour la règle et la conduite de la vie ! » Puis, par un nouveau retour sur moi même : « Pourquoi désespérer » de la sorte ? cherchons encore et avec plus de soin. Déjà ce » qui m'avoit semblé absurde dans les saintes Écritures ne » l'est plus à mes yeux, et peut être entendu dans un sens

» nouveau qui ne choque point la raison. Il convient d'arrê-
 » ter mes pas à cette place où mon père et ma mère m'avoient
 » mis dès mon enfance , et d'y rester jusqu'à ce que la Vérité
 » me soit clairement connue. Mais où la chercher, et quand
 » pourrai-je la chercher? Ambroise n'a point de temps à me
 » donner; je n'ai pas le loisir de lire : et d'ailleurs où trouver
 » des livres? Quelles sont mes ressources pour m'en procu-
 » rer ? où sont ceux qui pourroient m'en prêter ?

» Distribuons notre temps , me disois-je encore ; réservons
 » quelques heures pour m'occuper du salut de mon ame.
 » Voici déjà un grand sujet d'espérance : l'Eglise catholique
 » n'enseigne point ce que j'avois pensé , et c'étoit bien injus-
 » tement que je l'en accusois. Ceux qui sont instruits dans sa
 » doctrine regardent comme une impiété de croire que
 » Dieu soit renfermé dans les contours d'un corps humain :
 » et je balancerois encore de frapper où l'on est disposé à
 » m'ouvrir, et à éclaircir les autres doutes qui m'arrêtent ?
 » Mes élèves exigent sans doute de moi toutes les heures
 » de la matinée ; mais le reste du temps qu'en fais-je ? Pour-
 » quoi ne pas le consacrer à une si grande affaire ? Sans doute ;
 » mais quels moments trouverai-je donc pour aller faire ma
 » cour aux amis puissants dont la faveur m'est nécessaire ?
 » m'en restera-t-il pour préparer les leçons que je dois à mes
 » disciples ? N'ai-je pas besoin aussi de quelque loisir pour
 » réparer mes forces et détendre mon esprit , fatigué de tant
 » de soins ?

» Ah ! plutôt que tout se perde : cessons de nous arrêter à
 » toutes ces choses si vaines et si frivoles ; livrons-nous en-
 » tièrement et sans réserve à la seule recherche de la Vérité.
 » Cette vie n'est que misère ; l'heure de la mort est incer-
 » taine : si elle venoit tout d'un coup nous surprendre ,
 » en quel état sortirions-nous d'ici ? où pourrions-nous ap-
 » prendre ce dont jusque-là nous aurions négligé de nous in-
 » struire ? Ne nous faudroit-il pas alors subir le juste châti-
 » ment d'une telle négligence ? Mais s'il étoit vrai que la mort
 » fût pour nous la fin de toutes nos inquiétudes , en éteignant
 » en nous le principe de tous nos sentiments ?... c'est encore
 » ce qu'il convient de chercher. Cependant , à Dieu ne plaise
 » qu'il en soit ainsi. Ce ne peut être en vain que la foi chré-
 » tienne s'est élevée par toute la terre à un si haut degré d'au-

» torité. Dieu n'eût point opéré en notre faveur tant de mer-
 » veilles et de prodiges , si la mort de notre corps devoit être
 » en même temps celle de notre ame. Pourquoi donc tarder
 » davantage à abandonner toutes les espérances du siècle ,
 » pour ne plus chercher autre chose que Dieu et la vie bien-
 » heureuse ?....

» Mais attends encore un peu , ô mon ame : le monde a
 » aussi ses douceurs et ses charmes ; il ne faut pas s'en reti-
 » rer trop légèrement , parce qu'il y auroit ensuite de la
 » honte à revenir vers lui. Je suis sur le point d'obtenir
 » quelque emploi honorable : si j'y parviens , n'aurai-je pas
 » sujet d'être content ? J'ai des amis puissants et en grand
 » nombre. Et pour tout dire enfin , si j'étois trop impatient
 » d'attendre , et que je voulusse ne pas élever trop haut mes
 » espérances , je puis très-facilement obtenir quelque charge
 » dans un tribunal ; ceci fait , je trouverois sans peine une
 » femme qui aura un bien suffisant pour ne m'être point à
 » charge par sa dépense ; et là je bornerai tous mes désirs.
 » Beaucoup de grands personnages , et très-dignes d'être
 » proposés pour modèles , n'ont point été empêchés par les
 » liens du mariage de s'occuper de l'étude de la sagesse. »

Tandis que ces pensées rouloient dans mon esprit , et que ces tempêtes s'y succédoient , poussant ainsi mon cœur de côté et d'autre , le temps s'écouloit , et je ne me pressois point de me convertir à vous , Seigneur mon Dieu ; et remettant de jour en jour à chercher la vie en vous , il ne se passoit pas un seul jour que je ne trouvasse la mort en moi ; je désirois la vie heureuse , et j'appréhendois d'approcher du lieu où elle réside , la cherchant et la fuyant tout à la fois. Il me sembloit que ce seroit pour moi une affliction insupportable que d'être privé du commerce d'une femme ; et comme je ne l'avois jamais éprouvé , il ne venoit point à ma pensée que c'est dans votre miséricorde que se trouve pour nous le remède à cette foiblesse ; croyant que c'étoit par ses propres forces que l'homme devoit être chaste , ce que je reconnoissois être au-dessus des miennes ; assez ignorant enfin pour ne pas connoître cet oracle de vos livres saints : « Nul ne peut pos-
 » séder la continence , si Dieu ne la lui donne (1). » Vous

(1) Sap., viii, 21.

me l'eussiez donnée sans doute, Seigneur, si je vous l'eusse demandée par les gémissements de mon cœur ; et si , animé d'une foi véritable , j'eusse remis entre vos mains toutes les inquiétudes dont j'étois agité.

CHAPITRE XII.

La passion qu'il avoit pour le mariage finit par séduire Alipe qui avoit des goûts entièrement opposés.

Autant qu'il étoit en lui, Alipe s'efforçoit de me détourner du mariage, me répétant sans cesse que, dès que j'y serois engagé, il nous seroit impossible de vivre désormais ensemble dans ce loisir tranquille que l'amour de la Sagesse nous faisoit désirer depuis si long-temps. Quant à lui, il étoit très-chaste, et sous ce rapport d'autant plus admirable que, dans sa première jeunesse, il s'étoit laissé aller à quelques désordres, et que ce genre de volupté ne lui étoit point inconnu ; mais il s'en étoit retiré aussitôt, avec regret et confusion de s'y être laissé entraîner ; et depuis, il avoit vécu dans une parfaite continence.

De mon côté, je lui opposois les exemples de ceux qui, pour avoir été mariés, n'en étoient pas moins demeurés dans l'amour de la sagesse ; dans le service de Dieu, et dans l'affection et la fidélité qu'ils devoient à leurs amis. Toutefois j'étois fort éloigné de cette vertu éminente qui a paru dans ces grands personnages. Asservi, par l'infirmité de ma chair, à ces voluptés qui donnent la mort, je trainois après moi ma chaîne, craignant d'en être délivré, ne pouvant souffrir qu'on touchât à ma plaie ; et les conseils salutaires qu'il me donnoit, je les repoussois comme un esclave à qui sa servitude est chère, et qui repousse la main qui vient le délivrer.

De plus, le démon se servoit de moi pour séduire Alipe : mes paroles étoient pour cet esprit impur comme autant de pièges attrayants qu'il semoit sur sa route, et dans lesquels il espéroit lui faire perdre et la pureté de son cœur et la liberté de son esprit ; car, m'estimant autant qu'il le faisoit, c'étoit pour ce jeune homme un grand sujet d'étonnement de me

voir si fortement attaché à ces voluptés grossières , et à un tel point que , chaque fois qu'il nous arrivoit d'en parler, je ne pouvois m'empêcher de lui avouer que vivre dans le célibat étoit une chose tout-à-fait impossible pour moi. Mais en même temps j'essayois de justifier ce qui lui sembloit si étrange , lui faisant observer qu'il y avoit bien de la différence entre un plaisir passager qu'il n'avoit , pour ainsi dire , goûté que furtivement , dont toutes les impressions étoient effacées de sa mémoire, dont par conséquent la privation n'avoit rien de sensible pour lui, entre un tel plaisir, dis-je, et ces douceurs d'un commerce habituel tel que celui dans lequel je vivois , surtout lorsqu'il avoit reçu du mariage ce qui pouvoit le rendre honnête et légitime; qu'il ne devoit donc point s'étonner qu'un tel genre de vie me parût doux , et qu'il me fût impossible d'y renoncer. De semblables discours souvent répétés lui donnoient aussi quelque envie de se marier; la curiosité faisant en lui ce que la volupté n'avoit pu faire. Il vouloit savoir, disoit-il , quel pouvoit être ce contentement sans lequel ma vie , qu'il trouvoit estimable sous tant de rapports, me sembloit à moi un supplice plutôt qu'une véritable vie.

Libre qu'il étoit d'un tel joug, et ne pouvant assez s'étonner de m'y voir ainsi asservi, il étoit donc poussé par son étonnement même à faire l'expérience d'une chose qu'il voyoit être l'objet de mes désirs les plus passionnés, s'exposant par cette expérience même au danger de tomber dans une semblable servitude : Qu'étoit-ce en effet, « sinon faire alliance » avec la mort (1), » ainsi que le disent vos saints livres? Et ne disent-ils pas encore : « Celui qui cherche le péril ne peut » manquer de périr (2). » Car s'il est quelque chose d'honnête dans le mariage, par exemple, bien gouverner sa famille, et élever selon Dieu ses enfants, ni l'un ni l'autre, nous n'en étions touchés que fort médiocrement. Nous étions entraînés, moi, par cette ardeur insatiable de satisfaire une passion dont l'habitude m'avoit fait l'esclave malheureux; lui, comme je l'ai déjà dit, par cet étonnement où l'avoit jeté ma folle passion, et dont il ne pouvoit revenir. Tel étoit notre état à

(1) Is., XXVIII, 15.

(2) Eccles., III, 27.

l'un et à l'autre, ô Dieu infiniment grand, qui ne nous abandonniez point dans notre extrême bassesse, jusqu'à ce qu'il plût à votre miséricorde de venir par des voies inconnues et merveilleuses au secours de deux misérables.

CHAPITRE XIII.

Sa mère demande à Dieu quelque révélation touchant le mariage qu'elle projetoit pour lui, et n'en peut obtenir.

Cependant on s'occupoit sans relâche du soin de me marier : déjà j'avois fait la recherche d'une fille, et déjà elle m'avoit été promise. Ma mère mettoit une grande ardeur à cette affaire, dans l'espérance où elle étoit que le mariage me conduiroit au baptême, me voyant avec joie plus disposé de jour en jour à le recevoir, et reconnoissant ainsi, dans ma foi toujours croissante, l'accomplissement de ses vœux et de vos promesses. Mais lorsque, sollicitée tout à la fois par mes instances et par ses tendres inquiétudes, elle vous demandoit sans cesse, et élevant vers vous, du fond du cœur, le cri de sa prière, de lui faire connoître dans quelque vision, ce qui pouvoit être de mon futur mariage, vous ne voulûtes jamais sur ce point satisfaire son désir. Il ne se présenteoit à elle que quelques images fantastiques, vains produits des efforts de son esprit, sans cesse occupé de cette pensée ; c'étoit avec mépris qu'elle me racontoit ces visions mensongères, et non avec cette ferme confiance qu'elle étoit accoutumée d'avoir aux choses qui lui venoient réellement de vous ; et à cette occasion elle me dit qu'elle savoit discerner par je ne sais quel sentiment, qu'aucune parole ne pouvoit exprimer, ce qu'il vous plaisoit de lui révéler réellement dans ses songes, de ces rêves menteurs que, dans le sommeil, enfantoit son imagination. Cependant on poursuivoit l'affaire de mon mariage ; mais comme la fille que l'on demandoit pour moi ne pouvoit être de deux ans en âge de se marier, on étoit résolu d'attendre, parce que, du reste, toutes les convenances s'y trouvoient.

CHAPITRE XIV.

Projet d'une vie commune avec quelques amis; ce qui l'empêche de se réaliser.

Nous étions un certain nombre d'amis qui, nous entretenant souvent ensemble des misères et des agitations de la vie, telle qu'on la passe dans le monde; et les jugeant tout-à-fait insupportables, avons formé le dessein de nous retirer dans quelque lieu écarté, pour y vivre dans un repos que rien désormais ne pourroit troubler; et la chose étoit presque arrêtée entre nous. Pour l'exécution de ce plan, nous avons imaginé de mettre en commun tout ce que nous possédions, de manière à faire un seul patrimoine de nos fortunes diverses, voulant qu'unis comme nous l'étions par une franche amitié, cette union de nos biens fût de même si parfaite, que telle chose ne fût plus à celui-ci, telle autre à celui-là; mais que tous eussent droit à ce qui appartenoit à chacun, que chacun pût jouir de ce qui appartenoit à tous. Nous comptions, pour former une telle société; pouvoir nous réunir à peu près dix personnes, et dans ce nombre plusieurs dont la fortune étoit considérable, entre autres un de mes compatriotes nommé *Romanien* (1), dès l'enfance l'un de mes plus intimes amis; et que des affaires importantes avoient amené à la cour de l'empereur. Nul n'avoit plus d'ardeur que lui pour la réussite de ce projet; et comme il étoit sans comparaison le plus riche de tous, son autorité étoit d'un grand poids pour entraîner les autres.

Nous avons même arrêté que, chaque année, nous choisirions entre nous deux économes à qui seroit confiée l'administration entière des revenus, de manière que tous les autres pussent demeurer dans un parfait repos, sans se mêler absolument d'aucune affaire. Mais lorsque nous vîmes à considérer si de tels arrangements pourroient convenir aux femmes que quelques-uns de nous avoient déjà, et à celle que je voulois avoir, ce plan que nous avions concerté avec tant de

(1) C'est à ce Romanien que saint Augustin adressa depuis ses livres contre les *Académiciens* et celui de la *Véritable Religion*.

complaisance, s'évanouit entre nos mains, et s'en alla en fumée.

Nous voilà donc retombés dans nos plaintes et dans nos gémissements; nous voilà comme forcés de rentrer dans les voies larges et accoutumées du siècle, parce que mille pensées diverses agitoient nos esprits, tandis que vos desseins, Seigneur, sont immuables et éternels. Ainsi votre sagesse se faisoit comme un jeu de nos résolutions, alors qu'elle s'approprétoit à accomplir les siennes, à nous donner au temps marqué la nourriture dont nous avons besoin, et ouvrant sur nous sa main, à remplir nos âmes de grâces et de bénédictions.

CHAPITRE XV.

La femme qu'il avoit avec lui en ayant été séparée, il en prend une autre.

Cependant mes péchés se multiplioient : on avoit en quelque sorte arraché d'auprès de moi, et comme un obstacle à mon mariage, la femme à laquelle je m'étois attaché depuis plusieurs années; mais je n'avois pu de même l'arracher de mon cœur sans qu'il en fût déchiré, et cette plaie saignoit encore. Quant à cette femme, elle étoit retournée en Afrique, laissant auprès de moi un fils qui étoit né de notre commerce illégitime; et se consacrant à vous, ô mon Dieu, elle vous fit le vœu de passer le reste de ses jours dans la continence. Mais moi, assez malheureux pour ne pouvoir imiter une simple femme, incapable de supporter ce retard de deux années qu'il me falloit attendre pour me marier, et moins possédé d'un désir honnête du mariage qu'esclave de la volupté; je formai avec une autre femme de nouvelles liaisons criminelles, comme si mon dessein eût été d'entretenir et même d'accroître la maladie de mon âme, et de souiller en quelque sorte un amour légitime en y portant tous les vices de mes habitudes déréglées. Cependant, séparé du premier objet de mon attachement, la blessure que m'avoit faite cette séparation n'étoit point encore guérie. La douleur que j'en avois ressentie, d'abord si vive, sembloit s'être apaisée, mais uniquement par la corruption plus profonde de la plaie; et

la maladie, en apparence moins violente, n'en étoit devenue que plus incurable.

CHAPITRE XVI.

Ses craintes de la mort et du Jugement. Que la vie heureuse n'est point dans les voluptés charnelles.

A vous la gloire et la louange, ô Source de toutes miséricordes ! Plus ma misère m'éloignoit de vous, et plus vous vous approchiez de moi. Déjà s'avançoit votre main pour me tirer de cette fange où j'étois enseveli, pour me laver de mes souillures : et ce que vous alliez faire, je l'ignorois ; et même en ce moment je me serois plongé dans les dernières profondeurs de ce gouffre des voluptés charnelles, si je n'eusse été retenu par la crainte de la mort et de votre jugement, crainte que tant de fausses opinions et si diverses qui s'étoient succédé dans mon esprit, n'avoient jamais pu effacer de mon cœur.

Je recherchois souvent dans mes entretiens avec mes amis, Alipe et Nébride, quels étoient les vrais biens et les vrais maux ; et je leur avouois que les sentiments d'Épicure m'auroient semblé préférables à ceux de tous les autres philosophes, si j'eusse pu perdre cette croyance que la mort du corps ne détruisoit point la vie de l'ame, et qu'après cette mort elle étoit traitée selon ses œuvres, ce qu'Épicure n'avoit pas voulu admettre. Je leur demandois ensuite ce qui pourroit nous empêcher d'être heureux, et même ce que nous pourrions désirer de plus, s'il nous étoit donné d'être immortels, et en même temps de vivre dans une jouissance perpétuelle des voluptés des sens, telles que nous les connoissions, et sans aucune crainte de pouvoir jamais les perdre : et je ne savois pas que cela même étoit une preuve de mon extrême misère, d'être tellement plongé dans ces voluptés grossières, tellement entouré de ténèbres, que je ne pouvois apercevoir cette pure lumière d'innocence, cette beauté toute céleste qui seule mérite d'être aimé pour elle-même, beauté qui ne se découvre qu'aux yeux de l'ame, et à laquelle ne sauroit atteindre l'œil de la chair.

Malheureux que j'étois, il ne m'arrivoit pas même de considérer de quelle source me venoit le plaisir que je trouvois à m'entretenir de ces choses avec mes amis, toutes honteuses qu'elles pouvoient être ; de faire cette réflexion si simple que, quelle que pût être l'ardeur dont j'étois embrasé pour les voluptés charnelles, et quelques moyens qui me fussent donnés de les satisfaire , sans ces mêmes amis je n'aurois pu être heureux ; et cependant mon attachement pour eux étoit entièrement désintéressé, et j'étois assuré qu'ils m'aimoient également sans aucune espèce d'intérêt.

O voies d'égaréments ! Malheur à l'ame imprudente qui, s'éloignant de vous, ô mon Dieu, espère trouver quelque chose qui soit préférable à vous ! Elle va errant de tous côtés ; elle revient sur ses pas ; elle s'agite en tous sens, et tout n'est pour elle que trouble et afflictions. En vous seul est son repos ; et voilà qu'aussitôt vous êtes auprès d'elle ; vous la retirez des sentiers funestes où elle alloit s'égarant ; vous la faites entrer dans votre voie ; vous la consolez et lui dites : « Cours hardiment, et je te soutiendrai ; je te dirigerai vers le terme de ta course, et là je serai encore ton soutien. »

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Ses efforts pour concevoir Dieu ; il ne le conçoit encore que comme une substance étendue et corporelle.

Déjà avoit cessé cette époque de ma vie que j'avois souillée de tant de crimes et de débordements ; et, sortant de l'adolescence, j'entrois dans la jeunesse, sans cesser d'être livré à des illusions d'autant plus honteuses que j'étois plus avancé vers la maturité de l'âge. Il m'étoit encore impossible de concevoir une substance autrement que comme quelque chose de semblable à ce que voient les yeux du corps. Toutefois, ô mon Dieu, vous ne vous présentiez plus à ma pensée sous la forme d'un corps tel que les nôtres : depuis que j'avois commencé à recevoir quelques notions de la vérité, j'avois toujours rejeté cette imagination, et je me réjouissois de la voir condamnée par la foi de l'Église catholique, votre épouse et notre mère spirituelle. Mais cherchant à me faire de vous quelque autre idée, je ne le pouvois ; et n'étant qu'un homme et un homme si misérable, je faisois des efforts insensés pour vous comprendre, vous le seul Dieu, vous le Dieu souverain et véritable. Du fond de mon ame, j'avois la plus ferme croyance que votre nature étoit incorruptible, inaltérable, à jamais immuable : car bien que les raisons m'en fussent inconnues, je voyois cependant très-clairement et avec la plus entière certitude que ce qui ne peut ni changer, ni s'altérer, ni se corrompre, est plus parfait et plus excellent que ce qui est susceptible d'être changé, altéré et corrompu.

Armé en quelque sorte de cette seule vérité, mon cœur s'élevoit de toutes ses forces contre les vains fantômes dont il étoit obsédé, et s'efforçoit d'écarter cette foule d'images trompeuses et grossières qui sembloient voler autour de moi ;

mais à peine les avois-je dissipées, qu'en un clin d'œil elles se rassembloient de nouveau, et leur foule non moins épaisse qu'auparavant venoit fondre sur mon esprit qu'elle enveloppoit de ses ténèbres ; me contraignant de vous concevoir, sinon sous la forme d'un corps purement humain, du moins comme quelque chose de corporel dont l'immensité remplissoit le monde dans toutes ses parties, qui même étoit répandu hors du monde dans des espaces infinis ; espèce de substance que je supposois en même temps incorruptible, inaltérable, immuable, par conséquent fort au-dessus de ce qui est sujet à la corruption, au changement, à l'altération. Et j'en jugeois ainsi, parce que je ne pouvois imaginer que comme un pur néant ce qui n'auroit pas rempli un lieu quelconque, le considérant comme un néant plus absolu même qu'un espace dont on auroit fait disparaître toute espèce de corps ou céleste ou terrestre, mais qui cependant seroit demeuré *espace* ; et, vide de toutes choses, auroit du moins conservé son étendue.

Tel étoit alors mon esprit, tellement appesanti, tellement aveuglé par la chair, que j'étois moi-même inconnu à moi-même. Tout ce qui ne pouvoit ni s'étendre, ni se répandre, ni se resserrer dans un certain lieu, ou qui n'étoit pas tel du moins qu'il contint ou pût contenir quelque chose qui eût de semblables propriétés, n'étoit, comme je l'ai déjà dit, que le néant même pour moi. Selon que les objets matériels se succédoient à mes yeux, ainsi se succédoient les images qui se formoient dans ma pensée ; et je ne prenois pas garde que cette action de mon esprit par laquelle je créois en quelque sorte ces images corporelles étoit d'une nature différente des corps ; et que cependant elle n'eût pu s'en former ainsi des images, si elle n'eût été elle-même quelque chose de grand.

Je vous croyois donc, ô mon Dieu, ô la vie de ma vie, grand d'une grandeur répandue dans des espaces infinis, et pénétrant la masse entière du monde, de manière que vous vous étendiez encore de toutes parts au-delà de cet univers, sans bornes et sans limites ; et que la terre, le ciel, toutes choses créées, étoient remplis de vous, se terminoient en vous, qui n'aviez de terme nulle part. Car de même que cet air grossier qui environne le monde que nous habitons ne sauroit empê-

cher la lumière du soleil de se frayer un passage à travers sa substance, ce qu'elle fait, non en la déchirant et en la divisant, mais en la pénétrant doucement et en la remplissant tout entière de ses clartés; de même je m'imaginois que vous passiez, non-seulement à travers les substances de l'air et de l'eau, mais encore que, pénétrant la terre dans sa masse et jusque dans ses parties les plus petites, partout invisible et présent, vous gouverniez ainsi par cette union secrète et cette influence tant intérieure qu'extérieure, toutes les choses que vous avez créées.

Telles étoient mes conjectures, parce qu'il m'étoit impossible d'imaginer autre chose; et cependant rien n'étoit plus faux: car s'il en étoit ainsi, une plus grande partie de la terre contiendrait une partie plus grande de votre être; une plus petite en contiendrait une moindre; et toutes choses seroient remplies de votre substance dans une telle mesure que vous seriez plus dans le corps d'un éléphant que dans celui d'un passereau, par la raison que celui-là étant beaucoup plus grand, occupe un plus grand espace; et de même à proportion et dans toutes les parties du monde, les unes en auroient plus, les autres moins, selon leurs diverses dimensions. Cela n'est pas ainsi, Seigneur; mais votre lumière n'avoit point encore éclairé mes ténèbres.

CHAPITRE II.

Argument invincible de Nébride contre les Manichéens.

C'étoit assez pour confondre ces Manichéens à la fois trompeurs et trompés, ces grands parleurs dont toutefois la langue est comme muette, parce que votre parole éternelle n'est point dans leur bouche; c'étoit assez, Seigneur, de ce raisonnement que faisoit contre eux Nébride, même avant que nous eussions quitté Carthage, et qui m'avoit déjà fort ébranlé, ainsi que tous ceux qui l'avoient entendu. Il leur demandoit quel mal pouvoit vous faire à vous, mon Dieu, ou, comme ils vous appellent, au *bon principe*, cette prétendue *race de ténèbres* qu'ils vous opposent comme un *principe mauvais* de sa nature; quel mal, dis-je, ce *mauvais prin-*

cipe pourroit vous faire, en cas que vous eussiez résolu de ne pas entrer en guerre avec lui? Si l'on répondoit qu'en effet il pouvoit vous être nuisible, alors il s'ensuivoit que vous n'étiez ni incorruptible, ni inviolable : que si l'on soutenoit au contraire que ce mauvais principe étoit impuissant à vous nuire, alors il n'y avoit plus de raison pour expliquer ce combat dans lequel on vous supposoit engagé sans cesse avec lui, combat étrange dont l'effet eût été de mêler avec cette puissance ennemie, dont vous n'étiez point le créateur, une portion de vous-même, ou du moins une production de votre propre substance; et, par ce mélange, de la corrompre au point que, passant de la félicité à la misère, elle fût réduite à avoir besoin de secours pour sortir de cet état misérable et pour se purifier de ce qui pouvoit la souiller. Or, selon ces sectaires, cette portion de votre substance est l'ame de l'homme, que votre VERBE, à qui appartient la liberté, la pureté, l'entière perfection, est venu délivrer de son esclavage, de ses souillures, de sa corruption, bien que corruptible lui-même, puisqu'il n'est également qu'une même substance avec elle et avec vous (1).

Ainsi, d'après cet argument sans réplique de Nébride, si les Manichéens, Seigneur, considèrent votre substance comme incorruptible, quelle que soit d'ailleurs l'idée qu'ils peuvent s'en faire, toute cette prétendue guerre du *bien* et du *mal* n'est plus qu'une erreur détestable. Que s'ils osent dire que la substance divine est sujette à la corruption, cela même est un si énorme blasphème qu'on ne le sauroit prononcer sans horreur. C'en devoit donc être assez pour me faire à l'instant même rejeter tout le poison de cette doctrine, dont mon esprit étoit comme oppressé, puisqu'il leur étoit impossible d'échapper à ces difficultés autrement que par le double sacrilège, de leur cœur qui auroit osé concevoir d'aussi abominables impiétés, de leur langue qui auroit eu l'audace de les proférer.

(1) Voyez au commencement de ce volume la note déjà plusieurs fois indiquée.

CHAPITRE III.

Ses incertitudes sur l'origine du mal, bien qu'il sût déjà qu'il procédoit du libre arbitre et non de Dieu.

Cependant, quoique je fusse alors dans la ferme croyance qu'il ne pouvoit y avoir ni changement, ni altération, ni rien de corruptible dans le Seigneur notre Dieu, dans le Dieu véritable qui a créé et nos ames et nos corps, et tout ce qui existe, j'étois toujours dans l'incertitude sur la cause du MAL, et, sur ce sujet, rien ne se démêloit encore clairement dans mon esprit. Toutefois, quelle que pût être cette cause, je concevois très-bien qu'il me falloit la chercher de manière à n'être point dans la nécessité de conclure que la nature divine est sujette au changement, afin de ne pas tomber moi-même dans le MAL en cherchant à le connoître. Il en résulroit donc que désormais je poursuivois une telle recherche avec une entière sécurité, bien sûr qu'il n'y avoit rien que de faux dans tout ce que disoient ces malheureux sectaires que je détestois alors de toutes les forces de mon ame, les voyant qui cherchoient cette origine du mal, possédés eux-mêmes d'une telle malice, qu'ils aimoient mieux soutenir que ce mauvais principe pouvoit s'unir à votre substance, que reconnoître dans la leur une disposition quelconque à mal faire.

Mon esprit faisoit des efforts pour comprendre ce que j'avois entendu dire, que le mal dont nous nous rendons coupable prend sa source dans notre libre arbitre; que celui que nous souffrons vient de votre justice : mais, sur ce point, il ne s'offroit rien à sa vue qui pût le satisfaire. Ainsi, faisant tout ce qui étoit en moi pour sortir des profondeurs de cet abîme, j'y retombois aussitôt; et, m'efforçant de nouveau, j'y retombois encore, et, malgré tous mes efforts, toujours réduit au même état.

Cependant je n'étois pas plus assuré de mon existence que je ne l'étois d'avoir une volonté; et c'étoit là ce qui me soulevoit un peu et me faisoit comme entrevoir votre lumière. Ainsi, quand il m'arrivoit de vouloir ou de ne pas vouloir,

j'avois la certitude absolue que c'étoit moi qui voulois ou ne voulois pas ; et je commençois à m'apercevoir qu'en cette volonté, c'est-à-dire en moi-même, étoit la cause de mon péché. Quant à ce que je ne faisois qu'à regret , et comme malgré moi , je le considérois plutôt comme un mal que je souffrois que comme un mal que je commettois , comme une punition plutôt que comme un péché ; et, pénétré que j'étois de l'idée de votre justice , je reconnoissois aussitôt qu'il ne se pouvoit faire que je ne fusse pas justement puni.

Mais aussitôt je me disois : « Qui m'a créé ? N'est-ce pas » mon Dieu , non-seulement un Dieu bon , mais qui est la » bonté même ? D'où me vient donc de vouloir ainsi le mal , » de ne pas vouloir le bien , ce qui fait que je suis vraiment » coupable et justement puni ? Qui a pu mettre cela en moi ? » Qui a planté en mon cœur une racine si amère , puisque je » suis tout entier l'ouvrage de ce Dieu si souverainement » bon ? Si le Démon en est l'auteur , qui l'a fait lui-même » démon ? Si c'est une volonté perverse qui , d'ange de lu- » mière qu'il étoit , en a fait un ange de ténèbres , comment » cette volonté qui l'a perdu a-t-elle pu naître en lui , puis- » que , par la bonté infinie de son Créateur , rien n'avoit été » mis en lui qui ne fût bon ? » Ces pensées pesoient en quelque sorte sur mon esprit et me replongeoient dans mes anciennes ténèbres , sans toutefois me faire descendre jusqu'au fond de cet abîme infernal (1) où il n'y a plus de louanges pour votre saint nom ; puisque l'on préfère y croire que vous êtes asservi au mal que de supposer l'homme capable de le commettre.

CHAPITRE IV.

Que Dieu , étant le souverain bien , est nécessairement incorruptible.

C'étoit avec des efforts non moins grands que je cherchois à m'éclairer sur ce qui m'arrêtoit encore : une telle application m'ayant déjà fait découvrir que ce qui est incorruptible est , de sa nature , meilleur que ce qui est corruptible , j'en conclus, Seigneur, que, quelle que pût être votre substance,

(1) C'est-à-dire, dans les croyances du *Manichéisme*, qu'il avoit entièrement abandonnées.

elle étoit libre de toute corruption. Car l'esprit de l'homme n'a jamais pu et ne pourra jamais concevoir rien de plus excellent que vous, c'est-à-dire que le souverain bien. Or, puisqu'il est de toute évidence et de toute certitude que ce qui est exempt de corruption vaut mieux que ce qui se peut corrompre, et que j'en étois intimement convaincu, j'aurois été capable d'élever ma pensée à quelque chose de meilleur que vous, ô mon Dieu, si en effet vous n'eussiez pas été incorruptible.

Reconnoissant donc que ce qui est incorruptible doit être préféré à ce qui est corruptible, c'étoit dans cet état parfait que je devois vous chercher, Seigneur, pour considérer ensuite d'où pouvoit provenir le MAL, c'est-à-dire cette source de corruption dont votre pure substance ne peut jamais être altérée. Car comment notre Dieu pourroit-il être atteint par la corruption? Ce ne peut être ni par sa volonté, ni par nécessité, ni par hasard. Ce n'est point par sa volonté, parce que, étant Dieu, il ne veut pour soi que le bien, qu'il est lui-même ce bien qu'il veut, et qu'être sujet à la corruption n'est pas un bien. De même ce n'est point par nécessité : rien ne peut le contraindre à faire quelque chose ; car sa puissance n'est pas moindre que sa volonté ; disons mieux, la volonté et la puissance de Dieu sont Dieu même ; et si l'une pouvoit être plus grande que l'autre, Dieu seroit en effet plus grand que lui-même. Enfin, que peut-il arriver par hasard à celui qui connoît toutes choses, et tellement que la connoissance même qu'il en a est la cause de leur être? Mais pourquoi tant de paroles pour prouver que Dieu est incorruptible, puisque, s'il en étoit autrement, il ne seroit pas Dieu?

CHAPITRE V.

suite de ses incertitudes sur l'origine du mal.

Je cherchois alors d'où pouvoit provenir le mal ; mais je ne le cherchois pas bien, et ma recherche ne me le faisoit point découvrir. Mon esprit se représentoit donc l'univers et tout ce qui est visible dans son étendue, la terre, la mer, l'air, les astres, les plantes, les animaux ; en même temps tout ce que nos yeux n'y sauroient apercevoir, le firmament, les

anges, toutes les substances spirituelles. Et ces substances, mon imagination les plaçoit aussi en de certains espaces, comme si elles eussent été des corps. De cette universalité des êtres que vous avez créés, je me faisois une grande masse où je les rangeois tous dans un certain ordre, non-seulement ceux qui étoient vraiment corporels, mais encore ceux que je leur assimilois, bien qu'ils fussent de purs esprits. Cette masse dont je ne pouvois en effet déterminer la véritable grandeur, je me la figurois aussi grande qu'il me plaisoit, mais toujours finie et bornée, quelque étendue qu'il me plût de lui donner. Je vous considérois ensuite, ô mon Dieu, comme environnant de toutes parts et pénétrant cette masse, et toutefois demeurant vous-même de toutes parts infini; à peu près comme on pourroit se représenter une mer infinie dans son étendue et renfermant en elle-même une éponge d'une grosseur prodigieuse, mais qui, finie néanmoins dans ses dimensions, seroit ainsi toute pénétrée des eaux de cette mer sans bornes ni limites.

C'est ainsi que je vous considérois dans votre essence infinie, remplissant de toutes parts cette masse finie, assemblage de toutes vos créatures; et je me disois à moi-même : « Voilà quel est Dieu, et voilà quelles sont ses créatures : ô » combien il est bon, combien incomparablement meilleur » que tous les ouvrages de ses mains! Cependant, puisqu'il » est essentiellement bon, ce qu'il a créé doit participer de sa » bonté : et voilà pourquoi il environne toutes choses et les » remplit de sa substance. Mais s'il en est ainsi, où donc est » le mal? d'où peut-il venir, et par où s'est-il introduit dans » le monde? Quelle est sa racine? Quelle semence a pu le » produire? Est-ce que le mal n'existeroit point en effet? » Dans ce cas, pourquoi craindrions-nous, pourquoi cher- » cherions-nous à éviter ce qui n'est pas? Mais en supposant » que nous n'ayons réellement aucun sujet véritable de » craindre, cette crainte qui nous agite et nous tourmente » sans sujet, elle-même n'est-elle pas un mal? et ce mal » n'est-il pas d'autant plus grand que nous sommes dans la » crainte, lorsqu'en effet il n'y a rien à craindre? Ainsi » donc, ou le mal que nous craignons existe véritablement, » ou la crainte seule que nous éprouvons est un mal véri- » table.

» Quel est donc le principe du mal, puisque Dieu, essen-
 » tiellement bon, n'a rien fait que de bon? Sans doute qu'é-
 » tant le souverain bien, il n'a pu communiquer à ses ouvrages
 » toute la plénitude de sa bonté; mais, enfin, tout est bon,
 » Créateur et créatures: d'où vient donc le mal? Serait-ce de
 » cette matière de laquelle Dieu a tiré la création? Serait-il
 » donc vrai qu'il existoit dans le principe une matière dont
 » la nature étoit mauvaise, et que Dieu, l'ayant formée et
 » ordonnée, il a laissé en elle quelque chose qu'il n'a pas
 » voulu changer en bien? Mais quel a pu être son dessein?
 » Tout-puissant comme il est, ne pouvoit-il donc pas la
 » changer tout entière et la convertir, de manière qu'il n'y
 » restât rien absolument de mauvais? Enfin, pourquoi,
 » puisqu'elle étoit mauvaise, a-t-il eu la volonté d'en faire
 » quelque chose? et pourquoi ne l'a-t-il pas plutôt anéantie
 » par un effet de sa toute-puissance? Pouvoit-elle donc exis-
 » ter par elle-même et contre sa volonté? Ou bien, si elle
 » étoit éternelle, pourquoi, pendant des espaces de temps
 » infinis, a-t-il permis qu'elle demeurât de la sorte? et com-
 » ment s'est-il si tard avisé d'en faire quelque chose? Que,
 » si en effet il lui a plu tout-à coup d'exercer sa puissance,
 » ne valoit-il pas mieux qu'il l'employât à détruire cette ma-
 » tière, afin de demeurer SEUL, lui le bien suprême, infini
 » et véritable? Ou s'il ne convenoit pas que celui qui est in-
 » finiment bon ne communiquât pas sa bonté et ne la fit pas
 » éclater dans la création de quelque ouvrage digne de lui,
 » ne pouvoit-il pas écarter, détruire entièrement cette ma-
 » tière mauvaise, et en former une bonne dont il eût créé
 » toutes choses? Car il ne seroit pas tout-puissant, s'il ne
 » pouvoit rien créer de bon, sans l'aide d'une matière mau-
 » vaise que lui-même n'auroit pas créée. »

Telles étoient les pensées que je roulois misérablement
 dans mon esprit, dévoré de mille soins, et tourmenté de
 toutes les terreurs de la mort. Cependant; quoique la vérité
 ne me fût point encore connue, mon cœur n'en demeurait
 pas moins ferme dans la foi de JÉSUS-CHRIST notre Sauveur,
 telle que nous l'enseigne l'Église catholique; foi encore in-
 forme sans doute, flottante encore sur plusieurs points de
 votre sainte doctrine, mais enfin enracinée dans mon ame;
 et qui de jour en jour s'y fortifioit davantage.

CHAPITRE VI.

Vanité de la science des astrologues. Aventure remarquable à ce sujet.

Déjà même j'avois rejeté loin de moi les prédictions mensongères et les extravagances impies des astrologues. Que sur ce point encore, ô mon Dieu, je confesse hautement et du plus profond de mon cœur vos miséricordes infinies sur moi. C'est vous, Seigneur, c'est vous seul (car quel autre peut nous délivrer de l'erreur, véritable mort de nos âmes, si ce n'est celui qui par lui-même est la Vie qui ne sauroit mourir, la Sagesse qui éclaire nos ténèbres, sans emprunter d'ailleurs sa lumière, la Providence qui gouverne tout dans le monde et jusqu'à une feuille d'arbre qui est le jouet des vents?) c'est donc vous seul qui sûtes, par une rencontre merveilleuse, vainere en moi cette opiniâtreté avec laquelle j'avois combattu et les sages raisonnements du vieillard Vindicien et ceux de Nébride, qui, bien que jeune encore, avoit une vivacité d'esprit incomparable, le premier affirmant avec la plus grande force, le second établissant avec une sorte de doute qu'il n'existoit point un art de prédire les choses futures, mais que par hasard on rencontroit quelquefois la vérité en multipliant les conjectures; et que dans ce grand nombre de choses que disent ces prétendus devins, parcourant comme ils font, et à l'aventure, tous les événements possibles de la vie, il en est quelques-uns qui doivent nécessairement arriver. Vous vous servites donc pour me ramener à la vérité d'un de mes amis, très-grand partisan de l'astrologie, et quoiqu'il n'y fût pas fort habile, très-ardent à consulter les astrologues, lequel racontoit naïvement une chose qu'il avoit apprise de son père, sans se douter qu'elle suffisoit pour détruire de fond en comble cette vaine science dont il faisoit tant d'estime.

Cet homme, nommé Firmin, qui avoit reçu une éducation honnête, et cultivé jusqu'à un certain point l'art de bien parler, me consultant un jour, comme son ami le plus cher, sur quelques affaires qui lui donnoient, selon le monde, de grandes espérances pour son avenir, me demanda ce que j'en

augurois, d'après ce qu'il appelloit son *horoscope*. Je ne refusai point de lui donner à ce sujet mes conjectures et de lui dire ce qui me vint à la pensée; mais comme je commençois déjà sur ce point à incliner vers l'opinion de Nébride, je ne pus m'empêcher d'ajouter que j'étois à peu près persuadé que toutes recherches de cette espèce étoient vaines et ridicules. Alors il me dit que son père avoit eu pour les livres qui traitent de cette science un goût extraordinaire, et qu'il avoit un ami, lequel n'en étoit pas moins entêté que lui; que tous les deux étoient livrés ensemble à cette étude puérile à laquelle ils donnoient tout leur temps, et avec une ardeur si grande qu'ils alloient jusqu'à observer dans les animaux qui naissoient chez eux le moment de leur naissance, et la position des astres à ce moment, afin d'acquérir par de telles expériences une connoissance plus profonde de leur art.

Il me raconta ensuite (et c'étoit de son père qu'il l'avoit appris) que, lorsque sa mère étoit grosse de lui, une esclave qui appartenoit à cet ami donna en même temps des signes de grossesse, ce qui ne pouvoit échapper à un homme tel que son maître, lui qui observoit avec un soin si curieux même quand ses chiennes faisoient leurs petits. Il arriva donc que tous les deux, s'appliquant à remarquer avec un soin inexprimable le jour, l'heure, et jusqu'au moment le plus fugitif de l'accouchement, l'un de sa femme, l'autre de son esclave, elles accouchèrent toutes les deux ensemble, au même instant, et tellement au même instant, que ce fut une nécessité que la figure que chacun d'eux fit de son côté pour l'une et l'autre naissance, se trouvât être précisément la même. Car lorsque ces deux femmes avoient commencé à entrer dans le travail de l'enfantement, ils s'étoient donné aussitôt mutuellement avis de ce qui se passoit dans leurs maisons, et en même temps ils avoient eu soin de tenir des esclaves tout prêts pour se les envoyer l'un à l'autre, au moment même où elles seroient accouchées, ce qui leur étoit très-facile, parce que tous les deux étoient chez eux très-punctuellement obéis. Enfin, il se trouva que ces esclaves qu'ils s'étoient envoyés se rencontrèrent si juste à moitié chemin, qu'il fut impossible à l'un et l'autre des deux amis de marquer un moment différent et de concevoir même la moindre différence dans la position des astres, lors de la

naissance des deux enfants. Et cependant Firmin, né d'une famille considérable dans son pays, s'avançoit rapidement dans le monde par des voies faciles et agréables; chaque jour augmentoit ses richesses et lui apportoit de nouveaux honneurs: le fils de l'esclave, au contraire, demuroit attaché au joug pénible de sa condition servile, sans aucun espoir qu'elle pût jamais s'adoucir; ce que me dit encore ce même Firmin, qui le connoissoit parfaitement.

Ayant entendu cette histoire, et n'ayant pu m'empêcher de la croire, parce que celui qui la racontoit étoit très-digne de foi, tout ce qui me restoit encore de doutes acheva de s'évanouir; et la première chose que je fis fut de travailler à retirer Firmin lui-même de ces vaines curiosités, lui représentant à cet effet que, pour lui pouvoir prédire au juste ce qui lui devoit arriver, il auroit fallu que, sur l'inspection de son horoscope, j'eusse d'abord reconnu qu'il étoit né de parents très-considérables par leur rang et d'une des premières familles de leur ville, et qu'à ces avantages il joignoit encore celui d'avoir été élevé avec le plus grand soin et instruit dans les arts libéraux. Que si cependant cet esclave, né sous le même aspect que lui, m'eût aussi consulté, me montrant un horoscope qui ne pouvoit en la moindre chose différer du sien, il m'auroit fallu, pour lui dire aussi la vérité, voir dans cet horoscope *commun à tous les deux*, qu'il étoit né d'une famille abjecte, dans une condition servile; et enfin y découvrir toutes les circonstances de sa fortune, si éloignées et si contraires de celles que j'aurois dû remarquer auparavant dans les mêmes signes et dans les mêmes figures. Or, comment auroit-il pu se faire que, d'après des signes si parfaitement semblables, il m'eût fallu dire des choses entièrement opposées, afin de rencontrer la vérité; tandis que je me serois réellement trompé en disant à tous les deux les mêmes choses? D'où je conclusois, avec la plus grande certitude, que tout ce qui se dit de vrai d'après l'inspection des astres, c'est le hasard et non la science qui le fait dire; que de même, dans ce que les astrologues débitent de faux, ce n'est pas la science qui a failli, mais le hasard qui a trompé.

Tout cet entretien avoit commencé à me mettre sur la voie; et possédé, comme je l'étois, d'un très-vif désir de

convaincre d'erreur et de livrer au ridicule ceux qui font métier de cette science mensongère ; réfléchissant en même temps que , sur cette histoire , ils pourroient se tirer d'embarras en me disant ou que Firmin m'avoit trompé , ou qu'il l'avoit été par son père , je portai principalement mon attention sur l'exemple que l'on peut tirer de deux jumeaux , qui pour la plupart se suivent de si près en venant au monde , que ce petit intervalle de temps qui les sépare l'un de l'autre , quelle que soit l'importance que l'on prétende lui donner dans l'ordre de la nature , est néanmoins si insensible , qu'il échappe aux moyens qu'a l'homme d'observer , et ne peut être évalué dans ces figures que l'astrologue doit considérer pour établir ses prédictions. Et néanmoins ses prédictions , dans un tel cas , ne se trouveroient pas véritables : car en observant des figures tout-à-fait semblables , il auroit dû prédire les mêmes choses d'Ésaü et de Jacob ; et cependant les mêmes choses ne leur sont point arrivées. Il se seroit donc trompé : tandis que , pour rencontrer juste , il auroit dû dire à chacun d'eux , sur ces figures si entièrement semblables , des choses entièrement différentes. Ainsi donc le hasard seul , et non la science , lui auroit fait trouver la vérité.

Cependant , Seigneur , vous qui êtes la source de toute justice et le modérateur suprême de toutes choses , vous permettrez que , par de secrets mouvements également insensibles et à ces fourbes qui prédisent et à ceux qui les consultent , les uns donnent des réponses , et les autres les reçoivent telles qu'ils les méritent , à cause de cette corruption qui est cachée dans le fond de leurs ames , et selon la profondeur impénétrable de vos jugements. Que l'homme ne s'élève donc point jusqu'à vous demander : Qu'est-ce que cela ? ou pourquoi cela ? Qu'il ne le demande point , qu'il se garde de le demander : car il n'est qu'un homme.

CHAPITRE VII.

Il ne peut sortir de ses incertitudes sur l'origine du mal, ni concevoir les choses spirituelles. Agitations et tourments de son esprit à ce sujet.

Seigneur, qui êtes mon unique appui, vous m'aviez alors affranchi de ces liens; mais je cherchois encore d'où vient le mal, et c'étoit pour moi un labyrinthe où je ne trouvois point d'issue. Toutefois, au milieu des vagues pensées qui m'agitoient sur ce sujet, vous ne permettiez pas que je fusse ébranlé dans cette foi qui me faisoit croire que vous ÊTES, que votre essence est immuable, que vous prenez soin des hommes, que vous les jugez suivant leurs œuvres; que JÉSUS-CHRIST est votre Fils unique; que les saintes Écritures, que nous rend si vénérables l'autorité de votre Église catholique, sont la seule voie de salut par laquelle vous avez voulu conduire les hommes à la vie bienheureuse qui doit commencer pour eux après la mort.

Ces vérités étant donc si profondément affermies dans mon esprit, que rien n'étoit capable de les ébranler, je n'en cherchois pas moins, avec les plus pénibles efforts, quelle pouvoit être l'origine du mal. Quels tourments, mon Dieu, que ceux de mon cœur dans l'enfantement de ces pensées! quels furent ses gémissements! Ils arrivoient jusqu'à votre oreille, et je ne le savois pas; et lorsque, dans un silence profond, je poursuivois si ardemment cette recherche, les angoisses secrètes de mon esprit étoient comme autant de voix éclatantes qui s'élevoient jusqu'au trône de votre miséricorde.

Vous saviez, mon Dieu, ce que je souffrois, et nul homme ne le pouvoit savoir: car qu'étoit-ce que ce peu que j'en laissois entrevoir dans mes entretiens avec mes plus intimes amis? Comment auroient-ils pu voir dans le fond de mon ame ces tempêtes dont elle étoit agitée, puisque ni la longueur des jours, ni toute l'abondance de mes paroles, n'auroient pu suffire à les leur exprimer? Cependant tous ces soupirs de mon cœur montoient jusqu'à vous; vous entendiez ses rugissements (1). Mes désirs étoient en la présence

(1) PS. XXXVII, 9.

de mon Dieu ; « mais la lumière de mes yeux n'étoit plus » avec moi (1) ; » car elle étoit au dedans de moi , et je me jetois tout entier hors de moi-même : cette lumière n'est point contenue dans quelque espace , et mes pensées ne se portoient que vers les choses que contient l'espace ; et là il n'étoit aucun lieu où je pusse trouver quelque repos , ni aucune de ces choses qui m'offrit ce que je cherchois , et de manière que je pusse dire : « Me voici bien , j'ai ce qu'il me » faut ; » et cependant elles ne me permettoient point de retourner où j'aurois été bien en effet. C'est que j'étois au-dessus de toutes ces choses ! ô mon Dieu ! de même que je suis au-dessous de vous ; et que mon bonheur est de vous être soumis , comme il vous a plu de me soumettre tout ce que vous avez créé au-dessous de moi.

C'étoit là le juste tempérament qu'il me falloit garder : c'étoit dans cette région moyenne que j'aurois trouvé mon salut ; ainsi je serois demeuré la créature que vous aviez faite à votre image , je serois devenu le maître souverain de mon corps , en me faisant votre serviteur. Mais m'étant révolté dans mon orgueil contre mon Seigneur , et m'étant armé de la dureté de mon cœur , comme d'un bouclier pour le combattre , ces créatures , qui devoient être au-dessous de moi , s'élevèrent au-dessus de ma tête , ne me donnant point de relâche , ne me laissant pas le temps de respirer. Elles se présentoient en foule devant mes yeux ; si je rentrois en moi-même , j'y retrouvois encore leurs images qui sembloient m'environner de toutes parts , comme pour m'empêcher de retourner en arrière , et comme si elles m'eussent dit : Esprit vil et grossier , où prétends-tu aller ?

Ainsi s'étoit envenimée la plaie de mon cœur , « parce » que vous abattez l'orgueilleux comme un homme blessé à » mort (2). » C'étoit donc mon orgueil qui me séparoit de vous ; et comme si l'enflure de mon visage eût empêché mes yeux de s'ouvrir , les ténèbres m'environnoient de toutes parts.

(1) Ps. XXXVII, 11.

(2) Ps. LXXXVIII, 11.

CHAPITRE VIII.

La main de Dieu toujours sur lui, jusqu'à ce qu'il eût enfin trouvé
la vérité.

Vous vivez éternellement, Seigneur; mais votre colère contre nous n'est pas éternelle, puisque vous avez pris en pitié votre créature qui n'est que cendre et poussière, et qu'il vous a plu de purifier en elle ce qui la rendoit désagréable à vos yeux. Vous ne donniez point de relâche à mon cœur, le pressant sans cesse d'un aiguillon secret, et jusqu'à ce que, par une vue intérieure et purement spirituelle, il fut enfin parvenu à connoître ce qu'est véritablement son Dieu. Ainsi touchée par votre main invisible et miséricordieuse, se guérissoit peu à peu l'enslure de mon orgueil; et la vue de mon ame, obscurcie et troublée, se ranimoit par le remède brûlant mais salutaire des peines dont j'étois accablé, et de jour en jour elle prenoit des forces nouvelles.

CHAPITRE IX.

Il trouve dans les livres des Platoniciens la divinité du Verbe, mais non
son humilité et son incarnation.

Et d'abord, voulant me faire connoître combien vous résistez aux superbes, quelles graces vous répandez sur les humbles, et combien grande est la miséricorde avec laquelle vous avez montré aux hommes ces voies si sûres de l'humilité, en permettant que « votre Verbe se fit chair et qu'il » habitât au milieu d'eux (1); » vous permites que, par le moyen d'un homme, le plus enflé d'orgueil qui se puisse imaginer, il me tombât entre les mains quelques livres des Platoniciens, traduits du grec en latin; et là je lus, non pas dans les mêmes termes, mais dans un sens absolument semblable, lequel étoit appuyé d'un grand nombre de raisons et très-diverses: « Que dès le commencement étoit le VERBE, » que le Verbe étoit en Dieu, et que le Verbe étoit Dieu;

(1) Joan., 1, 14.

» qu'ainsi dès le commencement le Verbe étoit en Dieu; que
 » toutes choses ont été faites par lui, et que rien n'a été fait
 » sans lui; que ce qui a été fait a la vie en lui; que la vie
 » étoit la lumière des hommes; que la lumière luit dans les
 » ténèbres, et que les ténèbres ne l'ont point comprise; que
 » l'ame de l'homme, bien qu'elle rende témoignage de la lu-
 » mière, n'est cependant pas la lumière elle-même; mais que
 » le Verbe de Dieu qui est en Dieu, est la lumière véritable
 » qui éclaire tout homme venant au monde; qu'il étoit dans
 » le monde; que le monde a été fait par lui, et que le monde
 » ne l'a point connu (1). »

Mais les paroles suivantes: « Que le VERBE étant venu
 » parmi les siens, les siens ne l'ont point reçu, et qu'à tous
 » ceux qui l'ont reçu et qui ont cru en son nom, il a donné
 » le pouvoir d'être faits enfants de Dieu (2), » je ne les trou-
 vois point dans ces livres. J'y lisois encore que ce VERBE,
 qui est Dieu, n'est pas né « de la chair, ni du sang, ni
 » des désirs sensuels de la volonté de l'homme, mais de
 » Dieu (3); » mais je n'y voyois point, « que le VERBE a été
 » fait chair, et qu'il a habité parmi nous (4). »

J'observai en outre qu'il étoit marqué en plusieurs endroits
 de ces livres, et exprimé en diverses manières, « que le Fils
 » ayant la même essence que le Père, n'a pas cru rien usur-
 » per en se faisant égal à Dieu, puisqu'il est, par sa nature,
 » une même chose avec lui (5); » mais j'y cherchai vaine-
 ment « qu'il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un
 » esclave, se faisant semblable à l'homme, et paroissant à
 » l'extérieur comme un homme; qu'il s'est humilié et s'est
 » fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix;
 » qu'en récompense Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et
 » lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin
 » qu'au nom de Jésus tout genou fléchit dans le ciel, sur la
 » terre et dans les enfers, et que toute langue publiât hau-
 » tement que le Seigneur Jésus est dans la gloire de son

(1) Joan., 1, 1 à 10.

(2) Joan., 1, 11 et 12.

(3) Joan., 1, 13.

(4) Joan., 1, 14.

(5) Philipp., 11, 6.

» Père (1). » Ces livres, dis-je, ne contenoient point ces choses.

Je trouvai encore dans ces mêmes livres, « que votre
 » Fi's unique, coéternel avec vous, subsiste avant tous les
 » temps et par delà tous les temps, immuable comme vous;
 » que nos ames ne sont heureuses que parce qu'elles reçoivent
 » de sa plénitude, et qu'elles n'ont la sagesse qu'autant
 » qu'elles sont renouvelées par la participation de la sagesse
 » éternelle qui habite en lui (2); mais que ce Fils
 » unique soit mort dans le temps pour des impies; que
 » vous ne l'ayez point épargné, et que vous l'ayez livré à la
 » mort pour nous tous (3), » ces livres n'en disent rien.

« C'est là ce que vous avez caché aux sages et que vous
 » avez révélé aux petits, afin que ceux qui sont accablés
 » sous le poids du travail et surchargés viennent à lui, et
 » qu'il les soulage, parce qu'il est doux et humble de
 » cœur (4); car il conduit les humbles dans la justice, et il
 » enseigne ses voies à ceux qui sont doux (5); » nous remettant
 » tous nos péchés, alors qu'il nous voit vraiment humbles
 » et affligés.

Mais ceux qu'enfle l'orgueil d'une science vaine et dédaigneuse ne l'écoutent point quand il leur dit : « Apprenez
 » de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez
 » le repos de vos ames (6). Et lors même qu'ils connoissent
 » Dieu, ils ne le glorifient point comme Dieu, et ne lui rendent
 » point les actions de grâces qui lui sont dues; mais ils se perdent
 » dans la vanité de leurs pensées; la folie de leurs cœurs les
 » remplit de ténèbres, et par cela même qu'ils se disent sages,
 » ils n'en sont que plus insensés (7). » Aussi ces livres me montrèrent-ils
 » la majesté du Dieu vivant et votre gloire incorruptible, transportées
 » par les faux sages qui les ont écrits à des idoles, à des simulacres
 » taillés à la ressemblance de l'homme, et à celle

(1) Philipp., II, 7, 11.

(2) Joan., I, 6.

(3) Rom., III, 8, 1, 21.

(4) Matt., XI, 21.

(5) Ps. XXIV, 9.

(6) Matt., XI, 29.

(7) Rom., I, 21.

des oi-eaux, des quadrupèdes, des serpents; j'y trouvai les *viandes de l'Égypte* qui firent perdre son droit d'ainesse à Esaü, c'est-à-dire au peuple juif dont il étoit la figure, à ce peuple le premier né entre tous les peuples, lorsque tournant son cœur vers l'Égypte qu'il venoit de quitter, il adora un vil animal, et abaissa son âme formée à votre image; devant l'image d'un veau qui mange l'herbe des champs (1):

Je vis toutes ces choses dans ces livres, et je ne touchai point à ces *viandes empoisonnées*; car il vous a plu, Seigneur, d'effacer l'opprobre de Jacob (2), de manière que l'aîné a été asservi au puîné, et que les nations ont été appelées à partager votre héritage. C'est du milieu de ces nations que je suis venu vers vous, tournant en même temps ma pensée vers *cet or des Égyptiens* que vous commandâtes à votre peuple de leur dérober (3); parce que, en quelque lieu qu'il pût être, cet or, vive image de l'éternelle Sagesse (4), étoit à vous. Et, en effet, n'avez-vous pas dit aux Athéniens par la bouche de votre apôtre: « Que c'est en » vous que nous avons l'être, le mouvement et la vie? » et l'apôtre ajoute: « Comme quelques-uns qui sont d'entre » vous l'ont déjà dit (3). » Ce qu'il y avoit de bon dans ces livres n'étoit donc autre chose que cet or qui est à vous; mais, en le recueillant, je ne m'arrêtai point à ces idoles des Égyptiens auxquelles ces insensés ne cessent point d'en faire un hommage sacrilège, changeant en mensonge votre vérité, et rendant à la créature le culte qui n'est dû qu'au seul Créateur.

CHAPITRE X.

Il avance vers la connoissance de Dieu, reconnoissant que la vérité, qui est Dieu même, ne peut être conçue sous une forme corporelle.

Ayant tiré de ces lectures un avertissement salutaire de faire un retour sur moi-même, je rentrai donc dans les

(1) Exod., xxxii, 5.

(2) Is., xxv, 8.

(3) Exod., iii, 22.

(4) Il a fallu ajouter ici et encore à la fin de ce chapitre quelques mots pour éclaircir le texte, dont la traduction littérale eût présenté un peu d'obscurité.

(5) Act., xvii, 29.

profondeurs les plus intimes de mon ame, et je pus y pénétrer, parce que vous me donâtes votre secours ; j'y rentrai, et mon œil intérieur, tout foible qu'il étoit encore, découvrit au-dessus de lui, au-dessus des clartés de mon esprit, votre lumière immuable, Seigneur ; et ce n'étoit pas cette lumière corporelle que voient les yeux de la chair, ni aucune autre lumière d'une semblable nature, que l'on pourroit se figurer plus étendue, plus pure, plus éclatante mille fois, et remplissant tout l'espace de son immensité ; c'étoit une lumière bien différente, et à laquelle rien de ce qui frappe notre vue ne peut se comparer. Elle n'étoit point au-dessus de mon ame comme l'huile est au-dessus de l'eau et le ciel au-dessus de la terre, mais elle étoit au-dessus de moi, parce qu'elle m'avoit donné l'être, et j'étois au-dessous d'elle, parce que c'étoit par elle que j'avois été créé. Celui qui connoit la vérité connoit aussi cette lumière ; celui qui connoit cette lumière connoit l'éternité ; et c'est par la charité seule que l'on peut la connoître.

O Vérité éternelle ! ô véritable Charité ! ô chère Éternité ! c'est vous qui êtes mon Dieu, c'est pour vous que je soupire le jour et la nuit. Aussitôt que je commençai à vous connoître, il vous plut de m'élever au-dessus de moi-même, afin de me faire voir que ce que je cherchois existoit en effet, mais que je n'étois pas encore ce qu'il falloit être pour en supporter la vue ; et la lumière que vous lançâtes sur moi fut si pénétrante, que mes foibles yeux en furent éblouis. Une sainte horreur mêlée d'amour fit frémir mon ame, et je trouvai que j'étois loin de vous, dans une région qui vous est étrangère, et que je n'entendois plus votre voix que comme d'un lieu fort élevé d'où elle me crioit : « Je suis » l'aliment des forts. Croissez et vous vous nourrirez de » moi ; vous ne me changerez point néanmoins en votre » propre substance, comme ces viandes dont votre chair se » nourrit ; mais ce sera vous qui serez changé en moi. »

Et je connus alors que « vous instruisez l'homme par le » châtement, à cause de son iniquité ; que vous avez rendu » son ame aride comme une toile d'araignée (1). » Et je me dis à moi-même : N'est-ce donc rien que la Vérité, parce

(1) Ps. XXXVIII, 12.

que je ne la vois pas répandue dans des espaces finis ou infinis? Et j'entendis votre voix qui de loin me cria : « Tant » s'en faut qu'elle ne soit rien, que c'est moi qui suis celui » qui EST (1). » Cette voix je l'entendis comme on entend ce qui parle au fond du cœur, et à l'instant même je sentis tous mes doutes s'évanouir, et tellement que j'aurois plutôt douté de ma propre vie que de l'existence de cette VÉRITÉ que voit l'œil de l'intelligence, et qui reluit dans les ouvrages qu'elle a faits.

CHAPITRE XI.

Qu'on peut dire à la fois que les créatures sont et ne sont pas.

Je considérai ensuite les choses qui sont au-dessous de vous, et je reconnus qu'on ne sauroit dire ni qu'elles sont absolument, ni qu'absolument elles ne sont pas : elles sont à la vérité, parce que vous leur avez donné l'être, et elles ne sont pas, parce qu'elles ne sont pas ce que vous êtes, et que le seul ÊTRE véritable est celui qui subsiste à jamais IMMuable. Mon unique bien est donc de m'attacher à Dieu, puisque, si je ne subsiste en lui, je ne puis subsister en moi. Pour lui, il demeure toujours le même, renouvelant sans cesse toutes choses; « et il est mon Seigneur, parce qu'il n'a » pas besoin des biens qui sont en moi (2). »

CHAPITRE XII.

Que toute nature est bonne, et même les natures corruptibles.

Et vous me fîtes connoître aussi que les choses sujettes à la corruption sont bonnes; et que, comme il est vrai qu'elles ne pourroient se corrompre, si elles étoient souverainement bonnes, de même, si elles n'étoient pas bonnes, elles ne sauroient être corrompues : car si elles étoient souverainement bonnes, elles seroient incorruptibles; et si rien

(1) Exod., 1, 34.

(2) Ps. xv, 1.

de bon ne se trouvoit en elles, il n'y auroit en elles rien qui se pût corrompre, puisque la corruption nuit à ce qu'elle touche, et qu'elle ne peut nuire qu'en altérant ce qui est bien. Ainsi donc ou la corruption n'apporte aucun dommage, ce qui ne peut se soutenir, ou toute chose qui se corrompt est, par sa corruption même, privée de quelque bien; ce qui est indubitable. Que si elles perdoient tout ce qu'elles ont de bon, elles cesseroient d'être et absolument: car autrement si elles subsistoient encore dans cet état, ou n'ayant plus rien de bon, il ne leur seroit plus possible d'être corrompues; un tel état seroit donc plus parfait que celui qui l'avoit précédé, puisque ces choses seroient en effet devenues incorruptibles. Or, qu'y auroit-il de plus monstrueux que de soutenir que les choses deviennent meilleures par la perte de ce qu'elles ont de bon? Il est donc évident que, dans cette hypothèse, elles seroient tout-à-fait anéanties; qu'il y a donc en elles quelque chose de bon tant qu'elles subsistent, et par conséquent que toutes les choses qui subsistent sont bonnes: d'où il s'ensuit encore que ce mal dont je cherchois si curieusement l'origine n'est point une substance, puisque, s'il étoit *substance*, il seroit bon, ne pouvant être en effet ou qu'une substance incorruptible, ce qui seroit le bien par excellence, ou qu'une substance corruptible, et bonne par cela même qu'elle seroit sujette à la corruption.

Ainsi je vis et je reconnus manifestement que vous n'avez rien fait que de bon; qu'il n'y a point d'autres substances que celles que vous avez créées, et qu'encore que vous ne leur ayez pas donné à toutes le même degré de bonté, toutes existent néanmoins, parce que chacune est bonne en elle-même; et toutes ensemble sont très-bonnes, parce que tous vos ouvrages, ô mon Dieu! « vous les avez faits très-bons (1). »

CHAPITRE XIII.

Que, dans les ouvrages de Dieu, il n'y a rien qui ne soit bon.

Ainsi donc, ni à votre égard, ni par rapport à l'univers, il n'y a rien que l'on doive appeler *mal* absolument; parce

(1) Gen., 1, 31.

que, hors de cet univers, il n'est rien qui s'y puisse introduire avec violence et troubler l'ordre que vous y avez établi. Il est vrai que, dans quelques-unes de ses parties, il est certaines choses que leur dis-convenance avec d'autres fait considérer comme mauvaises, mais elles sont bonnes néanmoins, car elles ont ailleurs ces rapports de convenance qu'on ne leur trouve point ici, et de plus on doit dire qu'elles sont bonnes en elles-mêmes, et sans tenir compte de tels rapports; enfin celles mêmes entre lesquelles il y a discordance absolue sont du moins convenables à cette partie inférieure de la création que nous appelons la terre; et, par exemple, ce ciel agité par les vents et couvert de nuages, qui est au-dessus d'elle, lui convient en effet (1).

Et bien qu'à considérer ces choses chacune en particulier, il me fût possible de désirer qu'elles fussent meilleures qu'elles ne le sont, je me garderois bien toutefois de désirer qu'elles ne fussent point du tout : car je devrois vous en louer, ô mon Dieu ! quand bien même il n'en existeroit point d'autres, parce que toutes vos créatures d'ici-bas, et les dragons et les abîmes ; le feu, la grêle, la neige, la glace, les vents qui soufflent les tempêtes et qui obéissent à votre parole ; les montagnes, les collines, les arbres qui portent des fruits et tous les autres ; les bêtes sauvages et domestiques, les reptiles, les oiseaux ; et les rois du monde, et toutes les nations ; les princes et tous les grands de la terre, et les jeunes gens, les vierges, les vieillards, les enfants ; tout enfin ici-bas élève un cantique de louange à votre nom.

Mais quand je considérois que ce cantique de louange retentissoit aussi dans le ciel, que tous vos anges et toutes vos puissances, que le soleil, la lune, les étoiles et la lumière, et les cieux des cieux, et les eaux qui sont au-dessus des cieux, louent votre nom, ô mon Dieu ! je ne desirois rien de meilleur que ce qu'embrassoit ma pensée : car c'étoit alors la création entière qu'elle embrassoit ; et quoique dans les choses créées, celles qui sont dans ces hauteurs me semblasent meilleures que les choses qui sont au-dessous, je com-

(1) Car les vents, les pluies, la neige, etc., sont utiles à la terre dont ils aident la fertilité ; et par conséquent il n'y a rien dans de telles choses qui soit mauvais de sa nature, ainsi que le prétendoient les Manichéens, sous prétexte que les hommes en étoient quelquefois incommodés.

prenois cependant, et par un juste usage de ma raison, que toutes ensemble valoient mieux que les plus excellentes, considérées en elles-mêmes et séparément du tout.

CHAPITRE XIV.

Comment, s'éloignant peu à peu de l'erreur, il étoit enfin entré dans la voie qui devoit le conduire à la vraie connoissance de Dieu.

Ils font preuve de peu de sens, ceux qui trouvent à redire, ô mon Dieu ! à quoi que ce puisse être de ce que vous avez créé ; et c'est ainsi que je me montrerois dépourvu de jugement, lorsque j'osois blâmer plusieurs parties de cet univers qui est l'ouvrage de vos mains ; et parce que mon ame ne pouvoit s'emporter à cet excès d'audace, d'accuser son Dieu de quelque imperfection, ce que je condamnois dans le monde, je ne voulois pas que mon Dieu en fût l'auteur. Ainsi s'étoit emparée de mon esprit cette folle opinion de deux principes contraires, l'un bon, l'autre mauvais ; ainsi je répétois, mais sans pouvoir m'en satisfaire, ce que d'autres m'avoient appris.

C'est de là que j'étois tombé dans cette erreur, de me faire un Dieu qui remplissoit tous les lieux et l'espace dans toute l'infinité que l'imagination peut lui donner ; j'avois cru que vous étiez ce Dieu, et je l'avois placé dans mon cœur qui étoit devenu ainsi le temple d'une nouvelle idole, et de nouveau abominable devant vous. Mais lorsqu'il vous eut plu de guérir mon entendement malade, alors que j'y pensois le moins, et de fermer mes yeux, afin qu'ils ne vissent plus tous ces vains fantômes dont ils étoient obsédés, la paix rentra peu à peu dans mon ame ; ma folie tomba comme dans une sorte d'assoupissement. Alors je m'éveillai en vous, ô mon Dieu ! et je vis que vous étiez infini, mais d'une tout autre manière que je n'avois pensé ; et cette vue nouvelle n'étoit point de celles qui viennent de la chair et du sang.

CHAPITRE XV.

Que toutes choses participent de la vérité et de la bonté de Dieu.

Et mes yeux se portèrent alors sur les autres choses, et je vis que si elles sont, c'est à vous qu'elles en sont redevables ;

et qu'elles viennent toutes finir en vous, non à la manière dont un corps est renfermé dans un certain lieu, mais parce qu'elles subsistent en vous par votre VÉRITÉ, qui est comme la main puissante dont vous soutenez tout ce que vous avez créé. Je reconnus que, considérées sous le rapport de leur être, toutes choses sont *vraies*, et que ce qui est *faux* n'est autre chose que cette croyance où nous sommes qu'une chose *est*, lorsqu'elle n'est pas. Je reconnus encore que chacune de vos créatures a de justes rapports, non-seulement avec la place qu'elle occupe, mais encore avec le temps marqué pour sa durée; enfin que seul vous êtes éternel; et que ce n'est donc point après des temps et des siècles infinis que vous avez commencé d'agir, puisque tous ces siècles infinis, et ceux qui sont déjà écoulés et ceux qui s'écouleront encore, n'auroient pu commencer et ne pourroient finir, si vous n'étiez et le principe et l'immuable moteur de leurs révolutions.

CHAPITRE XVI.

Que toutes choses créées sont bonnes. Ce qu'est le péché.

Je remarquai aussi, et l'expérience me fit reconnoître, qu'il ne faut point s'étonner si, par exemple, le pain, si agréable à ceux dont le goût n'est point altéré, semble amer à ceux qui ont le goût dépravé; et si la même lumière dont des yeux sains font leurs délices, est douloureuse et insupportable à des yeux malades. Votre justice même, mon Dieu, déplait aux méchants. Comment donc ne leur déplairoient pas, par exemple, les vipères et les vermisseaux? Et cependant ces animaux, qui sont aussi votre ouvrage, vous les avez créés bons, selon leurs justes rapports et dans le rang où vous avez voulu les placer parmi les dernières de vos créatures. Et n'est-ce pas aussi la place qu'y tiennent les méchants, d'autant plus éloignés de vous, qu'ils sont moins semblables à vous; tandis que les bons s'élèvent d'autant plus vers les choses supérieures, qu'ils se rapprochent davantage de votre ressemblance?

Je recherchai ensuite ce qu'étoit le péché, et je trouvai que ce n'étoit point une substance, mais la volonté déréglée

d'une ame qui se détourne de vous, mon Dieu, vous, la substance qui s'élève au-dessus de tout, s'inclinant ainsi bassement vers les dernières de vos créatures, rejetant le bien caché qu'elle porte en elle-même, pour se répandre au dehors par les mouvements d'un orgueil que rien ne peut contenir.

CHAPITRE XVII.

Il s'élève enfin jusqu'à la connoissance de Dieu. Par quels degrés.

Et c'étoit pour moi un sujet d'admiration que déjà je commençasse à vous aimer et non plus un fantôme au lieu de vous; et cependant alors même que je m'élevois vers mon Dieu, entraîné par l'amour de ses beautés infinies, aussitôt le poids de mes misères m'entraînoit loin de lui; j'y retombois avec un profond gémissement, et ce poids n'étoit autre chose que les funestes habitudes de la chair et du sang.

Mais du moins vous étiez toujours présent à ma pensée; je croyois désormais, et sans le moindre doute, qu'il existoit un souverain bien auquel je devois m'attacher, reconnoissant toutefois que je n'étois point tel qu'il falloit être pour m'unir à lui, « parce que le corps qui se corrompt appesantit l'ame; » et cette demeure terrestre abat l'esprit et le trouble de « mille soins (1). »

Il étoit encore manifeste pour moi, « que, par les choses » que vous avez faites depuis la création du monde, vous avez » rendu visibles vos perfections invisibles, votre puissance » éternelle et votre divinité (2); » et recherchant d'où me » venoit la faculté que je sentois en moi, de juger de la beauté » des corps tant célestes que terrestres, et quelle étoit la lumière qui m'éclairoit dans de tels jugements, de manière » à pouvoir prononcer sûrement et selon la vérité sur ces » choses sujettes au changement: « Ceci doit être ainsi, » cela doit être autrement; » je trouvois qu'au-dessus de mon esprit, sujet lui-même au changement, il étoit une vérité immuable, et qui existoit de toute éternité.

M'avançant donc ainsi par degrés, j'étois passé de la con-

(1) Sap., ix, 15.

(2) Rom., i, 20.

naissance des corps à celle de l'ame *sensitive* qui reçoit ses impressions des organes corporels, et de là à cette puissance intérieure à laquelle ces mêmes organes rapportent l'impression des objets extérieurs; et c'est jusque-là que s'étendent les facultés des animaux : puis je m'étois élevé jusqu'à cette partie supérieure de l'ame qui raisonne, et à qui il appartient de former des jugemens sur ce que lui rapportent les sens.

Alors cette partie si excellente de mon ame ayant reconnu qu'elle-même étoit sujette au changement, fit un effort pour se placer à la plus grande hauteur de ses conceptions; et là, écartant d'elle ses pensées habituelles, fermant les yeux à tous ces fantômes de l'imagination dont elle étoit depuis si longtemps obsédée, elle s'occupa de chercher la lumière qui pouvoit l'éclairer dans la recherche du bien immuable, maintenant qu'elle avoit une certitude infailible, et qu'elle croioit en quelque sorte à haute voix : « Que ce qui est immuable doit être préféré à ce qui est sujet à changer. » Et sans doute si déjà elle n'eût eu quelque idée de l'être immuable, elle n'auroit pu établir une telle préférence; et il lui eût été impossible de parvenir jusqu'à entrevoir ce que l'œil de l'homme ne regarde qu'en tremblant, incapable qu'il est d'en supporter l'éclat.

Ce fut alors que dans la beauté des ouvrages de vos mains se manifestèrent aux yeux de mon intelligence vos invisibles beautés; mais éblouis de leurs splendeurs, ils n'eurent pas long-temps la force de les contempler, et retombé dans mes misères accoutumées, il ne me resta de ce que j'avois entrevu qu'un souvenir plein d'amour, et comme un désir affamé de cet aliment céleste dont j'avois savouré le parfum, mais dont je n'étois pas encore en état de me nourrir.

CHAPITRE XVIII.

Ignorance où il étoit encore de l'Incarnation de Jésus-Christ, unique voie de salut.

Je cherchois la voie par où il m'étoit possible d'arriver jusqu'à vous et de jouir de vous, et je ne la pouvois trouver que je ne me fusse uni « au MÉDIATEUR entre Dieu et les hom-

» mes, à JÉSUS-CHRIST, homme (1) et Dieu lui-même, lequel
 » est élevé au dessus de toutes choses, et dont le nom mé-
 » rite d'être béni dans les siècles des siècles (2); » à celui
 qui m'appelle et me dit : « Je suis la voie, la vérité et la
 » vie (3); » et qui s'est revêtu de la chair pour m'apporter
 une nourriture qu'autrement j'eusse été incapable de suppor-
 ter : car LE VERBE S'EST FAIT CHAIR (4), afin de nous nour-
 rir, petits enfants que nous sommes, du lait de votre sagesse
 éternelle, de cette sagesse par laquelle vous avez créé toutes
 choses.

Mais n'ayant pas l'humilité, je ne pouvois comprendre
 JÉSUS-CHRIST, mon humble maître; j'ignorois même ce que
 nous enseigne cette humilité à laquelle il a bien voulu des-
 cendre : car votre VERBE, qui est votre vérité éternelle, et
 qui est élevé au-dessus de ce qu'il y a de plus excellent
 parmi vos créatures, élève jusqu'à lui tous ceux qui se sou-
 mettent à lui; s'étant fait ici-bas une petite et vile demeure
 de ce même limon dont nous sommes formés, il ne s'y est
 établi que pour arracher à eux-mêmes ceux qu'il vouloit se
 soumettre, et, après avoir abattu leur orgueil, les attirer à
 lui par l'amour. Il a voulu qu'une confiance présomptueuse
 en leurs propres forces ne les emportât plus hors des voies
 du salut; mais que, voyant à leurs pieds un Dieu devenu foi-
 ble pour s'être revêtu de notre nature mortelle, ils recon-
 nussent leurs propres faiblesses; qu'épuisés et languissants,
 ils se jetassent aussitôt dans le sein de ce Dieu qui, se rele-
 vant alors, les relèveroit avec lui.

CHAPITRE XIX.

Qu'alors il ne considéroit Jésus-Christ que comme un homme plus
 parfait que les autres.

Mais j'étois bien éloigné de ces pensées : dans ce que je
 croyois de JÉSUS-CHRIST, mon Sauveur, je ne le concevois

(1) I. Tim., II, 5.

(2) Rom., IX, 5.

(3) Joan., XIV, 6.

(4) Joan., I, 14.

point encore autrement que comme un homme d'une sagesse admirable, auquel nul autre homme ne pouvoit être égalé, qu'un bienfait particulier de la providence avoit fait naître miraculeusement d'une Vierge, et à qui cette même providence avoit donné cette grande autorité dont il jouit dans le monde, pour nous conduire, par ses exemples, du mépris des choses temporelles à la possession de la bienheureuse immortalité.

Je n'avois pas même le moindre soupçon de ce que renfermoient de mystérieux ces paroles : « Le VERBE s'est fait chair (1) ; » et tout ce que je pouvois comprendre de ce qui est écrit de Jésus, qu'il a mangé, bu, dormi, marché, qu'il a ressenti de la joie et de la tristesse, qu'il a conversé avec les hommes, c'est qu'il avoit une ame humaine, et que le Verbe ne pouvoit être uni à la chair que par le moyen de cette ame; et en effet on ne sauroit hésiter sur un tel point, dès que l'on se fait une juste idée de la nature immuable de votre Verbe; et alors je connoissois cette nature autant qu'il m'étoit possible de la connoître, et avec une entière certitude. Car il est hors de doute que mouvoir les membres de son corps par un acte de sa volonté, puis les faire rentrer dans le repos, être touché de quelque affection pour passer ensuite à une autre; faire entendre par intervalles des paroles pleines de sagesse, et par intervalles garder le silence, sont des manières d'agir propres seulement à une intelligence qui, de sa nature, est sujette au changement; que si de telles actions sont faussement attribuées à JÉSUS-CHRIST, toutes les autres choses qui ont été écrites de lui sont également suspectes de mensonge : alors plus de certitude dans les Écritures; et la foi, qui doit conduire le genre humain au salut, n'a plus aucun solide fondement.

Mais parce que l'on ne sauroit douter de la vérité des Écritures, je reconnoissois dans JÉSUS-CHRIST tout ce qui appartient à la nature d'une créature humaine; non-seulement un corps et avec ce corps une ame purement sensitive, mais encore l'ame intelligente, et enfin l'homme tout entier. Cet homme n'étoit point à mes yeux la Vérité même en personne; mais je me le figurois plus excellent par sa nature, et au-dessus de tous les autres hommes par une communication

(1) Joan., 1, 14.

plus parfaite et plus abondante des dons de votre sagesse éternelle.

Alipe croyoit au contraire que, lorsque les catholiques disent que Dieu s'est revêtu de notre chair, leur pensée est qu'il n'y a rien autre chose en Jésus-Christ que la chair et la divinité, sans que l'ame d'un homme y soit unie; et comme il étoit en même temps persuadé que toutes ces actions que l'on rapporte de lui ne peuvent avoir été faites que par une ame raisonnable, mais créée, il ne se portoit pas avec beaucoup d'ardeur à embrasser la foi catholique. Mais depuis, ayant reconnu que cette erreur étoit celle des hérétiques que l'on nomme Apollinaristes, il embrassa avec joie cette foi de votre Eglise par laquelle une telle opinion est formellement condamnée.

Quant à moi, je confesse n'avoir appris que quelque temps après lui en quoi diffère la vérité catholique de l'erreur de Photin, sur l'intelligence de ces paroles : « LE VERBE S'EST FAIT CHAIR. » Et à ce sujet il faut reconnoître que les difficultés qu'élèvent les hérétiques rendent plus manifestes encore les vrais sentiments de votre Eglise, et répandent sur la saine doctrine un jour plus éclatant. « Il étoit donc nécessaire qu'il y eût des hérésies, afin que la foiblesse de ceux » qui se laissent séduire à l'erreur fit mieux connoître ceux » qui sont solidement établis dans la vérité (1).

CHAPITRE XX.

Que les livres des Platoniciens, en l'éclairant, avoient accru sa vanité. Il s'estimoit heureux de les avoir lus avant les Écritures. Pourquoi.

Mais alors averti seulement par la lecture de ces livres des Platoniciens de chercher la vérité hors des corps et de la matière, la lumière de mon intelligence m'avoit fait voir dans la beauté des choses visibles que vous avez créées, comme une ombre de vos invisibles beautés. Repoussé d'abord par leur éclat, j'avois reconnu que, s'il ne m'étoit pas permis de les contempler, c'étoit à cause des ténèbres dont mon ame étoit obscurcie; mais du moins j'étois assuré que vous êtes et

(1) I. Cor., II, 19.

que vous êtes infini , sans être corporellement répandu dans des espaces finis ou infinis ; qu'il n'appartient qu'à vous d'ÊTRE véritablement , parce que seul vous ÊTES TOUJOURS LE MÊME , sans changement ni altération ; enfin que de vous seul procèdent toutes choses , et qu'il est invinciblement prouvé qu'elles ne sont que par vous , par cela seul qu'elles sont.

J'étois donc assuré de toutes ces vérités ; mais trop foible encore , je ne pouvois jouir du Dieu que j'avois trouvé , et je me plaisois à discourir sur toutes ces choses , comme si déjà j'eusse possédé la science ; et cependant si je n'eusse cherché par notre sauveur JÉSUS-CHRIST la voie qui conduit à vous , c'est par cette science même que je me serois perdu ; puisque , sous ce poids de mes misères dont j'étois accablé , je voulois déjà passer pour sage , et que ma prétendue science m'enflait d'un fol orgueil , lorsqu'il m'auroit fallu verser des larmes amères sur mes péchés.

Et en effet où étoit cette CHARITÉ qui élève sur le fondement de l'humilité , c'est-à-dire sur JÉSUS-CHRIST lui-même , l'édifice de notre salut ? et comment ces livres auroient-ils pu me l'enseigner ? Mais vous permettes , Seigneur , qu'ils tombassent entre mes mains avant que je me fusse appliqué à la lecture de vos livres saints , afin que , toute ma vie , je conservasse le souvenir des sentiments qu'ils m'avoient inspirés ; et qu'ensuite devenu humble et doux par la connoissance de votre parole divine , touché par votre main secourable et guéri par elle des plaies de mon ame , je pusse voir quelle est la différence entre la confiance de celui qui présume de ses forces , et l'humble aveu de celui qui a reconnu sa foiblesse ; entre ceux qui , voyant où il faut aller , ne voient pas cependant par où il faut aller , et ceux qui marchent dans la voie par où l'on arrive à notre patrie bienheureuse , dans cette voie qui ne nous la montre pas seulement , mais qui nous en assure la possession. Car si j'eusse d'abord appris dans vos saintes Ecritures ce qui doit faire la règle de ma foi ; que , par une méditation habituelle , j'en eusse d'abord goûté toutes les douceurs , et qu'ensuite je me fusse livré à la lecture de ces livres profanes , peut-être une telle lecture eût-elle ébranlé en moi les fondements de la piété ; même en supposant que je fusse demeuré ferme dans ces dispositions

salutaires que répand votre parole divine dans les âmes, j'aurois pensé sans doute que de semblables livres étoient également capables de les produire, quand bien même on n'auroit jamais lu autre chose.

CHAPITRE XXI.

Il trouve enfin dans les saintes Écritures l'humilité, véritable voie du salut, que ne lui avoient point offerte les livres des Platoniciens.

Ce fut donc avec une avidité extrême qu'alors je me mis à lire ces vénérables Écritures inspirées par votre Esprit divin, et par-dessus tout, ce qui a été écrit par saint Paul. Alors s'évanouirent toutes ces difficultés qui m'avoient montré ce grand apôtre quelquefois peu d'accord avec lui-même, et aussi quelquefois en contradiction avec plusieurs témoignages que présentent la loi et les prophètes. Un même esprit me sembla animer ces Écritures si simples et si pures; ce que je découvris avec une joie mêlée de tremblement.

Je trouvai que tout ce que j'avois lu de vrai dans ces autres livres étoit également dans les livres saints, avec cette différence que ceux-ci n'enseignent rien que sous l'influence de votre grâce; que cette grâce, ils nous la mettent sans cesse sous les yeux, afin que celui qui y reçoit la connoissance de la vérité ne se glorifie pas, comme s'il n'avoit pas reçu ce qu'il connoît, et jusqu'au moyen qu'il a de le connoître: « et qu'a-t-il en effet qu'il n'ait point reçu (1)? » qu'il comprenne que c'est par votre lumière seule, ô Dieu à jamais immuable! qu'il peut vous apercevoir; que pour vous posséder, c'est encore par vous qu'il doit être guéri; et aussi afin que celui-là même qui est trop éloigné pour que son œil puisse encore vous atteindre, ne laisse pas de marcher dans votre voie pour arriver enfin jusqu'à vous, vous contempler et vous posséder.

Car « encore que l'homme se plaise en la loi de Dieu, » selon l'homme intérieur, comment s'affranchira-t-il de » cette autre loi qu'il ressent dans ses membres, et qui se » soulevant sans cesse contre son esprit, le fait esclave de

(1) I. Cor., IV, 7.

» la loi du péché qui est répandue dans tout son corps (1). » S'il en est ainsi, c'est que vous êtes juste, Seigneur, et nous, « nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous » avons été impies envers vous (2), » et votre main s'est appesantie sur nous, et c'est avec justice que nous avons été livrés au plus ancien des pécheurs, à ce prince de la mort, qui a persuadé à notre volonté de se rendre semblable à cette volonté par laquelle il s'est précipité lui-même hors de votre vérité.

« Que fera donc cet homme misérable, et qui le délivrera » de ce corps de mort, si ce n'est votre grace, par Jésus- » Christ notre Seigneur (3), » que vous avez engendré de toute éternité, et que vous avez créé « dans le commence- » ment de vos voies (4); » lui en qui « le prince du monde » n'a rien trouvé qui fût digne de mort (5), » et dont il n'a pas laissé de répandre le sang, ce qui a détruit l'arrêt de notre condamnation, et rompu la cédule de mort par laquelle nous lui étions engagés?

Voilà ce que ne disent point les livres de ces philosophes : nulle trace dans les pages qu'ils ont écrites, ni de l'humble piété des chrétiens, ni des larmes de la pénitence, ni du sacrifice qui vous est si agréable, « d'un cœur brisé et humilié (6). » On n'y entend parler ni de la cité céleste, votre épouse bienheureuse, ni de ces prémices de votre esprit que vous nous donnez dès ici-bas, ni du calice adorable qui est le prix de notre rédemption.

Là ne retentissent point ces divines paroles : « Mon ame ne » sera-t-elle pas soumise au Seigneur ? C'est de lui que vien- » dra ma délivrance. Il est mon asile, mon salut et ma gloire. » Je ne serai pas ébranlé (7). » Là ne se fait point entendre la » voix de celui qui crie : « Venez à moi, vous tous qui êtes » épuisés de travail (8); » et ces superbes dédaignent d'ap-

(1) Rom., VII, 22, 23.

(2) Dan., III, 29.

(3) Rom., VII, 24.

(4) Prov. VIII, 1, 2.

(5) Joan., XIV, 30.

(6) Ps. L, 19.

(7) Ps. LXI, 1, 2.

(8) Matt., XI, 28.

prendre de lui « qu'il est doux et humble de cœur (1); »
 « car ces choses, Seigneur, vous les avez cachées aux sages et
 » aux savants, et vous les avez révélées aux humbles et aux
 » petits (2). »

Autre chose est donc d'apercevoir du haut d'une montagne inculte et sauvage la cité de paix, sans pouvoir, à travers ces régions inaccessibles, se frayer jusqu'à elle un chemin, assiégé que l'on est de toutes parts par ces déserteurs de la céleste milice, et entouré des pièges qu'y tend avec eux leur prince malheureux, serpent par ses artifices, lion par ses fureurs; et autre chose est de marcher dans la voie qui conduit à ce bienheureux séjour, dans cette voie que défend la main puissante du roi des cieux, et dont n'osent approcher, que n'osent insulter ces rebelles et ces fugitifs, que même ils ont soin d'éviter et de fuir comme un lieu de vengeance et de châtiment. Voilà ce qui me pénétrait jusqu'au fond du cœur par un secret miracle de votre grace, alors que je méditois ce qu'a écrit celui qui s'appelle lui-même le *dernier* de vos apôtres, et que, frappé d'étonnement, je considérais en même temps la grandeur de vos œuvres.

(1) Matt., xi, 29.

(2) Matt., xi, 25.

LIVRE HUITIÈME *.

CHAPITRE PREMIER.

Résolution que prend saint Augustin d'aller consulter le saint
vieillard Simplicien.

Faites, ô mon Dieu ! que je me souvienne de toutes vos miséricordes sur moi, et que je m'en souvienne pour les célébrer et pour vous en rendre grâce ; que, pénétré de votre amour jusqu'à la moelle de mes os, je m'écrie : « Seigneur,

* Dans cette partie de ses *CONFESSIONS*, saint Augustin se montre d'abord tel qu'il étoit à la fin de la première, c'est-à-dire ayant déjà la Foi, mais « cette foi morte que les œuvres n'ont point encore fécondée » (Jac., II, 20) ; puis il raconte, de la manière la plus animée, le désordre de ses pensées, de ses sentiments, de ses actions, tous les combats intérieurs de son ame, toutes les résistances de sa volonté, jusqu'à ce que, la grâce ayant enfin triomphé, il soit devenu un véritable chrétien. Cet admirable récit, où se trouve une des peintures les plus naïves et les plus fortes qui aient jamais été faites du cœur humain, comprend deux livres, et se termine au récit non moins admirable qu'il fait de la mort de sainte Monique, sa mère, morceau qui surpasse peut-être ce que l'antiquité chrétienne a produit en ce genre de plus achevé.

Devenu enfin chrétien, c'est-à-dire sachant joindre désormais les œuvres à la foi, le saint nous apprend, dans les quatre derniers livres, comment la religion est parvenue à remettre l'ordre dans son esprit et dans son cœur, en faisant connoître à sa raison Dieu, sa loi, son Eglise, et en lui apprenant à l'aimer et à lui obéir humblement. C'est ici que ce génie sublime prend un tel vol, que l'on a d'abord peine à le suivre, et fait briller des lumières dont des yeux encore faibles seront d'abord éblouis ; et ce n'est qu'en avançant soi-même dans la foi et dans les œuvres que l'on pourra supporter de telles clartés et parvenir à de semblables hauteurs. En lisant ces quatre livres, rappelons-nous donc sans cesse que le même homme dont l'esprit prodigieux a pu découvrir, par exemple, tout ce qu'on y trouve sur le TEMPS et sur la MÉMOIRE, et rassembler dans ce petit espace plus de vérités, et des vérités plus profondes que n'en contiennent ensemble tous les ouvrages de nos métaphysiciens modernes, qui même n'ont de bon que ce qu'ils ont su lui

» qui est semblable à vous (1)? Vous avez brisé mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louanges (2). Ces liens, je raconterai de quelle manière vous les avez brisés, et tous ceux qui vous adorent diront, lorsqu'ils entendront ces choses : « Que le nom du Seigneur est grand et admirable (3)! Que le Seigneur soit béni dans le ciel et sur la terre (4). »

Vos paroles, ô mon Dieu! étoient entrées profondément dans mon cœur, et de toutes parts j'étois pour ainsi dire assiégé par vous. Il ne me restoit plus aucun doute sur cette vie éternelle qui vous appartient, quoique je n'en eusse encore qu'une vue imparfaite, « et comme réfléchie dans un miroir, et à travers l'obscurité d'une énigme (5). » De même je ne doutois plus que votre substance incorruptible ne fût la source de toutes les autres substances; et ne pouvant plus désirer de croire que vous êtes, il ne me restoit d'autre désir que de m'affermir davantage en vous. Cependant, sur ce qui tient à la conduite de la vie, j'étois toujours incertain et chancelant; mon cœur n'étoit point encore purifié du vieux levain; et, bien que satisfait d'avoir découvert la véritable voie, qui est le SAUVEUR lui-même, je répugnois encore d'entrer dans les sentiers étroits que lui-même y a tracés.

Étant dans un tel état, je pris la résolution, et ce fut vous qui me l'inspirâtes; d'aller trouver Simplicien, que je considérois comme l'un de vos plus fideles serviteurs, et en qui reluisoit visiblement la lumière de votre grace. Je savois que, dès sa plus tendre jeunesse, il s'étoit entièrement consacré à vous servir; et comme il étoit alors fort âgé, je pensai

emprunter, que cet homme, dis-je, abaisant sous le joug de l'autorité cette raison supérieure que Dieu lui avoit donnée, a cru comme le plus simple et le plus ignorant des fideles. Croyons avec lui, croyons autant que lui; et montrons-le aux Incrédules, pour confondre tout à la fois, et leurs insolents dédains, et le fol orgueil qui les fait se complaire dans leur incrédule. Pulsent-ils être ainsi amenés eux-mêmes à lire cet ouvrage; et puisse cette lecture les aider à chercher dans la foi le seul remède propre à guérir les inquiétudes de leur esprit et le vague insupportable de leurs pensées!

(Note du traducteur.)

(1) Ps. xxxiv, 10.

(2) Ps. cxv, 7.

(3) Ps. viii, 1.

(4) Dan., iii, 56.

(5) I. Cor., xiii, 12.

qu'ayant passé de si longues années dans une étude constante de cette voie qui conduit vers vous, il y devoit avoir une grande expérience, et je ne me trompois point. Mon intention étoit de lui découvrir toutes les agitations de mon âme, afin que, selon ce qu'il en auroit jugé, il m'indiquât le moyen le plus propre à me faire entrer dans le véritable chemin : car, parmi cette multitude innombrable dont se compose votre Église, je voyois celui-ci suivre une route, celui-là marcher d'un autre côté.

Les engagements du siècle m'étoient devenus un fardeau ; je n'y voyois plus rien qui ne m'inspirât de l'aversion. Depuis que s'étoient amortis ces vifs désirs et ces espérances de richesses et d'honneurs, qui jusque-là m'avoient fait supporter une aussi rude servitude, ces choses n'avoient plus rien qui pût me toucher, au prix de vos célestes douceurs et de la beauté de votre demeure éternelle, pour laquelle déjà je me sentois de l'amour. Mais j'étois toujours possédé du désir d'avoir une femme ; et il est vrai de dire que l'apôtre ne m'interdisoit point le mariage (1), bien que, par ses exhortations, il porte les fidèles vers un état plus parfait, souhaitant que, sous ce rapport, tous les hommes deviennent semblables à ce qu'il a été.

Mais, si foible que j'étois, je choisissois ce qui convenoit le mieux à ma foiblesse ; et par cela seul je demeurois pour tout le reste sans force et sans courage. Emporté vers le mariage par une passion que je ne pouvois vaincre, je voyois qu'il traînoit après lui des soins et des misères que j'aurois voulu éviter ; et j'en étois déjà accablé et tourmenté. J'avois appris de celui qui est votre éternelle vérité « que plusieurs » sont eunuques, qui se sont faits tels pour gagner le royaume » des cieux ; » mais il ajoute aussitôt : « Que celui qui peut » comprendre ceci le comprenne (2). »

Certes il n'y a que vanité dans tout homme qui n'a point la connoissance de Dieu (3) ; qui, par la considération de tant de choses qui lui semblent bonnes, n'a pu s'élever jusqu'à celui qui seul est véritablement bon. Je n'étois plus dans cet état misérable ; j'en étois sorti, et, sur le témoignage que

(1) I. Cor., VII, 7.

(2) Matt., XIX, 12.

(3) Sap., XIII, 1.

vous rendent toutes vos créatures, j'étois enfin parvenu à vous trouver; vous, ô mon Créateur! et votre Verbe qui est Dieu avec vous et un seul Dieu avec vous, et l'Esprit saint par lequel vous avez créé toutes choses.

Il est encore une autre sorte d'impies : « Ce sont ceux qui, » connoissant Dieu, ne le glorifient pas comme Dieu, ne lui » rendent pas les actions de grace qui lui sont dues (1). » J'avois aussi été de ceux-là, et votre main m'avoit retiré du milieu d'eux; et, m'en ayant retiré, elle m'avoit placé où il falloit que je fusse pour obtenir ma guérison, parce que vous avez dit à l'homme : « La sagesse n'est autre chose que la » piété (2); » et encore : « Gardez-vous de vouloir paroître » sages, parce que ceux qui se disoient sages sont tombés » dans la folie (3). » Ainsi j'avois déjà trouvé cette perle précieuse que je devois acquérir en vendant tous mes biens; mais je balançois encore à l'acheter à ce prix.

CHAPITRE II.

Récit que lui fait Simplicien de la conversion de Victorin, célèbre professeur de rhétorique à Rome.

J'allois donc trouver Simplicien, qui avoit été, selon la grace, le père de l'évêque Ambroise, en répandant sur lui l'eau sainte du baptême, et pour lequel celui-ci avoit toute la tendresse d'un fils. Je lui racontai les agitations et les égarements de mon ame; et lorsque j'en vins à lui dire que j'avois lu quelques livres des Platoniciens dans une traduction latine qu'en avoit faite un professeur de rhétorique nommé Victorin, lequel étoit mort depuis dans la foi catholique, selon ce que j'en avois entendu dire, il me félicita de n'être point tombé sur les ouvrages des autres philosophes qui, uniquement renfermés dans la contemplation des choses matérielles, n'offrent dans ce qu'ils ont écrit que des mensonges et des rêveries dangereuses, tandis que tout, dans les disciples de Platon, tend à élever les ames vers la connoissance de Dieu et celle de son Verbe éternel. Puis, afin de m'exci-

(1) Rom., I, 21.

(2) Job, xxxviii, 28.

(3) Prov., xiii, 7.

ter à embrasser l'humilité de Jésus-Christ, cette humilité dont « vous avez caché le mystère aux sages et aux savants , » pour le révéler aux humbles et aux petits (1), » il me proposa l'exemple de ce même Victorin, dans l'intimité duquel il avoit vécu lorsqu'il étoit à Rome ; et ce qu'il m'en raconta , je ne le tairai point ; car on y voit éclater ces merveilles de votre grace et de vos miséricordes dont les hommes ne sauroient trop , ô mon Dieu ! vous louer et vous bénir.

Il me raconta donc comment ce vieillard , si profondément versé dans l'étude des sciences et des lettres, qui avoit lu, critiqué, et éclairci presque tout ce qu'ont écrit les anciens philosophes ; dont tant de sénateurs illustres avoient été les disciples ; à qui ses leçons publiques avoient mérité et fait obtenir ce que les hommes du siècle estiment le comble des honneurs, une statue au milieu de la place publique ; que l'on avoit en même temps vu, et jusque dans cet âge avancé, adorateur des idoles, et partageant pour leur culte superstitieux et sacrilège le fanatisme auquel la noblesse presque entière et presque tout le peuple étoient également livrés, fanatisme tel qu'ils en étoient venus à adorer et le chien Anubis et une foule d'autres monstres recueillis de toutes les nations de la terre, dieux bizarres, autrefois les ennemis de leurs dieux indigènes, et à qui Rome, après les avoir vaincus, offroit alors des sacrifices ; comment, dis-je, ce même Victorin, qui, pendant de si longues années, et avec une éloquence toute terrestre, avoit défendu ce culte et ces divinités abominables, n'avoit point rougi ensuite de se faire un esclave de Jésus-Christ, d'être lavé, comme un petit enfant, dans les eaux de votre fontaine vivifiante, de se courber sous l'humble joug que vous nous avez imposé, et d'abaisser son front superbe sous les opprobres de la croix.

Grand Dieu, « qui avez abaissé les cieus pour descendre » jusqu'à nous ; qui avez touché les montagnes, et les montagnes se sont embrasées (2) ; » par où et par quels moyens entrâtes-vous dans ce cœur ? Au rapport de Simplicien, Victorin lisait les saintes Écritures et tous les livres des chrétiens que ses recherches pouvoient lui procurer ; il les lisoit avec

(1) Luc, x, 21.

(2) Ps. ciii, 32.

une grande attention, et s'efforçoit d'en pénétrer le sens le plus profond; puis il disoit à Simplicien, non pas devant tout le monde, mais en secret et dans les épanchements intimes de l'amitié : « Apprenez que je suis chrétien. » « Je ne le croirai point, lui répondoit celui-ci, et je ne vous compterai point au nombre des chrétiens, que je ne vous aie vu entrer avec nous dans l'église de Jésus-Christ. » Victorin, se moquant de cette réponse, lui répondoit à son tour : « Sont-ce donc les murailles qui font les chrétiens? » Cependant il lui répétoit souvent qu'il étoit chrétien, et toujours Simplicien faisant la même réponse, c'étoit toujours par le même trait de raillerie que lui répliquoit celui-ci. C'est qu'il craignoit de déplaire à ses amis, tous orgueilleux adorateurs des idoles, prévoyant qu'élevés comme ils étoient au faite des grandeurs de la nouvelle Babylone, et « semblables à des » cèdres du Liban que la main du Seigneur n'avoit point » encore brisés (1), » si de ces hauteurs leur haine venoit à fondre sur lui, il en seroit accablé.

Mais continuant toujours de lire, et ses lectures pénétrant son cœur et affermissant sa foi, il en vint à appréhender d'être renoncé par Jésus-Christ devant les saints anges (2), s'il craignoit lui-même de le confesser devant les hommes. Il reconnut que ce seroit se rendre coupable d'un très-grand crime, s'il rougissoit des mystères sacrés qui ont signalé l'humilité de votre Verbe, en même temps qu'il ne rougissoit pas des mystères abominables des démons, et du culte apparent qu'il rendoit encore à ces esprits impurs dont il imitoit l'orgueil. Honteux de sa misérable vanité, saisi d'une sainte honte de trahir ainsi la vérité, voilà que tout-à-coup, et au moment où Simplicien s'y attendoit le moins, il lui dit : « Allons à l'église, je suis résolu d'être chrétien. » Le saint vieillard, transporté de joie, l'y conduisit à l'instant même. On lui donna les premières instructions que reçoivent les catéchumènes; et bientôt après il se fit inscrire au nombre de ceux qui devoient être régénérés en JÉSUS-CHRIST par les eaux du baptême. Rome en fut dans l'étonnement; l'Église entière s'en réjouit; « les superbes le virent, et ils s'en i. ri-

(1) Ps. xxxvi, 35.

(2) Matt., x, 32.

» lèrent; ils en eurent des frémissements de rage, et ils en
 » séchèrent de dépit (1); » tandis que votre serviteur, ô Sei-
 gneur mon Dieu! mettoit en vous seul son espérance,
 et n'avoit plus que du mépris pour les vanités et les folies
 mensongères du siècle.

Lorsque l'heure fut venue de faire la profession de foi qu'à Rome sont accoutumés de faire, en présence de tout le peuple, ceux qui s'apprént à recevoir le saint baptême, et en certains termes qu'ils apprennent par cœur et récitent à haute voix et d'un lieu élevé, les prêtres proposèrent à Victorin de faire cette action en secret, ainsi qu'on le proposoit ordinairement à ceux qui étoient jugés trop timides pour ne se pas troubler en la faisant devant tout le monde. Mais il aima mieux professer, au milieu de toute l'assemblée des fidèles, la doctrine qui devoit le conduire au salut. Celle qu'il enseignoit dans son école de rhétorique n'étoit point le salut, et cependant il la professoit publiquement : comment donc auroit-il pu craindre de prononcer devant votre paisible troupeau des paroles que vous-même, Seigneur, avez enseignées, lui qui ne craignoit point d'exposer tous les jours les siennes au jugement d'une foule de païens insensés?

A peine eut-il paru à la tribune d'où il devoit rendre le témoignage de sa foi, qu'au milieu d'un murmure confus d'allégresse, on entendit son nom sortir de la bouche de tous ceux qui le connoissoient : et de qui n'étoit-il pas connu? *Victorin! Victorin!* disoit-on de toutes parts avec un transport que l'on retenoit à peine. La satisfaction que l'on ressentoit de le voir avoit excité ce soudain murmure : le désir de l'entendre le fit cesser presque aussitôt. Alors, plein d'une sainte assurance, il prononça à haute voix les vérités qui sont le fondement de notre foi. Parmi ceux qui l'entendoient, il n'en étoit pas un seul qui n'eût voulu l'enlever et le mettre au fond de son cœur; et tous l'y mettoient en effet par ces mouvements de joie et d'amour dont ils sembloient comme l'embrasser et l'attirer en eux-mêmes avec une douce violence.

(1) Ps. CXI, 10.

CHAPITRE III.

Joie que ressentent les fidèles de la conversion des pécheurs :
quel en est le principe.

Dieu de bonté, que se passe-t-il donc dans l'homme pour que le salut d'une ame qui sembloit désespérée, et qui se trouve délivrée du péril le plus extrême, lui cause plus de joie que si le péril eût été moins grand et qu'on n'eût jamais perdu l'espérance de son salut? Vous-même; ô Père de miséricorde, vous êtes plus touché du retour d'un seul pécheur que de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence (1). De même, la satisfaction que nous éprouvons est bien grande, quand on nous raconte quelle joie c'est pour les anges de voir le bon pasteur rapportant sur ses épaules la brebis qui s'étoit égarée (2), et la dragme retrouvée et remise dans vos trésors aux acclamations des voisines de celle qui l'avoit perdue (3). De même nous sentons couler nos larmes, lorsqu'au milieu de la joie et des solennités de votre maison, nous y entendons lire ce qui est dit au sujet du plus jeune de vos fils : « qu'il étoit mort et » qu'il est ressuscité, qu'il étoit perdu et qu'il a été re- » trouvé (4). » Alors c'est en nous et en vos saints anges que vous vous réjouissez par cette charité qui seule sanctifie et les anges et les hommes; car pour ce qui est de vous, vous êtes toujours le même, et la connoissance que vous avez des choses qui sont changeantes et périssables est éternelle et ne change point.

Que se passe-t-il donc dans une ame lorsqu'elle ressent plus de joie d'avoir trouvé ou retrouvé ce qui étoit l'objet de ses affections, que si toujours elle l'avoit possédé? C'est une vérité à laquelle de toutes parts mille exemples rendent témoignage. Un général triomphe après une victoire : il n'eût pas vaincu s'il n'eût livré combat; et plus le danger a

(1) LUC., XV, 7.

(2) LUC., XV, 5.

(3) LUC., XV, 9.

(4) LUC., XV, 24.

été grand dans ce combat, plus grande est la joie que lui cause son triomphe. Des gens qui naviguent sont battus par la tempête; ils sont menacés de faire naufrage, et la vue d'une mort prochaine les fait déjà pâlir : la mer s'apaise, le ciel devient serein, et les voilà qui se réjouissent avec excès, par cela même qu'ils ont craint avec excès. Un homme qui nous est cher tombe malade, et son pouls fait assez connaître quelle est la grandeur de son mal : il commence à se trouver mieux, bien que son extrême foiblesse ne lui permette pas encore l'usage de ses jambes; et toutefois le plaisir que l'on ressent de sa convalescence passe de beaucoup celui que l'on avoit auparavant à le voir plein de vigueur et de santé.

Les plaisirs mêmes de cette vie, ce n'est qu'au moyen de quelques peines que les hommes en obtiennent la jouissance, non de ces peines imprévues et qui arrivent contre leur volonté, mais de certaines peines qu'ils se font eux-mêmes et qu'ils sont bien aises de souffrir. Nous ne trouverions aucun plaisir à boire et à manger, si auparavant nous n'avions senti la douleur que cause la faim et la soif; et c'est pour cette raison que ceux qui aiment le vin avec excès usent à dessein de certains mets fortement assaisonnés, dont l'action irritante excite une ardeur par elle-même importune, qu'ils apaisent en buvant, et qui rend plus vif le plaisir qu'ils ont à satisfaire cette passion. De même, il a été établi que la fille déjà fiancée ne seroit point remise sur-le-champ entre les mains de son époux, dans la crainte qu'elle n'eût moins de prix à ses yeux, s'il ne l'avoit un peu désirée avant de l'avoir obtenue. Ainsi donc, et dans les voluptés honteuses et criminelles, et dans les plaisirs honnêtes et légitimes, et dans les douces affections de l'amitié la plus pure, et dans le retour de cet enfant prodigue, mort et ressuscité, perdu et retrouvé, nous voyons toujours que les plus grandes joies sont celles qui succèdent aux plus grandes douleurs.

D'où vient cela, Seigneur mon Dieu? et lorsque vous êtes éternellement pour vous-même le sujet d'une joie éternelle, et que quelques-unes de vos créatures partagent auprès de vous cette joie qui ne doit point finir, d'où vient que l'homme, qui est aussi une portion de vos œuvres, passe ainsi, par de continuel retours, de l'abondance à la disette,

se trouve tantôt dans la guerre et tantôt dans la paix? est-ce la condition de son être? vous a-t-il donc plu de le créer ainsi, tandis que, depuis les hauteurs des cieux jusqu'aux dernières profondeurs de la terre, depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles, depuis l'ange jusqu'au vermisseau, depuis le premier mouvement que vous avez imprimé jusqu'au dernier, vous avez ordonné toutes choses, selon le temps et le lieu qui leur sont propres, répandant toutes sortes de biens, et dans une juste mesure, sur ces ouvrages de vos mains? O mon Dieu! que vous êtes élevé dans les choses les plus hautes! que vous êtes impénétrable dans les profondeurs les plus cachées! Vous ne vous éloignez jamais de vos créatures; et cependant que de peine nous avons à retourner vers vous!

CHAPITRE IV.

Pourquoi cette joie que cause la conversion des pécheurs est plus grande lorsqu'il s'agit de personnages célèbres et considérés dans le monde.

Venez donc à notre secours, ô Seigneur! déployez votre puissance, ranimez-nous, rappelez-nous, entraînez nous, embrasez-nous, pénétrez nos âmes de vos célestes douceurs, et qu'un saint transport d'amour nous fasse voler vers vous. Combien d'hommes, plus profondément enfoncés dans ces ténèbres de l'enfer que ne l'avoit été Victorin, reviennent à vous, et, « s'approchant de votre lumière, sont pénétrés de ses rayons (1)! et, la recevant, ils reçoivent en même temps le pouvoir d'être faits enfants de Dieu (2). » Toutefois, si ces hommes sont obscurs et peu connus du monde, la joie qu'on ressent de leur conversion n'a point la même vivacité, même parmi ceux qui les connoissent; tandis que si l'on se réjouit avec plusieurs, la joie de chacun en devient plus grande, s'accroissant et s'enflammant de la joie des autres. En effet plus un personnage est connu, plus son exemple a d'autorité; et il en résulte que le voyant ainsi marcher dans les voies du salut, un grand nombre s'empresse à le suivre; et ceux-là même qui y sont entrés avant lui en

(1) Ps. xxxiii, 6.

(2) Joan., i, 12.

sont par cela même plus pénétrés de joie, parce qu'ils savent que ce n'est pas pour lui seul qu'ils ont sujet de se réjouir.

Tant s'en faut cependant que dans vos saints tabernacles le riche soit préféré au pauvre, le noble à celui qui ne l'est pas, qu'au contraire, « ce qu'il y avoit de plus foible dans le » monde, vous l'avez choisi pour confondre ce qui y étoit » fort, et que de même vous vous êtes servi de ce qui étoit vil » et méprisable à ses yeux, de ce qui étoit comme s'il n'étoit » pas, pour montrer le néant de ce qui lui sembloit quelque » chose (1). » Et néanmoins celui-là même qui se disoit le moindre de vos apôtres (2), et par qui vous avez voulu nous faire connoître ces divines paroles, après avoir vaincu par les armes de la foi l'orgueil du proconsul PAUL, et l'avoir fait l'un des serviteurs du roi des rois en le soumettant au joug léger de Jésus Christ (3), voulut, en mémoire d'un triomphe si éclatant, prendre ce nom de *Paul*, quittant celui de *Saul* que jusqu'alors il avoit porté. Et en effet la victoire que l'on remporte sur l'ennemi des hommes est d'autant plus grande qu'il étoit plus maître de ceux qu'on lui a enlevés, et que par eux il se faisoit un plus grand nombre d'esclaves. Or, les grands sont plus que tout le reste en sa possession, à cause de leur orgueil; et il arrive que, par l'autorité qu'ont leurs exemples, il parvient à en posséder beaucoup d'autres.

Ainsi donc plus ils se rappeloient que le cœur de Victorin avoit été pour le démon comme une forteresse inexpugnable, et sa langue comme un trait acéré qui avoit donné la mort à tant d'ames, plus vos enfants, ô mon Dieu! avoient sujet de se réjouir en voyant que notre roi « avoit enchainé le fort » armé (4), qu'il lui avoit enlevé ses dépouilles, » et qu'après les avoir purifiées, il les avoit consacrées au Seigneur, « rendues utiles à son service, et propres à toutes sortes de » biens (5). »

(1) I. Cor., 1, 23.

(2) I. Cor., 1, 9.

(3) Act., xv, 9.

(4) Matt., xii, 19.

(5) II. Tim., II, 21.

CHAPITRE V.

Puissance tyrannique que l'habitude du péché exerçoit sur lui.

A peine, ô mon Dieu ! votre serviteur Simplicien m'eut-il raconté ces choses de Victorin, que je me sentis touché d'un désir ardent d'imiter un tel exemple. Aussi étoit-ce pour produire en moi de semblables impressions que ce saint homme m'en avoit fait le récit ; et lorsqu'il ajouta qu'un rescrit public de l'empereur Julien ayant ôté aux chrétiens la liberté d'enseigner la rhétorique et tout ce qui tient aux lettres humaines, Victorin s'étoit soumis sans répugnance à cette loi, et avoit mieux aimé abandonner l'école où il enseignoit à bien parler, que se montrer infidèle à votre parole, « à cette parole qui sait rendre éloquente la langue même » des petits enfants (1), » j'admirai son courage et en même temps son bonheur d'avoir ainsi trouvé une occasion de tout quitter pour ne s'occuper que de vous seul.

C'étoit là l'objet de tous mes soupirs ; et je soupirois, enchaîné, non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté, pour moi plus dure que le fer. L'ennemi des hommes l'avoit en sa puissance ; il en avoit fait une chaîne avec laquelle il me tenoit attaché : car de la volonté dépravée naissent les passions ; les passions auxquelles on s'est abandonné se tournent en habitude, et, ne résistant pas à l'habitude, celle-ci devient comme une nécessité. Ainsi s'étoit formée, comme d'autant d'anneaux enlacés les uns dans les autres, cette chaîne sous laquelle j'étois tenu dans une si cruelle servitude. A la vérité, j'avois une volonté nouvelle de vous servir avec un amour désintéressé, et de jouir de vous, ô mon Dieu ! qui êtes la seule voie solide et véritable : mais cette volonté, qui ne faisoit que de naître, étoit trop foible encore pour surmonter l'autre, que l'habitude avoit fortifiée. Ainsi donc j'avois deux volontés, l'une ancienne, l'autre nouvelle, l'une charnelle, l'autre spirituelle, qui se combattoient entre elles, et qui déchiroient mon ame dans ce violent combat.

(1) Sap., x, 21.

Ainsi m'apprenoit ma propre expérience ce que m'avoit appris votre parole, « que la chair a des désirs contraires à » ceux de l'esprit, et l'esprit à ceux de la chair (1). » Ces désirs opposés, c'étoit bien moi qui les formois également ; mais il y avoit plus de moi-même dans les désirs que je jugeois bons que dans ceux qui me sembloient mauvais ; et dans ce que je ressentois de ceux-ci , ce n'étoit presque plus moi, puisque c'étoit plutôt par violence qu'ils m'entraînoient que par le fait de ma propre volonté. Cependant cette habitude, si puissante encore contre mes désirs nouveaux, n'avoit de force que celle que je lui avois donnée, et c'étoit volontairement que j'étois réduit à cet état où je n'aurois pas voulu être. Ainsi le pécheur subissoit la juste peine de son péché : et quel droit auroit-il eu de s'en plaindre ?

Je n'avois plus même alors cette excuse dont j'avois coutume de me couvrir, et qui m'avoit fait considérer l'incertitude où j'étois encore de ce qu'étoit la vérité, comme la seule chose qui m'empêchât de renoncer aux espérances du siècle pour ne plus penser qu'à vous servir. Maintenant je la voyois clairement cette vérité ; mais, attaché que j'étois, et si fortement, aux choses de la terre, je ne pouvois me résoudre à me livrer tout entier à vous, appréhendant de me voir libre et dégagé de tous ces obstacles du monde autant que l'on devoit craindre au contraire de s'y voir engagé.

Ainsi donc, et comme il arrive dans les songes, je sentois que le fardeau du siècle m'étoit agréable, alors même qu'il m'accabloit ; et les pensées par lesquelles je tâchois de m'élever vers vous étoient semblables aux efforts de ceux qui désirant s'éveiller, sont surmontés par le sommeil, et retombent aussitôt dans leur assoupissement. Car, bien qu'il n'y ait personne qui fût bien aise de toujours dormir, et qu'au jugement de tout homme raisonnable, la veille soit préférable au sommeil, il arrive cependant que l'on ne fait pas les derniers efforts pour s'éveiller, lorsque l'on se sent comme accablé de l'envie de dormir, et qu'on se laisse aller avec quelque charme aux douceurs du sommeil, encore qu'on s'y laisse aller malgré soi, et que l'heure soit venue de se lever. De même je ne doutois plus qu'il ne fût sans comparaison

(1) Gal., v, 17.

bien plus avantageux pour moi de me jeter dans votre sein et de me livrer à votre amour, que de me laisser emporter à mes passions déréglées : mais entre ces deux mouvements opposés, j'approuvois l'un et je suivais l'autre ; l'un triomphoit dans mon esprit, l'autre entraînoit ma volonté. Je n'avois rien à vous répondre, lorsque vous me disiez : « Éveil-
 » lez-vous, vous qui dormez ; levez-vous d'entre les morts,
 » et Jésus-Christ répandra sur vous sa lumière (1) ; » et, pressé par cette vérité que, de toutes parts, vous faisiez paroître à mes yeux, pénétré de cette conviction qu'elle faisoit naître en moi, je ne pouvois articuler que des paroles languissantes et comme proférées au milieu du sommeil : « Tout
 » à l'heure, tout à l'heure, encore un moment. » Mais ce moment duroit toujours, et ce court délai n'avoit point de fin.

En vain je me plaisois en votre loi selon l'homme intérieur, « puisqu'une autre loi qui étoit dans ma chair combattoit
 » cette loi qui étoit dans mon esprit, et me tenoit captif sous
 » la loi du péché (2). » Car la loi du péché n'est pas autre chose que cette force de l'habitude qui entraîne notre esprit et le retient esclave ; et justement néanmoins, bien que ce soit malgré lui, parce que c'est volontairement que d'abord il s'y est asservi. « Malheureux que je suis ! qui me délivrera
 » de ce corps de mort, si ce n'est votre grace, par notre Sei-
 » gneur JÉSUS-CHRIST (3) ? »

CHAPITRE VI.

Ce que lui raconte Pontilien de la vie de saint Antoine, et de la sainte résolution de deux officiers de l'empereur.

Mon Dieu, qui êtes mon rédempteur et tout mon secours, je dirai et je publierai, à la gloire de votre nom, comment vous sûtes rompre les liens qui me tenoient si fortement attaché à cette passion que les hommes ressentent pour les femmes, et me délivrer entièrement de la servitude du siècle et de ses engagements.

(1) Eph., v, 14.

(2) Rom., vii, 2.

(3) Rom., vii, 24.

Au milieu de mes inquiétudes toujours croissantes, je continuois de vivre comme j'avois vécu ; nuit et jour mes soupirs s'élevoient vers vous, et je me rendois à l'église aussi souvent que pouvoient me le permettre les occupations dont le fardeau pesoit sur moi. Alipe ne m'avoit point quitté. Après avoir exercé trois fois l'office d'assesseur du magistrat, il étoit alors sans emploi dans la profession qu'il avoit embrassée, et attendoit l'occasion de tirer un parti lucratif de ce qu'il savoit en jurisprudence, comme je le faisois de l'art de bien parler, si toutefois c'est un art qui se puisse apprendre et enseigner. Quant à Nébride, sur la prière que nous lui en avons faite, il avoit consenti à remplacer dans ses leçons le grammairien Verecundus, citoyen de Milan et notre ami particulier, qui avoit demandé avec de vives instances, et au nom de cette amitié que nous avons pour lui, que l'un de nous voulût bien lui rendre ce service dont il avoit le plus pressant besoin.

Ce n'étoit donc ni le désir du gain ni l'espoir de quelque avantage qui avoit déterminé Nébride à accepter une semblable occupation : car s'il eût voulu faire sa profession d'enseigner les lettres, il pouvoit s'élever à des emplois bien plus importants ; mais comme il n'étoit point d'ami meilleur ni plus obligeant, sa bienveillance extrême pour nous ne lui avoit point permis de nous faire éprouver un refus. Il y mettoit toutefois une grande circonspection, prenant toutes sortes de précautions pour demeurer inconnu aux grands du monde, évitant ainsi avec soin tout ce qui auroit pu troubler son repos, et lui ôter cette liberté d'esprit qu'il vouloit conserver, et le loisir dont il avoit besoin pour lire, méditer, ou entendre quelque chose de ce qui a rapport à la véritable sagesse.

Un jour qu'il étoit absent, j'ai oublié pour quelle cause, un de nos compatriotes d'Afrique, nommé Pontitien, personnage considérable, et alors en grand crédit à la cour de l'empereur, nous vint trouver, Alipe et moi, je ne me souviens plus à quel sujet. Nous primes des sièges pour converser plus à notre aise ; et Pontitien ayant aperçu un livre posé sur une table à jouer qui étoit placée devant nous, il le prit, l'ouvrit, et fut étonné de voir que c'étoient les Épîtres de saint Paul : car il avoit pensé mettre la main sur un de ces livres qui

avoient rapport à ma pénible profession. Aussitôt, me regardant avec un sourire approbateur, il me témoigna combien il étoit agréablement surpris de trouver devant moi un tel livre et ce seul livre : car il étoit chrétien, Seigneur, et de ceux qui vous servent fidèlement ; et dans l'église, où il étoit assidu, il vous adressoit, prosterné en votre présence, de longues et fréquentes prières. Sur ce que je lui fis connoître alors que les saintes Écritures étoient le principal objet de mes méditations ; il commença à nous parler d'Antoine, ce solitaire d'Égypte, dont le nom, déjà si célèbre et si vénéré parmi vos serviteurs, nous avoit été jusqu'alors inconnu ; ce qu'ayant remarqué, ce fut un motif pour lui de s'étendre davantage sur ce sujet, s'efforçant de nous donner une juste idée d'un aussi grand homme, et admirant que son nom ne fût point encore parvenu jusqu'à nous.

Ces effets merveilleux de votre grace, attestés par tant de témoignages, opérés depuis si peu de temps et presque de nos jours dans la religion véritable et dans l'Église catholique, nous remplissoient d'admiration ; et de part et d'autre nous éprouvions un égal étonnement, nous, d'entendre raconter de si grandes choses ; lui, de ce que ces choses étoient nouvelles pour nous. Continuant son discours, il nous parla ensuite de la grande multitude des monastères, et de cette fécondité miraculeuse des déserts, où tant de saints menoient une vie qui, comme un parfum divin, sembloit s'élever jusqu'à vous ; toutes choses qui de même nous étoient tellement inconnues, que nous ne savions pas même qu'à Milan, où nous étions, et hors des murs de la ville, il y avoit un de ces monastères tout rempli de ces justes qui, sous la direction de l'évêque Ambroise, y vivoient dans une sainte confraternité.

Ponticien ne cessoit point de parler, et nous l'écoutions en silence et avec la plus grande attention. Alors il nous raconta qu'un jour, la cour étant à Trèves, il arriva que, dans l'après-dinée, et pendant que l'empereur prenoit le divertissement des jeux du cirque, il sortit avec trois de ses amis pour s'aller promener dans des jardins qui touchoient les murs de la ville ; que là s'étant séparés sans dessein, et marchant comme au hasard deux à deux, l'un des trois avec lui, les deux autres ensemble, ceux-ci, sans prendre garde où ils

alloient, entrèrent dans une pauvre cabane habitée par quelques-uns de vos serviteurs, « de ceux qui sont pauvres d'esprit » et à qui le royaume des cieux appartient (1) ; » et que là ils trouvèrent un livre où la vie de saint Antoine étoit écrite.

L'un d'eux commença à le lire ; et voilà qu'il se sent aussitôt saisi d'admiration, qu'il s'enflamme, et que, tout en continuant de lire, il forme le projet d'embrasser une pareille vie, et, quittant le service de l'empereur, de se consacrer tout entier à vous servir (l'un et l'autre étoient de ceux que l'on appelle *agents des affaires du prince*). Embrassé d'un amour tout céleste, et pénétré d'une sainte confusion, il s'indigne tout-à-coup contre lui-même, et, jetant les yeux sur son ami, il lui adresse ces paroles : « Dites-moi, je vous prie, que prétendons-nous obtenir par tant de peines et de travaux ? que cherchons-nous en servant le prince ? quel est le but que nous prétendons atteindre ? que pouvons-nous espérer de plus en vivant dans cette cour que d'y devenir quelque jour amis de l'empereur ? en cela même qu'y a-t-il qui ne soit plein d'incertitude et de danger ? par quels périls ne me faut-il pas passer avant d'arriver à cette fortune qui est elle-même un péril beaucoup plus grand ; et encore, quand y arriverai-je ? tandis que, pour devenir l'ami de Dieu, je n'ai qu'à vouloir, et à l'instant même je le suis. »

Il lui parla ainsi, et, tout agité des mouvements que faisoit naître en lui le dessein et en quelque sorte l'enfantement de sa vie nouvelle, il reporta ses yeux sur le livre, et à mesure qu'il lisoit, vous changiez son cœur, où seul, Seigneur, vous pouviez voir ce qui se passoit, et vous le détachiez de toutes les affections du monde, ainsi qu'il y parut peu après. Car, continuant encore quelque temps de lire, ballotté par cette tempête qui s'étoit élevée au dedans de lui-même, et par intervalles saisi d'une sorte de frémissement, il vit enfin quel étoit le bon parti, l'embrassa aussitôt, et déjà tout entier à vous : « C'en est fait, dit-il à son ami, je renonce pour jamais à ce qui faisoit toutes nos espérances ; j'ai résolu de servir Dieu, et dès ce moment même et dans ce même lieu, sans aller plus loin. Si vous répugnez à suivre mon exemple,

(1) Matt., v, 3.

« du moins ne vous opposez point à mon dessein. » A quoi celui-ci ayant répondu qu'il étoit prêt de s'associer à lui dans une si sainte entreprise, et à recevoir sa part d'une aussi haute récompense, l'un et l'autre, dès ce moment, tout entiers à vous, ô mon Dieu! et quittant toutes choses pour vous suivre, commencèrent à élever cette tour dont il est parlé dans vos Écritures (1), ayant amassé un fonds suffisant pour conduire l'édifice jusqu'à sa fin.

Pendant Pontitien, et celui qui se promenoit avec lui dans une autre partie du jardin, les cherchoient de toutes parts; et étant enfin arrivés à cette cabane où ils les trouvèrent, les avertirent qu'il étoit temps de se retirer, parce que le jour commençoit à baisser. Eux alors leur apprenant la résolution qu'ils avoient prise, et leur racontant de quelle sorte ils y étoient entrés, et comment ils s'y étoient affermis, les supplièrent, s'ils n'étoient pas disposés à l'imiter, de ne pas du moins les chagriner en cherchant à la combattre. Ceux-ci, n'éprouvant aucun changement dans leur ame, pleurèrent du moins sur eux-mêmes, adressèrent aux deux amis de pieuses félicitations, se recommandèrent à leurs prières, et, portant le fardeau d'un cœur attaché à la terre, retournèrent au palais de l'empereur. Ceux-là restèrent dans la cabane, élevant leurs cœurs et toutes leurs pensées vers le ciel; et tous les deux étoient à la veille de se marier; et les deux jeunes filles, auxquelles ils étoient déjà fiancés, ayant su cette résolution qu'ils avoient prise, en prirent une toute semblable, et vous consacrèrent leur virginité.

CHAPITRE VII.

Ce qu'il éprouva pendant le discours de Pontitien.

Voilà ce que Pontitien nous raconta; et vous, Seigneur, tandis qu'il me parloit, vous me rameniez vers moi et en dépit de moi; vous me forciez à me retourner pour me contempler, malgré ma volonté qui me faisoit porter ailleurs mes regards; vous m'exposiez moi-même devant mes propres yeux, afin que je visse à quel point j'étois infâme, hideux,

(1) Luc., XIV, 28.

diforme, de quelle fange et de quelles horribles plaies j'étois couvert. Je le voyois; j'en avois horreur, et je cherchois vainement à m'échapper à moi-même. Si je faisais un effort pour m'en distraire, comme il ne cessoit point de parler, vous ne cessiez point ainsi de reporter mon image devant ma vue; vous la faisiez pour ainsi dire pénétrer dans mes yeux, afin que, voyant mon iniquité, je pusse la reconnoître et la haïr. Ce n'est pas qu'auparavant elle me fût inconnue; mais j'affectois de l'ignorer, je l'oublois, je m'obstinois à ne la point voir. Alors, au contraire, plus j'admirois, plus j'aimois ces chrétiens dont on me racontoit ces mouvements de piété si vifs et si salutaires qui les avoient portés à se donner entièrement à vous pour obtenir leur guérison, plus la comparaison que j'en faisais avec moi-même me rendoit haïssable à mes propres yeux. Je considérois avec douleur que tant d'années de ma vie s'étoient écoulées (peut-être plus de douze années) depuis qu'à l'âge de dix-neuf ans, lisant l'*Hortensius* de Cicéron (1), je m'étois senti touché de l'amour de la sagesse; et que, jusqu'à ce moment j'avois toujours différé de quitter sans retour des biens purement terrestres pour ne penser qu'à acquérir un bien si précieux; un bien dont non-seulement la possession, mais la simple recherche est préférable à tous les trésors, à toutes les couronnes, à toutes les voluptés de la terre.

Mais, misérable que j'étois, et plus misérable qu'on ne le sauroit dire, dès ma plus tendre jeunesse je vous avois demandé le don de chasteté; mais comment l'avois-je demandé? je vous avois dit: « Accordez-moi, Seigneur, d'être chaste » et continent, *mais non pas encore tout à l'heure*; » car je craignois d'être trop promptement exaucé, je craignois d'être trop promptement guéri du mal impur dont j'étois possédé, aimant mieux être consumé de ses feux que de les voir entièrement éteints. Je m'étois en outre égaré dans des voies pernicieuses, entraîné par une superstition sacrilège où rien de certain ni de solide ne s'offroit à mon esprit, mais qui me sembloit préférable à d'autres choses que je combattois avec animosité, au lieu de les chercher avec piété.

(1) Voyez livre III, ch. IV, p. 50.

De là j'étois tombé dans cette autre erreur de croire que ce qui me faisoit différer de jour en jour de renoncer aux espérances du siècle pour ne suivre que vous, c'étoit que la voie par où il me falloit marcher ne m'étoit point encore assez clairement connue ; mais enfin arriva le jour où je devois me voir dans toute ma nudité, et où la voix de ma conscience devoit me faire entendre ces reproches : « Que deviennent » tes frivoles discours ? toi qui ne voulois pas, disois-tu, » abandonner le fardeau de tes vains attachements pour une » vérité qui n'avoit encore rien d'assuré pour toi : voilà main- » tenant que tu n'en peux plus douter, et cependant ce far- » deau t'accable encore ; tandis que d'autres qui ne se sont pas » consumés dans ces recherches, qui, comme toi, n'ont pas » perdu dix années de leur vie dans de semblables études, » sont déjà libres, ont déjà reçu les ailes avec lesquelles ils » vont prendre leur essor vers le ciel. »

Pendant que Ponticien nous parloit, telles étoient les pensées qui déchiroient mon cœur, telle étoit l'horrible confusion dont je me sentois pénétré. Il se retira enfin, après avoir achevé son récit et réglé l'affaire qui l'avoit amené vers nous. Alors, seul avec moi-même, que ne dis-je point contre moi-même ! quelles paroles amères et piquantes n'adressai-je point à mon ame pour l'exciter à me suivre dans l'effort que je faisais pour aller vers vous ! et néanmoins elle résistoit : elle résistoit et ne s'excusoit pas ; tous les raisonnements qui jusqu'alors avoient fait sa défense étoient confondus et épuisés ; réduite au silence, elle demouroit toute tremblante, craignant à l'égal de la mort d'être arrêtée dans le cours de ses longues et vicieuses habitudes, qui cependant, la consumant peu à peu, la conduisoient à la mort.

CHAPITRE VIII.

Ses agitations ; ce qui arriva dans le Jardin où il s'étoit retiré avec Alipe.

Alors dans cette guerre intestine que j'avois moi-même excitée au dedans de moi-même, et qui m'agitoit jusque dans les dernières profondeurs de mon ame, l'esprit rempli d'un trouble qui se peignoit sur tous les traits de mon visage, je

me tournai tout-à-coup vers Alipe, et m'écriai : « Que fai-
» sons-nous? qu'est ce que ceci? que venons-nous d'enten-
» dre? Quoi! des ignorants se réveillent; ils ravissent le ciel;
» et nous, avec notre science, de même que des animaux
» stupides, nous demeurons lâchement ensevelis dans la
» chair et dans le sang! Est-ce parce qu'ils ont pris les de-
» vants que nous avons honte de les suivre? et ne devrions-
» nous pas plutôt rougir de honte de n'avoir pas même le
» courage de les suivre? » Je lui dis ces paroles ou je ne sais
quelles autres à peu près semblables; et le transport où j'é-
tois m'emporta aussitôt loin de lui, alors qu'il me regardoit
en silence et frappé d'étonnement. En effet le son de ma
voix avoit quelque chose d'extraordinaire; et mon front, mes
joues, mes yeux, la couleur de mon visage, et cette altération
même de ma voix, en disoient plus que mes paroles sur ce
qui se passoit alors dans mon ame.

Il y avoit dans la maison que nous habitons un petit jardin
dont nous avons la jouissance; parce que notre hôte, qui ne
faisoit point sa demeure dans cette maison, nous l'avoit
abandonnée tout entière. Le trouble de mon cœur m'y avoit
poussé comme dans un lieu où personne ne viendroit m'in-
terrompre au milieu de ce violent combat que je me livrois
à moi-même, et dont vous seul, Seigneur, connoissiez l'issue
que je ne savois pas. C'étoit une fureur salutaire que celle dont
j'étois transporté; je me sentois mourir d'une mort qui alloit
me rendre à la vie; et, connoissant le mal qui étoit en moi,
j'ignorois quel bien étoit sur le point d'en prendre la place.

Je m'en allai donc dans ce jardin, où Alipe accourut aus-
sitôt sur mes pas; car j'étois également seul lorsqu'il étoit
avec moi: et comment m'auroit-il abandonné dans un tel
état? Nous allâmes nous asseoir le plus loin possible de la
maison. J'étois hors de moi, frémissant, m'indignant contre
moi-même de ce que je tarfois tant à m'unir à vous, alors
que tous mes os me erioient que c'étoit vers vous qu'il falloit
aller, et élevoient jusqu'au ciel un semblable dessein; et
l'on ne va vers vous ni sur des vaisseaux, ni sur des chars,
ni même en faisant à pied le petit nombre de pas que j'avois
faits pour venir de la maison au lieu où nous étions assis. Y
aller, y arriver même, n'est autre chose qu'y vouloir aller;
mais le vouloir pleinement, fortement, et non pas en laissant

flotter de côté et d'autre une volonté à demi malade et languissante, dont une partie qui s'élève vers le ciel lutte contre l'autre qui retombe vers la terre.

Enfin, dans ce trouble où me jetoient mes irrésolutions, il m'arrivoit de faire plusieurs mouvements purement corporels que quelquefois les hommes sont dans l'impuissance de produire, même alors qu'ils en auroient la volonté, soit qu'ils manquent des membres nécessaires, soit qu'ils les aient attachés par des liens affoiblis par la maladie, ou que toute autre cause les empêche d'agir. Si je m'arrachois les cheveux, si je me frappois le front, si, entrelaçant mes doigts, j'en embrassois mes genoux, il étoit hors de doute pour moi que je le faisois parce que je l'avois voulu ; mais ayant cette volonté de le faire, il est certain que je n'en aurois pas eu le pouvoir si mes membres eussent été privés de ces mouvements propres à m'en faire obéir. J'avois donc fait un grand nombre d'actes où *vouloir* et *pouvoir* étoient des choses différentes ; et je ne faisois pas ce que je désirois sans comparaison bien davantage, et où *pouvoir* et *vouloir* étoient une même chose ; où, me trouvant dans l'impossibilité de vouloir à la fois et de ne vouloir pas, il n'y avoit nulle différence entre l'acte et la volonté, de manière que l'avoir voulu e'étoit déjà l'avoir fait. Il ne se faisoit pas cependant ; et mon corps obéissoit plus facilement à la plus petite volonté de mon ame, lorsqu'elle lui commandoit de se mouvoir, que mon ame elle-même n'obéissoit à la plus grande de ses volontés, bien que cette volonté dût être accomplie par le seul acte de sa volonté.

CHAPITRE IX.

Combats qui se passent dans la volonté de celui qui veut se convertir à Dieu.

Pourquoi cela ? quelle peut être la cause d'un tel prodige ? Que votre miséricorde m'éclaire, Seigneur, et qu'il me soit permis d'interroger les plus profonds abîmes des misères humaines, et ce qu'il y a de plus caché dans les châtimens qui pèsent sur les enfans d'Adam ; peut-être pourront-ils me répondre. Pourquoi donc cela ? et ce prodige, quelle en est

la cause? Mon esprit commande à mon corps, et à l'instant même il est obéi; mon esprit commande à lui-même, et il n'est point obéi. Cet esprit commande à ma main de se mouvoir, et tout s'opère ici avec une telle rapidité, qu'à peine peut-on distinguer le commandement de l'exécution; et cependant l'esprit est une substance spirituelle, et la main n'est qu'un corps. L'esprit commande à l'esprit d'avoir une volonté; celui qui commande ne diffère point de celui qui doit obéir: et cependant il n'obéit pas. Pourquoi cela? je le répète encore; à quelle cause attribuer un tel prodige? L'esprit, dis-je, se commande à lui-même de vouloir; il ne feroit point ce commandement, si déjà il n'avoit la volonté: et cependant ce qu'il a commandé ne se fait point.

C'est qu'il ne veut qu'à demi; d'où il résulte qu'il ne commande qu'à demi: car son commandement est en proportion de sa volonté; et ce qu'il commande ne se fait qu'imparfaitement en raison de ce qu'il peut y avoir d'imparfait dans cette même volonté. Et certes, puisque c'est la volonté qui se commande à elle-même de vouloir, et non pas une autre volonté, il s'ensuit qu'elle ne commande pas pleinement lorsque ce qu'elle a commandé ne s'accomplit pas: car si elle étoit elle-même pleine et entière, elle ne se commanderait pas de vouloir, puisqu'elle voudroit déjà. Ce n'est donc pas un prodige qu'elle veuille en partie et qu'en partie elle ne veuille pas: c'est que l'ame est malade; c'est que, portée en haut par la vérité, en même temps que pèse sur elle le poids de ses habitudes, elle ne s'élève point tout entière; c'est qu'il y a deux volontés dans cette ame, qu'aucune des deux n'est parfaite; et que l'une possède ce qui manque à l'autre.

CHAPITRE X.

Erreur des Manichéens, qui croyoient que deux volontés contraires proviennent dans l'homme de deux natures contraires. Sa réfutation.

Qu'ils soient exterminés devant votre face, ô mon Dieu! ainsi que sont tous vains discoureurs et tous séducteurs des ames, ceux qui, ayant reconnu, dans les actes de notre intelligence, ce combat de deux volontés, soutiennent qu'il y a en nous deux esprits de nature différente, l'un bon et l'au-

tre mauvais. Ce sont eux-mêmes qui sont mauvais d'avoir ces mauvais sentiments : ils seroient bons si leurs sentiments étoient vrais, s'ils rendoient témoignage à la vérité, et tellement que votre apôtre pût leur dire : « Autrefois vous étiez » ténèbres, et maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur (1). » Voulant au contraire *être lumière*, non dans le Seigneur, mais en eux-mêmes, par cette croyance, que la nature de l'ame est la même que celle de Dieu, ils *deviennent ténèbres*, et ténèbres d'autant plus épaisses, qu'un détestable orgueil les éloigne davantage de vous, « de vous la » véritable lumière qui illumine tout homme venant en ce » monde (2). » Prenez donc garde à ce que vous dites, malheureux ; rougissez de honte ; approchez-vous de Dieu, et vous recevrez la lumière, et vos fronts cesseront alors de rougir.

Lorsque je délibérois de la sorte avec moi-même pour me résoudre enfin à servir le Seigneur mon Dieu, comme j'en avois depuis si long-temps la pensée, j'étois à la fois celui qui le vouloit et ne le vouloit pas ; j'étois, dis-je, l'un et l'autre : car ne le voulant pas pleinement, je n'y étois pas non plus pleinement opposé : et c'est ce qui faisoit que je disputois avec moi-même, et qu'il y avoit division dans le fond de mon cœur. Mais, bien que cette division s'y fût formée malgré moi, elle ne prouvoit point qu'il y eût en moi deux esprits d'une nature différente : ce qu'elle prouvoit, c'étoit le châtement infligé au dérèglement de mon esprit. Ainsi donc elle ne venoit pas de moi, mais du péché qui habitoit en moi, et qui étoit la punition d'un autre péché commis plus librement, et auquel je participois, parce j'étois enfant d'Adam.

Et certes, s'il y avoit en nous autant de natures contraires que nous avons de volontés qui se combattent, il n'y en auroit pas seulement deux, mais un plus grand nombre. Par exemple, lorsqu'un des leurs délibère s'il ira au théâtre ou à leurs assemblées, les Manichéens s'écrient : « Voilà deux natures différentes, l'une bonne qui veut le mener à l'assemblée, l'autre mauvaise qui veut l'en éloigner : car, autrement,

(1) Eph., v, 8.

(2) Joan., i, 10.

d'où naitroit ce combat entre deux volontés contraires? » Je soutiens, moi, que toutes les deux sont mauvaises, et celle qui le pousse vers leur assemblée et celle qui l'attire vers le théâtre. Accordons-leur toutefois cette croyance où ils sont, qu'il n'y a rien que de bon dans celle qui conduit vers eux; mais s'il arrive que l'un de nous, flottant entre deux volontés qui l'agitent en sens contraire, délibère avec lui-même s'il ira au théâtre, ou s'il se rendra à notre église, que diront-ils alors? et ne seront-ils pas fort embarrassés? Ou ils seront contraints d'avouer, ce qu'ils sont fort éloignés de faire, qu'on peut aller à notre église, conduit par le mouvement d'une volonté bonne en elle-même, ainsi que font tous ceux qui reçoivent nos dogmes et qui participent à nos mystères; ou il leur faudra reconnoître qu'il existe dans un même homme deux mauvaises natures et deux mauvais esprits, qui se font entre eux la guerre; et ainsi cesse d'être vrai ce qu'ils sont accoutumés de dire, qu'il n'y a que deux natures, l'une bonne et l'autre mauvaise; ou bien ils se rendront à la vérité, et ne pourront s'empêcher de convenir que lorsqu'un homme délibère avec lui-même, ce n'est qu'une même ame agitée par deux volontés différentes.

Qu'ils cessent donc de nous dire, lorsqu'ils remarquent dans un même homme ce combat de deux volontés opposées, que ce sont deux esprits contraires l'un à l'autre, produits par deux substances et par deux principes contraires, l'un bon et l'autre mauvais: car votre vérité, mon Dieu, les condamne; elle confond leurs vains raisonnements, leur montrant qu'on peut être flottant entre plusieurs volontés également mauvaises; lorsqu'un homme délibère, par exemple, s'il en fera périr un autre par le fer ou par le poison, s'il usurpera tel héritage ou tel autre, ne les pouvant usurper tous les deux; s'il se procurera avec son argent des voluptés infâmes, ou s'il le gardera par avarice; s'il se rendra au cirque ou au théâtre, lorsque dans un même jour ces deux spectacles sont ouverts; enfin s'il ira faire un vol dans une maison étrangère lorsque l'occasion s'en présente, ou si, l'occasion lui en étant également offerte, il n'ira pas plutôt commettre un adultère; si, dis-je, dans un même instant, il se fait en lui un concours de toutes ces choses, et qu'il les désire toutes au même degré, ne pouvant cependant les faire

toutes à la fois. Car ces volontés diverses, et même un plus grand nombre, qui peuvent naître de tant d'objets qui excitent nos desirs, partagent et déchirent une ame dans cette guerre qu'elles se font; et cependant les Manichéens n'admettent point qu'il y ait une quantité si grande de substances différentes.

Et il en est de même des volontés qui sont bonnes de leur nature; car je leur demande s'il n'est pas bon de prendre plaisir à lire l'apôtre, s'il n'est pas bon de se plaire à chanter de pieux cantiques, s'il n'est pas bon d'aimer à expliquer l'Évangile? Il me répondra sans doute que toutes ces choses sont bonnes. Mais si elles nous sont agréables au même degré et dans le même instant, ne sont-ce pas là des volontés diverses entre lesquelles se partage notre cœur, lorsque nous délibérons sur le choix à faire entre ces diverses choses? car, toutes étant bonnes, elles se combattent néanmoins entre elles, jusqu'à ce que nous en ayons choisi une vers laquelle notre volonté, ainsi divisée, se porte enfin tout entière.

De même, lorsque l'amour des choses éternelles nous élève dans le ciel, et que les fausses douceurs d'un bien périssable nous ramènent vers la terre, c'est une même ame qui veut l'un et l'autre, mais qui ne veut ni l'un ni l'autre de toute sa volonté; et c'est ce qui fait que, placée entre ces deux biens, elle se sent tourmentée et déchirée, la vérité la portant à préférer celui-ci, l'habitude l'empêchant de se séparer de celui-là.

CHAPITRE XI.

Comment il se trouve placé entre la volupté qui veut le retenir,
et la chasteté qui cherche à l'attirer vers elle.

Telle étoit la maladie de mon ame, et dans ces souffrances qu'elle me faisoit durement éprouver, je m'accusois beaucoup plus qu'à l'ordinaire, me roulant et me débattant dans ma chaîne jusqu'à ce que j'eusse achevé de la rompre: car bien qu'alors elle me retint à peine, je n'en étois pas entièrement dégagé. Et vous, Seigneur, vous me pressiez jusque dans les secrètes profondeurs de mon ame; et, sévère par l'effet de

vosre miséricorde, vous me faisiez sentir à coups redoublés l'aiguillon de la honte et de la crainte, de peur que, différant à rompre ce qui restoit d'anneaux de cette chaîne, elle n'eût prit des forces nouvelles; et ne me serrât plus étroitement que jamais.

Je me disois donc à moi-même et du fond du cœur : « C'est tout à l'heure, c'est dans ce moment qu'il faut enfin » me donner à Dieu; » et déjà cette parole me faisoit avancer vers l'exécution de mon dessein; j'étois sur le point de l'achever, et cependant je ne l'achevois pas. Je ne retombois pas néanmoins dans l'abîme de mes anciennes misères; mais, me tenant sur les bords, j'y reprenois haleine; puis, par de nouveaux efforts, je m'approchois encore davantage du bien auquel je voulois atteindre; encore un peu, et j'allois le toucher et l'embrasser : cependant je n'y étois point encore; je ne le touchois ni ne l'embrassois, parce que je balançois à mourir à ce qui est une mort véritable, pour vivre de la véritable vie. La vieille habitude du mal avoit plus de pouvoir sur moi que le bien auquel je n'étois pas accoutumé; et, à mesure que je voyois approcher le moment où j'allois devenir tout autre que je n'avois été, la terreur que m'inspiroit ce moment sembloit me saisir davantage. Cependant elle ne me faisoit point reculer; je ne retournois point en arrière, je demeurois en suspens.

Je me sentois arrêté par les bagatelles honteuses, par les folles-vanités qui avoient été mes anciennes amies; et, me tirant, pour ainsi parler, par le vêtement de ma chair, elles sembloient me dire à voix basse : « Voulez-vous donc nous » abandonner? Quoi! dès ce moment, nous cesserons d'être » avec vous, et pour jamais; dès ce moment, il ne vous sera » plus permis de faire telle ou telle chose, et pour jamais? » Et qu'étoit-ce, ô mon Dieu! que ces choses dont elles me présentoient les images, et que j'exprime par ces mots, *telle ou telle chose*? Puisse vosre miséricorde les effacer de la mémoire de vosre serviteur! quelles turpitudes que ces choses! quelles infamies! Toutefois leur voix avoit perdu plus de la moitié de sa force. Ce n'étoit plus en venant hardiment à ma rencontre pour me faire obstacle, mais comme murmurant derrière moi, qu'elles se faisoient entendre; et alors que je leur échappois, me faisant quelques furtives

attaques pour me forcer à jeter sur elles un regard, elles parvenoient ainsi à ralentir ma marche : car mes efforts pour les repousser et m'en arracher entièrement, afin de voler où j'étois appelé, étoient languissans, et j'entendois encore la voix tyrannique de l'habitude qui me disoit : « Pensez-vous » donc pouvoir vivre sans elles? »

Mais elle ne me disoit plus cela que foiblement : car du côté où j'avois porté mes regards et où j'hésitois encore à passer, se présenteoit à moi la chasteté avec une douce majesté et un air satisfait et serein qui ne ressembloit point aux joies dissolues et licencieuses, avec un sourire modeste qui m'encourageoit à venir à elle sans balancer davantage, et, afin de me recevoir et de m'embrasser, tendant vers moi ses mains charitables. Là s'offroient à moi de salutaires et innombrables exemples. Autour d'elle se pressoient des enfans, des jeunes filles, des jeunes gens, des personnes de tout âge, des veuves vénérables, des vierges parvenues à l'extrême vieillesse ; et dans ces ames saintes, la chasteté n'étoit pas demeurée stérile, mais elle avoit produit comme une génération nombreuse de ces joies célestes qu'elle conçoit de vous, Seigneur, qui êtes son céleste époux.

Alors, me raillant doucement et de manière à ranimer mon courage, elle sembloit me dire : « Ne pourrez-vous donc ce » qu'ont pu ceux-ci et celles-là? L'ont-ils pu par eux-mêmes » et sans le secours de leur Dieu et de leur Seigneur? C'est » lui qui m'a donné à eux. Pourquoi vous appuyer sur vous- » même? n'est-ce pas comme si vous étiez sans appui? Jetez- » vous dans ses bras ; et ne craignez point : il ne se retirera » pas pour vous laisser tomber ; jetez-vous-y hardiment : il » vous recevra et vous guérira. » Sur de telles paroles, je rougissois de honte de prêter encore l'oreille au murmure de ces vanités et de ces bagatelles qui m'arrêtoient et me tenoient comme en suspens, lorsqu'il me sembla que la chasteté me disoit encore : « N'écoutez plus la voix impure de » votre chair de péché : c'est ainsi que vous la mortifierez. » Elle vous promet des douceurs : mais ces douceurs sont- » elles comparables à la loi du Seigneur votre Dieu? » Tout ceci se passoit au fond de mon cœur, et n'étoit autre chose que le combat de moi-même contre moi-même. Cependant Alipe, toujours auprès de moi pendant que j'étois livré à

une agitation aussi extraordinaire, attendoit en silence quelle en seroit la fin.

CHAPITRE XII.

Voix miraculeuse qu'il entend du ciel. Son entière conversion après la lecture d'un passage de saint Paul.

Alors une méditation profonde ayant tiré des plus secrets replis de mon ame et exposé à la vue de mon esprit toutes mes misères, il s'éleva en moi un violent orage qui portoit avec lui une pluie abondante de larmes; et, afin de pouvoir la répandre tout entière avec les gémissements et les sanglots qui alloient naître d'elle, je me levai et m'éloignai d'Alipe. Jugeant que je ne pouvois pleurer à mon aise que dans une entière solitude, je m'éloignai de lui autant qu'il le falloit pour n'être point troublé, même par la présence d'un ami aussi cher.

Tel étoit l'état où je me trouvois alors, et il s'en aperçut : car en me levant, j'avois laissé échapper quelques mots d'un ton de voix qui faisoit assez connoître que j'allois fondre en larmes. Il demeura donc, tout saisi d'étonnement, au lieu où nous étions assis, et moi j'allai me jeter à terre sous un figuier : de quelle maniere? je ne le sais; et là je donnai libre carrière à mes larmes. Mes yeux en répandirent des torrents, et ce fut, Seigneur, un sacrifice qu'il vous plut de recevoir. Je m'adressois en même temps à vous, et vous disois : « Et » vous, Seigneur, jusques à quand (1),... jusques à quand » durera votre colère? Ne vous souvenez plus de nos iniquités passées (2). » Si ce n'étoient ces propres paroles, c'en étoit le sens : car je sentois bien que c'étoit le poids de ces iniquités qui m'accabloit, et je me disois à moi-même avec un accent lamentable : « Jusques à quand, jusques à » quand? sera-ce demain et demain encore? pourquoi pas » tout à l'heure? pourquoi ce moment même ne mettroit-il » pas fin à toutes mes infamies? »

Je parlois de la sorte, et je pleurois amèrement dans l'af-

(1) Ps. vi, 3.

(2) Ps. LXXXVIII, 5, 8.

spection profonde de mon cœur ; et voilà que d'une maison voisine j'entendis sortir une voix : c'étoit comme la voix d'une jeune fille ou d'un jeune garçon qui disoit en chantant, et répétoit plusieurs fois ces paroles : *PRENEZ ET LISEZ ; PRENEZ ET LISEZ.* Je changeai soudain de visage , et me mis à chercher attentivement en moi-même si , dans quelques-uns de leurs jeux , les enfants n'étoient pas accoutumés de chanter quelque chose de semblable ; et je ne me souvins pas de l'avoir jamais remarqué. Arrêtant donc le cours de mes larmes , je me levai , ne pouvant expliquer autrement ces paroles que comme un commandement divin qui m'ordonnoit d'ouvrir les saintes Écritures , et d'y lire le premier passage qui se présenteroit à mes yeux. C'est ainsi qu'Antoine , selon ce qu'on m'en avoit appris , entrant dans une église au moment où on y lisoit ces paroles de l'Évangile : « Allez , vendez » tout ce que vous avez , et donnez-le aux pauvres , et vous » aurez un trésor dans le ciel ; et après cela , venez et suivez- » moi (1) , » les reçut comme un avertissement du ciel qui lui étoit particulièrement adressé , et sur-le-champ se convertit à vous.

Je retournai donc précipitamment au lieu où Alipe étoit assis , et où j'avois laissé le livre des Épîtres de saint Paul , lorsque j'en étois parti. Je le pris , je l'ouvris , et je lus des yeux seulement ce passage , le premier sur lequel ils s'arrêtèrent : « Ne vivez ni dans les excès du vin , ni dans ceux de » la bonne chère , ni dans l'impureté et la débauche , ni dans » un esprit de contention et de jalousie ; mais revêtez-vous » de notre Seigneur Jésus-Christ , et n'ayez pas l'amour de » votre chair jusqu'à la livrer aux sensualités (2). » Je n'en voulus pas voir davantage , et il n'en étoit pas besoin : car à peine avois-je achevé de lire ce peu de mots , qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui lui rendit la paix , et qu'à l'instant même se dissipèrent les ténèbres dont mes doutes la tenoient enveloppée.

Puis ayant marqué du doigt cet endroit du livre , ou de je ne sais quel autre signe , je le fermai , et , avec un visage sur lequel se peignoit déjà le calme de mon ame , j'appris à Alipe

(1) Matt., XIX , 21.

(2) Rom., XIII , 13 , 14.

ce qui m'étoit arrivé. J'ignorois ce qui se passoit en lui-même dans ce moment, et voici comment il me le découvrit : il désira voir ce que je venois de lire, je le lui montrai ; et ayant fait attention à ces paroles qui suivent et que je n'avois point remarquées ; « Soutenez aussi celui qui est foible dans la » foi (1), » il se les appliqua à lui-même, me le déclara aussitôt, et se trouva tellement fortifié par cet avertissement, que, sans aucun trouble, sans la moindre hésitation, il se joignit à l'instant même à moi par une ferme et sainte résolution, sous tous les rapports si convenable à ses mœurs, depuis long-temps, et sans comparaison, bien plus honnêtes que les miennes.

De là nous allâmes trouver ma mère, et lui tout raconter ; elle s'en réjouit. Nous lui dîmes comment la chose s'étoit passée : elle en fut ravie, elle en tressaillit de joie. Elle vous bénissoit, Seigneur, vous dont la puissance passe infiniment ce que nous en demandons, ce que nous pouvons en comprendre ; elle vous bénissoit de ce que vous lui aviez accordé pour moi bien plus qu'elle n'étoit accoutumée de vous demander par ses gémissements et par ses larmes : car vous m'aviez si entièrement ramené à vous, que je n'avois plus aucune pensée ni pour le mariage ni pour aucune autre espérance du siècle, ferme désormais dans cette règle de la foi où, tant d'années auparavant, vous lui aviez révélé qu'un jour je serois avec elle. Ainsi vous changeâtes ses pleurs en une joie qui passoit de beaucoup tous les vœux qu'elle avoit pu former, en une joie pour elle plus agréable et plus pure que celle qu'elle avoit souhaité recevoir des enfants légitimes qui seroient nés de ma chair.

(1) Rom., XIV, 1.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Il loue Dieu de lui avoir inspiré le détachement des biens de la terre.

« Seigneur, je suis votre serviteur ; je suis votre serviteur » et le fils de votre servante : vous avez brisé mes liens ; je vous offrirai un sacrifice de louange (1). » Que mon cœur et que ma langue vous louent ; et que mes os s'écrient : « Seigneur, qui est semblable à vous (2) ? » Qu'ils le disent, et vous, ô mon Dieu, que vous m'en répondiez, que vous disiez à mon âme : « Je suis ton salut (3). » Qu'étois-je alors et quel étois-je ? qu'y avoit-il qui ne fût mal dans mes actions ; sinon dans mes actions, dans mes paroles ; sinon dans mes paroles, dans ma volonté ? Mais vous, Seigneur, le Dieu bon, le Dieu miséricordieux, votre regard a mesuré ce gouffre de mort dans lequel j'étois plongé, et du fond de mon cœur votre main puissante a fait sortir un abîme de corruption ; et ce prodige tout entier se réduisoit cependant à faire que ce que j'avois voulu, je ne le voulusse plus, que je voulusse ce que je n'avois pas voulu.

Où étoit donc, pendant de si longues années, mon libre arbitre ? et de quelles secrètes profondeurs avoit-il été tiré tout-à-coup, pour « me faire courber la tête sous votre joug » si doux, et prêter mes épaules à votre fardeau si léger (4), » ô JÉSUS-CHRIST, mon soutien et mon rédempteur ? Qu'à l'instant même je trouvai de douceur à renoncer aux douceurs de mes vains amusements ; et combien de joie à quitter ce que j'avois tant appréhendé de perdre ! Ces fausses vo-

(1) Ps. cxv, 16.

(2) Ps. xxxiv, 3.

(3) Ps. xxxiv, 3.

(4) Matt., xi, 26.

luptés, vous les faisiez sortir de mon cœur, vous, le bien suprême et véritable; vous les en faisiez sortir et vous preniez leur place, vous qui êtes plus doux que toutes les voluptés, mais que ne sauroient goûter la chair et le sang; plus éclatant que toute lumière, mais plus caché que ne l'est ce qu'il y a de plus caché; plus grand que ce qu'il y a de plus grand, mais que ne peuvent voir ceux qui se font grands à leurs propres yeux. Déjà mon esprit étoit affranchi des soins cuisants que font naître l'ambition, l'amour des richesses, les voluptés infâmes et criminelles : déjà je mettois toute ma joie à m'entretenir avec vous, ô Seigneur mon Dieu ! vous, ma gloire, mes richesses, mes délices, et mon salut.

CHAPITRE II.

Il se décide à quitter sa profession, remettant cependant au temps des vacances, qui n'étoit pas éloigné, l'exécution de ce dessein.

Alors, Seigneur, je formai en votre présence le dessein, non d'abandonner avec éclat, mais de quitter doucement et sans bruit ce trafic que faisoit ma langue des artifices de la parole, ne voulant pas que des jeunes gens sans cesse occupés, non de méditer votre loi et de chercher votre paix, mais de se rendre follement habiles dans le mensonge, et de triompher ainsi dans les combats du barreau, vinsent désormais acheter de moi des armes propres à servir leurs fureurs.

Il se trouva fort heureusement que, sous peu de jours, commençoient les vacances, qui sont d'usage à l'époque des vendanges : je résolus donc de prendre patience jusque-là, et de saisir cette occasion où se fermoient solennellement les écoles, pour me séparer de mes élèves et ne plus m'exposer en vente après avoir été racheté par vous. Tel fut le dessein que je formai devant vous et seulement en présence de mes plus intimes amis. Il fut décidé entre nous que nous n'en ferions part à personne; bien que, sortant comme nous le faisons de cette vallée de larmes, et chantant à votre louange « un cantique d'actions de grâces, vous nous eussiez armés » de flèches aiguës et de charbons ardents contre ces langues « trompeuses (1) » qui, nous conseillant en apparence pour

(1) Ps. CXIX, 3, 4.

notre bien, nous détournent en effet du bien; de même que nous consommons et détruisons les mets qui flattent notre goût, par cela même que notre goût est flatté.

Vous aviez percé nos cœurs des flèches de votre amour; je portois vos paroles comme fixées dans le fond de mes entrailles; et les exemples de vos serviteurs que vous aviez fait passer des ténèbres à la lumière, que, de morts qu'ils étoient, vous aviez ramenés à la vie, se présentant sans cesse à notre pensée, échauffoient nos ames, nous arrachoit à cette langueur qui nous auroit fait pencher de nouveau vers les choses d'ici-bas, nous embrasoient enfin d'une telle ardeur, que le souffle de ces langues perfides en auroit plutôt accru la violence qu'il ne l'auroit éteinte.

Cependant, comme il ne se pouvoit faire, la sainteté de votre nom étant répandue par toute la terre, que la résolution que nous avions prise ne trouvât des approbateurs, il me sembloit qu'il y auroit eu une sorte de vanité à ne pas attendre le moment si peu éloigné des vacances, et à quitter avant ce temps une profession publique et qui m'exposoit à la vue de tout le monde; de manière que, tous les yeux se tournant vers moi par l'effet même de ce trop grand empressement à exécuter mon dessein, on auroit pu m'accuser de vouloir faire du bruit et attirer les regards. Or, que pouvoit-il me revenir des recherches curieuses que l'on auroit faites de mes intentions, des jugemens téméraires que l'on auroit portés de la bonne action que je voulois faire?

D'ailleurs, pendant le cours de ce même été, le travail excessif de mes leçons publiques m'avoit tellement affoibli la poitrine, que je ne respirois plus qu'avec de grandes difficultés; j'éprouvois des douleurs qui me faisoient craindre que le poumon même ne fût attaqué, et ma voix avoit beaucoup perdu de sa force et de son éclat. Dans le premier moment j'en avois senti de la peine, parce que je me voyois en quelque sorte forcé de renoncer aux travaux fatigants de ma profession, ou du moins, si je voulois soigner ou recouvrer ma santé, d'en déposer pour quelque temps le fardeau; mais dès que j'eus conçu une volonté ferme de tout quitter pour ne plus contempler que vous qui êtes mon Dieu, vous savez, Seigneur, que je commençai à ressentir même de la joie d'avoir ainsi trouvé une excuse exempte de mensonge, et propre

à adoucir le mécontentement de ceux qui , pour l'intérêt de leurs enfants , ne m'auroient pas vu volontiers reprendre ma liberté.

Dans cette espèce de satisfaction que j'éprouvois , je prenois donc patience , jusqu'à ce que ce reste de temps se fût écoulé : c'étoit à peu près vingt jours tout au plus ; et cependant j'eus beaucoup de peine à aller jusqu'au bout , parce que je n'avois plus avec moi la passion qui jusqu'alors avoit porté la moitié de mon fardeau ; et si la patience ne fût venue à mon secours , j'en aurois été accablé. Peut-être quelques-uns de vos serviteurs , aujourd'hui mes frères , diront-ils qu'en cela je ne suis pas exempt de péché , et que , résolu comme je l'étois jusqu'au fond du cœur de me consacrer à votre service , je n'aurois pas dû , ne fût-ce même que pour une heure , m'asseoir désormais dans la chaire du mensonge. Je ne chercherai point à m'en défendre ; mais vous , Seigneur , dont la miséricorde est infinie , ne m'avez-vous pas remis ce péché , ainsi que tant d'autres si horribles et si mortels , dont vous m'avez lavé dans les eaux saintes du baptême ?

CHAPITRE III.

Sentiments différents de ses amis Verecundus et Nébride sur sa conversion. Sainte mort de l'un et de l'autre. Ce que Verecundus avoit fait pour lui.

Verecundus ressentit une affliction profonde de ce qui faisoit notre bonheur. Attaché au siècle par des liens qu'il ne pouvoit rompre , il se voyoit ainsi sur le point d'être séparé de nous ; car il n'étoit pas encore chrétien ; et quoique sa femme fût chrétienne , elle étoit pour lui le plus grand obstacle à nous suivre dans la route où nous commençons à marcher ; et il déclaroit ne vouloir se faire chrétien qu'à une seule condition impossible pour lui à remplir.

Il eut toutefois l'honnêteté de nous offrir sa maison de campagne , comme une retraite pendant tout le temps que nous aurions encore à passer dans ce pays. Vous l'en récompenserez , Seigneur , à la résurrection des justes ; et déjà il vous a plu d'acquitter envers lui le principal de cette dette : car dans une maladie grave dont il fut saisi , lorsque déjà

nous étions à Rome, il se fit chrétien, quoiqu'il ne nous eût plus auprès de lui, et sortit de cette vie après avoir été admis dans la société des fideles. C'est une miséricorde, Seigneur, que vous nous avez faite en même temps qu'à lui; à nous, qu'une douleur insupportable auroit accablés, si, alors que nous ne pouvions perdre la mémoire de tant de témoignages d'affection que nous avons reçus de cet ami, nous n'eussions eu la consolation de le compter au nombre de ceux qui sont à vous.

Nous sommes aussi de ceux-là, Seigneur. L'assistance et les consolations que vous nous donnez nous en sont la preuve : grâces vous en soient rendues. Dieu fidèle en vos promesses ! pour payer Verecundus de cet asile qu'il nous donna dans sa maison de Cassi, où, à peine sortis des agitations du siècle, nous commençâmes à nous reposer en vous, vous le ferez jouir des douceurs et du printemps éternel de votre paradis ; vous l'en ferez jouir, puisque vous lui avez remis ses péchés sur la terre, « l'y établissant sur votre » montagne sainte, sur votre montagne élevée et fertile (1). » Mais au temps dont je parle, il s'affligeoit vivement de notre résolution.

Quant à Nébride, il s'en réjouissoit avec nous : car, bien qu'il ne fût pas encore chrétien, et que même il eût eu le malheur de tomber dans les pièges funestes de ces imposteurs qui soutiennent que la chair de votre Fils, de celui qui est la vérité même, n'est qu'une chair fantastique (2), il avoit su depuis s'en tirer ; et tel qu'il étoit, n'ayant encore reçu aucun des sacrements de votre Église, il ne s'en appliquoit pas moins, avec une ardeur incroyable, à la recherche de la vérité. Aussi, peu de temps après notre conversion et notre régénération par le saint baptême, embrassa-t-il la foi catholique ; et étant retourné en Afrique, où il continua de vous servir, Seigneur, dans la pratique de la continence et de la chasteté la plus parfaite, avec toute sa famille qu'il avoit rendue chrétienne comme lui, il vous plut de le dégager des liens de la chair, et maintenant « il est vivant dans le sein » d'Abraham (3). »

(1) Ps. LXXII, 16.

(2) C'étoit une des rêveries qu'enseignoient les Manichéens.

(3) Luc., XVI, 22.

Quoi que puisse entendre l'Écriture par ce *sein d'Abraham*, c'est là qu'est vivant Nébride, cet ami si cher; c'est là que vit celui que vous avez fait votre fils adoptif, d'esclave qu'il étoit : car en quel autre lieu pourroit être une telle ame? Il vit donc dans ce bienheureux séjour, sur lequel il me faisoit tant de questions; à moi, un homme si foible et si incapable de le satisfaire; il n'approche plus son oreille de ma bouche, mais son ame se désaltère à la source de vos eaux vivifiantes; elle y boit la sagesse autant que le veut sa soif insatiable, et au sein d'une félicité qui ne finira jamais. Cependant je ne crois pas qu'il s'enivre de ces délices tellement qu'il puisse m'oublier, puisque vous-même, Seigneur, ne m'oubliez pas, vous qui êtes la source à laquelle il ne cesse de s'abreuver.

Mais alors voici quelle étoit notre position : nous consolions Verecundus, qui, sans que son amitié pour nous en fût altérée, voyoit notre changement avec peine; et nous l'exhortions à servir Dieu, en demeurant soumis à la condition du mariage dans laquelle il étoit engagé. Quant à Nébride, nous attendions qu'il se décidât à nous suivre. Il ne tenoit qu'à lui de le faire, étant si près de nous, et il ne s'en falloit presque rien qu'à tout moment il ne le fit. Ainsi s'écoulerent ces jours que nous avoit rendus si longs le désir passionné qui nous tourmentoit, de pouvoir enfin, dans les loisirs d'une heureuse liberté, élever vers vous, et du fond de nos entrailles, ces accents religieux : « Mon cœur vous a parlé; » j'ai cherché votre regard; ce que je chercherai toujours, » Seigneur, c'est la lumière de votre face (1). »

CHAPITRE IV.

Il se retire enfin à la campagne; ce qu'il y fait; graces nouvelles qu'il y reçoit; sentiments qu'il éprouve à la lecture d'un psaume; guérison miraculeuse.

Enfin arriva le jour où je devois être entièrement affranchi; et par le fait, de la profession que je faisois d'enseigner la rhétorique, de même que déjà mon esprit et ma pensée m'en avoient détaché. Ma délivrance s'opéra : vous dégagés es

(1) Ps. XXVI, 13.

ma langue, ainsi que vous aviez à l'avance dégagé mon cœur; et vous bénissant, Seigneur, dans la joie de mon ame, je me retirai dans cette maison de campagne avec tous les miens. Quant à l'usage que je fis de mes études littéraires, de ces études que désormais je vous ai entièrement consacrées, mais qui se ressentoient encore du faste de l'école, on peut s'en faire une idée dans les livres que j'y écrivis, soit qu'ils traitent de mes conférences avec les amis dont j'étois entouré, soit que j'y retrace les entretiens que j'avois seul avec moi-même et en votre présence; et de même on le peut voir dans les lettres que j'écrivais à Nébride, dont j'étois déjà séparé. Que n'ai-je le temps de rappeler ici toutes les graces dont il vous plut alors de me combler! mais il est des choses plus importantes encore auxquelles je me hâte de passer.

Ma mémoire retrace à ma pensée; et il m'est doux, ô mon Dieu! de reconnoître devant vous comment et par quels secrets aiguillons vous sûtes me dompter, comment abaisser les hauteurs de mes pensées, redresser ce qu'il y avoit de tortueux dans mes voies, adoucir ce qu'elles avoient encore de rudesse et d'âpreté; par quels moyens il vous plut de soumettre Alipe, ce frère que mon cœur avoit choisi, au joug de JÉSUS-CHRIST, votre Fils unique, notre Seigneur et notre Rédempteur, dont il ne pouvoit auparavant souffrir que je fisse entrer le nom dans mes ouvrages. Il y préféreroit alors ces pompes du style consacrées dans l'école, cédres superbes, pour ainsi parler, que déjà vous aviez brisés dans mon cœur; il les préféreroit, dis-je, à la simplicité des paroles évangéliques, humbles plantes et antidotes salutaires contre le venin des serpents.

Quels accents, ô mon Dieu! quels cris j'élevois vers vous, lorsque, dans cette maison des champs; novice que j'étois encore dans la science de votre amour, et de même qu'Alipé, qui n'étoit que catéchumène, je lisois les cantiques de David, ces cantiques animés d'une foi si vive, d'une piété si tendre, si propres à abattre les pensées orgueilleuses! Ma mère y étoit avec nous, sous l'apparente foiblesse de son sexe, possédant un cœur mâle et inébranlable dans sa foi, ayant la sérénité d'ame convenable à son âge, une affection toute maternelle, une piété vraiment chrétienne.

De quels mouvemens de colère et d'indignation n'étois-je

point animé contre les manichéens; et ensuite quelle compassion ne ressentois-je point pour eux, de ce qu'ils ignoroient ces divins remèdes et ces sacrés mystères, de ce qu'ils rejetoient comme des furieux l'antidote qui pouvoit opérer leur guérison! J'aurois désiré qu'ils eussent été quelque part auprès de moi, et que, sans que je me doutasse qu'ils y fussent et que j'en pouvois être entendu, il leur fût possible d'entendre mes paroles, de voir mon visage et de quels mouvements j'étois transporté, alors que dans cette retraite je lisois le quatrième psaume : « O Dieu, qui êtes ma justice, » je vous ai invoqué, et vous m'avez exaucé; au milieu de la » tribulation, vous avez ouvert l'espace devant moi : ayez » pitié de moi, Seigneur, et écoutez favorablement ma » prière (1). » Mais, je le répète, il eût fallu qu'ils m'entendissent et que j'ignorasse en être entendu; autrement ils eussent pu penser que c'étoit pour eux que je disois les choses dont j'entrecoupois ces saintes paroles : et en effet, je n'eusse point dit ces choses, ni de la même manière, soupçonnant qu'ils pouvoient me voir et m'entendre; et quand même je les aurois dites, l'impression pour eux n'eût point été la même, que de me les entendre dire seul avec moi-même, en votre présence, et dans les libres et tendres effusions de mon cœur.

Je frémissais de terreur, et en même temps, ô Père saint! je tressaillois de joie et d'espérance dans votre miséricorde; et tous ces mouvements de mon cœur se manifestoient par mes larmes et par mes sanglots, lorsque, s'adressant à nous, votre Esprit saint nous fait entendre ces paroles : « Enfants » des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appe- » santi? pourquoi aimez-vous ce qui est vanité, et cherchez- » vous ce qui est mensonge (2)? » En effet, j'avois aimé ce qui étoit vanité et cherché ce qui étoit mensonge; et vous, Seigneur, « vous aviez déjà rendu admirable le nom de votre » Saint (3), » le ressuscitant des morts et le faisant asseoir à votre droite, d'où il devoit nous envoyer, selon sa promesse, le Consolateur et l'Esprit de vérité, et déjà il l'avoit envoyé, et je ne le savois pas.

(1) Ps. IV, 1, 2.

(2) Ps. IV, 3.

(3) Ps. IV, 4.

Il l'avoit envoyé, parce que déjà il avoit été glorifié en ressuscitant des morts et en montant au ciel; et jusque-là le Saint-Esprit n'avoit point été donné, parce que JÉSUS-CHRIST n'avoit point encore été glorifié. C'est pourquoi le prophète s'écrie : « Jusques à quand votre cœur sera-t-il ap- » santi? pourquoi aimez-vous les vanités? pourquoi cher- » chez-vous le mensonge? Sachez que le Seigneur a rendu » admirable le nom de son Saint (1). » Il nous crie, *jusques à quand?* il nous crie, *sachez*; et moi, sans le savoir; et si long-temps, j'avois aimé la vanité et cherché le mensonge. C'est pourquoi j'écoutois ces paroles et je tremblois, parce qu'elles s'adressoient à ceux qui sont tels que je me souvenois d'avoir été : car il n'y avoit que mensonge et vanité dans ces imaginations fantastiques que j'avois si long-temps prises pour la vérité. Dans la douleur que me causoit ce souvenir, mille choses sortoient de ma bouche, également fortes et touchantes; et plutôt à Dieu que ceux-là les eussent entendues, qui aiment encore les vanités, qui recherchent encore le mensonge! peut-être en eussent-ils été touchés, peut-être eussent-ils rejeté ce poison qui les tue; et alors, Seigneur, vous les eussiez exaucés lorsqu'ils auroient crié vers vous, parce que celui qui intercède en notre faveur auprès de vous est véritablement mort pour nous de la mort de la chair.

Je continuois de lire : « Entrez en colère, et ne péchez point (2). » Et combien n'étois-je pas touché de ces paroles; ô mon Dieu! moi qui avois déjà appris à *entrer en colère* contre moi-même à cause de mes péchés passés, pour, à l'avenir, ne plus pécher! et cette colère étoit juste, puisque ce n'étoit point une autre nature étrangère à moi, et *sortie de la race des ténèbres*, qui péchoit en moi, ainsi que le disent ceux « qui n'entrent point en colère contre eux-mêmes, » et qui amassent ainsi sur leur tête un trésor de colère pour le jour où éclatera cette colère et où se manifestera votre juste jugement (3).

Déjà les biens que j'aimois n'étoient plus des biens visibles, et les yeux de ma chair ne les cherchoient plus dans ce soleil

(1) Ps. iv, 3 et 4.

(2) Ps. iv, 5.

(3) Les Manichéens.

dont ils étoient éclairés; car ceux qui cherchent leur joie hors d'eux-mêmes se dissipent et se répandent dans cette vaine recherche. Ces choses qui touchent leurs sens et qu'ils veulent saisir, le temps les emporte, et il n'en reste que les images; dont leurs esprits sont réduits à faire leur pâture. Oh! s'ils pouvoient trouver insupportable cette faim qui les consume, et s'écrier: « Qui nous montrera les biens véritables (1)? » et qu'alors ils pussent nous écouter lorsque nous leur dirions: « Pour nous, Seigneur, la lumière de votre visage est gravée sur nous (2): » car nous ne sommes pas la lumière « qui illumine tout homme venant au monde (3); » mais c'est par vous que nous sommes illuminés, afin que nous, qui n'étions que ténèbres, nous devenions lumière en vous!

Oh! s'ils pouvoient voir cette lumière intérieure, cette lumière éternelle! Je l'avois déjà goûtée, et à cause de cela même, je voyois avec la plus vive douleur que, s'ils avoient le malheur de venir à moi avec un cœur entièrement séparé de vous, avec un cœur, pour ainsi dire, tout entier dans leurs yeux, il me seroit impossible de leur montrer cette lumière, quand bien même ils me diroient alors: « Qui nous montrera les biens véritables? » Car dans ce secret de mon âme où j'étois entré en colère contre moi-même, où j'avois été touché d'une sainte componction, où je vous avois fait le sacrifice de mes anciennes affections; où, plein de confiance en vous, j'avois comme ébauché le renouvellement de ma vie et vous en avois offert les prémices; là, dis-je, vous aviez commencé à me faire goûter vos délices et à répandre votre joie dans mon cœur. Ainsi je m'écriois en lisant ces saintes paroles, dont je ressentais la puissance au dedans de moi; je ne desirois plus voir s'accroître pour moi l'abondance des biens de la terre, et, dévoré moi-même par le temps, devenir la proie des choses que le temps dévore, parce que j'avois trouvé dans votre éternelle simplicité « un froment, un vin et une huile (4) » bien autres que les fruits d'ici-bas.

Et lorsque je lisois le verset suivant, je m'écriois encore,

(1) Ps. IV, 7.

(2) Ps. IV, 7.

(3) Joan., I, 9.

(4) Ps. IV, 8, 9.

et d'un cri qui s'échappoit du fond le plus caché de mon cœur : Quoi ! « je reposerai dans sa paix, dans celui-là même » qui EST (1) ! » Oh ! quelles paroles ! Car qui pourra s'opposer à nous, lorsque sera accomplie cette autre parole de l'Écriture : « La mort a été absorbée par la victoire (2) ? » Vous êtes, Seigneur, *celui-là même qui est*, qui ne change point. En vous est ce repos qui porte avec lui l'oubli de toutes les peines, parce qu'il n'en est point un autre qui soit égal à vous, et qu'il ne sert à rien d'acquérir tout ce qui n'est pas vous. « Voilà comment, Seigneur, vous avez affermi mon » espérance (3). »

Ainsi je m'enflammois dans cette lecture ; mais c'étoit vainement que je cherchois comment il me seroit possible d'ébranler les oreilles de ces sourds, de ces morts, au nombre desquels j'avois été si long-temps, aveugle comme eux, *comme eux me déchaînant avec rage contre vos Écritures, d'où distille un miel tout céleste, où sont réfléchies les clartés de votre lumière éternelle.* Pensant alors à la haine que ces malheureux ont pour ces saints livres, je me sentois accablé de douleur.

Que ne puis-je ainsi rappeler à ma mémoire tout ce qui se passa pendant les jours que dura cette retraite ! mais du moins je n'ai point oublié et je ne passerai point sous silence, et le châtement si rude que m'infligea votre main, et le secours si prompt que je trouvai dans votre miséricorde. Vous m'aviez envoyé un mal de dents qui me faisoit souffrir d'insupportables douleurs ; et le mal augmentant sans cesse, il en vint à un tel excès que je ne pouvois plus parler. Alors ayant conçu la pensée de demander à mes amis qui étoient présents de vous adresser pour moi leurs prières, à vous, Seigneur, qui guérissez tous les maux du corps et de l'ame, j'écrivis sur des tablettes ce que je désirois d'eux, et le leur donnai à lire. A peine avions-nous mis les genoux en terre pour implorer votre assistance que ma douleur s'évanouit. Et quelle douleur, et avec quelle rapidité ! J'en fus épouvanté, je l'avoue ; de ma vie je n'avois rien éprouvé de semblable. Cet effet miraculeux de votre volonté toute-puissante se grava

(1) Ps. IV, 10.

(2) I. Cor., XV, 54.

(3) Ps. IV, 10.

profondément dans mon esprit ; et , me réjouissant dans la foi dont j'étois pénétré, je louai votre saint nom : mais cette foi même me devenoit une source d'inquiétudes pour mes péchés passés que vous ne m'aviez pas encore remis par la grace du saint baptême.

CHAPITRE V.

Il fait connoître publiquement sa résolution de renoncer à enseigner la rhétorique. Saint Ambroise lui conseille de lire Isaïe.

La fin des vacances étant arrivée, je fis savoir à ceux de Milan qu'ils eussent à se pourvoir pour les écoliers de leur ville d'un autre vendeur de paroles, parce que j'avois résolu de me consacrer entièrement à votre service, et que d'ailleurs mes douleurs de poitrine et une difficulté extrême de respirer me mettoient dans l'impossibilité de continuer un semblable travail. J'écrivis aussi à votre saint pontife Ambroise, lui faisant connoître dans mes lettres quelles avoient été mes erreurs passées et dans quelles dispositions je me trouvois maintenant, et le priant de m'indiquer ce que je devois principalement lire de vos Écritures pour me mieux préparer à la grace excellente que je désirois recevoir (1). Il me conseilla de lire le prophète Isaïe, sans doute parce que de tous les prophètes c'est celui qui parle le plus clairement des mystères de l'Évangile et de la vocation des païens. Je commençai à le lire ; mais n'y comprenant rien d'abord, et supposant que le reste n'étoit pas moins obscur, je le laissai pour un temps, me réservant de le reprendre lorsque je serois plus exercé au langage de vos saintes Écritures.

CHAPITRE VI.

Il reçoit le baptême avec son ami Alipe et son fils Adéodat. Esprit merveilleux de cet enfant.

Enfin le temps étant venu de me faire inscrire dans votre sainte milice, nous quittâmes la campagne et revînmes à Mi-

(1) Le baptême.

lan. Alipe résolut de renaitre en vous en même temps que moi, humble déjà autant qu'il faut l'être pour participer dignement à vos sacrements, et devenu pour son corps qu'il vouloit asservir un maître rude et courageux, jusqu'à marcher pieds nus, ce qui étoit sans exemple, à travers les chemins glacés de cette partie de l'Italie. Nous menâmes aussi avec nous mon fils Adéodat, qui étoit l'enfant de mon péché, mais qu'il vous avoit plu de combler de vos dons les plus excellents. A peine alors dans sa quinzième année, il étoit déjà, par son intelligence, au-dessus de bien des gens qui l'emportoient sur lui par le savoir et par la maturité de l'âge.

En cela sont vos bienfaits que je publie, Seigneur mon Dieu, qui êtes le créateur de toutes choses, et qui pouvez si facilement tirer le bien du mal que nous avons fait : car il n'y avoit rien de moi en cet enfant que mon péché; et si je prenois le soin de l'élever dans votre crainte, cela même venoit de vous; et nul autre n'avoit pu me l'inspirer. Ce sont donc vos bienfaits que je publie, Seigneur. C'est lui que j'introduis conversant avec moi dans un de mes dialogues intitulé *le Maître*; et vous savez que toutes les choses que j'y mets dans sa bouche sont de lui; quoiqu'il n'eût encore que seize ans; et j'ai vu de cet enfant plusieurs choses encore plus admirables. La grandeur de cet esprit me causoit une sorte d'épouvante : et quel autre ouvrier que vous, Seigneur, est capable d'aussi merveilleux ouvrages? Mais vous l'enlevâtes bientôt du monde; ce qui fait que le souvenir que j'en ai n'est mêlé d'aucune crainte : car vous lui avez pardonné les fautes de son enfance et de son adolescence, et épargné celles de la maturité de l'âge.

Nous associâmes avec nous au don de votre grace, selon laquelle notre âge à tous étoit le même, ce même enfant que j'étois résolu de continuer à faire marcher dans vos voies; nous reçûmes tous ensemble le baptême; et aussitôt se dissipèrent toutes les inquiétudes dont nous agitoit le souvenir de notre vie passée. Pendant ces premiers moments, je ne pouvois me lasser de considérer la profondeur de vos desseins en ce qui touche le salut des hommes, et je trouvois dans cette pensée une douceur merveilleuse. Combien j'étois ému, que de larmes s'échappoient de mes yeux, lorsque j'entendois retentir dans votre église le chant mélodieux des hymnes

et des cantiques qu'elle élève sans cesse vers vous ! En même temps que ces célestes paroles s'insinuoient dans mes oreilles, par elles votre vérité pénétrait doucement dans mon cœur ; l'ardeur de ma piété sembloit en devenir plus vive ; mes larmes continuoient de couler, et j'éprouvois du plaisir à les répandre.

CHAPITRE VII.

Époque à laquelle commencèrent les chants d'église à Milan. Découverte miraculeuse des corps de saint Gervais et de saint Protais. Miracles qu'ils opèrent.

C'étoit depuis très-peu de temps que l'église de Milan avoit adopté cette coutume si consolante et si édifiante à laquelle les fidèles se portoient avec beaucoup de zèle, unissant dans ces divins cantiques leurs cœurs avec leurs voix. Il n'y avoit guère plus d'un an, et ce fut lorsque l'impératrice Justine, mère du jeune empereur Valentinien, séduite par les Ariens, qui l'avoient entraînée dans leur hérésie, et poursuivant votre serviteur Ambroise de ses persécutions, tout le peuple animé d'une sainte ardeur étoit venu se renfermer avec lui dans l'église, résolu de mourir auprès de son évêque. Ma mère, votre fidèle servante, ne l'avoit pas quitté un seul instant ; la première aux veilles et à la prière, plus tourmentée qu'aucune autre des suites de cet événement ; et moi même, quoique le feu de votre Esprit saint n'eût point encore fondu les glaces de mon cœur, je n'avois pas laissé de me ressentir du trouble et de la consternation où la ville entière étoit plongée. Ce fut, dis-je, en cette occasion, et de peur que le peuple ne succombât enfin à l'ennui d'une épreuve si long-temps prolongée, qu'il fut ordonné que l'on chanteroit des hymnes et des psaumes, selon l'usage pratiqué dans les églises d'Orient. Depuis et jusqu'à ce jour on a continué de le faire ; et presque dans toutes les églises, et dans toutes les parties du monde, on a suivi cet exemple et adopté cette sainte institution.

Ce fut dans ce même temps que vous révélâtes dans un songe à ce saint évêque le lieu où reposoient les corps des saints martyrs Gervais et Protais, que, pendant un si grand

nombre d'années, vous aviez tenus cachés dans le trésor de vos secrets impénétrables, vous réservant de les en tirer quand il seroit temps, pour arrêter la fureur d'une simple femme, mais d'une femme assise sur le trône. Ces corps ayant donc été découverts et enlevés du lieu où ils étoient, il arriva, comme on les transportoit avec pompe à la basilique ambroisienne, que non-seulement plusieurs furent délivrés des démons qui les tourmentoient, et qui, en sortant de leurs corps, confessoient la puissance des saints martyrs, mais encore qu'un habitant de Milan, aveugle depuis plusieurs années, et très-connu de toute la ville, ayant demandé quel étoit le sujet extraordinaire de joie qui mettoit ainsi toute la ville en mouvement, se leva dès qu'il l'eut appris, et demanda qu'on le conduisit au lieu où étoient ces reliques vénérables. Y étant arrivé, il obtint de pouvoir toucher avec un linge le cercueil où étoient déposés les corps de vos saints, « dont la mort est précieuse devant vous (1); » ce qu'ayant fait, et ayant ensuite porté ce linge sur ses yeux, à l'instant même ils s'ouvrirent, et la vue lui fut rendue. Aussitôt le bruit de ce miracle se répand de toutes parts; partout retentissent vos louanges; et si l'ennemie d'Ambroise n'en est point touchée au point de revenir à la foi catholique, sa fureur se calme du moins, et elle cesse ses persécutions.

Graces vous soient rendues, mon Dieu, de ce que, rappelant à ma mémoire le souvenir de ce grand événement que j'avois oublié de marquer en son lieu; vous permettez que je le publie ainsi à la gloire de votre nom. Cependant alors, « bien que vos parfums exhalassent ainsi leur suave odeur, je ne courois point après vous (2); » et c'est ce qui faisoit couler mes larmes avec plus d'abondance au milieu des chants sacrés dont retentissoit votre église, ayant si long-temps soupiré après vous, et commençant enfin à respirer, autant que le souffle de votre Esprit saint peut pénétrer dans cette maison de chaume et de boue où nous sommes renfermés.

(1) Ps. cxv, 15.

(2) Cant. I, 4.

CHAPITRE VIII.

Évode s'associe à lui et à ses amis; ils forment ensemble le projet de retourner en Afrique; sa mère meurt à Ostie. Ce qu'avoit été cette sainte femme; sa naissance et son éducation.

« Vous qui réunissez dans une même demeure ceux qui sont unis par les mêmes affections (1), » il vous plut de nous associer un jeune homme de notre ville, nommé Évode. Il étoit de ceux que l'on nomme agents des affaires de l'empereur; mais s'étant converti et ayant été baptisé avant nous, il avoit abandonné le service des princes de la terre, pour ne plus servir que vous seul. Nous vivions ensemble; et, résolus de persévérer ensemble dans nos saintes résolutions, nous cherchions le lieu le plus favorable à l'exécution de notre dessein. Dans cette intention nous retournions en Afrique sur le même vaisseau; mais lorsque nous fûmes arrivés à Ostie où est l'embouchure du Tibre, ma mère mourut.

Je passe beaucoup de choses, désirant abrégér. Recevez aussi, ô mon Dieu! et les témoignages et les actions de grâces que je vous rends dans le secret de mon cœur, de toutes ces faveurs que je passe sous silence, et qui sont innombrables. Mais je ne tairai rien de tout ce que conçoit mon esprit touchant cette femme, votre fidèle servante, qui m'avoit conçu dans sa chair pour me faire naître à la lumière passagère de ce monde, et qui m'avoit porté dans son cœur afin que je pusse renaître à votre éternelle lumière. Ce que je louerai en elle ne lui appartient point, c'étoient vos propres dons: car elle ne s'étoit pas faite elle-même, elle n'avoit pas eu plus de part à son éducation qu'à sa naissance; c'étoit vous qui l'aviez formée; ni son père ni sa mère ne savoient, en la mettant au monde, ce qu'elle devoit être un jour: ce fut sous la protection de votre Fils unique, ce fut par la doctrine de votre CHRIST qu'elle eut le bonheur d'être élevée dans votre crainte, au sein d'une famille chrétienne, et, par sa piété, l'un des ornements de votre Église.

Mais dans ce qui tenoit à la manière dont elle avoit été élevée, c'étoit moins encore des soins de sa mère qu'elle se

(1) Ps. LXVII, 7.

louoit que de ceux d'une vieille servante, tellement âgée qu'elle avoit porté son père encore enfant sur ses épaules, ainsi que les jeunes filles déjà grandes ont coutume de porter les petits enfants. Un tel souvenir, et en même temps sa vieillesse et la sainteté de ses mœurs, faisoient qu'elle étoit fort considérée dans cette maison toute chrétienne, et à ce point que ses maîtres lui avoient confié la conduite de leurs filles, devoir dont elle s'acquittoit avec une extrême vigilance; se montrant ferme et sévère lorsqu'il étoit besoin de les réprimer, et, dans les instructions qu'elle leur donnoit, pleine de prudence et de discrétion. Par exemple, hors des heures des repas qu'elles prenoient à la table de leurs parents, ce qui se passoit avec beaucoup de frugalité, elle ne leur permettoit pas même de boire de l'eau, quelle que pût être leur soif, craignant pour elles les suites de cette mauvaise habitude; et à cette défense elle ajoutoit cette parole pleine de sagesse: « Maintenant vous buvez de l'eau parce » que vous n'avez pas le vin en votre puissance; mais lorsque » vous serez mariées et que vous vous verrez maîtresses des » caves et des celliers, vous dédaignerez l'eau, et cependant » l'habitude de boire vous sera restée. »

C'est ainsi que, mêlant à propos de sages remontrances à l'ascendant que lui donnoit l'autorité, elle savoit réprimer les mouvements si peu réglés de cet âge dont l'inexpérience est si grande, et qu'elle apprenoit à ces jeunes filles à résister à leur soif pour obéir aux lois de la tempérance, à ne pas même désirer de faire ce qui ne pouvoit se faire sans blesser l'honnêteté. Et cependant ma mère, ainsi qu'elle me le racontoit elle-même, s'étoit laissée aller par degrés à la passion de boire du vin: car selon la coutume établie, et ainsi qu'on en agit avec une fille dont la sobriété est éprouvée, ses parents lui ayant donné la commission d'aller au cellier faire la provision journalière de vin, après en avoir rempli le vase qu'elle plongeoit dans la cuve, elle ne pouvoit résister à la fantaisie d'y goûter un peu avant de le verser dans la bouteille, mais seulement du bout des lèvres, parce qu'elle y trouvoit une sorte de répugnance qui l'empêchoit d'en boire davantage. Et en effet, ce n'étoit point alors un amour déréglé du vin qui la portoit à de semblables choses, mais un de ces mouvements impétueux que l'enfance ne peut mai-

triser, qui éclatent en elle par de folles saillies, et que réprimant dans ces esprits légers, et de toute la force de leur autorité, ceux qui sont chargés de les gouverner.

Mais, « parce que celui qui méprise les petites fautes tombe » peu à peu dans les plus grandes (1), » il arriva qu'ajoutant chaque jour un peu de vin à ce peu qu'elle en avoit bu la veille, elle se laissa tellement aller à cette mauvaise habitude, qu'elle finit par en boire des coupes presque pleines et avec une extrême avidité. Où étoit alors cette vieille femme si vigilante? qu'étoient devenues tant de défenses si sévères? et quelle eût été leur puissance contre cette maladie cachée, si votre grace, Seigneur, seul véritable remède de nos maux, ne veilloit sans cesse sur nous? car son père, sa mère, les personnes à la garde desquelles elle étoit confiée, étant alors éloignées d'elle, que faites-vous, ô mon Dieu, vous qui êtes toujours présent, qui nous avez créés, qui nous appelez à vous, qui faites même servir au salut des âmes le mal que font les méchants? Comment sâtes-vous la guérir? par une injure vive et piquante que vous faites sortir de la bouche d'une autre personne, comme un instrument tranchant et salutaire, au moyen duquel vous enlevâtes d'un seul coup toute cette partie corrompue de son âme. Une servante avec laquelle elle étoit accoutumée de descendre à la cave, disputant avec elle, un jour qu'elles étoient seules ensemble, et ainsi qu'il arrive souvent entre les enfants et les domestiques; lui reprocha ce défaut de la manière la plus insultante et la plus cruelle en l'appelant *buveuse de vin pur* (2). Ce fut comme un coup d'aiguillon dont elle se seroit sentie frappée: elle ouvrit les yeux, rougit de ce vice honteux auquel elle étoit abandonnée, se condamna elle-même, et en fut à l'instant même et pour jamais corrigée. C'est ainsi qu'au lieu que des amis qui nous flattent nous perdent par leurs flatteries, ceux qui nous haïssent nous redressent très-souvent par les paroles dures qui leur échappent contre nous; bien que vous leur rendiez, Seigneur, selon le mal qu'ils ont voulu faire, et non selon le bien qu'ils ont opéré: car cette

(1) Eccl., XIX, 1.

(2) Nous donnons la traduction littérale du latin. Le mot françois *ivrognessé* le rendroit avec plus d'énergie et de précision, s'il n'étoit devenu bas et trivial.

servante en colère n'avoit d'autre intention que de causer du dépit à sa jeune maîtresse; elle ne pensoit point à la corriger; et c'est pourquoi elle ne lui fit ce reproche que seule à seule avec elle, soit qu'elles se trouvassent seules en effet dans le lieu et au moment où la querelle s'engagea, soit qu'elle craignit elle-même d'être châtiée, pour n'avoir pas plus tôt averti de ce qui se passoit.

Mais vous, Seigneur, dont la main conduit tout ce qui se passe dans le ciel et sur la terre; qui, faisant servir à vos desseins le torrent de l'iniquité, lui donnez tel cours qu'il vous plait, et tirez l'ordre du désordre même qu'amènent avec eux les siècles dans leur continuelle succession, il vous plut de guérir une ame par ce qui étoit la maladie d'une autre ame; afin que ceux-là même qui reprennent avec une bonne intention ne s'attribuent point le succès de leurs remontrances, lorsqu'en effet elles ont réussi.

CHAPITRE IX.

Conduite admirable de sainte Monique à l'égard de son mari,
et dans le cours entier de sa vie.

Ainsi élevée dans la modestie et dans la tempérance, et par vous tenue dans la soumission qu'elle devoit à ses parents, plus qu'ils ne la tenoient dans celle qui vous est due, ma mère, qui se vit engagée dans les liens du mariage dès qu'elle eut atteint l'âge d'être mariée, se moutra soumise, comme à un autre maître, à l'époux qu'on lui avoit donné. Elle forma dès lors le projet d'en faire votre conquête, lui parlant de vous par la pureté de ses mœurs dont vous vous serviez pour la rendre belle à ses yeux, pour lui en faire un objet d'amour et d'admiration. Elle supportoit en même temps ses infidélités avec tant de douceur et de patience, que jamais, sur un tel sujet, il ne s'éleva entre eux le moindre nuage; cette femme chrétienne attendant de votre miséricorde sur lui qu'il en obtiendrait en même temps la foi avec la chasteté. Comme il étoit d'un très-bon naturel et rempli pour elle d'affection, mais en même temps très-prompt à se mettre en colère, elle s'étoit fait une loi de ne lui jamais résister dans

ses emportemens, ni par ses actions, ni même par la moindre parole; et lorsqu'il étoit revenu à lui, et qu'elle jugeoit l'occasion favorable, elle lui rendoit raison de sa conduite, si c'étoit injustement qu'il se fût emporté contre elle.

Comme il arrivoit au contraire que plusieurs femmes de distinction de notre ville, dont les maris étoient d'un caractère bien moins violent que le sien, en étoient maltraitées au point de porter sur leurs visages les marques des coups qu'elles en avoient reçus; et que, dans les entretiens familiers qu'elles avoient ensemble, elles s'en prenoient aux dérangemens de ceux auxquels le mariage les avoit enchaînées: « Prenez-vous-en plutôt à votre langue, » leur disoit sa mère; puis, cachant sous une apparence de plaisanterie l'avis très-sérieux qu'elle leur donnoit, elle ajoutoit que, du moment qu'elles avoient entendu lire leur contrat de mariage, elles avoient dû le considérer comme l'acte de leur servitude; qu'il leur convenoit donc de se souvenir de ce qu'elles étoient et de ne point s'élever contre leurs maîtres; et lorsque ces mêmes personnes qui savoient à quel point son mari étoit violent, admiroient que jamais on n'eût entendu dire ni qu'on ne se fût jamais aperçu que Patrice eût frappé sa femme, que même il y eût eu entre eux un seul jour de mésintelligence; et qu'elles lui demandoient confidentiellement comment cela se pouvoit faire, elle leur faisoit connoître, ainsi que je viens de le dire, le plan de conduite qu'elle s'étoit fait à son égard. Celles qui en faisoient l'expérience s'en trouvoient bien, et venoient l'en remercier; les autres, pour avoir négligé ses avis, continuoient d'être maltraitées.

Ce fut de même que, joignant la patience et la douceur aux devoirs assidus qu'elle lui rendoit, elle sut si bien gagner sa belle-mère, que les faux rapports de quelques servantes avoient aigri contre elle, que celle-ci vint d'elle-même découvrir à son fils la malice de ces mauvaises langues, qui troubloient ainsi entre elles la paix domestique, et demander qu'il lui en fit justice; et lorsque mon père, par considération pour sa mère et afin de maintenir l'ordre dans sa maison et la tranquillité au sein de sa famille, eut fait châtier ces servantes aussi sévèrement qu'elle l'eût jugé convenable, elle déclara que toutes celles qui, pensant lui plaire, viendroient lui faire quelque mauvais rapport sur sa belle-fille; se pou-

voient promettre d'elle une semblable récompense. Depuis, pas une seule ne l'ayant osé, elles vécurent toutes les deux dans les douceurs d'une union inaltérable.

Une autre grace excellente et particulière qu'il vous avoit plu de faire à votre servante dans le sein de laquelle vous m'avez formé, ô mon Dieu ! dont la miséricorde est si grande sur moi ; c'est qu'autant qu'il lui étoit possible, elle travailloit à mettre la paix partout ; et c'étoit avec tant de charité, que s'il arrivoit que deux personnes divisées entre elles vinsent, chacune de son côté, lui dire l'une de l'autre de ces choses outrageantes telles qu'on a coutume de les laisser échapper dans la première chaleur du ressentiment, et lorsque l'on croit pouvoir librement exhaler toute la violence de sa haine dans le secret de l'amitié, jamais elle ne rapportoit ni à l'une ni à l'autre que ce qui étoit de nature à les remettre bien ensemble.

Toutefois je compterois ceci pour peu de chose, si je n'avois la douleur de voir un nombre infini de personnes se plaire, par une horrible contagion de péché qui se répand de toutes parts, non-seulement à rapporter à ceux qui se haïssent ce que l'un a dit de l'autre, mais encore y ajouter ce qui n'a point été dit ; tandis que ce n'est pas même assez, pour quiconque a des sentiments humains, de se garder de rien dire qui puisse exciter ou entretenir la haine entre les hommes, s'il ne s'efforce en même temps de l'éteindre par des paroles de conciliation. Telle étoit ma mère, telles étoient les leçons qu'elle avoit apprises de vous dans le secret de son cœur.

Enfin elle eut la consolation de vous ramener entièrement son mari, quelque temps avant qu'il sortit de ce monde ; et dès qu'il eut embrassé la foi, il ne lui donna plus aucun sujet de se plaindre de ces désordres qu'elle avoit si patiemment supportés avant qu'il fût chrétien.

Elle s'étoit faite aussi la servante de vos serviteurs ; et parmi ces fidèles, ceux dont elle étoit connue se portoient avec une grande ardeur à vous louer, à vous honorer, à vous aimer en elle, à cause de ces fruits de sainteté dont sa vie étoit ornée et par lesquels se manifestoit votre présence dans le fond de son cœur : car « elle avoit été l'épouse d'un seul

» mari (1); » elle avoit rendu à ses parents ce que son devoir étoit de leur rendre; elle avoit gouverné sa maison selon les règles de la piété; ses bonnes œuvres rendoient témoignage pour elle; « elle avoit élevé ses enfants avec soin (2), » les enfantant, pour ainsi dire, de nouveau et avec douleur chaque fois qu'elle les voyoit s'écarter de vos voies. Enfin, Seigneur, nous qui sommes vos serviteurs; puisque votre miséricorde nous a permis de prendre ce nom, et qui, peu de temps avant sa mort, réunis en vous par la grace de votre saint baptême, nous étions associés pour mener une vie commune, tels étoient les soins qu'elle nous prodiguoit, qu'il sembloit que nous fussions tous ses enfants; et en même temps elle nous étoit soumise, comme si chacun de nous eût été son père.

CHAPITRE X.

Entretien qu'il a avec sa mère touchant le bonheur de la vie éternelle.

Le jour n'étant pas éloigné où ma mère devoit sortir de cette vie, jour qui nous étoit inconnu et que vous seul connoissiez, il arriva, et ce fut, je n'en doute point, par une disposition secrète de votre providence, qu'elle et moi nous nous trouvâmes seuls ensemble, appuyés sur une fenêtre d'où la vue s'étendoit sur le jardin de la maison dans lequel nous nous étions retirés à Ostie. Dans cette maison, qui étoit éloignée du bruit du monde, nous nous reposions des fatigues d'un voyage déjà long, et nous faisons en même temps les préparatifs de notre embarquement.

Étant donc seuls de la sorte, nous nous entretenions ensemble avec une douceur inexprimable; et laissant dans un entier oubli toutes les choses passées, « portant toutes nos » pensées sur l'avenir (3), » nous cherchions entre nous, et en présence de l'éternelle vérité qui est vous-même, quel seroit ce bonheur qui doit être le partage de vos saints durant l'éternité; « ce bonheur que l'œil n'a point vu, que l'oreille » n'a point entendu, et que le cœur de l'homme ne peut com-

(1) I. Tim., v, 49.

(2) Gal., iv, 19.

(3) Philip., iii, 13.

» prendre (1). » Toutefois nos cœurs s'ouvroient avec avidité pour aspirer les eaux de votre céleste fontaine, de cette fontaine de vie qui est en vous, afin qu'après nous en être arrosés autant qu'il étoit en nous de le faire, nous pussions en quelque sorte comprendre une chose aussi élevée.

La suite de notre entretien nous ayant amenés à cette considération que les voluptés sensibles, en les supposant les plus grandes possibles, au milieu du plus haut éclat de beauté qui se puisse imaginer dans les choses corporelles, non-seulement n'étoient pas dignes d'entrer en parallèle avec la félicité de cette autre vie, mais auprès d'elle ne méritoient pas même d'être nommées; et les mouvements d'une affection plus vive nous élevant alors vers cette félicité immuable, nous traversâmes l'un après l'autre tous les objets que renferme ce monde matériel, nous élevant jusqu'à cette voûte des cieux d'où le soleil, la lune et les étoiles répandent leur lumière ici-bas; nous allâmes ensuite plus avant, continuant de penser à vous, de parler de vous, d'admirer vos ouvrages; et, arrivés jusqu'à nos âmes, nous passâmes encore au-delà, afin d'atteindre cette région de délices inépuisables où la vérité est l'aliment incorruptible dont vous nourrissez votre peuple, où la sagesse est la vie, cette sagesse par laquelle ont été faites toutes les choses qui sont, tout ce qui a été, tout ce qui sera jamais; et cette sagesse n'a point été faite, mais elle est, elle a toujours été, et elle sera toujours; ou pour mieux dire, elle n'a point été, elle ne sera point, mais simplement elle est, parce qu'elle est éternelle; car *avoir été et devoir être* n'est pas être éternel.

Parlant ainsi de cette vie heureuse, et toutes nos affections nous portant vers elle, nous y touchâmes pour ainsi dire par un élan soudain de nos cœurs; puis soupirant d'en être encore séparés, et y demeurant toutefois fortement attachés « par ces prémices de votre esprit que nous avons » reçus (2), » il nous fallut bientôt redescendre à cette parole extérieure qui sort de notre bouche, et qui a un commencement et une fin. Et en cela qu'y a-t-il de semblable, ô mon Dieu! à votre parole, à cette parole qui vit par elle-même, qui ne vieillit point et qui renouvelle toutes choses?

(1) I. Cor., II, 3.

(2) Rom., VIII, 23.

Nous disions donc : « S'il étoit une ame en qui s'apaisas-
 » sent tout à coup les mouvements dérégés de la chair et du
 » sang, qui vit s'évanouir en elle toutes les images de tant
 » d'objets que renferme la vaste étendue de la terre, des eaux
 » et de l'air; qui, ne conservant plus aucune pensée ni des
 » cicux ni d'elle-même, et passant au-delà sans s'arrêter,
 » s'élevât ainsi, entièrement dégagée des songes, des fantô-
 » mes qu'enfante l'imagination, bien loin de tous signes ex-
 » térieurs, de toute parole qui se fait entendre à l'oreille,
 » enfin de toutes les choses qui ne font que passer (car si
 » quelqu'un écoute ces choses, toutes lui diront : *Nous ne*
 » *nous sommes point faites nous-mêmes; mais celui-là*
 » *nous a faites qui vit éternellement*); si donc toutes ces
 » choses venoient à se taire après avoir ainsi parlé à cette
 » ame, la disposant par ces paroles mêmes à prêter l'oreille
 » à celui qui les a faites, et qu'alors ce Dieu Créateur lui
 » parlât lui-même SEUL et non par ces choses qu'il a créées,
 » en sorte qu'elle pût entendre sa parole, non pas exprimée
 » par un langage mortel, ni par la voix d'un ange, ni par le
 » bruit du tonnerre, ni par des figures et des paraboles, mais
 » que ce fût, je le répète, lui-même, lui que nous aimons dans
 » toutes ces choses, qui se fit entendre à elle sans le con-
 » cours d'aucune de ces choses; si donc, de même que le
 » vol rapide de notre pensée nous a élevés, il n'y a qu'un
 » instant, jusqu'à cette sagesse qui subsiste éternellement
 » au-dessus de toutes choses créées, cette ame, ainsi délivrée
 » de toutes ces autres visions si différentes de celle-ci, se
 » sentoit abîmée, absorbée tout entière dans les joies inté-
 » rieures de cette contemplation ineffable, et tellement qu'elle
 » demeurât à jamais dans cet état qu'un moment de pure in-
 » telligence nous a fait goûter, et après lequel maintenant
 » nous soupirons; ne seroit-ce pas là l'accomplissement de
 » cette parole : « Entrez dans la joie de votre Seigneur (1). »
 Ce moment, quand arrivera-t-il? « Sera-ce alors que nous
 » ressusciterons tous, mais que nous ne serons pas tous chan-
 » gés (2). »
 Tel étoit le fond de notre entretien, si ce n'étoient les mé-

(1) Matt., xxv, 21.

(2) I. Cor., xv, 51.

mes termes; et vous savez, Seigneur, que ce même jour, pendant que nous parlions de la sorte, ne trouvant plus rien dans le monde et dans tout ce qu'il a d'agréable qui ne fût digne de mépris, ma mère me dit : « Quant à ce qui me re-
 » garde, mon fils, il n'y a plus rien dans cette vie qui soit
 » capable de me plaire. Qu'y ferois-je désormais, et pourquoi
 » y suis-je encore, puisqu'il ne me reste plus rien à espérer?
 » Il n'y avoit qu'une seule chose qui me fit désirer d'y de-
 » meurer un peu : c'étoit de vous voir chrétien et catholique
 » avant d'en sortir. Dieu m'a accordé ce que je désirois; et
 » encore, par-delà mes vœux, la grace de vous voir mépriser
 » pour lui tous les biens de ce monde, et devenir ainsi en-
 » tièrement son serviteur : que fais-je donc ici davantage? »

CHAPITRE XI.

Mort de sainte Monique.

Je ne me souviens pas bien de la réponse que je lui fis; mais environ cinq à six jours après, ayant été saisie de la fièvre, il lui arriva, pendant le cours de cette maladie, de tomber un jour en foiblesse, et jusqu'au point de perdre, pour un peu de temps, toute connoissance. Nous accourûmes auprès d'elle; mais elle reprit bientôt ses sens, et nous voyant, mon frère (1) et moi, debout auprès de son lit, elle nous dit, n'étant pas encore tout-à-fait revenue à elle : « Où
 » étois-je? » Puis nous voyant saisis de crainte et de douleur :
 » Vous enterrerez ici votre mère, » ajouta-t-elle. Je ne ré-
 pondis rien, et je retenois mes larmes; mais mon frère ayant dit quelques paroles où il laissoit entrevoir qu'il seroit plus heureux pour elle de mourir dans son propre pays que dans une terre étrangère, elle jeta sur lui un regard sévère qui sembloit le reprendre d'avoir de semblables pensées; et se tournant de mon côté : « Voyez donc ce qu'il dit, » répliqua-t-elle; puis s'adressant alors à tous deux : « Enterrez ce
 » corps en quelque lieu que ce soit, ajouta-t-elle, et ne vous

(1) Il s'appelait *Navigius*, comme saint Augustin nous l'apprend lui-même dans la préface de son *Traité de la vie heureuse*.

» en mettez nullement en peine ; tout ce que je vous de-
 » mande, c'est qu'en quelque lieu que vous soyez, vous vous
 » souveniez de moi à l'autel du Seigneur. »

Nous ayant ainsi fait connoître ses intentions, autant que son état pouvoit le lui permettre, elle se tut ; et son mal faisant de nouveaux progrès, en même temps s'augmentoient les douleurs par lesquelles il vous plaisoit d'éprouver sa patience. Alors considérant en moi-même, ô Dieu invisible ! ces dons de votre grace que vous répandez dans le cœur de vos fidèles et qui produisent ensuite des fruits si merveilleux, j'étois rempli de consolation, et je vous rendois grace ; car ma mémoire me rappeloit avec quel soin et quelle ardeur singulière elle s'étoit toujours occupée de sa sépulture, se l'étant choisie et préparée à l'avance auprès de celle de son mari, et depuis ayant toujours souhaité, selon la foiblesse d'un esprit qui n'étoit pas encore assez plein des choses du ciel, et parce qu'ils avoient toujours vécu ensemble dans une grande union, ayant souhaité, dis-je, que, pour comble de bonheur, il fût dit qu'après avoir traversé les mers et fait un si long voyage, il lui avoit encore été accordé que la même terre couvrit la dépouille terrestre de l'épouse et de l'époux.

J'ignorois donc depuis quel temps la plénitude de votre grace avoit rempli ce vide de son cœur ; et l'apprenant ainsi d'elle-même, je me sentois pénétré de joie et d'admiration. Toutefois dans l'entretien que nous avons eu ensemble auprès de cette fenêtré, ces paroles qu'elle m'avoit dites : « *Que fais-je ici davantage ?* » indiquoient déjà assez clairement que désormais il lui importoit peu de mourir hors de son pays. J'appris même, quelque temps après, que, dans cette même ville d'Ostie, et un jour que j'étois absent, s'entretenant avec quelques-uns de mes amis, elle leur avoit dit beaucoup de choses, et avec une confiance toute maternelle, sur le mépris de la vie et sur les avantages de la mort ; que ceux-ci, étonnés de trouver dans une simple femme une si grande vertu, qui cependant, Seigneur, n'étoit qu'un don de votre grace, et lui ayant demandé si elle n'éprouveroit pas une sorte de peine que son corps fût enterré dans un pays si éloigné du sien : « On n'est jamais loin de Dieu, ré-
 » pondit-elle, et je n'ai pas sujet de craindre qu'à la fin des
 » siècles il ait quelque peine à reconnoître où je serai pour

» me ressusciter. » Ainsi fut séparée de son corps cette ame sainte et religieuse, le neuvième jour de sa maladie, en la cinquante-sixième année de son âge, qui étoit la trente-troisième du mien.

CHAPITRE XII.

Affliction que lui cause la mort de sa mère; ses efforts pour la modérer.

Dès qu'elle fut morte je lui fermai les yeux, pénétré jusqu'au fond du cœur d'une douleur qui fut sur le point de se répandre au dehors par des torrents de larmes. J'eus cependant la force de les retenir, sans en laisser paroître la moindre trace; mais non sans beaucoup souffrir dans ce combat violent où l'esprit triomphoit du corps.

Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, mon fils Adéodat poussa un grand cri, et se mit à pleurer; mais tous ensemble nous sûmes l'arrêter et le forcer à se taire. C'étoit quelque chose de semblable qui se passoit aussi dans mon cœur, où ce qu'il y avoit de foible et qui tenoit encore de l'enfance, se laissant aller aux pleurs, étoit de même forcé de se taire et de céder à la raison qui le réprimoit: et en effet, il ne convenoit pas, et c'étoit notre pensée à tous, que de telles funérailles fussent accompagnées de plaintes, de larmes et de gémissements. De semblables marques de douleur sont accordées à la plupart de ceux qui meurent, parce que l'on considère en eux la mort comme une grande misère, et même comme leur entier anéantissement; tandis que, dans la mort de ma mère, il n'y avoit rien de malheureux, que même il n'y avoit de mort en elle que la moindre partie d'elle-même. Nous en étions assurés et par la pureté de ses mœurs et par la sincérité de sa foi, enfin par des raisons dont il nous étoit impossible de douter.

D'où venoit donc cette douleur si vive dont je me sentois pénétré, sinon de la plaie que venoit de faire à mon cœur la perte de cette habitude si douce où j'étois de vivre avec une personne qui m'étoit si chère? Je trouvois, à la vérité, une sorte d'adoucissement dans le témoignage qu'elle m'avoit rendu pendant cette dernière maladie, où, satisfaite des soins

que je lui rendois, elle m'appeloit *son bon fils*, et se plaisoit à rappeler, avec un sentiment de tendresse inexprimable, que jamais elle n'avoit entendu sortir de ma bouche le moindre mot qui pût l'outrager ou lui déplaire : et cependant, ô mon Dieu et mon Créateur, qu'y avoit-il de comparable entre ces respects dont je m'acquittois envers elle, et tant de soins de tous genres qu'elle avoit eus de moi ? Ainsi donc, parce qu'en la perdant je perdois une si grande consolation, mon ame étoit profondément blessée, et je sentoís comme déchirée en deux parts cette vie qui s'étoit formée de sa vie et de la mienne, si long-temps confondues ensemble.

Après que l'on eut arrêté les pleurs de cet enfant, Évode prit un psautier et commença à chanter ce psaume : « Je chanterai, Seigneur, à la gloire de votre nom, votre justice et votre miséricorde (1) ; » et tous tant que nous étions, nous chantions alternativement avec lui. La nouvelle de cette mort s'étant répandue, il se fit dans notre maison un grand concours de personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe ; et pendant que ceux qui ont accoutumé de prendre soin des funérailles remplissoient leur office, je me retirai, ainsi que la bienveillance m'ordonnoit de le faire, avec ceux qui crurent ne pas devoir me laisser en un pareil état.

Je m'entretins avec eux de choses convenables à la circonstance où je me trouvois ; et votre vérité étant comme un baume dont j'adoucissois une douleur qui n'étoit connue que de vous, ils m'écoutoient avec attention, ne sachant pas ce qui se passoit au fond de mon cœur, et se persuadant que je n'étois nullement affecté. Mais m'approchant de votre oreille, ô mon Dieu ! où aucun d'eux ne pouvoit m'entendre, je me reprochois l'excès de ma foiblesse ; j'essayois de toutes mes forces d'arrêter le cours de mon extrême affliction. Elle se ralentissoit un peu, puis reprenoit bientôt toute sa violence, non pas jusqu'à me faire changer de visage et à éclater par des larmes ; mais je savois ce que je renfermois ainsi dans mon cœur ; et, parce que je me reprochois d'être si sensible à des choses qui sont une suite nécessaire de l'ordre que vous avez justement établi et des misères de notre condition, je m'affligois de cette douleur même, que je ne pouvois

(1) Ps. c, 1.

surmonter, et j'étois ainsi accablé d'une double affliction.

Le corps ayant été porté à l'église, j'allai et je revins sans verser une seule larme ; je ne pleurai pas même pendant les prières que nous récitâmes, lorsque, ce corps étant près de la fosse, avant de l'y descendre, et selon la coutume, on offrit, pour celle qui venoit de mourir, le sacrifice de notre rédemption. Je ne pleurai point, dis-je, durant ces prières ; mais, toute la journée, je me sentis accablé d'une tristesse que je cachois dans le fond de mon cœur, autant qu'il m'étoit possible de le faire dans ce trouble auquel j'étois livré. Je vous conjurois de me tirer d'un état si douloureux, et vous ne le faisiez pas, voulant, je crois, me faire bien connoître, par une semblable épreuve, combien sont forts les liens de l'habitude, même pour une ame qui a cessé de se nourrir des paroles mensongères du monde.

Il me vint dans la pensée d'aller au bain, ayant entendu dire que les Grecs l'avoient appelé βαλανειον (*balaneion*), parce que le bain a la vertu de dissiper les inquiétudes de l'esprit (1). Mais, ô mon Dieu ! vous qui êtes le père des orphelins, je confesse, en présence de votre miséricorde, qu'y étant entré, j'en sortis tout aussi affligé que je l'étois auparavant, et que le bain, qui faisoit transpirer mon corps, n'emporta point en même temps cette amertume de mon cœur.

Vint ensuite l'heure du sommeil, et je m'endormis. A mon réveil, m'apercevant que ma douleur avoit beaucoup perdu de sa première violence, et me trouvant seul alors dans mon lit, je me rappelai ces vers de votre serviteur Ambroise, qui sont d'une si frappante vérité : car vous êtes bien certainement, Seigneur,

« Le Dieu créateur de toutes choses, qui règle les mou-
» vemens des cieus, qui revêt le jour de sa brillante lumière,
» et répand sur la nuit les charmes du sommeil. Ainsi, dans
» un doux repos, nos membres fatigués retrouvent leur vi-
» gueur première ; ainsi se relève notre ame abattue, et de-
» vient plus léger le poids de nos douleurs. »

(1) Faisant dériver ce mot de ἀπὸ βάλαντος τῆς ἀνίας. Mais cette étymologie, bien qu'elle ait été mentionnée par les grammairiens et les lexicographes, ne paroît point être la véritable, et n'est point celle qu'ils ont le plus généralement adoptée.

Mais je fus bientôt ramené à mes premières pensées sur cette sainte femme, votre servante fidèle; et me représentant de nouveau sa vie entière, si religieuse envers vous, envers moi si remplie d'une sainte douceur et d'une tendresse toute chrétienne, je trouvai doux de répandre mes larmes en votre présence, de les répandre à cause d'elle et pour elle, à cause de moi et pour moi qui venois d'être si soudainement privé d'une si grande consolation. Je laissai donc librement s'échapper ces larmes que jusqu'alors j'avois contenues; je les laissai couler aussi abondantes qu'il leur plut de couler, cherchant en elles le soulagement de mon cœur, et par elles je me trouvai en effet soulagé, parce que je les répandois en votre présence, et non pas devant un homme dont l'orgueil eût peut-être malignement interprété la cause qui me faisoit pleurer.

Et maintenant, Seigneur, je vous confesse toutes ces choses, et je ne crains pas de les écrire. Les lise qui voudra, et qu'on les interprète comme on voudra; que celui qui trouvera que j'ai failli pour avoir pleuré quelques instants ma mère que je voyois morte devant mes yeux, elle qui, durant tant d'années, n'avoit cessé de me pleurer afin que je vécusse devant les vôtres; que celui-là, dis-je, ne fasse point de moi l'objet de ses dérisions, mais plutôt, s'il a beaucoup de charité, qu'il pleure lui-même devant vous pour mes péchés, devant vous, ô mon Dieu! qui êtes le père de tous ceux que vous avez faits les frères de votre CHRIST.

CHAPITRE XIII.

Il prie Dieu pour sa mère.

Maintenant que mon cœur est guéri de cette blessure où la chair et le sang avoient peut-être trop de part, je répands, Seigneur, en votre présence et pour votre servante, des larmes bien différentes de celles que je répandois alors; et ce qui les fait couler, c'est la frayeur qui s'empare de moi quand je considère quels sont les périls de toute ame qui meurt selon la condition misérable des enfants d'Adam. Car, encore que ma mère ait reçu en JÉSUS-CHRIST « une vie nouvelle (1), »

(1) I. Cor., xv, 22.

et qu'avant qu'elle se fût séparée de cette chair à laquelle elle étoit unie, elle ait vécu de telle sorte qu'il y ait sujet de louer votre nom dans sa foi si vive et ses mœurs si pures, je n'oserois assurer cependant que, depuis que vous l'aviez régénérée par le baptême, il ne fût sorti de sa bouche aucune parole contraire à vos saints commandements. Or il a été dit par votre Fils, qui est la vérité même : « Si quelqu'un appelle » son frère *sou*, il sera coupable du feu éternel (1). » Malheur donc même à celui qui auroit mené une vie irrépréhensible, si vous examiniez cette vie en vous séparant de votre miséricorde ; mais parce que vous ne recherchez pas nos péchés dans une inflexible rigueur, nous avons cette confiance que dans votre bonté se trouvera pour nous quelque espoir de pardon ; car quel est celui qui, vous présentant, s'il en a, des mérites véritables, ne vous présente en effet les dons qu'il a reçus de vous ? Oh ! plutôt à Dieu que les hommes sussent bien ce qu'ils sont en effet, et « que celui qui se » glorifie ne se glorifiât que dans le Seigneur (2) ! »

Laisant donc à part toutes les bonnes œuvres de ma mère, pour lesquelles je vous rends grâces et me réjouis en vous, « ô Dieu de mon cœur, qui êtes ma vie, et en qui seul je veux » trouver ma louange (3), » maintenant je viens implorer auprès de vous le pardon de ses péchés. Exaucez-moi par les mérites de celui qui a été attaché à une croix pour se faire ainsi le remède de toutes les plaies de nos âmes, et qui, assis maintenant à votre droite, y intercède sans cesse pour nous. Je sais qu'elle a pratiqué les œuvres de miséricorde, et que du fond de son cœur elle a pardonné leurs offenses à ceux qui l'ont offensée. Pardonnez-lui donc aussi les fautes qu'elle a pu commettre envers vous, « pendant tant d'années qu'elle » a vécu depuis son baptême (4) ; » pardonnez-les-lui, Seigneur, je vous en supplie ; pardonnez-les-lui, et « n'entrez » point avec elle en jugement (5). » Que votre miséricorde l'emporte sur votre justice, parce que votre parole est véritable, « et que vous avez promis la miséricorde à ceux qui

(1) Matt., v, 23.

(2) II. Cor., x, 17.

(3) Ps. xxiii, 3.

(4) Matt., vi, 12.

(5) Ps. cxxii, 2.

» auront été miséricordieux (1). » Et cependant s'ils l'ont été, c'est vous qui leur avez donné de l'être, vous « qui avez » pitié de celui qu'il vous plaît de prendre en pitié (2), et » qui faites miséricorde à celui à qui il vous plaît de faire » miséricorde (3). »

Je crois que déjà vous avez fait pour elle ce que je vous demande ; et cependant, Seigneur, puisse cette même demande que je vous fais être agréable à vos yeux. Car le jour de sa mort étant proche, elle ne pensa point à faire ensevelir son corps dans de riches étoffes, ni à le faire embaumer avec de précieux aromates ; elle ne désira ni d'avoir un tombeau magnifique, ni d'être portée dans celui qu'elle-même s'étoit préparé dans sa terre natale ; elle ne nous recommanda rien de toutes ces choses, mais seulement *de nous souvenir d'elle à l'autel du Seigneur*, où elle n'avoit pas manqué d'assister un seul jour de sa vie, où elle savoit que se distribue la sainte victime « dont le sang a effacé la cédule de notre con- » damnation, de cette victime qui a triomphé de l'ennemi » qui tient un compte si exact de nos péchés, cherchant sans » cesse ce qu'il pourra élever contre nous devant votre tri- » bunal, et qui n'a pu rien trouver en celui par lequel nous » avons obtenu notre victoire (4). » Car qui pourroit le payer du sang innocent qu'il a versé pour nous ? qui lui rendroit le prix dont il nous a rachetés, afin de nous arracher à notre ennemi ?

C'est à ce sacrement de notre rédemption que votre servante avoit fortement attaché son ame par tous les liens d'une foi inébranlable. Que rien ne puisse donc l'arracher à la protection de son Dieu ; que, soit par la ruse, soit par la force, ni le lion ni le dragon ne viennent se placer entre vous et elle : car elle ne répondra pas qu'elle a payé toute sa dette, de peur qu'elle ne soit confondue par cet accusateur artificieux, et livrée entre ses mains ; mais elle répondra que ce qu'elle devoit lui a été remis par celui à qui personne ne sauroit rendre ce que, sans le devoir, il a payé pour nous. Qu'elle repose donc en paix avec son époux, le seul auquel

(1) Matt., v, 7.

(2) Exod., xxxiii, 19.

(3) Rom., ix, 15.

(4) Col., ii, 14.

elle ait jamais été unie, auquel elle a vécu soumise, afin de le gagner à vous, et fécondant en même temps par sa patience la grace qu'elle avoit reçue de vous.

Inspirez aussi, Seigneur mon Dieu, à vos serviteurs, qui sont mes frères, et à vos enfants, qui sont mes maîtres, au service desquels je consacre et mon cœur, et ma voix, et mes écrits; inspirez, dis-je, à tous ceux qui liront ceci de se souvenir à votre autel de Monique votre servante, et de Patrice, qui fut son époux, tous les deux mes parents selon la chair, et par lesquels il vous a plu de me faire entrer en ce monde d'une manière que vous seul connoissez. Qu'ils se souviennent donc avec les sentiments d'une charité affectueuse de ceux qui furent mes père et mère dans cette vie qui ne fait que passer, qui ont été mes frères dans le sein de notre mère l'Église catholique dont vous êtes le Père, qui seront mes concitoyens dans la Jérusalem éternelle, après laquelle soupirez votre peuple pendant son pèlerinage, depuis le moment du départ jusqu'à celui du retour; et qu'ainsi, au moyen de mes confessions et de mes prières, ma mère obtienne plus abondamment encore, par les prières de plusieurs, ce qu'elle a souhaité de moi dans ses derniers moments.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Dieu, le seul objet de sa joie et de son espérance.

Que je vous connoisse, ô Dieu qui me connoissez jusqu'au fond de mon cœur, que je vous connoisse « autant que je » suis connu de vous (1). » Entrez dans mon ame, vous qui êtes la force de mon ame, et rendez-la tellement conforme à vous, qu'elle vous appartienne tout entière, « sans tache et » sans ride devant vos yeux (2). » C'est là mon espérance, c'est là ce qui anime mes paroles, c'est là le sujet de toutes mes joies, des seules joies véritables auxquelles je puisse me livrer : car pour ce qui est des autres choses de la vie, elles méritent d'autant moins d'être pleurées que nous les pleurons plus amèrement, et sont d'autant plus un sujet de larmes que nous sentons moins combien il faudroit les pleurer. « Mais puisque vous aimez la vérité (3), » et « que celui qui » la suit peut se montrer à la lumière (4), » je la veux suivre, et dans le secret de mon cœur où j'expose devant vous mes pensées, et dans cet écrit où je les confesse publiquement devant les hommes.

CHAPITRE II.

Pourquoi il se confesse à Dieu, bien que tout ce qu'il ait pu faire soit connu de Dieu.

Et quand je ne voudrois pas le confesser devant vous, qu'y a-t-il en moi qui vous soit caché, ô Dieu dont l'œil perce

(1) I. Cor., XIII, 12.

(2) Eph., v, 27.

(3) Ps. L, 8.

(4) Joan., III, 21.

jusqu'au fond l'abîme des consciences, et y voit tout à découvert? Ce seroit me cacher à moi-même, et non pas à vous. Mais parce que dans ces aveux que je vous fais, les gémissements qu'ils m'arrachent vous sont un témoignage qu'il n'est rien en moi qui ne soit désagréable à mes propres yeux, vous répandez votre lumière dans mon âme, vous faites qu'elle se plaît en vous, qu'elle vous aime, qu'elle vous désire. Que je continue donc d'avoir honte de ce que je suis; que je renonce à moi-même pour me donner tout entier à vous, et que rien en moi ne puisse me plaire ni vous être agréable, s'il ne vient uniquement de vous.

Quel que soit l'état de mon cœur, je vous suis donc connu, ô mon Dieu! Me confessant néanmoins à vous, je viens de dire quels fruits j'espérois de mes confessions; et je ne le fais pas tant par les paroles qui sortent de ma bouche que par la parole intérieure de mon âme et par le cri de mon cœur, qui ne sont entendus que de vous. Car, lorsque je fais le mal, c'est me confesser à vous que me déplaire à moi-même; et lorsque je fais le bien, c'est encore me confesser à vous que ne pas m'attribuer à moi-même ce bien que j'ai pu faire; « parce que, Seigneur, vous répandez vos bénédictions sur » le juste, mais après que vous l'avez fait juste, de pécheur » qu'il étoit auparavant (1). »

Lors donc que je me confesse devant vous, ô mon Dieu, je le fais en silence, et cependant je ne garde point le silence; ma langue se tait, mais mon cœur vous parle: car je ne dis rien de bon aux hommes, que d'abord je ne vous l'aie fait entendre; et vous n'entendez rien de semblable dans le secret de mon cœur, que vous même ne me l'avez dit auparavant.

CHAPITRE III.

Son dessein en confessant publiquement ce qu'il est depuis sa conversion; ce qu'il en attend.

Mais qu'y a-t-il entre les hommes et moi, pour que je confesse devant eux toutes les langueurs de mon âme, comme s'il leur étoit donné de pouvoir les guérir, eux que l'on voit

(1) Ps. v, 13.

si curieux de connoître la vie des autres, si négligents à réformer leur propre vie? Pourquoi montrent-ils tant d'empressement à apprendre de moi quel je suis, lorsqu'ils refusent d'apprendre de vous quels ils sont? et comment, lorsqu'ils m'entendent ainsi parler de moi-même, peuvent-ils savoir que je dis la vérité, lorsque personne ne peut pénétrer « ce qui se passe dans l'homme, si ce n'est l'esprit de » l'homme qui est en lui (1)? » Que si au contraire ils vous entendoient vous-même leur parler d'eux-mêmes, ils ne pourroient dire, *le Seigneur a proféré des paroles de mensonge*. Qu'est-ce en effet qu'écouter ce que vous nous dites de nous-mêmes, sinon connoître ce que nous sommes? et quel est celui qui, ayant la connoissance d'une chose, osera dire, *cela est faux*, à moins que lui-même ne se fasse menteur?

Mais parce que « la charité croit tout (2) » parmi ceux qu'elle unit tellement entre eux qu'ils ne font plus qu'un cœur et qu'une ame, je me confesse à vous, Seigneur, de telle sorte que je puisse être entendu de tous les hommes; et bien qu'il me soit impossible de leur prouver avec une entière certitude que ce que je dis est véritable, ceux qui m'écouteront avec l'esprit de charité me croiront du moins, et cela me suffit. Cependant, ô vous, le médecin intérieur de mon ame, faites-moi connoître quel fruit je puis retirer de ces dernières confessions : car pour ce qui est de celles que j'ai déjà faites devant vous de mes crimes passés, de ces crimes que vous m'avez remis, que vous avez couverts de votre bonté, renouvelant mon ame par la foi et par le baptême, afin de me rendre heureux en vous, elles produisent cet effet, soit qu'on les lise ou qu'on les entende, de ranimer les cœurs, afin qu'ils ne s'endorment point de ce sommeil que produit le désespoir; et qui fait dire, *je ne puis*; mais que, se réveillant tout-à-coup, ils entrent dans la confiance de votre miséricorde, et goûtent la douceur de votre grace qui donne la force à celui qui est foible, par cela même qu'elle lui fait connoître sa foiblesse. Les justes mêmes trouvent une sorte de plaisir à entendre raconter les péchés passés de

(1) I. Cor., II, 11.

2) I. Cor., XIII, 7; Act., IV, 32.

ceux qui maintenant en sont délivrés, non qu'ils se plaisent en effet dans ce qui est mal, mais parce que ce mal qui existoit a cessé d'être.

Quel peut donc être le fruit, Seigneur mon Dieu, vous devant qui, chaque jour, je mets à découvert le fond de ma conscience, me rassurant, non dans mon innocence, mais dans votre miséricorde; quel est, dis-je, le fruit qui me peut revenir de faire connoître aux hommes, dans ce livre que j'écris en votre présence, non pas ce que j'étois autrefois, mais ce que je suis maintenant (car, pour ce qui touche le récit de mes longues erreurs, j'ai vu le fruit qu'il pouvoit produire, et je m'en suis expliqué)? C'est qu'un très-grand nombre de fidèles, soit qu'ils me connoissent, soit que, ne me connoissant pas, ils aient seulement entendu parler de moi, ou par ce que j'en ai dit, ou par ce que d'autres leur en ont raconté, montrent le désir de savoir quel je suis dans ce moment où j'écris mes confessions. Mais leur oreille ne peut entendre la voix secrète de mon cœur, et c'est là cependant que je suis ce que je suis. Ils souhaitent donc savoir de ma propre bouche ce que je suis au fond de ce cœur où ni leurs yeux, ni leurs oreilles, ni leurs esprits, ne sont capables de pénétrer, disposés qu'ils sont à me croire, bien qu'ils ne puissent être assurés que ce que je leur aurai dit soit véritable. Ils y sont disposés, parce que la charité, qui les a faits bons, leur persuade que je ne mens pas lorsque je leur parle de moi-même; ou plutôt c'est la charité elle-même qui croit en eux à ce que j'en dis.

CHAPITRE IV.

Continuation du même sujet.

Mais quels fruits attendent-ils eux-mêmes de ce qu'ils me demandent? Leur désir est-il de se réjouir avec moi, lorsqu'ils auront appris combien le secours de votre grace me fait avancer vers vous, et de m'aider de leurs prières, lorsqu'ils sauront combien je marche lentement dans ce chemin sous le fardeau de mes misères? A ceux-là je me découvrirai tel que je suis. Ce n'est pas un petit avantage, Seigneur mon Dieu, que plusieurs vous rendent grâces du bien qu'il vous

a particulièrement plu de me faire, et que plusieurs vous prient pour que j'obtienne de vous ce qui me manque encore. Animés de l'esprit de charité, que mes frères aiment donc en moi ce que vous nous apprenez qu'il faut aimer, et que de même ils me plaignent s'ils trouvent en moi ce qui, selon votre règle, mérite d'être plaint. Que ce soit, dis-je, l'esprit de charité fraternelle qui les anime, et non cet esprit qui vous est étranger, l'esprit des enfants du siècle, « dont » la bouche ne fait entendre que des paroles de vanité, dont » la main est la main de l'iniquité (1). » Mais cet esprit fraternel, lorsqu'il approuve le bien qui est en moi, s'en réjouit pour l'amour de moi; lorsqu'il me blâme du mal qui est en moi, s'en afflige à cause de moi; et, soit qu'il me blâme ou qu'il m'approuve, montre toujours la même affection pour moi.

C'est à ceux-là que je me ferai connoître, afin qu'ils se réjouissent de ce qu'il y a de bon en moi, qu'ils s'affligent de ce qu'ils y découvriront de mal. Ce que j'ai de bon est votre ouvrage et votre don; ce que j'ai de mal est mon propre péché, et l'effet de votre juste jugement : qu'ils se réjouissent donc de l'un, qu'ils s'affligent de l'autre; et que les cantiques et les gémissements de ces âmes saintes montent jusqu'à votre trône, comme un céleste parfum.

Et vous, Seigneur, ayez pour agréable cet encens qui s'élève ainsi de votre saint temple; « ayez pitié de moi, selon » la grandeur de vos miséricordes, et pour la gloire de votre » nom (2); » et n'abandonnant point un ouvrage que vous avez commencé, achevez de détruire ce qu'il y a encore d'imparfait en moi. Voilà quel sera le fruit que je tirerai de mes confessions, de me montrer tel que je suis et non tel que j'ai été; de me montrer ainsi, non-seulement devant vous, avec une joie intérieure mêlée de crainte et avec une douleur secrète mêlée d'espérance, mais en présence de tous ceux, parmi les enfants des hommes, qui croient en vous, qui s'associent à ma joie, de même qu'ils me sont associés dans ma condition mortelle; citoyens avec moi de la même patrie; comme moi voyageurs dans ce lieu d'exil; qui

(1) Ps. CXLIII, 8.

(2) Ps. L, 1.

me précédent, qui m'accompagnent, qui me suivent dans le voyage de la vie.

Ce sont là mes frères, parce qu'ils sont vos serviteurs; vous avez voulu qu'ils fussent vos enfants, et ce sont les maîtres que vous m'avez donnés, m'ordonnant de me consacrer à leur service, si je veux vivre avec vous et en vous. Et il n'a pas suffi à votre Verbe de me faire un tel commandement, il a voulu encore me soutenir et me guider par ses exemples. Je remplis donc ce devoir autant qu'il est en moi, et par mes actions et par mes paroles; je le remplis, me réfugiant à l'ombre de vos ailes; et le péril que j'y cours seroit extrême, sans cette pensée, que sous un tel abri mon ame vous demeure soumise, et ma foiblesse vous est connue.

Je ne suis qu'un petit enfant; mais j'ai un père qui vit toujours; j'ai un tuteur qui est capable de me protéger; et le même qui est mon père est aussi mon tuteur: et quel est celui-là, si ce n'est vous, ô mon Dieu! vous qui êtes seul tout mon bien, vous le seul Tout-puissant, vous qui étiez déjà avec moi alors que je n'étois pas encore avec vous? Je serai donc connoître à ceux que vous m'ordonnez de servir, non ce que j'ai été, mais ce que déjà je suis, et ce qui reste encore en moi de ce que j'ai été, me gardant toutefois « de » m'établir le juge de moi-même (1), » et désirant que l'on entende ainsi tout ce que j'en dirai.

CHAPITRE V.

Que ce qui se passe dans l'homme ne lui est pas entièrement connu à lui-même.

Il appartient à vous seul, Seigneur, de me juger tel que je suis: « car encore qu'il n'y ait que l'esprit de l'homme qui » sache ce qui se passe en lui (2), » et que ce soit un secret impénétrable à tout autre, cependant il est quelque chose de l'homme qui ne sait pas même cet esprit qui est en lui. Mais vous, Seigneur, qui l'avez fait, vous le connoissez tout entier; et bien que, dans votre présence, j'entre dans un mé-

(1) I. Cor., iv, 3.

(2) I. Cor., ii, 11.

pris profond de moi-même, et que je ne sois à mes yeux que terre et cendre, il est cependant quelque chose que je sais de vous, et que je ne sais pas de moi-même : car il est vrai de dire que « maintenant nous ne vous voyons qu'en énigme, » et comme à travers un verre obscur, et non pas face à » face (1); » et que tant que « je voyage ainsi exilé loin de » vous (2), » vous ne m'êtes pas aussi présent que je le suis à moi-même; et cependant je ne laisse pas de savoir que votre nature est inviolable, tandis que j'ignore quelles sont les tentations auxquelles je puis ou ne puis pas résister.

Vous êtes donc mon espérance, parce que, fidèle comme vous l'êtes dans vos promesses, vous ne permettez pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces; mais en même temps que survient la tentation, vous nous apportez le secours qui nous en fait sortir, et qui nous aide à la soutenir. Je confesserai donc et ce que je sais de moi-même et ce que j'en ignore : car ce que j'en sais ne m'est connu que par la lumière que vous m'avez donnée; ce que j'en ignore, je l'ignoreraï toujours, jusqu'au moment où la nuit qui m'environne, dissipée par l'éclat de votre face, sera changée en un jour resplendissant et sans nuages.

CHAPITRE VI.

Son amour pour Dieu. Certitude qu'il a de l'almer. Comment on s'élève jusqu'à lui par la considération des choses créées.

Je vous aime, Seigneur; et ce n'est point avec doute, mais avec certitude, que je sais que je vous aime. Vous avez frappé mon cœur par votre parole, et aussitôt je vous ai aimé; et voilà que de toutes parts et le ciel et la terre, et toutes les choses qu'ils renferment, me disent de vous aimer, et ne cessent de le dire à tous les hommes; afin que s'ils ne vous aiment pas, « ils soient sans excuse (3). » Mais vous faites plus encore, « lorsqu'il vous plaît d'avoir pitié de » celui que vous avez pris en pitié, et que vous accordez la » miséricorde à celui envers qui vous voulez être miséricor-

(1) I. Cor., XIII, 12.

(2) II. Cor., V, 6.

(3) Rom., I, 20.

» dieux (1) ; » et si vous ne le faisiez , le ciel et la terre raconteroiènt vos louanges à des sourds.

Qu'aimé-je donc , ô mon Dieu , lorsque je vous aime ? Ce n'est ni ce qu'il y a de beau dans les apparences corporelles , ni ce que les révolutions des temps nous apportent d'agréable ; ce n'est ni cet éclat de la lumière dont les yeux sont charinés , ni la douce impression des chants les plus mélodieux , ni la suave odeur des parfums et des fleurs , ni la manne et le miel , ni tout ce qui peut plaire dans les voluptés de la chair.

Ce n'est rien de tout cela que j'aime lorsque j'aime mon Dieu ; et néanmoins c'est comme une lumière , une voix , un parfum , un aliment , et encore je ne sais quelle volupté que j'aime lorsque j'aime mon Dieu ; lumière , voix , parfum , aliment , volupté ; que je goûte dans cette partie de moi-même tout intérieure et invisible , où brille aux yeux de mon ame une lumière que ne borne point l'espace ; où se fait entendre une mélodie dont le temps ne mesure point la durée ; où s'exhale un parfum qui ne se dissipe point dans l'air ; où je me nourris d'un aliment immortel que mon avidité ne peut ni diminuer ni détruire ; où je m'attache étroitement à un objet infiniment aimable , sans qu'il y ait jamais satiété dans les délices dont m'enivre sa possession.

Voilà ce que j'aime lorsque j'aime mon Dieu : et qu'est-ce que cet objet de mon amour ? Je l'ai demandé à la terre , et elle m'a répondu : « Ce n'est point moi ; » et tout ce qu'elle contient m'a fait la même réponse. Je l'ai demandé à la mer , aux abîmes et à tout ce qu'ils renferment de vivant , et ils m'ont répondu : « Nous ne sommes point ton Dieu ; cherche » au-dessus de nous. » J'ai interrogé l'air que nous respirons , et l'air m'a répondu avec tous ses habitants : « Anaximène s'est trompé , je ne suis pas Dieu. » J'ai interrogé le soleil , la lune , les étoiles : « Nous ne sommes point le Dieu » que tu cherches , » m'ont-ils répondu. J'ai dit ensuite à tous les objets qui environnent mes sens : « Puisque vous » n'êtes point mon Dieu , apprenez-moi du moins quelque » chose de ce qu'il est ; » et tous ont élevé la voix , et se sont écriés : « C'est celui qui nous a faits. »

Mon regard attentif sur toutes ces choses a été comme la

(1) Rom., ix, 15.

voix par laquelle je les ai interrogées, et c'est dans leur beauté que j'ai trouvé leur réponse. J'ai reporté ma pensée sur moi-même, et je me suis dit : « Et toi qu'es-tu ? » et je me suis répondu : « Je suis un homme ; » et l'homme est composé d'un corps et d'une ame, dont l'un est quelque chose d'extérieur et de visible, l'autre quelque chose d'invisible et d'intérieur. Auquel des deux me falloit-il avoir recours pour chercher mon Dieu, que déjà j'avois cherché par tous mes sens corporels, depuis la terre jusqu'au plus haut des cieus, et aussi loin que mes yeux avoient pu étendre leurs regards ?

C'étoit à mon ame sans doute que, de préférence, je devois m'adresser : car c'étoit devant son tribunal que tous ces messagers extérieurs venoient redire ce qu'ils avoient appris ; et à son jugement seul étoient soumises ces réponses du ciel et de la terre, qui me disoient, ainsi que tout ce qu'ils renferment : « Nous ne sommes point Dieu, et c'est lui qui nous a faits. » C'étoit l'homme intérieur qui avoit eu connoissance de toutes ces choses par le ministère de l'homme extérieur ; c'est cet homme qui est au dedans de moi, qui est moi-même ; c'est mon esprit, qui, pour les connoître, s'est servi des organes de son corps.

J'ai donc demandé à tout l'univers quel est mon Dieu, et l'univers m'a répondu : « Ce n'est pas moi, mais celui qui m'a fait. » Mais cet univers ne présente-t-il pas les mêmes apparences à tous ceux qui ont l'entier usage de leurs sens ? d'où vient donc qu'il ne tient pas le même langage à tous ? par la même raison qui fait que les animaux, grands et petits, ont aussi des yeux pour le voir, et ne peuvent cependant lui parler : car il n'y a point en eux de raison à qui les sens rendent compte de leurs impressions, et qui soit capable de juger de ce qu'ils lui ont appris. Les hommes le peuvent ; il leur a été donné « de s'élever par les choses visibles jusqu'à la connoissance des beautés invisibles de Dieu (1) ; » mais ils ont été asservis à ces choses par l'amour qu'ils ont pour elles ; et, à cause de cet asservissement, il ne leur est plus possible d'en juger.

Et ces choses ne répondent à ceux qui les interrogent que

(1) I. Rom., 20.

lorsqu'ils ont aussi ce qu'il faut pour en juger ; car elles ne changent point leur langage , c'est-à-dire leur nature , de manière à se montrer sous un aspect à celui qui ne fait que les voir, sous un autre à celui qui, les voyant, les interroge ; mais, conservant pour tous deux les mêmes apparences, elles répondent à celui-ci, et sont muettes pour celui-là ; ou, pour mieux dire, elles font entendre à tous la même voix ; mais ceux-là seulement la comprennent, qui, recevant cette voix, consultent la vérité qui est au dedans d'eux-mêmes, sur ce qu'ils ont entendu au-dehors. Or, c'est la vérité qui me dit : « Ni le ciel, ni la terre, ni rien de ce qui est corporel, n'est » ton Dieu. » Et la nature même de ces êtres corporels le dit encore à quiconque la considère de ses yeux : car il n'est point de corps qui ne soit plus petit dans une de ses parties que dans son tout. Tu es donc quelque chose de plus excellent, ô mon ame (car c'est à toi que je parle), puisque tu soutiens ce corps auquel tu es unie, lui donnant toi-même la vie, qu'aucun corps ne donne à un corps, tandis que Dieu est la vie même de ta vie.

CHAPITRE VII.

Que nos sens ne peuvent suffire pour nous élever à la connoissance de Dieu.

Qu'est-ce donc que j'aime quand j'aime mon Dieu ? quel est donc celui qui est si fort au-dessus de la partie la plus élevée de mon ame ? C'est par cette partie de mon ame que je veux m'élever jusqu'à lui.

Je passerai au-delà de cette puissance par laquelle je suis attaché à mon corps, et qui répand la vie dans tous ses membres : ce n'est point par une telle puissance que je trouverai mon Dieu ; car, s'il en étoit ainsi, le cheval et le mulet, qui n'ont point l'intelligence, pourroient le trouver aussi, puisqu'ils ont comme moi cette même puissance qui donne la vie à leur corps.

Il en est une autre par laquelle je communique non-seulement la vie, mais encore le sentiment à ce corps que mon Dieu m'a donné ; puissance qui commande à mon œil, non pas d'entendre, mais de voir ; à mon oreille, non pas de voir,

mais d'entendre, et de même à chacun de mes autres sens ce qui est propre à la place qu'il occupe et aux fonctions qui lui sont réservées; fonctions diverses dans lesquelles mon esprit, qui est un, qui est moi-même, agit par eux. Je passerai encore au-delà de cette seconde puissance; car le cheval et le mulet la possèdent aussi bien que moi, et, de même que moi, ils ont des sens corporels.

CHAPITRE VIII.

De la mémoire, de sa puissance et de son étendue.

Je passerai donc au-delà de ces deux puissances, continuant de monter ainsi par les degrés divers de mes facultés naturelles, vers celui qui m'a créé, et j'arriverai à ces vastes campagnes et à ces palais immenses de ma mémoire, où se conservent les trésors de ces innombrables images qui y sont entrées par les portes de mes sens. Là sont aussi renfermées toutes les pensées que j'ai pu former, ajoutant, ôtant ou changeant quelque chose à ce que ces mêmes sens m'avoient apporté; là, en un mot, est déposé tout ce qu'il m'a plu d'y mettre comme en réserve et en dépôt, et que l'oubli n'a point encore effacé.

Là, dès que j'y suis entré, j'appelle ce qu'il me plaît de faire comparoître devant moi; et, parmi les choses que j'ai appelées; les unes se présentent sur-le-champ, d'autres se font plus long-temps attendre, comme s'il falloit les arracher de quelque retraite plus profonde; il en est qui sortent en foule, qui se produisent d'elles-mêmes, bien que ce ne soit point elles que je cherche et que je demande, et qui semblent me dire: « N'est-ce point nous que vous cherchez? » Mais mon esprit les repousse, pour ainsi dire, comme de la main, et les éloigne des yeux de ma mémoire, jusqu'à ce que la chose que j'ai désirée se découvre enfin, et sorte du lieu où elle étoit cachée pour paroître devant moi. Il en est qui viennent d'elles-mêmes, sans aucun effort, et dans l'ordre où je les ai demandées; et les premières cèdent la place à celles qui sont à leur suite, se retirant pour revenir quand de nouveau je voudrai les appeler; et c'est ce qui arrive chaque fois que je récite ce que j'ai appris par cœur.

Dans ce même dépôt, toutes choses se conservent séparément, chacune y entrant, selon son espèce, par la porte qui lui est destinée : par exemple, la lumière, les formes des corps et toutes leurs couleurs, par les yeux ; tous les sons, par les oreilles ; toutes les odeurs, par le nez ; par la bouche, toutes les saveurs ; par le toucher, répandu dans toute ma substance corporelle, ce qui est dur ou mou, chaud ou froid, doux ou rude, pesant ou léger, soit que mon corps en soit pénétré, soit qu'il n'en reçoive l'impression qu'à sa surface. Ma mémoire reçoit donc, dans son vaste sein, ce nombre infini de choses, qui toutes se présentent à moi à l'instant même où j'en ai besoin, soit qu'il me plaise de les repasser, soit que je veuille seulement me les rappeler. Chacune de ces choses y pénétrant par son entrée particulière, elle les dépose et les arrange dans ses plis et replis, si profonds et si cachés, que nulle parole ne le pourroit exprimer ; et néanmoins ce ne sont pas les choses mêmes qui y entrent, mais seulement leurs images, introduites par mes sens, et toujours prêtes à s'offrir à mon esprit au premier signal qu'il lui plaît de leur donner.

Qui pourra dire comment ces images ont été formées, encore qu'il soit facile de reconnoître par quels sens elles ont été apportées et confiées à la mémoire ? Car, que je sois dans le silence et au milieu des ténèbres, ma mémoire me représente néanmoins des couleurs, s'il me plaît d'en voir ; j'y distingue le noir d'avec le blanc, et de même à volonté toutes les autres couleurs entre elles, sans que les sons, se jetant à la traverse, viennent troubler les images que je reçois alors par les yeux ; et cependant ils sont là aussi bien que les couleurs, se tenant comme à l'écart et cachés dans d'autres replis : puis, si je veux qu'ils se présentent à moi, ils le font aussitôt. Car de même, et sans que je fasse un mouvement ni de ma langue, ni de mon gosier, je produis en moi-même les sons qu'il me plaît d'entendre ; et les images des couleurs, bien qu'elles conservent leur place dans cette vaste enceinte, ne viennent point se jeter au milieu de ces images nouvelles, ni m'interrompre lorsque j'en tire cet autre trésor qui y étoit entré par mes oreilles. Il en est de même de toutes les autres choses qui s'y sont introduites par mes autres sens, et dès que je l'ai voulu, je m'en sou-

viens. Sans me servir de l'odorat, je sais distinguer le parfum des lis de celui des violettes; sans rien goûter et sans rien toucher, je puis, par le seul souvenir qui m'en reste, faire la différence du miel au vin cuit, de ce qui est rude à ce qui est poli, et préférer l'un à l'autre. Tout cela, je le fais au dedans de moi-même et dans ce palais immense qu'habite ma mémoire.

C'est là que le ciel, la terre, la mer et tous les objets qu'ils renferment, et qui ont pu frapper mes sens, se présentent à moi, dès que je le veux, à l'exception de ceux dont j'ai perdu le souvenir. C'est là que je viens moi-même me présenter à moi-même, que je fais de nouveau passer devant moi toutes les actions de ma vie, considérant le temps, le lieu où je les ai faites, la disposition où j'étois quand je les fis; là sont les images de toutes les choses que j'ai éprouvées moi-même, et de toutes celles que j'ai crues sans les avoir éprouvées, et seulement par la comparaison que j'en ai faite avec celles que l'expérience m'avoit apprises; et de ces images des choses passées, que j'arrange entre elles dans un certain ordre, que je compare les unes aux autres, je forme des conjectures sur l'avenir, je prévois de certaines actions et de certains événements, je forme de certaines espérances; et je réfléchis sur toutes ces choses futures, comme si elles étoient présentes en effet. C'est dans ce vaste espace de mon esprit, rempli de tant d'innombrables images, que je me dis » à moi-même : « Je ferai ceci ou cela, il en arrivera ceci ou » cela. Oh ! si telle ou telle chose pouvoit arriver ! Plaise à » Dieu que telle ou telle autre n'arrive pas ! » Et lorsque je prononce ces paroles, les images de toutes ces choses dont je parle sont devant moi; je les tire à l'instant de ce même trésor de ma mémoire; et, si elles ne se fussent présentées, il m'eût été impossible d'en rien dire.

O mon Dieu ! qu'elle est grande cette puissance de ma mémoire ! qu'elle est grande ! Ses profondeurs s'étendent jusqu'à l'infini ; qui jamais en a pu toucher le fond ? Et cependant c'est une faculté de mon ame, une puissance qui appartient à ma nature : je ne puis donc pas me connoître tout entier ; mon esprit n'a point assez d'étendue pour se comprendre soi-même ; et cependant où est cette partie de lui-même qu'il ne comprend pas ? N'est-elle pas en lui et non

hors de lui? Comment se fait-il donc qu'il ne puisse la comprendre?

Sur toutes ces choses je suis saisi d'étonnement, et elles me remplissent d'admiration. Cependant ce qu'admirent les hommes, c'est la hauteur des montagnes, le mouvement des flots, la vaste étendue de l'Océan, le cours immense des fleuves, la marche régulière des astres : quant à ce qu'ils sont eux-mêmes, ils n'y pensent point; ils n'admirent point que, lorsque j'ai parlé de toutes ces choses qui sont si admirables à leurs yeux, elles n'étoient point présentes à mes yeux, et que néanmoins je n'aurois pu en parler si je ne voyois dans ma mémoire, et dans des espaces aussi vastes que ceux qu'ils occupent au dehors, les montagnes, les flots de la mer, les fleuves, et cet Océan que je ne connois que par ce qui m'a été dit; et cependant lorsque mes yeux ont vu ces choses, ils ne les ont point enlevées pour les faire passer en moi; elles n'y sont point en effet; je n'en possède que les images, et je sais par lequel de mes sens chacune de ces images est entrée dans mon esprit.

CHAPITRE IX.

De la mémoire par rapport aux sciences.

Mais ce ne sont pas là les seules choses que contienne cette capacité prodigieuse de ma mémoire : là sont encore renfermées toutes celles que j'ai apprises dans mes études littéraires, et que l'oubli n'a point effacées. Elles y habitent en quelque sorte des lieux plus profonds et plus secrets que ceux qui sont destinés aux images des corps; et ce sont ces choses mêmes qui s'y conservent, et non leurs images. Car tout ce que je sais des sciences, par exemple ce que c'est que la grammaire, ce que c'est que la logique, combien sur chaque sujet on peut poser de questions diverses, et autres semblables choses; tout cela, dis-je, est d'une telle manière dans ma mémoire, qu'elle n'a pas laissé ces choses au dehors pour n'en retenir que la seule image; elles ne se sont point évanouies comme un son qui, après avoir frappé mon oreille, y imprime une sorte de trace de ce qu'il a été, et tellement

que je l'entends encore alors qu'il a déjà cessé de se faire entendre ; le vent ne les a point emportées comme une odeur qui, en se dissipant dans l'air, me laisse une impression dont s'empare ma mémoire, et que j'y retrouve chaque fois que je veux me le rappeler ; ce n'est point un effet semblable à celui d'une viande qui certainement a perdu sa saveur lorsqu'elle est entrée dans notre estomac, et qui se conserve encore dans notre souvenir ; ni celui d'un corps que nous avons touché, et que, séparé de nous, nous touchons encore en idée. Car toutes ces choses n'entrent point dans notre mémoire, mais elle en reçoit seulement les images avec une promptitude merveilleuse, et les range avec un ordre admirable, comme dans des cellules d'où elle les tire pour nous les représenter, et d'une manière qui n'est pas moins digne d'admiration.

CHAPITRE X.

Que ce n'est pas par les sens que les sciences entrent dans notre mémoire.

Mais lorsque j'entends dire que sur chaque chose on peut faire trois sortes de questions, « si elle est, ce qu'elle est, « quelle elle est, » je retiens très-bien dans ma mémoire les images des sons qui ont formé ces paroles, et je sais qu'après avoir passé dans l'air en y produisant un certain bruit, ces sons ont cessé d'être, se sont évanouis. Mais ce n'est par aucun de mes sens que j'ai connu les choses dont ils sont les signes, et je ne les ai vues nulle part, si ce n'est dans mon esprit. Ce ne sont point leurs images, ce sont elles-mêmes que j'ai renfermées dans ma mémoire. Qu'elles me disent donc, s'il leur est possible, d'où et comment elles y sont venues : car c'est vainement que je visite tous mes sens ; je ne saurois trouver une seule de ces portes de mon corps par où elles aient pu se frayer une entrée.

Mes yeux me disent : Si ces choses sont coloriées, c'est nous qui vous les avons fait connoître ; mes oreilles me disent : Si elles ont rendu quelque son, c'est par nous que vous les connoissez ; le sens de l'odorat me dit : Si elles ont exhalé quelque odeur, c'est par moi qu'elles se sont ouvert

un passage ; le sens par lequel je goûte me dit de même : Si elles n'ont point de saveur, ne m'interrogez point sur ce qu'elles peuvent être. Si elles ne sont point corporelles, me dit enfin le toucher, je n'en ai senti aucune impression, et, n'en ayant rien senti, je n'ai pu vous indiquer ce qu'elles sont. Par où ces choses sont-elles donc entrées dans ma mémoire, et d'où ont-elles pu venir ? Je ne le sais en aucune manière ; car lorsque je les ai apprises, ce n'e-t pas sur le témoignage d'un autre que je les ai crues ; c'est dans mon propre esprit que s'en est fait l'examen, c'est là que je les ai reconnues vraies, et alors je les lui ai confiées comme un dépôt qu'il devoit me rendre chaque fois qu'il me plairoit de le lui redemander. Ces choses étoient donc dans mon esprit avant que je les eusse apprises ; mais peut-être n'étoient-elles point encore dans ma mémoire ? Comment se fait-il donc que je les ai reconnues à l'instant même où la parole me les a montrées ? pourquoi ai-je aussitôt répondu : « Cela est vrai, cela est ainsi, si ce n'est qu'en effet elles étoient déjà dans ma mémoire, mais tellement à l'écart, et comme enfoncées dans des antres si profonds, que si quelque autre ne m'eût averti de les en tirer, je n'en aurois peut-être jamais eu la pensée.

CHAPITRE XI.

Qu'acquérir la science n'est autre chose que rassembler les notions qui sont éparses dans notre mémoire.

Il se trouve donc qu'apprendre les choses dont nous n'avons point reçu les images par les sens, mais que notre esprit considère en elles-mêmes et selon leur nature incorporelle, c'est seulement rassembler par la pensée ces mêmes choses qui auparavant étoient éparses dans notre mémoire, et, les considérant avec soin, faire en sorte que dans ce même dépôt, où jusque-là elles avoient été dans un désordre et une confusion qui ne nous permettoit pas de les reconnoître, elles soient désormais si bien rangées, que nous les ayons comme sous la main, et qu'à notre moindre commandement, elles accourent aussitôt.

Et combien ma mémoire ne conserve-t-elle pas de semblables choses, que déjà j'y ai trouvées de cette manière, que je tiens, ainsi que je viens de le dire, comme sous ma main? N'est-ce pas là ce qu'on appelle *savoir* et *avoir appris*? Que si je laisse passer un certain temps sans les faire reparoître devant moi, elles s'écoulent et s'enfoncent de nouveau dans les abîmes d'où elles étoient sorties, et si profondément; qu'afin de les connoître, c'est une nécessité pour moi de les en tirer de nouveau par un nouvel effort de ma pensée, et, dispersées qu'elles étoient dans cette vaste demeure, de les y rassembler une seconde fois; car il n'est point d'autre lieu où il leur soit possible d'habiter. De là vient que, dans la langue latine, le mot qui signifie *penser* n'est qu'un dérivé de celui qui veut dire *rassembler* (1); et il a été si exclusivement appliqué à cette opération de notre esprit, qu'il ne sert plus à exprimer généralement l'action de *rassembler*, mais seulement ce *rassemblement* qui se fait en nous-mêmes par la pensée.

CHAPITRE XII.

De la mémoire par rapport à la connoissance des nombres.

La mémoire contient aussi les propriétés et les règles innombrables des nombres et des figures, dont aucune n'est parvenue jusqu'à elle par l'opération des sens, puisqu'elles n'ont ni couleur, ni son, ni odeur, et qu'elles ne peuvent être ni goûtées ni touchées. J'ai bien entendu le son des paroles par lesquelles les choses sont exprimées, lorsqu'on en a parlé devant moi; mais ces choses et ces paroles n'ont entre elles aucune ressemblance: car ces paroles, lorsqu'elles sont grecques, n'ont point le même son que lorsqu'elles sont latines, tandis que ces règles et ces propriétés ne sont ni grecques, ni latines, ni d'aucune autre langue.

J'ai vu des lignes tirées par d'habiles ouvriers, et tellement délicates, que les fils dont les araignées composent leurs toiles ne le sont pas davantage; mais ces lignes que je forme dans mon esprit sont fort différentes, et ne sont nullement

(1) *Cogo*, rassembler; *cogito*, penser. Saint Augustin cite ici plusieurs analogues: *ago*, *agito*; *facio*, *factitio*.

Les images de celles qui me sont sensibles par l'entremise de mes yeux. Tout homme peut les comprendre et les connoître sans se représenter l'idée d'aucun corps, et par la seule connoissance intérieure qu'il en a. A la vérité, c'est par nos sens corporels que nous connoissons tous les nombres qu'il nous est possible de compter; mais ces autres nombres dont nous faisons usage pour compter les premiers ne sont point des images de ces nombres sensibles, c'est quelque chose de bien plus excellent. Ceux dont l'esprit n'aperçoit point ces nombres incorporels pourront se moquer de ce que j'en dis; et moi, leurs moqueries me feront pitié.

CHAPITRE XIII.

De quelle sorte la mémoire conserve les choses, et du souvenir qu'elle a des affections de notre esprit.

J'ai toutes ces choses dans ma mémoire, et, par ma mémoire encore, je sais de quelle manière je les ai apprises. Il en est de même d'un grand nombre de faux raisonnements que j'ai entendu faire contre ce que j'en sais: car quelque faux qu'ils soient en effet, il n'en est pas moins très-véritable que je m'en souviens, et que j'ai su discerner ce qui étoit vrai de ces choses fausses qu'on leur opposoit. C'est encore là une chose dont je me souviens.

Je vois aussi que ce n'est point pour moi la même chose, de discerner présentement le faux d'avec le vrai, ou d'avoir le souvenir du discernement qu'il m'est souvent arrivé d'en faire, lorsque j'y appliquois mon esprit. Je me souviens donc d'avoir souvent compris cette différence qui existe entre le vrai et le faux; et si maintenant j'en ai de nouveau l'intelligence et le discernement, je donnerai encore en garde à ma mémoire ce discernement et cette intelligence, afin de pouvoir me souvenir un jour que j'ai compris et discerné ce vrai et ce faux dans ce moment où je suis maintenant, et qui alors ne sera plus. Je conserve donc dans ma mémoire les opérations mêmes de ma mémoire; et si dans la suite je me souviens de m'être aujourd'hui souvenu de ce que je viens de dire, c'est encore par la puissance de ma mémoire que je m'en souviendrai.

Dans ma mémoire se trouvent encore les affections diverses de mon esprit, non pas telles qu'elles sont en lui au moment même où il en ressent les mouvements, mais d'une manière fort différente, et selon cette faculté qu'elle a de conserver les objets. Car, sans être joyeux, je me souviens d'avoir été dans la joie; sans être triste, d'avoir été dans la tristesse; sans rien craindre maintenant, d'avoir éprouvé quelquefois de la crainte; sans rien désirer, d'avoir eu autrefois des désirs; et, par un effet contraire, je me souviens avec joie d'avoir été triste, et avec tristesse d'avoir été dans la joie.

CHAPITRE XIV.

Comment il se fait qu'on se souvient avec joie des choses tristes.

En ceci toutefois il n'y a rien qui doive fort étonner : l'esprit et la substance corporelle sont des choses d'une nature si différente, qu'il se peut facilement concevoir que l'ame soit dans la joie alors qu'elle se souvient des maux que le corps a soufferts. Mais l'esprit et la mémoire ne sont bien certainement que la même substance : car lorsque nous voulons recommander à quelqu'un de se souvenir de quelque chose, nous lui disons : « Faites en sorte de bien mettre cela dans » votre esprit; » et de même quand nous avons oublié quelque chose, nous avons coutume de dire : « Je ne l'avois pas » dans l'esprit, cela m'est échappé de l'esprit. »

Cela étant ainsi, comment se fait-il donc que, lorsqu'il m'arrive de me souvenir avec joie de ma tristesse passée, la joie soit dans mon esprit et la tristesse dans ma mémoire, et que, l'esprit se réjouissant de la joie qui est en lui, la mémoire ne s'attriste point de la tristesse qui est en elle? Est-ce que la mémoire seroit en effet quelque chose de différent de l'esprit? Qui oseroit le soutenir? Ne faut-il point dire que la mémoire est en quelque sorte à l'esprit ce que l'estomac est au corps, et, continuant cette comparaison, que la tristesse et la joie sont comme des viandes douces ou amères, qui, passant dans la mémoire, y perdent toute leur saveur, ainsi qu'il arrive aux aliments, dès qu'ils sont passés dans l'estomac? Il seroit ridicule sans doute de vouloir établir entre ces deux choses une parfaite ressemblance, et néan-

moins il est vrai de dire qu'elles ne sont pas entièrement dissemblables.

Mais lorsque je dis qu'il est quatre passions principales de l'ame, *le désir, la joie, la crainte, et la tristesse*, c'est dans ma mémoire que je trouve la connoissance que j'en ai ; et dans les raisonnemens que je puis faire sur un tel sujet, soit que je divise ces passions selon leurs diverses espèces, soit que je les définisse selon leurs genres et leurs différences, c'est encore de ma mémoire que je tire ce que j'en dis ; et cependant, lorsque je les rappelle ainsi à mon souvenir, le trouble qu'elles apportent ordinairement à l'ame ne me trouble point : elles étoient donc dans ce trésor de ma mémoire avant que j'eusse la pensée de les en tirer et de les faire passer en revue devant moi ; et ce n'est que parce qu'elles y étoient, qu'en effet j'ai pu les en faire sortir et me les rappeler.

Ne seroit-ce point que, de même que les animaux ruminans, au moyen de cette faculté qui leur est propre, font revenir de leur estomac dans leur bouche la nourriture qu'ils ont prise, de même nous ramenons à l'esprit, par le souvenir, les choses qui sont dans la mémoire ? Mais s'il en est ainsi, d'où vient que celui qui disserte sur ces choses, et qui par conséquent en a le souvenir, ne ressent dans sa pensée, qui est alors pour lui ce que la bouche est pour ces animaux, qu'il ne ressent, dis-je, ni l'amertume de la tristesse ni la douceur de la joie ? Est-ce en cela qu'est la différence de ces deux choses qui ne sont pas entièrement semblables ? En effet, quel est celui qui pourroit se résoudre à discourir sur de semblables sujets, si, toutes les fois que nous prononçons ces mots, *tristesse* et *crainte*, nous étions dans la nécessité absolue de craindre et de nous attrister ? Et cependant nous ne pourrions en parler, si elles n'étoient dans notre mémoire, et si nous n'y trouvions, non-seulement les images que le sou de ces mots y a gravées par le ministère de nos sens, mais encore les notions de ces choses mêmes ; notions qui n'y sont point entrées par aucune de ces portes charnelles, mais que notre esprit lui-même, au moyen de l'expérience qu'il a acquise de ses propres passions, a confiées à notre mémoire, ou que d'elle-même celle-ci a retenues sans que le dépôt lui en ait été remis.

CHAPITRE XV.

Manières diverses dont les choses absentes deviennent présentes dans notre mémoire.

Qui pourra dire toutefois si cela s'opère ou par les images ou sans les images? Je nomme *une pierre*, je nomme *le soleil*: encore que ces deux choses ne soient point devant moi et ne frappent point mes sens, il est certain que leurs images sont présentes à ma mémoire. Je nomme *la douleur*: elle n'est point présente, si mon corps ne souffre point; et cependant si son image n'étoit en effet dans ma mémoire, je ne saurois ce que je dirois, et il me seroit impossible d'exprimer par aucune parole la différence qui existe entre la douleur et le plaisir. Je nomme *la santé*; et lorsque mon corps est sain, la chose elle-même que j'ai nommée est présente; et il n'en est pas moins vrai que si ma mémoire n'en renfermoit en même temps l'image, il n'y auroit nul moyen pour moi de me souvenir de ce que signifient les sons dont se compose le mot qui exprime cette chose. Que ce même mot fût prononcé devant des malades, ils ne sauroient pas davantage ce qu'il voudroit dire, si, par cette même puissance de la mémoire, ils ne se représentoient cette même image de la santé, bien qu'alors ils fussent bien loin de la santé. Je nomme ces nombres abstraits par lesquels nous comptons; ce sont eux-mêmes qui se présentent à ma mémoire, et non pas leurs images. Je nomme *l'image du sol*; et cette image est dans ma mémoire, et ce n'est pas l'image de l'image, mais l'image elle-même qui vient s'offrir à moi à l'instant même où j'en ai le souvenir. Je nomme *la mémoire*; et ce que je nomme m'est connu; mais comment le puis-je connoître, si je ne trouve la mémoire dans ma propre mémoire? et comment peut-elle être présente à soi-même, sinon par soi-même et non par son image?

CHAPITRE XVI:

Du souvenir que la mémoire a même de l'oubli.

Mais lorsque je prononce le mot *oubli*, et que j'ai l'intelligence de la chose que j'ai ainsi nommée, comment la pour-

rois-je comprendre, si je ne m'en souvenois pas? et je n'entends pas parler ici du simple son dont ce mot frappe alors mon oreille, mais de la chose même qu'il signifie; et en effet, si j'avois oublié cette chose, il n'y auroit pour moi aucun moyen de connoître ce que veut dire le mot qui la représente. Ainsi, lorsque je me souviens de la mémoire, c'est par elle-même qu'elle se présente aussitôt à moi; et de même, lorsque j'ai le souvenir de l'oubli, j'ai tout à la fois présents à ma pensée et l'oubli et la mémoire: la mémoire par laquelle je me souviens, l'oubli dont j'ai le souvenir.

Mais qu'est-ce que l'oubli, sinon une privation de la mémoire? Comment se peut-il donc présenter à moi pour que je m'en souviennne, lui dont la présence même me fait perdre le souvenir? Cependant si nous ne nous souvenons des choses que parce que nous les retenons dans notre mémoire, et s'il est vrai de dire que nous ne pourrions comprendre ce que signifie ce mot *oubli* si la chose même qu'il signifie étoit effacée de notre souvenir, il s'ensuit que l'oubli même se conserve dans la mémoire, et que nous avons besoin de sa présence pour ne le pas oublier, lui, je le répète, dont la nature est de nous faire oublier toutes choses, alors qu'il est présent. Cela ne donneroit-il point à penser que lorsque nous nous souvenons de l'oubli, ce n'est pas par lui-même qu'il est dans notre mémoire, mais seulement par son image? Car si en effet c'étoit l'oubli même qui nous fût ainsi présent, il feroit que nous l'oublierions au lieu de nous en souvenir.

Qui donc pourra pénétrer, qui pourra comprendre comment tout ceci peut se faire? Pour moi, Seigneur, j'y travaille en vain, et c'est sur moi-même que je fais ce vain travail. Je suis devenu à moi-même une terre ingrate que je cultive sans aucun fruit et que je trempe inutilement de mes sueurs. Car ce que je cherche présentement, ce n'est ni l'étendue des plaines du ciel, ni les distances qui séparent les astres, ni par quel poids la terre est balancée: c'est moi-même que je cherche et ce qui se passe dans mon esprit. Que ce qui n'est pas moi-même soit loin de moi et me soit difficile à comprendre, il n'y a rien là qui doive étonner: mais qu'y a-t-il de plus rapproché de moi que moi-même? et voilà cependant que je ne puis comprendre quelle est cette puissance de ma mémoire, bien que sans elle il

me fût impossible de prononcer même le nom que je porte.

Que me reste-t-il donc à dire sur tout ceci, étant assuré ; comme je le suis, que j'ai le souvenir de mon oubli ? Dirai-je que cet oubli dont je me souviens ainsi n'est pas dans ma mémoire ? ou bien dirai-je qu'il est nécessaire qu'il y soit, afin que je ne l'oublie pas lui-même ? L'un n'est pas moins absurde que l'autre. Dirai-je encore que, lorsque je me souviens de mon oubli, c'est l'image et non la chose elle-même que je conserve alors dans ma mémoire ? Comment le pourrois-je dire, puisque l'image d'une chose ne s'y imprime point que la chose elle-même ne nous soit présente, afin que cette image s'y puisse imprimer ? C'est ainsi que je me souviens de la ville de Carthage et de tous les autres lieux où j'ai été ; de même s'offrent à moi dans ma mémoire les visages des personnes que j'ai vues et toutes les choses qui ont pu y pénétrer par mes autres sens. Je n'y trouve point autrement le souvenir même de la maladie et de la santé : et en effet, toutes ces choses m'ont été présentes, et c'est alors seulement que ma mémoire a su en tirer des images qu'elle a conservées, afin que je pusse à volonté les voir et les repasser dans mon esprit, lorsque je serois éloigné des objets qui les avoient produites.

Que si c'est par son image, et non par lui-même, que l'oubli se conserve dans ma mémoire, il est donc nécessaire qu'il lui ait été présent, afin qu'elle en ait pu tirer cette image : or, dans le moment où l'oubli étoit présent à ma mémoire, de quelle manière y imprimoit-il son image, lui dont l'effet naturel est d'effacer celles qui déjà y ont été imprimées ? Cependant, quelle que soit la manière dont ceci a pu se faire, et bien que tout y soit pour moi incompréhensible et inexplicable, je n'en ai pas moins la certitude que je me ressouviens de mon oubli, c'est-à-dire de ce qui efface dans ma mémoire les images des choses dont elle se souvient.

CHAPITRE XVII.

Comblen la mémoire est une chose admirable ; que c'est cependant encore au-dessus d'elle qu'il faut chercher Dieu.

Que cette force de la mémoire est grande ! On est saisi, ô mon Dieu ! d'une sorte d'épouvante lorsque l'on considère

ces abîmes si profonds et cette multiplicité de choses qui y sont contenues jusqu'à l'infini; et cependant c'est là mon esprit, et mon esprit c'est moi-même. Que suis-je donc, ô mon Dieu! quelle nature est la mienne? et combien le principe de vie qui est en moi n'est-il pas admirable par la variété prodigieuse de ses opérations et par l'immense étendue de ses puissances!

Voilà que je me promène dans ce vaste champ de ma mémoire et, pour ainsi parler, dans ces antres profonds, dans ces cavernes innombrables où sont accumulées à l'infini tant d'espèces innombrables de choses, soit qu'elles s'y conservent par leurs images, comme tout ce qui est substance corporelle, soit qu'elles-mêmes y soient présentes, comme tout ce qui tient aux arts et aux sciences, soit qu'elles y soient entrées par je ne sais quelles impressions et perceptions que l'esprit en a reçues, comme les passions qui subsistent encore dans ce merveilleux dépôt, même alors que l'âme a cessé d'en être émue, et encore que rien de ce qui est dans notre mémoire ne soit aussi actuellement dans notre âme. Je parcours cet espace immense, j'y vole en quelque sorte par ma pensée, j'y pénètre de tous côtés et autant que je le puis, et d'aucun côté je n'en trouve la fin; tant est grande la puissance de cette faculté incompréhensible! tant il y a d'activité et de force dans ce principe de vie qui anime un homme, bien qu'il ne vive que d'une vie sujetté à la mort!

Que ferai-je donc, ô mon Dieu, qui êtes ma véritable vie? Je passerai au-delà de cette puissance qui est en moi et que l'on nomme mémoire; je passerai au-delà, afin d'arriver jusqu'à vous, ô douce lumière de mon âme! Seigneur, que me répondez-vous (1)? *Vous approuvez sans doute mon dessein.* Mon esprit me servira donc de degré pour m'élever jusqu'à vous qui êtes si fort au-dessus de mon esprit; et je passerai au-delà de cette troisième faculté de mon âme, afin de vous atteindre autant que vous pouvez être atteint, et de m'unir à vous autant qu'il m'est possible d'y être uni. Car les animaux qui sont courbés vers la terre et les oiseaux qui

(1) Il sembleroit qu'il y a ici quelque lacune dans le texte, ce qui sult ne se liant point à cette interrogation que saint Augustin adresse à Dieu. Nous avons essayé de rétablir cette liaison par les mots qui sont imprimés en Italique.

parcourent l'air ont aussi de la mémoire ; autrement ils ne pourroient retrouver leurs nids et leurs tanières, ni conserver tant d'autres habitudes qu'ils savent prendre, la mémoire étant le seul moyen qu'ils aient de les conserver.

Je veux, je le répète, passer au-delà de cette faculté de mon ame, afin d'arriver jusqu'à celui qui m'a fait si différent des bêtes qui paissent l'herbe, et qui a mis en moi une intelligence que n'ont point les oiseaux du ciel ; je passerai donc au-delà de ma mémoire : mais où vous trouverai-je, ô douceur ineffable et que rien alors ne pourra me ravir ! où vous trouverai-je ?

CHAPITRE XVIII.

Qu'il faut conserver la mémoire d'une chose perdue pour la retrouver.

Si je vous trouve, ô mon Dieu ! hors de ma mémoire, il faut donc que je vous aie oublié ; et si je vous ai oublié, comment vous trouverai-je ? Cette femme de l'Évangile, qui avoit perdu sa drachme, alluma une lampe pour la chercher (1) ; et sans doute elle ne l'eût point trouvée si elle ne s'en fût souvenue : car alors même que sa main l'auroit touchée, comment l'eût-elle pu reconnoître, si sa mémoire n'en avoit conservé le souvenir ? Je me souviens d'avoir perdu plusieurs choses, de les avoir cherchées, et de les avoir retrouvées : et comment puis-je savoir que je les ai retrouvées ? parce que, dans le temps que j'en faisais la recherche et que l'on me disoit, « Est-ce ceci ? n'est-ce point cela ? » je répondois toujours, « Non, ce ne l'est point, » jusqu'à ce que l'on me présentât la chose que je cherchois ; et certes si je n'en avois conservé la mémoire, c'est vainement qu'on me l'eût présentée : je ne l'aurois point pour cela retrouvée, puisque je ne l'aurois pas reconnue. Il n'en est point autrement chaque fois que nous cherchons quelque chose que nous avons perdue, et que nous la retrouvons.

Toutefois, il est vrai de dire, et ceci est particulièrement applicable à ce qui est visible et corporel, que ce que nous cherchons ainsi, perdu pour les yeux, ne l'est point pour la

(1) Luc., xv, 18.

mémoire, qui en garde intérieurement l'image; et qu'on le cherche alors jusqu'à ce que les yeux l'aient retrouvé, et qu'alors ils le reconnoissent au moyen de cette image que nous en avons conservée. Car nous ne disons point avoir trouvé ce que nous avons perdu, si nous ne le reconnoissons en effet; et si nous ne nous en souvenons, nous ne saurions le reconnoître. Ces sortes de choses étoient donc perdues pour les yeux; comme je viens de le dire; et non pour la mémoire.

CHAPITRE XIX.

Comment la mémoire retrouve ce qu'elle a oublié.

Mais lorsque la mémoire elle-même perd quelque chose, comme il arrive lorsque nous oublions, et que nous cherchons à nous rappeler ce que nous avons oublié, où le cherchons-nous cependant, si ce n'est dans la mémoire elle-même? et là, s'il arrive qu'une chose nous soit offerte pour une autre, nous la rejetons jusqu'à ce que se présente à nous celle que nous cherchons, et nous disons alors, « C'est cela; » ce que nous ne dirions point si nous ne l'avions reconnue; de même que nous ne la reconnoîtrions pas si nous ne nous en étions souvenus. Nous l'avions pourtant oubliée, mais non pas entièrement, et ce qui nous restoit de son souvenir nous aidait à chercher ce qui nous en étoit échappé; la mémoire ayant alors le sentiment qu'elle ne saisissoit qu'une partie de ce qu'elle avoit coutume de saisir à la fois; et comme si cette perte qu'elle venoit de faire l'eût privée d'un appui nécessaire, et l'eût rendue boiteuse ou chancelante; réunissant tous ses efforts pour retrouver ce qu'elle avoit perdu.

De même, lorsque nous voyons de nos yeux, ou que notre pensée se représente une personne qui nous est connue, s'il arrive qu'ayant oublié son nom, nous cherchions à nous le rappeler, tout autre nom qui s'offre à nous, nous le rejetons; parce qu'il ne se lie pas ordinairement dans notre esprit avec l'idée que nous avons de cette personne; et rien ne peut nous satisfaire jusqu'à ce que l'image de ce nom, que nous sommes accoutumés de ne point séparer de celle de la personne même, vienne compléter l'idée que nous en avons. Mais quand il

se présente enfin , d'où vient-il , si ce n'est de la mémoire ? Car ce qui prouve qu'en effet il n'en étoit point sorti , c'est que , si l'on nous aide à nous le rappeler , et que nous le reconnoissons , ce n'est point comme un nom nouveau que nous le recevons ; et le souvenir que nous en avons nous fait tomber d'accord que c'est là celui que nous cherchions. Que s'il étoit entièrement effacé de notre mémoire , c'est en vain qu'on essaieroit de nous le rappeler. Nous ne pouvons donc pas dire que nous avons entièrement oublié les choses que nous nous souvenons d'avoir oubliées ; et nous ne pourrions chercher ce dont nous avons perdu le souvenir , si ce souvenir étoit entièrement perdu.

CHAPITRE XX.

Que chercher Dieu c'est chercher la vie heureuse , et que les hommes ne cherchent cette vie avec désir que parce qu'ils en ont quelque idée.

Que se passe-t-il donc en moi quand je vous cherche , ô mon Dieu ? En vous cherchant , c'est la vie heureuse que je cherche. Je vous chercherai donc , afin que mon ame vive : car de même que mon ame est la vie de mon corps , c'est vous , Seigneur , qui êtes la vie de mon ame. Mais cette vie heureuse , où la chercherai-je ? Car je ne l'aurai trouvée que lorsque j'aurai pu dire , « C'est assez , » et que je l'aurai dit là où il faut que je le dise. Cette vie heureuse , comment puis-je la chercher ? Est-ce par le souvenir , comme si je l'eusse oubliée et que je me souvinsse néanmoins de l'avoir oubliée ? Est-ce par le désir naturel que l'on sent d'apprendre une chose qui nous est inconnue , soit qu'en effet nous ne l'ayons jamais sue , soit que nous l'ayons si entièrement oubliée que nous ne nous souvenions pas même de l'avoir oubliée ?

Cette vie heureuse n'est-elle pas désirée de tous les hommes , sans en excepter un seul ? Cependant où ont-ils connu ce qui est ainsi l'objet de leur désir ? Pour l'aimer comme ils font , où l'ont-ils vue ? Il faut sans doute que cette vie soit en nous d'une manière que je ne puis expliquer , tandis qu'il est une autre manière de l'avoir en soi , qui est telle que lorsqu'on la possède ainsi on est heureux. Il en est aussi qui

ne sont heureux qu'en espérance, et ceux-là ne possèdent la vie heureuse que dans un degré fort inférieur à ceux qui en ont l'entière et réelle possession, en même temps qu'ils sont fort au-dessus de ceux qui n'en ont ni la possession ni l'espérance; et cependant si ces derniers ne l'avoient en eux d'une manière quelconque, ils n'auroient pas ce grand désir qu'ils ont d'être heureux. et nous ne pouvons douter qu'ils n'aient ce désir.

Ils ont donc de cette vie heureuse je ne sais quelle idée, et j'ignore comment elle leur est venue; mais ce dont je suis en peine, c'est de savoir si cette idée existe dans leur mémoire: car si elle y étoit véritablement, il faudroit supposer que dans un temps qui a précédé celui où nous vivons, nous avons été parfaitement heureux. Comment l'étions-nous? Étoit-ce chacun en particulier, ou tous en général dans ce premier homme qui a été le premier pécheur et dans lequel nous avons tous reçu la mort, de qui nous sommes tous nés pour vivre misérables ici-bas?

C'est ce que je n'examinerai point maintenant. Ce que je cherche, c'est de savoir si en effet la vie heureuse est dans notre mémoire; car si elle nous étoit inconnue, il nous seroit impossible de l'aimer. Or nous l'entendons nommer, et aussitôt, tous tant que nous sommes, nous avouons qu'elle est l'objet de nos desirs; et ce n'est pas le son qui nous la représente dont nous sommes charmés: car un Grec devant qui on la nomme en latin n'y prend aucun plaisir, ignorant ce que signifie la parole qu'il a entendue, tandis qu'elle produit sur nous qui la comprenons son impression tout entière, impression qu'il éprouveroit lui-même si c'étoit en grec qu'on la lui nommât. C'est que cette chose que les Grecs, les Latins, et les hommes de toutes les langues désirent avec tant d'ardeur n'est en effet ni grecque ni latine. Elle est donc connue de tous les hommes, puisque, s'il étoit possible que, par un seul mot intelligible à tous, on demandât à tous s'ils désirent être heureux, tous répondroient sans hésiter qu'ils le veulent; ce qui ne pourroit être, si la chose elle-même qui est signifiée par ce mot n'étoit gravée dans leur mémoire.

CHAPITRE XXI.

Comment cette idée de la vie heureuse peut être dans la mémoire.

Cette idée de la vie heureuse ressemble-t-elle à celle que l'on conserveroit, après l'avoir vue, de la ville de Carthage ? Non : la vie heureuse n'est point une substance matérielle, et ne peut être vue par les yeux du corps. Est-elle dans la mémoire de même que nous y gardons l'idée des nombres ? Non : car celui qui possède cette idée ne cherche rien de plus sur ce qui touche les nombres ; tandis que le souvenir de la vie heureuse, nous la faisant aimer, fait naître en nous le désir de la posséder, afin que nous soyons heureux.

L'idée que nous en avons ne seroit-elle point semblable à celle de l'éloquence ? Non encore : car bien que plusieurs, qui ne sont pas éloquentes, se représentent cette idée de l'éloquence à l'instant même qu'ils en entendent prononcer le nom, que plusieurs même désirent l'acquérir, et par ce désir font voir qu'ils en ont quelque connoissance ; toutefois un tel désir n'a pu naître en eux que parce que leurs sens corporels leur ont offert des personnes éloquentes ; et qu'ils ont trouvé du plaisir à les entendre ; et, quoiqu'il soit vrai de dire qu'ils n'eussent point éprouvé un tel plaisir sans une certaine connoissance antérieure qu'ils avoient de la chose elle-même ; que, s'ils n'avoient point éprouvé ce plaisir, ils ne désireroient pas devenir eux-mêmes éloquentes ; cela ne peut néanmoins se rapporter à la vie heureuse, qu'aucun de nos sens corporels ne nous a jamais fait apercevoir dans quelque homme que ce soit.

Seroit-ce donc une idée semblable à celle que nous laisse le sentiment de la joie ? Peut-être : car même alors que je suis triste, je me souviens de ma joie passée, et de même de la vie heureuse, tout misérable que je suis. Et cette joie dont j'ai le souvenir, je ne l'ai jamais ni vue ; ni entendue, ni sentie, ni goûtée, ni touchée par aucun de mes sens extérieurs : c'est dans mon esprit seul que l'impression s'en est faite lorsque je me suis réjoui ; et cette impression s'est en même temps gravée dans ma mémoire, tellement que je puis me la rappeler dès que je le veux, quelquefois avec aversion,

quelquefois avec plaisir, selon la nature des choses dont je me souviens d'avoir été agréablement affecté. Par exemple, ces plaisirs honteux qui m'avoient jadis comme inondé de joie, ce n'est qu'avec horreur que je m'en retrace maintenant le souvenir; et les actions louables et honnêtes que j'ai pu faire, c'est avec une satisfaction véritable que je me les rappelle, bien qu'il se mêle alors quelque tristesse à cette joie passée, parce que ces actions ont cessé d'être, et que je ne les fais point présentement.

Mais en quel temps, en quel lieu ai-je fait l'expérience de la vie heureuse, pour ainsi me la représenter, l'aimer, la désirer? Et ce n'est pas moi seulement qui la désire, ni un petit nombre d'autres avec moi, mais tous les hommes, sans exception, veulent être heureux; et sans doute, s'ils n'avoient pas une connoissance très-certaine de ce bonheur, ils ne s'accorderoient pas dans une aussi ferme volonté.

Que l'on demande à deux hommes à la fois s'ils veulent aller à la guerre, il se peut que l'un des deux dise qu'il le veut, l'autre qu'il ne le veut pas. Que l'on s'informe de l'un et de l'autre s'ils désirent d'être heureux, ils répondront à l'instant même et sans hésiter qu'ils le veulent tous les deux: et cependant quelle autre raison peut porter celui-ci à aller à la guerre, celui-là à n'y point aller, sinon ce désir même qu'ils ont d'être heureux? Cela ne vient-il pas de ce que, tel mettant son plaisir dans une certaine chose, tel dans une autre, tous les hommes s'accordent cependant dans ce désir qu'ils ont d'être heureux, de même qu'on les verroit tous s'accorder à dire qu'ils se plaisent à ressentir de la joie: et cette joie qu'ils aiment n'est-elle pas en effet ce qu'ils appellent la vie heureuse? Que celui-ci se la procure d'une certaine manière, celui-là d'une autre, il n'en est pas moins vrai que tous tendent, et de tous leurs efforts, à un même but, qui est de posséder cette joie, objet de leurs desirs; et parce qu'il n'y a personne qui puisse dire que, dans le cours de sa vie, il n'ait pas éprouvé quelquefois ce sentiment, le souvenir qui lui en reste se retrace à sa mémoire chaque fois qu'il entend prononcer le nom de la vie heureuse.

CHAPITRE XXII.

Que la véritable joie, et par conséquent la vie heureuse, ne se trouve qu'en Dieu.

Mais, ô mon Dieu ! vous à qui votre serviteur découvre en ce moment le fond de son cœur, loin de moi, loin de moi la pensée que de semblables joies puissent jamais me rendre heureux. Il est une joie qui n'est point donnée aux impies, mais à ceux qui vous servent avec désintéressement : cette joie qu'ils goûtent, c'est vous-même, et c'est là cette vie heureuse qui consiste à se réjouir en vous, par vous, pour l'amour de vous ; et il n'en est point d'autre. Ceux qui pensent que cette vie est autre chose cherchent en même temps d'autres joies, et ces joies sont trompeuses. Cependant c'est quelque image et comme une ombre de joie qui entraîne alors leur volonté.

CHAPITRE XXIII.

Que tous les hommes aiment naturellement la vérité, et qu'ils ne la haïssent que lorsqu'elle est contraire à leurs passions et à leurs intérêts.

On pourroit donc douter que tous eussent le désir d'être heureux : car s'il est vrai que le bonheur parfait soit en vous, ceux qui vont le chercher hors de vous ne désirent pas en effet d'arriver à la vie heureuse. Mais n'est-il pas plus vrai de dire que tous le veulent ; mais que, la chair combattant les désirs de l'esprit, et de même l'esprit ceux de la chair, ils ne font pas ce qu'en effet ils voudroient faire ; que, se laissant aller à ce qu'ils peuvent, ils s'en contentent ; et que ceci arrive, parce qu'ils n'ont point une volonté assez ferme pour se rendre possible ce qui est au-dessus de leur pouvoir ?

Car si je leur demande à tous ce qu'ils préfèrent, se réjouir de la vérité ou du mensonge, tous n'hésiteront point à me répondre qu'ils aiment mieux trouver leur joie dans la vérité ; de même qu'ils ne balancent point à convenir qu'ils désirent tous être heureux. C'est qu'en effet la vie heureuse

n'est autre chose que la joie que donne la vérité; et cette joie est celle que l'on trouve en vous qui êtes la vérité même, en vous, Seigneur, qui êtes ma lumière, mon salut et mon Dieu. Tous la désirent cette vie heureuse, tous la désirent, parce qu'elle seule est le vrai bonheur, et tous veulent aussi cette joie qui ne se trouve que dans la vérité.

J'ai rencontré beaucoup d'hommes qui vouloient tromper les autres; je n'en ai vu aucun qui voulût être trompé. Où donc ont-ils pu avoir la connoissance de la vie heureuse, si ce n'est là même où ils ont connu la vérité? Car ils aiment la vérité, puisqu'ils ne veulent pas être trompés; ils l'aiment sans doute encore, lorsqu'ils désirent la vie heureuse qui n'est autre chose que la joie qui se trouve dans la vérité; et sans doute ils ne l'aimeroient pas si leur mémoire ne s'en retraçoit en effet quelque idée.

Pourquoi donc ne goûtent-ils pas cette joie qui est dans la vérité? Pourquoi ne sont-ils pas heureux? C'est que d'autres choses occupent davantage leur pensée, lesquelles ont le pouvoir de les rendre misérables, beaucoup plus que ne peut les rendre heureux cette connoissance si imparfaite qu'ils ont de la vérité. « Car ce qui reste encore de lumière dans les hommes est peu de chose : qu'ils marchent donc, de peur que les ténèbres ne les surprennent (1). »

Mais si tous les hommes aiment la vie heureuse qui n'est autre chose que se réjouir dans la vérité, d'où vient donc cette haine que la vérité fait naître en eux? et comment se fait-il que celui que vous avez envoyé devint leur ennemi dès qu'il l'eut annoncée devant eux? N'est ce point que l'on aime la vérité d'une telle manière; que, lorsqu'on aime toute autre chose, on veut que ce que l'on aime soit la vérité? Et comme en même temps nous ne voulons point être trompés, nous supportons avec peine d'être convaincus que nous le sommes, haïssant ainsi et aimant tout à la fois la vérité. Les hommes la trouvent aimable lorsqu'elle leur montre sa lumière : elle leur est odieuse lorsqu'elle leur fait voir leurs imperfections; voulant en même temps tromper et n'être pas trompés, ils l'aiment lorsqu'elle se découvre à eux, ils la haïssent lorsqu'elle les met eux-mêmes à découvert; et, par

(1) Joan., x, 35.

un juste châtement, Dieu permet qu'elle demeure cachée à leurs yeux, en même temps qu'elle les expose, et en dépit d'eux, tels qu'ils sont à tous les regards.

C'est ainsi, oui, c'est ainsi que l'esprit de l'homme, aveugle, malade, tout rempli de bassesse et de corruption, veut se cacher et veut en même temps que rien ne lui soit caché; et il arrive, au contraire, que la vérité se cache à ses yeux, et qu'en lui il n'y a rien de caché pour la vérité. Dans cet état, néanmoins, et tout misérable qu'il est, il trouve plutôt de la joie dans ce qui est vérité que dans ce qui est mensonge. Il sera donc parfaitement heureux, s'il peut, affranchi de tout ce qui le trouble et l'inquiète, se réjouir dans cette suprême vérité par laquelle seule toutes choses sont véritables.

CHAPITRE XXIV.

Que la connoissance de Dieu se conserve aussi dans notre mémoire.

C'est ainsi que, vous cherchant, ô mon Dieu! j'ai parcouru cette vaste étendue de ma mémoire, et hors d'elle je ne vous ai point trouvé : car je n'ai rien trouvé de vous qui ne fût un souvenir depuis le moment où je vous ai connu; et, en effet, depuis que je vous ai connu, je ne vous ai point oublié.

Où j'ai trouvé la vérité; là j'ai trouvé mon Dieu, qui est la vérité même; et cette vérité, je ne l'ai point oubliée dès que je l'ai connue. Ainsi donc, je le répète, vous êtes resté dans ma mémoire du moment où il m'a été donné de vous connoître. C'est là que je vous retrouve lorsque je me retrace votre idée; c'est là que je me réjouis en vous; ce sont là les saintes délices que vous m'avez accordées dans votre miséricorde, prenant en pitié l'indigence de votre serviteur.

CHAPITRE XXV.

Dans quelle partie de notre mémoire nous trouvons Dieu.

Mais en quelle partie de notre mémoire habitez-vous, Seigneur? En quel lieu y avez-vous établi votre séjour? Quelle demeure vous y êtes-vous faite? Quel sanctuaire vous y êtes-

vous élevé? Vous l'honorez de votre présence, je n'en puis douter; mais ce que je cherche, c'est le lieu où vous résidez en elle. Lorsque je me suis souvenu de vous, j'ai passé au-delà de ces facultés qui lui sont communes avec les animaux, parce que je ne vous trouvois pas au milieu des images qu'y tracent les choses corporelles, et je suis allé jusqu'à ces puissances de ma mémoire auxquelles je confie toutes les affections de mon esprit, et là je ne vous ai point encore trouvé. Alors je suis entré dans le lieu même que mon esprit habite au milieu d'elle, car l'esprit se souvient aussi de soi-même, et je ne vous y ai point trouvé; parce que, de même que vous n'êtes point une image corporelle ni une affection de l'esprit, telle que la joie, la tristesse, la crainte, le désir et autre semblable chose, de même, ô mon Dieu! vous n'êtes pas mon esprit, mais le Seigneur et le Maître de mon esprit.

En effet, toutes ces choses sont sujettes au changement, et vous qui ne changez point, vous êtes au-dessus de toutes ces choses; et cependant, depuis qu'il m'a été accordé de vous connoître, vous avez daigné habiter dans ma mémoire. Mais y a-t-il donc des lieux en elle, pour que je cherche en quel lieu vous y habitez? Je suis assuré que vous y êtes, puisque, vous ayant une fois connu, je vous y ai retrouvé chaque fois que je me suis rappelé votre souvenir, et cela me suffit.

CHAPITRE XXVI.

C'est par sa parole que Dieu est dans notre mémoire.

Où vous ai-je donc trouvé, ô mon Dieu! pour apprendre à vous connoître? Car vous n'étiez point dans ma mémoire avant que je vous eusse connu. Où vous ai-je donc trouvé, si ce n'est en vous-même et au-dessus de moi? Entre vous et les hommes il n'y a ni lieu ni espace; il n'y en a point, et ils ne laissent pas cependant de s'approcher et de s'éloigner de vous. Vous êtes partout, vérité éternelle; partout vous rendez vos oracles à ceux qui vous consultent, et vous répondez à la fois à toutes leurs diverses demandes; vous y répondez toujours clairement, mais vous n'êtes pas toujours entendu de même. Tous vous consultent sur ce qu'ils désirent savoir, mais ce qu'ils entendent de vous n'est pas toujours

ce qu'ils voudroient entendre ; et celui-là vous sert le mieux, qui ne désire pas d'entendre ce qui est conforme à sa volonté, mais plutôt de conformer sa volonté à ce qu'il vous plaît de lui faire entendre.

CHAPITRE XXVII.

Beauté de Dieu au-dessus de toute autre beauté.

Que j'ai tardé de vous aimer, ô beauté si ancienne et toujours nouvelle ! que j'ai tardé de vous aimer ! et cependant vous étiez au dedans de moi ; mais j'étois moi-même hors de moi, et c'étoit là que je vous cherchois. Mon ame se répandoit en quelque sorte sur les ouvrages de vos mains, et perdoit ainsi sa beauté en admirant la leur. Vous étiez avec moi, et je n'étois pas avec vous ; et toutes ces choses, qui ne seroient point si elles n'étoient en vous, me tenoient éloigné de vous. Vous m'avez appelé, vous avez crié, et mes oreilles se sont ouvertes à votre voix ; vous avez fait briller vos éclairs, vous avez lancé les rayons de votre lumière, et mes yeux aveuglés sont devenus clairvoyants : vous avez exhalé l'odeur de vos parfums ; je les ai respirés, et maintenant je ne soupire qu'après vous ; je vous ai goûté, et je n'ai soif que de vous, et vous seul pouvez apaiser la faim qui me dévore. Vous m'avez touché, et je me suis senti tout embrasé d'ardeur pour votre paix éternelle.

CHAPITRE XXVIII.

Des misères de cette vie.

Lorsque je serai uni à vous de toutes les puissances de mon ame, il n'y aura plus pour elle ni travaux ni douleurs, et ma vie, toute pleine de vous, sera toute vivante en vous : car celui que vous remplissez, se trouve par cela même allégé ; et je ne suis à charge à moi-même, que parce que je ne suis pas assez rempli de vous.

Mes vaines joies, qui mériteroient d'être pleurées, combattent en moi les tristesses salutaires qui devoient faire ma joie : et de quel côté est la victoire ? je ne le sais. Hélas ! Seigneur, ayez pitié de moi. De coupables tristesses com-

battent en moi vos joies saintes, et je ne sais encore de quel côté est la victoire. Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi. Voilà que je vous découvre toutes les plaies de mon cœur : vous êtes médecin, et je suis malade; vous êtes toute miséricorde, et je ne suis que misère. Qu'est-ce en effet que cette vie que nous menons ici bas, sinon une perpétuelle tentation?

Quel est celui qui aime les peines et les afflictions? Aussi nous ordonnez-vous, Seigneur, non de les aimer, mais de les supporter. Il n'est aucun de nous qui se plaise dans les maux qu'il supporte, même alors qu'il les supporte avec joie : car, tout en se réjouissant de cette force qu'il trouve en lui pour souffrir, il aimerait mieux cependant ne point éprouver de souffrance. Dans l'adversité, je souhaite la prospérité; et dans la prospérité, j'appréhende l'adversité. Entre ces deux états si différents, où trouver un juste milieu dans lequel la vie de l'homme pût être entièrement à l'abri des tentations? Malheur et encore une fois malheur aux prospérités du siècle, toujours accompagnées de craintes qui nous troublent et de joies qui nous corrompent! Malheur, trois fois malheur aux adversités du siècle que l'on supporte avec tant de peine, qui sont un écueil si dangereux pour notre patience, dans lesquelles on désire sans cesse les prospérités! Qu'est-ce donc que la vie de l'homme ici-bas, sinon une continuelle tentation?

CHAPITRE XXIX.

Qu'il faut mettre tout son appui dans la grace de Dieu.

Ainsi donc, ô mon Dieu! je n'ai point d'autre espérance que dans la grandeur infinie de vos miséricordes. Commandez à votre serviteur ce qu'il vous plaît, et donnez-lui d'accomplir ce que vous lui commandez. Vous voulez que je sois continent : « Et j'ai su, dit le sage, que nul ne peut être continent, s'il ne lui est donné de Dieu, et que cela même » étoit sagesse, de savoir de qui venoit ce don (1). » Et en effet, c'est par la continence que nous sommes ramenés et rendus à cette unité, loin de laquelle nous nous étions répandus dans la multiplicité de vos créatures : car celui-là a

(1) Sap., VIII, 21.

moins d'amour pour vous, qui aime avec vous quelque chose qu'il n'aime point pour l'amour de vous. O amour qui brûlez toujours sans jamais vous éteindre ! « ô charité qui êtes mon » Dieu (1) ! » embrasez-moi. Vous me commandez la continence ; commandez à votre serviteur ce qu'il vous plaît, et donnez-lui d'accomplir ce que vous lui commandez.

CHAPITRE XXX.

Examen qu'il commence à faire de lui-même sur les trois principales tentations : la volupté, la curiosité, et l'orgueil ; et d'abord sur la volupté.

Vous me défendez bien certainement, Seigneur, de me laisser emporter « aux désirs de la chair, à la convoitise » des yeux, aux ambitions du siècle (2). » Non-seulement vous m'avez défendu les attachements illégitimes, mais vous m'avez appris qu'il y avoit quelque chose de plus parfait que le mariage, bien que vous l'ayez permis (3) ; et, parce que vous m'en avez accordé la grace, je me suis élevé à cet état plus parfait, et avant même que vous m'eussiez appelé à la dispensation de vos sacrements.

Mais les images de mes désordres passés me sont présentes dans ces profondeurs de ma mémoire dont j'ai tant parlé ; une longue habitude les y a gravées d'une manière ineffaçable. Elles se présentent à moi pendant la veille, et alors elles ont perdu toute leur force première ; mais cette force, elles la retrouvent tout entière dans mes songes, et non-seulement jusqu'à faire naître en moi des sensations agréables, mais encore jusqu'à y produire quelque chose qui ressemble à l'action et au consentement. Et telle est la puissance qu'exerce sur mon corps et sur mon ame l'illusion de ces vains fantômes, qu'elle opère en moi, pendant que je dors, ce que des objets véritables ne sauroient faire lorsque je suis éveillé. Ne suis-je donc plus alors, ô mon Dieu ! ce que j'étois auparavant ? Comment se fait-il qu'il y ait une si grande différence entre moi-même et moi-même, et qu'elle soit produite par ce

(1) I. Joan., iv, 8.

(2) I. Joan., II, 16.

(3) I. Cor., VII, 1.

moment qui me fait passer du sommeil à la veille et de la veille au sommeil ?

Où est alors cette raison qui, pendant que je veille, résiste à de semblables tentations, et tellement, que les objets eux-mêmes se présentant à ma vue, je n'en suis point ébranlé ? Devient-elle captive au moment où se ferment mes yeux, et s'endort-elle en même temps que mes sens ? Et comment se peut-il donc faire que, souvent dans ces mêmes songes, nous savons résister à ces fantômes importuns, et, rappelant nos saintes résolutions, demeurer fermes dans la chasteté, et ne donner aucun consentement à ces illusions dangereuses ? Nous y avons en effet si peu de part, qu'au moment même où nous nous réveillons, notre conscience retrouve son repos ; et, par la différence qu'il y a alors entre nous-mêmes et nous-mêmes, nous reconnoissons que réellement nous n'avons point fait ce qui s'est fait en nous, encore que nous en soyons affligés, et quelle que soit la manière dont cela s'est fait. Dieu tout-puissant, votre main n'a-t-elle donc pas le pouvoir de guérir toutes les langueurs de mon ame, et d'éteindre en moi, par la surabondance de ses grâces, ces mouvements impurs qui viennent m'assiéger même pendant les heures de mon sommeil ?

Oui, Seigneur, vous répandez de plus en plus sur moi les dons de votre miséricorde, afin que mon ame, entièrement dégagée des filets de la concupiscence, me suive pour aller vers vous, et que, cessant de se révolter contre elle-même, elle ne se laisse point entraîner, même dans ses songes, aux *attraits honteux de ces imaginations impures* ; que non-seulement elle ne s'y laisse point aller au point d'en éprouver quelque effet sensible et corporel, mais qu'elle n'y donne jamais et en aucune manière le moindre consentement. Car, tout-puissant comme vous êtes, et pouvant faire bien « au-delà de ce que nous vous demandons, et même de ce qu'il nous est donné de concevoir (1), » il vous est facile d'empêcher que, non-seulement dans ma vie entière, mais encore dans cet âge où je suis maintenant, aucune impression semblable ne vienne troubler la chasteté de mes songes, fût-elle même si foible, que le moindre mouvement de ma volonté fût capable de l'arrêter.

(1) Ephes., III, 10.

Cependant je ne crains pas de dire à mon bon maître quel je suis maintenant dans ce genre de misère; et je vous le dis, « transporté d'une joie mêlée de crainte (1), » pour les dons que vous m'avez déjà prodigués, soupirant après ceux que je n'ai point reçus encore, espérant que vos miséricordes achèveront de s'accomplir sur moi, tant dans mon corps que dans mon âme, « lorsque la mort aura été absorbée par » la victoire (2). »

CHAPITRE XXXI.

De la volupté que l'on trouve dans l'action de boire et de manger, et des bornes qu'y prescrit la tempérance chrétienne.

Il est une autre misère que le jour nous amène, et nous serions heureux que ce fût la seule. C'est que jusqu'à ce moment où vous anéantirez « et les aliments et ce qui les » consume (3), » alors que, faisant cesser à jamais notre indigence, vous nous rassasierez d'une nourriture éternelle, et revêtirez ce corps corruptible d'une éternelle incorruptibilité; jusqu'à cet heureux moment, nous sommes obligés d'en réparer les ruines en apaisant notre faim et notre soif par une nourriture purement matérielle; et cette nécessité où je suis de le faire est pour moi une sorte de volupté contre laquelle il me faut combattre pour ne pas m'y laisser emporter. J'ai donc recours aux jeûnes et à l'abstinence; et, par ce moyen, je fais chaque jour la guerre à ce corps, afin de le réduire à n'être que l'esclave de ma volonté.

Mais enfin ce n'est que par le plaisir que je puis être délivré de cette espèce de douleur: car la faim et la soif sont en effet une douleur, puisqu'elles brûlent et font mourir de même que la fièvre, si nous n'avons recours aux aliments qui en sont le remède salutaire; et, comme ils se présentent à nous de toutes parts, grâce à cette bonté par laquelle, consolant notre misère, vous voulez que le ciel, l'eau et la terre fournissent à tous nos besoins, nous appelons *délices* ces misères de notre vie.

(1) Ps. II, 11.

(2) I. Cor., xv, 54.

(3) I. Cor., vi, 13.

Sur cela, Seigneur, vous m'avez appris à ne considérer les aliments que comme un remède, et à n'en point user autrement; mais lorsque je passe de cette douleur que me cause la faim à ce repos que j'éprouve après l'avoir apaisée, c'est au moment de ce passage que la concupiscence me tend ses pièges; car ce passage même est volupté, et il n'est cependant point d'autre voie qu'il nous soit possible de prendre dans cette nécessité à laquelle nous sommes réduits.

En effet le boire ainsi que le manger n'ayant d'autre cause que cette même nécessité où nous sommes de soutenir notre vie, ce dangereux plaisir ne laisse pas que de s'y joindre; et, se présentant d'abord comme un serviteur qui suit son maître, il s'efforce souvent de prendre les devants, afin de m'obliger à faire pour lui-même ce que je n'avois dessein de faire que pour cet indispensable besoin. Et la mesure de l'un n'est point celle de l'autre: car ce qui suffit au nécessaire n'est point assez pour le plaisir. Souvent même il nous arrive d'être incertains si c'est véritablement le besoin de réparer nos forces corporelles qui nous excite à manger, ou si nous sommes entraînés par l'attrait de cette trompeuse volupté; et telle est la misère de notre âme, qu'elle se plaît au milieu de ces incertitudes, et dans ces incertitudes mêmes se prépare des excuses, se réjouissant de ce qu'il n'est pas facile de déterminer précisément ce qui suffit aux nécessités du corps, afin que le prétexte du besoin lui serve à satisfaire la volupté.

Tous les jours, Seigneur, je m'efforce de résister à cette tentation; j'appelle à mon secours votre main toute-puissante, et j'expose devant vous les agitations de mon esprit, ne sachant pas bien encore ce que je dois faire en cette espèce de danger. J'entends la voix de mon Dieu qui me dit: « Prenez » bien garde à vous, de peur que vos cœurs ne s'appesantis- » sent par l'excès des viandes et du vin (1). » Quant aux excès du vin, j'en suis bien éloigné, et j'espère que vous me ferez la grace de n'y tomber jamais; mais il m'arrive quelquefois de me laisser prendre aux attraits de la gourmandise: c'est de votre grace encore que j'attends d'en être entièrement délivré: « car nul ne peut être tempérant, si vous ne

(1) Luc., XXI, 34.

» lui donnez de l'être (1). » Vous accordez beaucoup de choses à nos prières : ce que nous recevons, même avant de vous avoir prié, c'est de vous encore que nous l'avons reçu ; et c'est encore de vous que nous recevons de connoître plus tard que ces dons nous viennent de vous. Je ne me laisse point aller aux excès du vin ; mais j'ai connu des hommes abandonnés à cette passion, que vous avez rendus tempérants. C'est donc vous qui avez aussi fait ce qu'ils sont ceux qui n'ont jamais été livrés à cette passion honteuse, qui faites que ceux qui l'ont été ne le sont plus, et à qui les uns et les autres doivent de savoir quel est celui qui fait en eux ces choses.

J'ai entendu une autre de vos paroles : « Ne vous laissez point aller où vous mènent vos désirs, et détournes-vous de votre volonté (2). » Vous m'avez fait aussi la grace d'entendre cette parole qui m'a vivement touché : « Que nous mangions, nous n'aurons rien de plus ; que nous ne mangions pas, nous n'aurons rien de moins (3) ; » ce qui veut dire que ni l'une de ces choses ne me rendra heureux, ni l'autre malheureux ; et cette autre encore : « J'ai appris à me contenter de ce que j'ai ; je sais comment il faut vivre dans l'abondance ; je sais aussi supporter la pauvreté, et je puis tout en celui qui me fortifie (4). » Ainsi parle un soldat de la milice céleste, bien différent de nous, poussière que nous sommes. Mais souvenez-vous, Seigneur, qu'en effet nous sommes poussière ; « que c'est de la poussière que vous avez formé l'homme (5) ; » qu'il s'étoit perdu, et que c'est par vous qu'il a été retrouvé. Et celui-là même dont j'admire ces paroles (6) que vous lui avez inspirées, ne pouvoit rien de lui-même non plus que nous, parce qu'il étoit poussière aussi bien que nous. « Je puis tout, dit-il, en celui qui me fortifie. » Fortifiez-moi, Seigneur, afin que je trouve en moi le *pouvoir* ; donnez-moi de faire ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez : car le même apôtre confesse « qu'il n'a rien qu'il n'ait reçu, et que ce dont il se glorifie, c'est dans le Seigneur qu'il s'en glorifie (7). » J'ai entendu un autre de vos serviteurs vous

(1) Sap., VIII, 21. — (2) Eccl., XVIII, 30. — (3) I. Cor., VIII, 8. — (4) Philipp., IV, 11, 12, 13. — (5) Gen., III, 19. — (6) S. Paul. — (7) I. Cor., I, 31.

demandant de lui faire de semblables dons : « Éloignez de moi, vous dit-il, l'intempérance (1) ; » ce qui fait bien voir, ô Dieu très-saint ! que lorsque nous faisons ce que vous nous commandez, c'est vous qui nous donnez de le pouvoir accomplir.

Vous m'avez encore appris, ô très-bon Père ! « que toutes choses sont pures pour ceux qui sont purs (2) ; mais que celui-là fait mal, qui scandalise son prochain dans le choix des viandes dont il fait usage (3) ; que tout ce que vous avez créé est bon, et qu'il ne faut rien rejeter de ce qui se mange avec actions de grace (4), parce que le manger n'est pas ce qui nous rend agréables à Dieu (5) ; que per-sonne ne nous doit donc juger sur le manger et le boire (6) ; que celui qui mange certaines choses ne doit point condamner celui qui ne les mange pas, et que de même celui-ci doit s'abstenir de condamner l'autre (7). » J'ai appris toutes ces choses, et je vous en rends graces, et je vous en loue, ô Seigneur mon Dieu, qui avez été mon maître, qui avez ouvert mes oreilles et répandu votre lumière dans mon cœur. Délivrez-moi donc de toutes tentations.

Ce n'est point l'impureté des viandes que je crains, c'est cette impureté qui est dans l'intempérance. Je sais que vous permites à Noé de manger de toute chair bonne à manger (8) ; je sais qu'Élie mangea de la chair (9), et que Jean-Baptiste, à qui vous avez donné de vivre dans une si admirable abstinence, n'a point été souillé pour avoir mangé des saute-relles, qui sont aussi des animaux (10) ; je sais au contraire qu'Ésaü a perdu son droit d'aînesse par le désir trop vif qu'il eut de manger des lentilles (11) ; que David, qui n'avoit désiré qu'un peu d'eau, s'en est repenti (12), et que ce n'est pas avec de la chair, mais avec du pain, qu'on essaya de tenter NOTRE ROI (13). Aussi ce n'est pas pour avoir désiré manger de la chair que le peuple mérita, dans le désert, d'être réprouvé, mais parce qu'il avoit murmuré contre le Seigneur son Dieu (14).

(1) Eccl., xxiii, 6. — (2) Tit. I, 15. — (3) I. Cor., xiv, 20. — (4) I. Tim., iv, 4. — (5) I. Cor., viii, 8. — (6) Colos., xi, 16. — (7) Rom., xiv, 3. — (8) Gen., ix, 2. — (9) III. Reg., xvii, 6. — (10) Matt., iii, 4. — (11) Gen., xxv, 31. — (12) II. Reg., xxiii, 15. — (13) Matt., iv, 3. — (14) Num., xi, 10.

Me trouvant donc au milieu de ces tentations, je combats tous les jours contre ces excès dans lesquels pourroit m'entraîner le besoin où je suis d'apaiser ma soif et ma faim : car ce n'est point une chose sur laquelle il me soit possible de prendre une dernière résolution et n'y plus revenir, ainsi que je l'ai pu faire sur ce qui étoit contraire à la chasteté. C'est comme un frein qu'il me faut mettre à ma bouche pour savoir à propos ou la laisser aller ou la retenir : et quel est l'homme, Seigneur, qui en ceci ne s'emporte pas quelquefois au-delà des bornes de ce qui est absolument nécessaire ? Si celui-là existe, sa perfection est grande : qu'il rende gloire à votre nom. Quant à moi, je ne suis point tel, n'étant qu'un homme de péché ; mais je n'en glorifierai pas moins votre nom, assuré que je suis que celui qui a vaincu le monde, me considérant comme l'un des membres les plus infirmes du corps qu'il s'est formé, intercède sans cesse près de vous pour mes péchés ; « parce que vos yeux ont vu ce qu'il y avoit » encore d'imparfait dans ce divin corps, et le nombre en est » inscrit dans votre livre (1). »

CHAPITRE XXXII.

De la volupté qui naît de l'odorat.

Quant à ce plaisir qui naît des sensations de l'odorat, je ne m'en mets point en peine. Que les odeurs se présentent à moi, je ne les rejette pas ; mais aussi qu'elles s'éloignent, je ne pense pas à les rechercher, et je supporterois sans peine d'en être privé pour toujours. Il me semble du moins que cela est ainsi. Peut-être me trompé-je ; et c'est en effet un de nos aveuglements les plus déplorables, de connoître si peu ce qui nous est possible, que notre esprit, s'interrogeant sur ses propres forces, ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il est à propos pour lui de se tenir sans cesse en garde contre lui-même, parce que le plus souvent ce qui est en lui est caché à sa vue, jusqu'à ce que l'expérience le lui ait fait bien clairement connoître. Nul ne doit donc se tenir assuré en cette vie qui est justement appelée « une tentation conti-

(1) Ps. CXXXVIII, 16.

» nuelle (1); » celui qui, de méchant qu'il étoit a pu devenir bon, ne sachant point si de bon il ne deviendra pas méchant. Votre miséricorde, voilà la seule espérance, le seul motif de confiance, la seule promesse assurée.

CHAPITRE XXXIII.

Des plaisirs de l'ouïe ; des chants de l'Église et de leur utilité.

Les impressions agréables que nous recevons par l'oreille me charmoient et me captivoient davantage ; mais vous m'en avez détaché, Seigneur, et vous m'avez affranchi de cette servitude. J'avoue cependant que je trouve encore du charme dans les chants qu'anime votre parole, lorsqu'une voix douce et savamment harmonieuse me les fait entendre ; mais je n'y demeure point tellement attaché, que je ne m'en sépare aussitôt que j'en ai la volonté. Ces chants, étant inséparablement unis à cette divine parole qui en est l'ame et la vie, semblent néanmoins me demander une place dans mon cœur, même une place qui soit honorable ; et à peine sais-je quelle est celle qu'il convient de leur donner.

Reconnoissant que mon esprit reçoit avec des sentiments plus religieux et une piété plus ardente vos saintes leçons, lorsqu'elles sont ainsi chantées, que si elles ne l'étoient pas ; et qu'il existe entre les affections diverses que cet esprit est susceptible de recevoir, et les inflexions diverses des sons cadencés de la voix, certains rapports et je ne sais quelle secrète sympathie qui l'excitent et le réveillent, il me semble quelquefois que j'accorde à ces chants plus que je ne devrois leur accorder. C'est qu'alors ce plaisir purement charnel, auquel je ne devrois pas tellement livrer mon ame, que sa vigueur pût en être énermée, m'entraîne doucement dans l'erreur, la sensation qu'il fait naître en moi entreprenant de précéder et de diriger la raison qu'elle devrait se contenter d'accompagner et de suivre, bien que ce soit en faveur de la raison seule que j'aie consenti à la recevoir. Ainsi, sans m'en apercevoir, je pêche en ces sortes de choses ; mais bientôt je m'en aperçois.

(1) Job., vii, 1.

Quelquefois la crainte trop grande que j'ai de tomber dans de telles illusions me jette dans l'excès contraire, et jusqu'à vouloir éloigner de mes oreilles et de celles de toute l'Église, tous ces chants harmonieux, dont on a coutume d'accompagner les psaumes du roi-prophète, estimant qu'il est plus sûr de s'en tenir à ce que j'ai souvent ouï dire à l'évêque d'Alexandrie Athanase, qu'il les faisoit chanter avec une inflexion de voix si peu sensible, que celui qui les récitoit sembloit plutôt les lire que les chanter.

Mais, d'un autre côté, quand je rappelle à ma pensée les larmes que me firent répandre ces chants religieux dans les premiers moments de ma conversion, et que, m'examinant avec soin, je considère que maintenant encore il m'arrive d'être profondément ému, non par l'harmonie des sons, mais par les choses même qui sont chantées, si c'est une voix nette et pure qui me les fasse entendre, et qui leur donne la juste expression qui leur convient, alors j'approuve cette coutume, et je reconnois combien l'utilité en est grande. C'est ainsi que je demeure flottant entre la crainte du plaisir dangereux qu'on y peut trouver et l'expérience que j'ai que la chose est bonne en elle-même; et, sans rien décider irrévocablement à cet égard, je me sens plus porté à approuver que cette coutume de chanter se conserve dans l'Église, afin qu'entraînés doucement par le plaisir de l'oreille, les esprits encore foibles entrent dans les sentiments d'une plus haute piété. Toutefois, lorsqu'il m'arrive d'être plus touché du chant lui-même que des paroles qu'il accompagne, je confesse que j'ai péché, et j'aimerois mieux alors n'avoir point entendu chanter.

Me voilà sur ce point tel que je suis. Pleurez avec moi et pleurez sur moi, vous qui réglez le dedans de vos cœurs, de manière que ce qu'il y a de bon en vous se manifeste par vos œuvres. Quant à ceux qui négligent un tel soin, ces choses ne peuvent les toucher. Et vous, Seigneur mon Dieu, devant qui je fais cette recherche difficile de moi-même, et dont les yeux connoissent toutes les langueurs de mon ame, exaucez-moi, regardez-moi en pitié, guérissez-moi.

CHAPITRE XXXIV.

Des plaisirs de la vue.

Il ne me reste plus qu'à parler des plaisirs de ces yeux de ma chair, et j'en veux confesser toutes les foiblesses, afin qu'elles aillent jusqu'aux oreilles charitables de ceux que vous avez faits vos temples, et qui sont devenus mes frères. Ainsi j'achèverai le récit de toutes les tentations qu'excitent en moi les concupiscences de cette chair rebelle, tandis que je gémis et « soupire après la possession de cette demeure » que vous me préparez dans le ciel (1). »

Les yeux aiment dans les objets la variété des formes, l'éclat et la vivacité des couleurs. Que de telles choses n'arrêtent point mon ame ; que mon Dieu seul la possède, lui qui a créé toutes ces choses. Toutes sont bonnes sans doute ; mais lui seul est mon bien, et non pas elles. Or, il n'en est pas des objets qui s'offrent à ma vue comme des sons, qui du moins cessent de me troubler, lorsque aucun chant harmonieux ne vient frapper mon oreille, ou que tout est autour de moi dans un profond silence. Tant que je veille, ces choses frappent mes yeux et ne me laissent aucun repos : car la lumière, cette reine des couleurs, se répandant sur tous les objets visibles, ne cesse, pendant le jour, et en quelque lieu que je me trouve, de flatter agréablement ma vue, et de mille diverses manières, même alors que je n'y prends pas garde et que je m'occupe de tout autre chose ; et cette impression qu'elle nous fait pénétrer si avant en nous-mêmes et avec tant de force, que s'il arrive que tout-à-coup nous en soyons privés, nous sentons qu'il nous manque quelque chose, jusqu'à ce que sa lumière nous soit rendue ; et nous éprouvons même de la tristesse, si cette privation dure trop long-temps.

O lumière que voyoit Tobie, lorsqu'étant aveugle des yeux du corps, il enseignoit à son fils le chemin de la vie, et, sans jamais s'égarer, marchoit devant lui, appuyé sur la charité comme sur un pied ferme et solide (2) ! ô lumière que voyoit

(1) II. Cor., v, 2.

(2) Tob., iv, 2.

le patriarche Isaac, encore que l'âge eût obscurci ses yeux charnels, et aux clartés de laquelle il sut connoître ses enfants en les bénissant, alors qu'il les bénissoit sans les connoître (1)! Ô lumière que voyoit Jacob, de même accablé d'ans, de même aveugle, lumière qui, éclairant son cœur de ses divins rayons, lui fit reconnoître dans ses petits-fils la multitude et les races diverses des peuples qui devoient en sortir, et lui inspira de croiser mystérieusement ses mains sur eux, non selon l'ordre extérieur dans lequel leur père les lui présentoit, mais selon ce discernement intérieur qu'il avoit de leurs destinées (2)! Voilà la véritable lumière; et de même qu'elle est UNE, de même ne sont qu'UN tous ceux à qui il est donné de la voir et de l'aimer.

Quant à cette lumière purement matérielle dont je viens de parler, elle répand sur cette vie passagère du siècle une fausse douceur et de dangereux attraits qui la rendent agréable à ses aveugles amants; mais il en est aussi qui savent y trouver un sujet de louer votre nom, ô Dieu, créateur de toutes choses, qui s'en font un degré pour s'élever jusqu'à vous, au lieu de se perdre par elle dans le sommeil profond de leurs âmes : c'est à ceux-là que je désire ressembler.

Je me tiens donc en garde contre les séductions de mes yeux, pour qu'ils n'arrêtent pas mes pieds qui commencent à marcher dans vos saintes voies, « et j'élève vers vous les » yeux invisibles de mon âme, afin que vous dégagiez mes » pas des filets où ils sont retenus (3). » Ils s'y prennent souvent, et souvent vous les en retirez; et vous ne cessez point de les en dégager, parce que sans cesse je me trouve arrêté dans ces pièges qui, de toutes parts, sont tendus autour de moi, « et que vous ne dormez ni ne vous assoupissez » jamais, vous qui gardez Israël (4). »

Combien l'industrie des hommes n'a-t-elle pas encore ajouté d'attraits à ce qui tente leurs yeux! Que d'objets variés et nouveaux ne savent-ils point produire en habits, meubles, vases et autres ornements de ce genre, en tout ce que peuvent imiter la peinture et la sculpture, passant de beaucoup en ces diverses choses les bornes de ce qui est nécessaire, même dans celles que l'on emploie à de pieux usages; se complai-

(1) Gen., XXVII, 1. — (2) Gen., XLVIII, 10. — (3) Ps. XXIV, 15. —

(4) Ps. CXX, 1.

sant ainsi hors d'eux-mêmes dans ces ouvrages de leurs mains, tandis qu'ils abandonnent au dedans celui dont ils sont eux-mêmes l'ouvrage, et souvent en effacent tout ce qu'y a fait ce divin ouvrier!

Et cela même, ô mon Dieu! qui êtes toute ma gloire, cela même est pour moi un sujet d'élever ma voix vers vous et d'offrir un sacrifice de louanges à celui qui me sanctifie : car ce qu'il y a de beau dans ces ouvrages des hommes, et qui a été conçu en eux, avant que l'adresse de leurs mains l'ait offert à nos regards, prend sa source dans cette beauté qui est au-dessus de nos ames, et vers laquelle nuit et jour soupire mon ame. Mais les artisans de ces choses, et ceux qui sont passionnés pour elles, tirant de ce principe de toute beauté les règles par lesquelles ils savent en juger, n'en savent point tirer la lumière qui leur apprendroit à en bien user : elle y est, et ils ne voient point qu'elle y est et qu'il ne faut point passer outre; mais que c'est là qu'ils doivent s'arrêter, afin de conserver pour votre service toutes les forces de leur esprit, au lieu de les dissiper dans de fausses délices qui ne portent avec elles que fatigue et abattement.

Et moi qui parle de ces choses et qui en fais le discernement, je me laisse aussi prendre aux pièges de ces beautés visibles; mais vous m'en retirez, Seigneur, vous m'en retirez, « et votre miséricorde est toujours présente devant » moi (1). » Car je m'y laisse prendre, parce que je suis misérable; parce que vous êtes miséricordieux, il vous plait de m'en délivrer, quelquefois sans que j'en souffre, lorsque j'y suis tombé par mégarde, quelquefois avec douleur, si je commence à m'y attacher.

CHAPITRE XXXV.

Seconde tentation. La curiosité.

A cette tentation, il s'en joint une autre d'un caractère bien différent, et qui m'attaque par bien plus d'endroits. En effet, outre cette concupiscence de la chair, qui prend sa source dans les impressions agréables et voluptueuses des

(1) Ps. LXXXVIII, 24.

sens, et par lesquelles se perdent et s'éloignent de vous ceux qui y sont trop servilement attachés, il est encore dans notre ame une certaine passion vaine et curieuse, dont les sens sont aussi les ministres, et dont l'objet n'est point de se complaire en leurs voluptés, mais de se procurer par eux les moyens de connoître et de savoir. Elle se couvre du nom de science; et, parce qu'elle est tout entière dans ce désir de connoître, et que, de tous nos sens, les yeux sont les plus propres à satisfaire un tel désir, l'Esprit saint l'a appelée *concupiscence des yeux* (1).

Et, en effet, encore qu'à nos yeux seuls appartienne la faculté de voir, nous ne laissons pas d'user de cette expression à l'égard des autres sens, lorsque nous les appliquons à la découverte de quelque chose. Ainsi, nous ne disons pas, *écoutez* comme il brille, *sentez* comme il est éclatant, *goûtez* comme il est lumineux, ou *touchez* comme il est resplendissant; mais, en toutes ces circonstances, on se sert du mot *voir*; et nous ne disons pas seulement *voyez* pour ce qui brille et dont les yeux seuls peuvent recevoir l'impression, mais encore, *voyez* quel bruit, *voyez* quelle odeur, *voyez* quelle saveur, *voyez* combien cette chose est dure.

Ainsi donc, et comme je viens de le dire, toute expérience que nous faisons par le ministère des sens se nomme *concupiscence des yeux*, parce que les autres sens, lorsqu'ils cherchent à entrer dans la connoissance de quelque chose, usurpent en quelque sorte cette faculté de voir dont les yeux ont été spécialement pourvus. Il n'est donc pas difficile de discerner ce que la volupté fait faire à nos sens; de ce qu'ils font par simple curiosité. La volupté ne recherche que les beaux aspects, les sons harmonieux, les odeurs agréables, les saveurs délicieuses, et ce qui fait plaisir au toucher; la curiosité s'attache souvent à des choses même fâcheuses et désagréables, par ce désir qui la pousse à vouloir tout connoître et tout éprouver. Car, quel plaisir y a-t-il dans le spectacle d'un cadavre déchiré de coups, et qu'on ne peut regarder sans horreur? Et cependant, dès qu'il s'en trouve un quelque part, tous y courent pour s'en attrister, pour en avoir de l'effroi, et même jusqu'à craindre qu'un semblable

(1) I. Joan., II, 16.

objet ne se représente à eux dans leurs songes, comme si on les avoit contraints de le venir contempler pendant qu'ils étoient éveillés, ou qu'ils y eussent été poussés par la pensée qu'un tel spectacle avoit quelque chose de beau. Il en est de même des autres sens, et le détail en seroit trop long.

C'est à cause de cette passion dont les hommes sont possédés qu'on expose dans les spectacles tout ce qui peut surprendre l'admiration; c'est elle qui nous pousse à vouloir pénétrer les secrets de la nature, qui ne nous regardent point, qu'il ne nous sert de rien d'avoir pénétrés, et que nous voulons savoir uniquement pour les savoir; c'est par elle que, pour satisfaire une funeste avidité de connoître, plusieurs ont recours aux opérations de la magie; et, dans la religion même, c'est elle qui nous excite à tenter Dieu, lorsque nous lui demandons des prodiges et des miracles, par la seule envie d'en voir, et non pour aucun bien qui en puisse résulter.

O Dieu, qui êtes mon salut, voilà que, grace à votre assistance, j'ai beaucoup retranché et arraché de mon cœur, au milieu de tant de désirs qui sont pour lui comme une forêt immense toute pleine d'embûches et de périls; et cependant, lorsque, dans le cours journalier de notre vie, tant de semblables choses nous assiègent et nous sollicitent de toutes parts, quand oserai-je dire qu'aucune de ces choses ne captive mon attention et ne me prend point dans les pièges d'une vaine curiosité? A la vérité, les plaisirs du théâtre ne me touchent plus; je ne me soucie point de connoître le cours des astres; je n'ai jamais eu la pensée de consulter les ombres des morts, et j'ai toujours eu en abomination les mystères sacrilèges de la magie: mais, Seigneur mon Dieu, vous que je dois servir avec une humble simplicité, que d'artifices et de suggestions l'ennemi des hommes n'emploie-t-il pas pour me porter à vous demander quelque miracle! Je vous en conjure donc par JÉSUS-CHRIST, notre roi, et par la céleste Jérusalem, notre chère patrie, qui n'a rien en elle que de chaste et de pur, faites qu'ayant toujours été très-éloigné de consentir à cette tentation, je continue de m'en éloigner de jour en jour davantage.

Il en est autrement, Seigneur, lorsque je vous demande la guérison de quelque personne malade: mon intention est

alors bien différente ; et , comme vous ne faites en cela que votre volonté , vous m'avez accordé de m'y soumettre sans réserve , et j'espère que vous me l'accorderez toujours. Mais combien de petites choses et de bagatelles misérables , à l'occasion desquelles notre curiosité est tous les jours tentée et succombe tous les jours ! Et qui pourroit les compter ? Combien de fois nous arrive-t-il d'écouter les discours les plus frivoles , d'abord par condescendance pour la foiblesse de ceux qui nous parlent , peu à peu avec plus d'attention , puis ensuite avec un certain plaisir ! Je ne vais plus au cirque pour y voir un chien courant après un lièvre ; mais s'il arrive qu'au milieu de la campagne pareille chose se présente à mes regards , elle me détournera peut-être de quelque pensée sérieuse , et m'attirera vers elle , non pas au point de me faire pousser mon cheval de ce côté pour suivre cette espèce de chasse , mais assez pour que mon cœur s'y laisse entraîner ; et si vous ne me faites apercevoir à l'instant même de ma foiblesse , me portant ou à me détourner entièrement de ce que je vois et à passer outre , ou à m'en servir pour élever ma pensée vers vous , je demeure comme immobile dans ce vain amusement.

Et , sans sortir du logis , combien de fois un lézard prenant des mouches , ou une araignée les enveloppant de ses filets , n'ont-ils pas captivé mon attention ? Et parce que ces animaux sont petits , dira-t-on que , de ma part , l'action n'est plus la même ? Il est vrai que de là je suis conduit à vous louer , ô vous qui avez créé toutes choses , et qui les ordonnez d'une manière si admirable ; mais ce n'est pas là ce qui m'a d'abord rendu attentif à de tels objets ; et la différence est grande entre se relever promptement et ne tomber pas. Toute ma vie est pleine de semblables chutes , et je n'ai d'espérance que dans la grandeur de votre miséricorde : car notre cœur , devenant comme un réceptacle de tant d'images frivoles , et se remplissant de cette foule de vaines pensées qui les accompagnent , il arrive souvent que nos prières en sont troublées et interrompues , et qu'au moment même où nous nous mettons en votre présence , élevant la voix intérieure de notre ame , afin qu'elle parvienne jusqu'à l'oreille de notre Dieu , mille imaginations de ce genre , sortant de je ne sais où , viennent se jeter à la traverse et porter le désordre au

milieu d'une action si grande et si importante. Estimerons-nous que ce soit peu de chose, et, dans de telles misères, mettrons-nous nos espérances ailleurs que dans votre miséricorde, qui nous est connue pour avoir déjà opéré un commencement de conversion dans nos cœurs ?

CHAPITRE XXXVI.

De l'orgueil, troisième tentation.

Vous savez, Seigneur, à quel point vous m'avez changé : vous avez commencé par me délivrer de cette passion qui nous porte à la vengeance ; ce qui m'assure que mes autres péchés ne vous trouveront pas moins miséricordieux, que vous guérirez mon ame de toutes ses langueurs, « que vous rachèterez ma vie de la corruption, que vous me couronnerez de miséricorde et d'amour (1), » et que vous rassasierez de bonheur tous mes désirs. C'est en m'inspirant votre crainte que vous avez abattu mon orgueil, que vous m'avez fait volontairement plier la tête sous votre joug ; et maintenant je le porte, et ce joug me semble léger : car vous m'aviez promis que cela seroit ainsi, et vous avez accompli votre promesse ; et, en effet, il étoit léger alors même que je craignois de m'y soumettre, et je ne le savois pas.

Mais est-il vrai, Seigneur, vous qui seul réglez sans orgueil, parce que seul vous êtes le véritable Seigneur qui n'en reconnoit point d'autre, est-il vrai que je sois délivré sans retour, que même, dans tout le cours de cette vie périssable, je puisse jamais être entièrement délivré de cette dernière sorte de tentation qui nous porte à vouloir être craints et aimés des hommes, et cela sans autre but que d'y trouver je ne sais quelle joie qui n'est pas une véritable joie ? Hélas ! cette vie n'est que misère, et c'est une honte que cette vanité. C'est elle qui fait que pour vous notre amour n'est point assez grand et notre crainte assez pure ; « et c'est » pourquoi vous résistez aux superbes, et donnez votre

(1) Ps. cii, 4, 5.

» grace aux humbles (1) ; » vous tonnez sur la tête des ambitieux du siècle, et les montagnes tremblent jusque dans leurs fondements.

Cependant, comme il est nécessaire que ceux qui ont, ainsi que cela m'arrive, certains devoirs publics à remplir envers la société, soient craints et aimés des hommes, l'ennemi de notre bonheur saisit cette occasion, et, nous tendant de toutes parts ses pièges ; ne cesse de nous crier : *courage ! courage !* afin que nous nous laissions attirer et prendre à ces amorces ; que, cessant d'établir notre joie dans votre vérité, nous la mettions dans les flatteries mensongères des hommes ; et que, trouvant du plaisir à être craints et aimés, non pas à cause de vous, mais en place de vous, nous nous fassions semblables à lui, et qu'alors nous soyons avec lui, non pour vivre ensemble dans la concorde et dans la charité, mais pour être associés à son supplice. C'est ainsi que cet esprit impur, « qui a mis son trône sur l'aquilon (2), » nous pousse dans ces voies égarées et trompeuses, afin que, nous égalant follement à vous, nous devenions ses esclaves au milieu des ténèbres et des glaces de la mort.

Quant à nous, Seigneur, qui « sommes votre petit trou- » peau (3), » voilà que nous sommes en votre présence. Étendez vos ailes, et elles seront notre asile et notre refuge ; soyez seul toute notre gloire ; que nous ne soyons aimés qu'à cause de vous, et que ce soit votre parole seule que l'on craigne en nous. Car celui qui veut être loué des hommes alors que vous l'en blâmez ne sera point défendu par les hommes lorsque vous le jugerez, ni délivré par eux lorsque vous l'aurez condamné. Et, en effet, alors même que ce n'est point un pécheur qu'on loue dans les désirs injustes de son âme, ou que l'on bénit à cause de ses iniquités, mais qu'un homme est loué pour quelque grâce qu'il a reçue de vous, et que cet homme trouve plus de plaisir dans la louange qu'on lui donne que dans la grâce qui la lui a méritée, il s'attire votre blâme en même temps qu'il reçoit cette louange ; et celui qui loue est déjà meilleur devant vous que celui qui est loué ; parce que l'un admire dans l'homme ce

(1) Jac., iv, 6.

(2) Is., xiv, 13.

(3) Luc., xii, 32.

qui est le don de Dieu, et que l'autre se complait davantage dans ce qu'il reçoit de l'homme que dans ce qu'il a reçu de Dieu.

CHAPITRE XXXVII.

Disposition actuelle de son ame touchant le blâme et la louange.

Nous sommes tous les jours, Seigneur, et sans relâche, exposés à ces sortes de tentations; et la langue de l'homme est pour nous comme une fournaise dans laquelle tous les jours nous sommes éprouvés. En cela comme dans tout le reste, vous nous ordonnez la modération : donnez-nous d'accomplir ce que vous nous commandez, et commandez-nous ce que vous voudrez. Sur ce sujet, vous savez si je vous implore, et avec combien de gémissements et de larmes : car il ne m'est pas facile de discerner à quel point je suis moins engagé qu'auparavant dans cette corruption; et je tremble pour mes péchés cachés, que vos yeux voient à découvert, et qui sont inconnus aux miens.

Et, en effet, dans toute autre espèce de tentation, il me reste quelque moyen de m'éprouver moi-même; je n'en ai presque aucun dans celle-ci. Car pour ce qui touche les plaisirs des sens et la vaine curiosité de savoir, je reconnois jusqu'à quel point j'ai su fortifier mon esprit contre de telles passions, ce qui m'arrive lorsque, volontairement ou non, je suis privé de ce qui pourroit les satisfaire : alors je m'interroge moi-même, et je découvre s'il m'est plus ou moins pénible qu'autrefois de supporter cette privation; et quant aux richesses que l'on ne désire que pour satisfaire à l'une de ces passions, ou à deux; ou à toutes à la fois, arrive-t-il que notre esprit ne voie pas clairement, lorsqu'il les possède, s'il y a de l'attache ou non, il peut s'éprouver à l'instant même en les quittant.

Mais pour n'être point exposés à la louange, et afin d'éprouver en cela le pouvoir que nous avons sur nous-mêmes, prendrons nous le parti de mal vivre, et même d'une manière si abandonnée et dans de si grands débordements, qu'il n'y ait pas un seul de ceux qui nous connoissent qui ne nous voie avec horreur? Que pourroit-on dire ou imaginer

de plus extravagant ? Que si la louange a toujours été et doit toujours être la compagne de la bonne vie et des bonnes œuvres, nous ne devons pas plus abandonner ce qui suit nécessairement la bonne vie que cette bonne vie elle-même ; et cependant, à moins d'être privé d'une chose, nous ne pouvons juger s'il nous est pénible ou non de ne la point avoir.

Que confesserai-je donc devant vous, Seigneur, sur cette sorte de tentation, sinon que je ressens en effet quelque joie des louanges qu'on me donne, mais que la vérité me touche plus encore que ces louanges dont elle est la source ? car si le choix m'étoit donné d'errer et d'extravaguer en toutes choses ; et à ce prix d'être loué de tous les hommes, ou d'encourir le blâme de tous en m'établissant solidement dans la vérité et dans la vertu, je sais bien lequel des deux je choisirois.

Néanmoins je souhaiterois que le bon témoignage des autres n'ajoutât rien à la satisfaction que j'éprouve du bien qui peut être en moi ; mais, je le dois avouer, non-seulement ce bon témoignage l'augmente, mais le blâme la diminue. Alors, dans l'affliction que je ressens de cette foiblesse et de cette misère, il se présente à mon esprit une excuse que vous seul, ô mon Dieu ! pouvez apprécier : car je ne sais qu'en dire ni ce qu'elle peut valoir. C'est que vous ne nous avez pas seulement commandé la tempérance, qui nous éloigne des choses que nous ne devons pas aimer, mais encore la justice, qui nous enseigne celles que nous devons aimer ; et que vous ne voulez pas seulement que nous vous aimions, mais aussi que nous aimions notre prochain. Il me semble donc que lorsque je prends plaisir aux louanges de celui qui a le discernement de ce qui mérite d'être loué, je me réjouis en cela de son progrès vers le bien ou de l'espérance qu'il en donne, et que c'est de même par un mouvement de charité que je m'afflige lorsque je l'entends blâmer ce qui est bon ou ce qu'il ne comprend pas.

Car il m'arrive quelquefois de m'affliger des louanges que l'on me donne, soit que l'on me loue de choses que je suis fâché de trouver en moi, soit que l'on y estime de petites choses beaucoup plus qu'elles ne méritent de l'être. Mais que sais-je si cette disposition de mon esprit ne vient point de ce

qu'il me déplait que celui qui me loue ait de moi une opinion différente de celle que j'en ai moi-même? non qu'en cela je considère son propre intérêt, mais parce que les choses bonnes qui me plaisent en moi me plaisent encore davantage lorsqu'elles sont agréables aux autres. Et en effet, je puis dire que ce n'est pas me louer que de ne point s'accorder avec moi-même sur les louanges que je crois mériter, soit que l'on me loue des choses qui me déplaisent à moi-même, soit que l'on m'approuve outre mesure de celles qui me plaisent le moins.

Me suis-je donc sur ce point inconnu à moi-même? Je vois bien en vous, ô Vérité éternelle, que je ne dois être touché des louanges qu'on me donne que pour le bien qu'en retire mon prochain, et non pour moi; mais est-ce bien là ce qui se passe en moi? je ne le sais; et en cela je vous connois mieux, sachant ce que vous voulez, que je ne puis connoître et savoir ce que je suis. Je vous en supplie, ô mon Dieu! montrez-moi tel que je suis à moi-même, afin que je démontre alors à mes frères, qui m'aideront de leurs prières, les plaies que j'aurai découvertes en moi.

Je veux aller plus avant encore dans cet examen que je fais de mon âme: si c'est en effet l'utilité de mon prochain qui me touche dans les louanges qu'il me donne, comment se fait-il que je sois moins affecté d'un reproche injuste dont il est l'objet, que de celui qui s'adresse à moi? Pourquoi suis-je plus sensible à l'injure que l'on me fait qu'à celle qu'un autre reçoit en ma présence? Dirai-je encore que je l'ignore; et ne me reste-t-il donc plus qu'à me tromper moi-même, et à trahir de bouche et de cœur la vérité devant vous?

Eloignez de moi, Seigneur, cette folle pensée, afin que mes propres discours ne soient pas pour moi « cette huile du » pécheur dont il cherche à parfumer sa tête (1). » « Je suis » pauvre et misérable (2); » et ce qu'il y a de mieux en moi, c'est que, dans le gémissement secret de mon cœur, je me déplaïs à moi-même, et que je vais, cherchant votre miséricorde, jusqu'à ce que je me sois relevé de mes fautes; et que,

(1) Ps. CXL, 5.

(2) Ps. CVIII, 22.

devenant sans cesse plus parfait, j'arrive à cette paix que l'œil du superbe ne connoit point.

CHAPITRE XXXVIII.

De la vaine gloire; combien elle est dangereuse.

Ainsi donc les paroles qui sortent de notre bouche, et les actions que nous exposons aux regards des hommes, nous deviennent une tentation très-dangereuse par cet amour de la louange qui nous porte à rechercher et à mendier des suffrages, afin de faire valoir en nous quelque qualité qui nous distingue des autres; et telle est cette passion d'être loué, qu'au moment où je la condamne en moi, elle me tente encore par cela même que je la condamne: car il arrive souvent que l'homme qui méprise la vaine gloire se glorifie de ce mépris plus vainement encore. Mais qu'alors il ne croie point la mépriser, et qu'il ne s'en glorifie point: car celui-là ne la méprise point en effet, qui, dans le fond de son cœur, tire vanité de ce mépris.

CHAPITRE XXXIX.

De la complaisance en soi-même.

Dans les tentations de ce genre, il est encore un autre mal qui est caché au dedans de nous-mêmes: c'est cette vanité dont se repaissent ceux qui se regardent avec complaisance, bien qu'ils ne plaisent point aux autres, que souvent même ils leur déplaisent, et qu'ils ne se soucient point de leur plaire. Se complaisant ainsi en eux-mêmes, Seigneur, ils se rendent fort désagréables à vos yeux, non pas seulement lorsqu'ils se glorifient de choses qui ne sont pas bonnes, comme si elles étoient bonnes en effet; mais encore lorsqu'ils se font gloire du bien qu'ils reçoivent de vous, comme s'il étoit leur propre bien, ou que, reconnoissant qu'il vient de vous, ils le possèdent comme s'ils le devoient à leurs mérites, ou que, le recevant comme un don de votre grace, ils ne s'en réjouissent point dans un sentiment d'union avec leurs

frères, se montrant envieux des mêmes graces que ceux-ci auront reçues. Dans tous ces dangers et autres semblables épreuves, vous voyez, ô mon Dieu ! quel est le tremblement de mon cœur, et il me faut reconnoître que si de telles blessures ne me font point de mal, ce n'est point parce que je ne les ai point reçues, mais parce que votre main les a cicatrises.

CHAPITRE XI.

Récapitulation de tout ce qu'il a traité dans ce livre.

Dans l'espace que je viens de parcourir, où n'avez-vous point marché près de moi, ô éternelle Vérité ! m'enseignant ce qu'il falloit fuir, ce que je devois chercher, alors que je vous exposois, autant qu'il étoit en moi, ce que mon œil intérieur avoit pu découvrir, et que je vous demandois de répandre sur moi vos clartés ? Autant que je l'ai pu, et à l'aide de mes sens extérieurs, j'ai parcouru l'univers ; j'ai examiné avec attention ces sens eux-mêmes et le principe de vie dont mon corps est animé ; de là je suis entré dans les profondeurs de ma mémoire, profondeurs si vastes, si multipliées, où tant d'innombrables objets sont renfermés, et d'une manière si merveilleuse ; je les ai considérées avec une sorte d'épouvante.

J'ai reconnu que sans vous je n'aurois pu rien discerner de ces choses, et que vous n'étiez rien de semblable à toutes ces choses ; j'ai reconnu qu'il n'y avoit également en moi rien de semblable à vous, en moi qui ai découvert et passé en revue ce grand nombre d'objets, qui me suis efforcé d'en faire un discernement exact et de les apprécier à leur juste valeur, soit que je les reçusse du dehors par l'entremise de mes sens, soit que je les examinasse dans ma propre nature, lorsqu'elles s'y trouvoient confondues, considérant ensuite, selon leur nombre et leur diversité, ces mêmes sens qui me les avoient apportées ; et enfin, lorsque tant de trésors étoient accumulés dans ma mémoire, essayant et maniant en quelque sorte ceux-ci, mettant ceux-là comme en réserve, en faisant comparoitre d'autres, et à ma volonté.

Mais, je le répète, je ne suis rien de semblable à vous,

lorsque je fais de tels actes ; la puissance par laquelle je les fais n'est point vous , et vous n'êtes point elle : car vous êtes cette lumière immuable que j'ai consultée sur ces choses pour savoir si elles étoient , ce qu'elles étoient , quel prix elles avoient ; et j'écoutois alors ce que m'enseignoit et m'ordonnoit votre parole. J'y reviens souvent , j'y trouve un charme ineffable ; et tout le temps que je puis dérober aux travaux que la nécessité m'impose , je le donne à cette innocente volupté.

Or dans toutes ces choses que parcourt ainsi mon esprit aux clartés de votre lumière , je ne trouve aucun lieu où je puisse mettre mon ame en sûreté , si ce n'est en vous. C'est en vous que je voudrois rassembler toutes mes pensées éparses sur tant d'objets , afin qu'elles y demeurassent à jamais. Et quelquefois , Seigneur , vous me faites éprouver des sentiments si extraordinaires , c'est une douceur si merveilleuse que vous répandez en moi , que , si elle y recevoit tout son accroissement , ce seroit je ne sais quoi qui passeroit cette vie d'ici-bas. Mais je retombe bientôt sous le poids de ses misères ; le cours ordinaire des choses humaines m'entraîne de nouveau ; je suis pris ; je verse des larmes , mais je n'en suis pas moins pris de toutes parts. Je puis demeurer en cet état , et je ne le veux pas ; je voudrais être dans cet autre état , et je ne le puis , de l'un et de l'autre côté également misérable.

CHAPITRE XLI.

Qu'on ne doit rechercher que Dieu seul.

J'ai donc considéré toutes les langueurs où le péché a réduit mon ame dans les effets de la triple concupiscence , et , pour me sauver , j'ai imploré le secours de votre bras. Car j'avois entrevu vos splendeurs éternelles ; mais mon cœur étant affoibli par ses blessures , j'avois été repoussé par leur éclat , et je m'étois dit : « Qui est capable de le supporter ? » Ainsi je m'étois vu rejeté bien loin de votre face.

Vous êtes la vérité qui préside à toutes choses ; qui s'élève au-dessus de toutes choses ; et moi j'étois avare au point de vouloir ne pas vous perdre et posséder en même temps le mensonge ; semblable à ceux qui veulent tout à la fois men-

tir et savoir la vérité. C'est pourquoi je vous avois perdu, parce que vous ne souffrez pas qu'on vous possède, et le mensonge avec vous.

CHAPITRE XLII.

Juste châllment de ceux qui ont recours aux anges comme médiateurs entre Dieu et les hommes.

Qui pouvois-je trouver qui fût capable de me réconcilier avec mon Dieu? devois-je implorer le secours des anges? mais par quelles prières et par quels sacrifices? Je sais que plusieurs s'efforçant de retourner vers vous, et ne le pouvant par leurs propres forces, ont tenté cette voie; et succombant au désir de voir des apparitions extraordinaires, ont mérité d'être livrés à leurs vaines illusions. C'est qu'ils vous cherchoient avec tout l'orgueil de la science, s'élevant dans cette recherche au lieu de se frapper la poitrine et de s'humilier; ce qui fait que, devenus semblables, par l'enslure de leur cœur, à ces Puissances de l'air dont les prestiges les avoient trompés, ils les ont attirées vers eux, ils se les sont associées, espérant ainsi trouver un *médiateur* qui purifiât leurs ames; mais ils n'ont trouvé autre chose que l'ange de ténèbres transformé en ange de lumières.

Et ce qui surtout a séduit ces superbes, c'est que cet esprit impur n'étoit pas comme eux revêtu d'un corps de chair. Car ils étoient hommes mortels et pécheurs; et vous, Seigneur, dont ils cherchoient si orgueilleusement la paix, vous êtes immortel et sans péché. Il falloit donc que le *MÉDIATEUR* entre la créature et son créateur eût quelque chose qui le fît ressembler à Dieu, et quelque chose qui lui donnât de la ressemblance avec l'homme, afin que, n'étant pas entièrement semblable à l'homme, il ne fût pas trop éloigné de Dieu, et que, n'étant pas entièrement semblable à Dieu, il ne fût pas trop éloigné de l'homme, et par conséquent incapable d'être médiateur. Ainsi ce faux médiateur, aux déceptions duquel, par vos jugements impénétrables, les orgueilleux méritent d'être abandonnés, a en effet quelque chose de commun avec l'homme, et c'est le péché; et, comme il

n'est pas revêtu d'un corps mortel, il veut paroître avoir quelque chose de commun avec Dieu, et c'est l'immortalité. Mais parce que la mort est la solde du péché, et que le péché lui est commun avec l'homme, il sera condamné avec ces superbes, et tombera avec eux dans la mort.

CHAPITRE XLIII.

Jésus-Christ, notre seul médiateur; qu'il n'y a point pour nous d'autre espérance qu'en lui.

Mais le véritable médiateur que, par un conseil secret de votre miséricorde, vous avez fait connoître aux humbles, et que vous avez envoyé pour les former à l'humilité par son exemple, ce médiateur entre Dieu et les hommes, JÉSUS-CHRIST homme, est venu se placer entre les mortels pécheurs et le JUSTE immortel, mortel avec les hommes, juste avec Dieu; et comme la vie et la paix sont le prix de la justice, il s'est fait voir ainsi, afin que, par cette justice qui lui étoit commune avec Dieu, il délivrât les pécheurs *justifiés* de la mort qu'il avoit voulu avoir commune avec eux. C'est lui qui a été prédit aux saints des anciens âges, afin qu'ils fussent sauvés par la foi au sang qu'il devoit répandre, comme nous le sommes par la foi en son sang déjà répandu. Et ce n'est qu'en sa qualité d'homme qu'il est médiateur: comme Verbe, il ne le peut être, parce que « le Verbe est égal à Dieu, Dieu en Dieu, et » avec le Saint-Esprit un seul Dieu (1). »

Jusqu'à quel excès nous avez-vous donc aimés, Père infiniment bon, « n'ayant pas épargné votre Fils unique, mais » l'ayant livré à la mort pour nous, pécheurs que nous sommes (2)! » A quel excès nous avez-vous donc aimés, puisque celui « qui n'a pas cru rien usurper en se disant égal à vous » s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de » la croix (3), » « lui qui est le seul libre entre les morts (4), » étant le maître de donner sa vie et de la reprendre; lui qui pour nous s'est offert à vous tout à la fois comme victime et comme vainqueur, n'étant devenu vainqueur que parce qu'il avoit été victime; qui s'est offert à vous comme sacrifice et

(1) Joan., 1, 1. — (2) Rom., VIII, 32. — (3) Phillip., II, 6, 8. — (4) Ps. LXXXVII, 6.

comme sacrificateur, et qui n'a été sacrificateur que parce qu'il avoit été sacrifice ; qui, d'esclaves que nous étions, nous a faits vos enfants, se faisant lui-même esclave, quoiqu'il soit né véritablement de vous ! Je mets donc justement en lui cette ferme espérance, « que vous guérirez toutes les lagueurs de mon ame (1) ; » que vous les guérirez par lui « qui est assis à votre droite, et qui sans cesse y intercède » pour nous (2). » Autrement il me faudroit désespérer : car mes infirmités sont grandes, et le nombre en est grand ; mais plus grande encore est la puissance de votre remède.

Nous eussions pu croire votre Verbe trop éloigné de nous pour qu'il pût faire alliance avec nous, et ainsi désespérer de notre salut, « s'il ne se fût fait chair et n'eût habité parmi » nous (3). » Et d'abord épouvanté de la multitude de mes péchés, et accablé sous le poids de mes misères, j'avois délibéré en moi-même et comme résolu d'aller me cacher dans quelque désert ; mais vous m'en avez empêché, et vous m'avez rassuré par cette parole : « Le Christ est mort pour tous, » afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, » mais pour celui qui est mort pour eux (4). »

Je remets donc, Seigneur, entre vos mains le soin de moi-même, afin que je vive, « et je considérerai les merveilles de » votre loi (5). » Vous connoissez ma faiblesse et mon ignorance : instruisez-moi, guérissez-moi. Celui que vous avez engendré, ce Fils unique en qui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse, m'a racheté de son sang. « Que les » calomnies des superbes ne prévalent donc point contre » moi (6), » parce que je connois le prix de la victime par laquelle j'ai été racheté ; je mange son corps, je bois son sang, je distribue cette victime aux autres ; pauvre encore, je désire en être rassasié avec « ceux qui la mangent jusqu'à s'en » rassasier, et qui chantent les louanges du Seigneur, parce » qu'ils cherchent le Seigneur (7). »

(1) Ps. cii, 3. — (2) Rom., viii, 34. — (3) Joân., i, 14. — (4) II. Cor., v, 15. — (5) Ps. cxviii, 18. — (6) Ps. cxviii, 122. — (7) Ps. xxi, 28.

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi nous confessons nos fautes à Dieu, qui les connoît mieux que nous.

Eh quoi ! Seigneur, vous à qui l'éternité appartient, ignorez-vous ce que je vous dis ? ou bien ne voyez-vous que dans le temps même ce qui se passe dans le temps ? Pourquoi donc vous raconté-je ici tant de choses ? Ce n'est pas, ô mon Dieu ! pour vous les apprendre ; mais je cherche ainsi à accroître envers vous, et mon amour, et l'amour de tous ceux qui lisent ce que j'écris, afin que tous ensemble nous disions : « Le Seigneur est grand, et son nom est au-dessus de toutes » louanges (1). »

Je l'ai déjà dit, et je le répète, oui c'est l'amour de votre amour qui m'a fait entreprendre cet ouvrage. Nous prions, et cependant celui qui est la vérité nous a dit : « Votre Père » connoît ce dont vous avez besoin, même avant que vous » le lui demandiez (2). » Notre amour pour vous reçoit donc un nouvel accroissement, quand nous confessons et notre misère et vos miséricordes, afin que vous acheviez l'œuvre de notre délivrance que vous avez si heureusement commencée, afin que nous cessions de trouver le malheur en nous-mêmes, et que nous trouvions le bonheur en vous. Car vous nous avez appelés, pour que nous soyons pauvres d'esprit, doux, pénitents, miséricordieux, dévorés sans cesse d'une faim et d'une soif insatiables de la justice, exempts de toute souillure, et pacifiques envers nos frères. Ainsi, mon Dieu, je vous ai raconté tout ce que j'ai voulu, comme je l'ai pu, parce que le premier vous avez voulu que je vous offrisse, comme

(1) Ps. XLVII, 1.

(2) Matt., vi, 8.

à mon Seigneur et mon Dieu, le tribut de mes louanges,
 « parce que vous êtes bon, et que votre miséricorde est éter-
 » nelle (1). »

CHAPITRE II.

Il implore les lumières divines pour entrer dans l'intelligence
 des saintes Écritures.

Mais comment ma plume pourroit-elle retracer tant de saintes inspirations, tant de salutaires frayeurs, tant de douces consolations et tant de secrets avertissements par lesquels vous m'avez amené, comme par degrés, jusqu'à me donner place parmi ceux que vous avez choisis pour annoncer votre parole à votre peuple et lui dispenser vos sacrements? Et quand bien même je serois capable de raconter dignement tant de choses, comment en trouver le loisir? les moindres parcelles du temps me sont si précieuses!

Vous le savez, il y a long-temps que je brûle de méditer votre loi, de vous confesser ce que j'en connois et ce que mon esprit n'en comprend pas encore, les premiers rayons de lumière que vous avez répandus dans mon ame, et ce que les anciennes ténèbres où j'étois autrefois plongé y laissent encore d'obscurité, jusqu'à ce que la foiblesse de ma nature soit absorbée par la puissance de votre grace. Je ne veux plus désormais employer à rien autre chose les instants dont je pourrai disposer, après avoir satisfait aux besoins du corps, au repos nécessaire à l'esprit, aux devoirs que j'ai à remplir envers les autres hommes, et à ces services que nous leur rendons, même quand nous ne les leur devons pas.

O mon Seigneur et mon Dieu! prêtez l'oreille à ma prière; écoutez dans votre miséricorde le désir de mon cœur, puisque l'ardeur qui l'anime n'a pas moi seul pour objet, mais aussi l'utilité et l'édification de mon prochain. Vous lisez dans ce cœur, vous savez que tel est son désir. Je veux vous faire le sacrifice absolu de toutes mes pensées, de toutes mes paroles. Donnez-moi vous-même ce que vous voulez que je vous offre: « car, Seigneur, je suis pauvre, je suis dénué de tout (2); mais

(1) Ps. cxvii, 1.

(2) Ps. lxxxv, 1.

» vous êtes riche (1), » et vous répandez vos richesses sur ceux qui vous invoquent, prenant soin de nous sans vous troubler d'aucun soin. Purifiez de toute erreur, de tout mensonge, les lèvres de ma bouche et surtout celles de mon cœur. Que vos Écritures soient mes chastes délices ; qu'en les lisant, je ne me trompe point ; qu'en les expliquant, je ne trompe point les autres. O mon Seigneur et mon Dieu ! ô lumière des aveugles et force de foibles, et qui devenez ensuite la lumière de ceux qui voient et la force de ceux qui sont forts ! daignez abaisser vos regards et les fixer sur mon ame ; daignez prêter l'oreille aux cris qu'elle élève vers vous du fond de l'abîme. Si vos oreilles nous sont fermées, même quand nous vous appelons du fond de cet abîme, où irons-nous ? à qui s'adresseront nos cris ?

« Le jour vous appartient, la nuit est à vous (2). » Les moments ne fuient et ne s'envolent qu'au signal que vous leur donnez. Donnez-moi le temps nécessaire pour méditer les secrets de votre loi ; ne fermez pas cette porte sainte à ceux qui viennent y frapper. Car, enfin, ce n'est pas sans de profonds desseins que vous avez voulu que l'on écrivît ces pages sacrées, que semble cependant recouvrir un voile mystérieux. Ce sont des forêts sombres et profondes ; mais, après tout, elles ont, pour ainsi parler, leurs habitants (3) qui s'y retirent, qui s'y promènent, qui y paissent, s'y couchent et y ruminent. O mon Dieu ! achevez dans moi votre ouvrage ; ôtez, ôtez le voile qui me couvre ces saints oracles. Votre voix fait mon bonheur ; une seule de vos paroles ; je la préfère à toutes les voluptés de la terre. Donnez-moi ce que j'aime : car j'aime, ô mon Dieu ! et c'est à vous que je suis redevable d'aimer. Ne laissez point vos dons imparfaits ; ne dédaignez point d'arroser une humble plante qui vous appartient et que la sécheresse dévore. Faites qu'à chaque nouvelle vérité que je découvrirai dans vos saints livres, je vous en renvoie la gloire ; que j'y entende retentir la voix de vos louanges ; que j'y boive à longs traits les eaux célestes de votre vérité, et que « je considère les merveilles de votre

(1) Rom., x, 12.

(2) Ps. LXXIII, 16.

(3) Le texte dit leurs *cerfs*.

» loi (1), » depuis le moment où vous créâtes le ciel et la terre, jusqu'à celui où nous régnerons éternellement avec vous dans la sainte Jérusalem.

Seigneur, prenez pitié de moi ; exaucez mes vœux. Ces vœux, ô mon Dieu ! j'ose le croire, ils n'ont pour objet rien de terrestre, ni l'or, ni l'argent, ni les pierreries, ni la magnificence des vêtements, ni les honneurs, ni la puissance, ni ce cortège de besoins qui suit notre corps durant tout le cours de notre pèlerinage sur cette terre. Je le sais, « pourvu que nous » cherchions votre royaume et votre justice, tout cela nous » est donné comme par surcroît (2). » Voyez-donc, ô mon Dieu ! d'où procède le désir de mon cœur : « Les méchants » m'ont raconté leurs délices ; mais, Seigneur, que sont-elles » auprès de votre loi (3) ? » C'est elle qui est mon désir : voyez-le ce désir ; après l'avoir examiné, approuvez-le, et faites, dans votre miséricorde, que je trouve grace devant vos yeux, afin que, quand je frapperai à la porte de vos Écritures, leurs plus impénétrables sanctuaires me soient ouverts. Voilà ce que je vous demande et je vous le demande au nom de votre divin Fils, notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, « l'homme de » votre droite (4), » et le Fils de l'homme que vous avez vous-même établi médiateur entre vous et nous ; au nom de celui par l'entremise duquel vous nous avez cherchés lorsque nous ne vous cherchions pas, pour qu'ensuite nous vous cherchions à notre tour ; au nom de votre Verbe éternel, par qui « vous » avez créé tout ce qui est (5), » et moi avec tout le reste ; au nom de ce Fils unique, « par qui vous avez appelé à la » grace de l'adoption tous ceux qui croient en vous (6), » au nombre desquels je suis encore ; au nom de celui qui est assis à votre droite, qui vous prie sans cesse pour nous, « en qui » sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse (7). » C'est lui, lui seul que je cherche dans vos livres. « Moïse a » parlé de lui (8). » C'est lui-même qui nous l'assure, et lui-même est la vérité.

(1) Ps. cxviii, 18. — (2) Matt., vi, 33. — (3) Ps. cxviii, 85. — (4) Ps. lxxix, 18. — (5) Joan., i, 3. — (6) Rom., viii, 31. — (7) Col., ii, 3. — (8) Joan., v, 46. Deut., xviii, 15.

CHAPITRE III.

Il prie Dieu de lui faire comprendre ce que Moïse a écrit de la création du ciel et de la terre.

Seigneur, puisse-je entendre et concevoir comment « vous avez dans le PRINCIPE créé le ciel et la terre (1) ! » Moïse l'a écrit dans vos livres saints ; mais après l'avoir écrit, Moïse nous a quittés ; il est passé de cette terre où nous sommes aux cieux où vous êtes ; il n'est plus avec nous. Oh ! s'il y étoit encore... ! Je m'attacherois à lui, je le prierois, je le supplerois en votre nom de m'expliquer tous ces mystères, et je prêterois une oreille attentive aux paroles qui sortiroient de sa bouche ; et alors, ou bien il me parleroit dans sa langue qui m'est inconnue, et le son de sa voix ne seroit pour moi qu'un vain bruit ; ou bien il me parleroit dans la mienne, et je comprendrois sans doute ce qu'il m'auroit dit : mais comment pourrois-je savoir si sa bouche me diroit la vérité ? et si je le savois, seroit-ce de lui que je l'aurois appris ? non ; mais ce seroit la Vérité qui, au dedans de moi, dans le sanctuaire de mes pensées, par un langage qui n'a besoin ni de la bouche ni de la langue, par un langage qui n'est ni celui des Hébreux, ni celui des Grecs, ni celui des Latins, ni celui des Barbares, par un langage qui ne se compose ni de sons ni de syllabes, ce seroit la Vérité même qui me diroit : « Ce » qu'il te dit est vrai ; » et moi, Seigneur, délivré aussitôt de tous mes doutes, je dirois avec confiance à cet homme venu de votre part : « Oui, vous dites vrai. » Mais je ne puis l'interroger. J'ai recours à vous, ô mon Dieu ! vous dont le prophète étoit plein, quand il révéloit au monde ces grandes vérités ; j'ai recours à vous qui êtes la souveraine Vérité. Oubliez mes prévarications, je vous en conjure. Vous avez donné à votre digne serviteur la grace de révéler au monde ces mystères ; donnez à un autre de vos serviteurs celle de les comprendre.

(1) Gen., 1, 1.

CHAPITRE IV.

Les créatures reconnoissent Dieu pour leur Créateur.

Voilà le ciel et la terre qui sortent du néant; et de l'un et de l'autre s'élève une voix qui nous crie qu'ils ont été créés, puisqu'ils sont sujets aux changements et aux vicissitudes, tandis que l'être qui *EST*, et qui cependant n'a point été créé, ne peut rien recevoir. Tout ce qu'il a, il l'a toujours eu. Recevoir, c'est changer; c'est devenir ce que l'on n'étoit pas; ou bien *être* autrement que l'on *étoit*. Ces mêmes choses nous crient encore qu'elles ne se sont pas faites elles-mêmes. « Nous ne sommes, disent-elles, que parce qu'un autre nous » a faites. Avant d'être créées, nous n'étions pas. Pouvions-nous nous créer nous-mêmes? » L'évidence de toutes ces vérités est la voix avec laquelle le ciel et la terre nous parlent. C'est donc vous, ô mon Dieu! qui avez fait le ciel et la terre. Vos ouvrages sont beaux, parce que vous êtes la beauté suprême; ils sont bons, parce que vous êtes la suprême bonté. Vous *êtes*, et le monde *est* aussi; mais il n'a ni la *beauté*, ni la *bonté*, ni l'*être*, de la même manière que tout cela est en vous. Si même on le compare à vous, on ne peut dire qu'il soit beau, ni qu'il soit bon, ni même qu'il soit. Nous savons ces vérités, ô mon Dieu! que grâces vous en soient rendues. Ah! notre science, comparée à la vôtre, n'est rien qu'une véritable ignorance.

CHAPITRE V.

Que le monde a été créé de rien.

Comment donc avez-vous fait le ciel et la terre? de quelles grandes machines vous êtes-vous servi pour faire un si grand ouvrage? Vous n'avez point agi en cela comme le sculpteur qui modèle un corps sur un autre corps, et lui donne telle figure que bon lui semble, selon l'idée qu'en conçoit son ame, cette ame qui a le pouvoir de réaliser au dehors la forme qu'elle voit en elle-même quand elle y porte ses re-

gards intérieurs : et de qui auroit-elle reçu tant de puissance, si vous ne la lui aviez donnée, vous qui êtes son Créateur?

Ainsi l'artiste donne une forme à une matière qui étoit déjà, et qui n'étoit susceptible de recevoir cette forme que parce qu'elle étoit, comme la terre, la pierre, le bois, l'or, ou tout autre chose ; mais, Seigneur, cet or, ce bois, cette pierre, comment, d'où auroient-ils reçu l'être, si vous ne le leur aviez donné? C'est vous encore qui avez donné à l'ouvrier ce corps qui le sert; c'est vous qui avez créé dans lui cette intelligence qui commande à ses organes (1); c'est vous qui avez fait la matière sur laquelle il travaille, qui avez mis dans lui ce génie qui conçoit toute l'étendue de son art, et qui lui montre intérieurement le type de ce qu'il doit exécuter au dehors; c'est vous qui lui avez donné ces sens au moyen desquels tout ce qu'il a conçu passe de son imagination dans son ouvrage, et qui apprennent ensuite à l'ame dont ils sont les ministres, ce qui a été fait au dehors, afin que cette ame, consultant la vérité qui est en elle, prononce si l'ouvrage est bon. *Toutes ces choses, Seigneur, sont autant de voix qui publient vos louanges, et vous proclament le créateur de tout ce qui est.*

Mais comment avez-vous pu leur donner l'être? comment, ô mon Dieu! avez-vous fait le ciel et la terre? Ce n'est ni sur la terre ni dans le ciel que vous avez fait le ciel et la terre, ni dans les airs ni dans les eaux, puisque tout cela fait partie de la terre et du ciel. Ce n'est pas non plus dans l'univers que vous avez créé l'univers : car pouvoit-il être le théâtre de la création, quand il n'étoit pas encore? Vous n'aviez rien entre vos mains dont vous pussiez former le ciel et la terre. D'où seroit venue la matière qui vous auroit servi à les former, si d'avance elle n'eût reçu elle-même l'existence de vous, puisque tout le reste n'est que parce que vous êtes? Je le vois maintenant, « Vous avez dit, et toutes choses ont » été faites (2). » Une parole vous a suffi pour créer tout ce qui est.

(1) C'est sans doute d'après cet admirable passage, qu'un profond philosophe de nos jours a défini l'homme : « Une intelligence servie par des organes. »

(2) Ps. CXLVIII, 5.

CHAPITRE VI.

Comment Dieu a parlé pour créer le monde.

Mais quelle a été cette parole que vous avez fait entendre? Est-ce comme cette voix qui, du milieu d'une nue, fit entendre ces mots : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, écoutez-le (1). » Cette voix retentit pendant un instant, puis elle se tut. Elle eut un commencement, elle eut une fin; les syllabes résonnèrent les unes après les autres : rien n'en resta. La seconde s'évanouit après la première, la troisième après la seconde; et toutes les autres par ordre les unes après les autres, jusqu'à ce que la dernière eût succédé à toutes, et le silence à la dernière. Preuve évidente que vous employâtes alors, pour faire entendre cette voix, l'action de quelque créature qui, dans le *temps*, servit alors d'organe à votre éternelle volonté. Ces mêmes paroles si fugitives, si passagères, ont été transmises par les oreilles du corps à l'âme intelligente, dont l'oreille intérieure entend le son de votre éternelle parole. Elle a donc comparé ces paroles qui retentirent dans le temps, et qui maintenant ne sont plus, avec cette parole éternelle que vous produisez dans un éternel silence; et elle a dit : « Celle-ci n'est point la même, c'est tout autre chose. Les premières sont au-dessous de moi; elles ne sont même pas, puisqu'elles passent, qu'elles s'évanouissent; au lieu que le Verbe de mon Dieu, sa véritable parole, demeure éternellement au-dessus de moi. » Si donc c'est par des paroles articulées et passagères que vous avez ordonné au ciel et à la terre d'être; si c'est par une telle parole que vous avez créé le ciel et la terre, il y avoit déjà quelque créature corporelle avant le ciel et la terre, pour que les mouvements nécessairement *temporels* de cette créature vous servissent à exprimer momentanément ces paroles. Or, avant le ciel et la terre, il ne pouvoit y avoir aucune substance corporelle; ou s'il y en avoit une, il faudroit que vous l'eussiez créée, sans recourir à des paroles passagères et successives, cette créature qui devoit vous servir à proférer de semblables paroles, et à dire aux cieus et à la

(1) Matt., xvii, 5.

terre : « Cieux et terre, *soyez.* » Quel que fût l'être corporel qui vous auroit servi à proférer cette parole, il étoit impossible qu'il *fût*, s'il n'avoit été fait par vous. Quelle est donc la parole par laquelle vous auriez commandé d'*être* à cet être qui vous auroit ensuite servi pour prononcer les paroles par lesquelles le monde est sorti du néant?

CHAPITRE VII.

Ce que c'est que la parole éternelle de Dieu.

Vous nous appelez donc, Seigneur, à des pensées plus sublimes. Par ces premières paroles de la Genèse, vous voulez que nos esprits s'élèvent jusqu'à cette parole ineffable qui habite en vous, qui est Dieu comme vous, que vous prononcez de toute éternité, et qui à son tour prononce éternellement toutes choses. Il n'en est point de vos paroles comme des nôtres. Quand nous avons dit une chose, nous passons à une autre, afin que toutes puissent être dites. Dans vous, Seigneur, tout se dit en même temps, de toute éternité, pour toujours. Sans cela, il faudroit reconnoître en vous des temps, des changements, et plus de véritable éternité, ni de véritable immutabilité. Je sais, je comprends tout cela, ô mon Dieu! et je vous en rends grâces. Mon bonheur est de vous en remercier, de même que le comprend et vous en rend grâce quiconque ne ferme pas ses yeux à une aussi éclatante vérité.

Oui, Seigneur, nous le concevons; nous savons que c'est une espèce de naissance ou de mort, de devenir ce que l'on n'étoit pas, ou de cesser d'être ce que l'on étoit. Ainsi donc, votre Verbe étant véritablement immortel et éternel, rien dans lui ne se passe, rien ne se succède : tout est fixe, immuable. Oui, ô mon Dieu! il vous est coéternel, ce Verbe divin par lequel vous vous dites à vous-même et de toute éternité tout ce que vous dites, et par lequel sortent du néant tous les êtres à qui vous commandez d'en sortir. Vous n'employez d'autre moyen, pour les créer, que votre parole; et cependant toutes les choses que vous créez par cette parole, ne sont point produites en même temps, et ne sont point de toute éternité.

CHAPITRE VIII.

Le Verbe éternel, principe de tout ce qui est, et guide unique pour arriver à la vérité.

O mon Seigneur et mon Dieu, dites-moi, je vous prie, comment cela se peut faire? je le conçois en quelque manière; mais je ne sais comment ma langue pourra l'exprimer, à moins que je ne dise : Tout ce qui commence ou finit ne commence et ne finit que quand cette RAISON éternelle connoit qu'il doit commencer ou finir, quoiqu'en elle il n'y ait ni commencement ni fin. Cette raison, voilà votre Verbe, principe de tout ce qui est, et la voix intérieure qui nous parle à nous-mêmes. Voilà comment il s'est manifesté à nous dans son Évangile (1), lorsqu'il conversoit parmi les hommes, revêtu d'une chair semblable à la nôtre. Sa voix a retenti extérieurement aux oreilles des hommes, afin qu'ils crussent en lui, et qu'ils le cherchassent intérieurement pour le trouver dans l'éternelle Vérité, où ce bon maître, ce seul véritable maître de nos âmes, instruit tous ses disciples.

C'est là, Seigneur, que j'entends votre voix qui me dit : « Celui-là seul nous parle qui en même temps nous instruit; et dès qu'une chose ne nous instruit pas, ce n'est point à nous qu'elle parle. » Or, qui est-ce qui nous instruit, si ce n'est l'immuable Vérité? Lors même que c'est une créature sujette aux changements qui nous parle, si elle nous instruit, c'est cette immuable Vérité qui s'en sert pour nous conduire à elle; et, quand nous y sommes arrivés, nous sommes alors véritablement éclairés et instruits; nous goûtons une joie ineffable d'entendre la voix de l'époux, nous réunissant ainsi en lui au *principe* d'où nous avons été tirés. Il est ce *principe*, il est immuable : car s'il ne l'étoit pas, nous ne saurions plus où retourner, dès qu'une fois nous nous serions égarés. Quand nous revenons de ce malheureux égarement, c'est uniquement par la connoissance de la vérité. Et pour que nous la connoissions, cette vérité, c'est lui qui nous instruit, parce qu'il est le *principe* et la voix qui nous parle.

(1) Joan., VIII, 25.

CHAPITRE IX.

De quelle manière le Verbe parle à nos cœurs.

« C'est dans ce PRINCIPE, ô mon Dieu ! que vous avez créé » le ciel et la terre (1). » Ce PRINCIPE, c'est votre Verbe, votre fils, votre puissance, votre sagesse, votre vérité (2). Vous créez le ciel et la terre en parlant et en agissant d'une manière toute merveilleuse. Qui pourra le comprendre ? quelle langue pourra l'expliquer ? quelle est cette lumière qui me luit par intervalles, qui frappe mon cœur sans le blesser, qui me fait trembler et qui m'embrase en même temps ; qui me fait trembler quand je vois combien je suis loin de lui ressembler, et qui m'embrase quand je considère combien je lui suis semblable ?

C'est la Sagesse, oui, c'est l'éternelle Sagesse qui m'éclaire par intervalles ; qui, par intervalles, dissipe les nuages répandus sur mon esprit, ces nuages dont je suis de nouveau enveloppé, lorsque je me détourne de cette lumière pour retomber dans mes ténèbres et sous le poids de mes infirmités. Mes forces, ô mon Dieu ! sont tellement abattues dans l'état de misère où je languis, que je ne suis pas même capable de supporter mon bonheur, jusqu'à ce que vous-même, Seigneur, qui avez eu compassion de mes iniquités, veniez encore « guérir mes infirmités (3) ; c'est vous qui arrachez » ma vie à la corruption ; c'est vous qui me couronnerez » dans votre miséricorde : et vous rassasierez de bonheur » tous mes désirs ; et vous renouvellerez ma jeunesse comme » celle de l'aigle (4). Par l'espérance nous avons été sauvés, » et nous attendons avec patience et résignation l'effet de vos » promesses (5). » Entende qui pourra les sons de cette voix

(1) Gen., I, 1.

(2) Saint Augustin donne ici aux premières paroles de la Genèse *in principio*, un sens qui n'est pas le sens littéral ; elles signifient *au commencement* ; mais comme il est également vrai que Dieu a créé le monde par sa parole, par son VERBE, les idées qu'il présente n'en sont pas moins justes, grandes et magnifiques.

(3) Ps. cii, 13.

(4) Ps. iv, 5.

(5) Rom., viii, 24, 25.

intérieure que vous faites retentir dans nos âmes ; pour moi, fort du témoignage d'un de vos oracles, je m'écrierai avec confiance : « Seigneur, que vos œuvres sont magnifiques ! » Vous avez fait toutes choses par votre sagesse (1). » Votre sagesse est le *principe* universel de tout ce qui est, et c'est par ce *principe* que vous avez créé le ciel et la terre.

CHAPITRE X.

Objection. Que faisoit Dieu avant qu'il eût créé le ciel et la terre ?

Ne sont-ils pas encore plongés dans l'aveuglement du vieil homme, ceux qui nous disent : « Que faisoit Dieu avant de » créer le ciel et la terre ? S'il ne faisoit rien, poursuivent-ils, s'il étoit dans un repos absolu, pourquoi n'y est-il pas » demeuré toujours ? pourquoi n'est-il pas toujours resté sans » agir, comme il étoit auparavant ? S'il y a eu dans Dieu un » changement et une nouvelle volonté, pour tirer du néant » une créature qu'il n'en avoit pas encore tirée, comment » concevrons-nous une vraie éternité, là où nous voyons » naître une volonté qui auparavant n'étoit pas ? Car la vo- » lonté de Dieu n'est pas, ne sauroit être une créature. Elle » est avant toute créature, puisque nulle créature ne peut » exister sans la volonté préexistante d'un créateur. La vo- » lonté divine est donc la substance même de Dieu ; et certes » si l'on ose dire qu'il soit survenu dans la substance de Dieu » quelque chose qui n'y étoit pas auparavant, on ne peut » plus, sans blesser la vérité, appeler cette substance éter- » nelle. Si donc Dieu a éternellement voulu qu'il y eût des » créatures, comment se fait-il que les créatures elles-mêmes » ne soient pas éternelles ? »

CHAPITRE XI.

Réponse à cette objection.

Ceux qui parlent ainsi ne vous comprennent point encore, ô sagesse de mon Dieu, ô véritable lumière de nos âmes ! ils

1) Ps. ciii, 24.

ne comprennent pas encore en quelle manière se font les choses qui sont faites en vous et par vous ; ils voudroient concevoir votre éternelle sagesse ; mais leur esprit est encore flottant au milieu de cette succession des choses créées, qui fait le passé et l'avenir, et se perd ainsi dans ses vaines pensées.

Cet esprit de l'homme si volage, si inconstant, qui l'arrêtera, ô mon Dieu ! qui le fixera ? Qui le fera demeurer quelque temps en repos, pour qu'il contemple avec ravissement la splendeur de votre immuable éternité ? qu'il la compare avec le temps qui ne s'arrête jamais dans sa course, et qu'il voie combien ces deux choses sont différentes, puisque le temps n'a de durée qu'autant que plusieurs mouvements passagers se succèdent, sans jamais pouvoir passer tous ensemble. Dans l'éternité, au contraire, rien ne passe, tout est présent ; ce qui est impossible dans le temps. Dans le temps, le passé est chassé par l'avenir, l'avenir succède au passé ; et enfin l'avenir et le passé ne sont formés, et n'accomplissent leurs cours que par la vertu de cette éternité qui est toujours présente.

Qui pourra saisir et fixer le cœur de l'homme, afin qu'il s'arrête et puisse comprendre comment l'éternité toujours immobile, jamais passée, jamais future, donne cependant naissance à l'avenir et au passé ? Est-ce ma main, est-ce ma plume, est-ce ma bouche, sont-ce mes paroles qui pourront opérer une si grande merveille ?

CHAPITRE XII.

Ce que Dieu faisoit avant la création.

Je vais répondre enfin à celui qui m'interroge et qui me dit : « Que faisoit Dieu avant d'avoir créé le ciel et la terre ? » Je ne répondrai pas à cette question comme celui qui, cherchant par une plaisanterie à en éluder les difficultés, répliqua : « Il préparoit des supplices pour ceux qui veulent scruter ce qui est trop au-dessus de leur intelligence. » Autre chose est de railler, et autre chose est de résoudre une question. Je répondrai donc d'une manière tout-à-fait différente, et j'aimerois mieux dire que j'ignore ce que j'ignore en effet,

que de répondre par une moquerie à celui qui m'interroge sur des choses si élevées, me faisant applaudir en même temps pour avoir très-mal répondu.

Je dis donc, ô mon Dieu ! que vous êtes le père de toute créature. Si toutes les créatures sont renfermées dans ces deux mots, *le ciel et la terre*, je le dis sans crainte : Avant que Dieu fit le ciel et la terre, *il ne faisoit rien* : car s'il avoit fait quelque chose, ce quelque chose ne pourroit être qu'une créature. Ah ! plutôt au ciel que je comprisse tout ce qu'il m'est utile de savoir, aussi bien que je conçois cette vérité : « Aucune créature n'étoit, quand aucune créature » n'avoit encore été faite. »

CHAPITRE XIII.

Avant la création, il n'y avoit point de temps.

Si quelque esprit superficiel et peu réfléchi, se livrant aux rêveries de son imagination, se figure des temps antérieurs à la création, et qu'il s'étonne ensuite comment vous avez pu, ô Dieu tout-puissant, créateur et maître de toutes choses, vous dont le ciel et la terre sont l'ouvrage, rester pendant un nombre infini de siècles, sans produire ce grand et majestueux ouvrage, qu'il secoue l'espèce de sommeil qui l'engourdit, et qu'il réfléchisse combien le sujet de son étonnement est peu raisonnable. Comment se pourroit-il, puisque vous êtes l'auteur et le créateur de tous les siècles, qu'il se fût écoulé un nombre infini de siècles que vous n'eussiez pas faits ? Quel temps pourroit-il y avoir, s'il n'avoit été créé par vous ? ou comment ces siècles ont-ils pu s'écouler, s'ils n'ont jamais été ?

Et puisque vous êtes le créateur des temps, si l'on suppose qu'il y avoit des temps avant que vous ne fissiez le ciel et la terre, pourquoi prétendre ensuite que vous demeuriez oisif ? Ces temps, vous deviez en être aussi le créateur, et des temps n'ont pu s'écouler avant que vous eussiez créé les temps. Mais s'il est vrai qu'avant le ciel et la terre, il n'y avoit point de temps, pourquoi demander ce que vous faisiez alors ? Là où il n'y avoit point de temps, il ne pouvoit y avoir d'alors. Aussi n'est-ce pas par le temps que vous précédez

les temps ; autrement vous ne précéderiez pas tous les temps : au lieu que , placé sur le trône de votre éternité toujours présente , vous précédez les temps passés , et vous êtes élevé au-dessus de tous les temps à venir , parce qu'ils sont à venir , et qu'ils ne sont pas plutôt venus qu'ils seront passés ; tandis que vous , ô mon Dieu , « vous êtes toujours le même , » et que vos années ne s'évanouissent point (1). »

Vos années ne sont pas comme les nôtres. Nos années vont , viennent et passent : les vôtres ne viennent ni ne passent ; elles sont immobiles. Elles existent toutes simultanément , au lieu que les nôtres ne peuvent exister qu'en se succédant. Dans vous , on ne voit point des années chassées par d'autres qui les remplacent , parce que vos années ne s'écoulent point ; les nôtres ne sont entièrement accomplies , que quand elles ne s'écoulent plus. Enfin , ô mon Dieu , vos années ne sont qu'un seul jour , et votre jour n'est pas une suite , une réunion de plusieurs jours , parce que votre jour présent ne cède point sa place à celui du lendemain , et n'a pas lui-même succédé à celui d'hier. Votre *aujourd'hui* , c'est l'éternité. Voilà pourquoi , ô mon Dieu , ayant engendré un fils qui vous est coéternel , vous avez pu dire : « Je » vous ai engendré *aujourd'hui* (2). » Vous avez fait tous les temps , vous êtes avant tous les temps , et bien évidemment il ne pouvoit point y avoir de temps , quand le temps n'étoit pas encore.

Il n'y a donc point eu de temps pendant lequel vous soyez demeuré sans rien faire , puisque le temps lui-même est votre ouvrage. Le temps ne sauroit vous être coéternel , puisque vous demeurez toujours le même ; et que le temps cesseroit d'être temps , s'il cessoit de passer et de s'écouler.

CHAPITRE XIV.

Trois différences qui se rencontrent dans le temps.

Qu'est-ce donc que le temps ? qui pourroit le dire clairement et en peu de mots ? Qui pourra même le bien compren-

(1) Ps. CI, 27.

(2) Ps. II, 27.

dre pour en parler nettement? Cependant qu'y a-t-il qui nous soit plus connu que le temps, et dont il nous soit plus ordinaire de nous entretenir? Nous en parlons, nous savons ce que nous disons, lorsqu'il nous arrive d'en parler; et si c'est un autre qui en parle, nous comprenons ce qu'il nous dit.

Qu'est-ce donc, encore un coup, que le temps? si personne ne me le demande, je le comprends; dès qu'on me le demande et que je veux l'expliquer, je ne trouve plus rien. Je puis toutefois dire hardiment une chose que je sais: c'est que si, dans le temps, tout étoit fixe, si rien ne s'y écouloit, il n'y auroit point de temps *passé*; que, si rien ne devoit succéder à ce qui passe, il n'y auroit point de temps *futur*; et que, si rien n'étoit actuellement, il n'y auroit point de temps *présent*. De quelle manière existent donc ces deux espèces de temps, le passé et l'avenir, puisque le premier n'est plus, et que le second n'est pas encore? Et quant à ce que nous nommons le *présent*, s'il étoit toujours présent, et qu'il ne tombât jamais dans le passé, ce ne seroit plus le temps, mais l'éternité. Si donc le présent n'est un temps, que parce qu'il doit bientôt être passé, comment pouvons-nous attribuer une idée d'existence à une chose qui n'a d'autre cause de son être que cette nécessité où elle est de le perdre bientôt? car nous ne pouvons réellement l'appeler *temps* que parce qu'il est sans cesse entraîné vers le néant.

CHAPITRE XV.

En quoi consiste la mesure du temps.

Nous disons cependant qu'un temps est long et qu'un temps est court; et nous ne le disons que du passé ou de l'avenir. Par exemple, nous disons *il y a long-temps*, quand la chose s'est passée il y a cent ans; et nous disons telle chose n'arrivera pas de *long-temps*, quand elle ne doit arriver que dans un siècle. Pour le temps passé, nous disons *il n'y a pas long-temps*, quand il ne s'est écoulé que dix jours; et pour l'avenir, *dans peu de temps*, quand il ne doit s'écouler qu'une semaine. Mais comment ce qui n'est pas peut-il être long ou court? Car, nous l'avons déjà dit, le passé n'est

plus, et l'avenir n'est pas encore ; nous ne devrions pas dire du temps, qu'il est long ; mais du passé, il a été long, et de l'avenir, il sera long.

O mon Seigneur et mon Dieu, ô la lumière de mon ame ! sur tout ce que je viens de dire, ne suis-je point pour votre éternelle vérité un juste sujet de dérision ? Car ce temps passé, dont nous disons *il a été long*, quand l'a-t-il été ? Est-ce quand il est devenu le passé, ou lorsqu'il étoit encore le présent ? Ce qui est certain, c'est qu'il n'a pu être long que pendant qu'il étoit quelque chose. Or, le passé n'est plus ; et s'il n'est plus, il ne peut être long. Ne disons donc plus du temps passé, il a été long : car nous ne trouvons plus rien qui ait pu être long, puisque depuis qu'il est passé, il n'est plus. Disons : ce temps présent a été long, parce qu'il n'a pu être long que lorsqu'il étoit présent. Il n'avoit point encore perdu l'être en devenant un temps passé, et par conséquent il étoit quelque chose, et ce quelque chose pouvoit être long ; mais depuis qu'il est passé, il a perdu l'être, et, en perdant l'être, il a aussi perdu la faculté d'être long.

Voyons donc, ô intelligence de l'homme, voyons si enfin nous pouvons dire du temps présent : *Il est long* ; car tu es capable, après tout, de mesurer et de connoître l'étendue du temps. Que me répondras-tu ? diras-tu que cent années présentes sont un temps long ? Mais vois d'abord si cent années peuvent être présentes en même temps. Si c'est la première de ces cent années qui fait son cours, il n'y a qu'elle de présente, les quatre-vingt-dix-neuf autres sont encore à venir ; si c'est la seconde, il y en a déjà une de passée, une autre est présente, tout le reste est dans l'avenir. Prenons ainsi chacune de ces cent années les unes après les autres : tout ce qui aura précédé celle à laquelle nous serons parvenus sera passée, et une seule sera présente, et toutes les autres seront à venir ; et ainsi jamais cent années ne pourront être présentes à la fois.

Mais examine encore, ô mon ame, si cette année que nous appelons présente, est réellement présente tout entière. Si nous sommes au premier mois de cette année, lui seul est présent ; les autres sont à venir. Si nous sommes au second, le premier est passé ; tous les autres sont à venir, et ne sont pas encore. Nous ne pouvons donc pas dire non plus que

cette année elle-même soit présente tout entière ; et puisqu'elle ne l'est pas tout entière , ce n'est plus une année présente telle que nous la cherchions. Une année se compose de douze mois , et à mesure que le tour de ces mois arrive , un d'eux est présent , et tous les autres sont , ou passés , ou futurs. Ce mois même qui court n'est pas tout entier présent en même temps : il n'y a qu'un seul de ses jours qui le soit ; si c'est le premier, tous les autres sont dans l'avenir ; si c'est le dernier, tous les autres sont passés ; si c'est quelqu'un des intermédiaires , il est placé entre le passé et l'avenir.

Voilà donc le temps présent qui , seul , selon nous , pouvoit recevoir les qualifications de *long*, le voilà , dis-je , réduit à peine à un seul jour. Mais ce jour lui-même , examinons-le. Il se compose de vingt-quatre heures : douze pour le jour et douze pour la nuit. Par rapport à la première , toutes les autres sont à venir ; par rapport à la dernière, toutes les autres sont passées : et si l'on prend une des intermédiaires , toutes celles qui l'ont précédée , ne sont plus ; toutes celles qui doivent la suivre , ne sont pas encore.

Mais après tout , cette heure elle-même n'est composée que d'instant fugitifs. Tout ce qui s'en est déjà envolé est passé ; tout ce qui reste est dans l'avenir. Si , après cela , on peut concevoir quelque temps qui ne puisse plus se partager en parties de moments , quelque petites que soient ces parties , c'est celui-là seul que nous pouvons appeler présent ; et toutefois il s'envole avec tant de rapidité de l'avenir dans le passé , qu'il ne reçoit pas la moindre extension , pas le moindre retard. Car s'il en recevoit , il se diviseroit aussi en présent et en futur.

Le présent n'a donc aucune étendue : et où trouverons-nous un temps que nous puissions appeler *long* ? Est-ce l'avenir ? Nous ne pouvons dire qu'il est long , puisqu'il n'est point encore , et qu'il ne peut être long que quand il est. Nous disons : *il sera long*. Quand donc le sera-t-il ? ce ne sera pas tant qu'il sera dans l'avenir , puisque n'étant pas encore , il ne sauroit être long. Si l'on se retranche à dire qu'il sera long , lorsque de futur qu'il est , il commencera à devenir présent , et que devenant un être en devenant présent , il sera aussi susceptible de devenir long , souvenons-nous que nous venons , pour ainsi parler , d'entendre le présent

nous crier à haute voix : « Ni moi non plus, je ne saurois » être long. »

CHAPITRE XVI.

Quel temps peut ou ne peut pas se mesurer.

Pourtant, ô mon Dieu, nous apprécions les intervalles de temps, nous les comparons entre eux, et nous disons des uns qu'ils sont plus longs, et des autres qu'ils sont plus courts. Nous savons aussi estimer de combien un temps est plus long ou plus court qu'un autre, et nous disons : Ce temps est le double, le triple de tel autre; ou bien : Celui-ci égale celui-là. Mais nous ne mesurons les temps que pendant qu'ils passent, et à mesure que nous les sentons s'écouler. Eh! qui pourroit mesurer ou les temps passés, qui ne sont plus, ou les temps à venir, qui ne sont pas encore? qui se hasarderait à dire que l'on peut mesurer ce qui n'est pas? C'est donc seulement lorsqu'il passe que le temps peut se sentir et se mesurer. Est-il passé; on ne peut plus le mesurer, puisqu'il n'est plus.

CHAPITRE XVII.

Où est le passé, où est l'avenir?

O mon père et mon Dieu, je cherche; mais je n'affirme rien. Secondez-moi et soyez mon guide dans mes recherches. Où est l'homme qui oseroit me dire qu'il n'y a pas trois temps, comme nous l'avons appris dès notre plus tendre enfance, et comme nous l'avons nous-mêmes enseigné depuis à d'autres enfants : savoir, le passé, le présent et le futur; mais qu'il n'y en a réellement qu'un seul qui est le présent, puisque les deux autres ne sont pas? Faut-il dire que ceux-ci existent aussi, et que le futur, au moment où il devient présent, sort de quelque lieu où il étoit caché; et que le présent, quand il devient passé, va s'enfuir dans quelque abîme secret? Où, et comment en effet ceux qui ont prophétisé l'avenir ont-ils vu ce qui n'étoit pas? Car ce

qui n'est pas ne peut se voir ; de même ceux qui racontent les choses passées, ne pourroient les raconter avec vérité, s'ils ne les voyoient des yeux de l'esprit : et pourroient-elles être vues si elles n'étoient absolument rien ? Le passé et l'avenir ont donc une sorte d'existence.

CHAPITRE XVIII.

Comment le passé et l'avenir sont présents.

Seigneur, permettez-moi de pousser encore plus loin mes recherches ; ô vous qui êtes mon espérance, faites, je vous prie, que rien ne trouble l'attention que j'y apporte.

Si l'avenir et le passé sont quelque chose, je désire savoir où ils sont. Si je ne puis encore le savoir, je sais du moins une chose : c'est qu'en quelque lieu qu'ils soient, ils ne peuvent y être, ni comme passé ni comme avenir, mais comme présent. Car si l'on dit qu'ils y sont comme futurs, ils n'y sont pas encore ; et si l'on dit comme passés, ils n'y sont plus. Ainsi donc en quelque lieu que soient les choses passées et les choses futures, et quelle que soit leur nature, elles ne peuvent y être que comme présentes. Ainsi lorsqu'on nous raconte des événements véritables, mais passés, ce ne sont pas ces événements eux-mêmes qui sortent de la mémoire de celui qui parle, mais seulement une suite de pensées exprimées par la parole, qui lui sont fournies par les images des choses qui, en passant par les sens, y ont laissé ces images comme des traces de leur passage. Mon enfance, par exemple, qui n'est plus, appartient à un temps passé et qui n'est plus. Mais quand je veux raconter quelque chose qui s'y rattache, je vois l'image de cette chose, et je la vois dans le temps présent, parce qu'elle est actuellement dans mon souvenir.

Est-ce de la même manière que l'on prédit l'avenir, et faut-il que les images des choses qui ne sont pas encore, se présentent pourtant à notre esprit ? C'est sur quoi je confesse, ô mon Dieu, toute mon ignorance. Ce que je sais seulement, c'est qu'il nous arrive souvent de préméditer nos actions à venir ; et que cette préméditation est quelque chose d'actuellement présent dans notre ame, quoique l'action que nous

préméditons ne soit pas, puisqu'elle est encore à venir. Dès que nous entreprendrons de réaliser le projet que nous avons conçu, et que nous aurons mis la main à ce que nous voulons faire, c'est alors que cette action *sera*, parce qu'alors elle ne sera plus future, mais présente.

Certainement donc, de quelque manière qu'ait lieu cette inspiration secrète, qui révèle à l'homme les choses à venir, il ne peut voir que ce qui est. Or, ce qui est, n'est plus à venir, mais présent. Si l'on dit des choses à venir qu'elles sont vues, cela ne peut s'entendre des choses elles-mêmes, qui, étant futures, ne sont pas encore; mais peut-être des causes et des signes qui annoncent et préparent leur arrivée, et qui sont déjà. Ainsi, ce qui donne moyen à l'homme de connoître les choses à venir n'est réellement pas *avenir*, mais *présent* pour celui qui le voit, et qui s'en sert pour connoître l'avenir; de même encore, l'idée qu'il s'en forme est déjà dans son esprit, quoique les choses qu'il conçoit et qu'il prédit ne soient pas encore.

Entre un nombre infini d'objets qui pourroient ici me servir d'exemple, je veux en rapporter un. Je vois l'aurore, et d'avance j'annonce que le soleil va se lever: ce que je vois est présent, et ce que je prédis est futur, non pas le soleil qui existe déjà, mais son lever qui n'est pas encore. Cependant si mon esprit ne se figuroit pas ce lever du soleil, comme il se le figure maintenant que j'en parle, je ne pourrois pas le prédire. Mais cette aurore que je vois dans les cieux n'est pas le lever du soleil, puisqu'elle le précède; ce que je me figure en moi-même ne l'est pas non plus: ce sont deux choses actuellement présentes à mon esprit qui m'induisent à prédire le lever du soleil qui est encore à venir. Ainsi donc les choses à venir ne sont pas encore; si elles ne sont pas encore, elles ne sont rien; et si elles ne sont rien, elles ne peuvent être vues; mais d'après les choses présentes qui sont déjà, et que l'on voit, elles peuvent être prédites.

CHAPITRE XIX.

Il prie Dieu de lui apprendre comment les hommes peuvent voir les choses à venir.

O mon Dieu, ô vous qui êtes le roi souverain de toute la création, apprenez-moi, je vous en conjure, comment vous faites connoître à une intelligence les choses à venir; car enfin vous les avez fait connoître à vos prophètes. De quelle manière enseignez-vous l'avenir aux hommes, vous, pour qui il n'est point d'avenir? Ou plutôt de quelle manière leur faites-vous connoître ce qu'il y a de présent dans les choses à venir? car ce qui n'est pas ne peut être montré. Je sens combien cette manière doit être au-dessus de la portée de mon esprit, « et je ne puis y atteindre (1) ; » mais par vous, ô mon Dieu, je le pourrai quand vous daignerez éclairer les yeux invisibles de mon ame des doux rayons de votre divine lumière.

CHAPITRE XX.

Quel nom il faut donner aux différences du temps.

Voilà donc enfin une chose qui me paroît claire et démontrée : c'est que le futur et le passé ne sont point, et qu'à parler proprement on ne sauroit dire qu'il y a trois temps, le passé, le présent et le futur. Peut-être parleroit-on plus exactement si l'on disoit : Il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes et le présent des choses futures. Car dans l'ame je trouve ces trois choses, et je ne les vois que là. Le présent des choses passées, c'est la mémoire; le présent des choses présentes, c'est leur vue actuelle; le présent des choses à venir, c'est leur attente. Si l'on me permet de l'entendre ainsi, je vois alors trois temps, et je conviens qu'il y en a trois. Que l'on dise même, si l'on veut, qu'il y a trois temps, le présent, le passé, le futur, comme on s'est fait une coutume abusive de le dire; je m'en inquiète peu : je ne m'y oppose point. Je ne blâmerai per-

(1) Ps. CXXXVIII, 6.

sonne, pourvu néanmoins que l'on comprenne ce que l'on dit, et que l'on convienne de deux choses : l'une, que l'avenir n'est pas encore; l'autre, que le passé n'est plus. Il est en effet bien peu de choses sur lesquelles nous parlions exactement; il en est beaucoup dont nous ne parlons qu'avec inexactitude; et nous ne laissons pas cependant que de nous entendre.

CHAPITRE XXI.

Comment on peut mesurer le temps.

J'ai déjà dit un peu plus haut, que nous pouvons mesurer le temps qui passe, de manière à pouvoir dire : Tel temps est le double de tel autre ; ou que celui-ci est égal à celui-là , et autres comparaisons que nous pouvons faire entre les différentes parties du temps qui passe : ce qui prouve, comme je l'ai dit, que nous mesurons le temps lorsqu'il passe. Et si quelqu'un me demande : Comment le sais-tu ? je répondrai : Je sais que nous le mesurons ; je sais que nous ne saurions mesurer ce qui n'est pas, et je sais que le passé et l'avenir ne sont rien. Mais comment pouvons-nous mesurer le temps présent, puisqu'il n'a point d'étendue ? Nous le mesurons donc lorsqu'il passe. Nous ne pouvons le mesurer lorsqu'il est passé, puisque, dès qu'il est passé, il n'est plus rien, et que l'on ne peut mesurer ce qui n'est pas.

Mais quand nous le mesurons, d'où vient-il, où va-t-il, par où passe-t-il ? D'où vient-il, si ce n'est de l'avenir ? par où passe-t-il, si ce n'est pas le présent ? où va-t-il, si ce n'est dans le passé ? Sorti de ce qui n'est pas encore, il passe par ce qui n'a point d'étendue, pour arriver dans ce qui n'est plus. Que mesurons-nous donc, si ce n'est le temps dans quelques-uns de ces espaces ? Quand nous disons un temps double, triple, quadruple d'un autre ; quand nous disons deux temps égaux, cela ne peut s'entendre que des espaces de temps. Dans quel espace le mesurons-nous donc ? Est-ce dans l'avenir, d'où il vient ? mais nous ne pouvons mesurer ce qui n'est pas encore. Est-ce dans le présent, par où il passe ? mais nous ne pouvons mesurer ce qui n'a point d'étendue ? Est-ce dans le passé, où il va s'engloutir ? mais nous ne saurions mesurer ce qui n'est plus.

CHAPITRE XXII.

Il demande à Dieu l'éclaircissement de cette difficulté.

Mon ame s'enflamme de plus en plus du désir de comprendre une énigme si compliquée. O mon Seigneur et mon Dieu ! ô mon bon Père ! je vous en conjure par Jésus-Christ, ne me refusez point l'intelligence de ces choses ; accordez au vif désir que j'en ai la grace de comprendre une question tout à la fois si familière et si cachée ; que votre miséricorde, semblable à une vive lumière, m'éclaircisse toutes les difficultés qu'elle renferme. Qui puis-je interroger à ce sujet ? et à qui puis-je plus utilement confesser mon ignorance qu'à vous, ô mon Dieu ! à vous qui voulez bien ne pas désapprouver l'ardeur si violente avec laquelle je me livre à l'étude de vos saintes Écritures ? Donnez-moi ce que j'aime : car j'aime, ô mon Dieu ! et c'est vous qui m'avez inspiré cet amour ; donnez-le-moi, Seigneur, vous qui êtes par excellence ce bon Père, « qui ne sait donner que de bonnes choses à ses » enfants (1) ; » donnez-le-moi, puisque j'ai entrepris de le connoître, et que je suis résigné à tous les travaux, à toutes les recherches, jusqu'à ce que vous le montriez à mes yeux.

Je vous en conjure par Jésus-Christ, par ce nom du Saint des saints, faites que rien ne me trouble dans cette recherche. Et moi aussi je crois, « et c'est parce que je crois que je » parle (2). » Mon unique espérance, l'espérance qui me fait supporter le fardeau de la vie, c'est que je contemplerai les délices de mon Sauveur et de mon maître. « Voilà que vous » avez fait mes jours périssables : ils passent, ils m'échappent (3) ; » et comment ? je l'ignore. Nous avons sans cesse à la bouche les mots de *siècle* et d'*année*, de *moment* et de *temps* ; nous disons : Combien a-t-il parlé de temps ? combien a-t-il mis de temps à faire telle chose ? qu'il y a long-temps que j'ai vu cela ! et encore : cette syllabe, qui est longue, est double pour le temps et la durée de cette autre qui est brève.

(1) Matt., VII, 11.

(2) Ps. CXV, 12.

(3) Ps. XXXV, 11, 5.

Nous disons et nous entendons dire tout cela ; l'on nous comprend , nous comprenons, rien n'est plus clair, rien n'est plus usité ; et d'un autre côté , rien n'est plus obscur ni plus impénétrable, et l'on n'a pas encore su découvrir ce que ce pouvoit être.

CHAPITRE XXIII.

Ce que c'est que le temps.

J'ai entendu soutenir à un savant que le temps, c'est le mouvement de la lune, du soleil, et des astres. Je ne partage point cette opinion : car pourquoi le mouvement de tous les autres corps ne seroit-il pas aussi bien le temps ? Est-ce que, si les flambeaux qui éclairent le ciel cessoient de l'éclairer, et que la roue d'un potier fût seule en mouvement, il n'y auroit pas de temps pour mesurer les tours de cette roue ? Ne pourrions-nous pas dire, ou que ces tours se font régulièrement dans le même intervalle de temps, ou au contraire que les uns durent plus, les autres moins de temps, s'ils étoient les uns plus lents, les autres plus rapides ? et lorsque nous dirions ces choses, ne seroit-ce pas aussi dans le temps que nous les dirions ? n'y auroit-il pas dans nos paroles, tantôt des syllabes longues, tantôt des brèves ? et d'où viendrait cette distinction, si ce n'est de ce que les unes retentiroient plus et les autres moins long-temps ? O Dieu ! faites-nous la grace de saisir dans une aussi petite chose les notions nécessaires pour bien comprendre la nature des plus grandes.

Il y a, je le sais, dans les cieus des astres et des flambeaux qui nous marquent les saisons, les temps, les années, les jours. Je ne conteste point cette vérité, je la reconnois. Je ne prétends pas non plus que le mouvement de cette petite roue de potier suffiroit pour marquer les jours ; mais il ne s'ensuit pas que ce ne seroit point un temps. Que ce savant dont je parle le croie s'il veut : pour moi, ce que je désire connoître, c'est la force et la nature du temps avec lequel nous mesurons les mouvements des corps, et à l'aide duquel nous disons, par exemple, tel mouvement dure une fois plus que tel autre. Ainsi, puisque nous appelons un jour, non-seulement le petit espace de temps que le soleil demeure sur

notre horizon, et au moyen duquel on distingue le jour de la nuit, mais encore le tour entier du soleil de l'orient à l'orient, en sorte que, quand nous disons : Tant de jours se sont passés, nous renfermons dans ce nombre les nuits même que nous ne comptons point séparément ; et qu'enfin le jour se compose du mouvement et du tour que fait le soleil depuis l'orient jusqu'à l'orient, je demande si le mouvement lui-même est le jour, ou si c'est le temps que dure le mouvement, ou si ce sont ces deux choses réunies. Si la première de ces choses étoit le jour, il y auroit donc un jour, quand même le soleil auroit parcouru cette carrière en un aussi petit espace que l'est celui d'une heure ; si c'est la seconde, il n'y auroit donc pas de jour, si, depuis un lever du soleil jusqu'à l'autre, cet astre ne mettoit que l'intervalle d'une heure ; mais il faudroit que le soleil, dans ce cas, fit vingt-quatre fois son tour dans l'espace d'une de nos heures ; et s'il faut les deux à la fois, il s'ensuit qu'un tour entier du soleil, qui ne dureroit qu'une de nos heures, ne se pourroit pas appeler un jour, et que si le soleil demouroit immobile autant de temps qu'il en emploie à faire son tour, cet espace de temps ne pourroit pas non plus s'appeler un jour.

Je ne cherche plus maintenant ce que c'est que l'on appelle jour, mais ce que c'est que le temps à l'aide duquel, mesurant le cours du soleil, nous dirions qu'il auroit fourni sa carrière en moitié moins de temps que de coutume, si, au lieu de la fournir en vingt-quatre heures, il lui arrivoit de la fournir en douze. En comparant ces deux temps, nous dirions que l'un est double de l'autre, et celui-ci la moitié du premier, quand même il arriveroit au soleil de mettre tantôt douze, tantôt vingt-quatre heures à fournir sa carrière depuis l'orient jusqu'à l'orient. Que personne donc ne vienne me dire : le temps, c'est le mouvement des corps célestes : car, lorsque, par l'ordre d'un serviteur de Dieu, « le soleil » s'arrêta (1) » pour donner le temps au peuple fidèle de terminer un combat dans lequel il avoit remporté la victoire, le soleil étoit arrêté, mais le temps ne l'étoit pas. Ce combat se continua et finit dans l'espace de temps qui étoit nécessaire pour le terminer. Je conclus de tout cela que le temps n'est

(1) JOS., X, 13.

qu'une certaine durée : mais le conçois-je effectivement, ou si je m'imagine seulement le concevoir? C'est à vous à me l'apprendre, vous qui êtes la lumière et la vérité.

CHAPITRE XXIV.

Est-ce avec le temps que nous mesurons les mouvements des corps?

M'ordonnez-vous, ô mon Dieu! de croire à celui qui me dit : Le temps, c'est le mouvement des corps? non, vous ne me l'ordonnez pas. J'entends très-bien qu'aucun corps ne peut se mouvoir que dans un temps donné, vous-même me le dites; mais je n'entends pas que le temps soit le mouvement lui-même : ce n'est pas vous qui me le dites. Quand un corps se meut, c'est par le temps que je mesure la durée de son mouvement, depuis le commencement jusqu'à la fin. Si je ne l'ai point vu commencer, et qu'il continue à être en mouvement sans que je le voie s'arrêter, je ne puis le mesurer; seulement je puis apprécier le temps qui s'est écoulé depuis que j'ai commencé à le voir, jusqu'au moment où je ne l'ai plus vu. Si je l'ai vu long-temps, j'affirme seulement que ce temps a été long; je ne l'évalue pas, parce que, pour l'évaluer, il faudroit le comparer, comme nous faisons, en disant : Tel temps a été le double ou la moitié de tel autre, ou bien celui-ci a été égal à celui-là. Si nous pouvions remarquer, dans l'espace, le point d'où le corps (ou du moins ses parties, s'il tourne sur lui-même) commence et cesse de se mouvoir, nous pourrions dire en combien de temps ce corps, ou du moins telle partie de ce corps, auroit effectué sa révolution, depuis le lieu où son mouvement auroit commencé, jusqu'à celui où il auroit fini.

Ainsi, puisque le mouvement des corps est autre chose que ce que nous mesurons quand nous cherchons la durée de ce mouvement, qui ne voit maintenant laquelle de ces deux choses mérite de préférence le nom de temps? Car, quoique le mouvement d'un corps soit plus ou moins rapide, le temps est toujours le même; et quand ce corps demeure en repos, le temps nous sert aussi bien à mesurer son repos que son mouvement, et nous disons : Il a été en repos aussi long-temps, plus long-temps, moins long-temps qu'il n'a été en

mouvement; ou bien le double, le triple de temps qu'il n'a été en mouvement, ou bien le double, le triple autant de temps, et ainsi plus ou moins, selon que nous l'avons mesuré ou que nous croyons l'avoir fait. Le mouvement des corps n'est donc pas le temps.

CHAPITRE XXV.

Il s'adresse à Dieu.

Je viens donc, ô mon Dieu, vous le confesser de nouveau : je ne sais pas ce que c'est que le temps? Mais pourtant, je vous le confesse aussi, je sais bien que tout ce que je dis ici, je le dis dans le temps; qu'il y a déjà long-temps que je parle du temps; et que cette durée n'est autre chose qu'une étendue de temps. Comment puis-je donc le savoir, puisque j'ignore ce que c'est que le temps?.... Mais est-ce véritablement ignorance? n'est-ce pas plutôt impuissance d'exprimer ce que je conçois? Hélas! misérable que je suis! j'ignore même ce que j'ignore. Vous le voyez, ô mon Dieu, le mensonge n'est point dans mon cœur, je parle comme je suis affecté. « Faites luire le flambeau qui m'éclaire, et illuminez » mes ténèbres (1). »

CHAPITRE XXVI.

Ce n'est point par le temps que nous pouvons mesurer le temps.

Seigneur, n'est-ce donc point la vérité que je fais entendre devant vous, quand je dis que je mesure le temps? Oui, ô mon Dieu! je le mesure; et ce que je mesure, je ne le conçois pas; je mesure le mouvement d'un corps par le temps : et le temps lui-même, ne puis-je le mesurer? ou bien puis-je mesurer le mouvement d'un corps, apprécier combien il dure, combien ce corps met de temps à passer d'un point à un autre, si je ne mesurois pas aussi le temps dans lequel il fait ce mouvement?

Comment donc mesurons-nous le temps? Est-ce par un

(1) Ps. xvii, 31.

temps plus court que nous en mesurons un plus long, comme avec la longueur d'une coudée nous mesurons la longueur d'une poutre? Car c'est par une opération à peu près semblable que nous mesurons le temps d'une syllabe longue par celui d'une brève, et que nous disons que la première est double de la seconde. Ainsi encore nous mesurons la longueur d'un poème par le nombre de vers qui le composent, celle des vers par celle des pieds, celle des pieds par celle des syllabes, celle des longues par celle des brèves; et l'on ne mesure pas par le nombre de pages, car s'il en étoit ainsi, on mesurerait les lieux et non le temps. Mais lorsque les paroles passent, en les prononçant nous disons que le poème est long, parce qu'il est composé de tant de vers; que les vers sont longs, parce qu'ils se composent de tant de pieds; que les pieds sont longs, parce qu'ils renferment tant de syllabes; que la syllabe est longue, parce qu'elle dure le double d'une syllabe brève.

Toutefois, ce n'est pas encore là une mesure certaine et infaillible du temps : car il peut bien se faire que si l'on prononce lentement un vers plus court, on mette plus de temps à le prononcer qu'un autre qui seroit plus long et que l'on prononceroit avec plus de rapidité. On peut en dire autant, et du poème, et du pied, et de la syllabe. Voilà ce qui me prouve, ce qui me démontre que le temps est une étendue : mais où se trouve cette étendue? je l'ignore, à moins qu'elle ne soit dans notre ame elle-même. Car, ô mon Seigneur et mon Dieu! qu'est-ce que je mesure quand je dis indéfiniment : Ce temps a été très-long; ou même définiment : Tel temps est double de tel autre? C'est bien le temps que je mesure, j'en suis certain; mais ce temps, ce n'est point le futur, puisqu'il n'est point encore; ce n'est pas le présent, qui n'est qu'un point sans étendue; ce n'est point le passé, qui n'est plus. Qu'est-ce donc que je mesure? Est-ce le temps qui passe actuellement, et non le temps passé? C'est ce que je disois tout à l'heure.

CHAPITRE XXVII.

Comment nous mesurons le temps.

Redouble d'ardeur, ô mon ame ! redouble d'attention. Dieu est notre aide ; « c'est lui qui nous a faits , et nous ne » nous sommes pas faits nous-mêmes (1). » Jette les yeux vers l'endroit où semble se lever l'aurore de la vérité ; figure-toi une voix corporelle : elle retentit , elle retentit encore , elle cesse. Voilà le silence ; et la voix a passé , et la voix n'est plus... Elle étoit à venir avant de retentir , et l'on ne pouvoit la mesurer , parce qu'elle n'étoit pas encore. On ne le peut pas non plus maintenant , parce qu'elle est passée et qu'elle n'est plus. On ne le pouvoit donc que pendant qu'elle retentissoit , parce qu'alors seulement elle étoit. Mais alors même elle n'avoit rien de fixe ; elle venoit et passoit. Et n'est-ce pas pour cette raison-là même que l'on pouvoit la mesurer , parce qu'en passant elle s'étendoit dans un certain espace dans lequel on pouvoit la mesurer , puisque le présent n'a aucune étendue ?

Si donc elle a pu être alors mesurée ; figure-toi , ô mon ame ! qu'une nouvelle voix se fait entendre : elle commence , elle retentit encore , elle se soutient avec un son continu et sans aucune interruption. Hâtons-nous de la mesurer pendant qu'elle retentit : car , dès qu'elle aura cessé , elle sera passée , elle ne sera plus ; on ne pourra plus la mesurer. Mesurons-la donc et apprécions sa durée. Mais elle retentit encore , et l'on ne peut la mesurer qu'en la prenant au moment où elle a commencé jusqu'à celui où elle a fini. Ainsi ce son , tant qu'il n'est pas terminé , ne sauroit être mesuré. On ne peut dire ni combien il est long , ni combien il est court ; on ne peut affirmer ni qu'il est égal à un autre , ni qu'il en est la moitié ou le double , ni rien de semblable. Mais , d'un autre côté , quand il sera terminé , il ne sera plus : comment donc pourrons-nous le mesurer?... Et cependant nous mesurons le temps ; mais nous ne mesurons ni celui qui n'est pas encore , ni celui qui n'est plus , ni celui qui n'a au-

(1) Ps. xcix, 3.

cune étendue, ni celui qui n'est point encore terminé ; c'est-à-dire que nous ne mesurons ni le temps passé, ni le temps présent, ni le temps futur... Et toutefois, je le répète, il est bien certain que nous mesurons le temps.

Ce vers latin, *Deus, creator omnium*, est composé de huit syllabes alternativement brèves et longues. Il y a donc quatre brèves : la première, la troisième, la cinquième et la septième. Elles sont simples par rapport aux quatre autres qui sont longues, savoir, la seconde, la quatrième, la sixième et la huitième, qui durent le double de temps. Je le sens en les prononçant ; mon oreille me le dit, et il est évident pour tout le monde qu'elle ne me trompe pas. Autant que je puis être assuré d'une chose par le témoignage de mes sens, autant je suis certain que je mesure une syllabe longue par une brève, et que la première est le double de celle-ci. Mais puisqu'elles retentissent l'une après l'autre, comment puis-je saisir la brève ? comment puis-je l'appliquer, pour ainsi dire, à la longue, afin de découvrir que celle-ci est le double de l'autre, puisque la longue ne commence à retentir que quand la brève a cessé. La longue elle-même, je ne la mesure pas pendant qu'elle est présente, puisque je n'en saurai la durée que quand elle sera finie. Or, finir pour elle, c'est passer ; et passer, c'est n'être plus. Qu'est-ce donc que je mesure ? Où est la brève qui me sert de mesure ? où est la longue qu'il s'agit de mesurer ? Toutes les deux ont retenti, elles se sont envolées, elles ont passé, elles ne sont plus ; et cependant je les mesure, et avec toute la confiance que l'on peut avoir dans son propre sens, je dis hardiment que l'une n'est que moitié de l'autre, que celle-ci est double de celle-là ; ce qui ne s'entend que du temps, et ce que je ne puis dire que quand elles sont déjà passées et finies. Elles ne sont donc pas au fond ce que je mesure, puisqu'elles ne sont plus ; mais ce que je mesure est quelque chose qui est dans ma mémoire, et qui y demeure fortement empreint.

C'est en toi, ô mon ame ! que je mesure les temps : ne me tourmente point pour que je te dise comment cela se fait ; ne t'embarrasse point toi-même dans mille vaines imaginations. C'est en toi, oui, en toi-même que je mesure, non point les choses passées qui ne sont plus, mais une impression, une trace que, par leur passage, elles ont laissée en toi, et qui y

demeure après elle. Voilà ce que je mesure quand je mesure le temps; et par conséquent ou cette impression est le temps, ou bien ce n'est pas le temps que je mesure.

Mais quoi ! lorsque nous mesurons les silences mêmes, et que nous disons : *Tel silence a duré autant que tel son*, notre pensée alors ne se porte-t-elle pas vers ce son comme s'il existoit encore, afin de pouvoir comprendre quelque chose de l'intervalle du silence par le temps que le son auroit duré ? Car, sans que notre voix retentisse, sans que notre bouche prononce rien, nous récitons en nous-mêmes des poèmes ou des vers; nous en concevons toutes les mesures et tous les rapports que les mots et les syllabes ont les uns à l'égard des autres, de même que si nous les prononcions à haute voix. Si quelqu'un veut soutenir en parlant le son de sa voix, et règle d'avance en lui-même combien de temps il veut le soutenir, il détermine dans le silence cet espace de temps, et, après l'avoir confié à la garde de sa mémoire, il se met à faire entendre ce son de voix, et ce son de voix retentit jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la longueur qu'il a déterminée en lui-même; ou, pour mieux dire, ce son s'est fait entendre et il se fera entendre. Il y a dans lui un passé et un futur; il s'est fait entendre; puisqu'il y en a déjà une partie de passée; il se fera entendre, puisqu'il en reste une autre partie. Ainsi il retentit, il passe, il s'achève, il se complète, jusqu'à ce que l'attention présente de notre esprit fasse que l'avenir devienne passé; et que le passé augmente à proportion que le futur diminue, jusqu'à ce que le futur étant épuisé, il n'y ait plus rien que le passé.

CHAPITRE XXVIII.

C'est par l'esprit que nous mesurons le temps.

Mais comment le futur, qui n'est pas encore, peut-il diminuer et s'écouler? ou comment le passé, qui n'est plus, peut-il s'accroître, si ce n'est parce que dans l'ame, où tout cela se passe, trois choses se trouvent réunies, savoir, l'attente, l'attention et le souvenir? Ce qu'elle attend d'abord comme futur devient ensuite l'objet de son attention présente, pour n'être plus enfin que l'objet de son souvenir.

comme passé. En effet, qui pourroit nier que les choses futures ne sont pas encore? Personne. Toutefois, l'attente de ces mêmes choses est dans notre esprit. De même qui pourroit soutenir que les choses passées sont encore existantes? Personne. Mais ce qui existe, c'est le souvenir qui en reste dans l'ame. Enfin, qui prétendrait prouver que le présent a de l'étendue, et nier qu'il soit un point indivisible? Personne. Mais ce qui lui donne en quelque sorte de l'étendue, ce qui fait qu'on peut en quelque façon le diviser, c'est l'attention de notre ame, qui continue de nous rendre présent ce qui ne l'est déjà plus. Ce n'est donc pas le temps à venir qui est long; mais un long temps à venir n'est autre chose qu'une longue attente de ce qui n'est pas encore. De même ce n'est pas le passé qui est long, c'est le souvenir qui en reste dans notre ame.

Je veux réciter un cantique que je sais de mémoire. Avant que je commence, mon attention s'étend à tout le cantique. Ai-je commencé, tout ce que j'en ai récité entre dans le passé et devient l'objet de mon souvenir. Alors l'action que je fais a comme deux parties : l'une est *souvenir* à l'égard de ce que j'ai déjà récité, l'autre est *attente* par rapport à ce qui me reste à dire. Mon *attention* pourtant ne laisse pas de demeurer toujours présente, et c'est devant elle que doit passer ce qui étoit futur pour devenir passé; et plus j'en dis, plus j'avance dans ce récit, plus aussi ce qui n'étoit que dans l'attente diminue, et plus ce qui étoit dans le souvenir s'étend, jusqu'à ce que tout ce qui est en attente soit épuisé, et que mon action, arrivée à son terme, n'existe plus que dans la mémoire. Ce qui se passe par rapport au cantique entier, on peut le dire aussi de chacune de ses plus petites parties, même de chacune de ses syllabes; on peut le dire d'une autre action plus étendue, dont ce cantique lui-même pourroit n'être qu'une partie; on peut le dire de toute la vie de l'homme, dont toutes les actions sont comme autant de parties; on peut le dire d'un siècle entier, puisque les générations des hommes, dont les unes remplacent les autres, n'en sont que de véritables parties.

CHAPITRE XXIX.

De l'attention nécessaire pour s'unir à Dieu.

Et après tout, qu'est-ce que la vie de l'homme, sinon une dissipation perpétuelle de son esprit et de son cœur? Je ne l'ai moi-même que trop éprouvé; mais, Seigneur, « votre » miséricorde vaut mieux pour moi que mille vies (1); » et votre main m'a recueilli par mon Sauveur JÉSUS-CHRIST, par ce même Fils de l'homme que vous avez établi médiateur entre vous qui êtes un et nous qui sommes plusieurs, et qui sommes divisés encore en nous-mêmes par la multitude des objets auxquels nous nous laissons emporter. Vous m'avez donc recueilli, ô mon Dieu! mais c'est afin que je m'attache à mon tour à celui qui s'est emparé de moi; afin que, me détachant de ces jours de ma vie qui ne sont plus, je ne suive plus que vous seul, ô parfaite unité! que j'oublie toutes les choses passées, non pour me répandre sur les choses à venir, qui sont périssables comme elles, mais pour « tendre sans » cesse vers celles qui sont devant moi (2), » qui subsistent toujours; et celles-là, je tends vers elles, non par là dissipation de mes pensées, mais en les réunissant au contraire en un seul point, et marchant ainsi, sans me détourner, vers cette palme que je suis appelé à conquérir; dans ce lieu « où » j'entendrai la voix de vos louanges (3), » où je vous contemplerai dans votre joie ineffable qui ne commence et ne finit point.

Mais maintenant, Seigneur, « mes années se passent dans » les gémissements (4). » Et vous, ô mon Père! vous qui êtes ma consolation, vous êtes éternel. Pour moi, je suis devenu par mon péché sujet aux vicissitudes des temps, dont l'ordre et le cours me sont inconnus. Mes pensées, qui sont comme les entrailles de mon âme, sont déchirées par ces mêmes vicissitudes qui se succèdent sans cesse et dans un tumulte qui ne me laisse point de repos, jusqu'à ce que, purifié par le feu de votre amour, je m'écoule tout entier dans votre sein.

(1) Ps. LXII, 4.—(2) Philipp., III, 13.—(3) Ps. XXV, 13.—(4) Ps. XXX, 11.

CHAPITRE XXX.

Il montre de nouveau combien il est ridicule de demander ce que Dieu faisoit avant la création du monde.

C'est alors, Seigneur, que je serai ferme et immuable en vous et en votre vérité : car elle est la forme qui m'a donné l'être et sur laquelle j'ai été modelé. Alors je ne souffrirai plus de ces importunes questions que font si souvent ces hommes qui, par une maladie, suite funeste du péché, ont plus de curiosité que d'intelligence, et qui me disent : « Que faisoit Dieu avant de faire le ciel et la terre ? Pourquoi lui est-il venu tout-à-coup à la pensée de faire quelque chose, tandis que jusque là il n'avoit jamais rien fait ? »

Seigneur, faites-leur la grace de bien penser à ce qu'ils disent, et de remarquer surtout qu'on ne sauroit employer le mot *jamais* là où il n'y a point de temps. Dire que quelqu'un n'a jamais rien fait, n'est-ce pas comme si l'on disoit, il n'a rien fait en aucun temps ? Qu'ils comprennent donc qu'il n'auroit pu y avoir aucun temps si vous ne l'aviez créé, et qu'ils cessent de tenir un langage si rempli de vanité. Faites qu'ils s'attachent aussi « à la poursuite des objets qui sont » devant eux (1), » et qu'ils comprennent qu'étant le créateur éternel de tous les temps, vous devez être avant les temps ; qu'aucuns temps ne peuvent vous être coéternels, ni aucune créature quelconque, quand même on en supposeroit une qui seroit élevée au-dessus des temps.

CHAPITRE XXXI.

Différences entre les connoissances de Dieu et celles des hommes.

O mon Seigneur et mon Dieu ! combien sont profonds les abîmes de vos secrets, et combien j'en ai été éloigné par les déplorables suites de mon péché ! Seigneur, guérissez mes yeux, et faites que j'aie la joie de contempler votre lumière. Certes, s'il y avoit un esprit qui fût rempli d'une si grande science et d'une telle connoissance de l'avenir, que toutes les

(1) Philipp., III, 13.

choses passées et futures lui fussent aussi présentes que me le sont à moi les paroles d'un psaume que je récite sans hésiter, rien ne seroit plus digne d'admiration ni plus capable de nous jeter dans un profond étonnement : car il sauroit tout ce qui s'est passé ; il auroit présents tous les siècles futurs, de même que quand je récite ce psaume, je sais tout ce que j'en ai déjà dit, depuis le commencement jusqu'à l'endroit où j'en suis, et tout ce qui m'en reste jusqu'à la fin. Mais qu'il s'en faut, ô Créateur suprême de l'univers ! vous qui avez tiré du néant et les corps et les esprits, qu'il s'en faut que vous connoissiez le passé et le futur de cette manière encore si imparfaite ! Vous les connoissez d'une manière qui nous est incomparablement plus cachée, et qui est en soi incomparablement plus merveilleuse ; car au lieu que l'esprit et l'imagination de celui qui récite ou qui entend réciter un psaume qu'il sait, éprouvent différents mouvements, et se partagent en quelque sorte par l'attente des versets qui restent encore à chanter et par le souvenir de ceux qui ont été chantés, rien de semblable ne se passe en vous, ô mon Dieu ! qui êtes le souverain créateur de nos esprits, parce que vous êtes véritablement éternel, et que par conséquent nul changement ne sauroit trouver place en vous.

Ainsi, de même que vous connoissez, dès le commencement, le ciel et la terre, sans que cette connoissance que vous en avez ait éprouvé la moindre vicissitude, de même vous avez, dès le commencement, fait le ciel et la terre, sans que dans votre action, il y ait eu aucune étendue. Que celui qui comprend ces choses vous rende gloire et confesse votre nom. O Dieu, que vous êtes élevé ! et cependant le cœur de l'homme humble est votre demeure. C'est vous qui relevez ceux qui sont dans la poussière ; et comme vous êtes le fondement de leur grandeur, rien ne peut la renverser.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la difficulté qu'il y a de connoître la vérité.

O mon Dieu ! que de pensées diverses naissent dans mon cœur, lorsqu'au sein de cette pauvreté à laquelle il est condamné durant cette vie, il entend retentir les paroles de votre sainte Écriture ! Telle est, Seigneur, la cause de cette stérile abondance de paroles qui sortent de ma bouche. L'homme, hélas ! en emploie toujours, pour chercher la vérité, plus qu'il n'en faut pour la trouver. Il faut plus de temps pour demander que pour obtenir ; et la main qui frappe à la porte a plus de peine que celle qui reçoit quand la porte est ouverte. Nous avons vos promesses ; et qui pourroit nous en ravir l'effet ? « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous (1) ? » Vous nous l'avez dit : « Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira : car tous ceux qui demandent reçoivent, tous ceux qui cherchent trouvent, et l'on ouvrira à celui qui frappe (2). » Voilà vos promesses ; et qui pourroit craindre d'être trompé, quand c'est la vérité même qui promet ?

CHAPITRE II.

Deux sortes de cieux.

Seigneur, ma langue confesse humblement, à la gloire de votre suprême majesté, que c'est vous qui avez fait le ciel et la terre ; ce ciel que mes yeux contempent, cette terre que

(1) Rom., VIII, 13.

(2) Matt., VII, 7.

foulent mes pieds, et d'où a été tirée celle dont mon corps a été formé. Vous avez fait tout cela. Mais où est donc ce ciel des cieux dont parle le psalmiste, quand il nous dit : « Le » ciel des cieux est au Seigneur ; il a donné la terre aux enfants des hommes (1) ? » Où est ce ciel que nous ne voyons pas, et en comparaison duquel est *terre* celui que nous voyons ? Cet ensemble matériel qui frappe nos regards n'a pas une égale beauté dans toutes ses parties, surtout dans les plus basses, comme le monde que nous habitons ; au lieu qu'en comparaison du ciel dont nous parle le prophète, le ciel qui est au-dessus de nous n'est lui-même, je le répète, que comme une terre. Ainsi l'on peut dire en toute vérité que ces deux grands corps, le ciel que nous voyons et la terre où nous sommes, ne sont que *terre* par rapport à cet autre ciel que je ne sais comment appeler, qui appartient au Seigneur, et non aux enfants des hommes.

CHAPITRE III.

Des ténèbres répandues sur la surface de l'abîme.

« La terre étoit invisible et *informe* (2) (a), » et il y avoit je ne sais quel profond abîme que n'éclairoit aucune lumière, parce que ce chaos n'avoit aucune beauté. Voilà pourquoi vous avez commandé à votre serviteur d'écrire « que les » ténèbres étoient sur la face de l'abîme (3). » Les ténèbres, qu'est-ce autre chose que l'absence de la lumière ? Si la lu-

(1) Ps., CXIII, 16.

(2) Gen., 1, 2.

(a) Le mot *informe* sera pris dans ce chapitre et dans les suivants sous une acception particulière. Saint Augustin entend par *informe* une chose qui existe avec la privation de toute forme ; au lieu que par le mot *informe* pris dans son acception ordinaire, on entend une chose qui n'a point de forme régulière, agréable, convenable. Une matière *informe*, dans la langue usuelle, est donc une matière avec une forme qui ne lui convient pas. Dans le sens que saint Augustin donne à ce mot, c'est une matière qui existe dans un certain état primitif, dans lequel elle est matière sans pourtant avoir de forme d'aucune espèce, ni bonne ni mauvaise ; et il prouve avec beaucoup de sagacité que cet état primitif ne répugne point à la raison, quoique l'imagination ne puisse s'en faire une idée.

(3) Gen., 1, 2.

mière eût été alors, où auroit-elle pu être, sinon sur les objets, et les revêtant de ses clartés? Et puisque la lumière n'étoit pas, quand on nous dit que « les ténèbres étoient » sur l'abîme, » que nous dit-on, sinon qu'il n'y avoit encore aucune lumière? Les ténèbres étoient donc répandues sur l'abîme, parce que la lumière n'y étoit pas, de même que le silence est là où aucun son ne se fait entendre. Dire que le silence est quelque part, c'est donc comme si l'on disoit qu'aucun bruit n'y retentit. N'est-ce pas vous, ô mon Dieu! qui enseignez cette vérité si simple à une ame qui vous cherche? n'est-ce pas vous qui lui apprenez qu'avant que vous eussiez donné une forme à cette matière qui n'en avoit pas, et séparé ses parties dans l'ordre où il vous a plu de les mettre, il n'y avoit rien encore, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit? Ce n'étoit pourtant plus le néant : c'étoit je ne sais quelle masse informe et sans beauté.

CHAPITRE IV.

De la matière primitive.

Cette masse, ce chaos, comment l'appeler? comment en faire comprendre l'idée à des esprits simples et grossiers, si on ne l'eût désignée par quelque dénomination connue et familière? Or où trouver dans toutes les parties de l'univers quelque chose qui ait plus d'affinité avec l'absence entière de toute forme, de toute régularité, que la *terre* et l'*abîme*? Car la terre et l'abîme, placés au dernier degré des créatures, n'ont rien de comparable en beauté avec ces autres objets de la création qui sont au-dessus d'eux, et qui remplissent l'immensité de leurs lumières. Pourquoi donc refuserai-je d'admettre que l'Écriture, s'accommodant à la foiblesse des hommes, a eu raison d'appeler *terre invisible et informe* cette matière informe, que vous aviez d'abord créée dans l'absence complète de toute beauté, pour vous en servir ensuite à former le monde, ce tout si beau et si admirable?

CHAPITRE V.

Quelle étoit cette matière.

Quand, par la pensée, nous entreprenons de soumettre en quelque sorte cette matière première à l'examen de nos sens, que nous disons intérieurement : « Ce ne sauroit être une » forme intelligible et spirituelle, telle que la vie, telle que » la justice, puisque c'est de cette matière que les corps ont » été formés ; ce n'est pas non plus une chose qui tombe » sous nos sens, puisque nos sens ne peuvent rien apercevoir » ni rien remarquer dans ce qui est invisible et informe ; » quand, dis-je, notre esprit cherche ainsi à expliquer ce que pouvoit être cette matière primitive, persuadons-nous bien qu'on ne parvient à la connoître qu'en l'ignorant, et soumettons-nous à ignorer ce qu'elle est, même en la connoissant.

CHAPITRE VI.

Erreur des Manichéens sur la matière première.

Pour moi, Seigneur, s'il faut que ma plume et ma langue confessent ici tout ce que vous m'avez appris au sujet de cette matière primitive, j'avoue que, l'entendant nommer autrefois par des personnes qui en parloient sans y rien comprendre, et n'y comprenant rien moi-même, je me la représentois sous une infinité de formes diverses ; et c'est pourquoi je ne me la représentois point du tout. Mon esprit, bouleversant l'ordre de la nature, rouloit en lui-même mille formes hideuses, horribles et confuses : mais après tout c'étoient des formes ; et si je continuois à nommer cette matière *informe*, ce n'étoit pas qu'elle manquât véritablement de formes à mes yeux, mais parce que les formes qu'elle avoit étoient bizarres et monstrueuses, telles, en un mot, que si quelque chose de semblable se fût présenté à mes yeux, tout mon être en auroit eu de l'horreur, et, foible comme il est, en eût été troublé. Ainsi ce que je me figurois n'étoit informe que par la comparaison que j'en faisois avec des choses douées de for-

mes plus agréables, et non par la privation absolue de toute forme. Cependant la vraie lumière m'e démontreroit bien que, pour concevoir une chose entièrement informe, je devois la dépouiller, par la pensée, de tout ce qui a la moindre trace d'une forme quelconque; mais ce qui m'arrêtoit, c'est qu'il m'étoit plus facile de juger qu'une chose matérielle, sans formes, étoit impossible, que d'en concevoir une qui fût en quelque sorte intermédiaire entre le néant et une matière formée; qui eût l'être sans avoir de forme, et qui, étant informe, fût si voisine du néant, sans pourtant se confondre avec lui.

Mais, enfin, mon intelligence cessa d'interroger à ce sujet mon imagination, cette faculté mobile qui ne peut se représenter les objets matériels qu'avec des formes, et qui change ces formes, les varie, et les combine à son gré. Je considérai alors de plus près les corps eux-mêmes; je remontai, par mes réflexions, à la source de cette *mutabilité* que je remarque en eux, à l'aide de laquelle ils cessent d'être ce qu'ils étoient, et deviennent ce qu'ils n'étoient pas; je commençai à soupçonner que ce passage d'une forme à l'autre se faisoit par je ne sais quoi d'informe, qui cependant n'étoit pas absolument le néant: mais il ne me suffisoit pas de soupçonner, je voulois comprendre.

Maintenant, ô mon Dieu! si ma plume ou ma langue entreprenoit de raconter toutes les difficultés que vous m'avez aplanies au sujet d'une question si obscure, qui de mes lecteurs ou de mes auditeurs pourroit me comprendre? Mon cœur ne laissera pas néanmoins de vous glorifier comme il le doit, et de chanter en votre honneur un cantique de louanges, pour vous remercier des choses que vous lui avez révélées, quoique ma bouche ne puisse trouver des termes pour les exprimer.

Il est donc vrai que la *mutabilité* des corps les rend susceptibles de recevoir toutes les formes. Et cette mutabilité, qu'est-elle? Est-ce un esprit? est-ce un corps? est-ce une combinaison de l'un et de l'autre? Certes, si l'on pouvoit dire d'une chose qu'elle est un mélange du néant et de l'être, je le dirois de cette mutabilité. Et pourtant il falloit bien qu'elle eût un être quelconque, qu'elle fût d'une manière ou d'une autre avant toute forme, pour que la matière fût sus-

ceptible de recevoir des formes visibles et si bien ordonnées.

CHAPITRE VII.

Dieu a créé le ciel (c'est-à-dire les substances célestes), avant la terre (c'est-à-dire cette matière primitive).

Or de quelque manière qu'existât cette matière primitive, d'où avoit-elle pu tirer son origine, si ce n'est de vous, ô mon Dieu! de qui tout ce qui est tient tout ce qu'il est, quoique chaque être soit d'autant plus éloigné de vous qu'il a moins de ressemblance avec vous? car cet éloignement n'est point dans la distance des lieux. Ainsi, ô mon Dieu! vous qui êtes en tous lieux le même, qui n'êtes point d'une façon ici et d'une autre là, autre chose là que vous n'êtes ici; vous qui êtes toujours le même, et encore le même; Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu tout puissant; ô grand Dieu! c'est dans celui qui est le PRINCIPE et qui vient de vous, c'est dans votre SAGESSE qui est née de votre substance, que vous avez créé quelque chose; et ce quelque chose vous l'avez fait de *rien*.

Vous avez fait le ciel et la terre, non en les tirant de vous, car alors ils seroient égaux à votre Fils unique, et par conséquent égaux à vous-même; et il est évident en même temps que rien de ce qui n'est pas sorti de vous ne sauroit être égal à vous. Or il n'existoit hors de vous, ô Dieu un dans votre trinité, *trine* dans votre unité; il n'existoit, dis-je, rien dont vous eussiez pu les former. C'est donc de *rien* que vous avez fait le ciel et la terre, le ciel qui est quelque chose de grand et d'élevé, la terre qui n'est presque rien, parce que, bon et tout-puissant comme vous êtes, il est en vous de pouvoir produire des biens de toutes sortes, les cieus dans le plus haut degré, la terre dans le plus bas. Vous étiez. Il n'y avoit rien d'où vous puissiez les tirer; et ces deux choses sont si différentes l'une de l'autre, ô mon Dieu! que l'une est presque vous-même, et l'autre presque le néant; que l'une n'a que vous au-dessus d'elle, et l'autre que le néant au-dessous.

CHAPITRE VIII.

Tout le reste a été tiré de cette matière primitive, tirée elle-même du néant.

Mais, ô mon Dieu ! ce ciel des cieux, vous vous l'êtes réservé. Quant à cette terre que vous avez donnée aux enfants des hommes, cette terre que nous voyons, que nous touchons, elle n'étoit alors ni telle que nous la voyons, ni telle que nous la touchons : elle étoit invisible, informe, sans harmonie, sans ensemble. « Les ténèbres étoient répandues sur la face » de l'abîme (1), » c'est-à-dire qu'il n'y avoit aucune lumière sur cet abîme, et que ces ténèbres étoient beaucoup plus épaisses que celles qui règnent maintenant dans les plus noires profondeurs de l'abîme. Car aujourd'hui cet abîme, formé de cet immense amas d'eaux qui sont visibles à nos yeux, a, jusque dans ses retraites les plus profondes, le degré de lumière qui convient à sa nature ; et cette lumière est sensible aux poissons ; elle est sensible à tous les êtres vivants qui rampent au fond de ses cavernes. Mais alors tout ce que l'Écriture appelle *abîme* n'étoit encore presque que le néant, puisqu'il étoit sans forme. Déjà cependant il n'étoit plus tout-à-fait néant, puisqu'il étoit susceptible de recevoir des formes, ô mon Dieu ! et que c'est de cette matière informe que vous avez formé le monde. Tirée naguère du néant, cette matière n'étoit presque pas différente du néant ; et cependant c'est d'elle que vous avez fait jaillir, par votre puissance, ce grand, ce magnifique ouvrage, livré à l'éternelle admiration des enfants des hommes.

Quoi de plus admirable en effet que ce ciel matériel et visible que vous avez créé le second jour, après avoir créé la lumière, et que vous avez établi comme firmament entre les eaux de la terre et les eaux du ciel ? Vous avez dit : « Qu'il » soit, et il a été (2). » C'est lui que vous avez appelé le ciel ; mais il n'est que le ciel de notre terre et de la mer au milieu de laquelle la terre est placée ; et cette mer ainsi que cette

(1) Gen., 1, 2.

(2) Gen., 1, 6.

terre ne furent créées que le troisième jour, quand vous donâtes une forme visible à cette matière informe que vous aviez créée avant tous les jours. Il y avoit bien aussi un ciel que vous aviez fait avant les jours, mais c'étoit le *ciel* de notre ciel ; et c'est de lui qu'il est parlé en premier lieu dans ces paroles : « Dans le *principe*, Dieu fit le ciel et la terre. » Quant à la terre que vous aviez créée, ce n'étoit qu'une matière informe, puisqu'elle étoit invisible et sans ordre, et que les ténèbres planoient sur l'abîme. C'est de cette terre invisible, désordonnée, c'est de cette matière informe, c'est de ce *presque rien*, que vous méditez dès lors de créer tous les objets divers, au moyen desquels subsiste ce monde si sujet aux changements, comme s'il ne subsistoit pas ; ce monde dans lequel la mutabilité commence à paroître ; ce monde où les temps peuvent être aperçus et calculés, parce qu'ils naissent des changements mêmes opérés dans les choses, qui perdent sans cesse leurs formes pour en prendre de nouvelles, et qui toutes ont été tirées de cette matière primitive dont nous avons parlé.

CHAPITRE IX.

Pourquoi Moïse parle de la création du ciel et de la terre, avant d'avoir parlé de jours.

Voilà pourquoi, ô mon Dieu ! l'Esprit qui instruit Moïse votre serviteur, en nous apprenant que vous avez créé dans le principe le ciel et la terre, ne nous parle ni de temps ni de jours. Ce ciel des cieux dont il nous est parlé, et que vous fîtes dès le commencement, est une créature *intelligente*, quoiqu'elle ne vous soit pas coéternelle, ô Trinité ! et cependant elle participe en quelque manière à votre éternité, parce que, devenue fixe et immuable dans le bien par les ineffables douceurs qu'elle trouve dans la contemplation de vos perfections divines, elle a comme cessé d'être sujette au temps en perdant sa mutabilité ; et qu'attachée irrévocablement à vous par des liens indissolubles ; depuis qu'elle a été créée, elle est élevée au-dessus de toutes les vicissitudes, de tous les changements. L'Écriture n'a pas non plus compté entre ceux de vos ouvrages qu'elle distingue par l'ordre des jours

où ils ont été créés, cet état de la terre invisible et sans forme. Car là où il n'y a point de forme, il n'y a pas non plus d'ordre : rien n'arrive, rien ne passe; et là où il n'y a rien, ni ordre ni succession, il n'y a point de jours, il n'y a point de temps dont on puisse mesurer les intervalles.

CHAPITRE X.

Il prie Dieu de lui faire connoître la vérité.

O vérité, lumière de mon cœur, que ce soit vous, et non pas mes ténèbres, qui me parle. Je me suis laissé emporter au torrent de ces choses qui passent, et mon intelligence en a été obscurcie; mais cela même m'a conduit à vous aimer. Je me suis égaré; mais, dans mon égarement, je me suis souvenu de vous. J'ai entendu dans le lointain votre voix qui me rappeloit, et à peine l'ai-je entendue, à cause du bruit que mes péchés faisoient dans mon cœur. Maintenant voilà que je reviens à votre source vivifiante, hors d'haleine et dévoré d'une soif brûlante. Que personne ne m'en repousse, Seigneur; je boirai et j'aurai la vie : car ce n'est pas moi qui suis ma vie. Quand je vivois mal, j'ai été une mort pour moi-même. Ce n'est qu'en vous seul que je puis revivre. Parlez-moi, instruisez-moi. Je crois à vos saintes Écritures; mais les mystères que couvrent leurs paroles sont bien profonds.

CHAPITRE XI.

Diverses vérités que Dieu lui a déjà fait connoître.

Déjà, ô mon Dieu ! vous avez fait retentir à l'oreille intérieure de mon ame votre voix puissante, et vous m'avez appris « que vous seul êtes éternel, que seul vous avez l'immortalité (1); » que vous ne changez jamais, ni par aucune forme nouvelle, ni par aucun mouvement; que le temps ne fait point varier votre volonté, parce qu'une volonté qui cesseroit d'être ce qu'elle étoit, et deviendroit ce qu'elle n'étoit pas, ne seroit point immortelle.

(1) Tim., vi, 16.

Voilà, ô mon Dieu ! ce qui me semble clair et évident en votre présence : faites, je vous prie, que je le trouve tel de plus en plus, et qu'à l'ombre de vos ailes je demeure humblement fixé dans la révélation que vous m'en avez faite. Vous m'avez dit encore (et les oreilles de mon ame ont entendu votre voix), vous m'avez dit que c'est vous qui avez fait toutes les natures, toutes les substances, qui, sans être ce que vous êtes, sont néanmoins quelque chose ; qu'il n'y a rien que vous n'avez fait, si ce n'est ce qui en soi-même n'est qu'un pur néant, c'est-à-dire ce mouvement de notre volonté qui nous éloigne de vous, de vous, l'ÊTRE par essence, pour nous porter vers ce qui est moins que vous, parce que ce mouvement est *péché* et défaillance. Vous m'avez dit aussi que nul péché ne sauroit vous nuire ni troubler l'ordre de vos desseins suprêmes, soit dans les plus élevées, soit dans les plus basses de vos créatures. Tout cela, Seigneur, est évident pour moi en votre présence : faites, je vous en supplie, qu'il me le devienne sans cesse de plus en plus, et que, sous vos ailes, je demeure avec humilité dans la croyance que vous m'en donnez.

Vous m'avez dit encore, et toujours avec la même force, que cette *créature*-là même ne vous est point coéternelle, qui n'a d'autre volonté que la vôtre ; qui, s'enivrant sans cesse de nouvelles délices dans l'union chaste et ineffable qu'elle a contractée avec vous, ne ressent plus jamais, ni en aucun lieu, les suites de la mutabilité inhérente à sa nature ; et qui, jouissant toujours de votre présence, unique objet de son amour, sans avenir qui soit l'objet de ses vœux, sans passé dont le souvenir occupe sa pensée, n'est plus soumise ni aux vicissitudes ni aux variations des temps. O mille fois heureuse, si elle existe, une semblable créature, de s'être ainsi attachée à votre éternelle félicité ! qu'elle est heureuse de vous posséder sans cesse au dedans d'elle-même, d'être sans cesse éclairée de votre lumière ! Je ne vois rien nulle part qui mérite mieux, selon moi, d'être appelé « *le ciel des cieux* » qui appartient au Seigneur (1), » que de semblables créatures qui sont la demeure où vous habitez, qui s'enivrent de vos délices, sans qu'aucun penchant les en détourne jamais

(1) Ps. CXIII, 16.

vers ce qui n'est pas vous ; pures intelligences que les liens d'une paix divine rassemblent dans une parfaite unité, dignes citoyens de votre cité sainte qui est dans les cieux, ou plutôt qui est élevée au-dessus de tous les cieux.

C'est par là, Seigneur, qu'une ame peut juger combien, dans son malheureux pèlerinage, elle est éloignée de vous, pourvu toutefois qu'elle commence à sentir la soif de vous posséder, que « ses larmes soient devenues son pain de tous les jours (1) ; » tandis qu'on lui demande à chaque instant, *Où est ton Dieu ?* et « qu'elle ne vous demande qu'une seule chose, la grace de demeurer dans votre maison *tous les jours* de sa vie (2). » Sa vie, ô mon Dieu ! quelle est-elle, si ce n'est vous ? et quels sont vos jours, sinon ceux de votre éternité, qui, de même que vos années, ne connoissent point de fin, parce que vous êtes immuable et toujours le même ?

Ainsi donc que l'ame qui en est capable comprenne par là combien votre éternité s'étend au-delà des temps, puisque votre *maison* même, c'est-à-dire cette nature intelligente qui ne s'est jamais éloignée de vous, à force de s'unir, de s'attacher, de s'identifier en quelque sorte à vous, bien qu'elle ne vous soit point coéternelle, se trouve entièrement affranchie des vicissitudes du temps. Voilà encore, Seigneur, ce qui m'est démontré en votre présence : faites qu'il me le devienne tous les jours de plus en plus, et que, sous l'ombre de vos ailes, je demeure humblement et à jamais fixé dans cette connoissance que vous m'en avez donnée.

Mais, d'un autre côté, ô mon Dieu ! j'aperçois je ne sais quoi d'*informe* dans ces changements qu'éprouvent les choses d'ici-bas, qui sont les dernières et les plus viles de vos créatures. Et qui oseroit dire, à moins que de s'égarer dans les vaines pensées de son cœur, et de se faire le jouet des vains fantômes de son imagination, qui oseroit dire que, si les objets étoient parvenus par degrés à n'avoir plus aucune forme, s'il n'en restoit plus que cette matière nue et *informe* qui sert de sujet aux changements des objets corporels lorsqu'ils passent d'une forme à l'autre, il en resteroit encore assez pour rendre sensibles les vicissitudes du temps ? Cela

(1) Ps. xli, 3.

(2) Ps. xxvi, 7.

ne se pourroit en aucune manière, parce que, sans variation dans les mouvements, il n'y a point de temps, et qu'il n'y a point de variation là où il n'y a point de forme.

CHAPITRE XII.

Des créatures qui sont ou ne sont pas sujettes au temps.

Après avoir considéré toutes ces choses autant que vous m'avez fait la grace de le pouvoir, autant que vous m'avez excité à vous en demander l'intelligence, et qu'il vous a plu de me l'accorder, lorsque je vous l'ai demandée, je trouve deux choses que vous avez faites sans les assujettir au temps, bien que ni l'une ni l'autre ne vous soit coéternelle : l'une si excellente et si parfaite, que, quoiqu'elle soit muable de sa nature, elle ne change pourtant jamais, parce que, sans cesser un instant de vous contempler, sans éprouver un seul moment d'altération, elle jouit pour jamais de votre éternité et de votre immutabilité; l'autre si voisine du néant et si informe, qu'elle n'avoit pas même assez d'être pour éprouver un changement, en quittant une forme pour une autre, le repos pour le mouvement, ni par conséquent pour être soumise à l'empire du temps. Mais vous ne l'avez point laissée dans ce premier état.

Vous avez donc fait dans le commencement, et avant qu'il y eût aucun jour, le ciel et la terre, qui sont ces deux choses dont je viens de parler. « Or la terre, nous dit l'Écriture, » étoit invisible et informe, et les ténèbres planoient sur » l'abîme (1). » Ainsi nous est insinué peu à peu, et comme par degrés, cet état d'un être qui est matière et qui pourtant n'a pas de forme, afin que cette idée s'empare insensiblement de l'esprit de ceux qui ne croient pas possible qu'un être matériel soit *informe* sans cesser d'être, et qui refusent de croire cet état dépourvu de forme dans la matière primitive dont Dieu devoit se servir pour faire un autre ciel, une terre visible dont les parties seroient en harmonie entre elles, des eaux semblables au plus pur cristal, et tout ce qui fut ensuite créé dans le monde; non plus avant les jours, mais pendant

(1) Gen., 1, 2.

les six jours de la création, parce que toutes ces choses sont de leur nature sujettes aux vicissitudes des temps, à cause des changements réglés de leurs formes et de leurs mouvements.

CHAPITRE XIII.

Des créatures spirituelles et de la matière informe.

Lorsque je vois, ô mon Dieu ! que votre Écriture me dit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. Or la terre étoit invisible et informe, et les ténèbres étoient répandues sur la face de l'abîme (1) ; » sans que nulle part il soit dit *quel jour* vous les avez créés, cela me porte à croire que ; par ce ciel, je dois entendre *le ciel des cieux*, le ciel intellectuel, où les pures intelligences ont la connoissance de toutes choses en même temps, et non par parties, « non » par énigme, non comme dans un miroir (2), » mais d'une manière parfaite, d'une vision claire, et comme face à face ; non tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, mais toujours de même, comme nous l'avons dit, sans aucune vicissitude de temps. Pareillement cette terre invisible et informe ne pouvoit pas non plus être sujette à ces mêmes vicissitudes, puisqu'il auroit fallu pour cela qu'elle fût tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, ce qui ne se pouvoit, parce que ce qui est informe ne sauroit être changeant et varié dans ses formes. C'est donc à cause de ces deux choses, dont l'une reçut dès l'origine une forme, et l'autre en fut entièrement privée ; dont l'une est le ciel, mais le ciel des cieux, et l'autre la terre, mais la terre encore *invisible et informe* ; c'est, dis-je, à cause de ces deux choses que l'Écriture nous dit, sans nous parler de *jours* : « Au commencement, Dieu fit le ciel » et la terre : » car elle ajoute aussitôt de quelle terre elle entend parler. Et comme, d'un autre côté, elle nous parle au second jour « de la création d'un firmament (3), » qui fut appelé ciel, elle nous indique assez que c'est d'un *autre ciel* qu'elle nous a parlé, quand elle n'a point fait mention de *jours*.

(1) Gen., 1, 2.

(2) I. Cor., XIII, 12.

(3) Gen., 1.

CHAPITRE XIV.

De la profondeur des saintes Écritures.

Que la profondeur de vos Écritures, ô mon Dieu! est admirable. Elles nous présentent d'abord une surface agréable qui nous attire, petits enfants que nous sommes : mais quelle profondeur, ô mon Dieu! quelle immense profondeur! Mon œil ne la sonde qu'avec effroi et tremblement; mais cet effroi est respect, et ce tremblement est amour. Je hais de toutes les forces de mon âme ceux qui les haïssent (1). Oh! si vous vouliez les percer « de votre épée à deux tranchants (2), » que j'aimerois à les voir ainsi mourir à eux-mêmes, afin de vivre pour vous!

Toutefois il en est d'autres qui, bien loin de rien blâmer dans la Genèse, font au contraire profession à son égard du plus profond respect. Seulement voici ce qu'ils disent : « L'Esprit de Dieu, qui a écrit toutes ces choses par la main de Moïse, son serviteur, n'a pas voulu que nous prissions ses paroles dans le sens que vous leur donnez, mais dans celui que nous leur donnons nous-mêmes. » Eh bien! je vous prends pour arbitre, ô vous qui êtes leur Dieu et le mien, et voici ce que je leur réponds.

CHAPITRE XV.

Diverses vérités constantes, quel que soit le sens que l'on donne aux premières paroles de la Genèse.

Accuserez-vous de fausseté tout ce que la vérité elle-même a fait entendre à l'oreille intérieure de mon âme, tout ce que sa voix puissante m'a révélé sur l'éternité du Créateur, m'apprenant que sa nature n'est point soumise aux vicissitudes des temps, et que sa volonté n'est point séparée de sa substance? d'où il résulte qu'il ne veut pas d'abord une chose, ensuite une autre; mais qu'il veut, par un seul et même acte de sa volonté, et pour toujours, tout ce qu'il veut; qu'il ne

(1) Les Manichéens.

(2) Heb., iv, 12.

lui arrive point de vouloir ce qu'il ne vouloit pas, ou de ne plus vouloir ce qu'il vouloit; ou de vouloir tantôt une chose, tantôt une autre. Une telle volonté seroit une volonté changeante, et rien de ce qui change ne peut être éternel. Or notre Dieu est le Dieu de l'éternité.

J'en dis autant de cette autre vérité qui s'est fait entendre à l'oreille intérieure de mon ame, savoir: que l'attente des choses à venir devient une vision immédiate lorsqu'elles sont présentes, et que cette vue immédiate n'est plus que mémoire, souvenir, quand elles sont passées. Or toute connoissance, ainsi sujette au changement, est muable; rien de ce qui est *muable* n'est éternel. Or notre Dieu est le Dieu de l'éternité. Je rassemble ces vérités; je les réunis ensemble, et je trouve que mon Dieu, qui est éternel, n'a pu produire les créatures par une volonté survenue tout-à-coup en lui; et que dans sa science il n'y a rien de passager, rien qui subisse la loi du temps.

Que direz-vous à cela, vous qui combattez ce sens que je donne aux paroles de l'Écriture? Ces choses sont-elles fausses? Non, disent-ils. Quoi donc? Est-il faux que toute nature ayant une forme, ou toute matière susceptible d'en recevoir une, ne peut recevoir l'être que de celui qui est souverainement bon, parce qu'il est souverainement? Nous n'attaquons point non plus cela, disent-ils. Quoi donc encore un coup? Ce que vous niez, seroit-ce donc ce que j'ai dit de l'existence de certaines créatures si sublimes, et si intimement unies par les liens d'un amour aussi chaste qu'il est ineffable au vrai Dieu, au Dieu vraiment éternel, qu'encore qu'elles ne lui soient point coéternelles, elles ne se séparent jamais de lui pour tomber dans le cours du temps et être entraînées par ses vicissitudes, mais qu'elles le contemplent sans cesse, et demeurent sans cesse dans le repos de cette heureuse et parfaite contemplation?

Car, ô mon Dieu! dès qu'une ame vous aime autant que vous lui commandez de vous aimer, vous vous montrez à elle et vous lui suffisez; et c'est ce qui fait qu'elle ne se détourne jamais de vous, pas même pour se retourner vers elle. Voilà quelle est la véritable *maison* de Dieu: elle n'est point composée d'un assemblage de matières prises, soit dans le ciel, soit sur la terre; c'est une maison toute spirituelle qui

partage votre éternité, parce que, toujours pure et sans tache, elle demeure à jamais ce qu'elle est. Vous l'avez fondée vous-même pour les siècles des siècles, vous avez ordonné qu'elle fût ainsi, et « votre parole ne passera pas (1). » Cependant, ô mon Dieu ! elle ne vous est point coéternelle, parce qu'elle a eu un commencement et qu'elle a été créée. Il est vrai que nous ne trouvons point de temps avant elle. Il est dit que « la sagesse a été créée la première de toutes » les créatures (2) : « non pas, ô mon Dieu ! cette sagesse dont vous êtes le père, qui vous est parfaitement égale et coéternelle, par qui toutes choses ont été créées, et qui est le *principe* dans lequel il est dit que vous avez fait le ciel et la terre ; mais cette sagesse, qui est une *créature*, c'est-à-dire les substances intelligentes qui, par la contemplation de votre lumière, sont elles-mêmes devenues lumières. Ces substances spirituelles peuvent être aussi appelées *sagesse*, quoiqu'elles aient été créées ; mais autant il y a de distance entre la lumière qui éclaire et celle qui est éclairée, autant il y en a entre la sagesse qui crée et celle qui est créature, comme entre la justice qui justifie et celle qui est un effet de la justification : car nous avons aussi été appelés votre justice, quand un de vos serviteurs a dit : « Afin que nous devenions la justice de Dieu en lui (3). » Il y a donc une sagesse qui a été créée avant tout le reste, et ce sont ces substances raisonnables et intelligentes qui composent votre ville sainte, cette cité céleste qui est notre mère, qui est libre et éternelle, et qui est dans les cieux : et dans quels cieux, sinon dans le ciel des cieux qui vous loue, dans ce ciel des cieux qui est au Seigneur ?

Mais encore que nous ne trouvions point de temps qui ait précédé cette sagesse, puisque, étant la première de toutes les créatures, elle précède le temps qui lui-même a été créé, cependant avant elle est l'éternité du Créateur : car, bien qu'il ne l'ait pas créée dans le temps, puisque le temps n'existoit point encore, c'est en lui qu'est le principe de son existence. Elle procède donc tellement de vous, ô mon Dieu ! qu'elle est quelque chose de très-différent de vous,

(1) Ps. CXLVIII, 6.

(2) Eccles., 1, 4.

(3) II. Cor., v, 21.

et non pas vous : car encore que nous ne trouvions aucun temps ni avant elle ni en elle, à cause de cette faculté qu'elle a reçue de contempler sans cesse votre face, et de n'en jamais détourner ses regards, ce qui la rend par le fait inaccessible à tout changement, elle a néanmoins dans le fond de sa nature un principe de mutabilité qui la livreroit à d'épaisses ténèbres ou à un funeste refroidissement, si son amour immense, l'unissant fortement à vous, n'étoit comme un midi perpétuel qui reçoit de vous toute sa chaleur et toute sa lumière.

O maison étincelante de beauté et de lumière ! « que j'aime » votre beauté et le lieu où habite la gloire de mon Dieu (1), » qui est tout ensemble et l'ouvrier qui l'a bâtie et le maître qui l'habite ! Du lieu de mon pèlerinage, mes soupirs s'élèvent vers vous ; je conjure celui qui vous a faite de me posséder moi-même en vous, puisqu'il est aussi mon créateur. « Je me suis égarée comme une brebis perdue (2) ; » mais j'espère que mon pasteur, qui est celui-là même qui vous a bâtie, me reportera sur ses épaules (3) dans vos célestes parvis.

Que dites-vous maintenant, vous à qui je parlois, et qui me contredisiez, vous qui toutefois reconnoissez en Moïse un pieux serviteur de Dieu, et dans ses livres les oracles du Saint-Esprit ? N'est-ce point là véritablement la maison du Seigneur, non pas à la vérité une maison coéternelle avec lui, mais du moins éternelle autant que sa nature permet qu'elle le soit, cette maison qui est dans les cieux, là où vos pensées cherchent en vain les vicissitudes d'un temps que vous n'y trouverez jamais ? Une créature dont tout le bonheur est d'être toujours unie avec Dieu, est, par cela seul, élevée au dessus de toute idée d'étendue, de succession, et même de durée et de temps.

Tout cela est encore vrai, disent-ils. Qu'est-ce donc, dans toutes les vérités que mon âme a proclamées, lorsqu'elle entendoit intérieurement la voix de Dieu qui l'instruisoit, qu'est-ce donc qu'ils accusent de fausseté ? C'est peut-être ce que j'ai dit de la matière, qu'elle étoit *informe*, qu'il n'y

(1) Ps. xxv, 8.

(2) Ps. cxviii, 176.

(3) Luc, xv, 5.

avoit dans elle aucun ordre, précisément parce qu'elle étoit informe; que, parce qu'il n'y avoit aucun ordre en elle, il ne pouvoit non plus y avoir de vicissitudes ni de temps; et que cependant cette matière, qui d'un côté étoit presque un néant, de l'autre, cependant, en tant qu'elle n'étoit pas tout-à-fait un néant, devoit avoir reçu ce qu'elle avoit d'existence de celui qui a donné l'existence à tout ce qui est, quel que soit le degré d'être qu'il puisse avoir. Ce n'est pas là non plus, disent-ils, ce que nous contestons.

CHAPITRE XVI.

Contre ceux qui contestent les vérités claires.

Maintenant, ô mon Dieu! je veux m'entretenir un instant en votre présence avec ceux qui reconnoissent que tout ce que votre vérité m'a appris dans le fond de mon ame est véritable. Pour ceux qui le nient, qu'ils crient tant qu'ils voudront, qu'ils s'étourdissent eux-mêmes, je tâcherai de leur persuader de rentrer dans le calme, et de préparer ainsi dans leur cœur une entrée à votre parole. S'ils s'y refusent, s'ils me repoussent, du moins, je vous en conjure, ô mon Dieu! « ne gardez point le silence avec moi (1); » parlez-moi; dites-moi la vérité au fond de mon cœur: vous êtes le seul qui parliez de la sorte. Et, quant à ceux là, je les laisserai au dehors souffler par terre de toutes leurs forces, et exciter des tourbillons de poussière qui les aveuglent; je me renfermerai dans le lieu de ma retraite; je chanterai à votre gloire des hymnes d'amour; j'y gémirai « d'un gémissement ineffable (2) » sur les misères de mon pèlerinage, portant tous mes souvenirs et toutes mes affections vers la celeste Jérusalem, vers cette Jérusalem qui est ma patrie, « qui est ma mère (3); » vers vous qui êtes son roi, sa lumière, son père, son protecteur, ses chastes et immuables délices, sa joie parfaite, son bonheur ineffable, enfin qui êtes tout pour elle, parce que vous êtes le seul vrai et sou-

(1) Ps. XXVII, 1.

(2) Rom., VIII, 26.

(3) Gal., IV, 26.

verain bien ; et je ne cesserai point de chanter et de gémir, jusqu'à ce que toutes les puissances de mon ame, qui se dissipe et perd ici-bas sa beauté, étant rassemblées par vous dans la paix de cette cité sainte, de cette mère chérie qui a déjà reçu les prémices de mon esprit, et de qui je reçois la certitude de toutes ces choses, vous la rendiez belle à vos yeux et inébranlable dans l'éternité, ô mon Dieu ! ô ma miséricorde !

Quant à ceux qui n'accusent point de fausseté toutes ces choses dont la vérité est incontestable, qui vénèrent comme nous, qui, comme nous, placent au plus haut degré d'autorité les livres saints que Moïse a écrits, et qui cependant trouvent à redire aux explications que j'ai données, voici donc, Seigneur, ce que je leur réponds. Vous qui êtes notre Dieu ; soyez notre juge, et prononcez entre les pensées que je manifeste devant vous et la censure qu'ils en font.

CHAPITRE XVII.

Différents sens que l'on peut donner à ces mots, *le ciel et la terre.*

Ils me répliquent : « Encore que toutes ces choses soient véritables, Moïse cependant n'entendoit pas parler de ces deux choses ; lorsque, inspiré de l'Esprit saint, il disoit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Par *le ciel*, il n'a point voulu dire une substance spirituelle, intelligente, qui contemple sans cesse la face de Dieu ; ni par *la terre*, une matière informe, telle que vous l'entendez. » Quelle étoit donc sa pensée ? « Rien autre chose, répondent-ils, que ce que nous disons nous-mêmes ; c'est là tout ce que le saint prophète a entendu et voulu exprimer. » Mais enfin qu'est-ce donc ? « Sous le nom de ciel et sous le nom de terre, disent-ils, le prophète a voulu marquer d'abord, d'une manière générale et comme en abrégé, la création de tout l'univers visible, pour en raconter ensuite les détails jour par jour, et distinguer ainsi, d'une manière plus claire, tout ce qu'il a plu au Saint-Esprit de comprendre généralement dans ces deux mots : *le ciel et la terre.* Le peuple juif se composoit d'hommes trop grossiers et trop charnels pour

que Moïse, qui parloit à ce peuple, jugeât à propos de recommander à son admiration d'autres ouvrages de Dieu que ceux qui sont visibles et matériels. » Toutefois, par cette terre invisible et informe, par cet abîme couvert de ténèbres, qui servirent ensuite de matière pour créer tout ce dont il est parlé dans les six jours de la création, ils m'accordent que l'on peut entendre avec raison cette matière informe telle que je l'ai expliquée.

Mais quelque autre ne pourroit-il pas dire également que cet état d'une matière confuse et informe a été désigné d'abord sous le nom du ciel et de la terre, parce que c'est de cette matière qu'a été formé ce monde visible avec toutes les natures qu'il renferme, et que nous désignons ordinairement par ces mots, le ciel et la terre? Ne peut-on pas dire encore que ce n'est pas sans raison que l'on a désigné, par les noms de ciel et de terre, la nature visible et invisible, et par conséquent l'ensemble de tous les êtres que Dieu a créés dans le *principe*, c'est-à-dire par le ministère de sa sagesse; et qu'ainsi l'universalité des êtres est comprise sous ces deux mots, mais que ces êtres ont été tirés du néant, et ne sont pas la propre substance de Dieu? Que, n'étant donc pas une même chose avec Dieu, soit qu'ils aient été admis à partager son immutabilité comme cette éternelle maison de Dieu dont nous avons parlé, soit qu'ils demeurent sujets au changement comme le sont l'ame et le corps de l'homme, c'est par cette raison que la matière commune de toutes les choses visibles et invisibles, cette matière informe, mais susceptible pourtant d'être formée, de laquelle devoient être tirés le ciel et la terre, ou les créatures visibles et invisibles, chacune avec la forme qui lui convient; c'est par cette raison, dis-je, que cette matière a été désignée par ces mots, *une terre invisible et informe, un abîme et des ténèbres sur cet abîme*, avec cette distinction que, sous le nom de *terre invisible et informe*, on entend la matière corporelle avant qu'elle eût reçu aucune forme, et que les *ténèbres* qui recouvrent l'abîme représentent la matière spirituelle avant que votre sagesse, ô mon Dieu! l'eût, comme elle fit ensuite pour la mer, renfermée dans des limites certaines, avant qu'elle eût fixé sa mobile inconstance, et éclairé de sa divine lumière les ténèbres qui la couvroient.

Un autre pourroit dire encore : Quand l'Écriture nous parle du ciel et de la terre que Dieu créa au commencement, cela ne doit point s'entendre des créatures visibles et invisibles, en tant qu'elles sont douées de la forme et de la perfection dont elles sont susceptibles ; mais par ces mots, on désigne seulement je ne sais quelle ébauche première et sans forme des ouvrages que Dieu vouloit faire, parce qu'ils en pouvoient être tirés et formés ; et ces deux créatures, l'une spirituelle, l'autre matérielle, qui, placées maintenant dans une harmonie si parfaite, s'appellent le *ciel* et la *terre*, y étoient alors renfermées, quoique confusément, et sans être distinguées ni par les qualités, ni par les formes qui en font maintenant un tout si beau et si régulier.

CHAPITRE XVIII.

Qu'on peut donner différents sens à l'Écriture.

J'écoute, ô mon Dieu ! et je pèse ces diverses interprétations ; mais je ne veux point disputer : « Les disputes de paroles ne sont bonnes à rien, mais seulement à jeter le trouble dans ceux qui nous écoutent (1). » Votre loi est destinée à édifier ceux qui en font un saint usage, parce que son but, c'est la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère. Notre divin maître sait bien quels sont « les deux commandements dans lesquels il a renfermé la loi et les prophètes (2). » Ainsi, ô mon Dieu ! ô lumière qui m'éclaire dans le secret de mon cœur ! tant que je serai dans ces pensées qui alimentent ma foi et mon amour, que m'importe (puisque ces paroles peuvent recevoir différents sens, qui tous présentent des vérités), que m'importe, dis-je, que j'entende d'une manière et que quelques-uns entendent d'une autre ce qu'a voulu dire l'écrivain sacré ? Tous, en lisant ces paroles, nous nous efforçons de découvrir ce qu'a voulu dire celui que nous lisons ; et puisque nous le reconnoissons pour véridique, nous n'oserions pas même penser que rien de faux fût sorti de sa bouche. Ainsi

(1) I. Tim., II, 14.

(2) Matt., xxii, 40.

done, tandis que chacun s'efforce de chercher le sens que l'écrivain sacré a eu en vue. quel mal y a-t-il, si quelqu'un que vous instruisez vous-même, ô Dieu qui êtes la lumière des intelligences, découvre un sens que vous lui démontrez être le véritable, encore que l'écrivain ne l'ait nullement eu en vue lorsqu'il écrivoit, mais qu'il entendit ce qu'il disoit selon un autre sens également véritable ?

CHAPITRE XIX.

Vérités claires et Incontestables sur ce sujet.

Il est véritable, ô mon Dieu ! que vous avez fait le ciel et la terre ; il est véritable que l'unique *principe* de tout ce qui est, c'est votre sagesse par laquelle vous avez créé toutes choses ; il est véritable encore que ce monde visible se divise naturellement en deux grandes parties, le ciel et la terre, et que, sous ces deux noms, sont renfermés en abrégé tous les êtres, sans exception, que vous avez créés ; il est véritable que tout être muable ne se présente à notre esprit qu'avec une certaine idée d'absence de formes, qui le rend susceptible d'en recevoir, et qui fait qu'il peut devenir ce qu'il n'étoit pas ; il est véritable que le temps ne peut rien sur un être si intimement uni à la forme immuable et éternelle, qu'il ne change point, quoique, par sa nature, il puisse être changé ; il est véritable que cette absence de forme, ce *presque néant* ne peut non plus se présenter avec aucune idée de temps ni de vicissitudes ; il est véritable que ce qui sert à former une chose peut, par une certaine manière de parler, recevoir le nom de cette chose, d'où il résulte qu'une masse informe, d'où le ciel et la terre ont été tirés, a pu déjà être nommée du nom de *ciel* et de *terre* ; il est véritable que, de tous les êtres qui ont des formes, rien n'est plus voisin de ce qui n'en a pas que la terre et l'abîme ; il est véritable, ô mon Dieu ! que vous avez fait non seulement tout ce qui est créé et formé, mais même tout ce qui peut l'être ; et enfin il est véritable que tout ce qui reçoit une forme, lorsque auparavant il n'en avoit pas, a été sans forme avant que d'en avoir une.

CHAPITRE XX.

Explications diverses des premières paroles de la Genèse.

De toutes ces vérités, qui ne sont révoquées en doute par aucun de ceux dont votre divine lumière éclaire l'œil intérieur, et qui croient fermement que Moïse, votre serviteur, n'a rien dit que dans un esprit de vérité, l'un en choisit une et dit : « Oui, dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre ; c'est-à-dire, Dieu, par son Verbe qui lui est coéternel, a créé le monde sensible et le monde intellectuel, les êtres matériels et les substances intelligentes. » L'autre en adopte une autre et dit de même : « Oui, dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre ; c'est-à-dire, Dieu, par son Verbe qui lui est coéternel, a créé tout cet ensemble que nous appelons le monde matériel, avec tous les êtres différents qu'il renferme et que nous connoissons. »

Un troisième vient et dit à son tour : « Oui, Dieu a, dans le principe, créé le ciel et la terre ; c'est-à-dire que, par son Verbe qui lui est coéternel, Dieu a créé la matière informe d'où il devoit tirer toutes les créatures spirituelles et corporellés. » Un quatrième dit : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; c'est-à-dire que, par son Verbe qui lui est coéternel, il créa la matière informe d'où il devoit ensuite tirer tout le monde matériel, et où se trouvoient encore en confusion le ciel et la terre, que nous voyons maintenant, chacun avec sa forme propre et distincte, former cet ensemble que nous appelons univers. » Un autre enfin adopte encore un autre sens et dit : « Oui, au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; c'est-à-dire que Dieu commença la création par donner l'être à une matière informe qui contenoit confusément le ciel et la terre, lesquels, en ayant été formés et tirés, paroissent maintenant à nos yeux avec toutes les choses qui y sont renfermées. »

CHAPITRE XXI.

Que l'on peut aussi donner différents sens aux paroles suivantes :
Or la terre, etc.

De même, pour ce qui regarde l'intelligence des paroles suivantes, elles sont également susceptibles de différents sens, tous véritables. Or, de tous ces sens, l'un adopte celui qui lui plaît et dit : « La terre étoit invisible et informe, et les ténèbres régnoient sur l'abîme. » Cela veut dire : Cette masse corporelle que Dieu avoit faite étoit la matière destinée à former toutes les substances corporelles; seulement cette matière étoit encore informe, sans harmonie, sans lumière. Un autre l'entend autrement et dit : « La terre étoit invisible et informe, et les ténèbres régnoient sur l'abîme. » Cela veut dire : Ce tout, cet ensemble, qui a reçu le nom du ciel et de la terre, étoit une matière encore informe et ténébreuse, d'où devoient être tirés, et le ciel matériel, et la terre que nous habitons, avec tout ce qu'ils renferment l'un et l'autre de matériel et de sensible. Un troisième découvre encore un autre sens à ces paroles, et dit : « La terre » étoit invisible et sans forme, et les ténèbres régnoient sur » l'abîme. » Cela veut dire : Cet ensemble que nous appelons le ciel et la terre, c'étoit la matière encore informe et ténébreuse, d'où devoit être tiré le ciel intellectuel, qui ailleurs est appelé le ciel des cieux; et la terre, c'est-à-dire toute la nature visible et corporelle, dans laquelle se trouve aussi compris le ciel corporel. En sorte que ces paroles, selon lui, veulent dire que, de cette masse primitive, Dieu forma ensuite toutes les créatures visibles et invisibles.

Un quatrième trouve encore une autre manière de les entendre : « La terre étoit invisible et informe, dit-il, et les » ténèbres régnoient sur l'abîme. » Ce chaos informe et sans harmonie, n'est-ce point ce que l'Écriture appelle le ciel et la terre? Mais ce chaos avoit précédé, et c'est lui qui est désigné par ces paroles : « La terre étoit invisible et informe; » les ténèbres étoient sur l'abîme. » C'est de ce chaos que Dieu a tiré le ciel et la terre, c'est-à-dire toutes les créatures, soit intelligentes, soit corporelles. Voici enfin un autre sens :

« La terre étoit invisible et informe ; les ténèbres régnoient » sur l'abîme. » Cela veut dire qu'il y avoit déjà une matière informe dont Dieu a tiré le ciel et la terre , bien que l'Écriture les ait nommés auparavant , c'est-à-dire dont il a tiré toute la masse du monde matériel qui se partage en deux grandes parties , l'une supérieure et l'autre inférieure , avec toutes les créatures qu'elles renferment et qui nous sont connues.

CHAPITRE XXII.

Que Dieu peut avoir créé d'autres êtres dont la création n'est point racontée dans le livre de la Genèse.

C'est inutilement que , pour renverser ces deux dernières interprétations , l'on nous diroit : « Si vous ne voulez pas que cette matière encore informe soit comprise sous la dénomination du *ciel* et de la *terre* , il y avoit donc quelque chose que Dieu n'avoit pas fait , et dont il s'est servi pour faire le ciel et la terre : car nulle part l'Écriture ne nous a dit que Dieu eût créé cette matière informe ; à moins cependant que nous ne disions qu'elle a été comprise sous la dénomination générale du *ciel* et de la *terre* , ou , si l'on aime mieux , de la terre seule , lorsqu'il a été dit : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre ; la terre étoit invisible » et informe. » Alors , par ces derniers mots , on entendroit cette matière qui , quoique invisible et sans forme , étoit néanmoins l'ouvrage de Dieu , puisque , d'après l'Écriture , Dieu fit le ciel et la terre. »

Ceux qui soutiennent ces deux dernières interprétations pourroient répondre : Nous ne nions point que cette matière informe ait été créée de Dieu , unique auteur de toutes les créatures qui , considérées dans leur ensemble , forment un tout excellemment bon. Car si nous disons que ce qui a déjà et l'être et la forme est au-dessus de ce qui n'est que susceptible de recevoir l'un ou l'autre , nous disons aussi que ce qui est susceptible de recevoir l'un ou l'autre est bon , quoique moins bon que ce qui l'a déjà. Si l'Écriture n'a point parlé de la création de cette matière informe , il ne faut pas plus s'en étonner que du silence qu'elle garde sur la création de beaucoup d'autres êtres , comme sont les Chérubins , les

Séraphins, et tant d'autres pures intelligences que l'apôtre distingue par des noms différents : les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances, quoique cependant ces intelligences soient évidemment des créatures de Dieu.

Si l'on veut que tout soit compris dans ces paroles, « Dieu fit le ciel et la terre, » que dirons-nous donc des eaux sur lesquelles l'Esprit de Dieu étoit porté? Si l'on soutient que leur création est racontée implicitement dans la création de la terre, je demande comment l'on peut encore entendre par la *terre* une matière invisible et informe, en même temps que l'on comprend sous cette dénomination ces eaux dans lesquelles éclatent à nos yeux tant de beautés? Et si on l'entend de cette manière, pourquoi est-il dit encore que de cette matière informe fut fait le firmament qui reçut le nom du ciel, tandis que nulle part il ne nous est dit que les eaux en aient été formées? Ces eaux ne sont plus maintenant invisibles et informes; nos yeux les voient; ils en admirent la fraîcheur et la limpidité. Ont-elles reçu cette limpidité, cette forme, lorsque Dieu a dit, « Que les eaux qui sont sous le firmament se réunissent; » en sorte que cette réunion ait été le principe, le commencement de leur forme? Mais que répondra-t-on à l'égard des eaux qui sont au-dessus du firmament? Si d'avance elles n'avoient pas eu leur forme, auroient-elles reçu une place si honorable? et si elles en avoient une, nulle part l'Écriture ne nous dit de quelle parole divine elles l'ont reçue.

Ainsi c'est un fait : la Genèse ne nous dit pas que Dieu ait créé certains êtres, qui cependant, soit d'après les lumières de la foi, soit d'après celles de la droite raison, n'ont pu recevoir l'existence que de Dieu. C'est un fait encore que, malgré ce silence, aucun homme éclairé et de bon sens n'osera soutenir que ces eaux sont coéternelles avec Dieu, par cela seul que la Genèse n'en raconte point l'origine, mais se contente de nous dire qu'elles sont. Eh ! pourquoi donc, par la même raison, et d'après les lumières que la suprême vérité met en nous, ne croirions-nous pas que Dieu a créé de rien cette matière informe que l'Écriture appelle « une terre invisible » et informe, un abîme couvert de ténèbres, » et qu'ainsi elle ne lui est point coéternelle, encore que ce récit ne nous apprenne point dans quel temps elle a été créée?

CHAPITRE XXIII.

Deux espèces de doutes dans l'interprétation de l'Écriture.

Après avoir écouté et pesé ces différentes opinions, selon que ma foiblesse, que vous connoissez, ô mon Dieu! et que je vous confesse, a pu me le permettre, je comprends que deux sortes de difficultés peuvent naître, lorsqu'une chose nous est annoncée, même par de fidèles interprètes de la vérité. On peut douter, ou de la vérité des choses, ou du sens que celui qui raconte a voulu donner à ses paroles. Autre chose est de chercher à découvrir la vérité touchant la nature des choses créées, autre chose d'essayer à comprendre le sens que Moïse, l'un de vos plus grands serviteurs, a voulu donner à ce qu'il a dit.

Quant à la première de ces deux difficultés, loin, Seigneur, loin de moi ceux qui s'imaginent savoir, quand ce qu'ils savent n'est que fausseté (1); et quant à la seconde, loin de moi encore ceux qui pensent que Moïse a pu écrire des choses qui n'étoient pas vraies. Mais, ô mon Dieu! qu'à jamais je sois uni en vous à ceux qui se repaissent de la vérité dans toute l'étendue de la charité; qu'avec eux je me réjouisse en vous, et que, nous appliquant tous ensemble aux paroles de votre Écriture, nous y cherchions vos pensées dans les pensées de votre serviteur, puisque sa plume a été en tout votre fidèle interprète.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il est difficile de déterminer, entre plusieurs sens véritables, quel est celui que Moïse a eu dans l'esprit.

Mais à travers tant d'interprétations diverses et toutes véritables, qui s'offrent à l'esprit de ceux qui méditent sur le sens de ces paroles, qui d'entre nous osera dire: « Moïse a eu telle pensée, et tel est le sens qu'il a voulu que l'on donnât à son récit? » et surtout qui le dira avec autant de

(1) Les Manichéens.

confiance qu'il reconnoit que telle ou telle explication est véritable, soit que Moïse ait eu en vue le sens qu'elle développe ou un autre sens quelconque ?

Pour moi, mon Dieu, qui suis du nombre de vos serviteurs, moi qui ai fait vœu de vous offrir, comme un sacrifice, ces Confessions que je vous fais par écrit, et qui vous conjure, au nom de votre miséricorde, de me faire la grâce d'accomplir mon vœu, vous le savez, je reconnois avec la plus intime conviction que c'est vous qui avez tout créé, les objets visibles et invisibles, par votre Verbe divin, essentiellement immuable comme vous-même. Mais est-ce avec la même confiance et la même conviction que je dis, Moïse, en écrivant ces paroles, « Au commencement, Dieu créa le ciel » et la terre, » a eu en vue tel sens et non tel autre ? Non, ce que j'ai dit d'abord, j'en vois clairement la certitude dans votre vérité ; mais je ne puis de même lire dans l'esprit de Moïse pour affirmer qu'en écrivant ces paroles, il a eu telle ou telle pensée. En effet, par ces mots, « dans le *principe*, » il a pu ne pas entendre le Verbe, quoiqu'il soit le principe de toutes choses, mais seulement le commencement de l'action créatrice en Dieu ; et il a pu également, par les mots *ciel* et *terre*, entendre, non aucune créature parfaite et accomplie, soit corporelle, soit intelligente, mais l'une et l'autre encore imparfaite et informée. Je vois bien que, dans ces deux sens, il n'y a rien de contraire à la vérité ; mais ce que je ne vois pas de même, c'est lequel des deux le prophète a voulu exprimer. Mais soit qu'un aussi grand personnage ait eu en vue quelqu'un des sens que je donne à ses paroles, soit quelque autre qui ne se présente pas à mon esprit, je suis persuadé que ce qu'il a eu dessein de dire ne peut être que très-véritable ; et les termes dont il s'est servi très-propres à exprimer la pensée de la manière la plus parfaite.

CHAPITRE XXV.

Contre ceux qui se déterminent trop hardiment entre deux sens également véritables.

Ainsi que désormais l'on cesse de m'importuner en me disant : « La pensée de Moïse n'est pas celle que vous lui

supposez ; mais le sens que je lui donne est son véritable sens. » Car si quelqu'un se contentoit de me demander : « Comment savez-vous que Moïse a voulu faire entendre ses paroles dans le sens que vous leur donnez ? » je ne m'en offenserai certainement pas ; je lui répondrais alors , ou par les raisons que j'ai précédemment exposées , ou par d'autres plus développées s'il étoit plus difficile à satisfaire. Mais quand il s'opiniâtre à soutenir que c'est ce qu'il dit , et non ce que je dis moi même , que Moïse a voulu entendre , et qu'il convient cependant que le sens que je donne est véritable : ô mon Dieu , ô vous qui êtes la vie des pauvres et des humbles , vous dans le sein duquel il n'y a que paix et éloignement de toute contestation , versez , je vous en conjure , la douceur dans mon ame , afin que je supporte avec patience de tels hommes qui me parlent avec tant de hardiesse , non qu'ils soient des prophètes , ni qu'ils aient lu ce qu'ils me disent dans l'esprit de votre serviteur ; mais parce qu'ils sont enflés d'orgueil , connaissant bien moins les pensées de votre prophète qu'ils n'idolâtrant les leurs ; et leurs pensées , s'ils les idolâtrant , ce n'est point parce qu'elles sont véritables , mais parce qu'elles viennent d'eux. S'il en étoit autrement , ils aimeroient aussi les pensées des autres , quand elles seroient véritables , comme j'aime les leurs , quand ce qu'ils disent est vrai , non à cause qu'ils le disent , mais à cause qu'il est vrai , et qu'à ce titre , ce n'est plus quelque chose qu'ils puissent s'attribuer ni qui leur soit propre. S'ils n'aiment en effet leur opinion que parce qu'elle est véritable , à ce titre , elle est aussi bien à moi qu'à eux , puisqu'il n'y a rien de vrai qui ne soit commun à tous ceux qui aiment la vérité.

Or , lorsqu'ils assurent que leur opinion , et non pas la mienne , est conforme au vrai sens de Moïse , c'est ce qui me déplaît , ce que je ne puis souffrir. Quand même ils auroient rencontré juste ; certes , la hardiesse avec laquelle ils le soutiennent vient de témérité et d'orgueil , et non de science et de lumière. Voilà pourquoi , Seigneur , vos jugemens sont redoutables ; et parce que votre vérité n'est ni à moi , ni à tel ou tel , mais à tous ceux que votre voix divine appelle à partager cet héritage , vous nous avertissez , sous les peines les plus terribles , de ne pas prétendre l'avoir à nous , chacun en particulier , si nous ne voulons en être à jamais privés ; et

quiconque ose ainsi s'attribuer en propre ce dont vous destinez la jouissance à tous, perd justement le droit qu'il pouvoit prétendre à ce bien commun, et se trouve, avec raison, réduit à n'avoir plus que ce qui lui est propre; c'est-à-dire que la vérité s'éloigne de lui, et qu'il ne lui reste plus que le mensonge : « Car celui qui préfère le mensonge, parle de » lui-même, et de son propre fonds (1). »

O mon Dieu ! ô le plus juste des juges, et la vérité même, daignez écouter la réponse que je fais à celui qui ose ainsi me contredire ! écoutez ; je vais parler devant vous, devant tous ceux d'entre mes frères qui font un digne usage de votre Loi, en se proposant ce qui en est la fin, c'est-à-dire la charité. Écoutez, Seigneur, et jugez ce que je lui réponds. Je lui dirai donc, dans un esprit de paix et de fraternité : « Quand nous voyons l'un et l'autre, ou que ce que vous » dites est vrai, ou que ce que je dis est vrai, ou le voyons- » nous ? ce n'est assurément, ni vous en moi, ni moi en » vous ; mais nous le voyons l'un et l'autre dans cette » suprême et immuable vérité qui est au-dessus de nous » deux. Et, puis-que nous ne contestons point au sujet de » cette lumière de notre Dieu qui nous éclaire, pourquoi » contesterions-nous au sujet des pensées d'un homme que » nous ne saurions voir de la même manière que nous voyons » cette immuable vérité ; et tellement que si Moïse nous » apparoissoit et nous disoit : *Voilà ce que j'ai pensé*, nous » ne pourrions pas même alors voir sa pensée, mais seule- » ment croire à ce qu'il nous auroit dit.

» Souvenons-nous donc de ce qui est écrit ; et gardons- » nous de nous laisser aller à l'orgueil, en soutenant les » uns contre les autres nos opinions et nos sentiments : » aimons notre Seigneur et notre Dieu de tout notre cœur, » de toute notre ame, de toutes les forces de notre esprit, et » notre prochain comme nous-mêmes : car ces deux com- » mandements de l'amour sont l'unique fin que Moïse s'est » proposée en écrivant ses livres. Nous devons le croire, à » moins que nous ne supposions Dieu lui-même capable de » mensonge, nous faisant de ses serviteurs une idée diffé- » rente de celle que lui-même nous en a donnée. Jugez par

(1) Joan., VIII, 43.

» là combien seroit téméraire et insensé celui qui , parmi un
 » grand nombre d'explications différentes , toutes véritables ,
 » que l'on peut donner aux paroles de Moïse , droit hardi-
 » ment : « Voilà quelle a été l'unique pensée du prophète ; »
 » et risqueroit ainsi d'offenser, par de pernicieuses disputes ,
 » cette même charité qui a inspiré à ce serviteur de Dieu
 » chacune des paroles que nous nous efforçons d'expliquer. »

CHAPITRE XXVI.

Qu'il est digne de l'écriture sainte d'enfermer plusieurs sens
 véritables sous les mêmes paroles.

Quoi donc ! ô mon Dieu , ô vous qui êtes ma gloire dans
 mon humilité , mon repos dans mes fatigues ; vous qui dai-
 gnez écouter l'aveu que je fais de mes fautes , et qui me les
 pardonnez ; puisque vous m'ordonnez d'aimer mon prochain
 comme moi-même , dois-je croire que Moïse , ce serviteur si
 fidèle , a moins reçu de vous que je n'oserois en désirer et
 en attendre , si j'étois né dans le même temps que lui , et
 que , me chérissant , vous eussiez voulu vous servir de mon
 esprit et de ma plume , pour composer ces livres divins ,
 qui devoient procurer si long-temps de si grands avantages
 à toutes les nations de la terre , et écraser de tout le poids
 d'une autorité immense les doctrines fausses et orgueilleuses
 des hommes ?

Oui , j'aurois voulu si j'avois été Moïse (car tous ne venons-
 nous pas de la même origine ? « et qu'est-ce que l'homme , à
 » moins que vous ne daigniez vous souvenir de lui ?) (1) »,
 oui , dis-je , si j'avois été ce qu'étoit alors Moïse , et que
 vous m'eussiez commandé , comme à lui , d'écrire le livre de
 la Genèse , j'aurois souhaité , Seigneur , que vous m'eussiez
 donné une manière de m'exprimer , si admirable , que , d'un
 côté , ceux qui n'auroient pu comprendre comment Dieu a
 créé l'univers , n'eussent pu rejeter mes paroles comme trop
 élevées au-dessus d'eux ; et que de l'autre , ceux qui le peu-
 vent comprendre eussent trouvé renfermées , dans ce peu de
 paroles de votre serviteur , toutes les vérités qui auroient pu

leur venir à la pensée sur ce sujet; et que, s'il fût arrivé à quelque autre d'en découvrir une nouvelle dans la lumière de votre vérité, il l'eût trouvée renfermée encore sous ces mêmes paroles.

CHAPITRE XXVII.

Abondance de l'Écriture sainte dans les divers sens qu'elle renferme.

De même qu'une source, d'où s'écoule un grand nombre de ruisseaux qui parcourent une très-grande étendue de pays, est plus abondante dans le petit espace qu'elle occupe, qu'aucun de ces ruisseaux qui tirent d'elle leur origine, et dont le cours se prolonge à des distances si considérables; de même, Seigneur, le récit de votre fidele serviteur, qui devoit fournir à tant de personnes un texte pour annoncer la vérité, renferme dans quelques mots, comme dans une source mystérieuse, des fleuves de vérité, d'où chacun attire à soi, et développe avec une plus grande abondance de paroles, ce qu'il peut y remarquer de solide et de vrai : celui-ci une chose, et celui-là une autre.

Il y en a qui, en lisant ces premières paroles de la Genèse, ou en les entendant lire, se représentent Dieu comme un homme, ou du moins comme un être corporel, doué d'une puissance infinie, qui, par une volonté nouvelle et soudaine, a produit hors de soi-même, c'est à-dire dans des espaces éloignés de lui, le ciel et la terre, ces deux grands corps, l'un supérieur et l'autre inférieur, dans lesquels sont contenues toutes les choses qui existent. Et quand ils entendent ces paroles : « Dieu dit : Que telle chose soit faite, et elle fut faite »; ils se figurent un discours et des paroles qui commencent, qui finissent, qui retentissent un instant, et qui passent, et après lesquelles existe de suite la chose à laquelle Dieu avoit commandé de sortir du néant; et mille autres choses aussi grossières, auxquelles les pensées de la chair ne les familiarisent que trop. Ceux-là sont comme de petits enfants, ce sont de foibles intelligences, qui ne peuvent rien comprendre que de sensible et de charnel. Mais, s'abaissant

ainsi jusqu'à eux , par la simplicité et l'humilité de ses paroles , votre Écriture les reçoit , pour ainsi dire , dans son sein maternel ; et ainsi s'élève l'édifice de leur foi et cette croyance salutaire , dans laquelle ils se trouvent fermement établis , que Dieu seul est le créateur de toutes ces choses dont la variété admirable , de toutes parts , frappe leurs sens. Et si parmi eux il s'en rencontroit quelqu'un qui , méprisant vos paroles comme trop simples et trop vulgaires , voulût , guidé par une foiblesse superbe , sortir du bercail salutaire où Dieu lui-même l'élève et le nourrit ; ô mon Dieu ! que sa chute seroit déplorable ! Ah ! Seigneur , prenez-le en pitié , de peur que ce petit oiseau , qui n'a point encore de plumes , ne soit foulé aux pieds de ceux qui passent par le chemin ; envoyez votre ange pour qu'il le reporte dans son nid , et qu'il y demeure jusqu'à ce qu'il soit en état de prendre son vol.

CHAPITRE XXVIII.

Divers sens que l'on peut donner à l'Écriture sainte.

Il en est d'autres pour qui ces paroles ne sont plus un nid , asile de leur foiblesse , mais un vaste jardin tout rempli d'arbres fruitiers. Ceux-là y voltigent pleins de joie ; ils y découvrent sans cesse des fruits nouveaux et cachés , ils les cherchent , et faisant retentir l'air de chants harmonieux , ils les cueillent avec délices. Car , ô mon Dieu ! quand ils lisent , ou qu'ils entendent ces paroles , ils voient votre immuable éternité s'élever et dominer tous les temps présents , passés , futurs ; et ils comprennent qu'il n'y a aucune créature , sujette au temps , dont vous ne soyez le créateur.

Et , comme votre volonté n'est rien autre chose que vous-même , ils savent qu'elle ne peut changer ; que ce n'est point par une résolution survenue tout-à-coup en vous , et qui n'y étoit point auparavant , que vous avez créé toutes choses ; ils savent que vous avez formé les créatures , non pas en produisant de votre substance des êtres semblables à vous , mais en tirant du néant une nature informe , capable cependant de recevoir une forme modelée sur le type de votre sagesse éternelle ; que chaque créature ainsi formée se rapporte à vous , trouvant en vous son principe et sa fin , autant qu'elle

en est capable ; et selon le degré d'être qu'elle a reçu : de manière que de leur ensemble se compose un *tout* , parfaitement bon ; soit que , fixées auprès de vous . vos créatures partagent votre immutabilité , soit que s'en éloignant par degrés , et assujetties aux vicissitudes des temps et des lieux , elles concourent , selon qu'elles les souffrent ou qu'elles les opèrent , à l'harmonie si belle de ce vaste univers. Voilà, Seigneur, ce qu'ils voient ; et ils se réjouissent , autant qu'ils le peuvent ici bas , dans la lumière de votre vérité.

Parmi ceux ci , les uns considérant ces premières paroles de la Genèse : « Dans le commencement ou dans le principe, » Dieu fit », portent leur pensée vers l'éternelle sagesse , *principe* unique de tout ce qui est , et qui elle-même nous parle , et se fait entendre à nous.

Un autre , en approfondissant les mêmes paroles , entend par ces mots , *dans le principe* , le commencement de tout ce qui est créé ; et , pour lui , elles équivalent à celles-ci , *Dieu fit d'abord* ; et même ceux qui entendent ces mêmes mots , *dans le principe* , avec l'idée de l'éternelle sagesse par laquelle vous avez créé le ciel et la terre , se partagent en plusieurs classes. Les uns par ces mots , *le ciel et la terre* , prétendent que l'Écriture désigne la matière informe dont le ciel et la terre ont été formés ; les autres entendent les natures toutes distinctes et toutes formées. Un troisième veut que l'ame de ces natures ait été formée , c'est la matière spirituelle , comprise sous le nom de *ciel* ; et que l'autre ne l'ait pas été , c'est la matière corporelle désignée , sous le nom de *terre*.

Quant à ceux qui , sous le nom du *ciel* et de la *terre* , entendent la matière encore informe , dont devoient être tirés le ciel et la terre , ils ont aussi diverses manières d'entendre la même chose : les uns l'entendent de ce qu'il peut y avoir d'informe dans les créatures soit intelligentes , soit matérielles ; et les autres , seulement de cette matière d'où devoit être tirée toute cette masse corporelle de l'univers , qui , dans son immense étendue , comprend tous les êtres sensibles qui s'offrent à nos yeux.

Ceux mêmes qui entendent par ces paroles des créatures toutes formées et rangées dans un ordre régulier , ne sont pas unanimes dans la manière d'expliquer leur pensée : l'un

entend les créatures visibles et invisibles; l'autre, les seules créatures visibles, c'est-à-dire ce ciel lumineux qui frappe nos regards, et cette terre, couverte de ténèbres, avec tout ce qui y est contenu.

CHAPITRE XXIX.

De combien de manières une chose peut être avant une autre.

Mais celui qui prend ces premières paroles, « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre, » dans le même sens que s'il étoit dit, « Dieu fit *d'abord*, » ne peut se dispenser d'entendre par ces mots, *le ciel et la terre*, la matière même du ciel et de la terre, c'est-à-dire la matière de toutes les créatures, tant invisibles que visibles; car, s'il l'entendoit des natures déjà formées, on auroit le droit de lui demander : Si Dieu a commencé par faire le ciel, qu'a-t-il fait ensuite? Certes il ne pourra rien trouver qui ait été créé depuis la création de l'univers, et il ne peut empêcher qu'on le presse de cette question : « Comment Dieu a-t-il créé *d'abord*, si ensuite il n'a plus rien créé? »

Que s'il dit que Dieu a *d'abord* créé *informe* la matière du ciel et de la terre, et qu'ensuite il lui a donné une forme, il n'y a plus d'absurdité, pourvu qu'il s'attache à distinguer bien nettement les quatre manières dont une chose peut en précéder une autre; savoir, l'éternité, le temps, le choix de la volonté et l'origine. Par l'éternité, Dieu précède toutes choses; par le temps, la fleur précède le fruit; par le choix de la volonté, ou l'intention, le fruit précède la fleur; par l'origine, le son précède le chant. De ces quatre manières, il en est deux, la première et la dernière, extrêmement difficiles à concevoir, et deux autres, au contraire, très-faciles; ce sont celles que j'ai placées au second et au troisième rang. Quoi de plus rare en effet, ô mon Dieu, quoi de plus difficile que de voir votre éternité et de la comprendre! cette éternité qui, demeurant toujours immuable, a fait toutes les choses soumises aux changements, et qui, par conséquent, précède toutes choses!

Et quel est l'homme doué d'assez de pénétration pour voir intérieurement, pour comprendre comment le son existe

avant le chant ? rien de plus certain cependant, puisque le son est un chant formé, qu'une chose peut être sans avoir de forme, et que ce qui n'est pas ne peut en recevoir. C'est ainsi que la matière précède ce qui en est tiré, non pas qu'elle fasse elle-même ce qu'on en tire, puisqu'elle reçoit l'action et ne la fait pas. Il n'arrive même pas toujours qu'elle précède dans l'ordre des temps : car nous ne commençons pas par faire entendre des sons informes et dépourvus de toute harmonie, pour en former ensuite des chants réguliers, de même que l'on fait un coffre avec du bois, ou un vase avec de l'argent.

De telles choses précèdent, selon le temps, les formes des choses que l'on en compose. Mais il n'en est pas ainsi du chant : c'est pendant que l'on chante que le son se fait entendre ; il ne retentit pas d'abord sans avoir de forme, pour recevoir ensuite celle du chant que l'on veut exécuter. La première partie ne s'est pas plutôt fait entendre, qu'elle n'est plus. En vain y chercheriez-vous quelque chose à ranger, à coordonner : il n'en reste plus rien ; ce qui fait voir que ce chant est renfermé dans ce son ; et que ce son en est la matière, puisque c'est le son qui, étant réglé et formé avec harmonie, devient un chant. Ainsi, comme je le disois, cette matière, qui est le son, précède cette forme, qui est le chant ; mais elle ne le précède pas comme feroit une cause qui auroit la puissance de le produire. Ce n'est pas le son qui, comme un ouvrier, produit le chant ; mais le son lui-même dépend de l'ame du musicien, qui le produit par le moyen des organes corporels, afin d'en former un chant : car le son n'est pas préférable au chant, puisqu'au contraire le chant est tout à la fois un chant et un son agréable et harmonieux. Il ne le précède donc que par l'origine, parce que ce n'est pas le chant qui reçoit une forme pour devenir un son, mais bien le son, pour devenir un chant.

D'après un tel exemple, comprenez donc qui le pourra que cette matière première de toutes choses a été créée d'abord, et appelée du nom de ciel et de terre, parce que le ciel et la terre en ont été tirés ; que cette première création ne s'est point faite dans le temps, parce que ce qui fait le temps n'est que le passage d'une forme à une autre ; et que, sous ce rapport, et cette matière et ce qui en est formé est

connu tout à la fois dès que commencent les temps. Et cependant, bien qu'elle soit au plus bas degré des êtres, par la raison que ce qui est sans forme est au-dessous de ce qui est déjà formé, il est impossible, lorsqu'on en parle, de se faire entendre, si on ne la représente comme les ayant tous précédés, même dans l'ordre des temps. Enfin, elle est elle-même précédée de l'éternité du Créateur qui l'a tirée du néant pour en former ensuite quelque chose.

CHAPITRE XXX.

Que ceux qui expliquent l'Écriture sainte doivent le faire en esprit de charité.

Il faut qu'à travers cette prodigieuse variété d'opinions, toutes véritables, la vérité elle-même produise l'union et la concorde. Puisse notre Dieu prendre pitié de nous, « afin » que nous fassions un saint usage de la loi de Dieu, en la » rapportant à son unique but, la charité (1)! » Ainsi donc, ô mon Dieu! en supposant que l'on vint à me demander quel est celui de tous ces sens que Moïse a voulu attacher à ses paroles, ce livre ne seroit point celui des confessions sincères que je vous fais, si je n'avois avec simplicité que je n'en sais rien : et cependant je sais que toutes ces manières diverses de l'expliquer sont véritables, à l'exception de celles que j'ai signalées comme ne pouvant se présenter qu'à l'esprit des hommes grossiers et esclaves de leurs sens; et ceux-là mêmes cependant sont de petits enfans, dont on peut beaucoup espérer, recevant, comme ils font, ces paroles de votre Écriture, si sublimes dans leur simplicité, si abondantes dans leur brièveté.

Quant à nous, qui sur ces paroles ne disons et ne voyons rien qui ne soit véritable, si ce n'est pas la vanité de nos pensées qui nous possède, si c'est la vérité même après laquelle nous soupirons, aimons-nous les uns les autres, unissons-nous dans notre amour pour vous, qui êtes notre Dieu; que notre vénération pour le digne serviteur que vous avez rempli de votre esprit, que vous avez choisi pour nous dispenser

(1) I. Tim., 1, 5.

vos paroles, soit telle, que nous ne doutions pas que, lorsqu'il les a écrites sous votre inspiration, il n'ait eu dans l'esprit les sens les plus excellents, tant pour la vérité que pour l'utilité.

CHAPITRE XXXI.

On peut croire que Moïse a voulu donner à ses paroles tous les sens véritables qui se présentent à la lecture.

Ainsi, tandis que l'un me dit, « Le sens que Moïse a eu » dans l'esprit est celui que j'ai adopté; » tel autre, « Non, » c'est celui que je leur donne, » je crois qu'il est plus religieux de dire comme je le fais : « Pourquoi n'auroit-il pas eu » plutôt en vue les deux à la fois, si tous les deux sont véritables? » et, si l'on vient à en découvrir un troisième, un quatrième, et ainsi de suite, pourquoi, si tous sont véritables, ne croirois je pas qu'ils ont tous été vus par celui dont le Dieu unique s'est servi pour écrire ces livres sacrés? et n'a-t-il pas pu vouloir, par ce moyen, les accommoder à l'intelligence d'un si grand nombre d'hommes qui devoient les entendre dans tant de sens divers, et par conséquent tous véritables?

Pour moi, j'ose le dire, et je le dis du fond du cœur, si j'écrivois quelque chose qui dût avoir une haute autorité, j'aimerois à l'écrire de telle sorte, que mes paroles renfermassent tout ce que l'on pourroit imaginer de véritable touchant les choses que j'aurois écrites, plutôt que d'admettre positivement un sens, à l'exclusion de tous les autres dans lesquels il n'y auroit rien de faux qui pût me blesser. Je me garderois donc bien, ô mon Dieu, d'être si téméraire que de ne pas croire qu'un si grand homme a pu mériter de vous une si grande faveur. Il a donc entendu, il a eu dans l'esprit, en écrivant ces paroles, tout ce que nous y pouvons découvrir de vrai, et de plus, tout ce qu'elles contiennent de vrai que nous n'avons pu ou que nous ne pouvons découvrir, et qui cependant peut y être découvert.

CHAPITRE XXXII.

Tous les sens véritables ont été prévus par le Saint-Esprit.

Enfin, Seigneur, vous qui êtes Dieu, et non un être composé de chair et de sang, quand même un homme n'auroit point vu toutes ces vérités, est-ce que du moins votre Esprit, « qui doit me conduire dans la voie droite (1), » a pu ignorer aucun des sens renfermés dans ces paroles, lui qui devoit les révéler à ceux qui les liroient tant de siècles après, quand même celui qui les a écrites ne les auroit peut-être entendues que dans un seul des sens véritables qu'elles peuvent recevoir? S'il en est ainsi, sans doute, celui-là doit être le plus excellent de tous. Mais, ô mon Dieu, ou faites-nous-le connoître, ou indiquez-nous tel autre sens véritable qu'il vous plaira; de la sorte, soit que vous nous découvriez la même vérité qu'à Moïse, soit qu'à l'occasion de ces mêmes paroles, vous nous en découvriez une autre, ce sera toujours vous qui nourrirez nos âmes, et non le mensonge et l'erreur qui les séduiront.

O mon Dieu! que de choses j'ai écrites pour expliquer quelques-unes de vos paroles! comment nos forces, comment le temps de notre vie, pourroient-ils suffire à expliquer de la sorte vos saintes Écritures? Accordez-moi de me resserrer désormais davantage en les méditant ainsi en votre présence; faites que, parmi tant de sens qui pourroient s'offrir en foule à mon esprit, j'en choisisse un que vous m'aurez inspiré, qui soit certain, véritable, utile à l'édification des âmes, afin que, dans cette confession sincère que je fais devant vous, s'il m'arrive de rencontrer le vrai sens de votre serviteur, ce qui est le but auquel je dois tendre, je vous en rende grâces; que si je ne le rencontre pas, je ne laisse pas de dire ce que, sur le sujet de ses paroles, votre vérité aura voulu que je dise, de même qu'elle lui a inspiré à lui-même ce qu'elle a voulu qu'il dit.

(1) Ps. CXLII, 10.

LIVRE TREIZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Dieu nous prévient par ses bienfaits.

Je vous invoque, ô mon Dieu ! ô Dieu qui êtes ma miséricorde, qui m'avez fait, qui ne m'avez point oublié alors que je vous oublois ! c'est vous que j'invoque ; venez dans mon ame, dans cette ame que vous préparez à vous recevoir par le vif désir que vous lui inspirez de vous posséder. Maintenant que je vous invoque, ne m'abandonnez pas, puisque vous m'avez prévenu avant que je songeasse à vous invoquer, que vous me pressiez de mille manières par vos inspirations secrètes, afin que, tout éloigné que j'étois de vous, je pusse vous entendre, et, revenant à vous, appeler à mon tour celui qui m'appeloit depuis si long-temps. Car, ô mon Dieu ! vous avez effacé tous mes péchés, afin de n'être point obligé de me rendre ce qu'ont mérité tant d'actions criminelles par lesquelles je me suis éloigné de vous ; et vous m'avez prévenu dans mes bonnes œuvres, afin de me rendre selon le bien qu'ont fait en moi vos mains dont je suis l'ouvrage : car vous étiez avant que je fusse ; je n'étois pas déjà quelque chose qui pût recevoir l'être de vous, et cependant je suis, grace à votre bonté qui étoit avant ce que vous m'avez fait et avant ce dont j'ai été fait. Vous n'aviez pas besoin de moi ; je ne suis pas tel que le bien qui est en moi puisse vous aider en rien, ô mon Seigneur et mon Dieu ! Si vous voulez que je vous serve, ce n'est pas afin de vous soulager, comme si vous pouviez vous lasser dans vos travaux, ou que votre puissance en fût moindre si un tel secours venoit à vous manquer : il n'en est point de vous comme de la terre, qui demeureroit stérile si elle n'étoit

cultivée; et ce n'est point de même un culte nécessaire que je vous rends. Vous voulez que je vous serve, afin que je sois heureux en vous, comme c'est de vous que j'ai reçu l'être qui me rend capable d'être heureux.

CHAPITRE II.

Toutes les créatures ne tiennent leur existence que de la pure bonté de Dieu.

En effet, Seigneur, c'est de la plénitude seule de votre bonté que tout ce qui est a reçu l'être. Vous avez voulu donner l'être à un bien dont vous n'aviez nullement besoin, qui, provenant de vous, n'étoit cependant point égal à vous; et vous l'avez voulu uniquement parce que vous aviez le pouvoir de le lui donner. De quoi étiez-vous donc redevable envers ce ciel et cette terre que vous avez faits dès le commencement? Je le demande à tous les êtres spirituels et corporels que vous avez créés dans votre sagesse : comment ont-ils mérité de recevoir d'elle, chacun dans leur espèce, cet être même imparfait et informe, et si éloigné, à cause de ses imperfections, de votre divine ressemblance? L'être spirituel, fût-il informe, est bien au-dessus de l'être corporel tout formé; et l'être corporel, fût-il informe, est quelque chose au-dessus du néant. Vos créatures auroient pu, Seigneur, rester dans cet état informe où votre première parole les avoit mises, si cette même parole ne les eût appelées à votre unité, ne leur eût donné une forme qu'elles n'avoient pas, afin que toutes ensemble fussent *très-bonnes*, comme étant l'œuvre de l'être *très-bon*. Et cet état informe, comment auroient-elles pu mériter même de le posséder, puisqu'elles ne pouvoient même l'avoir, si vous ne le leur aviez donné?

Comment la matière corporelle auroit-elle mérité même d'être ce qu'elle étoit primitivement, c'est à-dire invisible et informe, puisqu'elle ne pouvoit être même de la sorte que parce que vous l'aviez faite? Elle n'a pu le mériter, puisqu'elle n'étoit pas auparavant. Comment cette première ébauche, si je puis ainsi parler, de la créature spirituelle auroit-elle pu mériter d'avoir même cet être imparfait qui la rendoit ténébreuse et flottante, semblable à un abîme, et

si dissemblable à vous, si, par votre Verbe, elle n'eût été ramenée vers vous qui êtes l'auteur de son être; si, éclairée de ses rayons, elle ne fût elle-même devenue lumière et semblable en tout à son premier type, quoique si éloignée de lui être égale? Sous ce rapport, il en est de l'ame comme du corps. Dans le corps, *être et être beau* n'est point une même chose: car autrement il n'y auroit point de corps qui ne fût beau. De même dans l'ame, ce n'est pas la même chose d'*être* et d'*être sage*: autrement elle seroit immuable dans sa sagesse. Or elle ne le peut que si elle demeure toujours attachée à vous, afin de ne point perdre, en se détournant de la lumière, ce qu'elle avoit acquis lorsqu'elle s'en approchoit, et de ne pas retomber dans une vie semblable à l'abîme et à ses ténèbres. Car nous qui, sous le rapport de notre ame, sommes aussi des créatures spirituelles, « nous avons » été aussi ténèbres autrefois (1), » lorsque nous vivions éloignés de votre divine lumière. Tous les jours nous avons à lutter contre les restes de cette obscurité, jusqu'à ce que, par la grâce de votre Fils unique, nous soyons devenus votre justice, cette justice « qui est élevée comme les montagnes (2), » après avoir été l'objet de vos jugements « qui » sont profonds comme l'abîme (3). »

CHAPITRE III.

Tout procède de la grâce de Dieu.

Quant à ces paroles que vous prononçâtes au premier instant de la création, « Que la lumière soit (4), » je crois, Seigneur, que je puis avec raison les entendre de la créature spirituelle, qui dès lors avoit une sorte de vie capable de recevoir votre divine lumière. Mais de même qu'elle n'avoit pu mériter cette vie qui la rendoit capable d'être éclairée, de même, depuis qu'elle avoit l'*être*, elle n'avoit pas non plus mérité de recevoir cette lumière. Imparfaite comme elle

(1) Eph., v, 8.

(2) Ps. xxxv, 7.

(3) Ps. xxxv, 7.

(4) Gen., I, 3.

l'étoit, elle ne pouvoit vous plaire; il falloit pour cela qu'elle devint lumière, non par nature, mais à force de contempler celui qui l'éclairoit, et de s'attacher à lui; et de cette manière, c'est à la grace seule qu'elle est redevable, et de son existence primitive, quelle qu'elle fût, et ensuite de cette existence jointe au bonheur, à ce bonheur qu'elle trouve en se tournant, par le plus heureux des changements, vers celui qui est incapable de jamais changer, c'est-à-dire vers vous, ô mon Dieu! qui seul possédez véritablement l'ÊTRE, et en qui ces deux choses, *vivre et vivre heureux*, sont absolument inséparables, parce que vous êtes à vous-même votre propre félicité.

CHAPITRE IV.

Dieu a donné l'être aux créatures par sa pure bonté, et non pas parce qu'il avoit besoin d'elles.

Que manqueroit-il à votre bonheur, ô mon Dieu! quand même tous les êtres que vous avez créés ne seroient pas, ou quand même ils seroient demeurés informes comme ils l'étoient dans leur origine? Ce n'est point par le besoin que vous aviez d'eux que vous les avez créés, mais uniquement par la plénitude de votre bonté. Votre bonheur n'étoit pas non plus intéressé à ce qu'ils eussent une forme: vous vouliez seulement par là perfectionner l'être que vous leur aviez donné. Parfait comme vous l'êtes, l'imperfection de vos créatures vous déplait, vous voulez les rendre parfaites, afin qu'elles vous plaisent, et non pas afin que leur perfection devienne aussi la vôtre, comme si, sans elle, vous étiez vous-même imparfait. Ainsi votre Saint-Esprit « étoit porté » *au-dessus* des eaux (1), » et non pas *sur les eaux*, comme pour y prendre du repos, lui qui fait reposer en soi ceux sur qui l'on dit « qu'il se repose (2). » Mais, toujours incorruptible, toujours immuable, votre divine volonté, qui se suffit à elle-même, étoit portée au-dessus de cette vie que vous aviez créée, et en qui vivre et vivre heureux ne sont pas une même chose, puisqu'elle ne laisse pas de vivre, en-

(1) Gen., 1, 2.

(2) Is., XI, 2.

core qu'elle soit *flottante* au milieu de ses *ténèbres*, n'ayant d'autre moyen d'en sortir que de se tourner vers celui qui l'a faite, afin d'accroître sa vie en s'approchant de plus en plus de la source de la vie, de voir la lumière dans sa lumière, et d'acquérir ainsi la perfection, l'éclat, et le bonheur.

CHAPITRE V.

De la Trinité.

Voilà donc enfin que j'aperçois comme en énigme l'auguste TRINITÉ, qui est vous-même, ô mon Dieu ! D'abord je vous vois, PÈRE tout-puissant, et je vous vois faisant, par le PRINCIPE, c'est-à-dire par l'éternelle sagesse née de vous, égale à vous, coéternelle avec vous ; je vous vois, dis-je, faisant, par votre FILS, le ciel et la terre. Or j'ai déjà beaucoup parlé de ce *ciel des cieux*, de cette *terre invisible et informe*, de cet *abîme ténébreux* dans lequel nous avons compris les substances spirituelles, encore informes et imparfaites, et qui le seroient encore, si, par votre grace, elles ne se fussent tournées vers celui qui leur avoit donné cette vie, quelle qu'elle pût être ; et si, éclairées de sa lumière, elles n'eussent reçu cette nouvelle vie si belle, si éclatante, qui les a faites le ciel de ces cieux visibles, qui furent ensuite placés « entre les eaux supérieures et les eaux inférieures (1). » Ainsi, par ce nom de *Dieu*, je connoissois le Père, qui a fait toutes choses, sous le nom de *principe* (2), je connoissois aussi le *Fils* par qui il les a faites ; et la foi m'ayant appris que mon Dieu est une Trinité, je la cherchois dans ces divines paroles, et voilà que votre ESPRIT s'y montre « porté » au-dessus des eaux (3). » Le Père, le Fils, le Saint-Eprit, un seul Dieu créateur de toutes créatures, voilà la Trinité, voilà mon Dieu.

(1) Gen., 1.

(2) Gen., 1.

(3) Gen., 1.

CHAPITRE VI.

Pourquoi il est dit que l'Esprit de Dieu étoit porté au-dessus des eaux.

Mais, ô lumière qui faites comprendre toute vérité ; laissez s'approcher de vous mon cœur qui de lui même ne peut m'enseigner que le mensonge ; dissipez les ténèbres qui le couvrent, et dites-moi, je vous en conjure par la charité qui est la mère de tous les fidèles, dites-moi pourquoi ce n'est qu'après avoir nommé le ciel et la terre, la masse invisible et informe, et les ténèbres qui couvroient la face de l'abîme, que votre Écriture nous parle du Saint-Esprit : est ce que, pour le désigner, il étoit nécessaire de nous dire qu'il étoit *porté* au-dessus de quelque chose ? et falloit-il absolument qu'avant lui fût nommée la chose sur laquelle il étoit porté ? En effet, ce n'étoit ni au dessus du Père ni au-dessus du Fils qu'il étoit porté ; et l'on auroit eu tort de dire qu'il étoit porté, s'il n'eût été porté *au-dessus de rien*. Il falloit donc d'abord désigner la chose au-dessus de laquelle il étoit porté, avant de nous nommer celui dont on ne pouvoit nous parler sans nous dire qu'il étoit *porté* au-dessus de quelque chose. Mais pourquoi devoit-on nécessairement nous en parler en de semblables termes ?

CHAPITRE VII.

Effets du Saint-Esprit.

Maintenant, ô mon Dieu ! suive qui pourra par la pensée votre apôtre lorsqu'il nous dit : « Seigneur, votre charité » s'est répandue d'en haut sur nous par l'Esprit saint qui » nous a été donné (1) ; » lorsqu'il nous enseigne et montre au-dessus de nous « cette vo e sureminente (2) » de charité, et qu'il fléchit pour nous le genou en votre présence, afin que vous daigniez nous faire connoître « la science de l'a-

(1) Rom., v, 5.

(2) I. Cor., xii, 31.

» mour de Jésus-Christ, qui surpasse toute connoissance (1). » Voilà sans doute pourquoi cet esprit, qui verse d'en haut sur nous tant de dons divins, nous est représenté, dès le commencement, comme « porté au-dessus des eaux. »

Mais à qui parlerai-je et en quels termes dois-je parler de ce poids immense de passions qui nous entraîne vers l'abîme, et de la puissance de la charité qui nous reève et nous porte en haut par votre Esprit, ô mon Dieu ! qui « au commencement étoit porté au-dessus des eaux ? » à qui le dirai-je ? comment le dirai-je ? Nous sommes engloutis et nous surnageons ; et cet abîme où nous sommes engloutis, où nous surnageons, ce n'est point un lieu ni un espace, et il n'y a rien qui soit tout à la fois plus semblable et plus d'insensible. Ce sont nos affections, nos passions ; c'est la concupiscence, c'est la corruption de notre esprit, qui nous entraîne vers ce noir abîme par l'amour des liens terrestres, comme c'est la sainteté du vôtre qui nous élève vers les hautes régions du ciel par le désir de la seule véritable et éternelle tranquillité ; afin que nos cœurs, détachés des vains objets qui les environnent, se portent en haut vers vous dans ces lieux où cet Esprit saint est « porté au-dessus des eaux ; » et que par là nous arrivions au repos ineffable des cieux, lorsque notre âme aura traversé ces eaux des affections mondaines qui ne sont qu'une vapeur qui s'évanouit.

CHAPITRE VIII.

L'unique bonheur des intelligences vient de leur union avec Dieu.

L'ange est tombé, l'âme de l'homme est tombée ; et leur chute nous a fait voir l'abîme ténébreux où se seroit perdue toute créature intelligente, si, dès le commencement, vous n'eussiez dit, « Que la lumière soit (2), » et si toutes les substances intelligentes qui composent votre céleste cité ne se fussent attachées à vous par leur obéissance, et n'eussent ainsi trouvé le repos au sein de votre Esprit, qui, toujours immuable, est porté au-dessus de tout ce qui est sujet au

(1) Eph., III, 19.

(2) Gen., 1, 3.

changement. S'il en eût été autrement, ce ciel des cieux ne seroit lui-même qu'un abîme ténébreux, au lieu que maintenant « il est lumière dans le Seigneur (1). » Ah ! par la malheureuse inquiétude dont sont agités ces esprits qui se sont éloignés de vous, ô mon Dieu, et qui ne montrent plus à nos yeux que leurs ténèbres depuis qu'ils ont été dépouillés de ce vêtement de lumière dont vous les aviez revêtus, vous nous montrez assez clairement quelle est l'excellence de la créature raisonnable, puisque rien de ce qui est moindre que vous ne lui suffit pour son repos et son bonheur, et que par conséquent elle ne peut non plus se suffire à elle-même. Car « c'est vous, ô notre Dieu ! qui éclairez nos ténèbres (2); » c'est vous qui nous revêtez de lumière, et qui donnez « à » nos ténèbres l'éclat du jour dans son midi (3). »

Donnez-vous donc à moi, ô mon Dieu ! ou plutôt redonnez-vous à moi. Je vous aime; et si je vous aime trop peu, faites que je vous aime davantage. Je ne puis mesurer combien il manque encore de degrés à mon amour, pour que mon ame s'élançe dans vos saints embrassements, et ne se sépare jamais de vous, jusqu'à ce que ma vie soit cachée tout entière dans le secret de votre face. Ce que je sais seulement, c'est que, hors de vous, il n'est rien qui ne soit malaise pour moi, non-seulement au dehors, mais au dedans de moi-même; et toute richesse qui n'est pas mon Dieu n'est pour moi que pauvreté.

CHAPITRE IX.

Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit qu'il étoit porté sur les eaux.

Le Père et le Fils n'étoient-ils pas aussi *portés* sur les eaux ? Si l'on se représente un corps contenu dans un lieu, le Saint-Esprit ne pouvoit être non plus porté au-dessus des eaux; que si c'est comme dominant, par l'essence immuable de sa divinité, tout ce qui est sujet au changement, alors, le

(1) Eph., v, 8.

(2) Ps. xvii, 29.

(3) Ps. cxxxviii, 11.

Père et le Fils, aussi bien que le Saint-Esprit, étoient donc tous trois également portés au-dessus des eaux. Mais pourquoi cela n'a-t-il été dit que de votre Saint-Esprit? pourquoi est-il le seul dont on nous parle, comme s'il y avoit un lieu là où il n'y a pas de lieu? C'est sans doute parce que de lui seul aussi il est dit qu'il est votre *don*. Seigneur, votre *don* est le lieu où nous trouvons le repos : c'est là que nous jouissons de vous; là est notre repos, et notre véritable demeure.

C'est vers ce lieu que l'amour nous élève sans cesse; et c'est votre divin Esprit qui retire notre misère des portes de la mort; « c'est dans notre volonté qu'est notre paix (1). » Un corps tend vers son centre par son propre poids; et ce centre n'est pas toujours en bas, mais au lieu qui lui est propre. Si la pierre tombe, le feu s'élève; l'un et l'autre suit son poids qui l'entraîne; l'un et l'autre tend vers son centre. L'huile sur laquelle on verse de l'eau ne tarde point à s'élever au-dessus; et l'eau répandue dessus ne tarde point à se précipiter au-dessous : l'une et l'autre suit son poids qui l'entraîne, et tend vers son centre. Ainsi toutes choses déplacées de leur centre sont dans le trouble et l'agitation, et ne rentrent dans le repos qu'en rentrant dans l'ordre. Mon poids, à moi, c'est mon amour : vers quelque lieu que je tende, c'est lui qui m'y porte. C'est par votre *don* que nos âmes sont embrasées, que nous sommes portés vers les cieux; il nous remplit de ses feux, et nous le suivons; nous montons, sans nous arrêter, par une sainte élévation de nos pensées et de notre cœur; et c'est alors que nous chantons le mystérieux cantique *des Degrés* (2). Ce sont vos flammes, ô mon Dieu! ce sont vos douces flammes qui nous embrasent; et nous marchons, et nous montons vers la céleste Jérusalem, demeure de la paix. Et c'est alors « que mon cœur » se réjouit dans cette parole qui lui a été dite : « Nous irons » dans la maison du Seigneur (3). » C'est là que nous établit cette *bonne volonté*, qui fait que nous ne voulons rien autre chose « qu'y demeurer éternellement (4). »

(1) LUC., II, 14.

(2) PS. LXXXV, 6.

(3) PS. CXXI, 4.

(4) PS. XXVI, 4.

CHAPITRE X.

Nous n'avons rien qui ne soit un don de Dieu.

Heureuse la créature qui n'a jamais connu que cet état ! encore que par soi-même elle n'y fût jamais arrivée, si, au moment même où elle a été créée, votre Saint-Esprit, votre *don* immuable, qui *est porté* sur tout ce qui est sujet à changer, ne l'eût élevée à ce haut degré de bonheur où il vous a plu de l'appeler quand vous avez dit, « Que la lumière se » fasse ; et elle fut faite (1). » Dans nous, Seigneur, on distingue deux temps bien différents, « l'un où nous étions ténèbres, l'autre où nous sommes devenus lumière (2). » Mais en parant de ces bienheureuses intelligences, l'Écriture dit seulement ce qu'elles auroient été si Dieu ne les avoit point éclairées de sa lumière. Elle en parle comme si elles eussent été primitivement flottantes, et enveloppées de ténèbres, afin que nous vi-sious clairement la cause qui les a rendues autres qu'elles n'auroient été naturellement, et qui les a fait deviner lumière : c'est-à-dire leur intime union avec vous, qui êtes la lumière immuable et souveraine. Que celui qui peut comprendre de si sublimes vérités les comprenne, et que celui qui ne le peut pas vous demande la grâce de le pouvoir. Pourquoi, Seigneur, m'adresseroient-ils, à ce sujet, leurs questions importunes, comme si j'étois « cette lumière qui illumine tout homme venant en ce » monde (3) ? »

CHAPITRE XI.

Qu'il y a dans l'homme une image de la Trinité.

Qui peut comprendre la toute-puissante Trinité ? et cependant qui n'en parle pas, quoiqu'il ne puisse la comprendre ? Certes, il y a bien peu d'intelligences qui sachent ce qu'elles en disent, lorsqu'elles en parlent. En attendant, on

(1) Gen., 1, 3.

(2) Eph., v, 8.

(3) Joan., 1, 9.

dispute, on conteste, quoique ce soit un mystère que l'on ne peut comprendre que dans la paix et la tranquillité de l'ame. Je voudrois que les hommes rentrassent en eux-mêmes, et qu'ils considérassent attentivement ces trois choses, *être, intelligence, volonté*. Je sais bien qu'elles sont bien éloignées de l'auguste Trinité; mais je les présente seulement comme un sujet de méditation, et pour leur faire sentir combien ils sont éloignés de ce qu'ils voudroient comprendre. *Je suis, je connois et je veux*: je suis ce qui *connoit* et qui *veut*; je connois que je *suis* et que je *veux*; et je *veux être et connoître*.

Comprenez qui pourra combien notre existence est inséparable de ces trois choses, toutes les trois ne faisant ensemble qu'une même ame, une même vie, une même nature; toutes les trois étant à la fois différentes l'une de l'autre, et inséparablement unies. O homme! te voilà en présence de toi-même; fixe sur toi tes regards; vois, examine et réponds-moi.

Et encore, si tu parviens à te comprendre et à m'expliquer ce que tu es, ne crois pas pour cela avoir compris l'ÊTRE immuable, qui est au-dessus de tout, qui est immuablement, qui connoit immuablement, qui veut immuablement. Car qui pourroit assurer que c'est à cause de ces trois choses que Dieu est Trinité; ou, si elles se trouvent toutes les trois dans chaque personne, ou enfin si c'est l'un et l'autre à la fois; la Trinité des personnes étant fondée sur ce que ces trois choses sont en Dieu, et néanmoins chaque personne les possédant toutes trois, parce que l'unité féconde de cet être souverain fait, par une manière ineffable et incompréhensible, qu'avec *unité et multiplicité* tout ensemble; il est, il se connoit et jouit immuablement de lui-même, dans l'infini de sa nature? Qui pourroit comprendre, qui pourroit expliquer, en quelle langue que ce soit, et sans témérité, de pareils mystères?

CHAPITRE XII.

Dieu renouvelle en formant son Église ce qu'il avoit fait en créant le monde.

Va plus avant, mon ame, et achève de confesser ta foi; dis au Seigneur ton Dieu: Saint, Saint, Saint! ô mon Sei-

gneur et mon Dieu ! c'est en votre nom que nous avons été baptisés, Père, Fils, et Saint-Esprit. Il y a aussi dans nous un *ciel* et une *terre*, que Dieu a créés par la puissance de son CHRIST ; et ce sont les hommes spirituels et les hommes encore charnels que renferme votre Église. Cette *terre*, qui est dans nous, « avant que la doctrine du Verbe ne lui eût » donné sa forme (1), » étoit comme l'autre, *invisible* et *informe* ; et nous étions enveloppés des *ténèbres* de l'ignorance, « parce que vous avez châtié l'homme à cause de son » péché (2) ; » « et vos jugements, ô Dieu, sont profonds » comme l'abîme (3). »

Mais parce que « votre esprit étoit porté sur les eaux (4), » votre miséricorde n'a point délaissé notre misère. Vous avez dit : « Que la lumière soit (5), » c'est-à-dire : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche (6). » Faites pénitence. « Que la lumière soit. » Et parce que notre âme, en se repliant sur elle-même, ne rencontroit que trouble et affliction, alors, Seigneur, « nous nous sommes souvenus de » vous dans la terre du Jourdain (7) ; » par la grace de votre Fils, qui est cette montagne sainte, laquelle, étant aussi élevée que vous, s'est abaissée jusqu'à nous. Alors nos ténèbres nous sont devenues insupportables ; nous nous sommes tournés vers vous, et « la lumière a été faite. » Et voilà « que nous, qui n'étions autrefois que ténèbres, nous sommes maintenant lumière dans le Seigneur (8). »

CHAPITRE XIII.

Que notre renouvellement ne peut être parfait en cette vie.

Cependant ce n'est encore que par la foi, et non pas en voyant Dieu face à face, que nous sommes devenus lumière ; « car c'est en espérance que nous sommes sauvés (9) ; » et l'espérance qui jouiroit de ce qu'elle espère ne seroit plus espérance : « C'est encore un abîme qui appelle un autre » abîme (10), » mais qui l'appelle par le bruit de vos célestes

(1) Rom., vi, 17. — (2) Ps. xxxviii, 12. — (3) Ps. xxxv, 6. — (4) Gen., 1, 2. — (5) Gen., 1, 3. — (6) Mat., iii, 2. — (7) Ps. xli, 6. — (8) Eph., v, 8. — (9) Rom., viii, 24. — (10) Ps. lxxxviii, 8.

eaux. Celui (1) même qui a pu dire : « Je ne vous ai point » parlé comme à des hommes spirituels, mais comme à des » hommes charnels (2), » ne croit pas, pour cela, avoir atteint le but auquel il aspirait ; et, oubliant « ce qu'il laisse derrière lui, il avance vers ce qui est devant lui (3) ; » il gémit sous le poids qui l'accable ; « son ame a soif du Dieu » vivant, de même que le cerf soupire après l'eau des torrents (4) ; et il s'écrie : « Quand serai-je arrivé (5) ? » Brûlant du désir d'habiter cette demeure qui lui étoit réservée dans le ciel, il appelle ceux qui étoient encore plus avant que lui dans l'abîme, et leur dit : « Ne vous conformez point » au siècle présent, mais réformez-vous en prenant un nouvel esprit (6) ; ne soyez pas dépourvus d'intelligence, » comme des enfants, mais soyez sans malice comme des » enfants, afin que vous soyez des hommes parfaits (7). »

Et ailleurs : « O Galates insensés ! s'écrie-t-il, qui vous a » donc fascinés de la sorte (8) ? » Mais alors, ô mon Dieu ! ce n'est plus sa voix qui se fait entendre, c'est la vôtre à vous-même, à vous, qui, du haut des cieux, « avez envoyé votre » Esprit (9), » par l'entremise de celui qui s'est élevé dans les cieux, et qui a ouvert les sources de ses dons, « afin » qu'un fleuve de joie inondât votre cité sainte (10). » C'étoit après elle que soupiroit « ce fidèle ami de l'Époux (11), » qui, bien qu'il possédât en lui-même les prémices de votre Esprit, « gémissait encore en lui-même, parce qu'il attend » doit le moment de son adoption, qui doit opérer la délivrance de son corps (12). » Membre de l'Époux (qui est l'Église de Jésus-Christ), il a pour elle une sainte jalousie ; ami de l'Époux, il est encore jaloux, non pour soi-même, mais pour lui ; et ce n'est pas par sa propre voix, c'est « par » celle de vos torrents (13), » qu'il appelle ces autres abîmes (les chrétiens encore imparfaits et charnels), pour lesquels il craint, dans les transports de son zèle, « que, de même » que le serpent séduisit Ève par ses artifices, de même il ne » les corrompe, en les éloignant du chaste amour qu'ils doivent à notre Époux, votre Fils unique (14). » Oh ! quelle

(1) S. Paul. — (2) I. Cor., III, 1. — (3) Phillip., III, 13. — (4) Ps. XLI, 1. — (5) Ps. XLI, 2. — (6) Rom., XII, 2. — (7) I. Cor., XIV, 20. — (8) Gal., III, 1. — (9) Act., II, 3. — (10) Ps. XLV, 5. — (11) Joan., III, 29. — (12) Rom., VIII, 23. — (13) Ps. XLI, 8. — (14) II. Cor., XIII, 3.

lumière que celle de son visage, « lorsque nous le verrons » tel qu'il est (1), » et que seront essuyées ces larmes qui, » nuit et jour, sont ma nourriture, pendant que l'on me dit » sans cesse : Où est votre Dieu (2) ! »

CHAPITRE XIV.

L'ame est soutenue par la Foi et l'Espérance.

Moi-même je m'écrie souvent : « O mon Dieu ! où êtes-vous (3) ? » où êtes-vous ? Je respire un peu toutes les fois que mon ame, se répandant en elle-même, peut célébrer, dans les transports de sa joie, votre grandeur et vos louanges. Mais elle se trouve bientôt triste comme auparavant, parce qu'elle ne tarde point à retomber dans ses foiblesses, et à redevenir un *abîme* ; ou plutôt, parce qu'elle reconnoît qu'elle n'a point cessé d'être un abîme. La FOI que vous m'avez donnée, comme un flambeau, pour conduire mes pas au milieu des ténèbres, lui dit : « Pourquoi es-tu triste, » ô mon ame ? et pourquoi me troubles-tu ? Espère au Seigneur (4) ; sa parole est le flambeau qui guide tes pas (5). » Espère, et persévère, jusqu'à ce que la nuit, « mère des » impies (6), » soit passée ; jusqu'à ce que la colère de Dieu soit apaisée ; cette même colère dont nous fûmes nous-mêmes les enfants, « lorsque nous étions encore ténèbres (7). » Hélas ! ténèbres funestes, dont nous portons encore les restes dans ce corps auquel le péché a donné la mort ; jusqu'à ce que « le jour vienne à paroître, et que les ombres soient » dissipées (8). »

Espère au Seigneur, ô mon ame ! Dès le matin de ce grand jour, je me tiendrai en votre présence, je contemplerai vos grandeurs, et je publierai vos louanges ; dès le matin, je me tiendrai en votre présence, « et je verrai mon Dieu, le Dieu » de mon salut (9) ; celui qui vivifiera même nos corps mortels, par son Esprit saint, qui demeure en nous (10), » et qui étoit intérieurement porté par sa miséricorde au-dessus des *abîmes* ténébreux et inconstants de nos ames. C'est par

(1) Joan., III, 2. — (2) Ps. XLI, 4. — (3) Ps. XLI, 4. — (4) Ps. XLI, 6. — (5) Ps. CXVIII, 105. — (6) I. Thess., V, 5. — (7) Eph., V, 8. — (8) Cant., II, 17. — (9) Ps. LXXXVII, 2. — (10) Rom., VIII, 2.

lui que nous avons reçu, dans l'exil et le pèlerinage de cette vie, le gage d'être désormais lumière. C'est par lui que « nous sommes sauvés dès ici-bas par l'espérance (1), » et que, « de ténèbres que nous étions auparavant, nous sommes » devenus les enfants du jour et de la lumière (2). » Et, dans cette incertitude où sont plongées les choses humaines, vous seul, Seigneur, pouvez faire la séparation des uns et des autres; vous qui seul sondez les cœurs, qui appelez lumière ce qui est lumière, et ténèbres ce qui est ténèbres. « Qui peut » nous discerner, si ce n'est vous? Qu'avons-nous que nous » n'ayons reçu de vous (3), ayant tous été tirés d'une même » masse d'argile, les uns pour être des vases d'honneur, les » autres des vases d'ignominie (4)? »

CHAPITRE XV.

L'Écriture sainte comparée au firmament. Les anges comparés à ces eaux qui sont au-dessus du firmament.

Seigneur, quel autre que vous a étendu le firmament au-dessus de nos têtes; c'est-à-dire quel autre que vous a donné aux hommes ces saintes Écritures, qui sont véritablement destinées à être notre *firmament*, c'est-à-dire à nous affermir dans la foi? Il est dit du ciel « qu'il sera roulé comme un livre (5), » et qu'il est maintenant « étendu sur nos têtes » comme une peau (6). » Car, ô mon Dieu! l'autorité de vos Écritures n'en est que plus élevée, lorsque les organes dont vous vous êtes servi pour nous les transmettre ont cessé de vivre. Vous savez, Seigneur, « que vous couvrites de peaux » les premiers hommes (7), » lorsque le péché les eut rendus esclaves de la mort. Voilà pourquoi vous avez étendu, comme une peau, le firmament de vos saintes Écritures, si admirables par l'accord qui règne entre elles; et que vous l'avez placé au-dessus de nous, par le ministère d'hommes semblables à nous. L'autorité si puissante de vos paroles, qu'ils étoient chargés de nous annoncer, s'est étendue, après leur mort, avec encore beaucoup plus de force, sur tout ce

(1) Rom., III, 24. — (2) I. Thess., v, 5. — (3) I. Cor., IV, 7. — (4) Rom., IX, 21. — (5) Is., XXXIV, 4. — (6) Ps. CIII, 3. — (7) Gen., III, 22.

qu'elle devoit protéger, qu'elle ne s'y étoit étendue pendant leur vie. Auparavant vous n'aviez point encore « tendu » comme une peau le ciel (de vos Écritures); » et vous n'aviez point porté jusqu'aux extrémités de la terre cette haute renommée que ces grands personnages ont acquise par leur mort.

Faites-nous donc la grace, Seigneur, de voir ce *ciel*, « qui » est l'ouvrage de vos mains (1). » Dissipez ces nuages épais qui le voilent à nos yeux : c'est là que sont renfermés vos oracles, qui donnent la sagesse aux petits enfants. « Faites » sortir, ô mon Dieu ! vos louanges les plus accomplies de » la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la ma- » melle (2). » Nous ne connoissons point d'autres livres plus capables d'anéantir l'orgueil, de détruire tout ennemi qui résiste à votre grace, et qui retarde le moment de sa réconciliation avec vous, en justifiant ses fautes. Je ne connois point, ô mon Dieu ! non, je ne connois point de livres dont les paroles soient plus pures et plus chastes ; je n'ai jamais entendu de discours qui me persuadassent plus efficacement de vous confesser mes fautes, de courber ma tête à votre joug, et de vous servir par le seul motif de votre amour. O Père très-bon, accordez-moi cette grace, puisque vous savez que je suis soumis à vos saintes Écritures ; et vous ne les avez si solidement affermiées qu'en faveur de ceux qui s'y soumettent sans réserve. Faites donc que je les comprenne.

Il y a d'autres *eaux* au-dessus de ce *firmament* ; et ces eaux sont, à ce qu'il me paroît, ces esprits immortels que vous avez séparés de toutes les corruptions de la terre. Que ceux-là louent votre nom ; que ces innombrables légions de pures intelligences, plus élevées que les cieux, qui n'ont pas besoin de fixer leurs regards sur ce *firmament* de vos Écritures, et d'y apprendre vos volontés en y lisant vos paroles, chantent éternellement vos louanges. Sans cesse elles voient votre face, et c'est là qu'elles lisent, sans l'aide de syllabes et de mots qui ont besoin de temps pour se faire entendre, ce que veut votre éternelle volonté ; elles le lisent, le choisissent, l'aiment ; elles le lisent toujours, et ce qu'elles lisent

(1) Ps. VIII, 4.

(2) Ps. VIII, 3.

ne passe jamais, parce que c'est l'immuable stabilité de vos conseils qu'elles lisent sans cesse, qu'elles embrassent, et qu'elles aiment. Leur livre ne se ferme point, ne se roule jamais, parce que ce livre c'est vous-même, et que vous l'êtes éternellement. Vous avez placé vos anges au-dessus de ce firmament (les Écritures) que vous avez affermi au-dessus des foibles créatures qui habitent la terre, afin qu'ils y jetassent les yeux, qu'ils y lussent votre miséricorde, qu'ils y connussent, par des paroles qui passent dans le temps, celui qui est l'auteur des temps. « Seigneur, votre miséricorde est dans » le ciel, et votre vérité s'élève jusqu'aux nues (1). » Les nues passent, mais le ciel demeure. Ceux qui nous prêchent votre parole passent de cette vie à une autre vie; mais votre Écriture s'étend sur tous les peuples de la terre, jusqu'à la consommation des siècles.

« Le ciel lui-même et la terre passeront, mais vos paroles » ne passeront point (2). Cette peau sera pliée, et l'herbe » au-dessus de laquelle elle étoit étendue passera avec toute » sa beauté (3). » Votre parole demeure éternellement. Nous ne la voyons maintenant que « comme une énigme, à travers » des nuages, et, pour ainsi dire, dans le miroir des » cieux (4), » et non pas telle qu'elle est, parce que nous-mêmes, quoique « nous soyons aimés de votre divin Fils Jé- » sus-Christ, nos yeux ne voient point encore clairement ce » que nous serons après cette vie (5). » Il nous a regardés à travers le vêtement de sa chair; il nous a comblés de ses caresses; nous avons été embrasés de son amour, « et nous » courons après l'odeur de ses parfums (6). » Mais quand il se montrera dans sa gloire, nous deviendrons semblables à lui, « parce que nous le verrons tel qu'il est (7). » Seigneur, faites-nous la grace de le voir tel qu'il est, et ainsi qu'il ne nous est pas donné de le voir encore.

CHAPITRE XVI.

Nul ne connoit Dieu comme Il se connoit.

De même qu'il n'y a que vous qui soyez d'une manière immuable, vous seul, ô mon Dieu! savez ce que vous êtes,

(1) Ps. xxxv, 5. — (2) Matt., xxiv, 35. — (3) Jac., i, 11. — (4) I. Cor., xiii, 12. — (5) I. Joan., iii, 2. — (6) Cant., i, 3. — (7) I. Joan., iii, 2.

parce que vous êtes immuable dans ce que vous savez, immuable dans ce que vous voulez. Votre essence *sait* et veut immuablement; votre science *est* et veut immuablement; votre volonté *est* et veut immuablement. Vous ne trouvez pas juste qu'un être changeant, qui n'est que parce qu'il est éclairé de votre lumière, connoisse cette lumière immuable, comme elle se connoît elle-même; et voilà pourquoi, Seigneur, mon ame est en votre présence « comme une terre » sans eau (1), » parce que, de même qu'elle n'a point en elle-même de quoi l'éclairer, elle n'y trouve point ce qui peut la rassasier; de même que la source de vie ne se trouve qu'en vous, de même aussi ce n'est que « dans votre lumière » que nous verrons la lumière (2). »

CHAPITRE XVII.

De quelle manière on peut entendre la création de la mer et de la terre.

Seigneur, il est encore d'autres *eaux* amères : ce sont les enfants du siècle. Quelle est donc la main qui les a rassemblés dans un même espace, et comme unis en un même corps? Tous ils se proposent une même fin, une félicité terrestre et temporelle; et tout ce qu'ils font s'y rapporte, quoiqu'ils soient tous agités par des soins diverses et innombrables. Qui les a rassemblés, ô mon Dieu ! si ce n'est vous, qui avez dit : « Que les eaux se rassemblent dans un même espace, » et qui avez commandé de « paroître à la terre aride » et altérée (3) » de vos grâces? Oui, Seigneur, « cette mer » est à vous; c'est vous qui l'avez faite, et ce sont vos mains » qui ont formé cette terre (4) » desséchée et altérée de vos grâces : car ce n'est point l'amertume des volontés, mais la réunion des *eaux* (de la multitude des hommes), qui forme cette mer.

Mais comme c'est vous qui réprimez les passions déréglées de nos ames, qui leur imposez des limites que vous ne permettez point qu'elles franchissent, forçant ainsi leurs flots à revenir se briser sur eux-mêmes, il est vrai de dire que cette mer est votre ouvrage, et qu'elle se trouve de la sorte sou-

(1) Ps. cxlh, 6. — (2) Ps., xxxv, 10. — (3) Gen., 1, 9. — (4) Ps. xciv, 5.

mise aux lois de l'ordre auquel vous avez voulu soumettre toutes choses.

Mais pour ces âmes altérées de votre grâce, sur lesquelles vos regards sont toujours attachés, et que, pour une fin toute différente, vous avez séparées de cette mer, vous les arrosez dans le secret d'une eau pure et salutaire, « afin que » la terre porte son fruit (1). » Cette terre porte réellement son fruit, et, docile à la voix du Seigneur son Dieu, notre âme, *selon son espèce* (2), produit des œuvres de miséricorde, et surtout cet amour du prochain; qui se manifeste par les services que nous lui rendons dans ses besoins temporels; et chacun de ces fruits porte sa semence, c'est-à-dire que les œuvres de charité sont accompagnées du sentiment de notre propre misère, qui nous porte à compatir aux besoins des pauvres; et à les secourir comme nous souhaiterions d'être secourus, si nous éprouvions les mêmes besoins. Et cela, non-seulement lorsqu'il ne nous en coûteroit presque rien de le faire, comme une terre qui ne seroit destinée à produire que de l'herbe, mais encore par cette assistance puissante au moyen de laquelle « on dérobe l'opprimé aux » poursuites de l'oppresser (3), » on lui procure un abri sûr contre toute espèce de violences, en employant, s'il le faut, pour le défendre tout ce que l'on a de force et d'ardeur; semblables alors à une terre capable de produire des arbres vigoureux et chargés de fruits.

CHAPITRE XVIII.

Les Justes peuvent être comparés aux astres.

O mon Seigneur et mon Dieu! oui, je vous en conjure, vous qui agissez si puissamment sur nos âmes, vous qui leur donnez la force et la joie: « que la vérité naisse de la terre, » que la justice nous regarde du haut des cieux (4), » et qu'ainsi de nouveaux astres brillent dans le firmament. Partageons donc notre pain avec les pauvres, et recevons dans nos maisons l'indigent qui n'a point de retraite; revêtons ceux qui

(1) Ps. LXXXIV, 13. — (2) Gen. 1, 11. — (3) Ps. LXXXI, 4. — (4) Ps. LXXXIV, 22.

sont nus, et ne méprisons point les hommes, qui sont nos semblables et de la même race que nous.

Dès qu'une fois notre *terre*, ô mon Dieu! aura produit de tels *fruits*, daignez alors jeter sur nous un de vos regards; faites que notre lumière « brille en son temps (1) » de tout son éclat, et que, par ces premiers fruits de nos bonnes œuvres, nous nous rendions dignes d'être admis à la contemplation ravissante du Verbe de vie, paroissant alors, « comme » des astres (2), » attachés au *firmament* de vos saintes Écritures.

C'est là, ô mon Dieu! que vous conversez avec nous, nous apprenant à mettre de la différence entre les choses sensibles et les intellectuelles, comme entre le jour et la nuit; à en mettre aussi entre les âmes spirituelles et celles qui sont devenues les esclaves des sens. De la sorte, ô mon Dieu! ce ne sera plus vous seulement qui, dans le secret impénétrable de vos jugements, séparerez les ténèbres d'avec la lumière, comme vous le fîtes avant d'avoir créé le firmament; mais ceux qui sont véritablement animés de votre esprit, et que l'infusion de votre grâce a placés et rangés en ordre dans cet autre firmament, rempliront aussi la terre de leur lumière, sépareront à leur tour le jour de la nuit, et marqueront les temps à leur manière, parce que « ce qui étoit devenu vieux » est passé; que tout est devenu nouveau (3); que notre salut est plus proche que quand nous avons commencé de » croître (4); » que la nuit a précédé, mais que le jour approche, « et que vous couronnez l'année par des bénédictions (5), en envoyant des ouvriers dans votre moisson (6), » dans cette moisson qui est le fruit des travaux d'autres ouvriers qui l'ont semée; en même temps que vous en enverrez d'autres pour une autre moisson qui ne se recueillera qu'à la fin des siècles.

Ainsi accomplissez-vous nos vœux, ainsi « répandez-vous » vos bénédictions sur les années du juste (7). » Pour vous, vous êtes toujours le même, et « vos années qui ne finissent » point (8) » sont comme un grenier où vous mettez en réserve les années de l'homme juste qui ne font que passer.

(1) Ps., I, 3. — (2) Phillip., II, 15. — (3) II. Cor., V, 17. — (4) Rom., XIII, 11. — (5) Ps. LXIV, 12. — (6) Matt., IX, 35. — (7) Ps. V, 14. — (8) Ps. CI, 27.

C'est d'après vos éternels desseins que vous répandez sur la terre, dans les temps fixés par votre sagesse, la rosée céleste de vos dons. « Vous donnez à l'un, par votre Esprit, la parole de sagesse qui a tout l'éclat du soleil pour les yeux de ceux qui aiment la claire lumière de la vérité; à un autre vous donnez, toujours par le même Esprit, la parole de science, qui ressemble à l'astre des nuits; à cet autre la foi, à cet autre le don des guérisons; à celui-ci le don des miracles, à celui-là le don de prophétie; à quelques-uns le don de discerner les esprits, à quelques autres le don des langues (1). » Toutes ces diverses graces sont comme autant d'étoiles : car c'est un seul et même Esprit qui opère tous ces différents effets. Il donne à chacun ses graces comme il lui plait; et il sait, pour l'avantage des élus, ordonner à ces *astres* de répandre chacun la lumière qui lui est propre.

Ce don de science renferme la connoissance des divers sacrements qui, selon les temps, ont changé comme fait la lune (2); mais ce don et tous les autres dont j'ai parlé ensuite, qui nous sont figurés par les étoiles, ne sont, comparés à cette contemplation lumineuse de la science qui fait la joie de ce grand jour dont j'ai déjà parlé, que comme le commencement d'une nuit. Cependant ces dons sont nécessaires à ceux à qui votre serviteur (3), si admirable par sa prudence, ne pouvoit parler comme à des hommes spirituels, parce qu'ils étoient encore des hommes charnels (4); lui qui savoit parler « le langage de la sagesse avec les par- » faits (5). »

Car l'homme animal et terrestre, qui n'est encore qu'un petit enfant en Jésus-Christ, « qui ne peut encore se nourrir » que de lait (6), » jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de forces pour prendre une nourriture plus solide et que ses yeux soient devenus capables de soutenir l'éclat du soleil, ne doit point être abandonné dans la nuit où il est encore; mais qu'il lui suffise d'y être éclairé par la lumière de la lune et des étoiles. Voilà, ô mon Dieu! ce que vous nous apprenez dans ce livre qui est votre *firmament*, afin que, par l'effet

(1) I. Cor., XII, 28, 29.

(2) En effet ceux de la nouvelle alliance sont fort différents de ceux de l'ancienne loi.

(3) S. Paul. — (4) I. Cor., III, 1. — (5) I. Cor., II, 6. — (6) I. Cor., III, 2.

d'une contemplation vraiment admirable, nous parvenions à distinguer clairement tous les objets qui nous entourent, bien que nous ne les voyions encore qu'en figures dans le temps, et renfermés dans les limites des années et des jours.

CHAPITRE XIX.

Moyens d'arriver à la perfection.

Mais avant tout, dit le Seigneur, « lavez-vous, purifiez-vous, faites disparaître toute mauvaise pensée de vos ames » et de devant mes yeux (1), » afin que la terre, dégagée des eaux, commence à paroître ; apprenez à faire le bien ; « rendez justice à l'orphelin ; maintenez le droit de la veuve (2), » afin que cette terre produise des herbes en abondance et des arbres fertiles en fruits. Venez alors, je vous instruirai ; et il y aura des *astres* dans le *firmament*, et ils répandront leur lumière sur la terre.

Ce riche de l'Évangile demandoit au bon maître « ce qu'il » devoit faire pour acquérir la vie éternelle (3). » Ce bon maître, qui à ses yeux n'étoit qu'un homme, quoique cependant il ne fût bon que parce qu'il étoit Dieu, lui répondit : « Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements ; préservez-vous de toute corruption du péché ; ne tuez pas ; ne commettez point d'adultère ; ne dérobez point ; ne portez point faux témoignage (4), » afin que paroisse la *terre dégagée des eaux*, et que de cette bonne terre naisse « le respect pour votre père et votre mère, et la charité envers votre prochain (5). » Seigneur, répondit le riche, « j'ai déjà fait tout cela (6). »

Et d'où vient que cette *terre* « est couverte de tant d'épines (7), » s'il est vrai qu'elle soit bonne ? Allez, arrachez les buissons épais de l'avarice ; « vendez ce que vous avez (8) ; » et si vous en donnez le prix aux pauvres, votre âme sera une terre couverte de bons fruits ; « vous aurez un trésor dans le ciel (9) ; » et, si vous voulez être parfait, « suivez alors le Seigneur (10) ; » associez-vous à ceux à qui

(1) Is., I, 16. — (2) Ps. — (3) Matt., XIX, 16. — (4) Matt., XIX, 17, 18. — (5) Matt., XIX, 19. — (6) Matt., XIX, 20. — (7) Matt., XIX, 7. — (8) Matt., XIX, 21. — (9) Matt., XIX, 21. — (10) Matt., XIX, 21.

il fait entendre le langage de la sagesse, lui qui fait la distinction qu'il faut faire entre le *jour* et la *nuît*, et qui veut aussi vous l'apprendre, afin qu'il y ait aussi pour vous des *astres* dans le *firmament*; ce qui n'arrivera jamais si votre cœur n'est pas là; et votre cœur n'y sera point, si votre trésor n'y est aussi, comme vous l'avez appris de votre bon maître (1). Mais, hélas! cette terre stérile (ce riche du siècle) s'affligea d'un pareil langage; et « les épines étouffèrent les » germes de la divine parole (2). »

Mais vous, « race choisie (3), » vous, « les foibles du » monde (4), » qui avez tout quitté pour suivre le Seigneur, allez après lui, allez et confondez les puissants du siècle. Que « vos pieds purs et sans tache (5) » s'avancent sur les traces de votre divin maître. Brillez comme des astres dans le firmament, « afin que les cieux racontent la gloire du Sei- » gneur (6), » sachant toutefois faire le discernement entre la *lumière* des parfaits, qui cependant ne sont point les égaux des anges, et les *ténèbres* des imparfaits et des petits, qui cependant ne sont point méprisables à ses yeux; répandez votre *lumière* par toute la terre; « que le jour qu'illu- » minent les rayons de ce soleil annonce au jour les paroles » de la sagesse, et que la nuit, qu'éclaire la lune, annonce à » la nuit les paroles de la science (7). »

La lune et les étoiles luisent dans la nuit, et la nuit ne les obscurcit point : au contraire, elle en reçoit autant de lumière qu'elle peut en recevoir. Car comme si Dieu eût dit (en formant son Église) : « Que des astres soient créés dans » le firmament du ciel (8), » « on entendit soudain un grand » bruit venant du ciel et semblable à un tourbillon; et l'on » vit comme des *langués de feu* qui se séparaient et alloient » se reposer sur chacun des apôtres (9). » Alors des *astres* ayant la *parole de vie* furent créés dans le *firmament*. *Astres* sacrés, flambeaux admirables, hâtez votre course, parcourez toute la terre : « Car vous êtes la lumière du monde; » vous n'êtes point destinés à demeurer sous le *bois-seau* (10). » Celui auquel vous vous êtes attachés s'est élevé dans les

(1) Matt., vi, 21. — (2) Matt., xiii, 7. — (3) I. Pct. ii, 9. — (4) I. Cor., i, 27. — (5) Rom., x, 15. Is., l.ii, 7. — (6) Ps. xviii, 1. — (7) Ps. xviii, 2. — (8) Gen., i, 14. — (9) Act., ii, 2. — (10) Matt., v, 13.

cieux, et vous y a élevés avec lui : allez, courez, et montrez-vous aux yeux de toutes les nations.

CHAPITRE XX.

Sens mystique de ces paroles « que les eaux produisent les reptiles
» et les oiseaux (1). »

Astres lumineux, faites maintenant que la mer conçoive, qu'elle devienne féconde en bonnes œuvres, et que ses eaux produisent les reptiles des *ames vivantes*, en « séparant ce » qui est pur et précieux de ce qui est vil et impur (2). » Vous êtes en quelque sorte devenus la bouche de Dieu, et c'est par vous qu'il a dit : « Que les eaux produisent, non » pas des *ames vivantes* (3), » comme la terre, mais des reptiles d'*ames vivantes*, et des oiseaux qui volent au-dessus de la terre. Vos sacrements, ô mon Dieu ! sont ces reptiles salutaires qui se sont glissés dans les œuvres de vos saints, pour les sanctifier à travers les flots des tentations du siècle, afin qu'ils instruisissent les nations de la connoissance de votre nom, et qu'ils les régénérassent par le baptême.

C'est alors que furent opérées dans ces *eaux* tant et de si grandes merveilles, qui ressemblent à « ces monstres énormes qui peuplent les mers (4). » La voix de vos envoyés « a parcouru toute la terre (5) » en volant au-dessous du

(1) Cette explication allégorique du premier chapitre de la Genèse que saint Augustin soutient et poursuit ainsi jusqu'à la fin de ses Confessions, pourra sembler à beaucoup de personnes plus subtile que naturelle, et présentera même, dans quelques passages, des idées en apparence fort étranges. Mais il ne faut point oublier que le pieux auteur n'a pas prétendu donner le sens véritable des paroles de l'Écriture dans les passages qu'il commente, ayant eu soin d'établir avec beaucoup de solidité qu'indépendamment de leur sens littéral ces saints oracles devoient contenir un grand nombre d'autres vérités. C'est ainsi qu'il convient de l'entendre dans ce qui vient de précéder et dans ce qui va suivre, parce que c'est ainsi que lui-même l'a entendu; et en effet, sous le voile de l'allégorie, ce sont de très-grandes vérités qu'il exprime et d'admirables sentiments de plété.

(2) Jerem., xv, 19.

(3) Gen., 1.

(4) Gen., 1, 21.

(5) Ps. xviii, 4.

firmament de vos Écritures, parce qu'elle les considérait comme une autorité protectrice sous laquelle elle devoit toujours voler, de quelque côté qu'elle dût se diriger. Car, ô mon Dieu ! leur voix ne faisoit point entendre de sons incompréhensibles ; elle a retenti dans tout l'univers, parce qu'en la bénissant vous l'avez multipliée.

Seigneur, est-ce que je ne dis point la vérité ? Est-ce que je confonds les choses ? Est-ce que je ne distingue pas assez les connoissances claires qui appartiennent au *firmament*, c'est-à-dire à vos Écritures, des œuvres charnelles qui se font dans cette *mer* agitée du monde et sous ce même *firmament* ? Non, sans doute : car ces mêmes connoissances qui se voient dans la lumière de la sagesse et de la science d'une manière simple et précise, qui ne souffrent ni variation, ni augmentation, s'expriment au dehors par un grand nombre de signes corporels, dont les uns procèdent des autres, et qui vont toujours se multipliant. Ceci arrive, grâce à vos bénédictions, ô Dieu, qui nous consolez des dégoûts attachés à l'usage des sens mortels en faisant qu'une même chose, qui n'est comprise par notre esprit que d'une manière unique, peut néanmoins être exprimée en diverses manières, à l'aide de ces signes et de ces gestes sensibles et corporels.

Voilà, Seigneur, ce que ces *eaux* ont produit, mais seulement par la toute-puissance de votre parole, c'est-à-dire que ce sont les besoins spirituels auxquels se trouvoient réduits les peuples par l'éloignement où ils étoient de votre éternelle vérité ; qui ont produit ces merveilles ; mais c'est par votre Évangile seul qu'elles ont été produites. Ces *eaux* ont fait jaillir de leur sein toutes ces choses, parce que l'amertume dans laquelle elles croupissoient a provoqué l'opération de votre parole toute-puissante, qui les a fécondées et arrachées à la corruption.

Seigneur, tout ce que vous faites est beau, par cela seul que c'est vous qui le faites ; mais je vous vois vous-même incomparablement plus beau, vous qui avez fait toutes choses ! Oh ! si Adam, par sa chute déplorable, ne se fût point éloigné de vous, on n'auroit point vu sortir de lui, de même qu'une eau amère et corrompue, toute cette race d'hommes que l'on peut comparer à la mer par la profondeur de ses

curiosités, par les tempêtes de son orgueil et par l'inconstance et la mobilité de ses pensées; et alors il n'eût point été nécessaire qu'au milieu de cette vaste mer vos fidèles ministres employassent tant de signes sensibles et corporels, tant d'actions et de paroles allégoriques.

C'est là ce que j'entends maintenant par les *reptiles* et les *oiseaux*, c'est-à-dire les premiers moyens dont on se sert pour instruire les hommes et les soumettre ainsi aux symboles sensibles et corporels. Après quoi, Seigneur, ces foibles créatures ne pourroient plus avancer, si leurs âmes ne recevoient un nouveau degré de vie par votre Esprit, et si, après les premières paroles que votre bouche leur a fait entendre, elles n'aspiroient point à la perfection des vertus.

CHAPITRE XXI.

Interprétation allégorique des animaux terrestres.

Maintenant, Seigneur, ce n'est plus une mer profonde, c'est la *terre* séparée des *eaux*, qui, à votre parole, va produire, non plus des reptiles d'âmes vivantes et des oiseaux, mais une âme véritablement *vivante*: car elle n'a plus besoin du baptême comme les païens, ou comme elle en avoit elle-même besoin lorsqu'elle étoit ensevelie sous les eaux, et parce que l'on ne peut plus entrer dans le royaume des cieux par un autre moyen, depuis que vous avez voulu que ce fût par celui-là seul qu'on y entrât (1). Cette âme dont je parle ne cherche point des merveilles extraordinaires pour faire naître sa foi; elle n'est point de ceux qui ne sauroient croire, à moins qu'ils ne voient des prodiges et des miracles; elle est déjà une *terre* fidèle; elle est déjà séparée des *eaux* de cette mer, que l'infidélité rend amères; et « le don des » langues est un signe, non pour les fidèles, mais pour les » infidèles (2). »

Ainsi cette *terre* que vous avez affermie sur les *eaux* n'a nullement besoin de ces *oiseaux* que la mer a produits par

(1) Joan., III, 5.

(2) I. Cor., XIV, 22.

votre parole. Faites-lui seulement entendre, ô mon Dieu ! cette parole que vos apôtres sont venus annoncer. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de raconter les merveilles qu'ils ont opérées ; mais c'est vous seul qui agissiez en eux, et qui leur aviez donné la vertu de produire *une ame vivante*.

Or, c'est bien aussi cette *terre* mystique qui produit cette *ame*, puisqu'elle est cause que vos envoyés opèrent en elle des effets si merveilleux ; cette terre la produit de même que la *mer* (c'est-à-dire la corruption du genre humain) a été l'occasion de ce qu'opèrent en elle ces *reptiles* d'ames vivantes dont j'ai parlé, et ces *oiseaux* qui volent au-dessous du firmament, *oiseaux* et *reptiles* dont cette même *terre* séparée des *eaux* n'a plus besoin, quoique, « dans ce festin » que vous lui avez préparé en présence de vos fidèles (1), » elle mange ce *poisson mystérieux* (2) qui a été tiré du fond de l'abîme pour nourrir la *terre*.

Les *oiseaux*, quoique nés de la *mer*, ne laissent pas aussi de multiplier sur la *terre* : car s'il est vrai que l'infidélité des hommes ait été la première cause qui vous a déterminé à leur envoyer vos ministres pour leur expliquer vos mystères, ces mêmes ministres n'ont pas laissé que d'exhorter aussi les fidèles eux-mêmes, et de répandre sur eux de jour en jour d'innombrables bénédictions. Mais il est certain que l'*ame vivante* tire son origine de cette *terre*, parce qu'il n'y a que ceux qui croient déjà à qui il soit utile de renoncer à l'amour du siècle pour que leur *ame* vive pour vous seul, « elle » qui avoit trouvé la mort en vivant dans les délices (3) ; » délices véritablement mortelles, ô mon Dieu ! tandis que vous êtes les chastes et vivifiantes délices de celui qui a le cœur pur.

Faites donc, ô mon Dieu ! que vos ministres opèrent maintenant sur la *terre* fidèle, non plus comme ils firent au milieu des *eaux* de l'infidélité, ne parlant alors aux hommes, ne leur annonçant vos volontés que par des symboles et des paroles mystérieuses, afin que l'ignorance, mère de l'admiration, les remplit d'étonnement à la vue de merveilles si

(1) Ps. xxii, 6.

(2) Jésus-Christ, dans le sacrement de l'Eucharistie.

(3) I. Tim., v, 6.

extraordinaires et si incompréhensibles. Car tel est le chemin par où il faut conduire à la fois les enfants d'Adam qui ont oublié leur Dieu, qui, cherchant à se dérober à votre face, sont devenus un *abîme*. Mais faites que ces dispensateurs de votre parole opèrent sur vos fidèles comme sur une bonne *terre*, séparée par un grand intervalle des gouffres de cet *abîme*; qu'ils deviennent pour vos serviteurs des modèles accomplis, en vivant au milieu d'eux et en les excitant à les imiter.

De la sorte ceux-ci n'écouteront plus seulement pour écouter, mais pour agir et pratiquer ces paroles : « Cherchez le Seigneur, et votre ame aura la vie (1), » et la terre produira une ame *vivante*. « Ne vous conformez pas au siècle présent (2); » sachez vous en tenir éloigné, et votre ame trouvera la vie en le fuyant, comme en le cherchant elle trouveroit la mort; ne vous laissez point dominer par l'indomptable fierté de l'orgueil, ni entraîner par les molles voluptés de la chair ni par cette curiosité qui se pare faussement du nom de science. Alors toutes vos passions ressembleront à des bêtes féroces que la main de l'homme a apprivoisées, à des animaux que son adresse a domptés, à des serpents purgés de leur venin. Dans le sens allégorique, ces animaux représentent nos passions et les divers *mouvements* de nos ames; et en effet les fastes de l'orgueil, le chatouillement des plaisirs sensuels, le venin de la curiosité, sont des *mouvements* d'une ame morte à la vérité, mais qui n'est pas tellement morte, qu'il ne lui soit resté quelques signes d'existence. En s'éloignant de la source de vie, elle tombe dans cet état de mort; mais le monde la recueille, et elle se conforme en tout au siècle et passe avec lui.

Mais votre parole, qui est la source de vie, ô mon Dieu! est éternelle; elle ne passe point, elle ne s'écoule point: et voilà pourquoi elle nous défend ainsi de nous séparer d'elle, lorsqu'elle nous dit: « Gardez-vous de vous conformer à ce siècle, » afin que notre *terre*, étant rendue fertile par cette source de vie, elle produise une ame vivante et pure, qui n'écoute que les paroles de votre saint Évangile, tel que

(1) PS. LXVIII, 37.

(2) ROM., XII, 2.

vos apôtres nous l'ont annoncé; et qui s'efforce, sans cesse, d'imiter les vrais imitateurs de Jésus-Christ. C'est ainsi que l'on doit entendre ces mots de la Genèse, *selon son espèce*; parce que l'homme se porte volontiers à imiter ceux qu'il aime. « Soyez semblables à nous, dit l'Apôtre, puisque je » suis semblable à vous (1). »

De cette manière, cette ame sera semblable à une terre peuplée d'animaux apprivoisés, et qui montrent leur douceur par leurs actions : c'est l'ordre que vous-même nous en avez donné, nous disant : « Agissez en toutes vos œuvres » avec douceur, et vous serez chéri de tous les hommes (2). » Ils sauront se modérer dans l'abondance, et ne point « se » laisser abattre dans la disette (3). » « Ces serpents sans » venin, qui n'useront point de ruses pour nuire, n'useront » de la prudence qui leur est naturelle (4), » que pour s'élever, par la contemplation des choses passagères et périssables, jusqu'à la contemplation des choses qui sont éternelles. Car ces mouvements de l'ame figurés par ces animaux sont quelque chose de bon quand ils restent soumis à la raison, et que nous savons les préserver des excès qui donnent la mort, les renfermant dans les bornes que la loi de Dieu leur prescrit.

CHAPITRE XXII.

Ce que la création de l'homme représente allégoriquement.

O mon Seigneur et mon Dieu! ô mon Créateur! lorsque nous aurons ainsi dégagé nos affections de ce commerce du siècle qui, nous faisant mal vivre, nous donnoit la mort, et que notre ame, en vivant bien, aura véritablement commencé à vivre; lorsque sera accomplie, dans nous, la parole de votre apôtre : « Ne vous conformez point au siècle présent (5); » alors s'accomplira ce que vous ajoutez immédiatement après : « Mais transformez-vous, par le renouvellement de votre » esprit (6) : » ce qui n'est plus vivre « selon son espèce (7), »

(1) Galat., iv, 12. — (2) Eccl., iii, 19. — (3) I. Cor., viii, 8. — (4) Matt., x, 16. — (5) I. Rom., xii, 2. — (6) Rom., xii, 2. — (7) Gen., i, 21. Il ne faut point oublier que ce passage de la Genèse, et tous ceux qui vont suivre, continuent d'être pris par l'auteur dans un sens allégorique.

c'est-à-dire en imitant les hommes qui nous ont précédés, et même, en réglant notre vie sur l'exemple de l'autorité de ceux qui sont meilleurs que nous. Car, ô mon Dieu! vous n'avez point dit que l'homme soit fait *selon son espèce*; mais « faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance (1), » afin que nous eussions ainsi le moyen de connoître quelle est votre volonté. Voilà pourquoi le grand dispensateur de vos mystères, ne voulant pas que ceux qu'il avoit engendrés par la prédication de l'Évangile demeurassent toujours « de petits enfants, qu'il fût obligé de nourrir de lait (2), » et de réchauffer dans son sein comme une nourrice, nous crie : « Transformez-vous, par le renouvellement de votre Esprit (3), » pour connoître la volonté de Dieu, pour savoir ce qui est bon, ce qui lui plaît, et ce qui est entièrement parfait. C'est pourquoi vous ne dites pas : Que l'homme *soit fait*, mais « faisons l'homme (4); » ni : *selon son espèce*; mais « à notre image et à notre ressemblance (5); » « car celui qui est régénéré spirituellement, qui connoît, qui comprend votre vérité, n'a plus besoin qu'un homme lui explique quelle est votre volonté (6), » ni d'imiter une créature semblable à lui. Vous-même savez lui apprendre ce que vous voulez de lui, *ce qui est bon, ce qui vous est agréable*, ce qui est entièrement parfait. En un mot, vous le rendez aussitôt capable de contempler la Trinité dans votre unité, et l'unité dans votre Trinité : et c'est pour cela, qu'ayant été dit d'abord, au pluriel : « faisons l'homme, » il est dit ensuite : « et Dieu *fit* l'homme; » puis d'abord : « à *notre image*; » et ensuite : « à *l'image de Dieu* (7). » Ainsi, l'homme est renouvelé, pour être rendu capable de la connoissance de Dieu, « *selon l'image de celui qui l'a créé* (8); » et « un homme spirituel juge de toutes choses, et n'est jugé de personne (9). »

(1) Gen., 1, 26. — (2) I. Cor., III, 2. — (3) Rom., XII, 2. — (4) Gen., 1, 26. — (5) Gen., 1, 26. — (6) Heb., VIII, 2. Rom. XII, 2. — (7) Gen., 1, 26. — (8) Col., III, 10. — (9) I. Cor., II, 15.

CHAPITRE XXIII.

De quelles choses l'homme spirituel peut juger.

Ce pouvoir qu'a l'homme *spirituel*, de juger toutes choses, nous est marqué « par la puissance qui fut donnée à » l'homme sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, et » tous les animaux terrestres, domestiques et sauvages, sur » toute la terre, et tout ce qui rampe sur la terre (1). » Car voilà tout ce qu'il fait, à l'aide de cette intelligence, qui le rend capable de connoître « ce qui est de l'Esprit de » Dieu (2), » « et sans laquelle l'homme, élevé à un si haut » degré d'honneur, n'a pas compris sa destinée, et s'est fait » semblable aux animaux dépourvus de raison (3). »

Il y a donc des hommes spirituels dans votre Église, Seigneur, selon la grace que vous leur avez donnée, et parce que « nous sommes votre ouvrage, et que nous avons été » créés dans les bonnes œuvres (4). » Et ce ne sont pas seulement ceux qui commandent *selon l'Esprit*, mais encore ceux qui obéissent *spirituellement* : car de même que « vous » avez créé l'homme, mâle et femelle (5), » voulant que l'un soit soumis à l'autre, de même vous avez voulu établir cette subordination selon votre grace spirituelle, bien qu'il soit vrai de dire, qu'en effet, entre les membres de votre Église, il n'y a plus de distinction « de mâle ni de femelle, de juif » ni de gentil, de libre ni d'esclave (6). »

Tous ces hommes spirituels de votre Église, soit qu'ils obéissent, soit qu'ils commandent, jugent de tout par la lumière de l'Esprit, mais non pas jusqu'à décider des vérités spirituelles qui brillent dans le *firmament* de vos Écritures : car il ne nous appartient pas d'exercer nos jugements sur ce qui a une autorité si haute ; et nous devons soumettre humblement notre esprit, lorsque ces saints livres nous présentent des obscurités impénétrables, ayant pour certain que ce qui est ainsi voilé aux yeux de notre ame n'en est pas moins très-véritable. Il faut donc que l'homme, « quoique » déjà renouvelé par l'Esprit et par la connoissance qu'il a de

(1) Gen. 1, 28. — (2) I. Cor., 11, 12. — (3) Ps. XLVIII, 13. — (4) Eph., 11, 10. — (5) Gen., 1, 27. — (6) Col., 111, 11.

» Dieu, selon l'image duquel il a été créé (1), » « exécute la » loi (2), » et ne s'en fasse pas juge.

Il n'entreprend pas non plus de juger et de discerner quels sont les hommes *charnels* et quels sont les *spirituels* entre ceux qui ne se sont pas encore fait connoître par leurs œuvres, « comme les arbres se font connoître par leurs fruits (3). » Vous seul les connoissez, Seigneur ; ils ne sauroient se cacher à vos yeux ; et, avant même que vous eussiez créé le firmament, vous aviez déjà séparé ces dernières des autres, et vous les aviez *appelés* dans le secret de vos conseils.

L'homme, quoique spirituel, n'a pas le droit non plus de juger cette multitude d'hommes plongés dans le trouble et l'agitation du siècle : « car pourquoi jugeroit-il ceux qui sont hors de l'Église (4) ? » puisqu'il ignore à qui de ceux-là il est réservé de goûter dans la suite la *douceur* de votre grace, et quels sont ceux qui doivent être éternellement dans l'*amertume* de l'impiété.

L'homme, que vous avez créé à votre image, ô mon Dieu ! n'a donc reçu le pouvoir de juger, ni les *astres* qui brillent dans le firmament, ni *cet autre ciel* qui nous est caché, ni *ce jour* ni *cette nuit* que vous avez faits avant la création du ciel, ni l'assemblage des *eaux* que l'on nomme la mer : son pouvoir ne s'étend que « sur les poissons des eaux, les oiseaux du ciel, tous les animaux, toute la terre, et tout ce » qui vit ou qui rampe sur la terre (5). »

Ainsi, il juge, il approuve ce qu'il croit bien ; il désapprouve, il blâme ce qu'il reconnoît être mauvais, non-seulement dans l'administration solennelle du sacrement par lequel sont consacrés et initiés à votre service ceux que votre miséricorde va chercher au milieu de la mer du siècle, mais encore dans la solennité non moins grande, où nous est présenté ce *poisson mystérieux*, tiré du fond de l'abîme, et que mangent les âmes pieuses, figurées par la *terre séparée des eaux* (6), et dans les discours et les paroles de piété qui doivent être soumis à l'autorité de vos Écritures, et que figurent les *oiseaux volants* sous le ciel ; alors que ces paroles et ces discours exposent, interprètent, expliquent au peuple

(1) Col., III, 10. — (2) Jac., I, 21. — (3) Matt., VII, 16. — (4) I. Cor., V, 12. — (5) Gen., I, 26. — (6) Jésus-Christ, dans l'Eucharistie. Voyez page 413.

vos saintes vérités, qu'on le bénit, et qu'on invoque à haute voix votre nom, afin qu'il puisse répondre ainsi *soit-il*. Car les ténèbres de l'abîme où ce siècle est plongé, l'aveuglement où nous tient notre chair, et qui fait que nous ne saurions pénétrer les pensées des hommes, sont cause qu'il faut ainsi crier aux oreilles du corps, et employer des sons articulés pour se faire entendre. Voilà pourquoi il est vrai de dire que ces *oiseaux*, bien qu'ils se multiplient sur la terre, ce n'est pas moins des *eaux* qu'ils tirent leur origine. L'homme spirituel juge aussi, c'est-à-dire approuve ou blâme ce qu'il y a de bon ou de mauvais, autant qu'il peut le connoître, dans les œuvres ou les mœurs des fidèles; dans les aumônes, comme dans les fruits que produit un bon terrain; enfin, dans une ame *vivante*, qui, par la chasteté, les jeûnes, les pensées pieuses, est parvenue à rendre ses passions semblables à des animaux apprivoisés, ne la jugeant toutefois qu'autant que ses vertus se manifestent aux yeux du corps, par des effets extérieurs. Or ce droit de juger, qu'a l'homme *selon l'esprit*, s'étend à toutes les choses, dans lesquelles il a le pouvoir de corriger et de reprendre.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi Dieu a béni l'homme, les poissons, les oiseaux, et non pas certaines autres créatures.

Mais d'où vient ceci, ô mon Dieu ! et quel est ce nouveau mystère : voilà que vous bénissez les hommes, « afin qu'ils » croissent, multiplient et remplissent la terre (1). » Ne voulez-vous point encore par là nous faire comprendre quelque autre chose ? Pourquoi n'avez-vous pas béni aussi la lumière que vous avez appelée le *jour* ? pourquoi n'avez-vous pas béni de même, ni le firmament du ciel, ni les flambeaux dont vous l'avez orné, ni les étoiles, ni la terre, ni les mers ? Certes je dirois, ô Dieu qui nous avez créés à votre image ! je dirois que vous avez voulu accorder particulièrement à l'homme la faveur de cette bénédiction, si je ne voyois que vous avez béni de la même manière les poissons et les mons-

(1) Gen., 1, 28.

tres de l'abîme, afin qu'ils croissent, qu'ils multiplient et qu'ils remplissent les eaux de la mer, et que vous avez aussi béni les oiseaux, afin qu'ils se multiplient sur la terre.

Je dirois aussi que cette bénédiction s'étend sur toutes les choses qui se multiplient et qui se conservent par la génération, si je voyois qu'elle eût été donnée aux plantes, aux arbres; et aux animaux de la terre. Mais il ne leur a point été dit, non plus qu'aux serpents : « Croissez et multipliez; » encore que toutes ces choses se conservent et se multiplient par la génération, de même que les poissons, les oiseaux, les hommes, et que chacune d'elles conserve ainsi son espèce.

Dirai-je donc, ô ma lumière et ma vérité, que ces paroles ont été dites inutilement et sans dessein? Ne permettez pas, ô Père de toute piété, qu'un tel discours sorte de la bouche de votre serviteur; et si je ne comprends point ce que vous avez voulu dire par de telles paroles, que ceux qui sont plus intelligents que moi le comprennent, ô mon Dieu, chacun selon la mesure d'intelligence que vous lui avez donnée. Toutefois ayez pour agréable cet aveu que j'en fais, Seigneur, en votre présence : oui, je crois que ce n'est point en vain que vous avez parlé de la sorte, et je ne tairai point ce qui me vient à ce sujet dans la pensée. Car ces paroles sont vraies en elles-mêmes; et je ne vois rien qui m'empêche d'expliquer, selon le sens que j'ai conçu, les paroles figurées de vos livres saints.

Or je vois que ce que l'esprit conçoit d'une seule manière nous est représenté par les signes extérieurs et corporels de plusieurs manières différentes; et qu'au contraire l'esprit entend de diverses manières ce qui, par ces mêmes signes, ne nous est présenté que d'une seule manière. Par exemple, rien de plus simple que l'amour de Dieu et du prochain; et cependant par combien de figures, dans combien de langues et par combien de façons de parler diverses dans chaque langue, cette chose si simple n'est-elle pas représentée? Ainsi croissent et se multiplient les *poissons* dans les eaux. Qui que vous soyez qui lisez ceci, redoublez d'attention; voici l'Écriture qui nous parle d'une manière simple et unique : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » Ne peut-on pas donner divers sens à ces paroles? ces sens divers sont-

ils erronés? Ne sont-ils pas tous fondés sur la vérité; quoique différents entre eux? Ainsi la race des hommes croît et se multiplie.

Or donc si nos pensées se portent vers la nature des choses, prises dans le sens propre, et non pas allégorique, ces paroles, « croissez et multipliez, » conviennent à tout ce qui est produit par des semences. Mais si au contraire nous les prenons figurément, c'est-à-dire dans le sens que, selon moi, l'Écriture a eu principalement en vue, nous trouverons que ce n'est pas sans intention qu'elle a restreint cette bénédiction aux hommes et aux poissons.

Car nous trouvons des multitudes dans le *ciel* et dans la *terre*, c'est-à-dire dans les créatures spirituelles et corporelles; dans la *lumière* et dans les *ténèbres*, c'est-à-dire dans les âmes des justes et des pécheurs; dans le *firmament* qui a été établi entre les *eaux supérieures* et les *eaux inférieures*, c'est-à-dire dans ces pieux auteurs qui ont été les dispensateurs de la loi de Dieu; dans la *mer* et dans l'*amertume de ses eaux*, c'est-à-dire dans cette société des peuples qui sont plongés dans l'*amertume de leurs corruptions*; dans cette terre *tirée de dessous les eaux*, c'est-à-dire dans les affections des âmes pieuses; dans les plantes qui *proèdent de la semence* et dans les arbres qui *portent du fruit*, c'est-à-dire dans les œuvres de miséricorde qui s'exercent durant cette vie; dans les *grands luminaires du ciel* (le soleil et la lune), c'est-à-dire dans les dons spirituels qui éclatent pour l'utilité de l'Église; dans toute *âme vivante que produit la terre*, c'est-à-dire dans tous mouvements de l'âme domptée et soumise à la règle; dans toutes ces choses, il y a multitude, abondance, accroissement. Mais quant à cette multiplicité qui fait qu'une seule chose est énoncée par un grand nombre de signes, et qu'une seule énonciation est entendue de plusieurs manières différentes, nous ne la trouvons que dans les signes sensibles de la parole et dans les opérations de l'intelligence. Ces signes corporels et sensibles, voilà ce que l'Écriture appelle les *générations des eaux*, à cause de cet *abîme* de misère où le péché nous a plongés en nous rendant tout charnels; et les pensées de nos âmes, c'est ce qui nous est marqué par les *générations de l'homme*, parce que ces pensées viennent de la fécondité de notre esprit. Voilà, Sci-

gneur, ce qui nous détermine à croire que c'est aussi à ces deux choses que vous avez dit : « Croissez et multipliez. » Par cette bénédiction, je vois que vous nous avez accordé la faculté d'énoncer en plusieurs manières ce que nous concevons d'une manière unique, et de concevoir de plusieurs manières ce que nous trouvons d'obscur dans votre Écriture, quoiqu'il ne soit énoncé que d'une seule manière.

Ainsi se remplissent les *eaux* de la mer. Ces eaux sont agitées par les diverses significations que l'on donne aux paroles divines, et qui sont comme des *poissons* de toute espèce. Ainsi se remplit la *terre*, c'est-à-dire l'ame du juste, qui s'élève *au-dessus des eaux amères* par son ardeur pour la recherche de la vérité, et par sa soumission à la raison éternelle.

CHAPITRE XXV.

Les fruits de la terre désignent allégoriquement les œuvres pieuses des fidèles.

Je veux encore dire, Seigneur, les pensées que me suggèrent les paroles suivantes de votre Écriture; et je les dirai sans crainte, parce que je ne dirai rien que de vrai, et que c'est vous-même qui m'avez inspiré ce que vous avez voulu que je compris par ces paroles. Je ne crois jamais que je dis vrai que quand c'est vous qui m'inspirez, parce que vous êtes la suprême vérité, que « tout homme est menteur (1); » et que c'est de son propre fonds que parle celui qui dit le mensonge.

Ainsi donc, Seigneur, pour ne jamais dire que la vérité, c'est par votre inspiration seule que je parle. Vous nous avez donné pour nourriture toutes les plantes qui viennent de graines et de semences, et qui sont répandues sur toute la terre, ainsi que tous les fruits des arbres qui renferment en eux la semence destinée à les reproduire; et ce n'est pas à nous seulement que vous les avez donnés, mais encore à tous les oiseaux du ciel, à tous les animaux de la terre, et même aux reptiles; mais vous ne les avez point donnés aux poissons ni aux monstres de l'abîme.

(1) Ps. CXV, 11.

Or je disois que ces fruits de la terre figurent allégoriquement les œuvres de miséricorde qui naissent d'une terre fertile, c'est-à-dire des *ames justes*, à l'occasion des nécessités où languissent leurs frères. C'est dans ce sens que nous appelons une bonne terre le pieux Onésiphore, dont toute la maison ressentit les effets de votre miséricorde à cause du soulagement et de l'assistance qu'il donna à Paul, votre serviteur; et parce qu'il n'avoit pas eu honte de le révéler dans les fers (1). Tels se montrèrent encore ces fidèles de Macédoine, qui vinrent apporter au même apôtre tout ce dont il avoit besoin (2). Voilà des *arbres* véritablement fertiles; mais il s'en trouva aussi qui ne produisirent point le *fruit* qu'ils lui devoient; et c'est de ceux-là que l'apôtre se plaint dans l'amertume de son cœur lorsqu'il dit: « La première fois que » je fus obligé de me défendre, personne ne m'assista, et » tous m'abandonnèrent. Je prie Dieu de ne le leur point » imputer (3). » Certes cette assistance est bien due à ceux qui nous enseignent la parole de Dieu, et de qui nous recevons l'intelligence des divins mystères. Elle leur est due d'abord en qualité d'hommes; elle leur est due comme à des *ames vivantes* qui, dans leurs bonnes œuvres, nous proposent les exemples que nous devons imiter pour vivre dans toute sorte de pureté et de vertu; enfin elle leur est due comme à des *oiseaux du ciel*, dont la voix harmonieuse s'est fait entendre par tout l'univers, et a multiplié les fidèles par les fruits de bénédiction qu'elle a répandus de toutes parts.

CHAPITRE XXVI.

Le fruit des œuvres de miséricorde est dans la bonne volonté.

Ces œuvres de miséricorde sont donc des *fruits*, mais des fruits qui ne rassasient que ceux qui s'en réjouissent; et ceux-là certainement ne s'en réjouissent pas « qui font leur » Dieu de leur ventre (4). » Dans ceux mêmes qui font l'aumône, ce n'est point ce qu'ils donnent qui est le *fruit*, mais l'esprit avec lequel ils donnent. Ainsi je conçois que cet apô-

(1) II. Tim., I, 16. — (2) II. Cor., XI, 9. — (3) II. Tim., IV, 16. — (4) Phil., III, 19.

tre, qui étoit le serviteur de son Dieu, et non pas l'esclave de son ventre, ait pu ressentir les transports de cette sainte joie; je le conçois, j'en vois la cause, et j'y prends part de toutes mes forces: Il venoit de recevoir de la part des Philippiens, par l'entremise d'Epaphrodite, ce qu'ils lui avoient envoyé. Je le conçois, dis-je, j'en pénètre la cause; je comprends comment cette joie le nourrit et le rassasie; car il dit, parlant avec vérité: « J'ai senti une grande joie dans le » Seigneur de ce que votre affection envers moi a commencé » à *refleurir*, non pas que vous ne l'avez toujours eue » dans le cœur, mais la tristesse dont vous étiez accablés » l'empêchoit de paroître (1). » Ainsi la tristesse avoit desséché les Philippiens; ils ressembloient à des branches mortes qui ne produisent plus de fruit; et l'apôtre se réjouit, « non pour » soi, de ce qu'ils l'ont secouru dans ses besoins (2), » mais de ce qu'ils avoient recommencé à donner des signes de *fertilité*. Aussi ajoute-t-il: « Ce n'est pas qu'il me manque » quelque chose: car j'ai appris à me contenter de l'état où » je me trouve; je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans » l'abondance; je suis fait à tout, à souffrir la faim, à être » rassasié, à manquer de tout et à ne manquer de rien; je » peux tout en celui qui me fortifie (3). »

Quel est-il donc, ô grand Paul! quel est-il le sujet de votre joie? De quoi vous nourrissez-vous, ô homme « que la » connoissance de Dieu a renouvelé à l'image de celui qui » vous a créé (4)? » Ô ame *vivante* et remplie de tant de vertus! ô langue qui, semblable à un *oiseau*, parcourez toute la terre pour annoncer partout les oracles du Seigneur, de quoi vous nourrissez vous? de joie me répond-il. Écoutons ce qu'il dit ensuite: « Quoi qu'il en soit, ô Philippiens! » vous avez fait une bonne œuvre, en prenant part à ma tribulation (5). » Il se réjouit donc, il se nourrit de ce qu'ils ont fait cette bonne œuvre, et non pas de ce que ses angoisses en ont été soulagées, lui qui vous dit avec le Psalmiste: « Seigneur, au milieu de la tribulation vous avez dilaté » mon cœur (6), » parce qu'il savoit supporter en vous la disette aussi bien que l'abondance, en vous qui faisiez *toute sa force* (7). « Vous savez, dit il encore aux mêmes Philippiens,

(1) Phil., iv, 10. — (2) Phil., iv, 11. — (3) Phil., iv, 11, 12, 13. — (4) Col., iii, 10. — (5) Philip., iv, 14. — (6) Ps. iv, 1. — (7) Phil., iv, 13.

» que lorsque je me suis mis à prêcher l'Évangile, après avoir
 » quitté la Macédoine, nulle autre Église n'a eu communica-
 » tion avec moi, en ce qui est de donner et de recevoir ;
 » et que je n'ai rien reçu que de vous seuls qui m'avez en-
 » voyé deux fois à Thessalonique tout ce dont j'avois be-
 » soin (1). »

Il se réjouit de voir qu'ils sont revenus à ces bonnes œuvres, qu'ils ont en quelque sorte repris leur première fertilité, comme des branches que l'on croyoit desséchées, et qui reverdissent. Mais n'est ce point à cause de l'avantage qu'il en a reçu, puisqu'il dit : « Vous m'avez envoyé ce qui étoit
 » suffisant à mes besoins (2) ? » est-ce, dis-je, par un tel motif qu'il ressent cette joie ? non ; ce n'est point à cause de cela : et comment le savons-nous ? c'est que lui-même nous l'apprend ensuite quand il ajoute : « Ce n'est point que je
 » recherche vos dons, mais c'est que je vous disois que vous
 » produisiez des fruits (3). »

J'ai appris de vous, ô mon Dieu ! à mettre de la différence entre le *don* et le *fruit*. Le *don*, c'est ce que donne celui qui vient au secours de quelque besoin, une pièce d'argent, par exemple, la nourriture, le breuvage, des vêtements, des secours, un abri ; le *fruit*, c'est la bonne intention, c'est la volonté droite de celui qui donne. Car notre divin maître ne nous dit pas seulement, « Celui qui reçoit un prophète, » mais il ajoute, « en sa qualité de prophète, » ni de même, « celui qui reçoit un homme juste, » mais encore, « en sa
 » qualité d'homme juste, recevront la récompense, l'un du
 » prophète, et l'autre de l'homme juste (4). » « Il ne dit pas
 » seulement, « Celui qui donnera un verre d'eau au moindre
 » de ceux qui sont mes disciples, » mais il ajoute, « en qua-
 » lité de mon disciple ; » puis il finit en disant : « En vérité
 » je vous le dis, il ne perdra point sa récompense (5). »

Il y a *don* quand on reçoit un prophète, un juste, quand on donne un verre d'eau froide à un disciple ; le *fruit*, c'est de faire ces choses en considérant ces personnes en qualité de prophète, de juste, de disciple. Élie recevoit un *fruit* de la veuve qui le nourrissoit, parce qu'elle savoit que c'étoit un

(1) Phil., iv, 15. — (2) Phil., iv, 16. — (3) Phil., iv, 17. — (4) Matt., x, 41. — (5) Matt., x, 42.

homme de Dieu, et parce que c'étoit pour cela qu'elle le nourrissoit (1). Mais il ne recevoit du corbeau, qui lui apportoit un pain dans le désert, qu'un simple *don*. Et ce n'étoit pas l'homme intérieur, mais seulement l'homme extérieur, qui étoit nourri par les soins de cet oiseau, de même que c'eût été aussi l'homme extérieur seulement qui auroit éprouvé de la défaiillance, s'il n'avoit pas reçu cette nourriture.

CHAPITRE XXVII.

Ce que signifient les poissons et les baleines dans le sens allégorique.

Je dirai toute la vérité en votre présence, ô mon Dieu ! Lorsque des hommes ignorants et infidèles, qui ne peuvent être incorporés dans votre Église que par les premiers sacrements, ni gagnés que par vos plus grands miracles, lorsque ces hommes, désignés, selon moi, par les *poissons* et les *monstres de la mer*, se portent à donner la nourriture corporelle à vos enfants, ou à les assister dans quelque autre nécessité de la vie présente, ils ne connoissent point le motif pour lequel ils doivent le faire, et il en résulte d'un côté que ces hommes infidèles ne les nourrissent pas, et de l'autre que vos saints ne sont pas nourris par eux ; parce que les premiers n'agissent point en vertu d'une volonté sainte et droite, et que les seconds, ne voyant que des *dons* et point de *fruits*, n'en ressentent aucune joie. Car notre ame ne se nourrit que de ce qui lui donne de la joie. C'est pourquoi ces *poissons* et ces *baleines* ne se nourrissent d'aucune de ces productions qui ne peuvent naître de la *terre* qu'après qu'elle a été purifiée de l'*amertume* des eaux de la mer.

CHAPITRE XXVIII.

Pourquoi Dieu dit que tout ce qu'il avoit fait étoit très-bon.

« Vous vîtes, Seigneur, toutes les choses que vous aviez faites, et toutes étoient très-bonnes (2). » Nous-mêmes

(1) III. Rois, XVII, 6.

(2) Gen., I, 31.

nous les voyons aussi, et nous les trouvons telles. A chacun de vos ouvrages en particulier, dès que vous eûtes dit, « Qu'il soit, » et qu'il eut été fait, vous avez regardé et vous avez jugé que chacun étoit bon. Je trouve dans votre Écriture que sept fois vous avez trouvé bon ce que vous aviez fait; et pour la huitième fois, qu'ayant considéré en même temps tout ce que vous aviez fait, non-seulement vous le trouvâtes bon, mais *très-bon*, à cause de cet accord qu'offroit leur ensemble. Chaque partie, prise isolément, n'étoit que *bonne*; mais l'ensemble étoit *très-bon*. Il en est ainsi de tous les objets sensibles qui ont de la beauté. Un corps composé de membres parfaits est lui-même bien plus parfait et bien plus beau que chaque membre en particulier, quoique chaque membre en particulier soit parfait et beau.

CHAPITRE XXIX.

Comment Dieu a vu huit fois que ce qu'il avoit fait étoit bon.

J'ai considéré avec attention afin de voir si c'est sept ou huit fois que, regardant vos œuvres, vous avez jugé qu'elles étoient bonnes, puisqu'elles vous étoient agréables; et je n'ai point trouvé, dans la manière dont vous voyez les choses, des intervalles de temps qui pussent me faire comprendre comme vous avez vu ainsi à diverses reprises ce que vous avez fait. Je me suis donc dit : O mon Dieu ! votre Écriture n'est-elle donc pas véritable, puisque vous l'avez dictée, vous qui êtes véritable et la vérité même ? Pourquoi donc me dites-vous que, dans votre manière de voir les choses, il ne sauroit y avoir de temps, tandis que votre Écriture sainte me raconte que, quand vous avez créé toutes choses, vous avez jeté les yeux, jour par jour, sur ce que vous veniez de produire, et que vous avez trouvé bon tout ce que vous aviez fait ? de sorte qu'ayant voulu savoir combien de fois cela étoit arrivé, je l'ai trouvé.

Or, parce que vous êtes mon Dieu, vous me répondez; et, faisant retentir à l'oreille intérieure de mon ame une voix forte et pénétrante, vous me criez : « O homme ! ce que mon » Écriture te dit, c'est moi qui le dis. Toutefois, les paroles » qu'elle l'adresse sont dans le temps; mais, dans mon

» VERBE, il n'y a point de temps, parce qu'il existe avec moi
 » et égal à moi dans la même éternité. De même je vois les
 » choses que tu vois par mon Esprit; et de même je dis avec
 » toi les choses que tu dis par mon Esprit. Cependant tu
 » vois dans le temps, et je ne vois point dans le temps; tu
 » parles dans le temps, et je ne parle point dans le temps. »

CHAPITRE XXX.

Contre les rêveries des Manichéens.

J'ai entendu votre voix, ô mon Seigneur et mon Dieu ! Une seule goutte de votre vérité a fait sur moi l'effet d'une liqueur douce et bienfaisante. J'ai compris qu'il y a quelques hommes à qui vos œuvres déplaisent. Ils prétendent qu'il est beaucoup de choses que vous avez faites par nécessité, comme, par exemple, le ciel et les astres, et que si vous en êtes l'auteur, vous ne les avez point faites d'une matière que votre toute-puissance avoit créée, mais que cette matière étoit auparavant, et provenoit d'un autre principe que de vous ; que vous n'avez fait que la rassembler, la réparer, en lier les diverses parties, les adapter les unes aux autres ; et qu'enfin ce n'est qu'après avoir triomphé de vos ennemis, que vous avez construit l'univers tel que nous le voyons, afin de vous en faire comme une muraille inexpugnable qui vous mit à l'abri désormais des attaques de ces ennemis vaineux.

Ils disent encore qu'il y a d'autres choses que vous n'avez point faites et que vous n'avez point coordonnées, telles que les corps revêtus de chair, et les animaux les plus petits, et tout ce qui tient à la terre par des racines ; que tout cela provient d'une puissance ennemie, d'une nature malfaisante que vous n'avez point créée, qui vous est opposée en tout, et que c'est elle qui produit et qui forme ces différentes espèces d'êtres dans les parties les plus basses de l'univers. Les insensés parlent de la sorte parce qu'ils ne voient point vos œuvres par votre Esprit, et qu'ils ne vous reconnoissent point dans vos œuvres.

CHAPITRE XXXI.

Les vrais sages approuvent tout ce qui est agréable à Dieu.

Mais pour ceux qui voient ces choses par votre Esprit, c'est vous-même qui les voyez en eux, ô mon Dieu ! Ainsi donc s'ils voient que vos ouvrages sont bons, c'est vous-même qui voyez qu'ils sont bons. Tout ce qui leur plaît à cause de vous, c'est vous-mêmes qui leur plaisez. Toutes les choses qui nous plaisent par votre Esprit vous plaisent en nous : « Car quel est l'homme qui connoisse ce qui est en » l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui (1) ? » « De même il n'y a que l'Esprit de Dieu qui connoisse ce » qui est de Dieu (2). » « Aussi, dit l'apôtre, nous n'avons » point reçu l'Esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de » Dieu, afin que nous connoissions le prix des dons que le » Seigneur nous a faits (3) ; » ce qui me fait conclure avec lui que « personne ne connoit ce qui est de Dieu, si ce n'est » l'Esprit de Dieu. »

Comment donc savons-nous quelles sont les choses qui nous ont été données de Dieu ? Une voix me répond : C'est toujours l'Esprit de Dieu qui le sait, puisque ce n'est que par lui que nous le savons ; et il est toujours vrai de dire que personne ne le sait que lui. De même que l'on a eu raison de dire à ceux qui parloient par l'Esprit de Dieu : « Ce n'est point vous qui parlez (4) ; » de même on peut dire : « Ce n'est point vous qui le savez, » à ceux qui savent quelque chose par l'Esprit de Dieu ; et à ceux qui voient par l'Esprit de Dieu : « Ce n'est pas vous qui voyez. » Ainsi tout ce que l'Esprit de Dieu leur fait trouver bon, ce n'est pas eux, mais Dieu lui-même qui voit qu'il est bon.

Il y a donc ici trois choses à distinguer : la première, lorsque quelqu'un trouve mauvais ce qui est bon ; comme font ceux dont j'ai parlé (5) ; la seconde, lorsqu'un homme trouve bon ce qui est bon ; mais de telle sorte cependant, que ce n'est point vous qu'il voit et qu'il aime dans votre

(1) I. Cor., II, 2. — (2) I. Cor., II, 2. — (3) I. Cor., II, 12. — (4) Matt., x, 20. — (5) Les Manichéens.

créature, et que c'est d'elle qu'il veut jouir plutôt que de vous ; la troisième, lorsque quelqu'un juge bon ce qui est bon, de telle sorte que c'est Dieu lui-même qui le voit en lui, et que cet homme en ressent de l'amour pour celui qui en est l'auteur, amour qui ne peut naître dans son cœur sans l'Esprit que Dieu nous a donné : car « l'amour de Dieu a été » répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été » donné (1). » Cet Esprit par lequel nous voyons que tout ce qui est, de quelque manière qu'il soit, est toujours bon ; et il est nécessairement bon, puisqu'il procède de celui qui n'est pas seulement de quelque manière, mais qui est l'ÊTRE même.

CHAPITRE XXXII.

Abrégé des ouvrages de Dieu dans la création.

Graces vous soient rendues, ô mon Dieu ! nous voyons enfin le ciel et la terre, la partie supérieure et la partie inférieure du monde, ou, si l'on veut, les créatures intelligentes et les créatures matérielles. Pour l'ornement de toutes les parties qui composent le monde matériel et visible, ou même, si l'on aime mieux, tout l'ensemble des créatures, nous voyons que la lumière a été faite, et qu'elle a été séparée des ténèbres ; nous voyons le firmament du ciel, soit que l'on entende par ces mots le premier corps du monde placé entre les eaux supérieures qui sont toutes spirituelles, et les eaux inférieures qui sont toutes corporelles, ou bien cet espace que nous appelons effectivement le ciel, dans lequel volent les oiseaux, et qui est placé entre les eaux formées des vapeurs de la terre, qui s'élèvent au-dessus d'eux et qui retombent en rosée même pendant les nuits, où le temps est serein, et ces eaux plus pesantes qui coulent sur la terre.

Nous voyons dans les plaines immenses de la mer la beauté de ces eaux que Dieu a réunies dans un même lieu ; nous voyons la terre informe d'abord et invisible, puis recevant une forme et devenant visible ; puis rendue capable de fournir des herbes et des plantes ; nous voyons les astres briller

(1) Rom., v, 5.

au-dessus de nos têtes, le soleil qui seul suffit au jour, la lune et les étoiles réunies pour tempérer les ténèbres de la nuit, tous ces corps ensemble désignant et ordonnant les temps; nous voyons ces eaux dont j'ai déjà parlé, rendues fécondes, produire les poissons, les monstres des abîmes, et les oiseaux eux-mêmes : car ce sont les vapeurs de l'eau qui donnent à l'air plus de consistance, et qui le rendent capable de soutenir le vol des oiseaux du ciel.

Nous voyons la face de la terre embellie de cette multitude innombrable d'animaux de toute espèce, et l'homme enfin, créé à votre image et à votre ressemblance, que vous élevez au-dessus de tous les animaux dépourvus de raison par cette divine ressemblance qui n'est autre chose que la raison et l'intelligence. Et de même que dans notre âme il y a en quelque sorte deux facultés, l'une qui domine par jugement et délibération, l'autre dont le partage est d'obéir, de même dans notre nature corporelle a été créée la femme, qui a de même que l'homme une intelligence raisonnable, mais qui néanmoins, à cause de la différence de son sexe, doit lui être soumise, de la même manière que dans notre âme la partie qui nous porte à agir, et où se forment les passions, doit être soumise à la raison, afin de recevoir d'elle la lumière qui la dirige dans ses actions. Nous voyons tout cela, ô mon Dieu! Chacune de ces choses est *bonne*, et l'ensemble de toutes ces choses est *très-bon*.

CHAPITRE XXXIII.

Dieu a créé le monde d'une matière qu'il avoit créée dans le même temps.

Seigneur, que vos ouvrages vous louent, afin que nous vous aimions, et faites que nous vous aimions, afin que vos ouvrages vous louent, ces ouvrages qui ont dans le temps un commencement et une fin, leur naissance et leur mort, leur accroissement et leur défaillance, leurs beautés et leurs défauts. Et ainsi ils ont tous leur matin et leur soir, quoique cela soit plus manifeste dans les uns que dans les autres; et cela est ainsi, parce que tous ont été faits *par vous* de rien,

et non pas *de vous*; non d'aucune autre substance (1), qui auroit existé auparavant, mais d'une matière créée par vous dans le *même temps*, parce que, d'informe qu'elle étoit, vous avez, sans le moindre intervalle de temps, opéré sa formation.

Ainsi, quoiqu'il y ait de la différence entre la matière du ciel et celle de la terre, entre la beauté du ciel et celle de la terre, vous avez cependant créé l'un et l'autre en même temps, en tirant la matière du néant, puis le monde, tel que nous le voyons, de la matière primitive et informe, de telle sorte que la création de la forme a suivi immédiatement et sans aucun délai la création de la matière.

CHAPITRE XXXIV.

Allégorie de tout ce qui s'est passé dans la création.

J'ai aussi considéré avec attention, ô mon Dieu ! ce que vous aviez voulu nous *figurer en ordonnant que chaque chose fût créée et écrite ensuite par votre serviteur dans l'ordre où je les ai rapportées*; et j'ai compris que toutes en particulier sont bonnes, et que prises ensemble « elles sont très-» bonnes (2); » qu'elles existent par votre Verbe unique, et qu'avant la naissance des temps, avant qu'il y eût ni matin ni soir, le ciel et la terre étoient déjà, parce qu'ils représentoient l'un le chef et l'autre le corps de votre Église dans votre prédestination éternelle. Mais dès que vous avez commencé à exécuter dans le temps ce que vous aviez ordonné avant tous les temps, alors, Seigneur, pour manifester vos desseins secrets, pour mettre en harmonie tout ce qui dans nous étoit informe et déréglé depuis que nous gémissions sous le poids de nos péchés, que nous nous étions éloignés de vous et précipités dans un abîme sans fond et convert de ténèbres; « alors, dis-je, votre Saint-Esprit a été porté *au-*» *dessus de nous* (3), » toujours prêt à nous aider dans tous les moments favorables. Par lui vous avez justifié les impies,

(1) Contre les Manichéens.

(2) Gen., 1, 31.

(3) Gen., 1, 2.

vous les avez séparés des pécheurs, et vous avez affermi l'autorité de votre livre dans ceux qui, par leur docilité envers vous, deviendroient capables d'instruire les autres, et de même dans ceux qui devoient les écouter avec soumission. Vous avez rassemblé en un même corps, en les faisant concorder dans les mêmes desseins, toute la multitude des infidèles, afin de mettre dans une plus grande évidence les saintes affections de vos fidèles, qui devoient un jour, dans le désir unique de vous plaire, exercer toutes les œuvres de miséricorde, jusqu'à distribuer aux pauvres tout ce qu'ils auroient pour acquérir le ciel.

Ainsi avez-vous établi certains *flambeaux* dans votre Église, qui ont en eux la parole de vie, qui brillent aux yeux des fidèles par l'autorité des dons spirituels que vous leur avez départis. De là ces sacrements et ces miracles visibles, opérés pour la conversion des nations infidèles, et pour donner du poids aux paroles de vos envoyés, paroles toutes fondées sur le *firmament* de vos Écritures, et destinées même à répandre les bénédictions sur les fidèles; et toutes ces choses ont été opérées à l'aide d'une matière corporelle que vous avez sanctifiée. Ensuite vous avez formé l'ame vivante de vos fidèles, en y faisant germer des affections chastes et réglées selon vos commandements.

Après cela, vous avez renouvelé à votre image et à votre ressemblance cette ame qui n'étoit plus soumise qu'à vous, et qui n'avoit plus besoin ni de l'autorité des hommes, ni de chercher à les imiter; vous avez soumis à cette haute intelligence, ainsi renouvelée, toutes les actions raisonnables, comme vous avez soumis la femme à la puissance de son mari; et, parce que vos ministres étoient nécessaires à l'avancement de vos fidèles dans la vertu, vous avez voulu que ces mêmes fidèles les assistassent dans tous leurs besoins temporels par des œuvres de miséricorde qui leur sont utiles à eux-mêmes pour l'éternité. Nous voyons tout cela, Seigneur; tout cela est bon et très-bon, parce que c'est vous qui le voyez en nous: puisque c'est vous qui nous avez donné cet esprit qui nous le fait voir et nous le fait aimer,

CHAPITRE XXXV.

Il demande à Dieu sa paix.

O mon Seigneur et mon Dieu ! donnez-nous la paix après tant d'autres faveurs, une paix tranquille, une paix du jour du Sabbat, une paix qui n'ait point de déclin. Car cet ordre admirable de la nature, cette harmonie merveilleuse de tant de choses excellentes, tout cela passera, Seigneur, quand il aura accompli vos desseins : tout cela aura un soir comme il a eu un matin.

CHAPITRE XXXVI.

Pourquoi le septième jour n'a pas eu de soir.

Le septième jour est sans soir et n'a pas de déclin, parce que vous l'avez sanctifié pour qu'il demeure éternellement. Ce repos que vous vous êtes accordé après avoir accompli la création, quoique vous eussiez créé toutes choses sans sortir de votre repos, ce repos, dis-je, du septième jour nous fait comprendre, par l'oracle de vos saintes Écritures, que nous-mêmes, quand nous aurons accompli nos œuvres sur la terre, ces œuvres qui ne sont bonnes que parce qu'elles sont des dons de votre grace, nous nous reposerons aussi dans votre sein pendant le Sabbat sans fin de l'éternité.

CHAPITRE XXXVII.

Comment Dieu se repose en nous.

Alors, ô mon Dieu ! vous vous reposerez en nous dans le même sens qu'aujourd'hui vous opérez en nous ; et ce repos dont nous jouirons sera votre repos de la même manière qu'aujourd'hui nos œuvres sont vos œuvres. Car pour ce qui est de vous, Seigneur, vous agissez sans cesse, et sans cesse vous vous reposez ; vous ne voyez point pour un temps, vous n'agissez point pour un temps, vous ne vous reposez point pour un temps ; et cependant c'est vous qui nous faites voir

ce que nous voyons dans le temps, c'est vous qui faites le temps, et c'est vous qui faites ce repos qui nous attend au sortir du temps.

CHAPITRE XXXVIII.

Différences entre la manière de connoître dans Dieu et dans les hommes.

Nous voyons donc toutes les choses que vous avez faites parce qu'elles sont; et au contraire, ô mon Dieu! elles sont parce que vous les voyez. Nous voyons au dehors qu'elles sont, et intérieurement qu'elles sont bonnes; et vous, vous les voyez en vous-même lorsqu'elles sont faites, comme vous les voyiez dans vous-même quand vous avez jugé à propos de les faire. Il fut un temps où nous ne nous portions qu'au mal en nous éloignant sans cesse de vous; et aujourd'hui nous ne sommes portés à faire le bien, qu'après que votre Esprit saint en a fait naître le dessein dans nos cœurs. Mais vous, ô Dieu souverain! ô Dieu unique! ô Dieu bon! vous n'avez jamais cessé de faire le bien. De même si parmi nos œuvres il s'en trouve quelques-unes de bonnes par un effet de votre grace, elles ne sont point éternelles: elles nous donnent seulement l'espérance de jouir d'un parfait repos dans votre sanctification ineffable. Mais vous, ô Bien qui n'avez besoin d'aucun autre bien, vous êtes toujours en repos; parce que votre repos c'est vous-même.

Et quel est l'homme qui pourra donner l'intelligence de ces grandes vérités à l'esprit de l'homme? Quel ange pourra le faire comprendre aux anges? Cette intelligence, c'est à vous, Seigneur, qu'il faut la demander; c'est en vous qu'il faut la chercher; c'est à votre porte qu'il faut frapper pour l'obtenir. En la demandant ainsi, nous l'obtiendrons; en la cherchant ainsi, nous la trouverons; et en frappant ainsi, la porte nous sera ouverte.

Ainsi soit-il.

APPROBATIONS
DE L'AUTORITÉ ECCLÉSIASTIQUE.

ALEXANDRE-ANGÉLIQUE DE TALLEYRAND-PÉRIGORD, Cardinal, Prêtre de la sainte Église Romaine, par la miséricorde divine et la grace du saint Siège apostolique, Archevêque de Paris, Duc et Pair de France, Grand-Aumônier de France, Commandeur de l'Ordre Royal du Saint-Esprit, Primicier du Chapitre Royal de Saint-Denis, etc.;

Nous avons permis et permettons par ces présentes d'imprimer,

LES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN, *traduction nouvelle* par le traducteur du *Chemin de la perfection* et des *Discours de saint Bernard à sa sœur la religieuse*; avec Préface par M. l'abbé F. DE LA MENNAIS, et une Notice historique sur les Manichéens.

Donné à Paris, en notre Palais Archiépisopal, sous le seing de notre Vicaire-Général, le sceau de nos armes, et le contre-seing de notre Secrétaire, le vingt-cinq mai mil huit cent vingt-un.

MONTMIGNON, *Vicaire-Général.*

Par Mandement de son Éminence Monseigneur le
Cardinal Archevêque de Paris,

TRESVAUX DE FRAVAL, *Chanoine-Secrétaire.*

HYACINTHE-LOUIS DE QUELEN, par la miséricorde divine et la grace du saint Siège apostolique, Archevêque de Paris;

Nous avons permis et permettons par ces présentes d'imprimer l'ouvrage intitulé :

LES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN, *traduction nouvelle* par le traducteur du *Chemin de la perfection* et des *Discours de saint Bernard à sa sœur la religieuse*; avec Préface par M. l'abbé F. DE LA MENNAIS, et une Notice historique sur les Manichéens.

Donné à Paris, en notre Palais Archiépisopal, sous le seing de notre Vicaire-Général, le sceau de nos armes, et le contre-seing de notre Secrétaire, le quinze août mil huit cent vingt-deux.

MONTMIGNON, *Vicaire-Général.*

Par Mandement de son Éminence Monseigneur
l'Archevêque de Paris,

TRESVAUX DE FRAVAL, *Chanoine-Secrétaire.*

TABLE

DES CHAPITRES.

Préface.	I
Avertissement du traducteur.	V
Sur l'hérésie des Manichéens.	VII

LIVRE PREMIER.

CHAP. I. — Grandeur de Dieu au-dessus de toutes les louanges des hommes. Comment ils peuvent le louer, et ce qui les y porte. Ce qui est nécessaire pour l'invoquer et le trouver.	1
CHAP. II. — Ce que c'est qu'invoquer Dieu. Dieu dans tous ses ouvrages. Comment il y est.	2
CHAP. III. — Dieu partout. De quelle manière.	3
CHAP. IV. — Attributs de Dieu.	ib.
CHAP. V. — Désir ardent de comprendre et de posséder Dieu. Premier aveu de ses péchés et de ses misères.	4
CHAP. VI. — Sa naissance. Peinture de la première enfance de l'homme, où éclatent déjà les merveilles de la bonté et de la providence de Dieu. Courte durée de la vie humaine. Éternité et immutabilité de Dieu.	6
CHAP. VII. — Malice de l'homme déjà sensible dans l'enfant à la mamelle. Combien Dieu s'y montre admirable dans la sagesse de ses œuvres. Ces premiers bienfaits de la Providence dignes à eux seuls de toutes nos louanges.	9
CHAP. VIII. — Premier développement de sa raison. Comment les enfants apprennent à parler.	11
CHAP. IX. — Fausses opinions des maîtres nuisibles aux enfants qu'ils élèvent. Sa répugnance pour l'étude. Sa crainte des châtimens. Les maîtres aussi peu raisonnables que leurs élèves, et dignes eux-mêmes de châtimens.	12
CHAP. X. — Sa négligence à étudier. Ce qui le détournoit de l'étude. Vanité et frivolité de ce que se proposent la plupart des parents dans l'éducation de leurs enfants.	14

CHAP. XI. — Il tombe dangereusement malade, et demande ardemment le baptême. On diffère de le lui donner. Pourquoi. Sentiments de piété dans lesquels sa mère a soin de l'élever.	15
CHAP. XII. — Il continue à parler de son aversion pour l'étude, et des vues toutes mondaines de ceux qui le faisoient étudier. Sagesse de Dieu qui règle tout, même ce qui est mal, pour en tirer le bien.	17
CHAP. XIII. — Son aversion pour le grec. Quelles en étoient les causes. Goût pernicieux des enfants pour les fables. Leur dégoût pour les premiers éléments des lettres, dont l'utilité pour eux est si grande.	18
CHAP. XIV. — Facilité qu'ont les enfants à apprendre à parler en contradiction avec leur aversion pour l'étude des langues. Pourquoi cela est ainsi. Usage que Dieu sait faire de ces tribulations de la vie, qui commencent dès la plus tendre enfance.	20
CHAP. XV. — Prière à Dieu. Il lui demande de l'épargner dans sa justice. Vœu de n'employer qu'à son service tout ce qu'il a pu apprendre de bon.	21
CHAP. XVI. — <i>Torrent de la coutume qui entraîne tout.</i> Combien les écrits des poètes sont dangereux pour l'enfance.	22
CHAP. XVII. — Résultats fâcheux des études toutes profanes qu'on lui faisoit faire.	24
CHAP. XVIII. — La corruption des enfants commencée par leurs propres maîtres. Comment on s'éloigne de Dieu. Comment on y revient. Ce qu'il fait pour ceux qui le cherchent. Grammairiens soumis aux lois du langage, rebelles à la loi de Dieu.	25
CHAP. XIX. — Corruption du cœur déjà remarquable dans les enfants; leur ressemblance, sous ce rapport, avec les hommes faits.	27
CHAP. XX. — Sagesse, toute-puissance et bonté de Dieu, admirables en nous dès notre enfance.	28

LIVRE DEUXIÈME.

CHAP. I. — Premiers désordres de sa jeunesse.	30
CHAP. II. — Son penchant pour la volupté. Suites funestes des plaisirs impurs. Salutaires effets du mariage.	ib.
CHAP. III. — On le fait revenir de Madaure pour l'envoyer à Carthage. Son séjour dans la maison paternelle. Son oisiveté.	33

CHAP. IV. — Larcin qu'il commet pendant la nuit avec ses disciples. Son but dans cette mauvaise action.	36
CHAP. V. — Qu'on ne fait point le mal pour le mal même, et sans en attendre quelque profit.	37
CHAP. VI. — Cherchant ce qui avoit pu le porter à ce larcin, il montre que dans toute mauvaise action il y a quelque apparence de bien qui séduit.	39
CHAP. VII. — Actions de grâces à Dieu pour la paix qu'il lui a fait retrouver. Justes et pénitents également redevables à la grâce.	41
CHAP. VIII. — Véritable motif qui le porta à commettre ce larcin.	42
CHAP. IX. — Que les enfants peuvent se corrompre les uns les autres.	43
CHAP. X. — Délicès que l'on trouve dans la justice et l'innocence. Misère de ceux qui s'éloignent de Dieu.	44

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I. — Son arrivée à Carthage; ses désordres; amertume des plaisirs coupables.	45
CHAP. II. — Son ardeur pour les spectacles. Source du plaisir qu'on y trouve. Caractère de la vraie compassion. Ce qu'est la compassion de Dieu à notre égard. Sa misère dans ses vains plaisirs.	46
CHAP. III. — Ses emportements dans une église et pendant la célébration des saints mystères; ses progrès dans ses études; insolence des écoliers à Carthage.	49
CHAP. IV. — Son application à l'étude. Changement qu'opère en lui la lecture d'un livre de Cicéron. Son respect pour le nom de Jésus-Christ.	50
CHAP. V. — Il entreprend de lire les saintes Écritures. Leur caractère; et ce qui empêche qu'on en sente la beauté.	52
CHAP. VI. — Il se laisse séduire par les Manichéens. Extravagance de leurs erreurs. Combien sont en danger de s'égarer ceux qui ne jugent que par leurs sens.	53
CHAP. VII. — Son ignorance sur la nature du mal, sur celle de Dieu, sur la véritable justice, sur le vrai caractère de l'immutabilité de la loi divine. Cette ignorance est la source de toutes ses erreurs.	56
CHAP. VIII. — Différence de ce qui est mal en soi et de ce qui ne l'est que par certaines circonstances. Des péchés contre	

- Dieu et contre le prochain. Principes fondamentaux de la morale chrétienne. 59
- CHAP. IX. — Des péchés plus légers. De certaines actions qui ont l'apparence de péchés, et qui n'en sont point. Qu'il faut faire tout ce que Dieu ordonne, sans exception. 62
- CHAP. X. — Il tombe dans les dernières extravagances des Manichéens. 63
- CHAP. XI. — Douleurs que ses égarements causent à sa mère. Songe prophétique que Dieu lui envoie pour la consoler. ib.
- CHAP. XII. — Paroles consolantes d'un saint évêque à sa mère; espérance qu'elle en conçoit pour la conversion de son fils. 65

LIVRE QUATRIÈME.

- CHAP. I. — Suite de ses égarements. Vanité qui le porte à disputer le prix de poésie. Expiations superstitieuses des Manichéens, auxquelles il se livre. Aveu de ses misères. Actions de grâces à Dieu. 67
- CHAP. II. — Il commence à enseigner la rhétorique. Son commerce illégitime avec une femme. Offre que lui fait un devin de lui faire remporter le prix de poésie qu'il disputoit. Il repousse cette offre. Ses fausses idées sur la nature de Dieu. 68
- CHAP. III. — Il se passionne pour l'astrologie judiciaire. Combien cette prétendue science est opposée à l'esprit de l'Évangile. Sages conseils de ses amis pour le détourner de ces vaines curiosités. 70
- CHAP. IV. — Il perd un de ses amis. Douleur immodérée que lui cause cette mort. 72
- CHAP. V. — Les larmes adoucissent l'amertume de nos afflictions. Pourquoi. 75
- CHAP. VI. — Peinture de l'état où l'avoit réduit la mort de son ami. ib.
- CHAP. VII. — Pourquoi sa douleur ne le ramenoit point vers Dieu. Elle le pousse à quitter son pays et à retourner à Carthage. 77
- CHAP. VIII. — Comment le temps et de nouveaux amis calmèrent peu à peu sa douleur. 78
- CHAP. IX. — De l'amitié. Qu'elle n'a de douceur véritable que quand on aime ses amis en Dieu. 79
- CHAP. X. — Que les créatures étant passagères et périssables, l'âme n'y doit point mettre ses affections, et n'y peut trouver son repos. 80

CHAP. XI. — Les créatures changeantes; Dieu seul immuable.	81
CHAP. XII. — Qu'il faut n'aimer les ames qu'en Dieu, qui seul est notre véritable repos. Incarnation de Jésus-Christ. Elle n'a eu d'autre objet que de nous rappeler à Dieu.	83
CHAP. XIII. — Son ignorance des sources du véritable amour. Ouvrage qu'il avoit composé sur la <i>Convenance</i> et la <i>Beauté</i> .	85
CHAP. XIV. — Il dédie son ouvrage à Hiérius, rhéteur romain, qu'il ne connoissoit pas. D'où procède l'estime que nous avons pour les personnes qui nous sont inconnues.	ib.
CHAP. XV. — Son impuissance à concevoir les substances incorporelles, seule cause de toutes ses erreurs.	88
CHAP. XVI. — Facilité avec laquelle il avoit compris les Catégories d'Aristote. Combien peu d'utilité il retiroit de cette connoissance et de toutes ses autres études. Pourquoi. Que la foi seule nous rend heureux.	91

LIVRE CINQUIÈME.

CHAP. I. — Il excite son ame à publier les louanges de Dieu.	95
CHAP. II. — Dieu inévitable pour les méchants. Qu'ils n'ont d'autre recours que le Dieu même qu'ils veulent fuir.	96
CHAP. III. — Arrivée à Carthage de Fauste, évêque des Manichéens. Ce qu'il étoit. Vanité de la science des anciens philosophes qui n'ont point connu Dieu. Ce qui les a empêchés de le connoître.	97
CHAP. IV. — Qu'il n'y a de bonheur pour l'homme que dans la connoissance de Dieu.	100
CHAP. V. — Erreurs des Manichéens en astronomie; que par cela même ils étoient indignes d'être crus sur tous les autres points de leur doctrine.	101
CHAP. VI. — Ce qu'étoit Fauste; son éloquence; combien il étoit ignorant dans les sciences.	103
CHAP. VII. — Ayant reconnu l'ignorance de Fauste, il commence à se dégoûter de la secte des Manichéens.	105
CHAP. VIII. — Il va à Rome contre la volonté de sa mère.	107
CHAP. IX. — Il tombe dangereusement malade à Rome; sa guérison, qu'il attribue aux prières de sa mère.	109
CHAP. X. — Erreurs qu'il retenoit encore de la doctrine des Manichéens, quoiqu'il en fût déjà fort détaché.	112
CHAP. XI. — Passages du Nouveau Testament opposés aux Manichéens; réponse absurde qu'ils y faisoient.	115

- CHAP. XII. — Supercherie des écoliers de Rome à l'égard de leurs maîtres; réflexions à ce sujet. 116
- CHAP. XIII. — Il est appelé à Milan pour y enseigner la rhétorique; réception que lui fait saint Ambroise. 117
- CHAP. XIV. — Ayant entendu prêcher saint Ambroise, il abandonne entièrement les Manichéens, et se fait Catéchumène dans l'Église catholique. 118

LIVRE SIXIÈME.

- CHAP. I. — Sa mère va le joindre à Milan. Ce qu'elle éprouve lorsqu'elle apprend qu'il n'est plus Manichéen. Sa confiance qu'il deviendra bientôt Catholique. 121
- CHAP. II. — Soumission de sainte Monique à l'autorité de saint Ambroise. Son affection et son respect pour lui. 123
- CHAP. III. — Quelles étoient les études et les occupations de saint Ambroise. Obstacles qu'elles mettoient au désir qu'il avoit de s'entretenir avec lui. 124
- CHAP. IV. — Les sermons de saint Ambroise lui font connoître la véritable doctrine de l'Église catholique, très-différente de celle que lui imputoient les Manichéens. 127
- CHAP. V. — Nécessité de croire ce que l'on ne comprend pas encore. Il commence à reconnoître l'autorité des saintes Écritures: comment. 129
- CHAP. VI. — Il entreprend de faire le panégyrique de l'empereur. Misère des ambitieux. La rencontre qu'il fait d'un mendiant ivre lui fait faire sur lui-même de profondes réflexions. 131
- CHAP. VII. — Ce qu'étoit Alipe, l'un de ses amis. Passion de ce jeune homme pour les jeux du Cirque. Comment il l'en avoit guéri. Il l'entraîne avec lui dans les erreurs des Manichéens. 134
- CHAP. VIII. — Comment Alipe retourna à sa funeste passion pour les combats de gladiateurs. 136
- CHAP. IX. — Comment Alipe, étant encore à Carthage, fut injustement accusé d'un vol, et comment son innocence fut reconnue. 138
- CHAP. X. — Intégrité d'Alipe. Ce qu'étoit un autre de ses amis nommé Nébride. Leur ardeur commune à rechercher la vérité. 140
- CHAP. XI. — Peinture du trouble et des irrésolutions dans lesquels il étoit plongé tant sur ce qu'il devoit croire que sur ce qu'il devoit faire. 142

CHAP. XII. — La passion qu'il avoit pour le mariage finit par séduire Alipe, qui avoit des goûts entièrement opposés.	145
CHAP. XIII. — Sa mère demande à Dieu quelque révélation touchant le mariage qu'elle projetoit pour lui, et n'en peut obtenir.	147
CHAP. XIV. — Projet d'une vie commune avec quelques amis; ce qui l'empêche de se réaliser.	148
CHAP. XV. — La femme qu'il avoit avec lui en ayant été séparée, il en prend une autre.	149
CHAP. XVI. — Ses craintes de la mort et du jugement. Que la vie heureuse n'est point dans les voluptés charnelles.	150

LIVRE SEPTIÈME.

CHAP. I. — Ses efforts pour concevoir Dieu; il ne le conçoit encore que comme une substance étendue et corporelle.	152
CHAP. II. — Argument invincible de Nébride contre les Manichéens.	154
CHAP. III. — Ses incertitudes sur l'origine du mal, bien qu'il sût déjà qu'il procédoit du libre arbitre et non de Dieu.	156
CHAP. IV. — Que Dieu, étant le souverain bien, est nécessairement incorruptible.	157
CHAP. V. — Suite de ses incertitudes sur l'origine du mal.	158
CHAP. VI. — Vanité de la science des astrologues. Aventure remarquable à ce sujet.	161
CHAP. VII. — Il ne peut sortir de ses incertitudes sur l'origine du mal, ni concevoir les choses spirituelles. Agitations, étonnements de son esprit à ce sujet.	165
CHAP. VIII. — La main de Dieu toujours sur lui, jusqu'à ce qu'il eût enfin trouvé la vérité.	167
CHAP. IX. — Il trouve dans les livres des Platoniciens la divinité du Verbe, mais non son humilité et son incarnation.	ib.
CHAP. X. — Il avance vers la connoissance de Dieu, reconnoissant que la vérité, qui est en Dieu, ne peut être conçue sous une forme corporelle.	170
CHAP. XI. — Qu'on peut dire à la fois que les créatures sont et ne sont pas.	172
CHAP. XII. — Que toute nature est bonne, et même les natures corruptibles.	ib.
CHAP. XIII. — Que, dans les ouvrages de Dieu, il n'y a rien qui ne soit bon.	173
CHAP. XIV. — Par quelle gradation d'erreurs il étoit enfin entré	

dans la voie qui devoit le conduire à la vraie connoissance de Dieu.	175
CHAP. XV. — Que toutes choses participent de la vérité et de la bonté de Dieu.	ib.
CHAP. XVI. — Que toutes choses sont bonnes. Ce qu'est le péché.	176
CHAP. XVII. — Il s'élève enfin jusqu'à la connoissance de Dieu. Par quels degrés.	177
CHAP. XVIII. — Ignorance où il étoit encore de l'incarnation de Jésus-Christ, unique voie du salut.	178
CHAP. XIX. — Qu'alors il ne considéroit Jésus-Christ que comme un homme plus parfait que les autres.	179
CHAP. XX. — Que les livres des Platoniciens, en l'éclairant, avoient accru sa vanité. Il s'estimoit heureux de les avoir lus avant les Écritures. Pourquoi.	181
CHAP. XXI. — Il trouve enfin dans les saintes Écritures l'humilité, véritable voie de salut, que ne lui avoient point offerte les livres des Platoniciens.	183

LIVRE HUITIÈME.

CHAP. I. — Résolution que prend saint Augustin d'aller consulter le saint vieillard Simplicien.	186
CHAP. II. — Récit que lui fait Simplicien de la conversion de Victorin, célèbre professeur de rhétorique à Rome.	189
CHAP. III. — Joie que ressentent les fidèles de la conversion des pécheurs ; quel en est le principe.	193
CHAP. IV. — Pourquoi cette joie que cause la conversion des pécheurs est plus grande lorsqu'il s'agit de personnages célèbres et considérés dans le monde.	195
CHAP. V. — Puissance tyrannique que l'habitude du péché exerçoit sur lui.	197
CHAP. VI. — Ce que lui raconte Pontitien de la vie de saint Antoine, et de la sainte résolution de deux officiers de l'empereur.	198
CHAP. VII. — Ce qu'il éprouva pendant le discours de Pontitien.	203
CHAP. VIII. — Ses agitations ; ce qui arriva dans le jardin où il s'étoit retiré avec Alipe.	205
CHAP. IX. — Combats qui se passent dans la volonté de celui qui veut se convertir à Dieu.	207
CHAP. X. — Erreur des Manichéens, qui croyoient que deux volontés contraires proviennent dans l'homme de deux natures contraires. Sa réfutation.	208

- CHAP. XI. — Comment il se trouve placé entre la volupté qui veut le retenir, et la chasteté qui cherche à l'attirer vers elle. 211
- CHAP. XII. — Voix miraculeuse qu'il entend du ciel. Son entière conversion après la lecture d'un passage de saint Paul. 214

LIVRE NEUVIÈME.

- CHAP. I. — Il loue Dieu de lui avoir inspiré le détachement des biens de la terre. 217
- CHAP. II. — Il se décide à quitter sa profession, remettant cependant au temps des vacances, qui n'étoit pas éloigné, l'exécution de ce dessein. 218
- CHAP. III. — Sentiments différents de ses amis Verecundus et Nébride sur sa conversion. Sainte mort de l'un et de l'autre. Ce que Verecundus avoit fait pour lui. 220
- CHAP. IV. — Il se retire enfin à la campagne; ce qu'il y fait; graces nouvelles qu'il y reçoit; sentiments qu'il éprouve à la lecture d'un psaume; guérison miraculeuse. 222
- CHAP. V. — Il fait connoltre publiquement sa résolution de renoncer à enseigner la rhétorique. Saint Ambroise lui conseille de lire Isaïe. 228
- CHAP. VI. — Il reçoit le baptême avec son ami Alipe et son fils Adéodat. Esprit merveilleux de cet enfant. ib.
- CHAP. VII. — Époque à laquelle commencèrent les chants d'église à Milan. Découverte miraculeuse des corps de saint Gervais et de saint Protais. Miracles qu'ils opèrent. 230
- CHAP. VIII. — Érode s'associe à lui et à ses amis; ils forment ensemble le projet de retourner en Afrique; sa mère meurt à Ostie; ce qu'avoit été cette sainte femme, sa naissance, et son éducation. 232
- CHAP. IX. — Conduite admirable de sainte Monique à l'égard de son mari, et dans le cours entier de sa vie. 235
- CHAP. X. — Entretien qu'il a avec sa mère touchant le bonheur de la vie éternelle. 238
- CHAP. XI. — Mort de sainte Monique. 241
- CHAP. XII. — Affliction que lui cause la mort de sa mère; ses efforts pour la modérer. 243
- CHAP. XIII. — Il prie Dieu pour sa mère. 240

LIVRE DIXIÈME.

CHAP. I. — Dieu, le seul objet de sa joie et de son espérance.	250
CHAP. II. — Pourquoi il se confesse à Dieu, bien que tout ce qu'il ait pu faire soit connu de Dieu.	ib.
CHAP. III. — Son dessein en confessant publiquement ce qu'il est depuis sa conversion; ce qu'il en attend.	251
CHAP. IV. — Continuation du même sujet.	253
CHAP. V. — Que ce qui se passe dans l'homme ne lui est pas entièrement connu à lui-même.	255
CHAP. VI. — Son amour pour Dieu. Certitude qu'il a de l'aimer. Comment on s'élève jusqu'à lui par la considération des choses créées.	256
CHAP. VII. — Que nos sens ne peuvent suffire pour nous élever à la connoissance de Dieu.	259
CHAP. VIII. — De la mémoire, de sa puissance et de son étendue.	260
CHAP. IX. — De la mémoire par rapport aux sciences.	263
CHAP. X. — Que ce n'est pas par les sens que les sciences entrent dans notre mémoire.	264
CHAP. XI. — Qu'acquérir la science n'est autre chose que rassembler les notions qui sont éparses dans notre mémoire.	265
CHAP. XII. — De la mémoire par rapport à la connoissance des nombres.	266
CHAP. XIII. — De quelle sorte la mémoire conserve les choses, et du souvenir qu'elle a des affections de notre esprit.	267
CHAP. XIV. — Comment il se fait qu'on se souvient avec joie des choses tristes.	268
CHAP. XV. — Manières diverses dont les choses absentes deviennent présentes dans notre mémoire.	270
CHAP. XVI. — Du souvenir que la mémoire a même de l'oubli.	ib.
CHAP. XVII. — Combien la mémoire est une chose admirable; que c'est cependant encore au-dessus d'elle qu'il faut chercher Dieu.	272
CHAP. XVIII. — Qu'il faut conserver la mémoire d'une chose perdue pour la retrouver.	274
CHAP. XIX. — Comment la mémoire retrouve ce qu'elle a oublié.	275

CHAP. XX. — Que chercher Dieu c'est chercher la vie heureuse, et que les hommes ne cherchent cette vie avec désir que parce qu'ils en ont quelque idée.	276
CHAP. XXI. — Comment cette idée de la vie heureuse peut être dans la mémoire.	278
CHAP. XXII. — Que la véritable joie, et par conséquent la vie heureuse, ne se trouve qu'en Dieu.	280
CHAP. XXIII. — Que tous les hommes aiment naturellement la vérité, et qu'ils ne la haïssent que lorsqu'elle est contraire à leurs passions et à leurs intérêts.	ib.
CHAP. XXIV. — Que la connoissance de Dieu se conserve aussi dans notre mémoire.	282
CHAP. XXV. — Dans quelle partie de notre mémoire nous trouvons Dieu.	ib.
CHAP. XXVI. — C'est par sa parole que Dieu est dans notre mémoire.	283
CHAP. XXVII. — Beauté de Dieu au-dessus de toute autre beauté.	284
CHAP. XXVIII. — <i>Des misères de cette vie.</i>	ib.
CHAP. XXIX. — Qu'il faut mettre tout son appui dans la grace de Dieu.	285
CHAP. XXX. — Examen qu'il commence à faire de lui-même sur les trois principales tentations : la volupté, la curiosité, l'orgueil ; et d'abord sur la volupté.	286
CHAP. XXXI. — De la volupté que l'on trouve dans l'action de boire et de manger, et des bornes qu'y prescrit la tempérance chrétienne.	288
CHAP. XXXII. — De la volupté qui naît de l'odorat.	292
CHAP. XXXIII. — <i>Des plaisirs de l'ouïe ; des chants de l'Église et de leur utilité.</i>	293
CHAP. XXXIV. — Des plaisirs de la vue.	295
CHAP. XXXV. — Seconde tentation. La curiosité.	297
CHAP. XXXVI. — De l'orgueil, troisième tentation.	301
CHAP. XXXVII. — Disposition actuelle de son ame touchant le blâme et la louange.	303
CHAP. XXXVIII. — De la vaine gloire ; combien elle est dangereuse.	306
CHAP. XXXIX. — De la complaisance en soi-même.	ib.

CHAP. XL. — Récapitulation de tout ce qu'il a traité dans ce livre.	307
CHAP. XLI. — Qu'on ne doit rechercher que Dieu seul.	308
CHAP. XLII. — Juste châtement de ceux qui ont recours aux anges comme médiateurs entre Dieu et les hommes.	309
CHAP. XLIII. — Jésus-Christ, notre seul médiateur; qu'il n'y a point pour nous d'autre espérance qu'en lui.	310

LIVRE ONZIÈME.

CHAP. I. — Pourquoi nous confessons nos fautes à Dieu qui les connoît mieux que nous.	312
CHAP. II. — Il implore les lumières divines pour entrer dans l'intelligence des saintes Écritures.	313
CHAP. III. — Il prie Dieu de lui faire comprendre ce que Moïse a écrit de la création du ciel et de la terre.	316
CHAP. IV. — Les créatures reconnoissent Dieu pour leur Créateur.	317
CHAP. V. — Que le monde a été créé de rien.	ib.
CHAP. VI. — Comment Dieu a parlé pour créer le monde.	319
CHAP. VII. — Ce que c'est que la parole éternelle de Dieu.	320
CHAP. VIII. — Le Verbe éternel, principe de tout ce qui est, et guide unique pour arriver à la vérité.	321
CHAP. IX. — De quelle manière le Verbe parle à nos cœurs.	322
CHAP. X. — Objection. Que faisoit Dieu avant qu'il eût créé le ciel et la terre?	323
CHAP. XI. — Réponse à cette objection.	ib.
CHAP. XII. — Ce que Dieu faisoit avant la création.	324
CHAP. XIII. — Avant la création il n'y avoit point de temps.	325
CHAP. XIV. — Trois différences qui se rencontrent dans le temps.	326
CHAP. XV. — En quoi consiste la mesure du temps.	327
CHAP. XVI. — Quel temps peut et ne peut pas se mesurer.	330
CHAP. XVII. — Où est le passé, où est l'avenir.	ib.
CHAP. XVIII. — Comment le passé et l'avenir sont présents.	331
CHAP. XIX. — Il prie Dieu de lui apprendre comment les hommes peuvent voir les choses à venir.	333
CHAP. XX. — Quel nom il faut donner aux différences du temps.	ib.
CHAP. XXI. — Comment on peut mesurer le temps.	334

CHAP. XXII. — Il demande à Dieu l'éclaircissement de cette difficulté.	335
CHAP. XXIII. — Ce que c'est que le temps.	336
CHAP. XXIV. — Est-ce avec le temps que nous mesurons les mouvements des corps.	338
CHAP. XXV. — Il s'adresse à Dieu.	339
CHAP. XXVI. — Ce n'est point par le temps que nous pouvons mesurer le temps.	ib.
CHAP. XXVII. — Comment nous mesurons le temps.	341
CHAP. XXVIII. — C'est par l'esprit que nous mesurons le temps.	343
CHAP. XXIX. — De l'attention nécessaire pour s'unir à Dieu.	345
CHAP. XXX. — Il montre de nouveau combien il est ridicule de demander ce que Dieu faisoit avant la création du monde.	346
CHAP. XXXI. — Différence entre les connoissances de Dieu et celles des hommes.	ib.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAP. I. — De la difficulté qu'il y a de connoître la vérité.	348
CHAP. II. — Deux sortes de cieux.	ib.
CHAP. III. — Des ténèbres répandues sur la surface de l'abîme.	349
CHAP. IV. — De la matière primitive.	350
CHAP. V. — Quelle étoit cette matière.	351
CHAP. VI. — Erreur des Manichéens sur la matière première.	ib.
CHAP. VII. — Dieu a créé le ciel (c'est-à-dire les substances célestes) avant la terre (c'est-à-dire cette matière primitive).	353
CHAP. VIII. — Tout le reste a été tiré de cette matière primitive, tirée elle-même du néant.	354
CHAP. IX. — Pourquoi Moïse parle de la création du ciel et de la terre avant d'avoir parlé de jours.	355
CHAP. X. — Il prie Dieu de lui faire connoître la vérité.	356
CHAP. XI. — Diverses vérités que Dieu lui a déjà fait connoître.	ib.
CHAP. XII. — Des créatures qui ne sont pas sujettes au temps.	359
CHAP. XIII. — Des créatures spirituelles et de la matière informe.	360
CHAP. XIV. — De la profondeur des saintes Écritures.	361
CHAP. XV. — Diverses vérités constantes, quel que soit le sens que l'on donne aux premières paroles de la Genèse.	ib.
CHAP. XVI. — Contre ceux qui contestent les vérités claires.	365
CHAP. XVII. — Différents sens que l'on peut donner à ces mots, <i>le ciel et la terre.</i>	366

CHAP. XVIII. — Qu'on peut donner différents sens à l'Écriture.	368
CHAP. XIX. — Vérités claires et incontestables sur ce sujet.	369
CHAP. XX. — Explications diverses des premières paroles de la Genèse.	370
CHAP. XXI. — Que l'on peut aussi donner différents sens aux paroles suivantes : <i>Or la terre, etc.</i>	371
CHAP. XXII. — Que Dieu peut avoir créé d'autres êtres dont la création n'est point racontée dans le livre de la Genèse.	372
CHAP. XXIII. — Deux espèces de doutes dans l'interprétation de l'Écriture.	374
CHAP. XXIV. — Qu'il est difficile de déterminer, entre plusieurs sens véritables, quel est celui que Moïse a eu dans l'esprit.	ib.
CHAP. XXV. — Contre ceux qui se déterminent trop hardiment entre deux sens également véritables.	375
CHAP. XXVI. — Qu'il est digne de l'Écriture sainte d'enfermer plusieurs sens véritables sous les mêmes paroles.	378
CHAP. XXVII. — Abondance de l'Écriture sainte dans les divers sens qu'elle renferme.	379
CHAP. XXVIII. — Divers sens que l'on peut donner à l'Écriture sainte.	380
CHAP. XXIX. — <i>De combien de manières une chose peut être avant une autre.</i>	382
CHAP. XXX. — Que ceux qui expliquent l'Écriture doivent le faire en esprit de charité.	384
CHAP. XXXI. — On peut croire que Moïse a voulu donner à ses paroles tous les sens véritables qui se présentent à la lecture.	385
CHAP. XXXII. — Tous les sens véritables ont été prévus par le Saint-Esprit.	386

LIVRE TREIZIÈME.

CHAP. I. — Dieu nous prévient par ses bienfaits.	387
CHAP. II. — Toutes les créatures ne tiennent leur existence que de la pure bonté de Dieu.	388
CHAP. III. — Tout procède de la grace de Dieu.	389
CHAP. IV. — Dieu a donné l'être aux créatures par sa pure bonté, et non pas parce qu'il avoit besoin d'elles.	390
CHAP. V. — De la Trinité.	391
CHAP. VI. — Pourquoi il est dit que l'esprit de Dieu étoit porté au-dessus des eaux.	392

CHAP. VII. — Effets du Saint-Esprit.	392
CHAP. VIII. — L'unique bonheur des intelligences vient de leur union avec Dieu.	393
CHAP. IX. — Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit qu'il étoit porté sur les eaux.	394
CHAP. X. — Nous n'avons rien qui ne soit un don de Dieu.	396
CHAP. XI. — Qu'il y a dans l'homme une image de la Trinité.	ib.
CHAP. XII. — Dieu renouvelle en formant son Église ce qu'il avoit fait en créant le monde.	397
CHAP. XIII. — Que notre renouvellement ne peut être parfait en cette vie.	398
CHAP. XIV. — L'ame est soutenue par la foi et l'espérance.	400
CHAP. XV. — L'Écriture sainte comparée au firmament. Les anges comparés à ces eaux qui sont au-dessus du firmament.	401
CHAP. XVI. — Nul ne connott Dieu comme il se connott.	403
CHAP. XVII. — De quelle manière on peut entendre la création de la mer et de la terre.	404
CHAP. XVIII. — Les justes peuvent être comparés aux astres.	405
CHAP. XIX. — Moyens d'arriver à la perfection.	408
CHAP. XX. — <i>Sens mystique de ces paroles, « que les eaux » produisent les reptiles et les oiseaux. »</i>	
CHAP. XXI. — Interprétation allégorique des animaux terrestres.	412
CHAP. XXII. — Ce que la création de l'homme représente allégoriquement.	415
CHAP. XXIII. — De quelles choses l'homme spirituel peut juger.	417
CHAP. XXIV. — Pourquoi Dieu a béni l'homme, les poissons, les oiseaux, et non pas certaines autres créatures.	419
CHAP. XXV. — Les fruits de la terre désignent allégoriquement les œuvres pieuses des fidèles.	422
CHAP. XXVI. — Le fruit des œuvres de miséricorde est dans la bonne volonté.	423
CHAP. XXVII. — Ce que signifient les poissons et les baleines dans le sens allégorique.	426
CHAP. XXVIII. — Pourquoi Dieu dit que tout ce qu'il avoit fait étoit très-bon.	ib.
CHAP. XXIX. — Comment Dieu a vu huit fois que ce qu'il avoit fait étoit bon.	427
CHAP. XXX. — Contre les rêveries des Manichéens.	428
CHAP. XXXI. — Les vrais sages approuvent tout ce qui est agréable à Dieu.	429
CHAP. XXXII. — Abrégé des ouvrages de Dieu dans la création.	430

СНАР. XXXIII. — Dieu a créé le monde d'une matière qu'il avoit créée dans le même temps.	431
СНАР. XXXIV. — Allégorie de tout ce qui s'est passé dans la création.	432
СНАР. XXXV. — Il demande à Dieu sa paix.	434
СНАР. XXXVI. — Pourquoi le septième jour n'a pas eu de soir.	ib.
СНАР. XXXVII. — Comment Dieu se repose en nous.	ib.
СНАР. XXXVIII. — Différences entre la manière de connaître dans Dieu et dans les hommes.	435

VERIFICAT
2017

VERIFICAT
1987

BIBLIOTECA
CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI

VERIFICAT
2007